



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

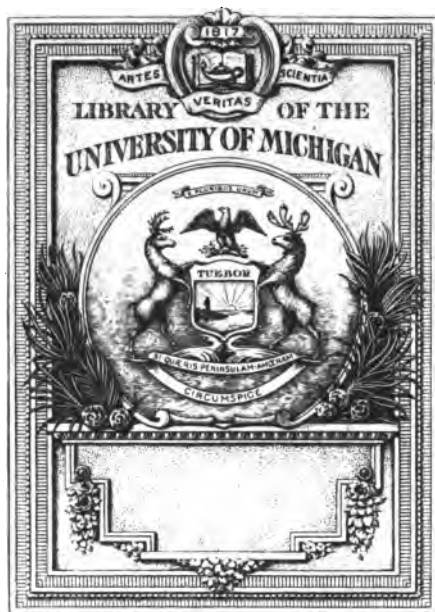
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

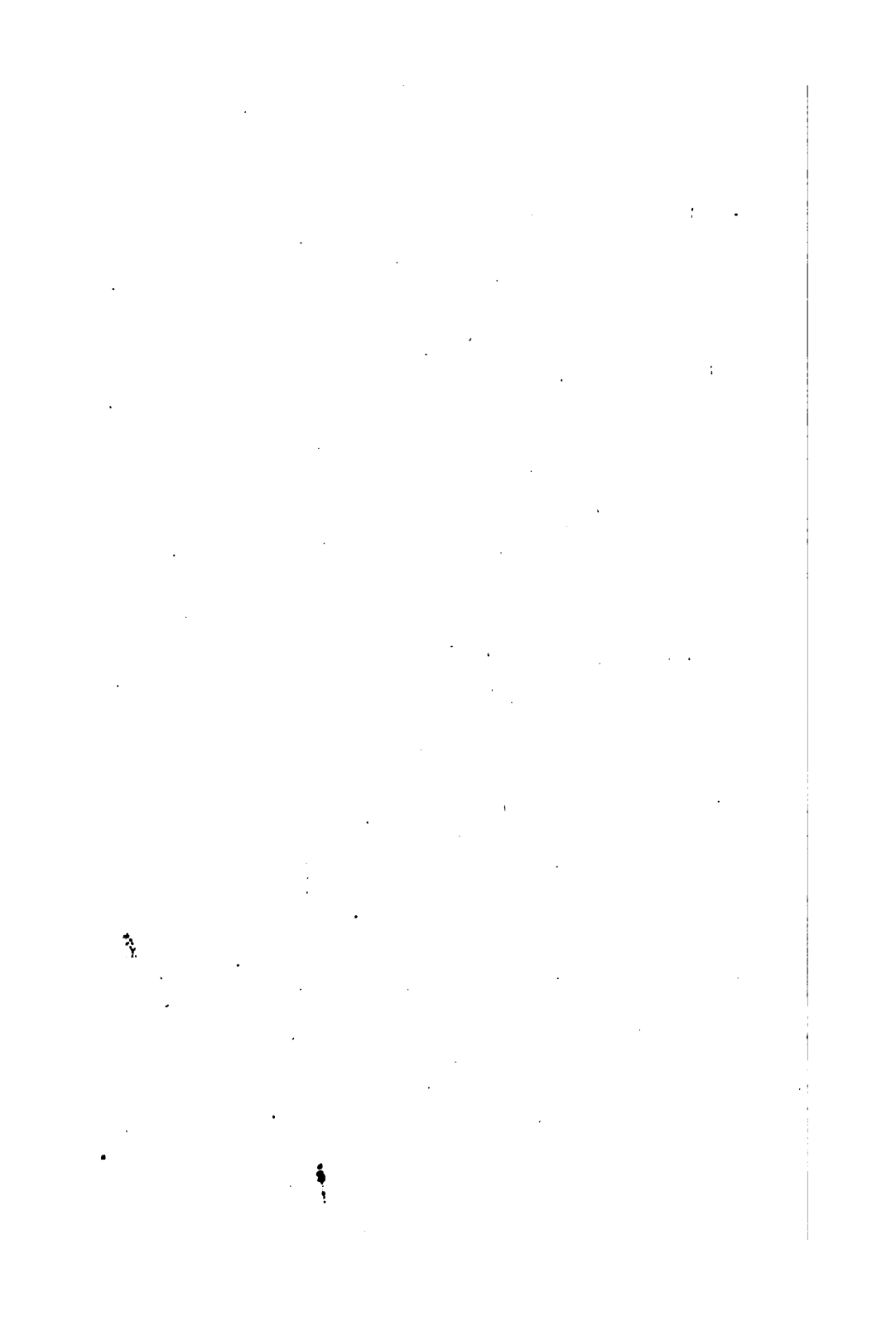
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 931,756



THE GIFT OF
Mr. Roger Pradel





Amos C. Kelley..

Geneva, 1900.

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

DU

XIX^E SIÈCLE

Ouvrages de M. Henri Sensine :

L'emploi des temps en français. Méthode pratique à l'usage des étrangers, avec 65 exercices dans le texte. Un vol. in-16, relié toile anglaise 2 50

Scènes de l'année terrible. Un vol. in-16. 3 —

Table des matières : La statue. — Avant la lutte. — Les adieux. — A l'armée de la Loire. — Après Coulmiers. — D'Orléans au Mans. — Expiation. — Noël rouge. — Autour du Mans. — La mort du commandant de Kaerden. — Après le combat. — La journée du 11 janvier 1871. — Petit Ecureuil. — A l'ambulance. — En retraite. — La dernière lettre. — René Silvani. — Une exécution. — Un duel après la guerre. — Le licenciement. — Les francs-tireurs des murailles. — Le roman d'une rose. — Post-scriptum.

HENRI SENSINE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

DU

XIX^E SIÈCLE

(Prosateurs)



LAUSANNE

F. PAYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1898

840.8

548

1858

LAUSANNE — IMPRIMERIE CH. VIRET-GENTON

Stacks
Lef
Mr. Roger Pradel
2-15-63
675512-291

PRÉFACE

Il n'existe pas actuellement, croyons-nous, de bonnes chrestomathies de la prose française au XIX^e siècle. Les quelques recueils en usage sont très incomplets, ne renfermant aucun des auteurs de la période contemporaine, ou bien ils ont été composés arbitrairement sans aucun discernement littéraire. La plupart de ces ouvrages sont en partie formés d'extraits sans valeur, empruntés à des auteurs de troisième ou de quatrième ordre ; ils donnent par suite une très fausse idée de la littérature française actuelle, d'autant plus que la classification artificielle adoptée par leurs auteurs vient ajouter un nouvel élément de confusion littéraire.

Nous avons pensé qu'une chrestomathie composée d'après des principes tout différents pourrait rendre d'utilité aux professeurs des établissements d'instruction secondaire, aux élèves de ces établissements, aux étrangers et étrangères qui étudient notre langue, à toutes les personnes, enfin, qui, sans vouloir connaître à fond la littérature française contemporaine, tiennent cependant à en avoir une idée suffisante.

Cette chrestomathie ne comprend que les plus grands écrivains français du XIX^e siècle, qui ont été en quelque sorte les guides de la pensée française dans ce siècle-ci et ont provoqué les grands courants littéraires, ceux qui ont réellement fait la langue que nous employons ou l'ont marquée d'une empreinte ineffaçable. Les auteurs secondaires ne figurent pas dans ce recueil ; à quoi bon, en effet,

aller puiser dans les œuvres inférieures, quand on a sous la main tant de chefs-d'œuvre où l'on peut trouver d'admirables pages ? Un naturaliste qui voudra donner une idée d'une espèce de splendides végétaux n'ira pas chercher un spécimen emprunté à quelque sous-variété dégénérée ; il choisira évidemment l'exemplaire résumant le mieux tous les caractères supérieurs de l'espèce. En littérature on doit procéder de même.

La classification adoptée dans notre chrestomathie est la classification naturelle. En consultant le tableau placé en tête de ce volume, on verra que les auteurs sont cités *dans l'ordre chronologique et groupés par écoles*. La classification *par genres*, qui donne, généralisée, de si étranges résultats, n'a été suivie, dans une mesure restreinte, que pour les écrivains d'une même école. Cette manière de procéder est la seule qui permette de montrer l'évolution de la langue française dans ce siècle-ci et de citer les écrivains à leur rang et à leur place.

Le choix des morceaux n'a pas été fait non plus *au hasard des lectures ou des goûts personnels de l'auteur*. Dans une chrestomathie où l'espace est très limité, on ne peut mettre, même sous forme d'extraits, la substance d'un écrivain, mais du moins doit-on choisir dans ses œuvres les morceaux qui donnent le mieux l'idée de son génie propre, de ses tendances, de son art et de son style. C'est ce que nous avons cherché à faire. Pour quelques-uns, cela n'a pas été possible, parce que les pages les plus caractéristiques de leur talent particulier ne pouvaient être mises dans une chrestomathie d'école. En tous cas, chaque auteur est présenté ici pour ce qu'il est réellement ; nous n'avons pas choisi, comme on le fait souvent, quelque morceau exceptionnel, d'un genre en dehors du sien, et donnant de lui l'idée la plus inexacte.

C'est donc une chrestomathie vraiment littéraire, et non pas un choix quelconque de morceaux, que nous avons cherché à faire. Pour la rendre plus utile, nous avons

placé en tête des extraits de chaque écrivain une notice littéraire indiquant l'école et l'importance relative de celui-ci, ses idées, son influence, sa valeur propre. Ces notices constituaient la partie la plus délicate de notre travail ; il est bien difficile, en effet, de condenser en quelques lignes des jugements qui demanderaient de longs développements pour avoir toute leur portée. Comment du reste garder toute l'objectivité sereine qu'on est en droit d'attendre d'un professeur, quand il s'agit de juger sommairement des écrivains aussi différents que Victor Hugo, Maupassant, Anatole France, par exemple ? Faisant abstraction de ses opinions et préférences personnelles, l'auteur s'est efforcé de rester le plus possible impartial, se souvenant du reste de cette profonde vérité exprimée par Chateaubriand qu'en littérature la critique des qualités est toujours la plus féconde. Deux principes, toutefois, l'ont constamment guidé dans ce travail : la grandeur morale des idées, la beauté artistique de la forme.

Les notes ajoutées au bas des pages répondent à la même préoccupation d'enquête littéraire impartiale ; de même le choix des morceaux de critique contenus dans le volume et qui se rapportent en général aux auteurs de ce siècle-ci. Pour les professeurs et élèves étrangers, pour toutes les personnes qui n'ont qu'une connaissance incomplète de notre littérature, nous avons ajouté en note, à la fin de chaque écrivain, la liste de ses principaux ouvrages et celle des travaux critiques les plus importants qui ont été faits sur l'auteur reproduit. La mention : *œuvres à lire de tel auteur* indique que celles-ci peuvent être mises entre toutes les mains ; il nous a paru que, dans quelques cas, cette indication serait précieuse aux personnes s'occupant d'enseignement, pour un choix de lectures complémentaires. En général nous avons indiqué la source des extraits composant cette chrestomathie, sauf quand les ouvrages où nous avons puisé ne rentraient pas, quoique remarquables littérairement, dans la classe des livres pouvant être lus par les

élèves des deux sexes. Chacun comprendra les omissions voulues que nous avons dû effectuer.

Notre ouvrage étant consacré particulièrement aux œuvres littéraires de la France, pour ne pas faire double emploi avec *Les Prosateurs de la Suisse française* de Tissot et Cornut, nous avons été forcés de laisser de côté les grands écrivains suisses ; il y en a trois cependant, Ed. Rod, Eugène Rambert et Vinet, qui figurent ici pour des raisons majeures : par la nature de ses écrits, Edouard Rod est un auteur francisé et fait partie des gloires françaises ; Rambert et Vinet sont des écrivains d'une telle valeur que, sous prétexte de garder à cet ouvrage son caractère strictement français, il eût été profondément regrettable de les exclure. Nous en aurions mis d'autres, Amiel, par exemple, sans parler des vivants, si le travail déjà fait par MM. Tissot et Cornut n'eût rendu cette adjonction inutile.

Telle qu'elle est, cette chrestomathie, malgré l'énorme travail de lecture et de réflexion auquel l'auteur a dû se livrer, n'a pas la prétention d'être parfaite ; un recueil de 640 pages, quel qu'il soit, ne peut donner du reste l'idée complète d'une littérature aussi riche que celle de la France actuelle. En relisant tous ces extraits, qui marquent l'évolution de celle-ci, il nous semble cependant que ce volume permet d'en comprendre la richesse. La pensée française contemporaine est là comme condensée, sous ses multiples aspects, avec toutes ses qualités de force, de noblesse, de clarté, de pénétration, de profonde sensibilité et de suprême élégance. L'auteur, tout en gardant l'objectivité du critique impartial, a cherché à la représenter dans ce qu'elle a de grand et de beau. Il serait très heureux si ce livre, où rayonne une part du génie de sa patrie, pouvait faire aimer aux étrangers qui le liront la langue et la littérature françaises¹.

Lausanne, Septembre 1897.

¹ L'auteur doit adresser ici ses plus sincères remerciements à son éditeur M. F. Payot, qui lui a très aimablement fourni de nombreux documents pour son travail, et à M. Arthur Imer, dont les conseils et la collaboration lui ont été particulièrement précieux pour la correction toujours si délicate des épreuves.

CLASSIFICATION DES AUTEURS

ET

TABLE DES MATIÈRES

PÉRIODE NAPOLEONNIENNE

(1800-1820).

I. Les Préromantiques.

CHATEAUBRIAND	1
Les funérailles d'Atala	1
La mélancolie de René	3
Dieu et la nature	5
Paysage nocturne dans le Nouveau-Monde	7
Les Francs marchant au combat	8
Une cérémonie druidique.	10
Deux épisodes de l'enfance de Chateaubriand	12
M ^{me} DE STAEL.	14
De la littérature du Nord.	15
De l'esprit de conversation	18

II. Les derniers classiques.

J. DE MAISTRE	21
L'horoscope de Napoléon.	22
Sophiopolis	24
P.-L. COURRIER	25
Un jugement sur Napoléon	26
L'envers de la gloire	27
Une aventure en Calabre.	29
Pamphlet des pamphlets	31

BENJAMIN CONSTANT	35
Lettre à la comtesse de Nassau	35
Sur la cocarde tricolore	37

PÉRIODE ROMANTIQUE

(1820-1850).

I. Les poètes-prosateurs romantiques.

A. DE LAMARTINE	40
Les deux harpes	40
L'automne en Savoie	41
Avant l'adieu	43
Une lecture	44
Jérusalem	46
La Marseillaise	47
La mort des Girondins	51
ALFRED DE VIGNY	53
Richelieu et Louis XIII	53
Chatterton (Acte III, Scène I)	62
L'Honneur	69
VICTOR HUGO	71
Préface de Cromwell	71
Lucrèce Borgia (Scènes de l'empoisonnement)	78
La Cour des miracles	85
Quasimodo	90
La pièce de deux francs	96
La mort de Gavroche	101
La tempête	103
ALFRED DE MUSSET	107
Le mal du siècle	107
Lorenzaccio (Scènes)	113
Carmosine (Scènes)	129

II. Les romanciers romantiques.

THÉOPHILE GAUTIER	135
Une course de taureaux à Malaga	136
Le feu à Constantinople	139

Vivier et les bulles de savon	144
Le triomphe de Pharaon	145
La moisson dans l'Egypte ancienne	149
Le brigand et ses mannequins	151
Matamore.	160
ALEXANDRE DUMAS	165
Le gantelet de fer (Scènes de <i>Henri III et sa cour</i>)	165
Une évasion tragique	172
Comment d'Artagnan devint l'ami des trois mousquetaires	178
La conquête d'un matelas	185
Le cuisinier passionné.	190
Histoire d'un chat qui portait des lunettes	193
GEORGE SAND.	195
La voix mystérieuse	196
La petite Fadette et Landry	200
Le château de Murol	204
Une conversation sur les mariages de raison	205

III. Les critiques du romantisme.

SAINTE-BEUVE.	209
L'âge mûr du poète	210
M ^{me} de Sévigné	211
Athalie.	213
Le génie du christianisme	218
A. VINET	219
La Réforme	220
Sainte-Beuve et Port-Royal	222
La joie	226

IV. Les romantiques réalistes.

(*Romanciers et conteurs*).

HONORÉ DE BALZAC	232
Un chef vendéen.	232
Les vendanges en Touraine	237
La politesse	239
Oiseaux de proie	241
STENDHAL	248
Parvenus	248
L'instruction de la femme	253

MÉRIMÉE	255
A l'auberge du Lion d'or	256
L'enlèvement de la redoute	262
Une scène de vendetta en Corse	267
Après la vendetta	272

V. Historiens romantiques et réalistes.

AUGUSTIN THIERRY	273
Une vengeance de Frédégonde	274
Histoire de la commune de Laon	277
MICHELET	280
La mort de Jeanne d'Arc	280
Les élections de 1789	288
GUIZOT	295
La mort de Cromwell	295
Cromwell, Guillaume III et Washington	299
THIERS	302
Conquête de l'Égypte par Bonaparte	302

VI. Un auteur comique sous le romantisme.

SCRIBE	313
Le verre d'eau (Scènes de la jalousie)	313

PÉRIODE DU SECOND EMPIRE

(1850-1870)

I. Les romanciers prénaturalistes.

GUSTAVE FLAUBERT	319
Monsieur Homais	319
Le rapt du Zaïmph	323
La bataille du Macar	325
Le sacrifice à Baal	327
ED. et J. DE GONCOURT	331
Un pamphlétaire royaliste	331

Le peintre Watteau	334
Avant la mort	336
La sortie des petites filles	339
Le meurtre de Rossi	340

II. Un romancier idéaliste.

OCTAVE FEUILLET	342
Romanesque aventure	342

III. Les dramaturges réalistes.

ALEXANDRE DUMAS, fils.	348
La fonction du dramaturge	348
La Comédie française.	354
Les vibrions (Scènes de l' <i>Etrangère</i>)	357
La lutte pour le devoir (Scènes de la <i>Femme de Claude</i>)	367
EMILE AUGIER	371
Le gendre de Monsieur Poirier (Acte IV)	372
L'effronterie (Scène des <i>Effrontés</i>)	385
L'argent et l'honneur (Scènes de <i>Maître Guérin</i>)	390
LABICHE.	395
Monsieur Perrichon (Scènes du <i>Voyage de M. Perrichon</i>)	395

IV. Critiques et polygraphes de la période du second empire.

TAINÉ	400
Paysage pyrénéen	400
Les pins dans la montagne	401
La nature.	402
Venise.	404
La décadence romaine.	407
La course du Derby	408
Les forces créatrices de la littérature	410
L'œuvre d'art	416
Shakespeare	421
Le français classique	422
Les causes de la Révolution française.	424
La tyrannie jacobine	425

RENAN	427
Le scepticisme et la mode.	428
La culture intellectuelle de l'humanité	432
L'âme	434
La noblesse de l'âme	435
La morale et l'histoire.	438
Augustin Thierry	441
Port-Royal	444
Mort de Marc-Aurèle	447
Athènes	450
Le génie hébreu.	457
Ma sœur Henriette.	459

PÉRIODE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(1870-1897).

I. Romanciers naturalistes et impressionnistes.

EMILE ZOLA	462
Un bal d'enfants	462
Coucher de soleil parisien	467
L'émeute pendant la grève	468
Les dernières cartouches	475
La grande exposition de blanc	479
ALPHONSE DAUDET	482
Le siège de Berlin	483
Le petit roi de Dahomey	488
Tartarin de Tarascon	493
En Provence	496
GUY DE MAUPASSANT	507
Le noyé	508
Un portrait	514
Les gens du monde	517
Une agonie	519
Les marais	525
Les pauvres vieux	526
PIERRE LOTI	527
Une réconciliation	528
L'épousée du naufragé	532
Premier aspect du Japon	537

Une mousmé.	539
Viande de boucherie	540

II. Romanciers idéalistes et psychologues.

PAUL BOURGET	542
Les causes du naturalisme	543
Conseils à un jeune homme	546
Les conséquences d'une doctrine	549
Le renouveau en Auvergne	552
Les catacombes de Chiusi	553
Saint François d'Assise	555
Sensations de voyage	556
En plein rêve	559
EDOUARD ROD.	567
Au foyer	567
Le bonheur	569
Douleur secrète.	570
ANATOLE FRANCE.	576
La bûche	577
Dernier regard sur la vie.	579
Les enfants d'Edouard.	581
L'étoile.	583

III. Les grands descripteurs de la nature.

ELISÉE RECLUS	587
L'évolution de la terre.	587
Les glaciers océaniques	589
Les aurores boréales	590
L'aspect des montagnes	592
EUGÈNE RAMBERT	595
Les glaciers	595
La soldanelle.	598

IV. Les grands historiens de l'école scientifique.

JUSTEL DE COULANGES	600
Le christianisme et la fin du monde antique.	601
La méthode historique	607

LAVISSE.	610
Comment s'est faite l'Allemagne	611

V. Les grands critiques actuels.

BRUNETTIÈRE	622
Le rôle de la littérature	622
La critique objective	623
Le naturalisme	633
DE VOGÜÉ	635
Le réalisme	635
Tourguénef	638
E. FAGUET.	641
Les idées littéraires de Chateaubriand	641
JULES LEMAITRE	644
Alphonse Daudet	644
Mæterlinck	646
Renan	650
Taine	656
La tolérance	659

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE DU XIX^e SIÈCLE

(Prosateurs)

CHATEAUBRIAND (FRANÇOIS-RENÉ DE)

Né à St-Malo en 1768, mort à Paris en 1848.

Chateaubriand fut l'initiateur du mouvement littéraire qui s'est produit au commencement de ce siècle et dont les effets se font sentir encore aujourd'hui. En opposant la littérature d'inspiration chrétienne à celle de l'antiquité, en repoussant la mythologie grecque comme moyen d'expression poétique, il a ruiné le classicisme et préparé l'avènement du romantisme français. C'est un médiocre penseur ; il n'est ni psychologue ni moraliste. Même dans le *Génie du christianisme*, où il a cru exposer une philosophie profonde, ses idées sont superficielles, parfois enfantines, absolument au-dessous du grandiose sujet qu'il a traité. En revanche, c'est un remarquable artiste, un poète d'une vive sensibilité et d'une imagination puissante. Par son christianisme esthétique, sa mélancolie pénétrante, son sentiment profond de la nature, il a renouvelé la foi religieuse, l'imagination et le sens artistique de son pays. L'influence qu'il a exercée est considérable : la plupart des romantiques dérivent de lui. Ses œuvres, bien que déparées en beaucoup d'endroits par la rhétorique poncive et le clinquant des pseudo-classiques, renferment des pages admirables, qu'on peut considérer comme les prototypes de la littérature française dans ce siècle-ci.

Les funérailles d'Atala.¹

Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez ; mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne ; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus des hommes ; que sa tombe, creusée furtivement par nos mains, partage cette obscurité. » Nous convinmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la

¹ Dans ce morceau, un Indien d'Amérique, à demi civilisé, raconte l'enterrement d'une jeune fille chrétienne, sa fiancée. Le prêtre dont il est question est un vieux missionnaire catholique, établi parmi les sauvages de la Louisiane.

mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes ; ses pieds, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe ; je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la virginité endormie.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté.

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée ; puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé *Job* ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des champs.
« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie
« à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un

torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres ; et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes ; c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux : souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité.

La mélancolie de René.¹

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rongissais subite-

¹ Le romantisme a introduit dans la littérature un sentiment de mélancolie pénétrante, qu'on désigne généralement sous le nom de *mal du siècle*. C'est Chateaubriand qui a, en quelque sorte, créé ce sentiment en France. A cet égard, le morceau qui suit est très caractéristique : une partie de la poésie française en est dérivée. Voir plus loin le morceau d'Alfred de Musset, intitulé : *Le mal du siècle*, où le poète exprime éloquemment ce que cet état d'âme a de mauvais.

ment, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de la vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi, qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain, qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errants au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc

flétri murmurait ! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards, souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire :

« Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends
« que le vent de la mort se lève : alors tu déploieras ton vol vers ces
« régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les
« espaces d'une autre vie ! »

Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrents sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui labourait les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes.

Dieu et la nature ¹.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la terre et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est : d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un

¹ Ce que Chateaubriand admire en général dans la religion chrétienne ce n'est pas tant la grandeur morale de ses préceptes, que le côté esthétique du culte en général. Il lui faut l'idée de Beauté pour asseoir sa croyance. Philosophiquement, son point de vue est faible, comparé surtout aux conceptions d'un Calvin, d'un Pascal ou d'un Bossuet ; mais, comme artiste, il en tire de grands effets poétiques. — *Le Génie du Christianisme*, d'où ce morceau est extrait, est surtout remarquable par la critique qu'il renferme de la littérature antique, à laquelle Chateaubriand oppose la littérature d'inspiration chrétienne. Voir plus loin la remarquable critique de Sainte-Beuve sur l'ouvrage de Chateaubriand considérée au point de vue religieux.

cimetière immense ; tantôt des lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères ; souvent l'espace semblait borné faute de point de comparaison ; mais, si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les terres du Midi à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit, on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens, c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieus que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance !

Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire : j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris ; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Etre inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir, il faisait un profond calme, nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit,

par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des marinières. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses en-bûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Paysage nocturne dans le Nouveau-Monde.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara : bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette terre immobile de lumière. Au-près, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds gémissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Les Francs marchant au combat ¹.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de bouclier, tien-

¹ Dans Chateaubriand, à côté du paysagiste, il y a le peintre d'histoire. Là aussi il a été novateur et nos historiens modernes lui doivent beaucoup. Tous les critiques ont signalé la grandeur poétique de ce morceau qui est extrait des *Martyrs*, un remarquable « poème en prose », comme on l'a dit.

nent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, de peaux de bêtes et de corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston¹ promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances : les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules.

¹ Dieu de la mythologie du Nord.

La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leurs crinières, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

Les Grecs répètent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'était qu'une plaie ; les vierges ont pleuré longtemps !

» Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémì : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir ! »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence ; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

Une cérémonie druidique.

Caché parmi les rochers, j'attendis¹ quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête, et semblait

¹ Un des héros des *Martyrs*, Eudore, raconte ici la scène à laquelle il a assisté.

se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire, et de petites meules d'or et d'argent.

Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent dolmens, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contempera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains en prononçant à haute voix ces mots mystérieux :

— Au gui l'an neuf !

A l'instant, je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières : chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois : les barbares sortirent en foule de leur retraite : les uns étaient complètement armés : les autres portaient une branche de chêne dans la main droite et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe ; au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

Des eubages¹ marchaient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devaient servir de victimes ; les bardes suivaient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Tentatès² : après eux venaient les disciples ; ils étaient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes et tenant à la main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois sénanis,³ représentant trois druides, s'avançaient à la suite du héraut d'armes : l'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la druidesse (je reconnus alors sa profession) venait la dernière. Elle tenait la place de l'archidruides, dont elle était descendue.

On s'avança vers le chêne de trente ans où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les sénanis y brûlèrent un peu de pain et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse ; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite ; les autres eubages frappèrent les victimes ; et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau ; on planta une épée nue, pour indiquer le centre du mallus ou du conseil : au pied du dolmen étaient appuyées deux autres pierres, qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La druidesse monta à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les sénanis et les eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étaient secrètement attendris par cette scène, qui leur rappelait l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissaient tomber de grosses larmes, qui roulaient sur leurs boucliers. Tous, penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils semblaient déjà prêter l'oreille aux paroles de la druidesse.

Deux épisodes de l'enfance de Chateaubriand.⁴

Nous étions un dimanche sur la grève, à *l'éventail* de la porte Saint Thomas et le long du *Sillon* ; de gros pieux enfoncés dans le sable pro-

¹ Prêtres et devins gaulois, voués à l'étude des sciences.

² Le dieu principal de la mythologie gauloise, auquel on offrait des sacrifices sanglants.

³ Philosophes gaulois qui succédèrent aux druides.

⁴ Chateaubriand raconte ici des événements arrivés dans sa ville natale, St-Malo. On remarquera combien son style est différent ici : on dirait du classique.

tègent les murs contre la houle. Nous grimpons ordinairement au haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises comme de coutume ; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril¹ se trouvait à l'autre bout du côté de la terre. Le flot arrivait, il faisait du vent ; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, Mademoiselle ! descendez, Monsieur ! » Gesril attend une grosse lame ; lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis auprès de lui : celui-là se renverse sur un autre ; celui-ci sur un autre : toute la file s'abal comme des moines des cartes, mais chacun est retenu par son voisin ; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai et qui, n'étant appuyée par personne, tomba. Le jusan l'entraîne : aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son marmot et lui donnant une tape. Hervine fut repêchée ; mais elle déclara que François l'avait jetée bas. Les bonnes fondent sur moi ; je leur échappe ; je cours me barricader dans la cave de la maison ; l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve² défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui, et, avec ses deux sœurs, jette par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. — Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit, mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont Saint-Aaron avait purgé son rocher.

Voici l'autre aventure :

J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, en effet, il a abandonné presque complètement la manière harmonieuse et poétique de ses ouvrages antérieurs : il écrit très souvent sur un ton absolument familier, avec une vivacité et une bonne humeur, chez lui inattendues.

¹ Un des amis d'enfance de Chateaubriand. Il eut une fin héroïque pendant la guerre de Vendée, au combat de Quiberon.

² La bonne de Chateaubriand.

ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit : « Laissons-nous passer ces gueux-là ? » et aussitôt il leur crie : « A l'eau, canards ! » Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et, saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius, frappé à l'œil : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché, un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé : en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais La France ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai coucher au second étage de la maison, chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette. Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre ; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand' messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre : le cœur me battait. Surpris de ma figure débiffée¹ et barbouillée de sang, mon-père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; La France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué. On pensa mon oreille, et monsieur et madame de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.²

M^{me} DE STAEL (GERMAINE NECKER)

Née à Paris en 1766, morte à Paris en 1817.

Elle diffère complètement de Chateaubriand, à la fois par les idées et par le style. Lui est un pur artiste, très subjectif et souvent étroit dans ses vues ; elle est un penseur d'une grande largeur d'idées, d'un libéralisme éclairé, d'un optimisme généreux et noble. Quoique différente, son influence a été très grande aussi. M^{me} de Staël a donné au

¹ Familier : mise en mauvais état.

² Principaux ouvrages de Chateaubriand : *Atala* (1801) ; *Le Génie du Christianisme* (1802) ; *Les Martyrs* (1809) ; *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Pour l'étudier à fond, consulter Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe littéraire* ; E. Faguet : *Dix-neuvième siècle* ; De Lescure : *Chateaubriand (Collection des grands écrivains français)* ; Brunetière : *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature* (1890).

romantisme quelques-unes de ses idées philosophiques. En faisant connaître les littératures étrangères, elle a contribué à renouveler la pensée française. Comme écrivain proprement dit, elle est malheureusement de second ordre ; même dans son chef-d'œuvre, *l'Allemagne*, elle n'atteint jamais la perfection du style. A l'inverse de ce qu'on remarque chez Chateaubriand, chez elle la forme est presque toujours inférieure aux idées et il y a beaucoup de verbiage dans ses médiocres romans aussi bien que dans ses beaux ouvrages de critique. L'ensemble de ses écrits renferme peu de pages qu'on puisse citer comme des modèles de belle langue. Il faut les lire avant tout pour les idées profondes et élevées qui s'y trouvent.

De la littérature du Nord ¹.

Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord ; celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian ² est l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols et les Français du siècle de Louis XIV, appartiennent au genre de littérature que j'appellerai la littérature du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands, et quelques écrits des Danois et des Suédois, doivent être classés dans la littérature du Nord, dans celle qui a commencé par les bardes écossais, les fables islandaises et les poésies scandinaves. Avant de caractériser les écrivains anglais et les écrivains allemands, il me paraît nécessaire de considérer d'une manière générale les principales différences des deux hémisphères de la littérature.

Les Anglais et les Allemands ont, sans doute, souvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde ; mais leurs beautés originales portant l'empreinte de la mythologie du Nord, ont une sorte de ressemblance, une certaine grandeur poétique dont Ossian est le premier type. Les poètes anglais, pourra-t-on dire, sont remarquables par leur esprit philosophique ; il se peint dans tous leurs ou-

¹ Extrait de l'ouvrage intitulé *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, ouvrage inégal mais profond, plein d'idées neuves, où M^{me} de Staël a étudié, pour la première fois, les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature.

² M^{me} de Staël a partagé l'erreur de son temps, elle a cru à l'authenticité de ces poésies qui ne sont que de très adroits pastiches faits par Macpherson en 1761, d'après des fragments de vieux chants populaires en langue gaélique. (Voir Taine, *Histoire de la littérature anglaise* et le dernier ouvrage paru sur ce sujet : *The life and letters of James Macpherson* par Bailey Saunders). Les poésies d'Ossian sont apocryphes, mais elles n'en ont pas moins exercé une influence énorme sur le romantisme en général. Ce que dit M^{me} de Staël de leurs caractères est vrai du reste.

vrages : mais Ossian n'a presque jamais d'idées réfléchies ; il raconte une suite d'événements et d'impressions. Je réponds à cette objection que les images et les pensées les plus habituelles, dans Ossian, sont celles qui rappellent la brièveté de la vie, le respect pour les morts, l'illustration de leur mémoire, le culte de ceux qui restent envers ceux qui ne sont plus. Si le poète n'a réuni à ces sentiments ni des maximes de morale ni des réflexions philosophiques, c'est qu'à cette époque l'esprit n'était point encore susceptible de l'abstraction nécessaire pour concevoir beaucoup de résultats. Mais l'ébranlement que les chants osianiques causent à l'imagination dispose la pensée aux méditations les plus profondes.

La poésie mélancolique est la poésie la plus d'accord avec la philosophie.¹ La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux même devaient faire naître ; mais ils ont conservé l'imagination du Nord, celle qui plaît sur les bords de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages ; celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du Nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité.

L'on ne peut décider d'une manière générale entre les deux genres de poésie dont Homère et Ossian sont comme les premiers modèles. Toutes mes impressions, toutes mes idées me portent de préférence vers la littérature du Nord ; mais ce dont il s'agit maintenant, c'est d'examiner ses caractères distinctifs.

Le climat est certainement l'une des raisons principales des différences qui existent entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rappeler dans le Midi. Les rêveries des poètes peuvent enfanter des objets extraordinaires ; mais les impressions d'habitude se retrouvent nécessairement dans tout ce que l'on compose. Éviter le souvenir de ces impressions, ce serait perdre le plus grand des avantages, celui de peindre ce qu'on a soi-même éprouvé. Les poètes du Midi mêlent sans cesse l'image de la fraîcheur, des bois touffus, des ruisseaux limpides, à tous les sentiments de la vie. Ils ne se retracent pas

¹ Ce que M^{me} de Staël dit dans ce passage peut s'appliquer encore aux écrivains du Nord, à Ibsen, par exemple.

même les jouissances du cœur sans y mêler l'idée de l'ombre bienfaisante qui doit les préserver des brûlantes ardeurs du soleil. Cette nature si vive qui les environne excite en eux plus de mouvements que de pensées. C'est à tort, ce me semble, qu'on a dit que les passions étaient plus violentes dans le Midi que dans le Nord. On y voit plus d'intérêts divers, mais moins d'intensité dans une même pensée ; or c'est la fixité qui produit les miracles de la passion et de la volonté.

Les peuples du Nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur, et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux ; elle agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse. Sans doute, les diverses circonstances de la vie peuvent varier cette disposition à la mélancolie ; mais elle porte seule l'empreinte de l'esprit national. Il ne faut chercher dans un peuple, comme dans un homme, que son trait caractéristique : tous les autres sont l'effet de mille hasards différents ; celui-là seul constitue son être.

La poésie du Nord convient beaucoup plus que celle du Midi à l'esprit d'un peuple libre. Les premiers inventeurs connus de la littérature du Midi, les Athéniens, ont été la nation du monde la plus jalouse de son indépendance. Néanmoins il était plus facile de façonner à la servitude les Grecs que les hommes du Nord. L'amour des arts, la beauté du climat, toutes ces jouissances prodiguées aux Athéniens, pouvaient leur servir de dédommagement. L'indépendance était le premier et l'unique bonheur des peuples septentrionaux. Une certaine fierté d'âme, un détachement de la vie, que font naître et l'âpreté du sol et la tristesse du ciel, devaient rendre la servitude insupportable : et longtemps avant que l'on connût en Angleterre et la théorie des constitutions et l'avantage des gouvernements représentatifs, l'esprit guerrier, que les poésies erses et scandinaves chantaient avec tant d'enthousiasme, donnait à l'homme une idée prodigieuse de sa force individuelle et de la puissance de sa volonté. L'indépendance existait pour chacun, avant que la liberté fût constituée pour tous.

La philosophie, à la renaissance des lettres, a commencé par les nations septentrionales, dans les habitudes religieuses desquelles la raison trouvait à combattre infiniment moins de préjugés que dans celle des peuples méridionaux. La poésie antique du Nord suppose beaucoup moins de superstition que la mythologie grecque. Il y a quelques dogmes et quelques fables absurdes dans l'Edda : mais les idées religieuses du Nord conviennent presque toutes à la raison exaltée. Les ombres

penchées sur les nuages ne sont que des souvenirs animés par des images sensibles.

Les émotions causées par les poésies ossianiques peuvent se reproduire dans toutes les nations, parce que leurs moyens d'émouvoir sont tous pris dans la nature ; mais il faut un talent prodigieux pour introduire, sans affectation, la mythologie grecque dans la poésie française. Rien ne doit être, en général, si froid et si recherché que des dogmes religieux transportés dans un pays où ils ne sont reçus que comme des métaphores ingénieuses. La poésie du Nord est rarement allégorique ; aucun de ses effets n'a besoin de superstition locale pour frapper l'imagination. Un enthousiasme réfléchi, une exaltation pure, peuvent également convenir à tous les peuples ; c'est la véritable inspiration poétique dont le sentiment est dans les cœurs, mais dont l'expression est le don du génie. Elle entretient une rêverie céleste qui fait aimer la campagne et la solitude ; elle porte souvent le cœur vers les idées religieuses, et doit exciter dans les êtres privilégiés le dévouement des vertus et l'inspiration des pensées élevées.

Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits de la vie commune ; ils arrondissent, pour ainsi dire, leur existence, et suppléent à ce qui peut leur manquer encore, par les illusions de la vanité ; mais le sublime de l'esprit, des sentiments et des actions, doit son essor au besoin d'échapper aux bornes qui circonscrivent l'imagination. L'héroïsme de la morale, l'enthousiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire, donnent des jouissances surnaturelles qui ne sont nécessaires qu'aux âmes à la fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passager, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on le place. C'est cette disposition de l'âme, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du Nord.

De l'esprit de conversation.¹

En Orient, quand on n'a rien à dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais dans l'Occident

¹ Extrait de *L'Allemagne*, l'ouvrage le plus remarquable de Mme de Staël et celui qui a exercé le plus d'influence. C'est dans ce livre que se trouve employée pour la première fois l'expression de *poésie romantique*.

on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville* ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.¹

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands ; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit que *la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir*. Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire ; mais le né-

¹ Ce sont les Précieuses au XVII^e siècle qui ont mis à la mode la causerie mondaine dont elles raffolaient. La Grande Mademoiselle disait que « la conversation est le plus grand plaisir de la vie et presque le seul. » M^{me} de Staël fut elle-même la plus brillante causeuse de son temps : elle était plus faite pour parler que pour écrire.

cessaire en fait de conversation, c'est l'amusement : si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de cet esprit.

Les anciennes formules de politesse qui sont encore en vigueur dans presque toute l'Allemagne s'opposent à l'aisance et à la familiarité de la conversation : le titre le plus mince, et pourtant le plus long à prononcer, y est donné et répété vingt fois dans le même repas ; il faut offrir de tous les mets, de tous les vins, avec un soin, une insistance qui fatigue mortellement les étrangers. Il y a de la bonhomie au foud de tous ces usages ; mais ils ne subsisteraient pas un instant dans un pays où l'on pourrait hasarder la plaisanterie sans offenser la susceptibilité : et comment néanmoins peut-il y avoir de la grâce et du charme en société, si l'on n'y met pas cette douce moquerie qui délasse l'esprit, et donne à la bienveillance elle-même une façon piquante de s'exprimer ?

Le cours des idées, depuis un siècle, a été tout à fait dirigé par la conversation. On pensait pour parler, on parlait pour être applaudi, et tout ce qui ne pouvait pas se dire semblait être de trop dans l'âme. C'est une disposition très agréable que le désir de plaire ; mais elle diffère pourtant beaucoup du désir d'être aimé : le désir de plaire rend dépendant de l'opinion, le besoin d'être aimé en affranchit : on pourrait désirer de plaire à ceux même à qui l'on ferait beaucoup de mal, et c'est précisément ce qu'on appelle de la coquetterie ; cette coquetterie n'appartient pas exclusivement aux femmes ; il y en a dans toutes les manières qui servent à témoigner plus d'affection qu'on n'en éprouve réellement. La loyauté des Allemands ne leur permet rien de semblable : ils prennent la grâce au pied de la lettre, ils considèrent le charme de l'expression comme un engagement pour la conduite, et de là vient leur susceptibilité ; car ils n'entendent pas un mot sans en tirer une conséquence, et ne conçoivent pas qu'on puisse traiter la parole en art libéral, qui n'a ni but ni résultat si ce n'est le plaisir qu'on y trouve. L'esprit de conversation a quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du caractère ; ce n'est pas une tromperie combinée, mais improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Français ont mis dans ce genre une gaieté qui les rend aimables ; mais il n'en est pas moins certain que ce qu'il y a de plus sacré dans ce monde a été ébranlé par la grâce,

du moins par celle qui n'attache de l'importance à rien, et tourne tout en ridicule.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante ; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageaient mutuellement ; de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle ; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abréger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils deviennent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils seraient susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de paraître aimable conseille de prendre une expression de gaieté, quelle que soit la disposition intérieure de l'âme ; la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émousse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

Une femme d'esprit a dit que Paris *était le lieu du monde où l'on pourrait le mieux se passer de bonheur* : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine ; mais rien ne saurait faire qu'une ville d'Allemagne devint Paris, ni que les Allemands pussent, sans se gâter entièrement, recevoir comme nous le bienfait de la distraction. A force de s'échapper à eux-mêmes ils finiraient par ne plus se retrouver.¹

JOSEPH DE MAISTRE

Né à Chambéry en 1754, mort à Turin en 1821.

Il est surtout célèbre parce qu'il fut le théoricien de la contre-révolution ; il a défendu avec une vigueur peu commune la théocratie et la monarchie absolue. Ses idées sont généralement antipathiques, sauf

¹ Principaux ouvrages de Mme de Staël : *De la littérature* (1800) ; *L'Allemagne* (1810). — Pour l'étudier, lire : A. Sorel, *Mme de Staël* ; G. Lanson, *Histoire de la littérature française* et le chapitre que Philippe Godet lui a consacré dans son remarquable ouvrage, *Histoire littéraire de la Suisse française*.

dans ses *Mémoires* politiques où perce un libéralisme absolument inattendu ; mais sa puissance et son originalité frappent malgré tout. Au point de vue purement littéraire, c'est un classique, qui continue, à l'aurore du romantisme, ce XVIII^e siècle dont il a combattu la philosophie avec l'âpreté d'un fanatique. Il y a du reste en lui deux écrivains : dans ses lettres, il montre souvent une bonhomie tendre, un bon sens et une verve aimables qui ne rappellent en rien l'implacable apologiste de l'inquisition.

L'horoscope de Napoléon. ¹

Avec tout le respect que je vous dois, madame, je ne puis être de votre avis sur le grand événement qui fixe les yeux de l'Europe, et qui me paraît unique dans l'histoire. Vous y voyez l'établissement définitif, la consolidation du mal ; moi je persiste à le regarder comme un événement heureux dans toutes les suppositions possibles. Un examen approfondi n'a fait que me confirmer dans ce sentiment, et voici mes raisons.

Tout le monde sait qu'il y a des révolutions heureuses et des usurpations très criminelles dans leur principe, auxquelles cependant il plaît à la Providence d'apposer le sceau de la légitimité par une longue possession. Qui peut douter que Guillaume d'Orange ne fût un très coupable usurpateur ? Et qui peut douter encore que George III ne soit un très légitime souverain ?

Si la maison de Bourbon est décidément proscrite (*quod abominor*), il est bon que le gouvernement se consolide en France. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant. Cette farce impériale n'ajoute rien du tout à sa puissance, et tue sans retour ce qu'on appelle proprement la *révolution française*, c'est-à-dire *l'esprit révolutionnaire*, puisque le plus puissant souverain de l'Europe aura autant d'intérêt à étouffer cet esprit qu'il en avait à le soutenir et à l'exalter lorsqu'il en avait besoin pour parvenir à son but. Nous n'avons plus à craindre que des révolutions *tamerlaniques*, c'est-à-dire des conquêtes. Mais à cet égard le titre n'y fait rien, le danger était le même, et plus grand encore : car le titre légitime (même en apparence) en impose jusqu'à un certain point à celui qui le porte. N'avez-vous pas observé, madame, que dans la noblesse, qui n'est, par parenthèse, qu'un *prolongement de*

¹ Cette lettre, adressée à la baronne de P., a été écrite en juillet 1812. On remarquera avec quelle étonnante divination l'auteur entrevoit l'évolution monarchique de Napoléon et l'aboutissement fatal de son règne soldatesque. Le rétablissement des Bourbons y est prédit formellement.

la souveraineté, il y a des familles usées au pied de la lettre ? La même chose peut arriver dans une famille royale : il y a même une raison physique de cette décadence, raison sur laquelle on s'obstine à fermer les yeux, et qu'il serait cependant très bon de connaître puisqu'on peut la prévenir, mais ce sujet me mènerait trop loin.

La maison de Bourbon est-elle arrivée au point de répéter la chute inévitable des Carlovingiens ? Les partisans du *nouvel homme* le disent en France ; mais j'ai de très bonnes raisons de croire le contraire, et je me complais à le penser ; car c'est la maison à laquelle je suis le plus attaché après celle à laquelle je dois tout. Il y a cependant quelque chose à prendre dans toutes ces déclamations de Paris. Les Bourbons français ne sont certainement inférieurs à aucune race régnante ; ils ont de plus cette espèce de *considération* qui naît de la grandeur antique, et, enfin, l'utile instruction que donne nécessairement le malheur ; mais, quoique je les croie très capables de *jouir* de la royauté, je ne les crois nullement capables de la *rétablir*. Il n'y a certainement qu'un usurpateur de génie qui ait la main assez ferme et même assez dure pour exécuter cet ouvrage. Ses crimes même y servent infiniment : il y a deux choses qu'une puissance légitime ne peut exécuter. Qu'aurait fait le roi au milieu de tous ces décombres ? Soit qu'il eût voulu transiger avec les préjugés ou les fouler aux pieds, ces préjugés l'auraient de nouveau et irrévocablement détrôné. Laissez faire Napoléon. Laissez-le frapper les Français avec sa verge de fer ; laissez-le emprisonner, fusiller, déporter tout ce qui lui fait ombrage ; laissez-le faire une Majesté et des Altesses impériales, des maréchaux, des sénateurs héréditaires, et bientôt, ne doutez pas, des chevaliers de l'ordre ; laissez-le graver des fleurs de lys sur son écusson vide, etc., etc. Alors, madame, comment voulez-vous que le peuple, tout sot qu'il est, n'ait pas l'esprit de se dire : « Il est donc vrai qu'une grande nation ne peut être gouvernée en république ! Il est donc vrai qu'il faut nécessairement tomber sous un sceptre quelconque et obéir à celui-ci ou à celui-là ! Il est donc vrai que l'égalité est une chimère ! » Des idées aussi simples se présenteront à tous les esprits ; mais je vous le répète, jamais le roi n'aurait pu le faire entrer dans les têtes ; il n'y aurait eu qu'un cri : *Le voilà qui revient avec ses ducs, ses cordons, etc ? Quelle nécessité de rétablir des distinctions odieuses ? etc.*

Aujourd'hui les Français voient ce qu'il en est, et il ne faut pas autant d'esprit qu'ils en ont pour être parfaitement converti. L'esprit de l'armée surtout ne peut être mis en question que par des hommes qui n'ont nulle connaissance. — Je reprends donc mon terrible di-

lemme : Ou la maison de Bourbon est *usée* et condamnée par un de ces jugements de la Providence dont il est impossible de rendre raison et, dans ce cas, il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime, celle-ci ou celle-là, n'importe à l'univers ; ou cette famille auguste doit reprendre sa place, et rien ne peut lui être plus utile que l'accession passagère qui hâtera sa propre chute et rétablira toutes les bases de la monarchie sans qu'il en coûte la moindre défaveur au prince légitime. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que ceux qui disent : C'est fini ! n'y entendent rien. Au contraire, le couronnement de Bonaparte augmente la chance en faveur du roi. Ce prince a malheureusement de très grands préjugés contre lui. Il y a longtemps que je les ai combattus, suivant mes forces, d'une manière qui m'a valu de sa part une très honorable approbation que je n'attendais nullement ; mais passons. Je dis que *chaque mouvement de haine envers l'usurpateur se tourne en amour pour le prétendant*. C'est ainsi, e l'espère, que se formera l'opinion dont le roi légitime a besoin.

Sophiopolis.

Une dame excessivement marquante dans ce pays est la comtesse Potocka, qui a quatre-vingt mille paysans et deux-cent mille sequins de revenu : elle avoue trente-neuf ans comme un assassin convient d'une rixe ; cependant elle est encore très séduisante ; la tête du comte de Saint-Julien, ministre d'Autriche, n'a pas tenu contre cette sirène : elle part (j'entends la tête), quoiqu'elle ne soit guère plus jeune que la mienne. Je suis fort bien dans cette cour, et j'y parle assez haut. La comtesse veut faire bâtir une ville en Crimée, sur un terrain charmant qui lui appartient. Le duc de Richelieu¹ est grand promoteur de cette entreprise. Le programme est imprimé, et la mode est de s'inscrire pour bâtir à *Sophiopolis* (la comtesse s'appelle Sophie).

L'autre jour elle me demanda à table, devant beaucoup de monde, si je ne voulais pas aussi une maison à Sophiopolis ? Je lui répondis : — Oui, madame, mais je veux qu'elle soit sur quatre roues comme celles de certaines nations nomades. — Et pourquoi donc ? — Comment pourquoi ? la chose saute aux yeux : si je vais à Sophiopolis c'est pour vos beaux yeux, c'est parce que vous êtes charmante ; mais vous n'aurez pas demeuré là huit jours, que vous en partirez pour aller vous faire adorer ailleurs ; et ceux qui auront bâti à chaux et à sable

¹ L'un des émigrés français en Russie, gouverneur d'Odessa.

seront dupes, au lieu que moi, je vous suivrai sur mes quatre roues. — Elle riait à gorge déployée. Ensuite on demanda si les habitants s'appelleraient *Sophiens* ou *Sophéens*; moi, je dis : *Sophistes*. — Nouveaux éclats de rire.

Le comte de Saint-Julien et le prince Gagarine ont imaginé un anneau que tout associé devra porter en signe d'association : la bague doit porter extérieurement une devise grecque, parce que la ville est grecque et la dame grecque (elle est née à Constantinople), et une devise française dans l'intérieur. Le comte de Saint-Julien est venu chez moi pour ces deux devises; je lui ai donné pour la première : *Sesophismenon Koïnon*; mot à mot : *Association des Sophistisés*; mais comme *Sophie*, en grec, signifie *sagesse*, *Sesophismenos*, au passif, signifie également : *pénétré par la sagesse, instruit par la sagesse, ou possédé par Sophie*, comme qui dirait *Ensophié*, dans le sens d'ensorcellement. Ce double sens m'a paru piquant. Quant à la devise intérieure, qui doit toucher la chair, j'ai donné : *Dans sa cité tout cœur noble est esclave*. Le comte de Saint-Julien a été fort content, et, pendant que je t'écris, des artistes anglais gravent ces anneaux. Pendant que la terre tremble sous nos pieds et que la foudre gronde sur la tête, voilà ce que l'on fait ici !.

PAUL-LOUIS COURIER

Né à Paris en 1773, mort à Veretz (Touraine) en 1825.

Entré dans l'armée à l'aurore de la Révolution, il fit, comme officier, une partie des guerres de l'empire; mais il n'aima jamais le métier militaire, ne voyant dans la guerre que ses mauvais côtés : les brutalités et le pillage. Dans ses *Lettres*, écrites d'Italie, il nous a donné en quelque sorte l'envers de l'épopée napoléonienne. Plus tard, après la chute du grand empereur, retiré dans sa propriété de Touraine, il vit la réaction cléricale de la Restauration et ses idées de bourgeois libéral le poussèrent à entrer dans la lutte politique. C'est alors qu'il écrivit ses pamphlets célèbres contre le gouvernement légitimiste, œuvres un peu terre à terre comme sujets, mais d'une grande valeur littéraire. On a appelé P.-L. Courier : « Un fils de Voltaire »; en réalité, son origine remonte plus haut : ses ancêtres sont La Fontaine, La Bruyère, Pascal, Montaigne, Rabelais et les fabliers du

¹ Principaux ouvrages : *Du Pape* (1819). *Les soirées de St-Petersbourg* (1821). *Lettres et opuscules inédits* (1851). A consulter : E. Scherer, *Mélanges de critique religieuse*; E. Faguet, *Politiques et moralistes au XIX^e siècle*; G. Rochblave, *J. de Maistre et l'intéressant ouvrage de F. Descostes, J. de Maistre avant la Révolution* (1883).

XIII^e siècle. C'est à la fois un narrateur exquis, d'une finesse, d'une clarté, d'une simplicité pleine de charmes, et un pamphlétaire merveilleux d'esprit et de verve. Ce *dernier classique* manque, lui aussi, d'imagination et de sensibilité, mais il possède toutes les autres qualités des grands écrivains antérieurs au romantisme.

Un jugement sur Napoléon ¹.

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nuit. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble, et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. « Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? » comme on dit : « Rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? » Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. « Messieurs, qu'opinez-vous ? » Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ? — Je ne le veux pas, répond Maire. — A la bonne heure. » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole : « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu, j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie ? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas ? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui. Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté. Être Bonaparte et se faire sire ! *Il aspire à descendre* : mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune.

¹ Lettre écrite en mai 1804. Comparer cette lettre avec celle de J. de Maistre, d'un ton si différent, citée à la page 22.

L'envers de la gloire.¹

Pour peu qu'il vous souvienne, Madame, du moindre de vos serviteurs, vous ne serez pas fâchée, j'imagine, d'apprendre que je suis vivant à Reggio, en Calabre, au bout de l'Italie, plus loin que je ne fus jamais de Paris et de vous, Madame. Pour vous écrire, depuis six mois que je roule ce projet dans ma tête, je n'ai pas faute de matière, mais de temps et de repos. Car nous triomphons en courant, et ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume assez lestement conquis, et vous devez être contente de nous. Mais moi, je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je n'y joins la Sicile. Ce que j'en dis c'est pour soutenir mon caractère de conquérant ; car entre nous, je me soucie peu que la Sicile paie ses taxes à Joseph ou à Ferdinand. Là-dessus, j'entrerais facilement en composition, pourvu qu'il me fût permis de la parcourir à mon aise ; mais en être venu si près, et n'y pouvoir mettre le pied, n'est-ce pas pour enrager ? Nous la voyons en vérité, comme des Tuileries vous voyez le faubourg Saint-Germain ; le canal n'est ma foi guère plus large ; et, pour le passer, cependant nous sommes en peine. Croiriez-vous ? s'il ne nous fallait que du vent, nous ferions comme Agamemnon : nous sacrifierions une fille. Dieu merci, nous en avons de reste. Mais pas une seule barque, et voilà l'embarras. Il nous en vient, dit-on ; tant que j'aurai cet espoir, ne croyez pas, Madame, que je tourne jamais un regard en arrière, vers les lieux où vous habitez. quoiqu'ils me plaisent fort. Je veux voir la patrie de Proserpine, et savoir pourquoi le diable a pris femme en ce pays-là.² Je ne balance point, Madame, entre Syracuse et Paris ; tout badaud que je suis, je préfère Aréthuse à la fontaine des Innocents.

Ce royaume que nous avons pris n'est pourtant pas à dédaigner : c'est bien, je vous assure, la plus jolie conquête qu'on puisse jamais faire en se promenant. J'admire surtout la complaisance de ceux qui nous le cèdent. S'ils se fussent avisés de le vouloir défendre, nous l'eussions bonnement laissé là ; nous n'étions pas venus pour faire violence à personne. Voilà un commandant de Gaète qui ne veut pas rendre sa place ; eh bien ! qu'il la garde ! Si Capoue en eût fait de même, nous serions encore à la porte, sans pain ni canons. Il faut con-

¹ Lettre écrite en 1806.

² Allusion au roi des enfers, Pluton, qui épousa Proserpine.



venir que l'Europe en use maintenant avec nous fort civilement. Les troupes en Allemagne nous apportaient leurs armes, et les gouverneurs leurs clefs, avec une bonté adorable. Voilà ce qui encourage dans le métier de conquérant ; sans cela on y renoncerait.

Tant il y a que nous sommes au fin fond de la botte, dans le plus beau pays du monde, et assez tranquilles, n'était la fièvre et les insurrections. Car le peuple est impertinent ; des coquins de paysans s'attaquent aux vainqueurs de l'Europe. Quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. On fait peu d'attention à cela : tant pis pour qui se laisse prendre. Chacun espère s'en tirer avec son fourgon plein, ou ses mulets chargés, et se moque de tout le reste.

Quant à la beauté du pays, les villes n'ont rien de remarquable, pour moi du moins ; mais la campagne, je ne sais comment vous en donner une idée. Cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas des bois d'orangers ni des haies de citronniers ; mais tant d'autres arbres et de plantes étrangères que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers, partout couronnés de myrte et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants, mais les buffles en tiennent lieu, et figurent fort bien parmi les végétaux africains, avec le teint des habitants, qui n'est pas non plus de notre monde. A dire vrai, les habitants ne se voient plus guère hors des villes ; par là ces beaux sites sont déserts, et l'on est réduit à imaginer ce que pouvait être, alors que les travaux et la gaité des cultivateurs animaient tous ces tableaux.

Voulez-vous, Madame, une esquisse des scènes qui s'y passent à présent ? Figurez-vous sur le penchant de quelque colline, le long de ces roches décorées comme je viens de vous le dire, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre. On marche à l'aventure, on n'a souci de rien. Prendre des précautions, se garder, à quoi bon ? Depuis plus de huit jours il n'y a point eu de troupes massacrées dans ce canton. Au pied de la hauteur coule un torrent rapide qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée : partie de la file est déjà dans l'eau, partie en deçà, au delà. Tout à coup se lèvent de différents côtés mille individus tant paysans que baudits, forçats déchainés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs : ils font feu sur les nôtres avant d'être vus ; les officiers tombent les premiers ;

les plus heureux meurent sur la place ; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux.

Cependant le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir, la plupart du temps, si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins ; il y envoie un aide de camp avec cinq cents hommes. On pille, on viole, on égorge, et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre.¹

Une aventure en Calabre².

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, ce serait long : suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure..... ma foi ! comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy, vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices ; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions : il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car, pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien des mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal : ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut et je vis bien que je déplaçais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit !...), il dit d'abord d'où nous

¹ L'ouvrage de Thiers, les vers de Victor Hugo, les Mémoires de Marbot, nous montrent les côtés grandioses de l'épopée impériale ; il faut lire cette lettre d'une ironie si pénétrante pour en comprendre les vilains dessous. — Si l'on veut juger pleinement la vie militaire, consulter aussi *Servitude et grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny.

² Ce petit chef-d'œuvre est extrait d'une lettre écrite en 1807.

venions, où nous allions, qui nous étions. Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa fiancée.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait : espèce de nid où l'on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ?* A quoi la femme répondit : *Oui*. Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte : il ouvrit ; mais avant d'entrer il posa la lampe que sa femme vint prendre : puis il entra pieds nus, et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement ! va doucement !* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents ; et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune

homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre..... Ah ! cousine..... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux ?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Pamphlet des pamphlets.¹

EXTRAITS

« Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous. Ce que vous connaissez utile, bon à savoir pour un chacun, vous ne le pouvez taire en conscience. Jenner, qui trouva la vaccine, eût été un franc scélérat d'en garder une heure le secret ; et comme il n'y a point d'homme qui ne croie ses idées utiles, il n'y en a point qui ne soit tenu de les communiquer et répandre par tous moyens à lui possibles. Parler est bien, écrire est mieux ; imprimer est excellente chose. Une pensée déduite en termes courts et clairs, avec preuves, documents, exemples, quand on l'imprime, c'est un pamphlet et la meilleure action, courageuse souvent, qu'un homme puisse faire au monde. Car, si votre pensée est bonne, on en profite ; mauvaise, on la corrige, et l'on profite encore. Mais l'abus... sottise que ce mot ; ceux qui l'ont inventé, ce sont eux vraiment qui abusent de la presse, en imprimant ce qu'ils veulent, trompant, calomniant et empêchant de répondre. Quand ils crient contre les pamphlets, journaux, brochures, ils ont leurs raisons admirables. J'ai les miennes, et voudrais qu'on en fit davantage, que chacun publiât tout ce qu'il pense et sait ! Les jésuites aussi criaient contre Pascal et l'eussent appelé pamphlétaire, mais le mot n'existait

¹ Composé en 1824. L'auteur fait parler ici un député anglais de ses amis, qui est censé lui écrire de Rome. Il veut opposer le libéralisme américain et certaines idées de la Révolution aux théories aristocratiques de la Sainte-Alliance.



pas encore ; ils l'appelaient *tison d'enfer*, la même chose en style cagot. Cela signifie toujours un homme qui dit vrai et se fait écouter. Ils répondirent à ses pamphlets par d'autres d'abord, sans succès, puis par des lettres de cachet qui leur réussirent bien mieux. Aussi était-ce la réponse que faisaient d'ordinaire aux pamphlets les gens puissants et les jésuites.

« A les entendre cependant, c'était peu de chose, ils méprisaient les *petites lettres*, misérables bouffonneries, capables tout au plus d'amuser un moment par la médisance, le scandale ; écrits de nulle valeur. sans fond, ni consistance, ni substance, comme on dit maintenant, lus le matin, oubliés le soir, en somme, indignes de lui, d'un tel homme. d'un savant ! L'auteur se déshonorait en employant ainsi son temps et ses talents ; écrivant des feuilles non des livres, et tournant tout en raillerie, au lieu de raisonner gravement ; c'était le reproche qu'ils lui faisaient, vieille et coutumière querelle de qui n'a pas pour soi les rieurs. Qu'est-il arrivé ? la raillerie, la fine moquerie de Pascal a fait ce que n'avaient pu les arrêts, les édits, a chassé de partout les jésuites. Ces feuilles si légères ont accablé le grand corps. Un pamphlétaire, en se jouant, met en bas ce colosse craint des rois et des peuples. La Société tombée ne se relèvera pas, quelque appui qu'on lui prête, et Pascal reste grand dans la mémoire des hommes, non par ses ouvrages savants, sa roulette, ses expériences, mais par ses pamphlets, ses petites lettres...

« Heureuse de nos jours l'Amérique, et Franklin qui vit son pays libre, ayant plus que nul autre aidé à l'affranchir par son fameux *Bon Sens*, brochure de deux feuilles. Jamais livre ni gros volume ne fit tant pour le genre humain. Car, aux premiers commencements de l'insurrection américaine, tous ces Etats, villes, bourgades, étaient partagés de sentiments ; les uns tenant pour l'Angleterre, fidèles, non sans cause, au pouvoir légitime ; d'autres appréhendaient qu'on ne s'y pût soustraire, et craignaient de tout perdre en tentant l'impossible ; plusieurs parlaient d'accommodement, prêts à se contenter d'une sage liberté, d'une charte octroyée, dût-elle être bientôt modifiée, suspendue ; peu osaient espérer un résultat heureux de volontés si discordantes. On vit en cet état de choses ce que peut la parole écrite dans un pays où tout le monde lit, puissance nouvelle et bien autre que celle de la tribune. Quelques mots par hasard d'une harangue sont recueillis de quelques-uns ; mais la presse parle à tout un peuple, à tous les peuples à la fois, quand ils lisent comme en Amérique ; et de l'imprimé rien ne se perd. Franklin écrit ; son *Bon Sens*, réunissant tous les esprits au

parti de l'indépendance, décida cette grande guerre qui, là terminée, continue dans le reste du monde... »

« De la sorte, en Amérique, sans savoir ce que c'est qu'écrivain ni auteur, on écrit, on imprime, on lit autant ou plus que nulle part ailleurs, et des choses utiles, parce que là vraiment il y a des affaires publiques, dont le public s'occupe avec pleine connaissance, sur lesquelles chacun consulté opine et donne son avis. La nation, comme si elle était toujours assemblée, recueille les voix et ne cesse de délibérer sur chaque point d'intérêt commun, et forme ses résolutions de l'opinion qui prévaut dans le peuple, dans le peuple tout entier, sans exception aucune ; c'est le bon sens de Franklin. Aussi ne fait-elle point de bévues et se moque des cabinets, des boudoirs ¹ même peut-être.

» De semblables idées dans vos pays de boudoirs ne réussiraient pas, je le crois, près des dames. Cette forme de gouvernement s'accommoderait mal des pamphlets et de la vérité naïve. Il ferait beau parler bon sens, alléguer l'opinion publique à Mademoiselle de Pisselen, à Mademoiselle Poisson, à Madame du B..., à Madame du C.... Elles éclateraient de rire les aimables personnes en possession chez vous de gouverner l'Etat, et puis feraient coffer le bon sens et Franklin et l'opinion. Français charmants ! sous l'empire de la beauté, des grâces, vous êtes un peuple courtisan, plus que jamais maintenant. Par la révolution, Versailles s'est fondu dans la nation ; Paris est devenu l'Oeil-de-Bœuf. Tout le monde en France fait sa cour. C'est votre art, l'art de plaire dont vous tenez école, c'est le génie de votre nation. L'Anglais navigue, l'Arabe pille, le Grec se bat pour être libre, le Français fait la révérence et sert ou veut servir ; il mourra s'il ne sert. Vous êtes, non le plus esclave, mais le plus valet de tous les peuples.

» C'est dans cet esprit de valetaille que chez vous chacun craint d'être appelé pamphlétaire. Les maîtres n'aiment point que l'on parle au public ni de quoi que ce soit ; sottise de Rovigo qui, voulant de l'emploi, fait, au lieu d'un placet, un pamphlet où il a beau dire : *comme j'ai servi, je servirai*, on ne l'écoute seulement pas, et le voilà sur le pavé. Le vicomte pamphlétaire est placé, mais comment ? Ceux qui l'ont mis et maintiennent là n'en voudraient pas chez eux. Il faut des gens discrets dans la haute livrée, comme dans tout service, et n'est pire valet que celui qui raisonne : peusez donc s'il imprime, et des

¹ Allusion à l'influence exercée par les dames de l'aristocratie sous la Restauration.

brochures encore ! Quand M. de Broë¹ vous appela pamphlétaire, c'était comme s'il vous eût dit : « Malheureux, qui n'aura jamais ni places ni gages ; misérable, tu ne seras dans aucune antichambre, de la vie n'obtiendras une faveur, une grâce, un sourire officiel ni un regard auguste. » Voilà ce qui fit frissonner et fut cause qu'on s'éloigna de vous, quand on entendit ce mot.

» En France, vous êtes tous honnêtes gens, trente millions d'honnêtes gens qui voulez gouverner le peuple par la morale et la religion. Pour le gouverner on sait bien qu'il ne faut pas lui dire vrai. La vérité est populaire, populace même, s'il se peut dire, et sent tout à fait la canaille, étant l'antipode du bel air, diamétralement opposée au ton de la bonne compagnie. Ainsi le véridique auteur d'une feuille ou brochure un peu lue, a contre lui de nécessité tout ce qui ne veut pas être peuple, c'est-à-dire tout le monde chez vous. Chacun le désavoue, le renie. S'il s'en trouve toujours, néanmoins, par une permission divine, c'est qu'il est nécessaire qu'il y ait du scandale. Mais malheur à celui par qui le scandale arrive, qui sur quelque sujet important et d'un intérêt général dit au public la vérité. En France, excommunié, maudit, enfermé par faveur à Sainte-Pélagie, mieux lui vaudrait n'être pas né.

» Mais c'est là ce qui donne créance à ses paroles, la persécution. Aucune vérité ne s'établit sans martyrs, excepté celles qu'enseigne Euclide. On ne persuade qu'en souffrant pour ses opinions : et saint Paul disait : « Croyez-moi, car je suis souvent en prison. » S'il eût vécu à l'aise et se fût enrichi du dogme qu'il prêchait, jamais il n'eût fondé la religion du Christ. Jamais J.... ne fera de ses homélies que des emplois et un carrosse. Toi donc, vigneron, Paul-Louis, qui seul en ton pays consens à être homme du peuple, ose encore être pamphlétaire et le déclarer hautement. Ecris, fait pamphlet sur pamphlet, tant que la matière ne te manquera. Monte sur les toits, prêche l'Evangile aux nations, et tu en seras écouté, si l'on te voit persécuté ; car il faut cette aide, et tu ne peux rien faire sans M. de Broë. C'est à toi de parler et à lui de montrer par son réquisitoire la vérité de tes paroles. Vous entendant ainsi et secondant l'un l'autre, comme Socrate et Anytus², vous pouvez convertir le monde. »

Voilà l'épître que je reçois de mon tant bon ami sir John, qui, sur les pamphlets, pense et me conseille au contraire de M. Arthus Ber-

¹ Procureur général qui avait parlé contre P.-L. Courier à la cour d'assises.

² Un des chefs de la démocratie athénienne qui fit condamner Socrate.

trand¹. Celui-ci ne voit rien de si abominable, l'autre rien de si beau. Quelle différence ! et remarquez : le Français léger ne fait cas que des gros volumes, le gros Anglais veut mettre tout en feuilles volantes ; contraste singulier, bizarrerie de nature ! Si je pouvais compter que delà l'Océan les choses sont ainsi qu'il me les représente, j'irais ; mais j'entends dire que là, comme en Europe, il y a des Excellences et, bien pis, des héros². Ne partons pas, mes amis, n'y allons point encore. Peut-être, Dieu aidant, peut-être aurons-nous ici autant de liberté, à tout prendre, qu'ailleurs, quoi qu'en dise sir John. Bonhomme, en vérité ! J'ai peur qu'il ne s'abuse, me croyant fait pour imiter Socrate jusqu'au bout. Non, *détournez ce calice* : la ciguë est amère, et le monde de soi se convertit assez sans que je m'en mêle, chétif. Je serais la mouche du coche qui se passera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous vivons un instant. Mais que de chemins il a fait depuis cinq ou six siècles ! A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter³.

BENJAMIN CONSTANT

Né à Lausanne en 1767, mort à Paris en 1830.

C'était une intelligence d'élite que la crainte de trop céder à l'enthousiasme et la manie de l'ironie gâtèrent complètement. En politique, il se montra d'une versatilité qui rendit suspect son libéralisme de dilettante et l'empêcha toujours de jouer un rôle en rapport avec ses talents. Comme écrivain, il déploya de grandes qualités d'analyste, mais ne parvint jamais au grand art. Son style manque généralement d'éclat et de force ; il est certainement inférieur à celui des deux écrivains précédents, qui forment avec Benjamin Constant le groupe des derniers classiques.

Lettre à la comtesse de Nassau.

Brunswick, ce 24 mai 1794.

Croyez-moi, ma chère tante, vous me faites tort de me soupçonner d'insensibilité !

¹ Un des jurés qui condamnèrent P.-L. Courier.

² Ironique. Il veut dire des gens qui se posent en héros pour exploiter le peuple.

³ Lire : *Oeuvres* de P.-L. Courier, édit. A. Carrel, et l'étude de Lanson dans *Histoire de la littérature française*.

Revoyez mon éducation¹, cette vie errante et décousue, ces objets de vanité dont on a allaité mon enfance, ce ton d'ironie qui est le style de ma famille, cette affectation de persifler le sentiment, de n'attacher du prix qu'à l'esprit et à la gloire, et demandez si c'est étonnant que ma jeune tête se soit montée à ce genre. J'en ai trop souffert pour ne pas l'abjurer. J'ai trop senti qu'on a beau se piquer de se mettre au-dessus des côtés touchants pour ne voir que les côtés ridicules, on ne sonde pas les profondeurs ; le plaisir d'amour-propre que cette manie donne n'équivaut pas à une minute où l'on sent. Je suis fatigué de mon propre persiflage, je suis fatigué d'entourer mon cœur d'une triste atmosphère d'indifférence qui me prive des sensations les plus douces. Puisque ce faste de dédain ne m'a pas rendu heureux, au diable la gloire d'être supérieur à ceux qui sentent ; j'aime mieux la folie de l'enthousiasme, si ce qui rend heureux est folie, que cette funeste sagesse, et quand ce ne serait que par égoïsme et par calcul, je veux cesser d'être calculateur et égoïste. Reviens donc, confiance que je m'applaudissais de ne pas avoir, revenez donc, passions que j'ai amorties, plaisirs simples et doux que j'ai repoussés, vertus obscures et journalières que je me suis fait un mérite de mépriser, sentiments d'amour, d'amitié, de bienveillance, heureuse crédulité qu'on m'a arrachée par de précoces et fastueuses leçons, revenez !

Je pense comme vous sur Dumouriez. Vous voyez que le plan n'a pas réussi, et que les Autrichiens qui se croient déjà à Paris ont à peine trois lieues dans le territoire de la République française, et n'ont pas encore, que je sache, une forteresse. Dumouriez, je pense, se trouvera mal de son opération ; on ne peut avoir aucune confiance en lui, et quand son caractère le permettrait on n'en aurait pas ; devinez pourquoi ? C'est qu'il a de l'esprit ! Vous ne sauriez croire à quel point, surtout depuis la Révolution française, nos bons Allemands détestent l'esprit, ils le croient jacobin par sa nature ; il est vrai que c'est un diable d'être. On achète le courage, l'adresse, le travail, la raison des gens. Mais l'esprit, jamais ! Il est toujours indépendant, et lors même que l'intérêt le fait céder ou seconder ce qu'il désapprouve, il a toujours l'air de protester contre : aussi répétera-t-on sans cesse comme le père Canago . « Point d'esprit, monseigneur, point d'esprit.... »

Ce que vous me dites de l'effet de la guerre en Suisse est bien vrai. Nous sommes plus heureux en Allemagne, on tuerait 10 000 hommes

¹ Dans une de ses études, Philippe Godet a fait remarquer combien cette page éclaire l'âme mystérieuse et déconcertante de Benjamin Constant.

qu'il n'en serait pas question. Dans toutes les gazettes nous voyons : On a remporté une grande victoire contre les rebelles et nous n'avons fait aucune perte ; il y a eu des nôtres 800 ou 1000 hommes de tués ! Mme de Sévigné écrivait à la prise de je ne sais quelle grande ville : « Quelle heureuse victoire ! Pas un homme de marque, rien *que* des soldats de tués ! »

J'ai fait une petite course, dans un petit pays voisin, qui offre un spectacle assez singulier ; les hommes sont vendus et partis, les femmes labourent, les enfants de six ans travaillent aux grands chemins. L'heureuse distribution ! On vient de donner au quartier général un grand exemple de justice qui j'espère produira les effets les plus heureux. Un vieux médecin de soixante-dix ans soupçonné de jacobinisme et livré par son maître, a reçu au camp 30 coups sur le dos, a été exposé 24 heures aux postes avancés de 50 000 héros à 5 sols par jour, a reçu en sortant 30 autres coups et est mort des suites de ce châtiment, dit la *Gazette*, châtiment d'autant plus louable qu'il n'avait été précédé ni de preuves, ni de procès, ni même d'accusation ; le tout pour la plus grande gloire de Dieu et des rois. Celui de Prusse y était ! Quant à vos émigrés, je respecte trop leur sensibilité pour qu'ils ne soient jamais affligés du spectacle des ruines de leur patrie. Les Anglais me paraissent des gens qui se saignent à extinction de peur d'une apoplexie et qui se coupent bras et jambes pour ne pas faire de sauts périlleux. Grand bien leur fasse ; j'aimerais autant me rendre cul-de-jatte dans le but de modérer ma marche. Les médecines de précaution peuvent être bonnes, mais jamais je n'ai vu tuer un homme sain pour l'empêcher d'être malade ; au reste on ne peut disconvenir que la recette ne soit infail-
lible.

Adieu, ma chère tante, je vous embrasse tendrement ; portez-vous bien, je vous prie.

Sur la cocarde tricolore.¹

Le ministre que je remplace à cette tribune aurait dû, avant de faire peser une accusation, au moins imprudente, sur les orateurs qu'il a voulu réfuter, se rappeler que les éloges qu'ils ont pu donner à ce qui

¹ Le général Foy ayant parlé à la Chambre française de la *glorieuse* cocarde tricolore, le ministre de la justice demanda que l'orateur fût rappelé à l'ordre : Benjamin Constant répondit au ministre (7 février 1821).

fut pendant trente ans un signe de gloire, ne sont venus que parce qu'une seule épithète bien naturelle en parlant des hommes qui ont contribué à la gloire française, avait été prononcée par un des préopinants et repoussée à l'instant par des murmures que je ne puis caractériser¹. Cette épithète qui a excité un étrange et un imprudent scandale... (*Murmures à droite*)... oui, un imprudent scandale; si cette épithète n'avait été relevée, et si l'on n'avait pas, je ne sais pas sous quel prétexte, demandé le rappel à l'ordre pour cette épithète, il n'y aurait eu ni ces éloges qui devenaient une défense légitime, ni aucun symptôme de cette agitation et de cette effervescence qui, malheureusement, depuis quelque temps, troublent cette Chambre.

Oui, messieurs, vous chercherez en vain à vous le déguiser, nous voulons ce qui existe et nous saurons le défendre; mais, comme Français, nous ne devons pas souffrir qu'on flétrisse le passé. Dites, et vous aurez raison, que ceux qui arboreraient aujourd'hui un autre signe que la cocarde blanche, seraient en révolte; mais ne murmurez pas quand on dit que la cocarde tricolore a été portée avec gloire à l'extérieur comme à l'intérieur. N'essayez pas de rattacher à ces couleurs des excès épouvantables qui, comme on l'a très bien dit, n'ont pas plus de rapport avec la cocarde tricolore que la Saint-Barthélemy avec la cocarde blanche, ou, pour mieux dire, que la Saint-Barthélemy avec la religion: car la liberté est aussi étrangère aux épouvantables excès commis en son nom, que la religion l'a été aux assassinats de la Saint-Barthélemy et à des assassinats plus récents.

C'est par cette déplorable confusion d'idées, dans laquelle je suis fâché qu'un ministre du roi soit tombé, ainsi que plusieurs de nos collègues, qu'on est entré dans cette discussion. Mais non, jamais on ne parviendra à déshonorer les fastes de notre gloire. Ce n'est pas à ceux qui ont occupé des places, et qui portaient alors la cocarde tricolore, à ceux qui ont été chargés de faire exécuter les lois dans les pays conquis sous cette même cocarde; ce n'est pas à eux, dis-je, à venir la flétrir; car ils se flétrissent eux-mêmes et ce serait une imprudence bien inconcevable... J'ai cru devoir monter à cette tribune pour faire voir que s'il y a imprudence, elle est tout entière de la part du membre qui, pour une seule épithète, pour une épithète légitime, a voulu faire rappeler son collègue à l'ordre. S'il y a imprudence, elle a été encore plus

¹ Cette phrase embarrassée de qui et de que est excessivement lourde; les orateurs de la Restauration ont souvent de ces faiblesses de style, qu'on ne trouve pas chez les grands orateurs d'aujourd'hui.

dans les paroles de M. le garde des sceaux, qui est venu représenter comme une provocation peut-être involontaire (et ici je dois lui rendre justice, il n'a pas accusé les intentions) l'éloge naturel d'une cocarde sous laquelle la France est arrivée au plus haut degré de gloire.

Messieurs, ne finirons-nous jamais d'accuser le passé ? Les membres qui tombent dans cette imprudence ne reconnaîtront-ils pas que ce n'est pas là le moyen d'arriver à un ordre stable ? On ne déshérite pas une nation de ce qu'elle a conquis avec tant de gloire. On ne peut pas lui faire mépriser un signe qu'elle a porté et sous lequel, je le répète, elle s'est élevée à une immortelle renommée. Respectez le passé si vous voulez donner à nos successeurs la leçon de respecter le présent. Nous, nous voulons défendre le présent et la mémoire du passé ; parce que le présent est une espérance, parce que nous croyons que si nous pouvons consolider ce présent et le préserver de l'imprudence des hommes qui l'attaquent sans cesse avec tant d'inconsidération, et j'ose dire avec tant d'extravagance ; si, dis-je, nous pouvons le préserver de leurs attaques, nous aurons la liberté sous laquelle il existe le plus de calme, le plus de douceur et une heureuse réunion de toutes les opinions. Mais ne croyez pas rallier la nation, si vous méprisez la force et sa gloire, si vous méprisez ce signe que l'auguste auteur de la Charte a lui-même arboré en 1789, lorsqu'il est venu lui-même dire que la Révolution était inévitable, qu'elle devait amener les plus heureux changements, et que son auguste frère s'en déclarait le chef. Vous pouvez trouver ces paroles mémorables dans tous les journaux du temps.

Dites, si vous le trouvez nécessaire, que, dans le cours de la Révolution, on a commis des crimes épouvantables ; mais reconnaissez que le motif principal, essentiel de la Révolution, était respectable. Apprenez (car peut-être il y a parmi vous des hommes qui n'étaient pas sur les lieux, et qui connaissaient mal les dangers que courait une patrie dont ils étaient absents), apprenez que les mêmes hommes qui ont arboré cette cocarde et qui seraient coupables de l'arborer aujourd'hui, ont défendu ce trône constitutionnel, qu'ils ont été ensevelis dans les cachots pour la défense du trône constitutionnel ; qu'ils ont péri pour la défense de la liberté ; car, messieurs, dans nos troubles révolutionnaires, il est tombé plus d'amis que d'ennemis de la liberté, et cela parce que les amis de la liberté étaient restés au poste du danger, tandis que ses ennemis s'étaient mis en sûreté.

J'ai cru devoir vous soumettre ces observations, dans le désir de voir la liberté s'établir à l'ombre de la monarchie constitutionnelle ; je suis fermement résolu, et ma résolution est partagée par beaucoup de

membres de cette Chambre, de ne jamais permettre qu'on flétrisse une des époques à la fois les plus glorieuses et les plus malheureuses que jamais une nation ait traversées.¹

ALPHONSE DE LAMARTINE

Né à Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869.

Les grands poètes de la période romantique ont généralement été de grands prosateurs. Lamartine ne fait pas exception à cette loi ; c'est même en prose qu'il a écrit ses plus belles œuvres ; aucune de ses poésies n'offre, au point de vue de la forme, la perfection de certaines pages des *Girondins*. C'est un noble écrivain. Il exprima merveilleusement les mélancoliques langueurs, l'idéalisme chrétien un peu imprécis du romantisme et les généreuses illusions humanitaires des hommes de 1848. Son influence fut très grande. Injustement oublié pendant la réaction réaliste du second empire, il est très goûté maintenant par les esprits d'élite que séduit son platonisme généreux et délicat.

Les deux harpes.

Quand nous étions enfants, nous nous amusions quelquefois, mes petites sœurs et moi, à un jeu que nous appelions la *musique des anges*. Ce jeu consistait à plier une baguette d'osier en demi-cercle ou en arc à angle très aigu, à en rapprocher les extrémités par un fil semblable à la corde sur laquelle on ajuste la flèche, à nouer ensuite des cheveux d'inégale grandeur aux deux côtés de l'arc, comme sont disposées les fibres d'une harpe, et à exposer cette petite harpe au vent. Le vent d'été, qui dort et qui respire alternativement d'une haleine folle, faisait frissonner le réseau, et en tirait des sons d'une ténuité presque imperceptible, comme il en tire des feuilles dentelées des sapins. Nous prêtions tour à tour l'oreille, et nous nous imaginions que c'étaient les esprits célestes qui chantaient. Nous nous servions habituellement, pour ce jeu, des longs cheveux fins, jeunes, blonds et soyeux, coupés aux tresses pendantes de mes sœurs ; mais un jour nous voulûmes

¹ Principales œuvres de Benjamin Constant : *Adolphe* (1806) ; *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (1824-1831) ; *Discours* (1828) ; *Journal intime* (1895). — Pour l'étudier, lire : Faguet, *Politiques et moralistes au XIX^e siècle* ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

éprouver si les anges joueraient les mêmes mélodies sur des cordes d'un autre âge, empruntées à un autre front. Une bonne tante de mon père, qui vivait à la maison, et dont les cachots de la Terreur avaient blanchi la belle tête avant l'âge, surveillait nos jeux en travaillant de l'aiguille, à côté de nous, dans le jardin. Elle se prêta à notre enfantilage, et coupa avec ses ciseaux une longue mèche de ses cheveux, qu'elle nous livra. Nous en fîmes aussitôt une seconde harpe, et, la plaçant à côté de la première, nous les écoutâmes toutes deux chanter. Or, soit que les fils fussent mieux tendus, soit qu'ils fussent d'une nature plus élastique et plus plaintive, soit que le vent soufflât plus doux et plus fort dans l'une des petites harpes que dans l'autre, nous trouvâmes que les esprits de l'air chantaient plus tristement et plus harmonieusement dans les cheveux blancs que dans les cheveux blonds d'enfants; et, depuis ce jour, nous importunions souvent notre tante pour qu'elle laissât dépouiller par nos mains son beau front.

Ces deux harpes, dont les cordes rendent des sons différents selon l'âge de leurs fibres, mais aussi mélodieux à travers le réseau blanc qu'à travers le réseau blond de ces cordes vivantes, ces deux harpes ne sont-elles pas l'image puérile, mais exacte, des deux poésies appropriées aux deux âges de l'homme ? Songe et joie dans la jeunesse, hymne et pitié dans les dernières années.

L'automne en Savoie¹.

L'automne était doux mais précoce. C'était la saison où les feuilles, frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses, pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi comme de larges inondations nocturnes dans tous les lits des vallées; ils ne laissaient au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres, avaient

¹ Les deux morceaux qui suivent donnent une idée assez complète de ce qu'on peut appeler « l'état d'âme romantique. » Bien qu'ayant été composés en 1849, ils sont pour ainsi dire la transcription en prose de certaines pièces des *Méditations poétiques* (1820). La nature, pour Lamartine et son école, est une source de douce mélancolie.



des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs leur succédaient, et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans ombre et sans fond ; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et toute sa sérénité.

Un tel pays, une telle saison, une telle nature, une telle jeunesse et une telle langueur de toutes choses autour de moi, était une merveilleuse consonnance avec ma propre langueur. Elle l'accroissait en la charmant. Je me plongeais dans des abîmes de tristesse. Mais cette tristesse était vivante, assez pleine de pensées, d'impressions, de communications intimes avec l'infini, de clair-obscur dans mon âme, pour que je ne désirasse pas m'y soustraire. Maladie de l'homme, mais maladie dont le sentiment même est un attrait au lieu d'être une douleur, et où la mort ressemble à un voluptueux évanouissement dans l'infini. J'étais résolu à m'y livrer désormais tout entier, à me séquestrer de toute société qui pouvait m'en distraire, et à m'envelopper de silence, de solitude et de froideur, au milieu du monde que je rencontrerais là : mon isolement d'esprit était un linceul à travers lequel je ne voulais plus voir les hommes, mais seulement la nature et Dieu.

Avant l'adieu.

Ce n'était déjà plus l'automne ; c'était un doux hiver éclairé et attiédi par des échappées de soleil entre les nuages. Nous nous faisons encore illusion, et nous nous disions que c'était l'automne. Nous avions tant horreur de reconnaître l'hiver qui allait nous séparer !

La neige tombait souvent le matin, par légères taches blanches, sur les roses du Bengale et sur les immortelles du jardin, comme le duvet blanc de cygnes qui auraient mué la nuit, au-dessus des peupliers où nous les voyions traverser l'air. A midi, le soleil fondait cette neige ;

il y avait souvent des heures délicieuses sur le lac¹. Le mouvement et l'haleine des eaux y attiédissaient en les réfléchissant les derniers rayons de l'année. Les figuiers, qui pendent des rochers exposés au midi sur les vagues, dans l'abri des anses, avaient encore leurs larges feuilles. Les réverbérations du soleil contre les rochers leur donnaient encore les couleurs, les splendeurs et les chaleurs des soirées d'été. Seulement ces heures étaient rapides comme la chute des rames qui nous promenaient entre ces chauds écueils qui forment la côte du lac, au midi.

La lumière rasante du soleil sur les sapins, les mousses vertes, les oiseaux d'hiver plus richement emplumés, plus sautillants et plus familiers que ceux du printemps ; l'abondance et l'écume serpentante des mille cascades, s'étendant sur les prés en pente et venant se rencontrer dans les ravins d'où elles tombaient avec des murmures et des éclaboussures sonores du haut des roches lisses et noires dans le lac ; le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron qui semblait répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémissements mystérieux sur nous, en nous accompagnant de ses regrets ; enfin le bien-être que nous éprouvions dans cette atmosphère méridionale l'un près de l'autre, séparés de la terre par ces abîmes d'eau ; tout cela nous inondait encore par moments d'un tel sentiment de volupté d'être, d'une telle plénitude de joie intérieure, d'un tel débordement de paix dans l'amour, que nous aurions défié le ciel même d'y rien ajouter.

Mais cette félicité était mêlée en nous du sentiment qu'elle allait finir ; chaque coup de rame retentissait dans nos cœurs, comme un pas du jour qui nous rapprochait de la séparation. Qui sait si demain ces feuilles qui tremblent ne seront pas tombées dans l'eau ? si ces mousses où nous pourrions nous asseoir encore ne seront pas recouvertes d'un lit épais de neige ? si ces écueils splendides, ce ciel bleu, ces ondes étincelantes ne seront pas ensevelis par les brouillards de la nuit prochaine dans un océan de pâles et sombres frimas ?

Un long soupir s'échappait de nos poitrines à ces pensées, nous les roulions tous deux en même temps sans oser nous les communiquer, de peur d'éveiller le malheur en le nommant. Oh ! qui n'a pas eu ainsi dans sa vie de ces bonheurs sans sécurité et sans lendemain, où la vie se concentre dans une heure que l'on voudrait rendre éternelle et qu'on sent vous échapper minute à minute, en écoutant le balan-

¹ Le lac du Bourget, ou plutôt *Le Lac*, que Lamartine a rendu à jamais célèbre par la pièce de vers qui porte ce titre, l'un des chefs-d'œuvre du poète.



cier de la pendule qui bat la seconde, en regardant l'aiguille qui dévore l'heure sur le cadran, en sentant la roue de la voiture dont chaque tour abrège l'espace, ou en écoutant le bruit d'une proue qui laisse le flot en arrière et qui vous approche du bord où il faudra descendre du ciel de vos rêves sur la grève dure et froide de la réalité !

Une lecture ¹.

Nous essayâmes alors, un soir, de leur lire *Paul et Virginie*. Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire, que je le savais pour ainsi dire par cœur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eût-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour de Dieu.

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeune fille, enfant, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur son genou et le corps penché de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout à l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fit résonner les cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit ; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui

¹ Extrait de *Graziella*. Lamartine et son ami de Virieu habitaient alors dans la famille d'un pêcheur de Procida, où se passa cet épisode.

me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essouffée de quelqu'un qui gravit une montagne et se repose pour respirer de temps en temps. Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes, tombées de ses joues, tachaient les pages tout près de mes doigts.

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à cette famille de pêcheurs ce poème du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la mer, qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénouement pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre le mot français, Graziella, qui depuis quelque temps tenait la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût pensé que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de ma main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent pour ainsi dire le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au cœur des pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliant.

Sa physionomie, si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame.



Jérusalem ¹.

Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lequel sont jetées quelques chaumières d'Arabes ou plantées quelques tentes de Bédouins ; non pas comme Athènes, chaos de poussières et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville : mais ville brillante de lumière et de couleur, présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en poussière éblouissante, les façades de ces maisons teintes par le temps et par les étés de la couleur jaune et dorée des édifices de Paestum ou de Rome, ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau, et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Evangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser dans son enceinte les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du Juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers. Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et

¹ Extrait du *Voyage en Orient*. Comparer avec la description de Châteaubriand, dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* et celle de Pierre Loti, beaucoup plus complète ; lire aussi celle du Père Didon, dans *le Christ*.

crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient, et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem qui sort du sein du désert, brillante de clarté !*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus : car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes à demis-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leur tête un panier de raisin d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fîmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes, la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien ; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéi ou d'Herculanum !

La Marseillaise.¹

La mer du peuple bouillonnait à l'approche des Marseillais. Les gardes nationales, les fédérés, les sociétés populaires, les enfants, les femmes, toute cette partie des populations qui vit des émotions de la rue et qui court à tous les spectacles publics, volaient à leur rencontre. Leurs figures hâlées, leurs physionomies martiales, leurs yeux de feu, leurs uniformes couverts de la poussière des routes, leur coiffure phry-

¹ Les deux morceaux qui suivent sont extraits de *l'Histoire des Girondins*. Ce chef-d'œuvre de Lamartine est plus un roman qu'une histoire, au point de vue de la documentation, mais c'est un roman où sont racontés avec une puissance poétique remarquable les grandeurs héroïques et les ignominies tragiques de la Révolution. Cet ouvrage eut une influence déterminante sur le mouvement politique qui précéda 1848 ; c'est plus qu'une œuvre littéraire, c'est un fait.



gienne, leurs armes bizarres, les canons qu'ils traînaient à leur suite, les branches de verdure dont ils ombrageaient leurs bonnets rouges, leurs langages étrangers mêlés de jurements et accentués de gestes féroces, tout cela frappait vivement l'imagination de la multitude. L'idée révolutionnaire semblait s'être faite homme et marcher, sous la figure de cette horde, à l'assaut des derniers débris de la royauté. Ils entraient dans les villes et dans les villages sous des arcs de triomphe. Ils chantaient en marchant des strophes terribles. Ces couplets, alternés par le bruit régulier de leurs pas sur les routes et par le son des tambours, ressemblaient aux chœurs de la patrie et de la guerre, répondant, à intervalles égaux, au cliquetis des armes et aux instruments de mort dans une marche aux combats.

Ces paroles étaient chantées sur des notes tour à tour graves et aiguës, qui semblaient gronder dans la poitrine avec les frémissements sourds de la colère nationale, et ensuite avec la joie de la victoire. Elles avaient quelque chose de solennel comme la mort, mais de serein comme l'immortelle confiance du patriotisme. On eût dit un écho retrouvé des Thermopyles. C'était de l'héroïsme chanté.

On y entendait le pas cadencé de milliers d'hommes marchant ensemble à la défense des frontières sur le sol retentissant de la patrie. la voix plaintive des femmes, les vagissements des enfants, les hennissements des chevaux, le sifflement des flammes de l'incendie dévorant les palais et les chaumières ; puis les coups sourds de la vengeance frappant et refrappant avec la hache et immolant les ennemis du peuple et les profanateurs du sol. Les notes de cet air ruisselaient comme le drapeau trempé de sang encore chaud sur un champ de bataille. Il faisait frémir ; mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Il donnait l'élan, doublait les forces, il voilait la mort. C'était l'eau de feu de la Révolution, elle distillait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat.

Tous les peuples entendent à de certains moments jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. Tous les sens veulent porter leur tribut au patriotisme et s'encourager mutuellement. Le pied marche, le geste anime, la voix enivre l'oreille, l'oreille remue le cœur. L'homme tout entier se monte comme un instrument d'enthousiasme. L'art devient saint, la danse héroïque, la musique martiale, la poésie populaire. L'hymne qui s'élançait à ce moment de toutes les bouches ne périt plus. On ne le profane pas dans les occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on n'en sort qu'à certains jours.

on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie. Le nôtre reçut des circonstances où il jaillit un caractère particulier qui le rend à la fois plus solennel et plus sinistre : la gloire et le crime, la victoire et la mort semblent entrelacés dans ses refrains. Il fut le chant du patriotisme, mais il fut aussi l'imprécation de la fureur. Il conduisit nos soldats à la frontière, mais il accompagna nos victimes à l'échafaud. Le même fer défend le cœur du pays dans la main du soldat et égorge les victimes dans la main du bourreau.

La *Marseillaise* conserve un retentissement de chant de gloire et de cri de mort ; glorieuse comme l'un, funèbre comme l'autre, elle rassure la patrie et fait pâlir les citoyens. Voici son origine.

Il y avait alors un jeune officier d'artillerie en garnison à Strasbourg. Son nom était Rouget de Lisle. Il était né à Lons-le-Saunier, dans ce Jura, pays de rêverie et d'énergie, comme le sont toujours les montagnes. Ce jeune homme aimait la guerre comme soldat, la Révolution comme penseur ; il charmait par les vers et par la musique les lentes impatiences de la garnison. Recherché pour son double talent de musicien et de poète, il fréquentait familièrement la maison de Dietrich, patriote alsacien, maire de Strasbourg ; la femme et les jeunes filles de Dietrich partageaient l'enthousiasme du patriotisme et de la Révolution qui palpitait surtout aux frontières, comme les crispations du corps menacé sont plus sensibles aux extrémités. Elles aimaient le jeune officier, elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique. Elles exécutaient les premières ses pensées à peines écloses, confidentes des balbutiements de son génie.

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich était pauvre, sa table frugale, mais hospitalière pour Rouget de Lisle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins ; mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques et le courage aux cœurs de nos soldats ! J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. » Qu'on l'apporte, dit-il à une de ses filles, et buvons-la à la liberté et à la patrie ! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique, il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli. » Les jeunes filles applaudirent, apportèrent le vin, remplirent le verre de



leur vieux père et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée. Il était minuit. La nuit était froide. De Lisle était rêveur ; son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit, il rentra chance-lant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit la tête sur son instrument et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme et les filles du vieux patriote n'étaient pas encore levées. Dietrich les éveilla, il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique et capables d'exécuter la composition de Rouget de Lisle. La fille aînée de Dietrich accompagnait. Rouget chanta. A la première strophe les visages pâlirent, à la seconde les larmes coulèrent, aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. La femme de Dietrich, ses filles, le père, le jeune officier se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres. L'hymne de la patrie était trouvé ; hélas, il devait être aussi l'hymne de la terreur. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, aux sons de ces notes nées à son foyer, du cœur de son ami et de la voix de ses filles.

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route. De là lui vient le nom de *Marseillaise*. La vieille mère de Rouget de Lisle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait : « Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que « chante une horde de brigands qui traverse la France et auquel on « mêle votre nom ? » De Lisle lui-même, proscrit en qualité de royaliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles en fuyant dans les sentiers des Hautes Alpes. « Comment appelle-t-on cet hymne ? » demanda-t-il à son guide. « La *Marseillaise* » lui répondit le paysan. C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage. Il était poursuivi par l'enthousiasme qu'il avait semé derrière

lui. Il échappa à peine à la mort. L'arme se retourne contre la main qui l'a forgée. La Révolution en démente ne reconnaissait plus sa propre voix !

La mort des Girondins¹.

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné, ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : « Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées. » Vergniaud tira sa montre, écrivit, avec la pointe d'une épingle, quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main d'un des assistants pour qu'on la remit à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts ; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du Palais. Cinq charrettes attendaient leur charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un moment à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergique et plus retentissante au premier vers de

¹ Les Girondins étaient les membres du parti républicain modéré opposés aux Jacobins ; on les nommait ainsi parce que les principaux d'entre eux étaient députés de la Gironde.

la strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé¹ était couché sur la dernière banquette. Sa tête découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer, jusqu'au moment suprême, à celui qu'on exécutait, la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie ; arrivé sur la plate-forme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise* : c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier². Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas : il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie commencée par des discours immortels finissait par un hymne à l'éternité de la Révolution.

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent, pendant leur courte vie, toutes les illusions de l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts. Le premier, de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative. Le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révolution à employer des moyens cruels. Le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien des fautes aux yeux de la postérité. Ils adorèrent la liberté. Ils fondèrent la république, cette vérité précoce des gouvernements futurs. Enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les a

¹ Valazé s'était suicidé après le prononcé du jugement.

² Vergniaud était le chef des Girondins.

jugés à gloire et à pardon. Ils sont morts pour n'avoir pas voulu permettre à la liberté de se souiller, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix, avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : Plutôt la mort que le crime ! *Potius mori quam fœdari !*¹

ALFRED DE VIGNY

Né à Loches en 1797, mort à Paris en 1863.

L'école romantique, dans laquelle on classe artificiellement des écrivains différant beaucoup les uns des autres, ne comprend aucun penseur comparable à celui-là. Ce gentilhomme pudique et hautain, qui vécut dans sa *tour d'ivoire*, a écrit les plus beaux vers philosophiques de la langue française. Son pessimisme métaphysique est absolument décourageant ; mais son stoïcisme noble et pur lui a inspiré d'admirables pages que reliront toujours ceux qui goûtent la pensée, la pensée nue, aux prises avec le redoutable problème de la destinée. Comme prosateur, Alfred de Vigny est aussi grand que comme poète. Son ouvrage intitulé *Servitude et grandeur militaires* est une admirable étude psychologique du soldat moderne, écrite en une langue excellente dans son genre et parfaitement adaptée au sujet traité.

Richelieu et Louis XIII².

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes qui annonçait l'arrivée du prince ; on ouvrit les deux battants ; les gardes du Cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet, et le Roi parut.

Il marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, et de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le père Simond, qui se retira et le laissa avec le Cardinal ; celui-ci s'était levé avec la plus grande peine et ne put faire un pas au devant du Roi, parce que ses jambes malades étaient enveloppées ; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil

¹ Principales œuvres de Lamartine : Outre ses poésies, lire : *Voyage en Orient* (1835) ; *Histoire des Girondins* (1847) ; *Graziella* (1852) et son *Cours de littérature* qui renferme des parties remarquables. Pour l'étudier, consulter : E. Faguet, *XIX siècle* ; E. Deschanel, *Lamartine* (1893), Jules Lemaitre, *Les Contemporains*.

² Extrait de *Cinq-Mars* (1826), curieux roman historique, dans le goût romantique, contenant de très intéressants chapitres. Les faits racontés ici se passèrent quelques mois avant la mort de Richelieu en 1642. Pour étudier les vrais personnages de ce temps, consulter Michelet : *Histoire de France*, et Hanotaux, *Richelieu*.

garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et, seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante :

— Je m'en vais, mon cher Cardinal, je sens que je m'en vais à Dieu ; je m'affaiblis de jour en jour ; ni l'été, ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre ; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez ; mais, tant qu'il restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter : le cœur pour m'aimer, dit le Roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter ? répondit le Cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres, par l'impatience que lui donnait ce début.

— Quelquefois j'en doute, reprit le prince ; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans ; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret ; et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi, en inquiétant leur dominateur, du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avait couru un grand danger ; mais il vit en même temps le besoin de confesser, pour ainsi dire, toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le Roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai rien tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement : je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, Sire ? dit Richelieu ; sont-ce là mes seules fautes ? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte

la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères ; ce fut une sainte ruse, pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés...

— Assez, c'en est assez, Cardinal, dit Louis XIII, détournant la tête et baissant les yeux en rougissant ; je ne puis en entendre davantage ; je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient ; j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela ; on m'avait caché ces vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ces crimes ?

— Je les ai eues toutes entre les mains, Sire ; et quant à la glorieuse Marie de Médicis¹, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché. Oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation ; elle daigna la première jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté ! Mais, comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule.

— Vous, à la bonne heure ; mais moi ! dit le prince avec amertume.

— Eh ! Sire, s'écria le Cardinal, le fils de Dieu lui-même vous en donna l'exemple ; c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis ; et si les monuments dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur et de vous rappeler sa mort que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler ! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis, quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici le Roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le Cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions, et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le Roi, il dit froidement :

— Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort ?

— Moi ! dit le Roi : on vous a trompé ; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose ; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

— Ce n'est pas ce que disent les conjurés, Sire ; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle qu'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner ?

¹ Exilée après la *Journée des dupes*, la reine-mère était morte à Cologne (1642), quelque temps avant la conspiration de Cinq-Mars.



— Je... voulais vous dire franchement et entre nous que vous feriez bien de prendre garde à MONSIEUR ¹....

— Ah ! Sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous, et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le Roi, étonné, lut :

« Monseigneur,

» Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois
» à Votre Majesté ; je la supplie très humblement d'agréer que je lui
» en demande un million de pardons, avec un compliment de soumis-
» sion et de repentance.

» Votre très humble sujet,

» GASTON »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Louis ; osaient-ils s'armer contre moi-même aussi ?

— Aussi, dit tout bas le Cardinal, se mordant la lèvre ; puis il reprit :

— Oui, Sire, aussi ; c'est ce que me ferait croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papier.

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé d'un morceau de bois de sureau creux, et le déployait sous les yeux du Roi.

— C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traitres ! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir : mon frère renonce et se repent ; mais faites arrêter le duc de Bouillon....

— Oui, Sire.

— Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, Sire ; mais ne reste-t-il pas un autre nom ?

— Lequel ?... quoi ?... Cinq-Mars ? dit le roi en balbutiant.

— Précisément, Sire, dit le Cardinal.

— Je le vois bien... mais je crois que l'on pourrait...

— Ecoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de

¹ On donnait ce titre au frère du roi.

son parti ; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

— Eh ! que voulez-vous donc si je vous favorise ? dit le Roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais... c'est impossible ! reprit le Roi avec horreur et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars¹ contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous ; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? C'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir : vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachait sa tête dans ses deux mains en parlant, et peut-être versait-il des larmes, mais l'inflexible ministre le suivait des yeux comme on regarde sa proie, et, sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de ce trouble pour parler plus longtemps.

— Est-ce ainsi, disait-il avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur ? Vous me dites un jour que l'Eglise vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration ; que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore ; et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les Huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'Etat, ressuscite des prétentions écrasées, et rallume enfin la Ligne éteinte par votre père ; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Etes-vous prêt au combat ? où donc est votre massue ?

Le Roi, anéanti, ne répondait pas, et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le Cardinal, inexorable, croisa les bras et poursuivit.

— Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vérité je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire, et mettre cet immense fardeau de l'Etat

¹ Cinq-Mars était le favori du roi et faillit supplanter Richelieu.

dans la main de ce jouvenceau. Vous pensez bien que, depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever les six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne ! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'ont fait à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernements à titres héréditaires et souveraineté, nous serons contents¹ » Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu ; et ce sera plus heureux peut-être, car pour gouverner l'Île-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers !

En parlant il poussa avec colère la vaste table qui remplissait presque la chambre, et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien, monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure, dit Richelieu ; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et, si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna ; à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre valets de pied entrèrent et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix :

— Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on

¹ Fait rapporté par Sully dans ses Mémoires.

comptait alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe ; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases, dont le nombre égalait celui des subdivisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme était à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là, tout était confusion : sur des édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de la Rochelle, se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire ; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel*. Plus loin étaient entassés les dénonciations contre les huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés ; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef ; le sceau de cet état projeté y était joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible, qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le Pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

.
 (Tandis que Louis XIII cherche à débrouiller ces affaires auxquelles il n'est pas initié, un secrétaire d'Etat entre pour prendre ses ordres. Après un instant d'entretien avec ce dernier, le roi s'aperçoit qu'il est incapable de sortir seul de ce dédale. Un second secrétaire vient et achève, par ses demandes pressantes, la déroute morale du monarque.)

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva, et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe ; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume ; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides ; sous chaque



contrée, il crut voir fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cri de détresse des rois qui l'appelaient, et les cris de fureur des peuples ; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée, en agitant une sonnette ; qu'on rappelle le cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages, qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il ; que me voulez-vous ?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre ; cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

— Réglez, dit-il d'une voix faible.

— Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un averse héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Réglez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu ; ce papier porte : « Ceci est ma volonté, de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal et signa.

— Laissez-moi, par pitié ! je meurs ! dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ; je ne suis pas sûr de vous ; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

« Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes ; et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

« Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfants ! s'écria Louis relevant sa tête, vous osez...

— Aimez-vous mieux que je me retire ? dit Richelieu.

Le Roi signa.

— Est-ce donc fini ? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini : une autre douleur lui était réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut, cette fois, le Cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, monsieur ? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand écuyer était d'une pâleur égale à celle du Roi ; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir une sentence de mort.

— Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas ! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses ?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant et la posant aux pieds du Roi, qui baissa les yeux sans rien répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends parce que je veux mourir, dit-il ; mais je ne suis pas vaincu.

Le Cardinal serra les poings par fureur ; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices ? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement, et entr'ouvrit les lèvres pour parler... Le Roi baissa la tête, et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince.

Et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie, où tous les gentilshommes et Fa-
bert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, monsieur, je suis votre prisonnier... oui, messieurs, je suis sans épée, et, je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général ; vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux ? dit Cinq-Mars : ce ne peut être que de Thou ; hélas ! à ce dévouement je le devine.

— Eh ! ne t'avais-je pas aussi deviné ? s'écria celui-ci en se montrant et en se jetant dans ses bras.

Chatterton. ¹

ACTE TROISIÈME

Scène première.

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu ; un lit misérable et en désordre.

CHATTERTON, seul.

Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre ; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette sin-

¹ Extrait de *Chatterton, drame en trois actes* (1835), la seule œuvre vraiment remarquable du théâtre de Vigny. Elle est tout à fait caractéristique du romantisme sombre et mélancolique qui régna de 1830 à 1850 environ. Chatterton, jeune poète anglais (1752-1770), se suicida pour échapper à la misère, après avoir eu, à 18 ans, de grands succès littéraires malheureusement improductifs. Vigny a pris le nom de cet « enfant merveilleux », comme disent les Anglais, pour en faire le symbole du poète spiritualiste, étouffé par une société matérialiste, sans pitié dans son égoïsme grossier. Un grand souffle de christianisme traverse ce drame symbolique, malgré le pessimisme de la conception première, où l'on retrouve l'auteur de *Moïse*, ce chef-d'œuvre si noblement amer.

gerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher !

Il se lève.

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition !

Il rit et se rassied. Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.

Non, non !

L'heure t'avertit ; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant ; tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien ? un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée ! grand Dieu ! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh ! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé ! mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! détourne-toi ! détourne-toi ! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui, perdu ! sans espoir ! — Arrêté, jugé, condamné ! jeté en prison !¹

O dégradation ! ô honteux travail !

Il écrit.

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien, ne puis-je cesser d'avoir cette idée ?

Long silence.

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil. De l'orgueil de quoi ! Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas ? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles se prennent pour un trône, ô Publicité ! vile Publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien, par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête, — Oh ! si elle m'eût aimé !

¹ Pour payer un loyer arriéré à un riche propriétaire qui le poursuit, Chatterton est obligé de terminer un poème ; il est perdu si son œuvre n'est pas prête à temps ; la prison pour dettes s'ouvrira devant lui et il sera déshonoré.

Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.

Ecris donc, malheureux, évoque donc ta volonté ! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête ! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître ; il fallait un frein et, cette nuit, c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée ? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ?

Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.

L'épais brouillard ! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort.

L'horloge sonne trois quarts.

Encore ! le temps me presse ; et rien n'est écrit !

Il lit.

« Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume... »

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela.

Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.

J'ai fait le catholique ; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi, j'en ai un où je travaille pour de l'argent.

Il porte la main à sa tête.

Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas assez beau !... Ecrit trop vite ! — Ecrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? Non. Et pourquoi donc en as-tu parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois.

Il se lève et marche à grands pas.

Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre ; la Foi, son calice ; la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si, par le Ciel, je

lui répondrai. Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Miles et Warton.

Ah ! misérable ! Mais... c'est la Satire ! tu deviens méchant.

Il pleure longtemps avec désolation.

Ecris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

Il s'arrête.

Il prend une tabatière sur sa table.

Le voilà, mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! franc capitaine de haut bord, vous dormiez la nuit, vous, et le jour, vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent, je ne l'ai plus et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais, vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ?

Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.

Ah ! pardon, pardon, mon père — mon vieux père à cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai.

Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor.

Cachant l'opium.

Et pourquoi ? ne suis-je donc pas libre ? plus libre que jamais ?

— Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face.

Il pose l'opium au milieu de sa table.

Scène II

CHATTERTON, LE QUAKER

LE QUAKER, jetant les yeux sur la fiole.

Ah !

CHATTERTON

Eh bien ?

LE QUAKER

Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton.

Le quaker pose le flacon sur la table. Chatterton le reprend à la dérobée.

CHATTERTON

Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit ?

LE QUAKER

Il s'assied sur le lit ; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards. Les païens disaient cela.

CHATTERTON

Qu'on me donne une heure de bonheur et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craigniez, les stoïciens l'appelaient *sortie raisonnable*.

LE QUAKER

C'est vrai ; et ils disaient même que, les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la Fortune change souvent et peut beaucoup, et que, si elle veut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

CHATTERTON

Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

LE QUAKER

Tu as bien raison : mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

CHATTERTON

Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

LE QUAKER

Quand ce ne serait que Néron.

CHATTERTON

Aussi, sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

LE QUAKER

Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort,

et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux ; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez tous. C'est généreux.

CHATTERTON

Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

LE QUAKER, à part.

Cette corde vibre encore, voyons ce que j'en tirerai.

A Chatterton.

On sait d'autant mieux ton nom que tu l'as voulu cacher.

CHATTERTON

Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien, on le prononcera plus librement après moi.

LE QUAKER, à part.

Toutes les routes le ramènent à son idée fixe.

Haut.

Mais il m'avait semblé, ce matin, que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

CHATTERTON

Oui, j'avais écrit au lord maire, M. Beckford, qui a connu mon père assez intimément. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre, quelle folie ! — Hier, elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

LE QUAKER

M. Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

CHATTERTON

Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QUAKER

Essaye de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

CHATTERTON

Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés ; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair, le remords de s'être inutilement abaissé. — Je veux *sortir raisonnablement*. J'y suis forcé.

LE QUAKER se lève.

Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Ecoute ! Chatterton, je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la

république universelle du Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que son infortune vient d'attirer comme les Ecossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde ; mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATTERTON

Mon Dieu ! mon ami, mon père, que voulez-vous dire ?... serait-ce donc ?... Levez-vous !... vous me faites honte... Serait-ce ?

LE QUAKER

Grâce ! car, si tu meurs, elle mourra...

CHATTERTON

Mais qui donc ?

LE QUAKER

Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

CHATTERTON

Nommez-la ! aurais-je osé croire !...

LE QUAKER

Il se lève.

Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux ! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

CHATTERTON

Est-ce donc... ?

LE QUAKER

Kitty Bell !

CHATTERTON

Oui... la mère des beaux enfants.

LE QUAKER

Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore ?

CHATTERTON, tombant dans les bras du quaker.

Hélas ! je ne puis donc plus vivre ni mourir ?

LE QUAKER, fortement.

Il faut vivre, te taire et prier Dieu !

L'Honneur.²

Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse ; c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux, et même des religions ; un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité, et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore d'appellation. Cette foi, qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'*Honneur*.

Je ne vois point qu'elle se soit affaiblie et que rien l'ait usée. Ce n'est point une idole, c'est, pour la plupart des hommes, un dieu et un dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés. La chute de tous leurs temples n'a pas ébranlé sa statue.

Une vitalité indéfinissable anime cette vertu bizarre, orgueilleuse, qui se tient debout au milieu de tous nos vices, s'accordant même avec eux au point de s'accroître de leur énergie. Tandis que toutes les Vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de nous-mêmes et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort ; c'est la vertu de la vie.

Telle qu'elle est, son culte, interprété de manières diverses, est toujours incontesté. C'est une Religion mâle, sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies, dont les lois ne sont écrites nulle part ; — et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse puissance ? Les hommes actuels, les hommes de l'heure où j'écris sont sceptiques et ironiques pour toute chose hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé. — Ceci n'est point théorie, mais observation. — L'homme, au nom d'honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une part de lui-même, et cette secousse réveille toutes les forces de son orgueil et de son énergie primitive. Une fermeté invincible le soutient contre tous et contre lui-même à cette pensée de veiller sur ce tabernacle pur, qui est dans sa poitrine comme un second cœur où siégerait un dieu. De là lui viennent des consolations intérieures d'autant plus belles qu'il en ignore la source et la raison véritables ; de là aussi des révélations soudaines du Vrai, du Beau, du Juste : de là une lumière qui va devant lui.

L'Honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. C'est

² Extrait de *Servitude et Grandeur militaires* (1835).

le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente¹. Je ne vois, il est vrai, nulle unité dans son principe ; et toutes les fois que l'on a entrepris de le définir, on s'est perdu dans les termes ; mais je ne vois pas qu'on ait été plus précis dans la définition de Dieu. Cela prouve-t-il contre une existence que l'on sent universellement ?

C'est peut-être là le plus grand mérite de l'Honneur d'être si puissant et toujours beau, quelle que soit sa source !... Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure. D'autre fois il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation. En d'autre temps il invente de grandes entreprises, des luttres magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs, lentement accomplis, et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation ; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais ; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

L'honneur, c'est la pudeur virile.

La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable ?

Pesez ce que vaut, parmi nous, cette expression populaire, universelle, décisive et simple cependant : — Donner sa parole d'honneur.

Voilà que la parole humaine cesse d'être l'expression des idées seulement, elle devient la parole par excellence, la parole sacrée entre toutes les paroles, comme si elle était née avec le premier mot qu'ait dit la langue de l'homme ; et comme si, après elle, il n'y avait plus un mot digne d'être prononcé, elle devient la promesse de l'homme à l'homme, bénie par tous les peuples ; elle devient le serment même, parce que vous y ajoutez le mot : Honneur.

Dès lors, chacun a sa parole et s'y attache comme à sa vie. Le joueur a la sienne, l'estime sacrée, et la garde ; dans le désordre des passions, elle est donnée, reçue, et, toute profane qu'elle est, on la tient saintement. Cette parole est belle partout, et partout consacrée. Ce principe,

¹ A. de Vigny fut lui-même un des chevaliers de l'Honneur ; sa correspondance, qu'on vient de publier (1897), nous le montre comme un homme faisant noblement son devoir dans la vie, malgré son pessimisme incurable. Une cruelle maladie le tortura dans ses dernières années, sans lui enlever sa maîtrise de soi et il eut une fin stoïque.

que l'on peut croire inné, auquel rien n'oblige que l'assentiment intérieur de tous, n'est-il pas surtout d'une souveraine beauté lorsqu'il est exercé par l'homme de guerre ¹ ?

La parole, qui trop souvent n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'armes ; ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang ; et c'est pour cela qu'il est honoré de tous, par dessus tous, et que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui ².

VICTOR HUGO

Né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

C'est le chef de l'école romantique, dont Chateaubriand fut le précurseur. Il est absolument impossible de le juger uniquement d'après sa prose, bien qu'il soit un excellent prosateur. Pour avoir une idée complète de son génie grandiose, il faut lire ses poésies et ses drames en vers : c'est dans ces œuvres-là que brillent le plus son lyrisme magnifique, son admirable puissance épique et la prodigieuse acuité de son imagination. C'est le plus étonnant génie verbal que la France ait produit : il créa la langue du romantisme ; le français d'aujourd'hui est en partie son œuvre, car même les écrivains réalistes procèdent de lui par quelques côtés ³.

Préface de « Cromwell. ⁴ »

(EXTRAITS).

Les critiques de l'école scolastique placent leurs poètes dans une singulière position. D'une part, ils leur crient sans cesse : Imités les

¹ Avant d'être écrivain, de Vigny avait servi sous la Restauration et connaissait très bien la vie militaire.

² Œuvres complètes d'A. de Vigny, in-8., 6 vol. C. Lévy. Principaux ouvrages en prose : *Cinq-Mars*, *Servitude et Grandeur militaires*. Pour l'étudier, consulter : Th. Gautier, *Portraits contemporains* ; Guyau, *L'Art au point de vue sociologique* ; Dorison, *A. de Vigny, poète philosophe* (1891) ; Maurice Paléologue, *A. de Vigny* (1891).

³ Il est de mode aujourd'hui parmi les jeunes critiques de refuser à V. Hugo le don des idées ; ils lui reconnaissent toutes les autres qualités sauf celle-là. D'après eux, le poète n'aurait exprimé dans une langue magnifique que des lieux communs. Cette manière de voir est fautive et ce qui le prouve c'est que plusieurs philosophes français, M. Guyau, entre autres, admirent beaucoup la partie philosophique des œuvres de V. Hugo. On s'en convaincra encore en lisant le chapitre où M. Lanson, après avoir soutenu la thèse des jeunes, s'embarrasse dans sa critique et finit par laisser échapper l'aveu que le poète avait pourtant de grandes idées.

⁴ La préface de *Cromwell* (1827) fut le manifeste de la nouvelle école et en quelque sorte le cri de guerre du romantisme commençant. Elle renferme quelques

modèles ! De l'autre, ils ont coutume de proclamer « que les modèles sont inimitables ! » Or, si leurs ouvriers, à force de labeur, parviennent à faire passer dans ce défilé quelque pâle contre-épreuve, quelque calque coloré des maîtres, ces ingrats, à l'examen du *refaccimiento* nouveau, s'écrient tantôt : « Cela ne ressemble à rien ! » tantôt : « Cela ressemble à tout ! » Et, par une logique faite exprès, chacune de ces deux formules est une critique.

Disons-le donc hardiment. Le temps est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art ! Il n'y a ni règles ni modèles ; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent ; les autres variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison ; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir et qu'on refait à chaque édifice. Celles-ci enfin sont l'ossement, celles-là le vêtement du drame. Du reste, ces règles-là ne s'écrivent pas dans les poétiques. Richelet ne s'en doute pas. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite ; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit ; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel, sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poète, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité, et de l'inspiration qui est aussi une vérité et une nature. *Quando he*, dit Lope de Vega.

Quando he de escribir una comedia
Encierro los preceptos con seis llaves².

Pour enfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de *six clefs*. Que le poète se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Sha-

affirmations très contestables à côté de théories littéraires très justes et très sensées. Ce qui en fait la valeur c'est d'abord son caractère documentaire, ensuite la force et la beauté du style qui font prévoir le grand écrivain.

² « Quand je dois écrire une comédie, j'enferme les règles avec six clefs. »

kespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille. Si le vrai talent pouvait abdiquer à ce point sa propre nature, et laisser ainsi de côté son originalité personnelle, pour se transformer en autrui, il perdrait tout à jouer ce rôle de Sosie. C'est le dieu qui se fait valet. Il faut puiser aux sources primitives. C'est la même sève, répandue sur le sol, qui produit tous les arbres de la forêt, si divers de port, de fruits, de feuillage. C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents. Le poète est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme ses fruits, comme le *fablier* portait ses fables. A quoi bon s'attacher à un maître ? se greffer sur un modèle ? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fungus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungus végète. D'ailleurs, quelque grands qu'ils soient, ce cèdre et ce palmier, ce n'est pas avec le suc qu'on en tire qu'on peut devenir grand soi-même. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne, tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui...

... Mais on doit reconnaître, sous peine de l'absurde, que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie, entre Vaugelas et Richelet. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments ; pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit, le drame est un miroir où se réfléchit la nature.⁴ Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et finie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée ; on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la

⁴ Tout ce passage est remarquable ; la théorie du théâtre vrai y est exposée de main de maître.

réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépouillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi. Ainsi le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature ; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement ; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes ; l'extérieur, par leurs discours et leurs actions, l'intérieur, par les *a parte* et les monologues ; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

On conçoit que, pour une œuvre de ce genre, si le poète doit *choisir* dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le *beau*, mais le *caractéristique*. Non qu'il convienne de *faire*, comme on dit aujourd'hui, de la *couleur locale*, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps ; elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là ; tant mieux. Il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*. Le commun est le défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. Il faut qu'à cette optique de la scène, toute figure soit ramenée à son trait le plus saillant, le plus individuel, le plus précis.

Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre. Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux pièces de cuivre comme aux écus d'or.

Nous n'hésitons pas, et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art, nous n'hésitons pas à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame du fléau que nous venons de signaler, comme une des dignes les plus puissantes contre l'irruption du *commun*, qui, ainsi que la démocratie, coule toujours à pleins bords dans les esprits. Et ici, que la jeune littérature, déjà riche de tant d'hommes et de tant d'ouvrages, nous permette de lui indiquer une erreur où il nous semble qu'elle est tombée, erreur trop justifiée d'ailleurs par les incroyables aberrations de la vieille école. Le nouveau siècle est dans cet âge de croissance où l'on peut aisément se redresser.

Il s'est formé, dans les derniers temps, comme une pénultième ramification du vieux tronc classique, ou mieux comme une de ces excroissances, un de ces polypes que développe la décrépitude et qui sont bien plus un signe de décomposition qu'une preuve de vie ; il s'est formé une singulière école de poésie dramatique. Cette école nous semble avoir eu pour maître et pour souche le poète qui marque la transition du dix-huitième siècle au dix-neuvième, l'homme de la description et de la périphrase, ce Delille qui, dit-on, vers sa fin, se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir *fait* douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter.

Or Delille a passé dans la tragédie. Il est le père (lui, et non Racine, grand Dieu !) d'une prétendue école d'élégance et de bon goût qui a fleuri récemment. La tragédie n'est pas pour cette école ce qu'elle est pour le bonhomme Gilles Shakespeare, par exemple, une source d'émotions de toute nature, mais un cadre commode à la solution d'une foule de petits problèmes descriptifs qu'elle se propose chemin faisant. Cette muse, loin de repousser, comme la véritable école classique française, les trivialités et les bassesses de la vie, les recherche au contraire et les ramasse avidement. Le grotesque, évité comme mauvaise compagnie par la tragédie de Louis XIV, ne peut passer tranquille devant celle-ci. *Il faut qu'il soit décrit !* c'est-à-dire *anobli*. Une scène de corps de garde, une révolte de populace, le marché aux poissons, le baigne,

le cabaret, la *poule au pot* de Henri IV, sont une bonne fortune pour elle. Elle s'en saisit, elle débarbouille cette canaille, et coud à ses vilénies son clinquant et ses paillettes ; *purpureus assuitur pannus*. Son but paraît être de délivrer des lettres de noblesse à toute cette roture du drame ; et chacune de ces lettres du grand scel est une tirade.¹

Cette muse, on le conçoit, est d'une bégueulerie rare. Accoutumée qu'elle est aux caresses de la périphrase, le mot propre, qui la rudoierait quelquefois, lui fait horreur. Il n'est point de sa dignité de parler naturellement. Elle *souligne* le vieux Corneille pour ses façons de dire crûment :

- ... *Un tas d'hommes perdus de dettes* et de crimes.
- ... Chimène, *qui l'eût cru ?* Rodrigue, *qui l'eût dit ?*
- ... Quand leur Flaminius *marchandait* Annibal.
- ... Ah ! ne me *brouillez* pas avec la république ! Etc., etc.

Elle a encore sur le cœur son : *Tout beau, monsieur !* Et il a fallu bien des *seigneur !* et bien des *madame !* pour faire pardonner à notre admirable Racine ses *chiens* si monosyllabiques, et ce *Claude* si brutalement *mis dans le lit* d'Agrippine.

Cette *Melpomène*², comme elle s'appelle, frémirait de toucher une chronique. Elle laisse au costumier le soin de savoir à quelle époque se passent les drames qu'elle fait. L'histoire à ses yeux est de mauvais ton et de mauvais goût. Comment, par exemple, tolérer des rois et des reines qui jurent ? Il faut les élever de leur dignité royale à la dignité tragique. C'est dans une promotion de ce genre qu'elle a anobli Henri IV. C'est ainsi que le roi du peuple, nettoyé par M. Legouvé, a vu son *ventre-saint-gris* chassé honteusement de sa bouche par deux sentences, et qu'il a été réduit comme la jeune fille du fabliau, à ne plus laisser tomber de cette bouche royale que des perles, des rubis et des saphirs ; le tout faux, à la vérité.

En somme, rien n'est si *commun* que cette élégance et cette noblesse de convention. Rien de trouvé, rien d'imaginé, rien d'inventé dans ce style. Ce qu'on a vu partout, rhétorique, ampoule, lieux communs, fleurs de collège, poésie de vers latins. Des idées d'emprunt vêtues d'images de pacotille. Les poètes de cette école sont élégants à la manière des princes et princesses de théâtre, toujours sûrs de trouver dans les cases étiquetées du magasin manteaux et couronnes de similor, qui n'ont que le malheur d'avoir servi à tout le monde. Si ces poètes

¹ On ne peut caractériser plus spirituellement le défaut principal des pseudo-classiques.

² La muse de la tragédie chez les Grecs.

ne feuillettent pas la bible ce n'est pas qu'ils n'aient aussi leur gros livre, le *Dictionnaire de rimes*. C'est là leur source de poésie, *fontes aquarum*....

Au demeurant, prosateur ou versificateur, le premier, l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase ; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies ; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre Dame la grammaire mène l'autre aux lisières ; celle-ci tient en laisse la grammaire. Elle peut oser, hasarder, créer, inventer son style ; elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes, la langue française n'est point *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas ¹. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ? Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être celui du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut aussi qu'elle ait les mots propres à ses idées². Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent*, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte.

¹. * Grande vérité qui était alors absolument contestée par les classiques.



Lucrèce Borgia ¹.

SCÈNE DE L'EMPOISONNEMENT

DON ALPHONSE

Qu'est-ce que j'entends dire, Seigneur Gennaro ? Que ce que vous avez fait ce matin, vous l'avez fait par étourderie et par bravade, et sans intention méchante, que madame la duchesse vous pardonne, et que d'ailleurs vous êtes un vaillant. Par ma mère, s'il en est ainsi, vous pouvez vous retirer sain et sauf à Venise. A Dieu ne plaise que je prive la magnifique république d'un bon domestique et la chrétienté d'un bras fidèle qui porte une fidèle épée, quand il y a dans les eaux de Chypre et de Candie des idolâtres et des sarrasins !

GENNARO

A la bonne heure, monseigneur ! Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce dénouement. Mais je remercie Votre Altesse. La clémence est une vertu de race royale, et Dieu fera grâce là-haut à qui fera grâce ici-bas.

DON ALPHONSE.

Capitaine, est-ce un bon service que celui de la république, et combien y gagnez-vous, bon an, mal an ?

GENNARO

J'ai une compagnie de cinquante lances, monseigneur, que je défraie et que j'habille. La sérénissime république, sans compter les aubaines et les épaves, me donne deux mille sequins d'or par an.

DON ALPHONSE

Et si je vous en offrais quatre mille, prendriez-vous service chez moi ?

GENNARO

Je ne pourrais. Je suis encore pour cinq ans au service de la république. Je suis lié.

DON ALPHONSE

Comment ? lié ?

¹ Drame, représenté en 1833. Cette scène donne une idée suffisante du romanesque mélodramatique qu'affectionne l'école romantique. Lucrèce Borgia a un fils, Gennaro, qu'elle a fait élever secrètement, sans que celui-ci connaisse sa mère. Nature loyale et passionnée, Gennaro a, dans un accès de colère contre les crimes de Lucrèce, enlevé le B du mot Borgia, sur l'écusson de pierre du palais ducal, à Ferrare. La duchesse, furieuse de cette insulte, a demandé la mort du coupable. Quand elle apprend que c'est Gennaro, elle veut le sauver, mais le duc, poussé par la jalousie, la force à verser elle-même au jeune homme le fameux poison des Borgia.

GENNARO

Par serment.

DON ALPHONSE, bas à dona Lucrezia.

Il paraît que ces gens-là tiennent les leurs, madame.

Haut.

— N'en parlons plus, seigneur Gennaro.

GENNARO

Je n'ai fait aucune lâcheté pour obtenir la vie sauve, mais puisque votre altesse me la laisse, voici ce que je puis lui dire maintenant. Votre altesse se souvient de l'assaut de Faenza, il y a deux ans. Monseigneur le duc Hercule d'Este, votre père, y courut grand péril de la part de deux cranequiniers du Valentinois qui l'allaient tuer. Un soldat aventurier lui sauva la vie.

DON ALPHONSE

Oui, et l'on n'a jamais pu retrouver ce soldat.

GENNARO

C'était moi.

DON ALPHONSE

Pardieu, mon capitaine, ceci mérite récompense. — Est-ce que vous n'accepteriez pas cette bourse de sequins d'or ?

GENNARO

Nous faisons le serment, en prenant le service de la république, de ne recevoir aucun argent des souverains étrangers. Cependant si Votre Altesse le permet, je prendrai cette bourse et je la distribuerai en mon nom aux braves soldats que voici.

Il montre les gardes.

DON ALPHONSE

Faites.

Gennaro prend la bourse.

— Mais alors vous boirez avec moi, suivant le vieil usage de nos ancêtres, comme bons amis que nous sommes, un verre de vin de Syracuse.

GENNARO

Volontiers, monseigneur.

DON ALPHONSE

Et pour vous faire honneur comme à quelqu'un qui a sauvé mon père, je veux que ce soit madame la duchesse elle-même qui vous le verse.

Gennaro s'incline et se retourne pour aller distribuer l'argent aux soldats au fond du théâtre. Le duc appelle.

— Rustighello !

Rustighello paraît avec le plateau.

— Pose le plateau là, sur cette table. — Bien.

Prenant dona Lucrezia par la main.

— Madame, écoutez ce que je vais dire à cet homme.

— Rustighello, retourne te placer derrière cette porte avec ton épée nue à la main ; si tu entends le bruit de cette clochette, tu entreras. Va.

Rustighello sort et on le voit se replacer derrière la porte.

— Madame, vous verserez vous-même à boire au jeune homme et vous aurez soin de verser du flacon d'or que voici.

DONA LUCREZIA, pâle et d'une voix faible.

Oui. — Si vous saviez ce que vous faites, et combien c'est une chose horrible, vous frémiriez vous-même, tout dénaturé que vous êtes, monseigneur !

DON ALPHONSE

Ayez soin de ne pas vous tromper de flacon. — Eh bien, capitaine ! Gennaro, qui a fini sa distribution d'argent, revient sur le devant du théâtre. Le duc se verse à boire dans une des deux coupes d'émail avec le flacon d'argent, et prend la coupe qu'il porte à ses lèvres.

GENNARO

Je suis confus de tant de bonté, monseigneur.

DON ALPHONSE

Madame, versez à boire au seigneur Gennaro. — Quel âge avez-vous, capitaine ?

GENNARO, saisissant l'autre coupe et la présentant à la duchesse.

Vingt ans.

DON ALPHONSE, bas à la duchesse qui essaie de prendre le flacon d'argent. Le flacon d'or, madame !

Elle prend en tremblant le flacon d'or.

— Ah ! ça, vous devez être amoureux ?

GENNARO

Qui est-ce qui ne l'est pas un peu, monseigneur ?

DON ALPHONSE

Savez-vous, madame, que c'eût été une cruauté que d'enlever ce capitaine à la vie, à l'amour, au soleil d'Italie, à la beauté de son âge de vingt ans, à son glorieux métier de guerre et d'aventure par où toutes les maisons royales ont commencé, aux fêtes, aux bals masqués, aux gais carnivals de Venise, n'est-ce pas, madame ? — Versez donc à boire au capitaine.

Bas.

Si vous hésitez, je fais entrer Rustighello.

Elle verse à boire à Gennaro sans dire une parole.

GENNARO

Je vous remercie, monseigneur, de me laisser vivre pour ma pauvre mère¹.

DONA LUCREZIA, à part.

Oh ! horreur !

DON ALPHONSE, buvant.

A votre santé, capitaine Gennaro, et vivez beaucoup d'années !

GENNARO

Monseigneur, Dieu vous le rende !

Il boit.

DONA LUCREZIA, à part.

Ciel !

DON ALPHONSE, à part.

C'est fait.

Haut.

Sur ce, je vous quitte, mon capitaine. Vous partirez pour Venise quand vous voudrez.

Bas à dona Lucrezia.

— Remerciez-moi, madame, je vous laisse tête-à-tête avec lui. Vous devez avoir des adieux à lui faire. Vivez avec lui, si bon vous semble, son dernier quart d'heure.

Il sort, les gardes le suivent.

DONA LUCREZIA

Gennaro ! — vous êtes empoisonné !

GENNARO

Empoisonné, madame !

DONA LUCREZIA

Empoisonné !

GENNARO

J'aurais dû m'en douter, le vin était versé par vous.

DONA LUCREZIA

Oh ! ne m'accablez pas, Gennaro. Ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste et dont j'ai besoin encore quelques instants. Ecoutez-moi. Le duc est jaloux de vous. Le duc ne m'a laissé d'autre alternative que de vous voir poignarder devant moi par Rustighello, ou de vous verser moi-même le poison. Un poison redoutable, Gennaro, un poison dont la seule histoire fait pâlir tout Italien qui sait l'histoire de ces vingt dernières années.

¹ Gennaro aime passionnément sa mère qu'il ne connaît que par ses lettres et dont il ignore le nom.

GENNARO

Oui, le poison des Borgia !

DONA LUCREZIA.

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, excepté le pape, monsieur de Valentinois et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture. Cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres et vous êtes sauvé !

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro ; il recule.

GENNARO, la regardant fixement.

Madame, qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui est du poison ?

DONA LUCREZIA, tombant anéantie sur le fauteuil.

O mon Dieu ! mon Dieu !

GENNARO

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia ! Est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet ? Oui, je sais un peu d'histoire. On lui fit accroire, à lui aussi, qu'il était empoisonné par Charles VIII, et on lui donna un contre-poison dont il mourut. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle !

DONA LUCREZIA

Misérable femme que je suis !

GENNARO

Ecoutez, madame, je ne me méprends pas à vos semblants d'amour. Vous avez quelque sinistre dessein sur moi. Cela est visible. Vous devez savoir qui je suis. Tenez, dans ce moment-ci, cela se lit sur votre visage que vous le savez, et il est aisé de voir que vous avez quelque insurmontable raison pour ne me le dire jamais. Votre famille doit connaître la mienne, et peut-être à cette heure ce n'est pas de moi que vous vous vengeriez en m'empoisonnant, mais, qui sait ? de ma mère.

DONA LUCREZIA

Votre mère, Gennaro ! vous la voyez peut-être autrement qu'elle n'est. Que diriez-vous si ce n'était qu'une femme criminelle comme moi ?

GENNARO

Ne la calomniez pas. Oh non ! ma mère n'est pas une femme comme vous, madame Lucrèce ! Oh ! je la sens dans mon cœur et je la rêve dans mon âme telle qu'elle est ; j'ai son image là, née avec moi ; je ne l'aimerais pas comme je l'aime si elle n'était pas digne de moi ; le cœur

d'un fils ne se trompe pas sur sa mère. Je la haïrais si elle pouvait vous ressembler. Mais non, non. Il y a quelque chose en moi qui me dit bien haut que ma mère n'est pas un de ces démons d'inceste, de luxure et d'empoisonnement comme vous autres, les belles femmes d'à présent. Oh Dieu ! j'en suis bien sûr, s'il y a sous le ciel une femme innocente, une femme vertueuse, une femme sainte, c'est ma mère ! Oh ! elle est ainsi et pas autrement ! Vous la connaissez, sans doute, madame Lucrèce, et vous ne me démentirez point !

DONA LUCREZIA

Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

GENNARO

Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, Lucrèce Borgia, les joies ou les douleurs d'une mère ? Vous n'avez jamais eu d'enfants, à ce qu'on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfants, si vous en aviez, savez-vous bien qu'ils vous renieraient, madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une pareille mère ? Etre le fils de Lucrèce Borgia ! dire ma mère à Lucrèce Borgia ! Oh !...

DONA LUCREZIA

Gennaro ! vous êtes empoisonné, le duc qui vous croit mort peut revenir à tout moment, je ne devrais songer qu'à votre salut et à votre évasion, mais vous me dites des choses si terribles que je ne puis faire autrement que de rester là, pétrifiée, à les entendre.

GENNARO

Madame...

DONA LUCREZIA

Voyons ! il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-moi sous votre mépris ; mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ !

GENNARO

Que dois-je croire, madame ? Le duc est loyal, et j'ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée. Vous avez à vous venger de moi.

DONA LUCREZIA

Me venger de toi, Gennaro ! — Il faudrait donner toute ma vie pour ajouter une heure à la tienne, il faudrait verser tout mon sang pour t'empêcher de verser une larme, il faudrait m'asseoir au pilori pour te mettre sur un trône, il faudrait payer d'une torture de l'enfer chacun de tes moindres plaisirs, que je n'hésiterais pas, que je ne murmurerais pas, que je serais heureuse, que je baiserais tes pieds, mon Gennaro ! Oh ! tu ne sauras jamais rien de mon pauvre misérable cœur, sinon qu'il est plein de toi ! Gennaro, le temps presse, le poison marche,

tout à l'heure tu le sentirais, vois-tu ! encore un peu, il ne serait plus temps. La vie ouvre en ce moment deux espaces obscurs devant toi, mais l'un a moins de minutes que l'autre n'a d'années. Il faut te déterminer pour l'un des deux. Le choix est terrible. Laisse-toi guider par moi. Aie pitié de toi et de moi, Gennaro. Bois vite, au nom du ciel !

GENNARO

Allons, c'est bien. S'il y a un crime en ceci, qu'il retombe sur votre tête. Après tout, que vous disiez vrai ou non, ma vie ne vaut pas la peine d'être tant disputée. Donnez.

Il prend la fiole et boit.

DONA LUCREZIA

Sauvé ! — Maintenant il faut repartir pour Venise de toute la vitesse de ton cheval. Tu as de l'argent ?

GENNARO

J'en ai.

DONA LUCREZIA

Le duc te croit mort. Il sera aisé de lui cacher ta fuite. Attends ! Garde cette fiole et porte-la toujours sur toi. Dans des temps comme ceux où nous vivons, le poison est de tous les repas. Toi surtout, tu es exposé. Maintenant pars vite.

Lui montrant la porte masquée qu'elle entr'ouvre.

— Descends par cet escalier. Il donne dans une des cours du palais Négroni. Il te sera aisé de t'évader par là. N'attends pas jusqu'à demain matin, n'attends pas jusqu'au coucher du soleil, n'attends pas une heure, n'attends pas une demi-heure ! Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c'était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi ! Adieu ! — Attends encore un instant. J'ai un dernier mot à te dire, mon Gennaro !

GENNARO

Parlez, Madame.

DONA LUCREZIA

Je te dis adieu en ce moment, Gennaro, pour ne plus te revoir jamais. Il ne faut plus songer maintenant à te rencontrer quelquefois sur mon chemin. C'était le seul bonheur que j'eusse au monde. Mais ce serait risquer ta tête. Nous voilà donc pour toujours séparés dans cette vie ; hélas ! je ne suis que trop sûre que nous serons séparés aussi dans l'autre. Gennaro ! est-ce que tu ne me diras pas quelque douce parole avant de me quitter ainsi pour l'éternité ?

GENNARO, baissant les yeux.

Madame...

DONA LUCREZIA

Je viens de te sauver la vie, enfin !

GENNARO

Vous me le dites. Tout ceci est plein de ténèbres. Je ne sais que penser. Tenez, madame, je puis tout vous pardonner, une chose exceptée.

DONA LUCREZIA

Laquelle ?

GENNARO

Jurez-moi par tout ce qui vous est cher, par ma propre tête puisque vous m'aimez, par le salut éternel de mon âme, jurez-moi que vos crimes ne sont pour rien dans les malheurs de ma mère.

DONA LUCREZIA

Toutes les paroles sont sérieuses avec vous, Gennaro. Je ne puis vous jurer cela.

GENNARO

O ma mère ! ma mère ! la voilà donc l'épouvantable femme qui a fait ton malheur !

DONA LUCREZIA

Gennaro !

GENNARO

Vous l'avez avoué, madame ! Adieu ! Soyez maudite !

DONA LUCREZIA

Et toi, Gennaro, sois béni !

Il sort. — Elle tombe évanouie sur le fauteuil.

La Cour des Miracles ¹.

Après avoir couru à toutes jambes pendant quelque temps, sans savoir où, donnant de la tête à maint coin de rue, enjambant maint ruisseau, traversant mainte ruelle, maint cul-de-sac, maint carrefour, cherchant fuite et passage à travers tous les méandres du vieux pavé des Halles, explorant dans sa peur panique ce que le beau latin des chartes appelle *tota via, cheminum et viaria*, notre poète s'arrêta tout à coup, d'essoufflement d'abord, puis saisi en quelque sorte au collet par un dilemme qui venait de surgir dans son esprit. — Il me semble,

¹ Extrait de *Notre-Dame de Paris* (1831), le roman le plus caractéristique du romantisme français, œuvre très remarquable comme reconstitution du Paris moyen-âgeux. L'imagination de V. Hugo s'y déploie grandiosément en certains chapitres. Le morceau cité ici est un très curieux tableau du quartier des gueux d'alors.

maitre Pierre Gringoire¹, se dit-il à lui-même en appuyant son doigt sur son front, que vous courez là comme un écervelé. Les petits drôles n'ont pas eu moins peur de vous que vous d'eux. Il me semble, vous dis-je, que vous avez entendu le bruit de leurs sabots qui s'enfuyait au midi, pendant que vous vous enfuyiez au septentrion. Or de deux choses l'une : ou ils ont pris la fuite, et alors la paillasse, qu'ils ont dû oublier dans leur terreur, est précisément ce lit hospitalier après lequel vous courez depuis ce matin, et que madame la Vierge vous envoie miraculeusement pour vous récompenser d'avoir fait en son honneur une moralité accompagnée de triomphes et mômeries : ou les enfants n'ont pas pris la fuite, et dans ce cas ils ont mis le brandon à la paillasse, et c'est là justement l'excellent feu dont vous avez besoin pour vous réjouir, sécher et réchauffer. Dans les deux cas, bon feu ou bon lit, la paillasse est un présent du ciel. La benotte Vierge-Marie qui est au coin de la rue Mauconseil n'a peut-être fait mourir Jehan Moubon que pour cela ; et c'est folie à vous de vous enfuir ainsi sur traîne-boyau, comme un Picard devant un Français, laissant derrière vous ce que vous cherchez devant ; et vous êtes un sot !

Alors il revint sur ses pas, et, s'orientant et furetant, le nez au vent et l'oreille aux aguets, il s'efforça de retrouver la bienheureuse paillasse, mais en vain. Ce n'était qu'intersections de maisons, culs-de-sac, pattes-d'oie, au milieu desquelles il hésitait et doutait sans cesse, plus empêché et plus englué dans cet enchevêtrement de ruelles noires qu'il ne l'eût été dans le dédalus même de l'hôtel des Tournelles ; enfin il perdit patience et s'écria solennellement : — Maudits soient les carrefours ! c'est le diable qui les a faits à l'image de sa fourche.

Cette exclamation le soulagea un peu, et une espèce de reflet rougeâtre qu'il aperçut en ce moment au bout d'une longue et étroite ruelle acheva de relever son moral. — Dieu soit loué, dit-il, c'est là-bas ! Voilà ma paillasse qui brûle. Et se comparant au nocher qui sombre dans la nuit : *Salve*, ajouta-t-il pieusement, *salve, maris stella !*

Adressait-il ce fragment de litanie à la Sainte-Vierge ou à la paillasse ? c'est ce que nous ignorons parfaitement.

A peine avait-il fait quelques pas dans la longue ruelle, laquelle était en pente, non pavée, et de plus en plus boueuse et inclinée, qu'il remarqua quelque chose d'assez singulier. Elle n'était pas déserte ; ça et là, dans sa longueur, rampaient je ne sais quelles masses vagues et

¹ Il s'agit ici du poète du XVI^e siècle, l'auteur de *sotties* très connues ; il ne fut pas aussi bohème que V. Hugo le représente.

informes, se dirigeant toutes vers la lueur qui vacillait au bout de la rue, comme ces lourds insectes qui se traînent la nuit de brin d'herbe en brin d'herbe vers un feu de pâtre.

Rien ne rend aventureux comme de ne pas sentir la place de son gousset. Gringoire continua de s'avancer, et eut bientôt rejoint celle de ces larves qui se traînaient le plus paresseusement à la suite des autres. En s'en approchant, il vit que ce n'était rien autre chose qu'un misérable cul-de-jatte qui sautelaient sur ses deux mains, comme un faucheur blessé qui n'a plus que deux pattes. Au moment où il passa près de cette espèce d'araignée à face humaine, elle éleva vers lui une voix lamentable : — *La buona mancia, signor! la buona mancia*¹.

— Que le diable t'emporte, dit Gringoire, et moi avec, si je sais ce que tu veux dire !

Et il passa outre.

Il rejoignit une autre de ces masses ambulantes, et l'examina. C'était un perclus, à la fois boiteux et manchot, et si manchot et si boiteux, que le système compliqué de béquilles et de jambes de bois qui le soutenait lui donnait l'air d'un échafaudage de maçons en marche. Gringoire qui aimait les comparaisons nobles et classiques, le compara, dans sa pensée, au trépied vivant de Vulcain.

Ce trépied vivant le salua au passage, mais en arrêtant son chapeau à la hauteur du menton de Gringoire, comme un plat à barbe, et en lui criant aux oreilles : — *Senor caballero, para comprar un pedaso de pan !*²

— Il paraît, dit Gringoire, que celui-là parle aussi ; mais c'est une rude langue, et il est plus heureux que moi, s'il la comprend.

Puis, se frappant le front par une subite transition d'idée : — A propos, que diable voulaient-ils dire ce matin avec leur *Esmeralda* ?

Il voulut doubler le pas, mais pour la troisième fois quelque chose lui barra le chemin. Ce quelque chose, ou plutôt ce quelqu'un, était un aveugle, un petit aveugle à face juive et barbue, qui, ramant dans l'espace autour de lui avec un bâton, et remorqué par un gros chien, lui nasilla avec un accent hongrois : *Facitote caritatem !*

— A la bonne heure, dit Pierre Gringoire, en voilà un enfin qui parle un langage chrétien. Il faut que j'aie la mine bien aumônrière pour qu'on me demande ainsi la charité dans l'état de maigreur où est ma bourse. — Mon ami (et il se tournait vers l'aveugle), j'ai vendu la

¹ La charité, Monsieur, la charité !

² Seigneur chevalier, pour acheter un morceau de pain !

semaine passée ma dernière chemise ; c'est-à-dire, puisque vous ne comprenez que la langue de Cicero : — *Vendidi hebdomade nuper transiit ultiman chemisam.*

Cela dit, il tourna le dos à l'aveugle, et poursuivit son chemin. Mais l'aveugle se mit à allonger le pas en même temps que lui, et voilà que le perclus, voilà que le cul-de-jatte surviennent de leur côté avec grande hâte et grand bruit d'écuelle et de béquilles sur le pavé. Puis, tous trois, s'entre-culbutant aux trousses du pauvre Gringoire, se mirent à lui chanter leur chanson :

— *Caritatem !* chantait l'aveugle.

— *La buona mancia !* chantait le cul-de-jatte.

Et le boiteux relevait la phrase musicale en répétant : — *Un pedaso de pan !*

Gringoire se boucha les oreilles. — O tour de Babel ! s'écria-t-il.

Il se mit à courir. L'aveugle courut. Le boiteux courut. Le cul-de-jatte courut.

Et puis, à mesure qu'il s'enfonçait dans la rue, culs-de-jattes, aveugles, boiteux pullulaient autour de lui ; et des manchots, et des borgnes, et des lépreux avec leurs plaies, qui sortant des maisons, qui des petites rues adjacentes, qui des soupiraux des caves, hurlant, beuglant, glapissant, tous clopin-clopant, cahin-caha, se ruant vers la lumière et vautreés dans la fange comme des limaces après la pluie.

Gringoire, toujours suivi par ses trois persécuteurs, et ne sachant trop ce que cela allait devenir, marchait effaré au milieu des autres, tournant les boiteux, enjambant les culs-de-jatte, les pieds empêtrés dans cette fourmilière d'éclopés, comme ce capitaine anglais qui s'enlisa dans un troupeau de crabes.

L'idée lui vint d'essayer de retourner sur ses pas. Mais il était trop tard. Toute cette légion s'était refermée derrière lui, et ses trois mendiants le tenaient. Il continua donc, poussé à la fois par ce flot irrésistible, par la peur et par un vertige qui lui faisait de tout cela une sorte de rêve horrible.

Enfin, il atteignit l'extrémité de la rue. Elle débouchait sur une place immense, où mille lumières éparses vacillaient dans le brouillard confus de la nuit. Gringoire s'y jeta, espérant échapper par la vitesse de ses jambes aux trois spectres infirmes qui s'étaient cramponnés à lui.

— *Ondé vas, hombre !*¹ cria le perclus jetant là ses béquilles, et cou-

¹ Où vas-tu, homme ?

rant après lui avec les deux meilleures jambes qui eussent jamais tracé un pas géométrique sur le pavé de Paris.

Cependant le cul-de-jatte, debout sur ses pieds, coiffait Gringoire de sa lourde jatte ferrée, et l'aveugle le regardait en face avec des yeux flamboyants.

— Où suis-je ? dit le poète terrifié.

— Dans la Cour des Miracles, répondit un quatrième spectre qui les avait accostés.

— Sur mon âme, reprit Gringoire, je vois bien les aveugles qui regardent et les boiteux qui courent : mais où est le Sauveur ?

Ils répondirent par un éclat de rire sinistre.

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable Cour des Miracles, où jamais honnête homme n'avait pénétré à pareille heure ; cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté qui s'y aventuraient disparaissaient en miettes ; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris, égoût d'où s'échappait chaque matin, et où revenait croupir chaque nuit ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales ; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons de l'ordre social ; hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiant le jour, se transfiguraient la nuit en brigands ; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

C'était une vaste place, irrégulière et mal pavée, comme toutes les places de Paris alors. Des feux autour desquels fourmillaient des groupes étranges y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de cette foule, noire sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moments, sur le sol, où tremblait la clarté des feux, mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandémonium. Hommes, femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladies, tout semblait être en commun parmi ce peuple, tout allait ensemble, mêlé, confondu, superposé ; chacun y participait de tout.

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer, à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons dont les faces vermoulues, ratatinées, rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercle, monstrueuses et rechignées, qui regardaient le sabat en clignant des yeux.

C'était comme un nouveau monde, inconnu, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique.

Gringoire, de plus en plus effaré, pris par les trois mendiants comme par trois tenailles, assourdi d'une foule d'autres visages qui moutonnaient et aboyaient autour de lui, le malencontreux Gringoire tâchait de rallier sa présence d'esprit pour se rappeler si l'on était à un samedi. Mais ses efforts étaient vains ; le fil de sa mémoire et de sa pensée était rompu ; et, doutant de tout, flottant de ce qu'il voyait à ce qu'il sentait, il se posait cette insoluble question : — Si je suis, cela est-il ? Si cela est, suis-je ?

En ce moment, un cri distinct s'éleva dans la cohue bourdonnante qui l'enveloppait : — Menons-le au roi ! Menons-le au roi !

— Sainte Vierge ! murmura Gringoire, le roi d'ici, ce doit être un bouc.

— Au roi ! au roi ! répétèrent toutes les voix.

On l'entraîna. Ce fut à qui mettrait la griffe sur lui. Mais les trois mendiants ne lâchaient pas prise, et l'arrachaient aux autres en hurlant : — Il est à nous !

Le pourpoint déjà malade du poète rendit le dernier soupir dans cette lutte.

Quasimodo ¹.

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable, le pauvre malheureux s'était habitué à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers.

¹ Extrait de *Notre-Dame de Paris*.

Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et pré-existante entre cette créature et cet édifice. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle, cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient (qu'on nous passe cette figure) aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhérait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Il est inutile d'avertir le lecteur de ne pas prendre au pied de la lettre les figures que nous sommes obligé d'employer ici pour exprimer cet accouplement singulier, symétrique, immédiat, presque co-substantiel, d'un homme et d'un édifice. Il est inutile de dire également à quel point il s'était fait familière toute la cathédrale, dans une si longue et si intime cohabitation. Cette demeure lui était propre. Elle n'avait pas de profondeur que Quasimodo n'eût pénétrée, pas de hauteur qu'il n'eût escaladée. Il lui arrivait bien des fois de gravir la façade à plusieurs élévations et s'aidant seulement des aspérités de la sculpture. Les tours, sur la surface extérieure desquelles on le voyait souvent ramper comme un lézard qui glisse sur un mur à pic, ces deux géantes jumelles, si hautes, si menaçantes, si redoutables, n'avaient pour lui ni vertige, ni terreur, ni secousses d'étourdissement. A les voir si douces sous sa main, si faciles à escalader, on eût dit qu'il les avait apprivoisées. A force de sauter, de grimper, de s'ébattre au milieu des abîmes de la gigantesque cathédrale, il était devenu en quelque façon singe et chamois, comme l'enfant calabrais qui nage avant de marcher, et joue, tout petit, avec la mer.

Du reste, non seulement son corps semblait s'être façonné selon la cathédrale, mais encore son esprit. Dans quel état était cette âme ? Quel pli avait-elle contracté, quelle forme avait-elle prise sous cette enveloppe nouée, dans cette vie sauvage ? c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Quasimodo était né borgne, bossu, boiteux. C'est à grand peine et à grande patience que Claude Frolo était parvenu à lui apprendre à parler. Mais une fatalité était attachée au pauvre enfant trouvé. Sonneur de Notre-Dame à quatorze ans, une nouvelle infirmité était venue le parfaire ; les cloches lui avaient brisé le tympan : il était devenu sourd. La seule porte que la nature lui eût laissée toute grande ouverte sur le monde s'était brusquement fermée à jamais.

En se fermant, elle intercepta l'unique rayon de joie et de lumière qui pénétrait encore dans l'âme de Quasimodo. Cette âme tomba dans une nuit profonde. La mélancolie du misérable devint incurable et complète comme sa difformité. Ajoutons que sa surdité le rendit en quelque façon muet. Car, pour ne pas donner à rire aux autres, du moment où il se vit sourd, il se détermina résolument à un silence qu'il ne rompait guère que lorsqu'il était seul. Il lia volontairement cette langue que Claude Frolo avait eu tant de peine à délier. De là il advenait que, quand la nécessité le contraignait de parler, sa langue était engourdie, maladroite et comme une porte dont les gonds sont rouillés.

Si maintenant nous essayions de pénétrer jusqu'à l'âme de Quasimodo à travers cette écorce épaisse et dure ; si nous pouvions sonder les profondeurs de cette organisation mal faite ; si nous était donné de regarder avec un flambeau derrière ces organes sans transparence, d'explorer l'intérieur ténébreux de cette créature opaque, d'en élucider les recoins obscurs, les culs-de-sacs absurdes, et de jeter tout à coup une vive lumière sur la Psyché enchaînée au fond de cet antre, nous trouverions sans doute la malheureuse dans quelque attitude pauvre, rabougrie et rachitique, comme ces prisonniers des plombs de Venise qui vieillissaient ployés en deux dans une boîte de pierre trop basse et trop courte.

Il est certain que l'esprit s'atrophie dans un corps manqué. Quasimodo sentait à peine se mouvoir aveuglément au dedans de lui une âme faite à son image. Les impressions des objets subissaient une réfraction considérable, avant d'arriver à sa pensée. Son cerveau était un milieu particulier : les idées qui le traversaient en sortaient toutes tordues. La réflexion qui provenait de cette réfraction était nécessairement divergente et déviée.

De là mille illusions d'optique, mille observations de jugement, mille écarts où divaguait sa pensée, tantôt folle, tantôt idiote.

Le premier effet de cette fatale organisation, c'était de troubler le regard qu'il jetait sur les choses. Il n'en recevait presque aucune perception immédiate. Le monde extérieur lui semblait beaucoup plus loin qu'à nous.

Le second effet de son malheur, c'était de le rendre méchant. Il était méchant en effet, parce qu'il était sauvage ; il était sauvage, parce qu'il était laid. Il y avait une logique dans sa nature comme dans la nôtre. Sa force, si extraordinairement développée, était une cause de méchanceté. *Malus puer robustus* dit Hobbes¹.

D'ailleurs, il faut lui rendre cette justice : la méchanceté n'était peut-être pas innée en lui. Dès ses premiers pas parmi les hommes, il s'était senti, puis il s'était vu conspué, flétri, repoussé. La parole humaine pour lui, c'était toujours une raillerie ou une malédiction. En grandissant, il n'avait trouvé que la haine autour de lui. Il l'avait prise. Il avait gagné la méchanceté générale. Il avait ramassé l'arme dont on l'avait blessé.

Après tout, il ne tournait qu'à regret sa face du côté des hommes ; sa cathédrale lui suffisait. Elle était peuplée de figures de marbre, rois, saints, évêques, qui du moins ne lui éclataient pas de rire au nez et n'avaient pour lui qu'un regard tranquille et bienveillant. Les autres statues, celles des monstres et des démons, n'avaient pas de haine pour lui Quasimodo. Il leur ressemblait trop pour cela. Elles raillaient bien plutôt les autres hommes. Les saints étaient ses amis, et le bénissaient ; les monstres étaient ses amis, et le gardaient. Aussi avait-il de longs épanchements avec eux. Aussi passait-il quelquefois des heures entières, accroupi devant une de ces statues, à causer solitairement avec elle. Si quelqu'un survenait, il s'enfuyait comme un amant surpris dans sa sérénade.

Et la cathédrale ne lui était pas seulement la société, mais encore l'univers, mais encore toute la nature. Il ne rêvait pas d'autres espaces que les vitraux toujours en fleurs, d'autre ombrage que celui de ces feuillages de pierre, qui s'épanouissent chargés d'oiseaux dans la touffe de chapiteaux saxons, d'autres montagnes que les tours colossales de l'église, d'autre océan que Paris qui bruissait à leurs pieds.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice maternel, ce qui réveillait

¹ Philosophe matérialiste anglais du XVII^e siècle, le même qui a dit : *« L'homme est un loup pour l'homme. »*



son âme, et lui faisait ouvrir ses pauvres ailes qu'il tenait si misérablement reployées dans sa caverne, ce qui le rendait parfois heureux, c'étaient les cloches. Il les aimait, les caressait, leur parlait, les comprenait. Depuis le carillon de l'aiguille de la croisée, jusqu'à la grosse cloche du portail, il les avait toutes en tendresse. Le clocher de la croisée, les deux tours étaient pour lui comme trois grandes cages, dont les oiseaux élevés par lui, ne chantaient que pour lui. C'était pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd ; mais les mères aiment souvent le mieux l'enfant qui les a fait le plus souffrir.

Il est vrai que leur voix était la seule qu'il pût entendre encore. A ce titre, la grosse cloche était sa bien-aimée. C'est elle qu'il préférerait dans cette famille de filles bruyantes qui se trémoussaient autour de lui, les jours de fête. Cette grande cloche s'appelait Marie. Elle était seule dans la tour méridionale avec sa sœur Jacqueline, cloche de moindre taille, enfermée dans une cage moins grande à côté de la sienne. Cette Jacqueline était ainsi nommée du nom de la femme de Jean Montagu, lequel l'avait donnée à l'église, ce qui ne l'avait pas empêché d'aller figurer sans tête à Montfaucon. Dans la deuxième tour il y avait six autres cloches, et enfin les six plus petites habitaient le clocher sur la croisée avec la cloche de bois, que l'on ne sonnait que depuis l'après-dîner du jeudi absolu, jusqu'au matin de la veille de Pâques. Quasimodo avait donc quinze cloches dans son sêrail ; mais la grosse Marie était la favorite.

On ne saurait se faire une idée de sa joie, les jours de grande volée. Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit : — Allez, — il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entraînait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche ; il la considérait un moment avec recueillement et amour ; puis il lui adressait doucement la parole ; il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se penchaient aux cables, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait et à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait ; toute la

tour tremblait ; charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'au tréfle du couronnement. Quasimodo alors bouillait à grosse écume ; il allait, venait ; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche déchainée et furieuse présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze, d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte ; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui, et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendit, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre 'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons, et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui ; et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame, ni Quasimodo : c'était un rêve, un tourbillon, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche ; une espèce d'Astolphe horrible, emporté sur un prodigieux hippogriffe de bronze vivant ¹.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les milles statues des galeries et des portails. Et de fait, la cathédrale semblait une créature docile et obéissante sous sa main ; elle attendait sa volonté

¹ Tout ce morceau donne une idée assez complète de la puissante imagination du poète et de son procédé descriptif. Il y a là une sorte d'évocation étrange, comme seul le romantisme en a trouvé, bien en accord, du reste, avec les superstitions du moyen-âge.

pour élever sa grosse voix ; elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un génie familial. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout en effet, il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en dehors sur l'abîme, sautelaient de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée : c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère vivante, accroupie et renfrognée : c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde : c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'angelus. Souvent la nuit on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside : c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible ; des yeux et des bouches s'y ouvraient çà et là ; on entendait aboyer les chiens, les guivres, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte autour de la monstrueuse cathédrale. Et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche, qui semblait râler, appelait les fidèles à la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple ; le moyen âge l'en croyait le démon : il en était l'âme.

A tel point que, pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. On sent qu'il y a quelque chose de disparu. Ce corps immense est vide ; c'est un squelette ; l'esprit l'a quitté, on en voit la place, et voilà tout. C'est comme un crâne où il y a encore des trous pour les yeux ; mais plus de regard.

La pièce de deux francs.¹

Jean Valjean est un forçat libéré, condamné primitivement pour avoir volé un pain. Il a passé 19 ans au bagne ; lorsqu'il en sort, tout le monde le repousse, excepté l'évêque Myriel qui l'accueille évangéliquement. Jean Valjean, cependant, gangrené par sa vie de misère, vole son bienfaiteur. L'évêque lui pardonne noblement. Alors Jean Valjean se repent et va redevenir bonhomme. L'épisode suivant précipite la crise morale qui le ramènera au bien.

¹ Extrait des *Misérables*, roman gigantesque un peu chaotique, allant du symbolisme le plus poétique au réalisme le plus cru, où V. Hugo a exprimé ses grandes idées humanitaires, son amour des faibles et des malheureux.

Jean Valjean sortit de la ville comme s'il s'échappait. Il se mit à marcher en toute hâte dans les champs, prenant les chemins et les sentiers qui se présentaient, sans s'apercevoir qu'il revenait à chaque instant sur ses pas. Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant pas mangé et n'ayant pas faim. Il était en proie à une foule de sensations nouvelles. Il se sentait une sorte de colère ; il ne savait contre qui. Il n'eût pu dire s'il était touché ou humilié. Il lui venait par moments un attendrissement étrange qu'il combattait et auquel il opposait l'endurcissement de ses vingt dernières années. Cet état le fatiguait. Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que l'injustice de son malheur lui avait donné. Il se demandait qu'est-ce qui remplacerait cela. Parfois il eût vraiment mieux aimé être en prison avec les gendarmes, et que les choses ne se fussent point passées ainsi ; cela l'eût moins agité. Bien que la saison fût assez avancée, il y avait encore çà et là dans les haies quelques fleurs tardives dont l'odeur, qu'il traversait en marchant, lui rappelait des souvenirs d'enfance. Ces souvenirs lui étaient presque insupportables, tant il y avait longtemps qu'ils ne lui étaient apparus.

Des pensées inexprimables s'amoncelaient ainsi en lui toute la journée.

Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean était assis derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de cette méditation qui n'eût pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux.

Il tourna la tête et vit venir par le sentier un petit Savoyard d'une douzaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos ; un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie, il y avait une pièce de quarante sous.

L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois la pièce de quarante sous lui échappa, et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean.

Jean Valjean posa le pied dessus. Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du regard, et l'avait vue. Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme. C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traversaient le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

— Monsieur, dit le petit Savoyard, avec cette confiance de l'enfant qui se compose d'ignorance et d'innocence, — ma pièce ?

— Comment t'appelles-tu ? dit Jean Valjean.

— Petit-Gervais, monsieur.

— Va-t'en, dit Jean Valjean.

— Monsieur, reprit l'enfant, rendez-moi ma pièce.

Jean Valjean baissa la tête et ne répondit pas.

L'enfant recommença :

— Ma pièce, monsieur !

L'œil de Jean Valjean resta fixé à terre.

— Ma pièce ! cria l'enfant, ma pièce blanche ! mon argent !

Il semblait que Jean Valjean n'entendit point. L'enfant le prit au collet de sa blouse et le secoua. Et en même temps il faisait effort pour déranger le gros soulier ferré posé sur son trésor.

— Je veux ma pièce ! ma pièce de quarante sous !

L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean se releva. Il était toujours assis. Ses yeux étaient troubles. Il considéra l'enfant avec une sorte d'étonnement, puis il étendit la main vers son bâton et cria d'une voix terrible : — Qui est là ?

— Moi, monsieur, répondit l'enfant. Petit-Gervais ! moi ! moi ! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît ! Otez votre pied, monsieur, s'il vous plaît !

Puis irrité, quoique tout petit, et devenant presque menaçant :

— Ah çà, ôtez-vous votre pied ! Otez-donc votre pied, voyons.

— Ah ! c'est encore toi ! dit Jean Valjean, et se dressant brusquement tout debout, le pied toujours sur la pièce d'argent, il ajouta :

— Veux-tu bien te sauver !

L'enfant effaré le regarda, puis commença à trembler de la tête aux pieds, et, après quelques secondes de stupeur, se mit à s'enfuir en courant de toutes ses forces sans oser tourner le cou ni jeter un cri.

Cependant à une certaine distance l'essoufflement le força de s'arrêter, et Jean Valjean, à travers sa rêverie, l'entendit qui sanglotait.

Au bout de quelques instants l'enfant avait disparu. Le soleil s'était couché. L'ombre se faisait autour de Jean Valjean. Il n'avait pas mangé de la journée ; il est probable qu'il avait la fièvre.

Il était resté debout, et n'avait pas changé d'attitude depuis que l'enfant s'était enfui. Son souffle soulevait sa poitrine à des intervalles longs et inégaux. Son regard, arrêté à dix ou douze pas devant lui, semblait étudier avec une attention profonde la forme d'un vieux tesson de faïence bleue tombé dans l'herbe. Tout à coup il tressaillit ; il venait de sentir le froid du soir.

Il raffermir sa casquette sur son front, chercha machinalement à croiser et à boutonner sa blouse, fit un pas, et se baissa pour reprendre à terre son bâton. En ce moment il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux.

Ce fut comme une commotion galvanique. — Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il entre ses dents. Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'aparavant, comme si cette chose qui luisait là dans l'obscurité eût été un œil ouvert fixé sur lui.

Au bout de quelques minutes, il s'élança convulsivement vers la pièce d'argent, la saisit, et, se redressant, se mit à regarder au loin dans la plaine, debout et frissonnant comme une bête fauve effarée qui cherche un asile. Il ne vit rien. La nuit tombait, la plaine était froide et vague, de grandes brumes violettes montaient dans la clarté crépusculaire.

Il dit : — Ah ! et se mit à marcher rapidement dans une certaine direction, du côté où l'enfant avait disparu. Après une trentaine de pas, il s'arrêta, regarda, et ne vit rien.

Alors il cria de toute sa force : — Petit-Gervais ! Petit-Gervais !

Il se tut et attendit. Rien ne répondit. La campagne était déserte et morne. Il était environné de l'étendue. Il n'y avait rien autour de lui qu'une ombre où se perdait son regard et un silence où sa voix se perdait.

Une bise glaciale soufflait, et donnait aux choses autour de lui une sorte de vie lugubre. Des arbrisseaux secouaient leurs petits bras maigres avec une furie incroyable. On eût dit qu'ils menaçaient et poursuivaient quelqu'un.

Il recommença à marcher, puis il se mit à courir, et de temps en temps il s'arrêtait, et criait dans cette solitude, avec une voix qui était ce qu'on pouvait entendre de plus formidable et de plus désolé : — Petit-Gervais ! Petit-Gervais !



Certes, si l'enfant l'eût entendu, il eût eu peur et se fût bien gardé de se montrer. Mais l'enfant était sans doute déjà bien loin.

Il rencontra un prêtre qui était à cheval. Il alla à lui et lui dit :

— Monsieur le curé, avez-vous vu passer un enfant ?

— Non, dit le prêtre.

— Un nommé Petit-Gervais ?

— Je n'ai vu personne.

Il tira deux pièces de cinq francs de sa sacoche et les remit au prêtre.

— Monsieur le curé, voici pour vos pauvres.... Monsieur le curé, c'est un petit d'environ dix ans qui a une marmotte, je crois, et une vielle. Il allait. Un de ces Savoyards, vous savez.

— Je ne l'ai point vu.

— Petit-Gervais ? il n'est point des villages d'ici ? pouvez-vous me dire ?

— Si c'est comme vous dites, mon ami, c'est un petit enfant étranger. Cela passe dans le pays. On ne les connaît pas.

Jean Valjean prit violemment deux autres écus de cinq francs qu'il donna au prêtre.

— Pour vos pauvres, dit-il.

Puis il ajouta avec égarement :

— Monsieur l'abbé, faites-moi arrêter. Je suis un voleur.

Le prêtre piqua des deux et s'enfuit très effrayé.

Jean Valjean se mit à courir dans la direction qu'il avait d'abord prise.

Il fit de la sorte un assez long chemin regardant, appelant et criant, mais il ne rencontra plus personne. Deux ou trois fois il courut dans la plaine vers quelque chose qui lui faisait l'effet d'un être couché ou accroupi ; ce n'était que des broussailles ou des rochers à fleur de terre. Enfin, à un endroit où trois sentiers se croisaient, il s'arrêta. La lune s'était levée. Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois : — Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore : — Petit-Gervais ! mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut-là son dernier effort ; ses jarrets fléchirent brusquement sous lui comme si une puissance invincible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il cria : — Je suis un misérable !

Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans¹.

¹ Dans les *Misérables*, il y a des chapitres très remarquables comme analyses des sentiments ; celui-là en est un ; Victor Hugo s'y montre psychologue.

La mort de Gavroche.¹

La scène se passe pendant l'insurrection dite « de la rue Transnonain, » en 1832. Les insurgés, parmi lesquels a pris place un gamin de Paris, Gavroche, sont armés et serrés de près par la garde nationale et la troupe. Les munitions commencent à leur manquer.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles dans le cabaret, était sorti par la coupure², et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dit Courfeyrac.³

Gavroche leva le nez :

— Citoyen, j'emplis mon panier.

— Tu ne vois donc pas la mitraille ? »

Gavroche répondit :

— Eh bien, il pleut. Après ?

Courfeyrac cria : — Rentre !

— Tout à l'heure, fit Gavroche.

Et d'un bond il s'enfonça dans la rue.

On se souvient que la compagnie Faumicot, en se retirant, avait laissé derrière elle une trainée de cadavres.

Une vingtaine de morts gisaient çà et là, dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche, une provision de cartouches pour la barricade. La fumée était dans la rue comme un brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagne entre deux escarpements à pic peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. C'est à peine si d'un bout à l'autre de la rue, pourtant fort courte, les combattants s'apercevaient. Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs qui devaient diriger l'assaut de la barricade, fut utile à Gavroche. Dans les plis de ce voile de fumée et grâce à sa petitesse, il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'au-

¹ Extrait des *Misérables*.

² La coupure, passage pratiqué dans la barricade.

³ Courfeyrac, le chef des insurgés dans le roman de Victor Hugo.

tre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe vide une noix. De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui. Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

« Pour la soif », dit-il en la mettant dans sa poche.

A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard devenait transparent, si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue¹ massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

« Fichtre ! fit Gavroche, voilà qu'on me tue mes morts. »

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda et vit que cela venait de la banlieue². Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hauches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là, une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

¹ *Les tirailleurs de la banlieue*, les tirailleurs de la garde nationale de la banlieue, c'est-à-dire des environs de Paris.

² *De la banlieue*. Il s'agit encore ici des tirailleurs de la banlieue, que Gavroche semble traiter ici avec dédain, comme n'étant pas de vrais Parisiens.

Le spectacle était épouvantable et charmant. — Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin-fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu-follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à.....

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler¹.

La Tempête².

L'ouest était surprenant. Il en sortait une muraille. Une grande muraille de nuée, barrant de part en part l'étendue, montait lentement de

¹ Le type qu'a peint ici Victor Hugo est très vrai; c'est pour cela que le nom est passé en proverbe: on dit maintenant un « gavroche » pour un gamin de Paris.

² Ce morceau, si remarquable au point de vue de la description poétique, renferme des faits très exacts; le célèbre astronome Faye le cite comme une étude de grande valeur scientifique. Comparer ce morceau avec celui de Pierre Loti dans *Pêcheur d'Islande*; la description du marin ne dépasse pas celle du poète.

l'horizon vers le zénith. Cette muraille, rectiligne, verticale, sans une crevasse dans sa hauteur, sans une déchirure à son arête, paraissait bâtie à l'équerre et tirée au cordeau. C'était du nuage ressemblant à du granit. L'escarpement de ce nuage, tout à fait perpendiculaire à l'extrémité sud, fléchissait un peu vers le nord comme une tôle ployée, et offrait le vague glissement d'un plan incliné. Ce mur de brume s'élargissait et croissait sans que son entablement cessât un instant d'être parallèle à la ligne d'horizon, presque indistincte dans l'obscurité tombante. Cette muraille de l'air montait tout d'une pièce en silence. Pas une ondulation, pas un plissement, pas une saillie qui se déformât ou se déplaçât. Cette immobilité en mouvement était lugubre. Le soleil, blême derrière on ne sait quelle transparence malsaine, éclairait ce linéament d'apocalypse. La nuée envahissait déjà près de la moitié de l'espace. On eût dit l'effrayant talus de l'abîme. C'était quelque chose comme le lever d'une montagne d'ombre entre la terre et le ciel.

C'était en plein jour l'ascension de la nuit.

Il y avait dans l'air une chaleur de poêle. Une buée d'étuve se dégageait de cet amoncellement mystérieux. Le ciel, qui de bleu était devenu blanc, était de blanc devenu gris. On eût dit une grande ardoise. La mer, dessous, terne et plombée, était une autre ardoise énorme. Pas un souffle, pas un flot, pas un bruit. À perte de vue, la mer déserte. Aucune voile d'aucun côté. Les oiseaux s'étaient cachés. On sentait de la trahison dans l'infini.

Le grossissement de toute cette ombre s'amplifiait insensiblement.

La montagne mouvante de vapeurs qui se dirigeait vers les Doudres était un de ces nuages qu'on pourrait appeler les nuages de combat. Nuages louches. À travers ces entassements obscurs, on ne sait quel strabisme vous regarde.

Cette approche était terrible....

Le silence était toujours profond. Les brins d'herbe dans les fentes de l'écueil ne bougeaient pas.

Brusquement le soleil disparut. Gilliatt leva la tête.

La nuée montante venait d'atteindre le soleil. Ce fut comme une extinction du jour, remplacé par une réverbération mêlée et pâle.

La muraille de nuée avait changé d'aspect. Elle n'avait plus son unité. Elle s'était froncée horizontalement en touchant au zénith d'où elle surplombait sur le reste du ciel. Elle avait maintenant des étages. La formation de la tempête s'y dessinait comme dans une section de tranchée. On distinguait les couches de la pluie et les gisements de la

grêle. Il n'y avait point d'éclair, mais une horrible lueur éparse ; car l'idée d'horreur peut s'attacher à l'idée de lumière. On entendait la vague respiration de l'orage. Ce silence palpitait obscurément. Gilliatt, silencieux lui aussi, regardait se grouper au dessus de sa tête tous ces blocs de brume et se composer la difformité des nuages. Sur l'horizon pesait et s'étendait une bande de brouillard couleur cendre, et au zénith une bande couleur plomb ; des guenilles livides pendaient des nuages d'en haut sur les brouillards d'en bas. Tout le fond, qui était le mur de nuages, était blafard, laiteux, terreux, morne, indescriptible. Une mince nuée blanchâtre, transversale, arrivée on ne sait d'où, coupait obliquement, du nord au sud, la haute muraille sombre. Une des extrémités de cette nuée trainait dans la mer. Au point où elle touchait la confusion des vagues, on apercevait dans l'obscurité un étouffement de vapeur rouge. Au dessous de la longue nuée pâle, de petits nuages, très bas, tout noirs, volaient en sens inverse les uns des autres comme s'ils ne savaient que devenir. Le puissant nuage du fond croissait de toutes parts à la fois, augmentait l'éclipse, et continuait son interposition lugubre. Il n'y avait plus, à l'est, derrière Gilliatt, qu'un porche de ciel clair qui allait se fermer. Sans qu'on eût l'impression d'aucun vent, une étrange diffusion de duvet grisâtre passa, éparpillée et émiettée, comme si quelque gigantesque oiseau venait d'être plumé derrière ce mur de ténèbres. Il s'était formé un plafond de noirceur compacte qui, à l'extrême horizon, touchait la mer et s'y mêlait dans la nuit. On sentait quelque chose qui avançait. C'était vaste et lourd, et farouche. L'obscurité s'épaississait. Tout à coup, un immense tonnerre éclata.

Gilliatt lui-même ressentit la secousse. Il y a du songe dans le tonnerre. Cette réalité brutale dans la région visionnaire a quelque chose de terrifiant. On croit entendre la chute d'un meuble dans la chambre des géants.

Aucun flamboiement électrique n'accompagna le coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit. Il y eut une sorte d'intervalle, comme lorsque l'on prend position. Puis, apparurent, l'un après l'autre et lentement, de grands éclairs informes. Ces éclairs étaient muets. Pas de grondement. A chaque éclair, tout s'illuminait. Le mur de nuages était maintenant un antre. Il y avait des voûtes et des arches. On y distinguait des silhouettes. Des têtes monstrueuses s'ébauchaient ; des cous semblaient se tendre ; des éléphants portant leurs tours, entrevus, s'évanouissaient. Une colonne de brume, droite, ronde et noire, surmontée d'une vapeur blanche, simulait la cheminée d'un

steamer colossal englouti, chauffant sous la vague et fumant. Des nappes de nuées ondulaient. On croyait voir des plis de drapeaux. Au centre, sous des épaisseurs vermeilles, s'enfonçait immobile, un noyau de brouillard dense, inerte, impénétrable aux étincelles électriques, sorte de fœtus hideux dans le ventre de la tempête.

Gilliatt subitement sentit qu'un souffle l'échevelait. Trois ou quatre larges araignées de pluie s'écrasèrent autour de lui sur la roche. Puis il y eut un second coup de foudre. Le vent se leva.

L'attente de l'ombre était au comble; le premier coup de tonnerre avait remué la mer, le deuxième féla la muraille de nuée du haut en bas, un trou se fit, toute l'ondée en suspens versa de ce côté, la crevasse devint comme une bouche ouverte pleine de pluie, et le vomissement de la tempête commença.

L'instant fut effroyable.

Averse, ouragan, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écume, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchainement de monstres.

Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait.

Toute l'immensité en tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre. Qui donc crie ainsi? L'antique épouvante panique était là. Par moments, cela avait l'air de parler, comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairs, des trépидations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment *appel de l'Océan*. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant le flot; les vagues devenues disques sous ces tournolements, étaient lancées contre ces brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. L'énorme écume échevelait toutes les roches. Torrents en haut, baves en bas. Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonisait, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. De certains points semblaient immobiles; sur d'autres le vent faisait vingt toises par seconde. La mer était blanche; dix lieues d'eau de savon emplissaient l'horizon. Des portes de feu s'ouvraient. Quelques nuages paraissaient brûlés par les autres, et, sur des tas de nuées rouges qui ressemblaient à des braises, ils ressemblaient à des fumées. Des configurations flottantes se heurtaient et s'amalgamaient, se déformant les unes par les autres. Une eau incommensurable ruisselait. On entendait des feux de pelotons dans le firmament. Il y avait au milieu du plafond

d'ombre une espèce de vaste hotte renversée d'où tombaient pêle-mêle la trombe, la grêle, les nuées, les pourpres, les phosphores, la nuit, la lumière, les foudres, tant ces penchements du gouffre sont formidables¹ !

ALFRED DE MUSSET

Né à Paris en 1810, mort à Paris en 1857.

Il fut la triste victime de la passion et sa vie s'acheva comme une sorte de naufrage moral où sombrèrent sa dignité et sa conscience ; mais il avait été affreusement malheureux et pleura ses douleurs en vers immortels et en prose merveilleuse. Nul n'a su exprimer comme lui l'incurable souffrance et l'éternel regret que l'amour déçu laisse dans une âme noble. L'auteur des *Nuits* est le lyrique le plus sincère et le plus poignant de la littérature française. Il est encore autre chose : dans son théâtre, œuvre sans analogue en français, il s'est montré le peintre le plus délicat, le plus exquis, de la fantaisie sentimentale. Dans ce genre-là, il est, avec des qualités supérieures d'imagination, le Marivaux du romantisme.

Le mal du siècle².

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes

¹ Principales œuvres en prose : *Notre-Dame de Paris* (1831) ; *Les Misérables* (1862) ; *Les Travailleurs de la mer* (1866). — Pour l'étudier, lire les jugements très divers exprimés dans les ouvrages suivants : E. Dupuy, *V. Hugo, l'homme et le poète* (1887) ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* (1889) ; Ch. Renouvier, *V. Hugo le poète* (1893) ; Mabilleau, *V. Hugo* (1893) ; E. Faguet, *XIX^e siècle*. Lire aussi l'étude de M. Ph. Godet, *V. Hugo intime d'après sa correspondance* (*Gazette de Lausanne* des 2 et 3 décembre 1896) ; elle fait comprendre certains traits de caractère du poète qu'aucun critique n'avait signalés.

² Musset lui-même fut une des victimes de ce mal qu'il a si bien analysé.

gens ; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières, dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger : comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers, mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un

si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'envelopèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*¹.

Alors s'assit sur un monde en ruine une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient né au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leur ville ; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leur paroisse résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, et, dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants². De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de

¹ « Aux sauveurs du monde ». Les royalistes disaient alors que la bataille de Waterloo avait sauvé le monde de la tyrannie de Napoléon.

² Allusion aux émigrés qui venaient réclamer leurs biens confisqués par la Révolution et vendus comme biens nationaux.

grands noms retentissants, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles¹, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lys. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres ; » quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres ; » d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres ! »

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple ; il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi ; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine ; ils se souvinrent d'avoir vu le soir à la veillée, leurs aieules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur, à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant ; mais en rentrant au logis il virent trois paniers qu'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue ; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère ; ils firent voir l'horreur de la guerre, et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : « Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus ; » les autres : « Le peuple voulait le roi ;

¹ L'abeille était l'emblème napoléonien. Allusion aux anciens partisans de l'empereur, aux *girouettes*, comme on les appelait alors, qui s'étaient ralliés par intérêt au nouveau régime.

non, la liberté ; non, la raison ; non, la religion ; non, la constitution anglaise ; non, l'absolutisme ; » un autre ajouta : « Non, rien de tout cela ; mais le repos. »

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs, frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins ; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée ; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux, l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs ; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaieté même avait disparu. Peut-être

était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles, peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtues de noirs comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible ; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions ; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console.

.

Or, vers ce temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goëthe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Faust la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez sous la terre ! pardonnez-moi ! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais, en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté ? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert, et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez, et vos amantes vous avaient trahis, et vos amis, calomniés, et vos compatriotes, méconnus ; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort dans les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble Goëthe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne ? Vous pour qui la belle poésie était la

sœur de la science, ne pouvaient-elles ¹ à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori ? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant de formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres². Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de Ravenne, sous les orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée ? O Dieu, moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures ! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Lorenzaccio.¹

¹ *Lorenzaccio* (drame, 1834). Dans cette œuvre d'une beauté presque shakespearienne, Musset a peint une sorte de Junius Brutus italien du XVI^e siècle, Lorenzo de Médicis, surnommé Lorenzaccio par le peuple. Lorenzo a conçu le projet de délivrer Florence, sa patrie, de l'infâme tyrannie du duc Alexandre de Médicis son cousin, qui s'appuie sur une garnison allemande. Pour cacher son héroïque dessein, gagner la confiance du tyran et le frapper à coup sûr, il feint d'être vicieux et ignoble comme lui, laisse croire qu'il est lâche et vil, subit peu à peu toutes les hontes. Il finit cependant par souffrir cruellement de la souillure morale qu'il s'est imposée ; il doute de son œuvre, prévoyant que le peuple ne le comprendra pas et se laissera ravir de nouveau la liberté après la victoire. En effet, quand le duc est mort, Florence choisit un autre tyran et Lorenzaccio, dont la tête a été mise à prix, est assassiné par la foule stupide de Venise. Ce drame de Musset est une magnifique peinture de la Florence de 1536, corrompue, vénale et souillée de sang, au milieu de sa richesse.

¹ Grammaticalement cette phrase est incorrecte, il faudrait la corriger ainsi : « vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, *ne pouviez-vous pas*, grâce à elles deux, trouver dans etc., etc.

² Allusion au mot qu'on avait fait sur Platon : Les abeilles voltigeaient autour de ses lèvres pour prendre le miel de ses paroles.

ACTE PREMIER

Scène VI

Le bord de l'Arno.

MARIE SOLDERINI, CATHERINE GINORI

CATHERINE

Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage, et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir avec le bruit lointain de cette ville.

MARIE

Il est temps de rentrer ; noue ton voile autour de ton cou.

CATHERINE

Pas encore, à moins que vous n'ayez froid. Regardez, ma mère chérie¹ : que le ciel est beau ! Que tout cela est vaste et tranquille ! Comme Dieu est partout ! Mais vous baissez la tête ; vous êtes inquiète depuis ce matin.

MARIE

Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo ? La voilà la fable de Florence.

CATHERINE

O ma mère ! la lâcheté n'est point un crime ; le courage n'est pas une vertu : pourquoi la faiblesse est-elle blâmable ? Répondre des battements de son cœur est un triste privilège ; Dieu seul peut le rendre noble et digne d'admiration. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes ? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on.

MARIE

Aimerais-tu un homme qui a peur ? Tu rougis, Catherine ; Lorenzo est ton neveu, tu ne peux pas l'aimer ; mais figure-toi qu'il s'appelle de tout autre nom, qu'en penserais-tu ? Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval ? Quel homme lui serrerait la main ?

CATHERINE

Cela est triste, et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. Son cœur n'est peut-être pas celui d'un Médicis ; mais, hélas ! c'est encore moins celui d'un honnête homme.

¹ Catherine Ginori est la belle-sœur de Marie ; elle lui donne le nom de *mère*, parce qu'il y a entre elles une différence d'âge très grande : Catherine n'a guère que vingt-deux ans. (*Note de l'auteur*).

MARIE

N'en parlons pas, Catherine ; il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.

CATHERINE

Ah ! cette Florence ! c'est là qu'on l'a perdu ! N'ai-je pas vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition ? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant ? Et souvent encore aujourd'hui il me semble qu'un éclair rapide... — Je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui.

MARIE

Ah ! tout cela est un abîme ! Tant de facilité, un si doux amour de la solitude ! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, tout baigné de sueur, avec ses gros livres sous le bras ; mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs. Il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : « Celui-là est pauvre, celui-là est ruiné ; comment faire ? » Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque ! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie !

CATHERINE

Ne vous affligez pas.

MARIE

Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire, que le sang des Soderini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas ; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire ! Ah ! Catherine, il n'est même plus beau ; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout.

CATHERINE

Il est encore beau dans sa mélancolie étrange.

MARIE

Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône ? N'aurait-il pas pu y faire monter un jour la science d'un docteur, la plus belle jeunesse du monde, et couronner d'un diadème d'or tous mes songes chéris ? ne devais-je pas m'attendre à cela ? Ah ! Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir

vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une masure ensanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère.

CATHERINE

Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route ; rentrons, Marie ; tous ces bannis me font peur.

MARIE

Pauvres gens ! Ils ne doivent que faire pitié ! Ah ! ne puis-je voir un seul objet qu'il ne m'entre une épine dans le cœur ? Ne puis-je plus ouvrir les yeux ! Hélas ! ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo. Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui ; il n'en est pas un, parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait pas trahi. Leurs lettres, signées de leur nom, sont montrées au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un infâme usage jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les républicains s'adressent à lui comme à l'antique rejeton de leur protecteur ; sa maison leur est ouverte, les Strozzi eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippe ! Il y aura une triste fin pour tes cheveux gris ! Ah ! ne puis-je voir une fille sans pudeur, un malheureux privé de sa famille, sans que cela me crie : Tu es la mère de nos malheurs ! Quand serai-je là ?

Elle frappe la terre.

CATHERINE

Ma pauvre mère, vos larmes se gagnent.

Elles s'éloignent. — Le soleil est couché. — Un groupe de bannis se forme au milieu d'un champ.

ACTE TROISIÈME

Scène III

Une rue. — Un officier allemand et des soldats ; Thomas Strozzi au milieu d'eux.

L'OFFICIER

Si nous ne le trouvons pas chez lui, nous le trouverons chez les Pazzi.

THOMAS

Va ton train, et ne sois pas en peine ; tu sauras ce qu'il en coûte.

L'OFFICIER

Pas de menace ; j'exécute les ordres du duc, et n'ai rien à souffrir de personne.

THOMAS

Imbécile ! qui arrête un Strozzi ¹ sur la parole d'un Médicis !

Il se forme un groupe autour d'eux.

UN BOURGEOIS

Pourquoi arrêtez-vous ce seigneur ? nous le connaissons bien, c'est le fils de Philippe.

UN AUTRE

Lâchez-le ; nous répondons pour lui.

LE PREMIER

Oui, oui, nous répondons pour les Strozzi. Laisse-le aller, ou prends garde à tes oreilles.

L'OFFICIER

Hors de là, canaille ! laissez passer la justice du duc, si vous n'aimez pas les coups de hallebarde.

Pierre et Philippe arrivent.

PIERRE

Qu'y a-t-il ? quel est ce tapage ? Que fais-tu là, Thomas ?

LE BOURGEOIS

Empêche-le, Philippe, il veut emmener ton fils en prison.

PHILIPPE

En prison ? et sur quel ordre ?

PIERRE

En prison ? sais-tu à qui tu as affaire ?

L'OFFICIER

Qu'on saisisse cet homme !

Les soldats arrêtent Pierre.

PIERRE

Lâchez-moi, misérables, ou je vous éventre comme des pourceaux.

PHILIPPE

Sur quel ordre agissez-vous, Monsieur ?

L'OFFICIER, montrant l'ordre du duc.

Voilà mon mandat. J'ai ordre d'arrêter Pierre et Thomas Strozzi.

Les soldats repoussent le peuple, qui leur jette des cailloux.

PIERRE

De quoi nous accuse-t-on ? qu'avons-nous fait ? Aidez-moi, mes amis ; rossons cette canaille.

Il tire son épée. Un autre détachement de soldats arrive.

L'OFFICIER

Venez ici ; prêtez-moi main forte.

Pierre est désarmé.

¹ Les Strozzi étaient les chefs des républicains.

En marche ! et le premier qui approche de trop près, un coup de pique dans le ventre ! Cela leur apprendra à se mêler de leurs affaires.

PIERRE

On n'a pas le droit de m'arrêter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'Alexandre ! Où est l'ordre des Huit ?

L'OFFICIER

C'est devant eux que nous vous menons.

PIERRE

Si c'est devant eux, je n'ai rien à dire. De quoi suis-je accusé ?

UN HOMME DU PEUPLE

Comment, Philippe, tu laisses emmener tes enfants au tribunal des Huit !

PIERRE

Répondez donc, de quoi suis-je accusé ?

L'OFFICIER

Cela ne me regarde pas.

Les soldats sortent avec Pierre et Thomas.

PIERRE, en sortant.

N'ayez aucune inquiétude, mon père ; les Huit me renverront souper à la maison, et le bâtarde en sera pour ses frais de justice.

PHILIPPE, seul, s'asseyant sur un banc.

J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Où en sommes-nous donc, si une vengeance¹, aussi juste que le ciel que voilà est clair, est punie comme un crime ! Eh quoi ! les deux aînés d'une famille vieille comme la ville emprisonnés comme des voleurs de grand chemin ! la plus grossière insulte châtiée, un Salviati frappé, et des haliebardes en jeu ! Sors donc du fourreau, mon épée. Si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protègent l'homme de bien. O Christ ! la justice devenue une entre-metteuse ! l'honneur des Strozzi souffleté en place publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre ! Un Salviati jetant à la plus noble famille de Florence son gant taché de vin et de sang, et lorsqu'on le châtie, tirant pour se défendre le couperet du bourreau ! Lumière du soleil : j'ai parlé, il n'y a pas un quart d'heure, contre les idées de révolte, et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes paroles

¹ Pierre Strozzi a percé de son épée un des favoris du duc, l'ignoble Salviati, qui venait d'insulter lâchement sa sœur.

de paix sur les lèvres ! Allons ! mes bras, remuez ; et toi, vieux corps courbé par l'âge et par l'étude, redresse-toi pour l'action !

Entre Lorenzo.

LORENZO

Demandes-tu l'aumône, Philippe, assis au coin de cette rue ?

PHILIPPE

Je demande l'aumône à la justice des hommes : je suis un mendiant affamé de justice, et mon honneur est en haillons.

LORENZO

Quel changement va donc s'opérer dans le monde, et quelle nouvelle robe va revêtir la nature si le masque de la colère s'est posé sur le visage auguste et paisible du vieux Philippe ? O mon père ! quelles sont ces plaintes ? pour qui répands-tu sur la terre les bijoux les plus précieux qu'il y ait sous le soleil, les larmes d'un homme sans peur et sans reproche ?

PHILIPPE

Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo. Tu es un Médicis toi-même, mais seulement par ton nom, si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme sorte de l'histrion. Si tu as jamais été quelque chose d'honnête, sois-le aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

LORENZO

Oui, oui, je sais cela.

PHILIPPE

Est-ce là ta réponse ? Est-ce là ton visage, homme sans épée ?

LORENZO

Que veux-tu ? dis-le, et tu auras alors ma réponse.

PHILIPPE

Agir ! comment ? je n'en sais rien. Quel moyen employer, quel levier mettre sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve ? Quoi faire, que résoudre ? Quels hommes aller trouver ? je ne puis le savoir encore. Mais agir, agir, agir ! O Lorenzo ! le temps est venu. N'es-tu pas diffamé, traité de chien et de sans-cœur ? Si j'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle ; et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? Cet homme n'aime-t-il pas sa patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis ? Tu le disais, et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

LORENZO

Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête!

PHILIPPE

Ami, rire d'un vieillard désespéré, cela porte malheur; si tu dis vrai, à l'action! J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai reçu. Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démente, et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage, quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd pour te croire, aveugle pour t'aimer; j'ai laissé l'ombre de ta réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne. Sois honnête, car je l'ai été; agis, car tu es jeune, et je suis vieux.

LORENZO

Pierre et Thomas sont en prison; est-ce là tout?

PHILIPPE

O ciel et terre! oui, c'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que j'ai baisées autant de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse; oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité.

LORENZO

Ne me parle pas sur ce ton: je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante.

Il s'asseyait près de Philippe.

PHILIPPE

Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu? On m'arracherait les bras et les jambes que, comme le serpent, les morceaux mutilés de Philippe se rejoindraient encore et se lèveraient pour la vengeance. Je connais si bien tout cela! Les Huit! un tribunal d'hommes de marbre! une forêt de spectres, sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se résoudre en un mot sans appel. Un mot, un mot, ô conscience! Ces hommes-là mangent, ils dorment, ils ont des femmes et des filles! Ah! qu'ils tuent et qu'ils égorgent, mais pas mes enfants, pas mes enfants!

LORENZO

Pierre est un homme: il parlera, et il sera mis en liberté.

PHILIPPE

O mon Pierre, mon premier né!

LORENZO

Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille; ou faites mieux, quittez Florence. Je vous réponds de tout si vous quittez Florence.

PHILIPPE

Moi, un banni! moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière! O Dieu! tout cela pour une parole d'un Salviati!

LORENZO

Sachez-le, Salviati voulait séduire votre fille, mais non pas pour lui seul.

PHILIPPE

Et nous n'agissons pas! O Lorenzo! Lorenzo! tu es un homme ferme, toi; parle-moi, je suis faible et mon cœur est trop intéressé dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu! J'ai trop réfléchi ici-bas; j'ai trop tourné sur moi-même, comme un cheval de pressoir; je ne vaux plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses; je le ferai.

LORENZO

Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

PHILIPPE

Voilà qui est certain, je vais aller chez les Pazzi; là sont cinquante jeunes gens tous déterminés. Ils ont juré d'agir; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce soir, j'inviterai à souper les quarante membres de ma famille; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons! rien n'est encore fait. Que les Médicis prennent garde à eux! Adieu, je vais chez les Pazzi; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

LORENZO

Il y a plusieurs démons, Philippe; celui qui te tente en ce moment n'est pas le moindre de tous.

PHILIPPE

Qu veux-tu dire?

LORENZO

Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel: la liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres; son vol est si rapide que nul ne peut dire où il va.

Prends-y garde ! une fois dans ma vie je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres ; le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non, n'en parlons pas.

PHILIPPE

Je ne comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

LORENZO

N'avez-vous dans la tête que cela : délivrer vos fils ? Mettez la main sur la conscience ; quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas comme un chariot étourdissant au milieu de cette jeunesse ?

PHILIPPE

Eh bien ! oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai !

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité.¹

PHILIPPE

Que veut dire ceci ? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte ? Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes !

LORENZO

Je suis en effet précieux pour vous, car je tuerai Alexandre.

PHILIPPE

Toi ?

LORENZO

Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants ; si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition ; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous répète que d'ici à quelques jours il n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence qu'il n'y a de soleil à minuit.

PHILIPPE

Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la liberté ? Ne viendra-t-elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fais ?

LORENZO

Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

¹ Lorenzaccio veut tuer le duc et délivrer sa patrie ; mais il doute de l'utilité de son acte parce qu'il ne croit plus à la vertu des hommes.

PHILIPPE

Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle ; tu m'irrites singulièrement.

LORENZO

Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie que Niobé sur ses filles.

PHILIPPE

Eh bien, Lorenzo ?

LORENZO

Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

PHILIPPE

J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver.

LORENZO

Et moi aussi. J'étais heureux alors ; j'avais le cœur et les mains tranquilles ; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal ; mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue : si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. Que te dirais-je de plus ? Tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

PHILIPPE

L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu ?

LORENZO

Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait

de son piédestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique serait peut-être semblable à ce que j'ai été le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée : il faut que je sois un Brutus.

PHILIPPE

Tu m'étonnes de plus en plus.

LORENZO

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII ; je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ; je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE

Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !

LORENZO

La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles ; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PHILIPPE

Tu baisses la tête ; tes yeux sont humides.

LORENZO

Non, je ne rougis point ; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le

bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas plus entouré de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissé autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir ?

PHILIPPE

Tu es notre Brutus si tu dis vrai.

LORENZO

Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe ; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant, je connais les hommes, et je te conseille de ne pas t'en mêler.

PHILIPPE

Pourquoi ?

LORENZO

Ah ! vous avez vécu tout seul, Philippe. Pareil à un fanal éclatant, vous êtes resté immobile au bord de l'océan des hommes, et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lumière ; du fond de votre solitude, vous trouviez l'océan magnifique sous le dais splendide des cieux ; vous ne comptiez pas chaque flot, vous ne jetiez pas la sonde ; vous étiez plein de confiance dans l'ouvrage de Dieu. Mais moi, pendant ce temps-là, j'ai plongé ; je me suis enfoncé dans cette mer houleuse de la vie ; j'en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre ; tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans.

PHILIPPE

Ta tristesse me fend le cœur.

LORENZO

C'est parce que je vous vois tel que j'ai été, et sur le point de faire ce que j'ai fait, que je vous parle ainsi. Je ne méprise point les hommes ; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont. La vie est comme une cité, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des palais ; mais il ne faut pas entrer dans les tripots, ni s'arrêter en rentrant chez soi, aux fenêtres des mauvais quartiers. Voilà mon avis, Philippe ; s'il s'agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille ; c'est le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie après une petite semonce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à t'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

PHILIPPE

Je conçois que le rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées. Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hildeuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

LORENZO

Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus. Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé. Ne mets pas la main là-dedans, si tu respectes quelque chose.

PHILIPPE

Arrête ! ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté.

LORENZO

Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio ! et les enfants ne me jettent pas de la boue ! Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré¹, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrue qui me fende en deux comme une bûche pourrie !

PHILIPPE

Si tu n'as vu que le mal, je te plains ; mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien ; comme l'ombre existe, mais non sans la lumière.

LORENZO

Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes : c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons ; mais à quoi servent-ils ? que font-ils ? comment agissent-ils ? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort ? Il y a de certains côtés par où tout devient bon : un chien est un ami fidèle ; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres, et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne à une lieue. Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront.

PHILIPPE

Pauvre enfant, tu me navres le cœur ! Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux

¹ Il fait allusion ici à tout le mal qu'il a dû accomplir pour tromper le duc sur son dessein et gagner sa confiance.

cœur, Lorenzo, de penser que tu es honnête ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues de bronze d'Harmodius et d'Aristogiton.

LORENZO

Philippe, Philippe, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber ; elle reste immobile jusqu'à la mort, tenant toujours ce voile terrible, et l'élevant de plus en plus au-dessus de la tête de l'homme, jusqu'à ce que l'ange du sommeil éternel lui bouche les yeux.

PHILIPPE

Toutes les maladies se guérissent ; et le vice est une maladie aussi.

LORENZO

Il est trop tard. Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement ; maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la mort au milieu de ma gâté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire ; ne travaille pas pour ta patrie.

PHILIPPE

Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujours, et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons. Que tu aies pris une route dangereuse, cela peut être ; pourquoi ne pourrais-je pas en prendre une autre qui me mènerait au même point ? Mon intention est d'en appeler au peuple, et d'agir ouvertement.

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe ; celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes.

PHILIPPE

Je crois à l'honnêteté des républicains.

LORENZO

Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre ! une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux, ni le peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler ; parle, si tu veux, mais prends garde à tes paroles, et encore plus à tes actions. Laisse-moi faire mon coup : tu as les mains pures, et moi je n'ai rien à perdre.

Fais-le, et tu verras.

PHILIPPE

LORENZO

Soit, — mais souviens-toi de ceci. Vois-tu dans cette petite maison cette famille assemblée autour d'une table ? ne dirait-on pas des hommes ? Ils ont un corps, et une âme dans ce corps. Cependant, s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi.

PHILIPPE

Tu me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand avec des mains comme les tiennes ?

LORENZO

Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants.

PHILIPPE

Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles ?

LORENZO

Pourquoi ? tu le demandes ?

PHILIPPE

Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, comment le commets-tu ?

LORENZO

Tu me demandes cela en face ? Regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.

PHILIPPE

Quel abîme ! quel abîme tu m'ouvres !

LORENZO

Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette, (il frappe sa poitrine) il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte ? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage de vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Si tu honores

en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécution des hommes empoisonne le pain que je mâche ; j'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. Dieu merci ! c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je ferai tailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang.

Carmosine ¹.

Carmosine, la fille du médecin Maître Bernard, a vu dans un tournoi Pierre d'Aragon, roi de Sicile, et en est devenue éperdument amoureuse. Depuis lors, elle refuse d'épouser Périllo, son ami d'enfance, et se meurt d'amour. Son confident, le troubadour Minuccio, tente de la sauver en racontant tout au roi. Il espère que le prince guérira la pauvre énamourée en lui donnant une preuve d'amitié qui consolera un peu son cœur. C'est en effet ce qui arrive, grâce à la délicate et généreuse intervention de la reine. La scène se passe en Sicile, mais dans la Sicile du pays bleu et du platonisme chevaleresque.

ACTE DEUXIÈME

Scène VII

LE ROI

Silence ! Récite d'abord ta chanson ; tu nous diras ensuite quel est l'auteur. On porte ainsi un meilleur jugement.

MINUCCIO

Votre Majesté se rit des principes. Que deviendrait la justice littéraire, si on lui mettait un bandeau comme à l'autre ? L'auteur de ma romance est une jeune fille.

LA REINE

En vérité !

MINUCCIO

Une jeune fille charmante, belle et sage, aimable et modeste ; et ma romance est une plainte amoureuse.

¹ Comédie en 3 actes (1850). Ce n'est pas la plus forte mais la plus exquise des comédies de Musset.

LA REINE

Tout aimable qu'elle est, elle n'est donc pas aimée ?

MINUCCIO

Non, Madame, et elle aime jusqu'à en mourir. Le ciel lui a donné tout ce qu'il faut pour plaire, et en même temps pour être heureuse ; son père, homme riche et savant, la chérit de toute son âme, ou plutôt l'idolâtre, et sacrifierait tout ce qu'il possède pour contenter le moindre des désirs de sa fille ; elle n'a qu'à dire un mot pour voir à ses pieds une foule d'adorateurs empressés, jeunes, beaux, brillants, gentilshommes même, bien qu'elle ne soit pas noble. Cependant, jusqu'à dix-huit ans, son cœur n'avait pas encore parlé. De tous ceux qu'attiraient ses charmes, un seul, fils d'un ancien ami, n'avait pas été repoussé. Dans l'espoir de faire fortune et de voir agréer ses soins, il s'était exilé volontairement, et durant de longues années il avait étudié pour être avocat.

LE ROI

Encore un avocat !

MINUCCIO

Oui, Sire ; et maintenant il est revenu plus heureux encore qu'il n'est fier d'avoir conquis son nouveau titre, comptant d'ailleurs sur la parole du père, et demandant pour toute réponse qu'il lui soit permis d'espérer ; mais pendant qu'il était absent, l'indifférente et cruelle beauté a rencontré, pour son malheur, celui qui devait venger l'Amour. Un jour, étant à sa fenêtre avec quelques-unes de ses amies, elle vit passer un cavalier qui allait aux fêtes de la reine. Elle le suivit, ce cavalier ; elle le vit au tournoi où il fut le vainqueur... Un regard décida de sa vie.

LE ROI

Voilà un singulier roman.

MINUCCIO

Depuis ce jour, elle est tombée dans une mélancolie profonde, car celui qu'elle aime ne peut lui appartenir. Il est marié à une femme... la plus belle, la meilleure, la plus séduisante qui soit peut-être dans ce royaume, et il trouve une amante dans une épouse fidèle. La pauvre dédaignée ne s'abuse pas, elle sait que sa folle passion doit rester cachée dans son cœur ; elle s'étudie incessamment à ce que personne n'en pénètre le secret ; elle évite toute occasion de revoir l'objet de son amour ; elle se défend même de prononcer son nom ; mais l'infortunée a perdu le sommeil, sa raison s'affaiblit, une langueur mortelle la fait pâlir de jour en jour ; elle ne veut pas parler de ce qu'elle aime, et elle

ne peut penser à autre chose ; elle refuse toute consolation, toute distraction ; elle repousse les remèdes que lui offre un père désolé, elle se consume, elle se fond comme la neige au soleil. Enfin, sur le bord de la tombe, la douleur l'oblige à rompre le silence. Son amant ne la connaît pas, il ne lui a jamais adressé la parole, peut-être même ne l'a-t-il jamais vue ; elle ne veut pas mourir sans qu'il sache pourquoi, et elle se décide à lui écrire ainsi :

Il lit :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
A mon Seigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.

La mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve :
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.
Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée.
Mourant ainsi, que la mort me fait peur !
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir ?
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas ! Amour, fais-lui mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui, du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais si je ne l'avais vu ;

Dis-lui qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

LA REINE

Tu dis que cette romance est d'une jeune fille ?

MINUCCIO

Oui, Madame.

LA REINE

Si cela est vrai, tu lui diras qu'elle a une amie, et tu lui donneras cette bague.

Elle ôte une bague de son doigt.

LE ROI

Mais pour qui cette chanson a-t-elle été faite ? Il semble, d'après les derniers mots, que ce doive être pour un étranger. Le connais-tu ? quel est son nom ?

MINUCCIO

Je puis le dire à Votre Majesté, mais à elle seule.

LE ROI

Bon ! quel mystère !

MINUCCIO

Sire, j'ai engagé ma parole.

LE ROI

Eloignez-vous donc, mesdemoiselles. Je suis curieux de savoir ce secret. Quant à la reine, tu sais que je suis seul quand il n'y a qu'elle près de moi.

Les demoiselles se retirent au fond du théâtre.

MINUCCIO

Sire, je le sais et je suis prêt...

LA REINE

Non, Minuccio. Je te remercie d'avoir assez bonne opinion de moi pour me confier ton honneur ; mais puisque tu l'as engagé, je ne suis plus ta reine en ce moment, je ne suis qu'une femme, qui ne veut pas être cause qu'un galant homme puisse se faire un reproche.

Elle sort.

LE ROI

Eh bien ! à qui s'adressent ces vers ?

MINUCCIO

Votre Majesté a-t-elle oublié qui fut vainqueur au dernier tournoi ?

LE ROI

Hé, par la croix-Dieu ! c'est moi-même.

MINUCCIO

C'est à vous-même aussi que ces vers sont adressés.

LE ROI

A moi, dis-tu ?

MINUCCIO

Oui, Sire. Dans ce que j'ai raconté, je n'ai rien dit qui ne fût véritable. Cette jeune fille que je vous ai dépeinte belle, jeune, charmante, et mourante d'amour, elle existe, elle demeure là, à deux pas de votre palais ; qu'un de vos officiers m'accompagne, et qu'il vous rende compte de ce qu'il aura vu. Cette pauvre enfant attend la mort, c'est à sa prière que je vous parle ; sa beauté, sa souffrance, sa résignation, sont aussi vraies que son amour. — Carmosine est son nom.

LE ROI

Cela est étrange.

MINUCCIO

Et ce jeune homme à qui son père l'avait promise, qui est allé étudier à Padoue, et qui comptait l'épouser au retour, Votre Majesté l'a vu ce matin même ; c'est lui qui est venu demander du service à l'armée de Naples ; celui-là mourra aussi, j'en réponds, et plus tôt qu'elle, car il se fera tuer.

LE ROI

Je m'en suis douté. Cela ne doit pas être ; cela ne sera pas. Je veux voir cette jeune fille.

MINUCCIO

L'extrême faiblesse où elle est...

LE ROI

J'irai. Cela semble te surprendre ?

MINUCCIO

Sire, je crains que votre présence...

LE ROI

Ne disais-tu pas, tout à l'heure, que tu aurais parlé devant la reine ?

MINUCCIO

Oui, Sire.

LE ROI

Viens chez elle avec moi.

ACTE TROISIÈME

Scène IX

Dans l'intervalle, le roi a tout raconté à la reine qui, touchée de pitié, va trouver la jeune fille, la console et lui offre une place auprès d'elle, mais en lui demandant de la part du roi d'épouser Périllo. En présence de tant de générosité, Carmosine sent son pauvre cœur moins malheureux ; elle comprend que maintenant elle pourra guérir. La scène qui suit montre l'achèvement de cette délicate cure d'âme.

LE ROI

Vous avez là un grand jardin, cela est commode et agréable.

MAÎTRE BERNARD

Oui, Sire, cela est commode, et, en effet...

LE ROI

Où est votre fille ?

MAÎTRE BERNARD

La voilà, Sire, devant votre Majesté...

LE ROI

Est-elle mariée ?

MAÎTRE BERNARD

Non, Sire, pas encore..., c'est-à-dire..., si votre Majesté...

LE ROI, à Carmosine.

C'est donc vous, gentille demoiselle, qui êtes souffrante et en danger, dit-on ? Vous n'avez pas le visage à cela.

MAÎTRE BERNARD

Elle a été, Sire, et elle est encore gravement malade. Il est vrai que, depuis ce matin à peu près, l'amélioration est notable.

LE ROI

Je m'en réjouis. En bonne foi, il serait fâcheux que le monde fût sitôt privé d'une si belle enfant.

A Carmosine.

Approchez un peu, je vous prie.

SER VESPASIANO, à Minuccio.

Voyez-vous ce que je vous ai dit ? Il va arranger toute l'affaire. Calatabellote est à moi.

MINUCCIO

Point, c'est une simple consultation qu'ils vont faire en particulier. Les Espagnols tiennent cela des Arabes. Le roi est un grand médecin ; c'est la méthode d'Albucasis.

LE ROI, à Carmosine.

Vous tremblez, je crois. Vous défiez-vous de moi ?

CARMOSINE

Non, Sire.

LE ROI

Eh bien ! donc, donnez-moi la main. Que veut dire ceci, la belle fille ? Vous qui êtes jeune et qui êtes faite pour réjouir le cœur des autres, vous vous laissez avoir du chagrin ? Nous vous prions, pour l'amour de nous, qu'il vous plaise de prendre courage, et que vous soyez bientôt guérie.

CARMOSINE

Sire, c'est mon trop peu de force à supporter une trop grande peine

qui est la cause de ma souffrance. Puisque vous avez pu m'en plaindre, j'espère que Dieu m'en délivrera.

LE ROI

Voilà qui est bien, mais ce n'est pas tout. Il faut m'obéir sur un autre point. Quelqu'un vous en a-t-il parlé ?

CARMOSINE

Sire, on m'a dit toute la bonté, toute la pitié qu'on daignait avoir...

LE ROI

Pas autre chose ?

A la Reine.

Est-ce vrai, Constance ?

LA REINE

Pas tout à fait.

LE ROI

Belle Carmosine, je parlerai en roi et en ami. Le grand amour que vous nous avez porté vous a, près de nous, mise en grand honneur ; et celui qu'en retour nous voulons vous rendre, c'est de vous donner de notre main, en vous priant de l'accepter, l'époux que nous avons choisi.

Il fait signe à Périllo, qui s'avance et s'incline.

Après quoi, nous voulons toujours nous appeler votre chevalier, et porter dans nos passes d'armes votre devise et vos couleurs, sans demander autre chose de vous, pour cette promesse, qu'un seul baiser.

LA REINE, à Carmosine.

Donne-le, mon enfant, je ne suis pas jalouse.

CARMOSINE, donnant son front à baiser au roi.

Sire, la reine a répondu pour moi¹.

THÉOPHILE GAUTIER

Né à Tarbes en 1811, mort à Paris en 1872.

Dans l'école romantique dont il fut l'un des plus ardents promoteurs, il est le peintre, l'artiste visuel par excellence ; il a su merveilleusement employer les mots pour rendre le relief, la couleur, les mille aspects de la vie extérieure. A ce point de vue, il a même fait école ; les grands descripteurs postérieurs à 1850 sont ses disciples.

¹ Principales œuvres en prose de Musset : *La Confession d'un enfant du siècle* (1836) ; *Comédies et proverbes*. Pour l'étudier, lire : P. de Musset : *Biographie d'A. de Musset* ; A. Barine, *A. de Musset* (1893), Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique* ; E. Faguet, *XIX^e siècle* ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique*.

Les critiques actuels ne veulent voir en lui qu'un admirable virtuose du style ; comme à V. Hugo, ils lui refusent les idées ; ses ouvrages de critique, remarquables en bien des parties, prouvent que cette opinion est fautive. Il ne pratiqua complètement que dans ses vers la théorie de l'art pour l'art dont on lui a fait un reproche.

Une course de taureaux à Malaga¹.

Montès ne se contente pas, comme les autres épées, de tuer le taureau lorsque le signal de sa mort est donné. Il surveille la place, dirige le combat, vient au secours des *picadores* ou des *chulos* en péril. Plus d'un *torero* doit la vie à son intervention. Un taureau, ne se laissant pas distraire par les capes qu'on agitait devant lui, fouillait le ventre d'un cheval qu'il avait renversé, et tâchait d'en faire autant au cavalier abrité sous le cadavre de sa monture. Montès prit la bête farouche par la queue, et lui fit faire trois ou quatre tours de valse à son grand déplaisir et aux applaudissements frénétiques du peuple entier, ce qui donna le temps de relever le *picador*. Quelquefois il se plante tout debout devant le taureau, les bras croisés, l'œil fixe, et le monstre s'arrête subitement, subjugué par ce regard clair, aigu et froid comme une lame d'épée. Alors ce sont des cris, des hurlements, des vociférations, des trépignements, des explosions de bravos dont on ne peut se faire une idée : le délire s'empare de toutes les têtes, un vertige général agite sur les bancs les quinze mille spectateurs, ivres d'*aguardiente*², de soleil et de sang ; les mouchoirs s'agitent, les chapeaux sautent en l'air, et Montès, seul calme dans cette foule, savoure en silence sa joie profonde et contenue, et salue légèrement comme un homme capable de bien d'autres prouesses. Pour de pareils applaudissements, je conçois qu'on risque sa vie à chaque minute ; ils ne sont pas trop payés. O chanteurs aux gosiers d'or, danseuses aux pieds de fée, comédiens de tous genres, empereurs et poètes, qui vous imaginez avoir excité l'enthousiasme, vous n'avez pas entendu applaudir Montès !

Quelquefois les spectateurs eux-mêmes le supplient de daigner exécuter un de ces tours d'adresse dont il sort toujours vainqueur. Une jolie fille lui crie en lui jetant un baiser : « Allons, señor Montès, allons, Paquirro (c'est son prénom), vous qui êtes si galant, faites quelque pe-

¹ Extrait du : *Voyage en Espagne*. Mots techniques : *torero*, celui qui combat le taureau à pied ; *toreador*, celui qui combat à cheval ; *picador*, celui qui excite le taureau ; *banderillero*, celui qui lance à l'animal des dards ornés de rubans ; *chulo*, porte-cape ; *matador*, celui qui le tue ; *toril*, la loge des taureaux ; *tablas*, barrière protectrice permettant aux hommes d'éviter le taureau en cas de danger.

² Eau-de-vie.

tite chose, *una cosita*, pour une dame. » Et Montès saute par-dessus le taureau en lui appuyant le pied sur la tête, ou bien il lui secoue sa cape devant le mufle, et par un mouvement brusque, s'en enveloppe de façon à former une draperie élégante, aux plis irréprochables; puis il fait un saut de côté et laisse passer la bête lancée trop fort pour se retenir.

La manière de tuer de Montès est remarquable par la précision, la sûreté et l'aisance de ses coups; avec lui, toute idée de danger s'évanouit; il a tant de sang-froid, il est si maître de lui-même, il paraît si certain de sa réussite, que le combat ne semble plus qu'un jeu; peut-être même l'émotion y perd-elle. Il est impossible de craindre pour sa vie; il frappera le taureau où il voudra, quand il voudra, comme il voudra. Les chances du duel sont parfois trop inégales; un *matador* moins habile produit quelquefois un effet plus saisissant par les risques et les chances qu'il court. Ceci paraîtra sans doute d'une barbarie bien raffinée; mais les *aficionados*, tous ceux qui ont vu des courses et qui se sont passionnés pour un taureau franc et brave, nous comprendront assurément. Un fait qui se passa le dernier jour des courses prouvera la vérité de notre assertion, et fit voir un peu durement à Montès jusqu'à quel point le public espagnol poussait l'esprit d'impartialité envers les hommes et envers les bêtes.

Un magnifique taureau noir venait d'être lâché dans la place. A la manière brusque dont il était sorti du *toril*, les connaisseurs en avaient conçu la plus haute opinion. Il réunissait toutes les qualités d'un taureau de combat: ses cornes étaient longues, aiguës, les pointes bien tournées; les jambes sèches, fines et nerveuses, promettaient une grande légèreté; son large fanon, ses flancs développés, indiquaient une force immense. Aussi portait-il dans le troupeau le nom de Napoléon, comme le seul nom qui pût qualifier sa supériorité incontestable. Sans la moindre hésitation, il fondit sur le *picador* posté auprès des *tablas*, le renversa avec son cheval, qui resta mort sur le coup, puis s'élança sur le second, qui ne fut pas plus heureux, et qu'on eut à peine le temps de faire passer par dessus les barrières, tout moulu et tout froissé de sa chute. En moins d'un quart d'heure, sept chevaux éventrés gisaient sur le sable; les *chulos* n'agitaient que de bien loin leurs capes de couleur, et ne perdaient pas de vue les palissades, sautant de l'autre côté dès que Napoléon faisait mine d'approcher. Montès lui-même paraissait troublé, et même une fois il avait posé le pied sur le rebord de la charpente des *tablas*, prêt à les franchir en cas d'alerte et de poursuite trop vive, ce qu'il n'avait pas fait dans deux courses

précédentes. La joie des spectateurs se traduisait en exclamations bruyantes, et les compliments les plus flatteurs pour le taureau s'élançaient de toutes les bouches. Une nouvelle prouesse de l'animal vint porter l'enthousiasme au dernier degré d'exaspération.

Un *sobresaliente* (doublure) de *picador*, car les deux chefs d'emploi étaient hors de combat, attendait, la lame baissée, l'assaut du terrible Napoléon qui, sans s'inquiéter de sa piqure à l'épaule, prit le cheval sous le ventre d'un premier coup de tête, lui fit tomber les jambes de devant sur le rebord des *tablas* et, d'un second lui soulevant la croupe, l'envoya avec son maître de l'autre côté de la barrière, dans le couloir de refuge qui circule tout autour de la place.

Un si bel exploit fit éclater des tonnerres de bravos. Le taureau était maître de la place qu'il parcourait en vainqueur, s'amusant, faute d'adversaires, à retourner et à jeter en l'air les cadavres des chevaux qu'il avait décousus. La provision de victimes était épuisée, et il n'y avait plus dans l'écurie de quoi remonter les *picadores*. Les *banderilleros* se tenaient enfourchés sur les *tablas*, n'osant descendre harceler de leurs flèches ornées de papier ce redoutable lutteur, dont la rage n'avait pas besoin, à coup sûr, d'excitations. Les spectateurs impatientes de cette espèce d'entr'acte, criaient : « *Las banderillas ! las banderillas ! Fuego al alcalde !* le feu à l'alcalde qui ne donne pas l'ordre ! » Enfin, sur un signe du gouverneur de la place, un *banderillero* se détacha du groupe et planta deux flèches dans le cou de la bête furieuse, et se sauva de toute sa vitesse, mais pas assez promptement encore, car la corne lui effleura le bras et lui fendit la manche. Alors, malgré les vociférations et les huées du peuple, l'alcalde donna l'ordre de la mort, et fit signe à Montès de prendre sa *muleta* et son épée, en dépit de toutes les règles de la tauromachie qui exigent qu'un taureau ait reçu au moins quatre paires de *banderillas* avant d'être livré à l'estoc du *matador*.

Montès, au lieu de s'avancer comme d'habitude au milieu de l'arène, se posa à une vingtaine de pas de la barrière, pour avoir un refuge en cas de malheur ; il était fort pâle, et, sans se livrer à aucune de ces gentillesses, coquetterie du courage, qui lui ont valu l'admiration de l'Espagne, il déploya la *muleta* écarlate, et appela le taureau qui ne se fit pas prier pour venir. Montès exécuta trois ou quatre passes avec la *muleta* tenant son épée horizontale à la hauteur des yeux du monstre, qui tout à coup tomba comme foudroyé et expira après un bond convulsif. L'épée lui était entrée dans le front et avait piqué la cervelle, coup défendu par les lois de la tauromachie, le *matador* devant

passer le bras entre les cornes de l'animal et lui donner l'estocade entre la nuque et les épaules, ce qui augmente le danger de l'homme et donne quelque chance à son bestial adversaire.

Quand on eut compris le coup, car ceci s'était passé avec la rapidité de la pensée, un hurra d'indignation s'éleva des *tendidos* aux *palcos*¹ ; un ouragan d'injures et de sifflets éclata avec un tumulte et un fracas inouïs. « Boucher, assassin, brigand, voleur, galérien, bourreau ! » étaient les termes les plus doux. « A Ceuta Montès ! au feu Montès ! les chiens à Montès ! mort à l'alcade ! » tels étaient les cris qui retentissaient de toutes parts. Jamais je n'ai vu une fureur pareille, et j'avoue en rougissant que je la partageais. Les vociférations ne suffirent bientôt plus ; l'on commença à jeter sur le pauvre diable des éventails, des chapeaux, des bâtons, des jarres pleines d'eau et des fragments de bancs arrachés. Il y avait encore un taureau à tuer, mais sa mort passa inaperçue à travers cette horrible bacchanale, et ce fut José Parra, la seconde épée, qui l'expédia en deux estocades assez bien portées. Quant à Montès, il était livide, son visage verdissait de rage, ses dents imprimaient des marques sanglantes sur ses lèvres blanches, quoiqu'il affichât un grand calme et s'appuyât avec une grâce affectée sur la garde de son épée, dont il avait essuyé dans le sable la pointe rougie contre les rêgles.

Le feu à Constantinople².

J'étais un jour assis sur une tombe, occupé à griffonner quelques vers, dans le petit Champ-des-Morts de Péra, lorsque je vis monter à travers les cyprès une fumée bleuâtre qui devint jaune, puis noire, et laissa passer quelques jets de flamme étouffés par l'éclatante lumière du soleil ; je me levai, je cherchai une place découverte, et j'aperçus au bas de la colline funèbre Kassim-Pacha qui brûlait. Kassim-Pacha est un quartier assez misérable, peuplé de pauvres gens : de Juifs, d'Arméniens, resserré entre le cimetière et l'arsenal. — Je descendis sa principale rue, bordée d'échoppes et de baraques, dont le milieu est occupé par un ruisseau fangeux, espèce d'égoût à ciel ouvert, traversé de pontceaux ; l'incendie était encore concentré aux environs d'une mosquée dont je ne saurais mieux comparer le minaret qu'à une chandelle

¹ Les *tendidos* sont les tribunes où s'entasse le peuple ; les *palcos*, les loges des grands seigneurs.

² Extrait de *Constantinople* (1854). La description qui suit donne une idée de ce qui se passe encore aujourd'hui assez fréquemment dans la capitale de la Turquie.

coiffée d'un éteignoir de fer blanc. Je craignais de voir ce minaret fondre dans les flammes, qu'un changement de vent poussa dans une autre direction, en sorte que ceux qui croyaient n'avoir rien à craindre se trouvèrent subitement menacés.

La rue était encombrée de négresses portant des matelas roulés, de hammals chargés de coffres, d'hommes sauvant leurs tuyaux de pipes, de femmes effarées trainant d'une main un enfant, et de l'autre un paquet de hardes ; de cawas et de soldats armés de longs crochets, de saccas courant à travers la foule, leurs pompes sur l'épaule, d'hommes à cheval galopant pour aller chercher du renfort, sans le moindre souci des piétons ; tout le monde se heurtait, se bousculait, se renversait, avec des cris et des injures en toutes sortes d'idiomes. Le tumulte était à son comble. Pendant ce temps, la flamme marchait en élargissant le cercle de ses ravages. Craignant d'être jeté à terre et foulé aux pieds, je regagnai la hauteur de Péra, et, me hissant sur un cippe de marbre de Marmara, je regardai, en compagnie de Turcs, de Grecs et de Francs, le triste spectacle qui se déroulait au pied de la colline.

Les rayons brûlants du midi tombaient d'aplomb sur les toits de tuiles brunes ou de planches goudronnées de Kassim-Pacha, dont les maisons s'allumaient successivement comme les fusées d'un feu d'artifice. D'abord on voyait un petit jet de fumée blanche sortir par quelque interstice, puis une mince langue écarlate suivait la fumée blanche, la maison noircissait, les fenêtres rougeoyaient, et au bout de quelques minutes tout s'effondrait dans un nuage de cendres.

Sur ce fond de vapeur enflammée se dessinaient, au bord des toits, en silhouettes noires, des hommes qui versaient de l'eau sur les planches pour les empêcher de prendre feu ; d'autres, avec des haches et des crocs, abattaient des pans de murs pour circonscrire l'incendie. Des saccas, debout sur une poutre transversale restée intacte, dirigeaient le bec de leurs pompes contre ces flammes ; de loin, ces pompes aux flexibles tuyaux de cuir, à l'ajustage de cuivre luisant, avaient l'air de couleuvres irritées combattant des dragons ignivomes et leur dardant des éclairs argentés. Quelquefois le dragon crachait de ses flancs noirs un tourbillon d'étincelles pour faire reculer la couleuvre ; mais celle-ci revenait à la charge, sifflante et furieuse, vibrant¹ une lance d'eau scintillante comme le diamant. Après des apaisements et des recrudescences, l'incendie s'éteignit faute de pâture ; il ne resta que quelques fumées qui montaient lentement des charbons et des décombres.

¹ Expression incorrecte, *vibrer* étant un verbe neutre.

Le lendemain, j'allai visiter le lieu du sinistre. Deux ou trois cents maisons avaient brûlé. C'était peu de chose si l'on considère l'extrême combustibilité des matériaux ; la mosquée, protégée par ses murailles et ses cloîtres de pierre, était restée intacte. Sur l'emplacement des baraques réduites en cendres s'élevaient seules les cheminées de briques dont les tuyaux avaient résisté à l'action du feu. Rien n'était plus bizarre que ces obélisques rougeâtres isolés des constructions qui les entouraient la veille. On eût dit un jeu d'énormes quilles plantées là pour l'amusement de Typhon ou de Briarée¹.

Sur les ruines chaudes et fumantes encore de leurs maisons, les anciens propriétaires s'étaient construit déjà des abris provisoires au moyen de nattes de jonc, de vieux tapis et de morceaux de toile à voile soutenus par des piquets, et fumaient leur pipe avec toute la résignation du fatalisme oriental ; des chevaux étaient attachés à des pieux à la place où avait été leur écurie ; des pans de cloison et des bouts de planches clouées reconstituaient le harem ; un cawadji² cuisinait son moka au fourneau, seul reste de sa boutique, sur l'emplacement de laquelle se tenaient accroupis, dans la cendre, tous ses fidèles clients ; plus loin, les boulangers écrémaient, avec des sébiles de bois, des tas de blé dont la flamme avait grillé seulement la première couche ; de pauvres diables cherchaient sous les braises mal éteintes des clous et des ferrailles, débris de leur fortune, mais sans avoir l'air autrement désolé. Je ne vis pas à Kassim-Pacha ces groupes éperdus, ululants et désespérés, qu'un événement pareil ferait se tordre, en France, sur les décombres d'un village ou d'un quartier incendié ; être brûlé, à Constantinople, est une chose toute simple...

J'avais vu l'incendie de jour ; il ne me manquait plus que l'incendie de nuit. Ce spectacle ne se fit pas attendre ; un soir, une lueur pourprée, que je ne saurais mieux comparer qu'aux rougeurs de l'aurore boréale, teignit le ciel de l'autre côté de la Corne-d'Or ; je prenais une glace sur la promenade du petit Champ, et je descendis immédiatement pour fréter un caïque et me transporter au lieu du sinistre, lorsqu'en passant près de la tour de Galata, un de mes amis de Constantinople, qui m'accompagnait, eut l'idée de monter à la tour, d'où l'on découvre en effet la rive opposée du port ; un bakchich eut bientôt levé les scrupules du gardien, et nous commençâmes à grimper dans l'obscurité,

¹ Typhon, ou mieux Typhée, géant mythologique à cent têtes, chef des Titans ; Briarée, autre géant à cent bras et cinquante têtes.

² Cafetier.

tâtant le mur des mains, essayant chaque marche du pied, par un escalier assez difficile, aux spirales interrompues de paliers et de portes. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la lanterne, et, marchant sur les lames de cuivre qui revêtent le sol, nous allâmes nous appuyer au rebord de maçonnerie dont la tour est couronnée.

C'était le magasin des huiles et des suifs qui brûlait. Ces bâtiments sont situés au bord de l'eau, qui, en reflétant les flammes, produisait par la réverbération l'aspect d'un double incendie au milieu duquel les maisons se dessinaient en silhouettes noires frappées comme à l'emporte-pièce de trous lumineux. Des trainées de feu, brisées par l'oscillation des vagues, s'allongeaient sur la Corne-d'Or, semblable à ce moment à une vaste nappe de punch ; les flammes s'élevaient à une hauteur prodigieuse, rouges, bleues, jaunes, vertes, selon les matériaux qu'elles dévoraient ; quelquefois une phosphorescence plus vive, une lueur plus incandescente éclatait dans l'embrasement général ; des milliers de flammèches volaient en l'air comme les pluies d'or et d'argent d'une bombe d'artifice, et, malgré la distance, on entendait la crépitation de l'incendie. Au-dessus de la flamme, se contournaient d'énormes masses de fumée bleuâtres d'un côté, et de l'autre roses comme les nuages au couchant. La tour du Seraskier, Yeni-Djami, la Solimanieh, la mosquée d'Achmet, celle de Selim, et plus haut, sur la crête de la colline, les arcades de l'aqueduc de Valens brillaient illuminées de reflets rougeâtres ; les barques et les vaisseaux du port se découpaient en ombres chinoises sur un fond écarlate ; deux ou trois péniches chauffées trop violemment prirent feu, et l'on put craindre un moment une conflagration générale dans cet encombrement de navires ; mais elles s'éteignirent bientôt.

Malgré le vent froid qui nous glaçait à cette hauteur, car nous étions assez légèrement vêtus, mon compagnon et moi, nous ne pouvions nous arracher à ce spectacle désastreusement magnifique, qui nous faisait comprendre et presque excuser, par sa beauté, Néron regardant brûler Rome de sa tour du Palatin. C'était un flamboiement splendide, un feu d'artifice à la centième puissance, avec des effets que la pyrotechnie ne saura jamais atteindre ; et, comme nous n'avions pas le remords de l'avoir allumé, nous pouvions en jouir en artistes, tout en déplorant un tel malheur.

A deux ou trois jours de là Péra prit feu à son tour. — Le Tekké des derviches tourneurs fut bientôt envahi par les flammes, et là je vis un bel exemple du flegme oriental. Le chef des derviches fumait sa pipe sur un tapis que l'on reculait de temps à autre à mesure que l'incendie

gagnait du terrain. Le petit bout de cimetière qui s'étend devant le Tekké, s'encombra rapidement de tous les objets, ustensiles, meubles et marchandises des maisons menacées, qu'on déménageait souvent par les fenêtres pour aller plus vite : les faïences les plus grotesques s'étaient étalées sur les tombes dans un pêle-mêle affreux et risible. La population — presque toute chrétienne — du quartier ne manifestait pas la même résignation que montrent les Turcs en pareille circonstance ; les femmes criaient ou pleuraient, assises sur leurs meubles entassés.

Les vociférations se croisaient de toutes parts, le désordre et le tumulte étaient au comble. Enfin, on parvint à faire la part du feu, et, du Tekké jusqu'au bas de la colline, il ne resta debout que les cheminées. Dans les désastres les plus sérieux, il y a toujours quelques détails burlesques : je vis un homme qui manqua se faire cuire pour sauver des tuyaux de poêle ; plus loin, un pauvre vieux et une pauvre vieille, qui veillaient leur fils mort dans une maison embrasée, ne voulaient pas abandonner le cher cadavre, et on fut obligé de les emporter de force. C'était le côté touchant. Comme effet pittoresque, je remarquai les cyprès du Jardin des Derviches qui se desséchaient, jaunissaient et s'allumaient comme des chandeliers à sept branches.

Trois ou quatre nuits plus tard, Péra se ralluma par l'autre bout, vers le grand Champ-des-Morts ; une vingtaine de maisons de bois brûlèrent comme des allumettes, lançant dans le ciel bleu de la nuit des gerbes d'étincelles et de flammèches, malgré l'eau dont on les inondait. La grande rue de Péra présentait l'aspect le plus sinistre ; les compagnies de saccas, leurs pompes sur l'épaule, la parcouraient au grand trot, renversant tout sur leur passage, comme c'est leur privilège, car ils ont ordre de ne se détourner pour qui que ce soit ; des mouchirs à cheval, suivis d'une escouade de valetaille farouche, courant à pied derrière eux, comme la *Patrouille turque* de Decamps, jetaient, à la lueur des torches, des silhouettes étranges sur les murailles ; les chiens, foulés aux pieds, fuyaient par bandes en poussant des hurlements plaintifs ; des hommes et des femmes passaient, ployés sous des paquets ; des saïs traînaient par le licou des chevaux qui s'effrayaient : c'était terrible et beau. Heureusement, quelques maisons de pierre arrêtrèrent la marche de l'incendie.

Dans la même semaine, Psammathia — un quartier grec de Constantinople — devint la proie des flammes ; deux mille cinq cents maisons brûlèrent. Puis Scutari s'alluma à son tour. A chaque instant le ciel devenait rouge dans chaque coin, et la tour du Seraskier ne faisait que hisser son panier et sa lanterne ; on eût dit que le démon de l'incendie

secouait sa torche sur la ville. — Enfin tout s'éteignit, et les désastres s'oublèrent avec cette heureuse insouciance sans laquelle l'espèce humaine ne saurait vivre.

Vivier et les bulles de savon.

Vivier, qui est descendu avec moi, déclare sentir le besoin de civiliser cette île¹ sauvage et d'apprendre aux naturels la véritable manière de faire des bulles de savon remplies de fumée de tabac, perfectionnement qu'ils ne paraissent pas soupçonner, si l'on doit s'en rapporter à leur physionomie. Nous entrons dans un café, où Vivier demande avec un flegme imperturbable de l'eau, du savon, du papier et une pipe. Cette demande surprend un peu le cafetier, qui se dit en lui-même : « Ce voyageur est propre, il désire se laver les mains, » et apporte innocemment tout ce qui est nécessaire à la confection des bulles. A la première bulle qui s'échappe du tube, opalisée par la fumée blanche insufflée dans sa frêle enveloppe, la surprise arrête la tasse de café sur la lèvre des consommateurs. Un autre globe transparent et muni, comme un ballon, d'un parachute opaque, monte à son tour dans l'air et balance au soleil tous les reflets du prisme ; alors l'admiration n'a plus de bornes : un grand cercle se forme et suit avec intérêt les bulles voltigeantes. Quand l'enthousiasme est assez surexcité, Vivier, qui sait ménager ses effets, vide les blouses du billard et lance sur le drap vert, comme pour remplacer les boules d'ivoire, un nombre égal de bulles carambolant et roulant au moindre souffle.

— Regardez comme ils se civilisent, me dit Vivier en me montrant un Grec moustachu et de physionomie truculente qui tournait un morceau de savon dans un verre d'eau, saisi de la fièvre d'imitation ; déjà leurs mœurs s'adoucissent.

Au bout d'un quart d'heure, l'on aurait cru le café occupé par une bande de jongleurs indiens : ce n'étaient que boules qui montaient et descendaient. Une heure après, toute l'île était occupée à souffler de l'eau de savon et de la fumée par des cornets de papier, avec toute la gravité que mérite une occupation si sérieuse. — Pourquoi s'étonner de ce que les habitants de Syra se soient amusés d'un spectacle qui a fait tenir pendant six mois le nez en l'air, sur la place de la Bourse, à tous les badauds de Paris ?

¹ L'île de Syra, dans les Cyclades. — Vivier était un Parisien célèbre par ses mystifications.

Le triomphe de Pharaon¹.

Un héraut ou lecteur, tenant à la main un rouleau couvert de signes hiéroglyphiques, s'avança tout seul entre les porte-étendards et les thuriféraires qui précédaient la litière du roi.

Il proclamait d'une voix forte, retentissante comme une trompe d'airain, les victoires du Pharaon : il disait les fortunes des divers combats, le nombre des captifs et des chars de guerre enlevés à l'ennemi, le montant du butin, les mesures de poudre d'or, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les masses de gomme odorante, les girafes, les lions, les panthères et autres animaux rares ; il citait le nom des chefs barbares tués par les javelines ou les flèches de Sa Majesté, l'Aroëris² tout-puissant, le favori des dieux.

A chaque énonciation, le peuple poussait une clameur immense, et, du haut des talus, jetait sur la route du vainqueur de longues branches vertes des palmiers qu'il balançait.

Enfin le Pharaon parut !

Des prêtres, se retournant à intervalles égaux, allongeaient vers lui leurs anschirs³, après avoir jeté de l'encens sur les charbons allumés dans la petite coupe de bronze, soutenue par une main emmanchée d'une espèce de sceptre terminé à l'autre bout par une tête d'animal sacré, et marchaient respectueusement à reculons pendant que la fumée odorante et bleue montait aux narines du triomphateur, en apparence indifférent à ces honneurs comme une divinité de bronze ou de basalte.

Douze oëris ou chefs militaires, la tête couverte d'un léger casque surmonté d'une plume d'autruche, le torse nu, les reins enveloppés d'un pagne à plis roides, portant devant eux leur targe suspendue à leur ceinture, soutenaient une sorte de pavois sur lequel posait le trône du Pharaon. C'était un siège à pieds et à bras de lion, au dossier élevé, garni d'un coussin débordant, orné sur la face latérale d'un lacs de

¹ Extrait du *Roman de la Momie*, une étonnante reconstitution de l'Égypte ancienne qui est, avec *Salammbo* de Flaubert, le plus beau roman archéologique en langue française. Comparer cette œuvre avec les romans égyptiens de l'Allemand G. Ebers, d'un caractère si différent : *La fille de Pharaon*; *Ouarda*.

² *Aroëris*, un des noms d'Horus, le dieu du Soleil, auquel le héraut compare le Pharaon.

³ *Amschirs*, encensoirs égyptiens.

fleurs roses et bleues ; les pieds, les bras, les nervures du trône étaient dorés, et de vives couleurs remplissaient les places laissées vides par la dorure.

De chaque côté du brancard, quatre flabellifères¹ agitaient au bout de hampes dorées d'énormes éventails de plumes d'une forme semi-circulaire ; deux prêtres soulevaient une grande corne d'abondance richement ornementée, d'où retombaient en gerbes de gigantesques fleurs de lotus.

Le Pharaon était coiffé d'un casque allongé en mitre, découpant par une échancrure la conque de l'oreille et se rabattant vers la nuque pour la protéger. Sur le fond bleu du casque scintillait un semis de points semblables à des prunelles d'oiseau et formés de trois cercles noirs, blancs et rouges ; un liseré écarlate et jaune en garnissait le bord, et la vipère symbolique, tordant ses anneaux d'or sur la partie antérieure, se redressait et se rengorgeait au dessus du front royal ; deux longues barbes cannelées et de couleur pourpre flottaient sur les épaules et complétaient cette coiffure d'une majestueuse élégance.

Un large gorgerin à sept rangs d'émaux, de pierres précieuses et de perles d'or, s'arrondissait sur la poitrine du Pharaon et jetait de vives lueurs au soleil. Pour vêtement supérieur il portait une brassière quadrillée de rose et de noir, dont les bouts allongés en bandelettes tournaient plusieurs fois autour du buste et le serraient étroitement ; les manches, coupées à la hauteur du biceps et bordées de lignes transversales d'or, de rouge et de bleu, laissaient voir des bras ronds et forts, dont le gauche était garni d'un large poignet de métal destinée à amortir le frôlement de la corde lorsque le Pharaon décochait une flèche de son arc triangulaire, et dont le droit, orné d'un bracelet composé d'un serpent enroulé plusieurs fois sur lui-même, tenait un long sceptre d'or terminé par un bouton de lotus. Le reste du corps était enveloppé d'une draperie du plus fin lin à plis multipliés, arrêtée aux hanches par une ceinture imbriquée de plaquettes en émail et en or. Entre la brassière et la ceinture, le torse apparaissait luisant et poli comme le granit rose travaillé par un ouvrier habile. Des sandales à pointes recourbées, pareilles à des patins, chaussaient ses pieds étroits et longs, rapprochés l'un de l'autre comme les pieds des dieux sur les murailles des temples.

Sa figure lisse, imberbe, aux grands traits purs, qu'il ne semblait au pouvoir d'aucune émotion humaine de déranger et que le sang de

¹ *Flabellifères* : serviteurs chargés d'éventer le Pharaon.

la vie vulgaire ne colorait pas, avec sa pâleur morte, ses lèvres scellées, ses yeux énormes, agrandis de lignes noires, dont les paupières ne s'abaissaient non plus que celles de l'épervier sacré, inspirait par son immobilité même une respectueuse épouvante. On eût dit que ces yeux fixes ne regardaient que l'éternité et l'infini ; les objets environnants ne paraissaient pas s'y refléter. Les satiétés de la jouissance, le blasement des volontés satisfaites aussitôt qu'exprimées, l'isolement du demi-dieu qui n'a pas de semblables parmi les mortels, le dégoût des adorations et comme l'ennui du triomphe, avaient figé à jamais cette physionomie, implacablement douce et d'une sérénité granitique. Osiris jugeant les âmes n'eût pas eu l'air plus majestueux et plus calme.

Un grand lion privé, couché à côté de lui sur le brancard, allongeait ses énormes pattes comme un sphinx sur son piédestal, et clignait ses prunelles jaunes.

Une corde, attachée à la litière, reliait au Pharaon les chars de guerres des chefs vaincus ; il les traînait derrière lui, comme des animaux à la laisse. Ces chefs, à l'attitude morne et farouche, dont les coudes rapprochés par une ligature formaient un angle disgracieux, vacillaient gauchement à la trépidation des chars, que menaient des cochers égyptiens.

Ensuite venaient les chars de guerre des jeunes princes de la famille royale ; des chevaux de race pure, aux formes élégantes et nobles, aux jambes fines, aux jarrets nerveux, à la crinière taillée en brosse, les traînaient, attelés deux à deux, en secouant leurs têtes empanachées de plumes rouges, ornées de têtes et de frontaux à bossettes de métal. Un timon courbe appuyait sur leurs garrots garnis de panneaux écarlates deux sellettes surmontées de boules en airain poli, et que réunissait un joug léger, infléchi comme un arc dont les cornes rebrousseraient ; une sous-ventrière et une courroie pectorale richement piquée et brodée, de riches housses rayées de bleu ou de rouge et frangées de houpes, complétaient ce harnachement solide, gracieux et léger.

La caisse du char, peinte de rouge et de vert, garnie de plaques et de demi-sphères de bronze, semblable à l'*umbo* des boucliers, était flanquée de deux grands carquois posés diagonalement en sens contraire, dont l'un renfermait des javelines et l'autre des flèches. Sur chaque face un lion sculpté et doré, les pattes en arrêt, le mufle plissé par un effroyable rictus, semblait rugir et vouloir s'élancer sur les ennemis.

Les jeunes princes avaient pour coiffure une bandelette qui serrait leurs cheveux et où s'entortillait, en gonflant sa gorge, la vipère royale ;

pour vêtement une tunique ornée au col et aux manches de broderies éclatantes et cerclées à la taille d'un ceinturon de cuir fermé par une plaque de métal gravée d'hiéroglyphes ; à ce ceinturon était passé un long poignard à lame d'airain triangulaire, dont la poignée cannelée transversalement se terminait en tête d'épervier.

Sur le char, à côté de chaque prince, se tenaient le cocher chargé de conduire le char pendant la bataille, et l'écuyer occupé à parer avec le bouclier les coups dirigés vers le combattant, pendant que lui-même décochait les flèches ou dardait les javelines puisées aux carquois latéraux.

A la suite des princes arrivaient les chars, cavalerie des Egyptiens, au nombre de vingt mille, chacun entraîné par deux chevaux et monté par trois hommes. Ils s'avançaient par dix de front, les essieux se touchant presque et ne se heurtant jamais, tant l'habileté des cochers était grande.

Quelques chars moins pesants, destinés aux escarmouches et aux reconnaissances, marchaient en tête et ne portaient qu'un seul guerrier ayant, pour garder les mains libres pendant la bataille, les rênes de son attelage passées autour du corps ; avec quelques pesées à droite, à gauche ou en arrière, il dirigeait ou arrêtait ses chevaux ; et c'était vraiment merveilleux de voir ces nobles bêtes, qui semblaient abandonnées à elles-mêmes, guidées par d'imperceptibles mouvements, conserver une imperturbable régularité d'allure.

Le piétinement des chevaux, contenus à grand'peine, le tonnerre des roues, garnies de bronze, le frisson métallique des armes, donnaient à ce défilé quelque chose d'imposant et de formidable, fait pour jeter la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les casques, les plumes, les boucliers, les corselets papelonnés d'écailles vertes, rouges et jaunes, les arcs dorés, les glaives d'airain, reluisaient et flamboyaient terriblement au soleil ouvert dans le ciel, au-dessus de la chaîne lybique, comme un grand œil osirien, et l'on sentait que le choc d'une pareille armée devait balayer les nations comme l'ouragan chasse devant lui une paille légère.

Sous ces roues innombrables, la terre résonnait et tremblait sourdement, comme si une catastrophe de la nature l'eût agitée.

Aux chars succédèrent les bataillons d'infanterie, marchant en ordre, le bouclier au bras gauche, et suivant leur arme, la lance, le harpé, l'arc, la fronde ou la hache à la main droite ; les têtes de ces soldats étaient couvertes d'armets ornés de deux mèches de crins, leurs corps sanglés par une ceinture-cuirasse en peau de crocodile. Leur air im-

passible, la régularité parfaite de leurs mouvements, leur teint de cuivre rouge, foncé encore par une expédition récente aux régions brûlantes de l'Ethiopie supérieure, la poudre du désert tamisée sur leurs vêtements, inspiraient l'admiration par leur discipline et leur courage. Avec de tels soldats, l'Egypte pouvait conquérir le monde. Ensuite venaient les troupes alliées, reconnaissables à la forme barbare de leurs casques pareils à des mitres tronquées, ou surmontés de croissants embrochés dans une pointe. Leurs glaives aux larges tranchants, leurs haches tailladées, devaient faire d'inguérissables blessures.

Des esclaves portaient le butin annoncé par le héraut, sur leurs épaules ou sur des brancards, et des belluaires traînaient en laisse des panthères, des guépards s'écrasant contre terre comme pour se cacher, des autruches battant des ailes, des girafes dépassant la foule de toute la longueur de leur col, et jusqu'à des ours bruns pris, disait-on, dans les montagnes de la Lune.

Depuis longtemps déjà le roi était rentré dans son palais, que le défilé continuait encore.

Cependant la nuit était tombée subitement, car il n'y a pas de crépuscule en Egypte ; la nuit, ou plutôt un jour bleu succédant à un jour jaune. Sur l'azur d'une transparence infinie s'allumaient d'innombrables étoiles, dont les scintillations tremblaient confusément dans l'eau du Nil.

La moisson dans l'Egypte ancienne.¹

De la muraille du jardin, la plaine s'étendait jusqu'aux premiers escarpements de la chaîne lybique, comme une mer jaune, où le moindre souffle d'air creusait des vagues d'or. La lumière était si intense, que le ton d'or du blé blanchissait par places et prenait des teintes d'argent. Dans l'opulent limon du Nil, les épis avaient poussé vigoureux, drus et hauts comme des javelines, et jamais plus riche moisson ne s'était déployée au soleil, flamboyante et crépitante de chaleur ; il y avait de quoi remplir jusqu'au faite la ligne de greniers voûtés qui s'arrondissaient près des celliers.

Les travailleurs étaient depuis longtemps déjà à l'ouvrage, et l'on voyait de loin émerger des vagues du blé leur tête crépue ou rase,

¹ Extrait du *Roman de la Momie*.



coiffée d'un morceau d'étoffe blanche, et leur torse nu, couleur de brique cuite. Ils se penchaient et se relevaient avec un mouvement régulier, sciant le blé de leurs faucilles au dessous de l'épi, avec autant de régularité que s'ils eussent suivi une ligne tirée au cordeau.

Derrière eux, marchaient dans les sillons des glaneurs, avec des couffes de sparterie où ils serraient les épis moissonnés, et qu'ils portaient sur leur épaule ou suspendus à une barre transversale, aidés par un compagnon, à des meules placées de distance en distance.

Quelquefois les moissonneurs essoufflés s'arrêtaient, reprenaient haleine, et, rejetant leur faucille sous leur bras droit, buvaient un coup d'eau; puis ils se remettaient en hâte à l'ouvrage, craignant le bâton du contre-maitre; les épis récoltés s'épalaient sur l'aire par couches égalisées à la fourche, et légèrement relevées au bord par les nouveaux paniers qu'on y versait.

Alors Poëri fit signe au bouvier de faire avancer ses bêtes. C'étaient de superbes animaux, aux longues cornes évasées comme la coiffure d'Isis, au garot élevé, au fanon puissant, aux jambes sèches et nerveuses. La marque du domaine, empreinte au fer chaud, estampillait leurs hanches. Ils marchaient gravement, assujettis sous un joug horizontal reliant leurs quatre têtes.

On les poussa sur l'aire; activés par le fouet à double mèche, ils se mirent à piétiner circulairement, faisant jaillir sous leurs sabots fourchus le grain de l'épi: le soleil brillait sur leur poil luisant, et la poussière qu'ils soulevaient leur montait aux naseaux; aussi, au bout d'une vingtaine de tours, s'appuyaient-ils les uns contre les autres, et, malgré les lanières sifflantes qui voltigeaient sur leurs flancs, ralentissaient-ils sensiblement le pas. Pour les encourager, le conducteur, qui les suivait en tenant par la queue la bête sous la main, entonna, sur un rythme joyeux et vif, la vieille chanson des bœufs: « Tournez pour vous-mêmes; ô bœufs, tournez pour vous-mêmes; des mesures pour vous, des mesures pour vos maîtres! »

Et l'attelage ranimé se portait en avant et disparaissait dans un nuage de poussière blonde où scintillaient des étincelles d'or.

La besogne des bœufs terminée, vinrent des serviteurs qui, armés d'écopés de bois, élevaient le blé en l'air et le laissaient retomber pour le séparer des pailles, des barbes et des cosses.

Le blé ainsi vanné était mis dans des sacs dont un grammate¹ prenait note, et porté aux greniers où conduisaient des échelles.

¹ Comptable.

Le brigand et ses mannequins ¹.

Une troupe de comédiens ambulants qui se rend à Paris doit passer dans une forêt du Midi; le brigand Agostin les attend à l'affût, espérant les dévaliser en employant la ruse.

— Allons, risquons le coup, et dressons l'embuscade, dit Agostin en prenant sa résolution. Cinq coffres, des broderies d'or, un collier de perles. J'ai travaillé pour moins.

Le brigand et la petite fille entrèrent dans le bois de sapin, et parvenus à l'endroit le plus secret, ils se mirent activement à déranger des pierres et des poignées de broussailles, jusqu'à ce qu'ils eussent mis à nu cinq ou six planches saupoudrées de terre. Agostin souleva les planches, les jeta de côté et descendit jusqu'à mi-corps dans la noire ouverture qu'elles laissaient béante. Était-ce l'entrée d'un souterrain et d'une caverne, retraite ordinaire du brigand ? la cachette où il serrait les objets volés ? l'ossuaire où il entassait les cadavres de ses victimes ?

Cette dernière supposition eût paru la plus vraisemblable au spectateur, si la scène eût eu d'autres témoins que les choucas ² perchés dans la sapinière.

Agostin se courba, parut fouiller au fond de la fosse, se redressa en tenant dans les bras une forme humaine d'une raideur cadavérique, qu'il jeta sans cérémonie sur le bord du trou. Chiquita ne parut éprouver aucune frayeur à cette exhumation étrange, et tira le corps par les pieds à quelque distance de la fosse, avec plus de force que sa frêle apparence ne permettait d'en supposer. Agostin, continuant son lugubre travail, sortit encore de cet haceldama ³ cinq cadavres que la petite fille rangea auprès du premier, souriant comme une jeune goule ⁴ prête à faire ripaille dans un cimetière. Cette fosse ouverte, ce bandit arra-

¹ Extrait du *Capitaine Fracasse* (1863), un excellent roman d'aventures qui renferme de remarquables tableaux de Paris au temps de Louis XIII. Le morceau cité ici est un chef-d'œuvre de fantaisie amusante.

² *Choucas*, espèce de petite corneille.

³ *Haceldama* (hébreu) : le champ du sang. Judas ayant trahi son maître pour trente pièces d'argent, s'en repentit. Il reporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux sénateurs. Ceux-ci en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ fut appelé le champ du sang. Ici *haceldama* signifie *cimetière*, *charnier*.

⁴ *Goule*, espèce de vampire qui, d'après les légendes orientales, dévore les cadavres pendant la nuit.

chant à leur repos les restes de ses victimes, cette petite fille aidant à cette funèbre besogne, tout cela sous l'ombre noire des sapins, composait un tableau fait pour inspirer l'effroi aux plus braves.

Le bandit prit un des cadavres, le porta sur la crête de l'escarpement, le dressa, et le fit tenir debout en fichant en terre le pieu auquel le corps était lié. Ainsi maintenu, le cadavre singeait assez à travers l'ombre l'apparence d'un homme vivant.

« Hélas ! à quoi en suis-je réduit par le malheur des temps, dit Agostin avec un han ! de Saint-Joseph. Au lieu d'une bande de vigoureux drôles, maniant le couteau et l'arquebuse comme des soldats d'élite, je n'ai plus que des mannequins couverts de guenilles, des épouvantails à voyageurs, simples comparses de mes exploits solitaires ! Celui-ci, c'était Matasierpes, le vaillant Espagnol, mon ami de cœur, un garçon charmant, qui avec sa navaja traçait des croix sur la figure des gavaches¹ aussi proprement qu'avec un pinceau trempé dans du rouge ; bon gentilhomme d'ailleurs, hautain comme s'il était issu de la propre cuisse de Jupiter, présentant le coude aux dames pour descendre de coche et détroussant les bourgeois d'une façon grandiose et royale ! Voilà sa cape, sa golille² et son sombrero³ à plume incarnadine⁴ que j'ai pieusement dérobés comme des reliques, et dont j'ai revêtu l'homme de paille qui remplace ce jeune héros digne d'un meilleur sort. Pauvre Matasierpes ! cela le contrariait d'être pendu, non qu'il se souciât du trépas : mais comme noble, il prétendait avoir le droit d'être décapité. Par malheur, il ne portait pas sa généalogie dans sa poche, et il lui fallut expirer perpendiculairement. »

Retournant près de la fosse, Agostin prit un autre mannequin coiffé d'un béret bleu.

« Celui-là, c'est Isquibaïval, un fameux, un vaillant, plein de cœur à l'ouvrage, mais il avait quelquefois trop de zèle et se laissait aller à tout massacrer : il ne faut pas détruire la pratique, que diable ! Du reste, peu âpre au butin, toujours content de sa part. Il dédaignait l'or et n'aimait que le sang ; brave nature ! Et quelle belle attitude il eut sous la barre du tortionnaire, lorsqu'il fut roué en pleine place d'Or-

¹ *Garache*, de l'espagnol *gabacho*, homme misérable et mal vêtu, terme de mépris que les gens du midi adressaient à ceux du nord et dont les Espagnols se servent encore pour désigner les Français. (D'après Elisée Reclus.)

² *Golille*, ancienne collerette large.

³ *Sombrero*, chapeau de feutre à larges bords en usage en Espagne.

⁴ *Incarnadine*, d'une couleur plus pâle que l'incarnat.

thez ! Régulus et saint Barthélemy ne firent pas meilleure contenance dans les tourments. C'était ton père, Chiquita, honore sa mémoire et dis une prière pour le repos de son âme. »

La petite fit un signe de croix et ses lèvres s'agitèrent comme murmurant les paroles sacrées.

Le troisième épouvantail avait le pot en tête et rendait entre les bras d'Agostin un bruit de ferraille. Un plastron de fer luisait vaguement sur son buffle en lambeaux, et des targettes brimballaient sur ses cuisses. Le bandit fourbit l'armure de sa manche pour lui rendre son éclat.

« Un éclair de métal qui flamboie dans l'ombre inspire parfois une terreur salulaire. On croit avoir affaire à des gens d'armes en vacance. Un vieux routier, celui-là ! travaillant sur le grand chemin comme sur le champ de bataille, avec sang-froid, méthode et discipline. Une pistolade en pleine figure me le ravit. Quelle irréparable perte ! Mais je vengerai bien sa mort ! »

Le quatrième fantôme, drapé d'un manteau en dents de scie, fut comme les autres honoré d'une oraison funèbre. Il avait rendu l'âme à la question, ne voulant pas convenir, par modestie, de ses hauts faits, et refusant avec une constance héroïque de livrer les noms de ses camarades à la justice trop curieuse.

Le cinquième, représentant Florizel de Bordeaux, n'obtint pas de myriologie d'Agostin, mais un simple regret mêlé d'espérance. Florizel, la main la plus légère de la province pour tirer sur les ponts la soie ou la laine, ne se balançait pas comme les autres, moins heureux, aux chaînes du gibet, lavé de la pluie et piqué des corbeaux. Il voyageait aux frais de l'Etat sur les galères du roi dans les mers océanes et méditerranées. Ce n'était qu'un filou parmi des brigands, un renard dans une bande de loups ; mais il avait des dispositions, et, perfectionné à l'école de la chiourme, il pouvait devenir un sujet d'importance ; on n'est pas parfait du premier coup. Agostin attendait impatiemment que cet aimable personnage s'échappât du bagne et lui revint.

Gros et court, vêtu d'une souquenille cerclée par une large ceinture de cuir, coiffé d'un chapeau à larges bords, le sixième mannequin fut planté un peu en avant des autres comme un chef d'escouade.

« Tu mérites cette place d'honneur, fit Agostin en s'adressant à l'épouvantail, patriarche du grand chemin, Nestor de la tire, Ulysse de la pince et du croc, ô grand Lavidalotte, mon guide et mon maître, toi qui me recus parmi les chevaliers de l'Etoile, et qui, de mauvais écolier que j'étais, me fit bandit émérite. Tu m'appris à parler le nar-

quois¹, à me déguiser de vingt manières diverses, comme feu Protéus quand il était pressé des gens ; à ficher le couteau dans le nœud d'une planche à trente pas de distance ; à moucher une chandelle d'un coup de pistolet ; à passer comme la bise à travers les serrures ; à me promener invisible par les logis, de même que si j'eusse eu une main de gloire² en ma possession ; à trouver les cachettes les plus abscondes, et cela sans baguette de coudrier ! Que de bonnes doctrines j'ai reçues de toi, grand homme ! et comme tu me fis voir, par raisons éloquentement déduites, que le travail était fait pour les sots ! Pourquoi faut-il que la fortune marâtre t'ait réduit à mourir de faim dans cette caverne dont les issues étaient gardées et où les sergents n'osaient pénétrer ; car nul ne se soucie, pour brave qu'il soit, d'affronter le lion en son antre même ; mourant, il peut encore abattre cinq ou six compagnons, de sa griffe ou de sa dent ! Allons, toi à qui, indigne, j'ai succédé, commande sagement cette petite troupe chimérique et falote, ces manequins spectres des braves que nous avons perdus, et qui, bien que défunts, rempliront encore, comme le Cid mort, leur office de vaillants. Vos ombres, glorieux bandits, suffiront à détrousser ces bêtises. »

Sa besogne terminée, le bandit alla se planter sur la route pour juger de l'effet de la mascarade. Les brigands de paille avaient l'air suffisamment horrible et féroce, et l'œil de la peur pouvait s'y tromper dans l'ombre de la nuit ou le crépuscule du matin, à cette heure louche où les vieux saules, avec leurs tronçons de branches, prennent au rebord des fossés la physionomie d'hommes vous montrant le poing ou brandissant des coutelas.

« Agostin, dit Chiquita, tu as oublié d'armer tes manequins ! »

« C'est vrai, répondit le brigand. A quoi donc pensai-je ? Les plus beaux génies ont leurs distractions ; mais cela peut se réparer. »

Et il mit au bout de ces bras inertes de vieux fûts d'arquebuses, des épées rouillées, ou même de simples bâtons couchés en joue ; avec cet arsenal, la troupe avait au bord des talus un aspect suffisamment formidable.

— Comme la traite est longue du village à la dinée, ils partiront sans doute à trois heures du matin ; et quand ils passeront devant l'embuscade, l'aube commencera à poindre, instant favorable, car il ne

¹ *Parler le narquois*, parler un langage qui n'est compris que de ceux qui sont d'intelligence ensemble pour tromper autrui : argot de voleurs.

² *Main de gloire*, suivant Littré, altération du mot *mandragore*, sert à désigner un charme ; ici ce charme aurait pour effet de rendre invisible.

faut à nos hommes ni trop de lumière, ni trop d'ombre. Le jour les trahirait, la nuit les cacherait. En attendant, faisons un somme. Le grincement des roues non graissées du chariot, ce bruit qui met en fuite les loups épouvantés, s'entend de loin et nous réveillera. Nous autres qui ne dormons jamais que d'un œil comme les chats, nous serons bien vite sur pied. »

Cela dit, Agostin s'étendit sur quelques jonchées de bruyères. Chiquita s'allongea près de lui pour profiter de la *capa de muestra* valencienne qu'il s'était jeté dessus comme couverture et procurer un peu de chaleur à ses pauvres petits membres tremblants de fièvre. Bientôt la tiédeur l'envahit. Ses dents cessèrent de claquer, et elle partit pour le pays des songes. Nous devons avouer que dans ses rêves enfantins ne voletaient pas de beaux chérubins roses cravatés d'ailes blanches, ne bélaient pas des moutons savonnés et ornés de faveurs, ne s'élevaient pas des palais de caramel à colonnes d'angélique. Non : Chiquita voyait la tête coupée d'Isabelle qui tenait entre ses dents le collier de perles, et, sautant par bonds désordonnés et brusques, cherchait à le dérober aux mains tendues de l'enfant. Ce rêve agitait Chiquita et Agostin, à demi réveillé aux soubresauts murmurait parmi un ronflement :

« Si tu ne te tiens pas tranquille, je t'envoie d'un coup de pied, au bas du talus, gigoter avec les grenouilles ».

Chiquita, qui savait Agostin homme de parole, se le tint pour dit et ne bougea plus. Le souffle de leurs respirations égales fut bientôt le seul bruit qui trahit la présence d'êtres vivants dans cette morne solitude.

Le brigand et sa petite complice buvaient à pleines gorgées à la coupe noire du sommeil, au milieu de la lande, quand à l'auberge du *Soleil bleu* le bouvier, frappant le sol de son aiguillon, vint avertir les comédiens qu'il était temps de se mettre en route.

On s'arrangea comme on put dans le chariot, sur les malles qui formaient des angles désordonnés, et le Tyran¹ se compara au sieur Polyphème, couché sur une crête de montagne, ce qui ne l'empêcha pas de ronfler bientôt comme un chantre ; les femmes s'étaient blotties au fond, sous la banne², où les toiles ployées des décors représentaient une espèce de matelas, comparativement moelleux. Malgré le grince-

¹ On désignait alors chaque acteur d'après le nom de son rôle habituel.

² *Banne*, grande et grosse toile mobile qui sert à couvrir les marchandises dans les voitures et sur les navires.

ment affreux des roues, qui sanglotaient, miaulaient, rauquaient, râlaient, tout le monde s'endormit d'un sommeil pénible, entremêlé de rêves incohérents et bizarres, où les bruits du chariot se transformaient en ululations de bêtes féroces ou en cris d'enfants égorgés.

Sigognac¹, l'esprit agité par la nouveauté de l'aventure et le tumulte de cette vie bohémienne, si différente du silence claustral de son château, marchait à côté du char. Il songeait aux grâces adorables d'Isabelle, dont la beauté et la modestie semblaient plutôt d'une demoiselle née que d'une comédienne errante, et il s'inquiétait de savoir comment il s'y prendrait pour s'en faire aimer, ne se doutant pas que la chose était déjà faite, et que la douce créature, touchée au plus tendre de l'âme, n'attendait pour lui donner son cœur autre chose sinon qu'il le lui demandât. Le timide baron arrangeait dans sa tête une foule d'incidents terribles ou romanesques, de dévouements comme on en voit dans les livres de chevalerie, pour amener ce formidable aveu qui lui coûtait tant ; la flamme de ses yeux, le tremblement de sa voix, ses soupirs mal étouffés, l'empressement un peu gauche dont il entourait Isabelle, les réponses distraites qu'il faisait aux comédiens, l'avaient déjà prononcé de la façon la plus claire. La jeune femme, quoiqu'il ne lui eût pas dit un mot d'amour, ne s'y était pas trompée.

Le matin commençait à grisonner, une étroite bande de lumière pâle s'allongeait au bord de la plaine, dessinant en noir d'une manière distincte, malgré l'éloignement, les bruyères frissonnantes et même la pointe des herbes. Quelques flaques d'eau égratignées par le rayon, brillaient çà et là comme les morceaux d'une glace brisée. De légers bruits s'éveillaient, et des fumées montaient dans l'air tranquille, révélant à de grandes distances la reprise de l'activité humaine au milieu de ce désert. Sur la zone lumineuse, dont la teinte tournait au rose, une forme bizarre se profilait, qui de loin ressemblait à un compas tenu par un géomètre invisible et mesurant la lande. C'était un berger monté sur des échasses, marchant à pas de faucheur à travers les marécages et les sables.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour Sigognac, et il y faisait peu d'attention ; mais, si fort qu'il fût enfoncé dans sa rêverie, il ne put s'empêcher d'être préoccupé par un petit point brillant qui scintillait sous l'ombre encore fort noire du bouquet de sapins où nous avons laissé Agostin et Chiquita. Ce ne pouvait être une luciole ; la saison où l'amour illumine les vers-luisants de son phosphore était passée de-

¹ Jeune seigneur ruiné qui vient de se joindre à la troupe.

puis plusieurs mois. Était-ce l'œil d'un oiseau de nuit borgne ? car il n'y avait qu'un point lumineux. Cette supposition ne satisfît pas Sigognac ; on eût dit le pétillement d'une mèche d'arquebuse allumée.

Cependant le chariot marchait toujours, et, en se rapprochant de la sapinière, Sigognac crut démêler sur le bord de l'escarpement une rangée d'êtres bizarres plantés comme en embuscade et dont les premiers rayons du soleil levant ébauchaient vaguement les formes ; mais, à leur parfaite immobilité, il les prit pour de vieilles souches et se prit à rire en lui-même de son inquiétude, et il n'éveilla pas les comédiens comme il en avait d'abord eu l'idée.

Le chariot fit encore quelques tours de roue. Le point brillant sur lequel Sigognac tenait toujours les yeux fixés se déplaça. Un long jet de feu sillonna un flot de fumée blanchâtre ; une forte détonation se fit entendre, et une balle s'aplatit sous le joug des bœufs qui se jetèrent brusquement de côté, entraînant le chariot qu'un tas de sable retint heureusement au bord du fossé.

À la détonation et à la secousse, toute la troupe s'éveilla en sursaut ; les jeunes femmes se mirent à pousser des cris aigus. La vieille seule, faite aux aventures, garda le silence et prudemment glissa deux ou trois doublons¹ serrés dans sa ceinture entre son bas et la semelle de son soulier.

Debout, à la tête du char d'où les comédiens s'efforçaient de sortir, Agostin, sa cape de Valence roulée sur son bras, sa navaja au point, criait d'une voix tonnante :

« La bourse ou la vie ! toute résistance est inutile ; au moindre signe de rébellion ma troupe va vous arquebuser ! »

Pendant que le bandit posait son ultimatum de grand chemin, le Baron, dont le généreux cœur ne pouvait admettre l'insolence d'un pareil maroufle, avait tranquillement dégainé et fondait sur lui l'épée haute. Agostin parait les bottes du Baron avec son manteau et épiait l'occasion de lui lancer sa navaja ; appuyant le manche du couteau à la saignée², et balançant le bras d'un mouvement sec, il envoya la lame au ventre de Sigognac, à qui bien en prit de n'être pas obèse. Une légère retraite de côté lui fit éviter la pointe meurtrière ; la lame alla tomber à quelques pas plus loin. Agostin pâlit, car il était désarmé, et il savait que sa troupe d'épouvantails ne pouvait lui être

¹ *Doublons*. Le doublon était une monnaie espagnole en or ; valeur variable ; il y en avait qui valaient vingt-trois francs environ, d'autres beaucoup plus.

² *La saignée*, pli entre le bras et l'avant-bras, où l'on saigne le plus ordinairement.

d'aucun secours. Cependant, comptant sur un effet de terreur, il cria : « Feu ! vous autres ! » Les comédiens, craignant l'arquebusade, firent un mouvement de retraite et se réfugièrent derrière le chariot, où les femmes piaillaient comme des gens plumés vifs. Sigognac lui-même, malgré son courage, ne put s'empêcher de baisser un peu la tête.

Chiquita, qui avait suivi toute la scène, cachée par un buisson dont elle écartait les branches, voyant la périlleuse situation de son ami, rampa comme une couleuvre sur la poudre du chemin, ramassa le couteau sans qu'on prit garde à elle, et, se redressant d'un bond, remit la navaja au bandit. Rien n'était plus fier et plus sauvage que l'expression qui rayonnait sur la tête pâle de l'enfant ; des éclairs jaillissaient de ses yeux sombres, ses narines palpaient comme des ailes d'épervier, ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir deux rangées de dents féroces comme celles qui luisent dans le rictus d'un animal acculé. Toute sa petite personne respirait indomptablement la haine et la révolte.

Agostin balança une seconde fois le couteau, et peut-être le Baron de Sigognac eût-il été arrêté au début de ses aventures, si une main de fer n'avait saisi fort opportunément le poignet du bandit. Cette main, serrant comme un étau dont on tourne la vis, écrasait les muscles, froissait les os, faisait gonfler les veines et venir le sang dans les ongles. Agostin essaya de se débarrasser par des secousses désespérées ; il n'osait se retourner, car le Baron l'eût lardé dans le dos, et il paraît encore les coups de son bras gauche, et pourtant il sentait que sa main prise s'arracherait de son bras avec ses nerfs s'il persistait à la délivrer. La douleur devint si violente, que ses doigts engourdis s'entr'ouvrirent et lâchèrent l'arme.

C'était le Tyran qui, passant derrière Agostin, avait rendu ce bon office à Sigognac. Tout à coup il poussa un cri :

« Mordious ! est-ce qu'une vipère me pique ; j'ai senti deux crocs pointus m'entrer dans la jambe ! »

En effet, Chiquita lui mordait le mollet comme un chien pour le faire retourner ; le Tyran, sans lâcher prise, secoua la petite fille et l'envoya rouler à dix pas sur le chemin. Le Matamore reployant ses longs membres articulés comme ceux d'une sauterelle, se baissa, ramassa le couteau, le ferma et le mit dans sa poche.

Pendant cette scène, le soleil émergeait petit à petit de l'horizon ; une portion de son disque d'or rose se montrait au dessus de la ligne des landes, et les mannequins, sous ce rayon véridique, perdaient de plus en plus leur apparence humaine.

« Ah çà ! il parait, dit le Pédant, que les arquebuses de ces messieurs ont fait long feu à cause de l'humidité de la nuit. En tout cas, ils ne sont guère braves, car ils laissent leur chef dans l'embarras et ne bougent non plus que des Termes mythologiques !

— Ils ont de bonnes raisons pour cela, répliqua le Matamore en escaladant le talus, ce sont des hommes de paille habillés de guenilles, armés de ferrailles, excellents pour éloigner les oiseaux des cerises et des raisins. »

En six coups de pied il fit rouler au milieu de la route les six grotesques fantoches qui s'épatèrent sur la poudre avec ces gestes irrésistiblement comiques de marionnettes dont on a abandonné les fils. Ainsi disloqués et aplatis, les mannequins parodiaient d'une façon aussi bouffonne que sinistre les cadavres étalés sur les champs de bataille.

« Vous pouvez descendre, mesdames, dit le Baron aux comédiennes, il n'y a plus rien à craindre ; ce n'était qu'un péril en peinture. »

Désolé du mauvais succès d'une ruse qui habituellement lui réussissait, tant est grande la couardise des gens, et tant la peur grossit les objets, Agostin penchait la tête d'un air piteux. Près de lui se tenait Chiquita effarée, hagarde et furieuse comme un oiseau de nuit surpris par le jour. Le bandit craignait que les comédiens, qui étaient en nombre, ne lui fissent un mauvais parti ou ne le livrassent à la justice ; mais la farce des mannequins les avait mis en belle humeur, et ils s'esclaffaient de rire comme un cent de mouches. Le rire n'est point cruel de sa nature ; il distingue l'homme de la bête, et il est, suivant Homéros, l'apanage des dieux immortels et bienheureux qui rient olympiennement tout leur saoul pendant les loisirs de l'éternité.

Aussi le Tyran, qui était bonasse de sa nature, desserra-t-il les doigts, et tout en maintenant le bandit, lui dit-il de sa grosse voix tragique, dont il gardait parfois les intonations dans le langage familier :

« Drôle, tu as fait peur à ces dames et pour cela tu mériterais d'être pendu haut et court ; mais si, comme je le crois, elles te font grâce, car ce sont de bonnes âmes, je ne te conduirai pas au prévôt. Le métier d'argousin ne me ragoûte pas ; je ne tiens pas à pourvoir la potence de gibier. D'ailleurs, ton stratagème est assez picaresque¹ et comique. C'est un bon tour pour extorquer des pistoles aux bourgeois poltrons. Comme acteur expert aux ruses et subterfuges, je l'apprécie, et ton

¹ *Picaresque* : se dit des pièces de théâtre, des romans, où le principal personnage est un *pícaro*, en espagnol : un *coquin*.

imaginative m'induit à l'indulgence. Tu n'es point platement et bestialement voleur, et ce serait dommage de t'interrompre en une si belle carrière.

— Hélas ! répondit Agostin, je n'ai pas le choix d'une autre, et suis plus à plaindre que vous ne le pensez ; il ne reste plus que moi de ma troupe aussi bien composée naguère que la vôtre ; le bourreau m'a pris mes premiers, seconds et troisièmes rôles ; il faut que je joue tout seul ma pièce sur le théâtre du grand chemin, affectant des voix diverses, habillant des mannequins pour faire croire que je suis soutenu par une bande nombreuse. Ah ! c'est un sort plein de mélancolie ! avec cela, il ne passe personne sur ma route, elle est si mal famée, si coupée de fondrières, si dure aux piétons, chevaux et carosses ; elle ne vient de nulle part et ne mène à rien ; mais je n'ai pas le moyen d'en acheter une meilleure. Chaque chemin un peu fréquenté a sa compagnie. Les fainéants qui travaillent s'imaginent que tout est rose dans la vie du voleur ; il y a beaucoup de chardons. Je voudrais bien être honnête ; mais comment me présenter aux portes des villes avec une mine si truculente et une toilette si sauvagement déguenillée ! Les dogues me sauteraient aux jambes et les sergents au collet, si j'en avais un. Voilà mon coup manqué, un coup bien machiné, monté bien soigneusement, qui devait me faire vivre deux mois et me donner de quoi acheter une capeline à cette pauvre Chiquita. Je n'ai pas de bonheur, et suis né sous une étoile enragée. Hier, j'ai dîné en serrant ma ceinture d'un cran. Votre courage intempestif m'ôte le pain de la bouche, et puisque je n'ai pu vous voler, au moins faites-moi l'aumône.

— C'est juste, répondit le Tyran, nous t'empêchons d'exercer ton industrie, et nous te devons un dédommagement. Tiens, voilà deux pistoles pour boire à notre santé. »

Matamore¹.

C'est le récit d'une scène de comédie. Le vieux Pandolphe veut marier sa fille Isabelle au capitaine Matamore dont il est entiché. Celui-ci vient sous le balcon de la belle pour lui faire sa cour, mais la jeune fille refuse de répondre aux appels de ce fat ridicule.

La fenêtre resta close aux sommations moqueuses du valet. Sûre de la bonté de ses murailles, et, ne craignant pas qu'on ouvrit la brèche, la

¹ Dans les comédies espagnoles, c'est le type du faux brave vantard. La peinture qu'en donne ici Gautier est remarquable et surpasse l'original espagnol ; le style en est admirable d'originalité et de fantaisie. Comparer ce Matamore romantique avec le personnage du même nom dans l'*Illusion comique* de Corneille. Ce morceau est aussi extrait du *Capitaine Fracasse*.

garnison, composée d'Isabelle et de Zerbine, ne donna pas signe de vie. Matamore, qui ne s'étonne de rien, s'étonna pourtant de ce silence.

« Sangre y fuego ! Terre et ciel ! Foudres et canonnades ! s'écria-t-il en faisant hérissier le poil de sa lèvre comme la moustache d'un chat fâché. Ces bagasses¹ ne bougent non plus que chèvres mortes. Qu'on arbore le drapeau, qu'on batte la chamade, ou je jette bas la maison d'une chiquenaude ! Ce serait bien fait si la cruelle restait écrasée sous les ruines. Comment, Scapin, mon ami, t'expliques-tu cette défense hyrcanienne et sauvage contre mes charmes qui, comme on le sait, n'ont point de rivaux en ce globe terraqué, ni même en l'Olympe habité des dieux !

— Je me l'explique fort naturellement. Un certain Léandre, moins beau que vous sans doute, mais tout le monde n'a pas le goût bon, s'est ménagé des intelligences dans la place ; votre valeur s'attaque à une forteresse prise. Vous avez séduit le père, Léandre a séduit la fille. Voilà tout.

— Léandre ! as-tu dit ? Oh ! ne répète pas ce nom exécrable et exécré, ou je vais de mâle rage, décrocher le soleil, éborgner la lune, et, prenant la terre par les bouts de son essieu, la secouer de façon à produire un cataclysme diluvial comme celui de Noé ou d'Ogygès. Faire à ma barbe la cour à Isabelle, la dame de mes pensées ! damnable godelureau, ruffian patibulaire, galantin de sac et de corde, où es-tu, que je te fende les naseaux, que je t'écrive des croix sur la figure, que je t'embroche, que je te larde, que je te crible, que je t'effondre, que je te désentraille, que je te piétine, que je te jette au bûcher et disperse tes cendres ? Si tu paraissais pendant le paroxysme de ma fureur, le tonnerre de mes narines suffirait à t'envoyer au-delà des mondes parmi les feux élémentaires ; je te lancerais si haut que tu ne retomberais jamais. Marcher sur mes brisées, je frémis moi-même à l'idée de ce qu'une pareille audace peut amener de maux et de désastres sur la pauvre humanité. Je ne saurais punir dignement un tel crime sans fracasser du coup la planète. Léandre rival de Matamore ! Par Mahom et Tervagant ! Les mots épouvantés reculent et se refusent à venir exprimer une pareille énormité. On ne peut les joindre ensemble ; ils hurlent quand on les prend au collet pour les rapprocher, car ils savent qu'ils auraient à faire à moi s'ils se permettaient cette licence. D'ores et en avant, Léandre, ô ma langue ? pardon de te faire prononcer ce nom infâme, peut se considérer comme défunt et aller lui-même

¹ Mot dérivé de l'espagnol et ayant à peu près le sens de *coquines*.

commander son monument au tailleur de pierre, si toutefois j'ai la magnanimité de lui accorder les honneurs de la sépulture.

— Par le sang de Diane ! dit le valet, voilà qui tombe comme de cire, le seigneur Léandre traverse précisément la place à pas comptés. Vous allez bellement lui dire son fait, et ce sera un magnifique spectacle que la rencontre de deux si fiers courages ; car je ne vous cacherai pas que, parmi les maîtres d'armes et prévôts de la ville, ce gentilhomme a la renommée d'être assez bon gladiateur. Dégalnez ; pour moi, je ferai le guet, quand vous en serez aux mains, de peur que les sergents ne vous dérangent.

— Les étincelles de nos épées leur feront prendre le large, et ils n'oseraient, les bêtises, entrer dans ce cercle de flammes et de sang. Reste tout près de moi, mon bon Scapin ; si, d'aventure, j'étais fâcheusement navré de quelque estafilade, tu me recevrais en tes bras, répondit Matamore qui aimait beaucoup à être interrompu dans ses duels.

— Plantez-vous bravement devant lui, dit le valet en poussant son maître, et harrez-lui le passage.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire une reculade, Matamore s'enfonça son feutre jusque sur les yeux, retroussa sa moustache, mit la main à la poignée de son immense rapière et s'avança vers Léandre qu'il toisa des pieds à la tête, le plus insolemment qu'il put ; mais c'était bravade pure, car on entendait claquer ses dents et l'on voyait flageoler et trembler ses jambes comme des roseaux au vent de bise. Il ne lui restait plus qu'un espoir, c'était d'intimider Léandre par des éclats de voix, des menaces et des rodomontades, des lièvres étant souvent cachés sous des peaux de lion.

— Monsieur, savez-vous que je suis le capitaine Matamoros, appartenant à la célèbre maison Cuerno de Cornazan, et allié à la non moins illustre famille Escobombardon de la Papirontonda ? Je descends d'Antée par les femmes.

— Ah ! descendez de la lune si cela vous amuse, répondit le Léandre avec un dédaigneux haussement d'épaules, que m'importent ces billevesées ?

— Tête et ventre ! monsieur ; cela vous importera tout à l'heure ; il est encore temps, videz la place, et je vous épargne. Votre jeunesse me touche. Regardez-moi bien. Je suis la terreur de l'univers, l'ami de la Camarde¹, la providence des fossoyeurs ; où je passe, il pousse des croix. C'est à peine si mon ombre ose me suivre, tellement je la mène en des

¹ Celle qui a le nez aplati ; en style burlesque, la Mort.

endroits périlleux. Si j'entre, c'est par la brèche; si je sors, c'est par un arc-de-triomphe; si j'avance, c'est pour me fendre; si je recule, c'est pour rompre; si je couche, c'est mon ennemi que j'étends sur le pré; si je traverse une rivière, elle est de sang, et les arches du pont sont faites avec les côtes de mes adversaires. Je me roule, avec délice, au milieu des mêlées, tuant, hâchant, massacrant, taillant d'estoc et de taille, perçant de la pointe. Je jette les chevaux en l'air avec leurs cavaliers, je brise comme fétus de paille les os des éléphants. Aux assauts j'escalade les murs, en m'aidant de deux poinçons, et plonge mon bras dans la gueule des canons pour en retirer les boulets. Le vent seul de mon épée renverse les bataillons comme gerbes sur l'aire. Quand Mars me rencontre sur un champ de bataille, il fuit, de peur que je ne l'assomme, tout dieu de la guerre qu'il est; enfin ma vaillance est grande, et l'effroi que j'inspire est tel, que jusqu'à présent, je n'ai pu voir les braves que par le dos.

— Eh bien! vous allez en voir un en face, dit Léandre, en appliquant sur un des profils du Matamore un énorme soufflet, dont l'écho burlesque retentit jusqu'au fond de la place. Le pauvre diable pivota sur lui-même, près de tomber; un second soufflet non moins vigoureusement appliqué que le premier, mais sur l'autre joue, le remit d'aplomb.

Pendant cette scène, Isabelle et Zerbine avaient reparu au balcon. La malicieuse soubrette se tenait les côtes de rire, et sa maîtresse faisait un signe de tête amical à Léandre. Du fond de la place débouchait Pandolphe, accompagné du tabellion et qui, les dix doigts écarquillés et les yeux ronds de surprise, regardait Léandre battre le Matamore.

— Ecailles de crocodile et cornes de rhinocéros! vociféra le fanfaron, ta fosse est ouverte, malandrin, vieillaque, gavache, et je vais t'y pousser. Mieux eût valu pour toi tirer la moustache aux tigres et la queue aux serpents dans les forêts de l'Inde. Agacer Matamore! Pluton avec sa fourche, ne s'y risquerait pas. Je le déposséderais de l'enfer et j'usurperais Proserpine. Allons, ma tueuse, au vent, montrez-vous, brillez au soleil, et que votre éclair prenne pour fourreau le ventre de ce téméraire. J'ai soif de son sang, de sa moëlle, de sa fressure, et je lui arracherai l'âme d'entre les dents.

En disant cela, Matamore, avec des tensions de nerfs, des roulements de prunelles, des clappements de langue, semblait faire les plus prodigieux efforts pour extraire la lame rebelle de sa gaine. Il en suait d'ahan, mais la prudente tueuse voulait garder les logis ce jour-là, sans doute pour ne pas ternir son acier poli à l'air humide.

Fatigué de ces contorsions burlesques, le galant envoya d'un coup de pied rouler le fanfaron à l'autre bout du théâtre, et se retira après avoir salué Isabelle avec une grâce exquise.

Matamore, tombé sur le dos, remuait ses membres grêles comme une sauterelle retournée. Quand, avec l'aide de son valet et de Pandolphe, il se fut dressé sur ses pieds, et bien assuré que Léandre était parti, il s'écria d'une voix haletante et comme entrecoupée par la rage :

« De grâce, Scapin, cercle-moi avec des bardes de fer ; je crève de fureur, je vais éclater comme une bombe ! Et toi, lame perfide, qui trahis ton maître au moment suprême, est-ce ainsi que tu me récompenses de t'avoir toujours abreuvée du sang des plus fiers capitaines et des plus vaillants duellistes ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te brise en mille morceaux sur mon genou, comme lâche, parjure et félonne ; mais tu m'as voulu faire comprendre que le vrai guerrier doit rester sur la brèche, et ne pas s'oublier en des Capoues d'amour. En effet, cette semaine je n'ai défait aucune armée, je n'ai combattu ni orque¹, ni dragon, je n'ai pas fourni à la mort sa ration de cadavres, et la rouille est venue à mon glaive : rouille de honte, soudure d'oisiveté ! Sous les propres yeux de ma belle ce béjaune me nargue, m'insulte et me provoque. Leçon profonde ! enseignement philosophique ! apologue moral ! Désormais je tuerai deux ou trois hommes avant de déjeuner, pour être sûr que ma rapière joue librement. Fais-m'en souvenir.

— Léandre n'aurait qu'à revenir, dit Scapin ; si nous essayions à nous tous de tirer du fourreau cet acier formidable ? »

Matamore s'arc-boutant contre un pavé, Scapin s'attelant à la coquille, Pandolphe au valet et le tabellion à Pandolphe, après quelques secousses la lame céda à l'effort des trois fantoches, qui allèrent rouler d'un côté les quatre fers en l'air, tandis que le fanfaron tombait de l'autre à jambes rebindaines, tenant encore à pleines mains le fourreau de la colichemarde.

Relevé aussitôt, il reprit la rapière, et dit avec emphase : « Maintenant Léandre a vécu ; il n'a de ressources pour éviter la mort que d'émigrer en quelque planète lointaine. S'enfonçât-il au cœur de la terre, je le ramènerai à la surface pour le transpercer de mon glaive, à moins qu'il ne soit changé en pierre par mon œil horrible et méduséen. ² »

¹ Mammifère marin, vulgairement appelé épaulard.

² Principales œuvres en prose : *Voyage en Espagne* (1843) ; *Constantinople* (1854) ; *Le roman de la Momie* (1856) ; *Le capitaine Fracasse* (1863) ; *Tableaux de siège* (1872) ; *Portraits contemporains*. — Pour l'étudier, lire : M. Du Camp, *Th. Gautier* (1890) ; E. Richet, *Th. Gautier, l'homme, la vie et l'œuvre* (1893) ; Maurice Spronck, *Les artistes littéraires* (1889) ; Paul Sirven, *Th. Gautier, pages choisies* (1896).

ALEXANDRE DUMAS

Né à Villers-Cotterets en 1803, mort à Puits, près de Dieppe, en 1870.

Le plus étonnant conteur de la littérature française, il a épanché sa veine féconde dans plus de 250 romans, mémoires, voyages et dans 25 volumes de drames et de comédies. Comme dramaturge et romancier, il est surtout remarquable par l'entente de l'action, la prodigieuse facilité qu'il déploie dans la combinaison des situations et des intrigues romanesques ; mais ce qui domine en lui c'est l'imagination proprement dite du conteur et sa verve intarissable. Sans doute une grande partie de ses œuvres, parfois trop vite bâclées, périront, mais ce qui survivra constituera un prodigieux monument de littérature romanesque. Jules Lemaitre n'a pas eu tort de dire, parlant de *Monte-Cristo*, cette moderne odyssée, « qu'il y a trois mille ans, Alexandre Dumas s'était appelé Homère ».

Le gantelet de fer.

(Scènes de *Henri III et sa cour*¹.)

Le duc de Guise veut se défaire du comte de St-Mégrin, l'un des favoris de Henri III. Pour avoir un prétexte de le faire assassiner traîtreusement par ses sicaires, il force la duchesse sa femme à écrire au jeune gentilhomme, comptant ainsi l'attirer le soir dans son palais.

LE DUC DE GUISE

Vous étiez levée, madame... Alliez-vous rentrer dans votre appartement ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Non, monsieur le duc, j'allais appeler mes femmes pour ma toilette.

LE DUC DE GUISE

Elle est inutile, madame : le bal n'a pas lieu, et vous devez en être contente, vous paraissiez n'y aller qu'à contre-cœur.

LA DUCHESSE DE GUISE

Je suivais vos ordres, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas qu'ils m'étaient pénibles.

¹ *Henri III et sa cour* fut représenté le 11 février 1829, au début du romantisme, un an avant la bataille d'Hernani. C'est une chronique mélodramatique très habilement faite du temps de la Ligue, une peinture très frappante des mœurs féroces de cette époque souillée de sang. La scène fameuse que nous citons est d'un grand effet sur le théâtre ; elle va à l'âme violemment par les yeux et les nerfs suivant l'un des procédés les plus employés du romantisme. Comparer cette conception avec le procédé psychologique des classiques. Dumas a possédé au plus haut degré l'entente scénique ; sous bien des rapports, du reste, il a été un novateur.

LE DUC DE GUISE

Que voulez-vous !... J'ai compris que cette réclusion à laquelle vous vous condamniez était ridicule à votre âge... et qu'il fallait de temps en temps vous montrer à la cour ; certaines personnes, madame, pourraient y remarquer votre absence, et l'attribuer à des motifs... Mais il s'agit d'autre chose, madame... Arthur, laissez-moi...

LA DUCHESSE DE GUISE

Et pourquoi éloigner cet enfant, monsieur le duc ? est-ce donc un entretien secret que vous voudriez ?...

LE DUC DE GUISE

Et pourquoi le retenir, madame ? Craindriez-vous de rester seule avec moi ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Moi, monsieur ! et pourquoi ?

LE DUC DE GUISE

En ce cas, sortez, Arthur... Eh bien ?...

ARTHUR

J'attends les ordres de ma maîtresse, monsieur le duc.

LE DUC DE GUISE

Vous l'entendez, madame ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Arthur, éloignez-vous.

ARTHUR

J'obéis.

Il sort.

LE DUC DE GUISE

Vrai Dieu ! madame, il est bizarre que les ordres donnés par ma bouche aient besoin d'être ratifiés par la vôtre...

LA DUCHESSE DE GUISE

Ce jeune homme m'appartient, et il a cru devoir attendre de moi-même...

LE DUC DE GUISE

Cette obstination n'est pas naturelle, madame ; on connaît Henri de Lorraine, et l'on sait qu'il a toujours chargé son poignard de réitérer un ordre de sa bouche.

LA DUCHESSE DE GUISE

Eh ! monsieur, quelle conséquence pouvez-vous tirer du plus ou moins d'obéissance de cet enfant ?

LE DUC DE GUISE

Moi ? aucune... Mais j'avais besoin de son absence pour vous expo-

ser plus librement le motif qui m'amène... Voulez-vous bien me servir de secrétaire ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Moi, monsieur ! Et pour écrire à qui ?

LE DUC DE GUISE

Que vous importe ! c'est moi qui dicterai. (En approchant une plume et du papier.) Voilà ce qu'il vous faut.

LA DUCHESSE DE GUISE

Je crains de ne pouvoir former un seul mot ; ma main tremble ; ne pourriez-vous par une autre personne ?...

LE DUC DE GUISE

Non, madame, il est indispensable que ce soit vous.

LA DUCHESSE DE GUISE

Mais, au moins, remettez à plus tard...

LE DUC DE GUISE

Cela ne peut se remettre, madame ; d'ailleurs, il suffira que votre écriture soit lisible... Ecrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE

Je suis prête...

LE DUC DE GUISE, dictant.

« Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit » à l'hôtel de Guise ; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une » heure du matin ; vous pouvez, à l'aide d'un costume de ligueur, » passer sans être aperçu... L'appartement de madame la duchesse de » Guise est au deuxième étage... »

LA DUCHESSE DE GUISE

Je n'écirai pas davantage, que je ne sache à qui est destiné ce billet...

LE DUC DE GUISE

Vous le verrez, madame, en mettant l'adresse.

LA DUCHESSE DE GUISE

Elle ne peut être pour vous, monsieur ; et à tout autre, elle compromet mon honneur...

LE DUC DE GUISE

Votre honneur... Vive Dieu ! madame ; et qui doit en être plus jaloux que moi ?... Laissez-m'en juge, et suivez mon désir...

LA DUCHESSE DE GUISE

Votre désir ?... Je dois m'y refuser.

LE DUC DE GUISE

Obéissez à mes ordres, alors...

LA DUCHESSE DE GUISE

A vos ordres ?... Peut-être ai-je le droit d'en demander la cause...

LE DUC DE GUISE

La cause, madame ? Tous ces retardements me prouvent que vous la connaissez.

LA DUCHESSE DE GUISE

Moi ! et comment ?

LE DUC DE GUISE

Peu m'importe !... écrivez...

LA DUCHESSE DE GUISE

Permettez que je me retire...

LE DUC DE GUISE

Vous ne sortirez pas...

LA DUCHESSE DE GUISE

Vous n'obtiendrez rien de moi en me contraignant à rester.

LE DUC DE GUISE, la forçant à s'asseoir.

Peut-être, vous réfléchirez, madame : mes ordres, méprisés par vous, ne le sont point encore par tout le monde... et, d'un mot, je puis substituer à l'oratoire élégant de l'hôtel de Guise l'humble cellule d'un cloître.

LA DUCHESSE DE GUISE

Désignez-moi le couvent où je dois me retirer, monsieur le duc ; les biens que je vous ai apportés comme princesse de Porcian y payeront la dot de la duchesse de Guise.

LE DUC DE GUISE

Oui, madame ; sans doute, vous jugez en vous-même que ce ne serait qu'une faible expiation. D'ailleurs, l'espoir vous suivrait au delà de la grille ; il n'est point de murs si élevés qu'on ne puisse franchir, surtout si on y est aidé par un chevalier adroit, puissant et dévoué... Non, madame, non, je ne vous laisserai pas cette chance. Mais revenons à notre lettre ; il faut qu'elle s'achève.

LA DUCHESSE DE GUISE

Jamais, monsieur, jamais !

LE DUC DE GUISE

Ne me poussez pas à bout, madame ; c'est déjà beaucoup que j'aie consenti à vous menacer deux fois.

LA DUCHESSE DE GUISE

Eh bien, je préfère une réclusion éternelle.

LE DUC DE GUISE

Mort et damnation ! croyez-vous donc que je n'aie que ce moyen ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Et quel autre ?... (Le duc verse le contenu d'un flacon dans une petite coupe.) Ah ! vous ne voudriez pas m'assassiner... Que faites-vous, monsieur de Guise ? que faites-vous ?

LE DUC DE GUISE

Rien... J'espère seulement que la vue de ce breuvage aura une vertu que n'ont point mes paroles.

LA DUCHESSE DE GUISE

Eh quoi !... vous pourriez ?... Ah !

LE DUC DE GUISE

Ecrivez, madame, écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE

Non, non. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC DE GUISE, saisissant la coupe.

Eh bien ?...

LA DUCHESSE DE GUISE

Henri, au nom du ciel ! Je suis innocente, je vous le jure... Que la mort d'une faible femme ne souille pas votre nom, Henri, ce serait un crime affreux, car je ne suis pas coupable ; j'embrasse vos genoux ; que voulez-vous de plus ? Oui, oui, je crains la mort.

LE DUC DE GUISE

Il y a un moyen de vous y soustraire.

LA DUCHESSE DE GUISE

Il est plus affreux qu'elle encore... Mais non, tout cela n'est qu'un jeu pour m'épouvanter. Vous n'avez pas pu avoir, vous n'avez pas eu cette exécration idée.

LE DUC DE GUISE, riant.

Un jeu, madame !

LA DUCHESSE DE GUISE

Non... Votre sourire m'a tout dit... Laissez-moi un instant pour me recueillir.

Elle abaisse la tête entre ses mains et prie.

LE DUC DE GUISE

Un instant, madame, rien qu'un instant.

LA DUCHESSE DE GUISE, après s'être recueillie.

Et maintenant, ô mon Dieu ! aie pitié de moi !

LE DUC DE GUISE

Etes-vous décidée ?

LA DUCHESSE DE GUISE, se relevant toute seule.

Je le suis.

LE DUC DE GUISE

A l'obéissance ?

LA DUCHESSE DE GUISE, prenant la coupe.

A la mort !

LE DUC DE GUISE, lui arrachant la coupe et la jetant à terre.

Vous l'aimez bien, madame !... Elle a préféré... Malédiction ! malédiction sur vous et sur lui !... sur lui surtout qui est tant aimé !
Ecrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE

Malheur ! malheur à moi !

LE DUC DE GUISE

Oui, malheur ! car il est plus facile à une femme d'expirer que de souffrir. (Lui saisissant le bras avec son gant de fer.) Ecrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! laissez-moi.

LE DUC DE GUISE

Ecrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE, essayant de dégager son bras.

Vous me faites mal, Henri.

LE DUC DE GUISE

Ecrivez, vous dis-je !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous me faites bien mal, Henri ; vous me faites horriblement mal...
Grâce ! grâce ! ah !

LE DUC DE GUISE

Ecrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE

Le puis-je ? Ma vue se trouble... Une sueur froide... O mon Dieu !
mon Dieu ! je te remercie, je vais mourir.

Elle s'évanouit.

LE DUC DE GUISE

Eh ! non, madame.

LA DUCHESSE DE GUISE, revenant à elle.

Qu'exigez-vous de moi ?

LE DUC DE GUISE

Que vous m'obéissiez.

LA DUCHESSE DE GUISE, accablée.

Oui ! oui ! j'obéis. Mon Dieu ! tu le sais, j'ai bravé la mort... la douleur seule m'a vaincue .. elle a été au delà de mes forces. Tu l'as permis, ô mon Dieu ! le reste est entre tes mains¹.

¹ Il faut remarquer que ce trait de faiblesse est absolument vrai ; il serait plus facile à un grand nombre de femmes de braver la mort que de supporter la souffrance physique, et beaucoup d'hommes sont dans le même cas.

LE DUC DE GUISE, dictant.

« L'appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage, et cette clef en ouvre la porte. » L'adresse maintenant.

Pendant qu'il plie la lettre, madame de Guise relève sa manche, et l'on voit sur son bras des traces bleuâtres.

LA DUCHESSE DE GUISE

Que dirait la noblesse de France, si elle savait que le duc de Guise a meurtri un bras de femme avec un gantelet de chevalier ?

LE DUC DE GUISE

Le duc de Guise en rendra raison à quiconque viendra la lui demander.¹ Achevez : « A Monsieur le comte de Saint-Mégrin. »

LA DUCHESSE DE GUISE

C'était donc bien à lui ?

LE DUC DE GUISE

Ne l'aviez-vous pas deviné ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Monsieur le duc, ma conscience me permettait d'en douter, du moins.

LE DUC DE GUISE

Assez, assez. Appelez un de vos pages, et remettez-lui cette lettre (allant à la porte du salon et ôtant la clef) et cette clef.

LA DUCHESSE DE GUISE

Ah ! monsieur de Guise ! puisse-t-on avoir plus pitié de vous que vous n'avez eu pitié de moi !

LE DUC DE GUISE

Appelez un page.

LA DUCHESSE DE GUISE

Aucun n'est là...

LE DUC DE GUISE

Arthur, votre page favori, ne doit pas être loin ; appelez-le, je vous l'ordonne ! appelez-le !... Mais, auparavant, madame, faites bien attention que je suis là, derrière cette portière... Un seul signe, un seul mot, cet enfant est mort... et c'est vous qui l'avez tué... (Il siffle.) Songez-y madame...

LA DUCHESSE, appelant.

Arthur !

¹ Le grand acteur Frédérick-Lemaître, qui mit du génie dans ses créations romantiques, faisait, dit-on, crouler la salle sous les applaudissements lorsqu'il lançait cette réponse hautaine. — Il y a une légère faute de grammaire dans la phrase, *la* ne pouvant se rapporter à *raison*, qui n'est pas déterminé : il vaudrait mieux *le*.

ARTHUR

Me voilà, madame. Dieu !... grand Dieu ! que vous êtes pâle !...

LA DUCHESSE DE GUISE

Moi, pâle ? Non, non... tu te trompes... (Lui tendant la lettre et la retirant.) Ce n'est rien... Eloigne-toi, Arthur, éloigne-toi...

ARTHUR

Moi, vous quitter quand vous souffrez !... Voulez-vous que j'appelle vos femmes ?

LA DUCHESSE DE GUISE

Garde-t'en bien, Arthur !... Prends cette lettre... cette clef... et va-t'en... Pars !... pars !...

ARTHUR, lisant.

« A Monsieur le comte de Saint-Mégrin... » Oh ! qu'il sera heureux, madame !... Je cours...

Il sort.

LA DUCHESSE DE GUISE

Heureux ?... Oh ! non... non, reviens !... reviens, Arthur !... Arthur !...

LE DUC DE GUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence, madame !

LA DUCHESSE DE GUISE, tombant dans ses bras.

Ah !...

LE DUC DE GUISE

L'emportant dans le salon, et refermant la porte avec une double clef.
Et maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui !

Une évasion tragique¹.

Un jeune capitaine de navire, Edmond Dantès, a été emprisonné en 1815 au château d'If, comme un criminel d'Etat, à la suite d'une horrible vengeance. Le malheureux, quoique innocent, reste quatorze ans enfermé dans un cachot. Pendant cette dure captivité, il réussit, en creusant le sol de sa cellule, à communiquer avec un autre détenu d'un cachot voisin, l'abbé Faria, victime comme lui d'une vengeance terrible. Sa vie est moins sombre pendant quelque temps ; malheureusement, son pauvre ami meurt, et il va retomber dans sa cruelle solitude. Une inspiration subite lui fournit alors le moyen de s'évader ; il va enfin être libre.

Sur le lit, couché dans le sens de la longueur, et faiblement éclairé par un jour brumeux qui pénétrait à travers la fenêtre, on voyait un sac de toile grossière, sous les larges plis duquel se dessinait confusé-

¹ Extrait du *Comte de Monte-Cristo*, le chef-d'œuvre du roman d'aventures.

ment une forme longue et raide : c'était le dernier linceul de Faria, ce linceul qui, au dire des guichetiers, coûtait si peu cher¹. Ainsi, tout était fini. Une séparation matérielle existait déjà entre Dantès et son vieil ami ; il ne pouvait plus voir ces yeux qui étaient restés ouverts comme pour regarder au-delà de la mort, il ne pouvait plus serrer cette main industrielle qui avait soulevé pour lui le voile qui couvrait les choses cachées. Faria, l'utile, le bon compagnon auquel il s'était habitué avec tant de force, n'existait plus que dans son souvenir. Alors il s'assit au chevet de ce lit terrible, et se plongea dans une sombre et amère mélancolie.

Seul ! il était redevenu seul ! il était retombé dans le silence, il se retrouvait en face du néant !

Seul ! plus même la vue, plus même la voix du seul être humain qui le rattachait encore à la terre ! Ne valait-il pas mieux, comme Faria, s'en aller demander à Dieu l'énigme de la vie, au risque de passer par la porte lugubre des souffrances !

L'idée du suicide, chassée par son ami, écartée par sa présence, revint alors se dresser comme un fantôme près du cadavre de Faria.

— Si je pouvais mourir, dit-il, j'irais où il va, et je le retrouverais certainement. Mais comment mourir ? C'est bien facile, ajouta-t-il en riant ; je vais rester ici, je me jetterai sur le premier qui va entrer, je l'étranglerai et l'on me guillotinerà.

Mais, comme il arrive que, dans les grandes douleurs comme dans les grandes tempêtes, l'abîme se trouve entre deux cimes de flots, Dantès recula à l'idée de cette mort infamante et passa précipitamment de ce désespoir à une soif ardente de vie et de liberté.

— Mourir ! oh ! non, s'écria-t-il ; ce n'est pas la peine d'avoir tant vécu, d'avoir tant souffert, pour mourir maintenant ! Mourir, c'était bon quand j'en avais pris la résolution, autrefois, il y a des années ; mais maintenant ce serait véritablement trop aider à ma misérable destinée. Non, je veux vivre, je veux lutter jusqu'au bout ; non, je veux reconquérir ce bonheur qu'on m'a enlevé. Avant que je meure, j'oubliais que j'ai mes bourreaux à punir, et peut-être bien aussi, qui sait ? quelques amis à récompenser. Mais à présent on va m'oublier ici, et je ne sortirai de mon cachot que comme Faria.

Mais à cette parole Edmond resta immobile, les yeux fixes, comme un homme frappé d'une idée soudaine, mais que cette idée épouvante ; tout à coup il se leva, porta la main à son front comme s'il avait le

¹ On enfermait alors les détenus morts dans un sac et on les jetait à la mer.

vertige, fit deux ou trois tours dans la chambre et revint s'arrêter devant le lit...

— Oh ! oh ! murmura-t-il, qui m'envoie cette pensée ? est-ce vous, mon Dieu ? puisqu'il n'y a que les morts qui sortent librement d'ici, prenons la place des morts.

Et sans perdre le temps de revenir sur cette décision, comme pour ne pas donner à la pensée le temps de détruire cette résolution désespérée, il se pencha vers le sac hideux, l'ouvrit avec le couteau que Faria avait fait, retira le cadavre du sac, l'emporta chez lui, le coucha dans son lit, le coiffa du lambeau de linge dont il avait l'habitude de se coiffer lui-même, le couvrit de sa couverture, baisa une dernière fois ce front glacé, essaya de refermer ces yeux rebelles, qui continuaient de rester ouverts, effrayants par l'absence de la pensée, tourna la tête le long du mur, afin que le geôlier, en apportant son repas du soir, crût qu'il s'était couché comme c'était souvent son habitude, rentra dans la galerie, tira le lit contre la muraille, rentra dans l'autre chambre, prit dans l'armoire l'aiguille, le fil, jeta ses haillons, pour qu'on sentit bien sous la toile les chairs nues, se glissa dans le sac éventré, se plaça dans la situation où était le cadavre et referma la couture en dedans.

On aurait pu entendre battre son cœur si, par malheur, on fût entré en ce moment.

Dantès aurait bien pu attendre après la visite du soir, mais il avait peur que d'ici là le gouverneur ne changeât de résolution et qu'on n'enlevât le cadavre.

Alors sa dernière espérance était perdue. En tout cas, son plan maintenant était arrêté. Voici ce qu'il comptait faire :

Si, pendant le trajet, les fossoyeurs reconnaissaient qu'ils portaient un vivant au lieu d'un mort, Dantès ne leur donnait pas le temps de se reconnaître ; d'un vigoureux coup de couteau il ouvrait le sac depuis le haut jusqu'en bas, profitait de leur terreur et s'échappait ; s'ils voulaient l'arrêter, il jouait du couteau.

S'ils le conduisaient jusqu'au cimetière et le déposaient dans une fosse, il se laissait couvrir de terre ; puis, comme c'était la nuit, à peine les fossoyeurs avaient-ils le dos tourné, qu'il s'ouvrait un passage à travers la terre molle et s'enfuyait ; il espérait que le poids ne serait pas trop grand pour qu'il pût le soulever. S'il se trompait, si, au contraire, la terre était trop pesante, il mourrait étouffé, et, tant mieux, tout était fini !

Dantès n'avait pas mangé depuis la veille, mais il n'avait pas songé

à la faim le matin, et il n'y songeait pas encore. Sa position était trop précaire pour lui laisser le temps d'arrêter sa pensée sur aucune autre idée.

Le premier danger que courait Dantès, c'était que le geôlier, en lui apportant son souper de sept heures, s'aperçut de la substitution opérée; heureusement, vingt fois, soit par misanthropie, soit par fatigue, Dantès avait reçu le geôlier couché, et, dans ce cas, d'ordinaire, cet homme déposait son pain et sa soupe sur la table et se retirait sans lui parler.

Mais, cette fois, le geôlier pouvait déroger à ses habitudes de mutisme, parler à Dantès et voyant que Dantès ne lui répondait point, s'approcher du lit et tout découvrir.

Lorsque sept heures du soir s'approchèrent, les angoisses de Dantès commencèrent véritablement. Sa main, appuyée sur son cœur, essayait d'en comprimer les battements, tandis que de l'autre il essuyait la sueur de son front qui ruisselait le long de ses tempes. De temps en temps des frissons lui couraient par tout le corps et lui serraient le cœur comme dans un étau glacé. Alors il croyait qu'il allait mourir. Les heures s'écoulèrent sans amener aucun mouvement dans le château, et Dantès comprit qu'il avait échappé à ce premier danger; c'était d'un bon augure. Enfin, vers l'heure fixée par le gouverneur, des pas se firent entendre dans l'escalier. Edmond comprit que le moment était venu; il rappela tout son courage, retenant son haleine; heureux s'il eût pu retenir en même temps et comme elle, les pulsations précipitées de ses artères.

On s'arrêta à la porte, le pas était double. Dantès devina que c'étaient les deux fossoyeurs qui venaient le chercher. Ce soupçon se changea en certitude, quand il entendit le bruit qu'ils faisaient en déposant la civière.

La porte s'ouvrit, une lumière voilée parvint aux yeux de Dantès. Au travers de la toile qui le couvrait, il vit deux ombres s'approcher de son lit. Un troisième restait à la porte, tenant un falot à la main. Chacun des deux hommes, qui s'étaient approchés du lit, saisit le sac par une de ses extrémités.

— C'est qu'il est encore lourd, pour un vieillard si maigre ! dit l'un d'eux en le soulevant par la tête.

— On dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os, dit l'autre en le prenant par les pieds.

— As-tu fait ton nœud ? demanda le premier.

— Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile, dit le second, je le ferai là-bas.

— Tu as raison ; partons alors.

« Pourquoi ce nœud ? » se demanda Dantès.

On transporta le prétendu mort du lit sur la civière. Edmond se raidissait pour mieux jouer son rôle de trépassé. On le posa sur la civière ; et le cortège, éclairé par l'homme au falot, qui marchait devant, monta l'escalier.

Tout à coup, l'air frais et âpre de la nuit l'inonda, Dantès reconnut le mistral. Ce fut une sensation subite, pleine à la fois de délices et d'angoisses.

Les porteurs firent une vingtaine de pas, puis ils s'arrêtèrent et déposèrent la civière sur le sol.

Un des porteurs s'éloigna, et Dantès entendit ses souliers retentir sur les dalles.

« Où suis-je donc ? » se demanda-t-il.

— Sais-tu qu'il n'est pas léger du tout, dit celui qui était resté près de Dantès en s'asseyant sur le bord de la civière.

Le premier sentiment de Dantès avait été de s'échapper, heureusement il se retint.

— Eclaire-moi donc, animal, dit celui des deux porteurs qui s'était éloigné, ou je ne trouverai jamais ce que je cherche.

L'homme au falot obéit à l'injonction, quoique, comme on l'a vu, elle fût faite en termes peu convenables.

« Que cherche-t-il donc ? » se demanda Dantès. Une bêche sans doute. »

Une exclamation de satisfaction indiqua que le fossoyeur avait trouvé ce qu'il cherchait.

— Enfin, dit l'autre, ce n'est pas sans peine.

— Oui, répondit-il ; mais il n'aura rien perdu pour attendre.

A ces mots il se rapprocha d'Edmond qui entendit déposer auprès de lui un corps lourd et retentissant : au même moment, une corde entoura ses pieds d'une vive et douloureuse pression.

— Eh bien ! le nœud est-il fait ? demanda celui des fossoyeurs qui était resté inactif.

— Et bien fait, dit l'autre, je t'en réponds.

— En ce cas, en route.

Et la civière soulevée reprit son chemin.

On fit cinquante pas à peu près, puis on s'arrêta pour ouvrir une porte, puis on se remit en route. Le bruit des flots se brisant contre les rochers sur lesquels est bâti le château, arrivait plus distinctement à l'oreille de Dantès à mesure que l'on avançait.

— Mauvais temps ! dit un des porteurs, il ne fera pas bon d'être en mer cette nuit.

— Oui, l'abbé court grand risque d'être mouillé, dit l'autre, et ils éclatèrent de rire.

Dantès ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais ses cheveux ne s'en dressèrent pas moins sur sa tête.

— Bon, nous voilà arrivés ! reprit le premier.

— Plus loin, plus loin, dit l'autre, tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur les rochers, et que le gouverneur nous a dit le lendemain que nous étions des fainéants.

On fit encore quatre ou cinq pas en montant toujours, puis Dantès sentit qu'on le prenait par la tête et par les pieds et qu'on le balançait.

— Une, dirent les fossoyeurs.

— Deux.

— Trois !

En même temps Dantès se sentit lancé en effet dans un vide énorme, traversant les airs comme un oiseau blessé, tombant, tombant toujours avec une épouvante qui lui glaçait le cœur. Quoique tiré en bas par quelque chose de pesant qui précipitait son vol rapide, il lui semblait que cette chute durait un siècle. Enfin, avec un bruit épouvantable, il entra comme une flèche dans une eau glacée qui lui fit pousser un cri, étouffé à l'instant même par l'immersion.

Dantès avait été lancé dans la mer, au fond de laquelle l'entraînait un boulet de trente-six attaché à ses pieds.

La mer est le cimetière du château d'If.

Dantès étourdi, presque suffoqué, eut cependant la présence d'esprit de retenir son haleine, et, comme sa main droite, ainsi que nous l'avons dit, préparé qu'il était à toutes les chances, tenait son couteau tout ouvert, il éventra rapidement le sac, sortit le bras, puis la tête ; mais alors, malgré ses mouvements pour soulever le boulet, il continua de se sentir entraîné ; alors il se cambra, cherchant la corde qui lui liait les jambes, et, par un effort suprême, il la trancha précisément au moment où il suffoquait ; alors, donnant un vigoureux coup de pied, il remonta libre à la surface de la mer, tandis que le boulet entraînait dans ses profondeurs inconnues le tissu grossier qui avait failli devenir son linceul.

Comment d'Artagnan devint l'ami des Trois Mousquetaires¹.

Lorsque d'Artagnan arriva en vue du petit terrain vague qui s'étendait au pied du monastère, Athos attendait depuis cinq minutes seulement, et midi sonnait. Il était donc ponctuel comme la Samaritaine, et le plus casuiste à l'égard des duels n'avait rien à dire.

Athos, qui souffrait toujours cruellement de sa blessure, quoiqu'elle eût été pansée à neuf par le chirurgien de M. de Tréville, s'était assis sur une borne et attendait son adversaire avec cette contenance paisible et cet air digne qui ne l'abandonnait jamais. A l'aspect de d'Artagnan, il se leva et fit poliment quelques pas au devant de lui. Celui-ci, de son côté, n'aborda son adversaire que le chapeau à la main et sa plume traînant jusqu'à terre.

— Monsieur, dit Athos, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds, mais ces deux amis ne sont point encore arrivés, je m'étonne qu'ils tardent : ce n'est pas leur habitude.

— Je n'ai pas de seconds, moi, monsieur, dit d'Artagnan, car, arrivé d'hier seulement à Paris, je n'y connais encore personne que M. de Tréville, auquel j'ai été recommandé par mon père, qui a l'honneur d'être quelque peu de ses amis.

Athos réfléchit un instant.

— Vous ne connaissez que M. de Tréville ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, je ne connais que lui.

— Ah ça mais, continua Athos parlant moitié à lui-même et moitié à d'Artagnan, ah ça mais, si je vous tue, j'aurai l'air d'un mangeur d'enfants, moi !

— Pas trop, monsieur, répondit d'Artagnan avec un salut qui ne manquait pas de dignité ; pas trop, puisque vous me faites l'honneur de tirer l'épée contre moi avec une blessure dont vous devez être fort incommodé.

— Très incommodé, sur ma parole, et vous m'avez fait un mal du diable, je dois le dire² ; mais je prendrai la main gauche, c'est mon

¹ Extrait des *Trois Mousquetaires*. Alexandre Dumas a débuté par des drames historiques ; puis il a écrit, en puisant dans les chroniques et mémoires d'avant la Révolution, des romans historiques pleins de mouvement, de couleur locale et de vie extérieure. Les *Trois Mousquetaires* (1844) ont été composés d'après les authentiques *Mémoires de M. d'Artagnan* (1700) de Sandras de Courtitz ; Dumas en a fait un excellent roman d'aventures.

² En descendant un escalier, d'Artagnan avait bousculé Athos par mégarde.

habitude en pareille circonstance. Ne croyez donc pas que je vous fasse une grâce, je tire proprement des deux mains ; et il y aura même désavantage pour vous : un gaucher est très gênant pour les gens qui ne sont pas prévenus. Je regrette de ne pas vous avoir fait part plus tôt de cette circonstance.

— Vous êtes vraiment, monsieur, dit d'Artagnan en s'inclinant de nouveau, d'une courtoisie dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

— Vous me rendez confus, répondit Athos avec son air de gentilhomme ; causons donc d'autre chose, je vous prie, à moins que cela ne vous soit désagréable. Ah ! sangbleu ! que vous m'avez fait mal ! l'épaule me brûle.

— Si vous vouliez me permettre... dit d'Artagnan avec timidité.

— Quoi, monsieur ?

— J'ai un baume miraculeux pour les blessures, un baume qui me vient de ma mère, et dont j'ai fait l'épreuve sur moi-même.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis sûr qu'en moins de trois jours ce baume vous guérirait, et au bout de trois jours, quand vous seriez guéri, et bien ! monsieur, ce me serait toujours un grand honneur d'être votre homme.

D'Artagnan dit ces mots avec une simplicité qui faisait honneur à sa courtoisie, sans porter aucunement atteinte à son courage.

— Pardieu, monsieur, dit Athos, voilà une proposition qui me plaît, non pas que je l'accepte, mais elle sent son gentilhomme d'une lieue. C'est ainsi que parlaient et faisaient ces preux du temps de Charlemagne, sur lesquels tout cavalier doit chercher à se modeler. Malheureusement nous ne sommes plus au temps du grand empereur. Nous sommes au temps de M. le cardinal et d'ici à trois jours on saurait, si bien gardé que soit le secret, on saurait dis-je, que nous devons nous battre, et l'on s'opposerait à notre combat. Ah ça mais, ces flâneurs ne viendront donc pas ?

— Si vous êtes pressé, monsieur, dit d'Artagnan à Athos avec la même simplicité qu'un instant auparavant il lui avait proposé de remettre le duel à trois jours, si vous êtes pressé et qu'il vous plaise de m'expédier tout de suite, ne vous gênez pas, je vous en prie.

— Voilà encore un mot qui me plaît, dit Athos en faisant un gracieux signe de tête à d'Artagnan, il n'est point d'un homme sans cervelle, et il est à coup sûr d'un homme de cœur. Monsieur, j'aime les hommes de votre trempe et je vois que si nous ne nous tuons pas l'un l'autre, j'aurai plus tard un vrai plaisir dans votre conversation. Atten-

dons ces messieurs, je vous prie, j'ai tout le temps, et cela sera plus correct. Ah ! en voici un, je crois.

En effet, au bout de la rue Vaugirard, commençait à apparaître le gigantesque Porthos.

— Quoi ! s'écria d'Artagnan, votre premier témoin est M. Porthos ?

— Oui, cela vous contrarie-t-il ?

— Non, aucunement.

— Et voici le second.

D'Artagnan se retourna du côté indiqué par Athos et reconnut Aramis.

— Quoi ! s'écria-t-il d'un accent plus étonné que la première fois, votre second témoin est M. Aramis ?

— Sans doute, ne savez-vous pas qu'on ne nous voit jamais l'un sans l'autre et qu'on nous appelle dans les mousquetaires et dans les gardes, à la cour et à la ville, Athos, Porthos et Aramis, ou les trois inséparables ? Après cela, comme vous arrivez de Dax ou de Pau...

— De Tarbes, dit d'Artagnan.

— Il vous est permis d'ignorer ce détail, dit Athos...

— Et maintenant que vous êtes rassemblés, messieurs, dit d'Artagnan, permettez-moi de vous faire mes excuses.

A ce mot d'*excuses*, un nuage passa sur le front d'Athos, un sourire hautain glissa sur les lèvres de Porthos, et un signe négatif fut la réponse d'Aramis.

— Vous ne me comprenez pas, messieurs, dit d'Artagnan en relevant sa tête sur laquelle jouait en ce moment un rayon de soleil qui en dorait les lignes fines et hardies, je vous demande excuse dans le cas où je ne pourrais vous payer ma dette à tous trois, car M. Athos a le droit de me tuer le premier, ce qui ôte beaucoup de sa valeur à votre créance, monsieur Porthos, et ce qui rend la vôtre à peu près nulle, monsieur Aramis. Et maintenant messieurs, je vous le répète, excusez-moi, mais de cela seulement, et en garde !

A ces mots, du geste le plus cavalier qui se puisse voir, d'Artagnan tira son épée.

Le sang était monté à la tête de d'Artagnan, et dans ce moment il eut tiré son épée contre tous les mousquetaires du royaume, comme il venait de faire contre Athos, Porthos et Aramis.

Il était midi et quart. Le soleil était à son zénith, et l'emplacement choisi pour être le théâtre du duel se trouvait exposé à toute son ardeur.

— Il fait très chaud, dit Athos en tirant son épée à son tour, et cependant je ne saurais ôter mon pourpoint; car, tout à l'heure encore, j'ai senti que ma blessure saignait, et je craindrais de gêner monsieur en lui montrant du sang qu'il ne m'aurait pas tiré lui-même.

— C'est vrai, monsieur, dit d'Artagnan, et tiré par un autre ou par moi, je vous assure que je verrai toujours avec bien du regret le sang d'un aussi brave gentilhomme; je me battrai donc en pourpoint comme vous.

— Voyons, voyons, dit Porthos, assez de compliments comme cela, et songez que nous attendons notre tour.

— Parlez pour vous seul, Porthos, quand vous aurez à dire de pareilles incongruités, interrompit Aramis. Quant à moi, je trouve les choses que ces messieurs se disent fort bien dites et tout à fait dignes de deux gentilhommes.

— Quand vous voudrez, monsieur, dit Athos en se mettant en garde.

— J'attendais vos ordres, dit d'Artagnan en croisant le fer.

Mais les deux rapières avaient à peine résonné en se touchant qu'une escouade des gardes de Son Eminence, commandée par M. de Jussac, se montra à l'angle du couvent.

— Les gardes du cardinal ! s'écrièrent Porthos et Aramis. L'épée au fourreau, messieurs, l'épée au fourreau !

Mais il était trop tard. Les deux combattants avaient été vus dans une pose qui ne permettait pas de douter de leurs intentions.

— Holà ! cria Jussac en s'avançant vers eux et en faisant signe à ses hommes d'en faire autant, holà ! mousquetaires, on se bat donc ici ? Et les édits, ¹ qu'en faisons-nous ?

— Vous êtes bien généreux, messieurs les gardes, dit Athos plein de rancune, car Jussac était l'un des agresseurs de l'avant-veille. Si nous vous voyions battre, je vous réponds, moi, que nous nous garderions bien de vous en empêcher. Laissez-nous donc faire, et vous allez avoir du plaisir sans prendre aucune peine.

— Messieurs, dit Jussac, c'est avec grand regret que je vous déclare que la chose est impossible. Notre devoir avant tout. Rengainez donc, s'il vous plaît, et nous suivez.

— Monsieur, dit Aramis parodiant Jussac, ce serait avec un grand plaisir que nous obéirions à votre gracieuse invitation si cela dépen-

¹ Richelieu, pour guérir la rage de duels qui sévissait alors, avait lancé un édit punissant de mort tout bretteur; 4000 gentilshommes avaient péri en combat singulier pendant les 18 années antérieures à 1609.

dait de nous ; mais malheureusement la chose est impossible. M. de Tréville nous l'a défendu. Passez donc votre chemin, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Cette raillerie exaspéra Jussac.

— Nous vous chargerons donc, dit-il, si vous désobéissez.

— Ils sont cinq, dit Athos à demi-voix, et nous ne sommes que trois ; nous serons encore battus, et il nous faudra mourir ici, car, je le déclare, je ne reparais pas vaincu devant le capitaine.

Athos, Porthos et Aramis se rapprochèrent à l'instant les uns des autres pendant que Jussac alignait ses soldats.

Ce seul moment suffit à d'Artagnan pour prendre son parti : c'était là un de ces événements qui décident de la vie d'un homme, c'était un choix à faire entre le roi et le cardinal ; ce choix fait, il fallait y persévérer. Se battre, c'est-à-dire désobéir à la loi, c'est-à-dire risquer sa tête, c'est-à-dire se faire d'un seul coup l'ennemi d'un ministre plus puissant que le roi lui-même ; voilà ce qu'entrevit le jeune homme, et disons-le à sa louange, il n'hésita point une seconde. Se tournant donc vers Athos et ses amis :

— Messieurs, dit-il, je reprendrai, s'il vous plaît, quelque chose à vos paroles. Vous avez dit que vous n'étiez que trois, mais il me semble, à moi, que nous sommes quatre.

— Mais vous n'êtes pas des nôtres, dit Porthos.

— C'est vrai, répondit d'Artagnan ; je n'ai pas l'habit, mais j'ai l'âme. Mon cœur est mousquetaire, je le sens bien, monsieur, et cela m'entraîne.

— Ecartez-vous, jeune homme, cria Jussac, qui sans doute à ses gestes et à l'expression de son visage avait deviné le dessein de d'Artagnan ; vous pouvez vous retirer, nous y consentons. Sauvez votre peau ; allez vite.

D'Artagnan ne bougea point.

— Décidément, vous êtes un joli garçon, dit Athos en serrant la main du jeune homme.

— Allons ! allons ! prenons un parti, reprit Jussac.

— Voyons, dirent Porthos et Aramis, faisons quelque chose.

— Monsieur est plein de générosité, dit Athos.

Mais tous trois pensaient à la jeunesse de d'Artagnan et redoutaient son inexpérience.

— Nous ne serions que trois, dont un blessé, plus un enfant, reprit Athos, et l'on n'en dira pas moins que nous étions quatre hommes.

— Oui, mais reculer ! dit Porthos.

— C'est difficile, reprit Athos.

D'Artagnan comprit leur irrésolution.

— Messieurs, essayez-moi toujours, dit-il, et je vous jure sur l'honneur que je ne veux pas m'en aller d'ici si nous sommes vaincus.

— Comment vous appelle-t-on, mon brave ? dit Athos.

— D'Artagnan, monsieur.

— Eh bien ! Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, en avant ! cria Athos.

— Eh bien ! voyons, messieurs, vous décidez-vous à vous décider ? cria pour la troisième fois Jussac.

— C'est fait, messieurs, dit Athos.

— Et quel parti prenez-vous ? demanda Jussac.

— Nous allons avoir l'honneur de vous charger, répondit Aramis en levant son chapeau d'une main et tirant son épée de l'autre.

— Ah ! vous résistez ! s'écria Jussac.

— Sangdieu ! cela vous étonne ?

Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n'excluait pas une certaine méthode.

Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal ; Porthos eut Bicarot, et Aramis se vit en face de deux adversaires.

Quant à d'Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même.

Le cœur du jeune Gascon battait à lui briser la poitrine, non pas de peur, Dieu merci, il n'en avait pas l'ombre, mais d'émulation ; il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain. Jussac était, comme on le disait alors, friand de la lame, et avait fort pratiqué ; cependant, il avait toutes les peines du monde à se défendre contre un adversaire qui, agile et bondissant, s'écarterait à tout moment des règles reçues, attaquant de tous côtés à la fois, et tout cela en parant en homme qui a le plus grand respect pour son épiderme.

Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d'être tenu en échec par celui qu'il avait regardé comme un enfant, il s'échauffa et commença à faire des fautes. D'Artagnan, qui, à défaut de la pratique, avait une profonde théorie, redoubla d'agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond ; mais celui-ci para prime, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps, Jussac tomba comme une masse.

D'Artagnan jeta alors un coup d'œil inquiet et rapide sur le champ de bataille.

Aramis avait déjà tué un de ses adversaires ; mais l'autre le pressait vivement. Cependant, Aramis était en bonne situation et pouvait encore se défendre.

Bicarat et Porthos venaient de faire un coup fourré. Porthos avait reçu un coup d'épée au travers du bras, et Bicarat au travers de la cuisse. Mais comme ni l'une ni l'autre des deux blessures n'était grave, ils ne s'en escrimaient qu'avec plus d'acharnement.

Athos, blessé de nouveau par Cahusac, pâlissait à vue d'œil, mais il ne reculait pas d'une semelle : il avait seulement changé son épée de main, et se battait de la main gauche.

D'Artagnan, selon les lois du duel de cette époque, pouvait secourir quelqu'un ; pendant qu'il cherchait du regard celui de ses compagnons qui avait besoin de son aide, il surprit un coup d'œil d'Athos. Ce coup d'œil était d'une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d'appeler au secours ; mais il pouvait regarder et du regard demander un appui. D'Artagnan le devina, fit un bond terrible, et tomba sur le flanc de Cahusac en criant :

— A moi, monsieur le garde, je vous tue !

Cahusac se retourna ; il était temps. Athos, que son extrême courage soutenait seul, tomba sur un genou.

— Sangdiou ! criait-il à d'Artagnan, ne le tuez pas, jeune homme, je vous en prie, j'ai une vieille affaire à régler avec lui, quand je serai guéri et bien portant. Désarmez-le seulement, liez-lui l'épée. C'est cela. Bien ! très bien !

Cette exclamation était arrachée à Athos par l'épée de Cahusac, qui sautait à vingt pas de lui. D'Artagnan et Cahusac s'élancèrent ensemble, l'un pour la ressaisir, l'autre pour s'en emparer ; mais d'Artagnan, plus leste, arriva le premier et mit le pied dessus.

Cahusac courut à celui des gardes qu'avait tué Aramis, s'empara de sa rapière, et voulut revenir à d'Artagnan ; mais sur son chemin il rencontra Athos, qui, pendant cette halte d'un instant que lui avait procurée d'Artagnan, avait repris haleine, et qui, de crainte que d'Artagnan ne lui tuât son ennemi, voulait recommencer le combat.

D'Artagnan comprit que ce serait désobliger Athos que de ne pas le laisser faire. En effet, quelques secondes après, Cahusac tomba, la gorge traversée d'un coup d'épée.

Au même instant Aramis appuyait son épée contre la poitrine de son adversaire renversé, et le forçait à demander merci.

Restaient Porthos et Bicarat. Porthos faisait mille fanfaronnades, demandant à Bicarat quelle heure il pouvait bien être, et lui faisait ses

compliments sur la compagnie que venait d'obtenir son frère dans le régiment de Navarre ; mais, tout en raillant, il ne gagnait rien. Bicarar était un de ces hommes de fer qui ne tombent que morts.

Cependant, il fallait en finir. Le guet pouvait arriver et prendre tous les combattants blessés ou non, royalistes ou cardinalistes. Athos, Aramis et d'Artagnan entourèrent Bicarar et le sommèrent de se rendre. Quoique seul contre tous, et avec un coup d'épée qui lui traversait la cuisse, Bicarar voulait tenir ; mais Jussac, qui s'était relevé sur son coude, lui cria de se rendre. Bicarar était un Gascon comme d'Artagnan ; il fit la sourde oreille et se contenta de rire, et entre deux parades, trouvant le temps de désigner, du bout de son épée, une place à terre :

— Ici, dit-il, parodiant un verset de la Bible, ici mourra Bicarar, le seul de ceux qui sont avec lui.

— Mais ils sont quatre contre toi ; finis-en, je te l'ordonne.

— Ah ! si tu l'ordonnes, c'est autre chose, dit Bicarar ; comme tu es mon brigadier, je dois obéir.

Et, en faisant un bond en arrière, il cassa son épée sur son genou pour ne pas la rendre, en jeta les morceaux par-dessus le mur du couvent et se croisa les bras en sifflant un air cardinaliste.

La bravoure est toujours respectée, même dans un ennemi. Les mousquetaires saluèrent Bicarar de leurs épées et les remirent au fourreau. D'Artagnan en fit autant, puis, aidé de Bicarar, le seul qui fût resté debout, il porta sous le porche du couvent Jussac, Cahusac et celui des adversaires d'Aramis, qui n'était que blessé. Le quatrième, comme nous l'avons dit, était mort. Puis ils sonnèrent la cloche, et, emportant quatre épées sur cinq, ils s'acheminèrent ivres de joie vers l'hôtel de M. de Tréville.

On les voyait entrelacés, tenant toute la largeur de la rue, et accostant chaque mousquetaire qu'ils rencontraient, si bien qu'à la fin ce fut une marche triomphale. Le cœur de d'Artagnan nageait dans l'ivresse, il marchait entre Athos et Porthos, en les étreignant tendrement.

— Si je ne suis pas encore mousquetaire, dit-il à ses nouveaux amis en franchissant la porte de l'hôtel de M. de Tréville, au moins me voilà reçu apprenti, n'est-ce pas ?

La conquête d'un matelas¹.

¹ Extrait des *Impressions de Voyage en Suisse* (1836). — Si l'on veut juger Dumas comme conteur, il faut lire en entier *Monte-Cristo*, l'œuvre la plus amusante qu'il ait faite. Ses récits de voyages sont aussi très agréables. Ce qu'il y a

Au moment où je venais, à mon tour, d'inscrire sur le registre mon nom, ma profession et mes motifs de voyage, je tournai la tête et j'aperçus derrière moi mon ancien ami, le maître d'hôtel, qui me salua d'un air si comiquement triste, que je vis bien que quelque malheur nous menaçait l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux. En effet, le pauvre homme avait tant de monde chez lui, qu'il ne savait où me loger : lui-même avait cédé son lit aux voyageurs et comptait coucher dans la grange. Il essaya timidement de me prouver que l'odeur du foin est fort saine, et que je serais mieux chez lui sur la paille que chez un autre dans un lit. Mais je venais de faire douze lieues à pied, circonstance qui me rendait l'esprit fort peu accessible à ce genre de raisonnement, quelque logique qu'il lui parût être ; en conséquence, je dis à mon guide de me conduire à l'hôtel de la Tour.

Mon hôte tenta un dernier effort pour me retenir. Il lui restait une grande chambre où il avait empilé une société de cinq voyageurs : un de plus ne devait rien leur faire sur la quantité ; il me demanda donc si je me contenterais comme eux et avec eux d'un matelas posé à terre et, sur ma réponse affirmative, il s'achemina, moi le suivant, vers leur chambre, d'où sortait un vacarme épouvantable. Nos voyageurs se battaient à coups de traversin, pour conquérir les uns sur les autres chacun un emplacement de trois pieds de large sur six de long, la grandeur de la chambre n'ayant pas paru leur offrir au premier abord cinq fois cette mesure géométrique. Je jugeai, à part moi, que le moment était mal choisi pour la demande que nous venions faire ; mon hôte fit probablement la même réflexion, car il se retourna de mon côté avec un air d'embarras si marqué, que je me décidai à faire ma commission moi-même. Je poussai doucement la porte, et je m'aperçus que provisoirement la bataille se passait dans la nuit, les projectiles ayant éteint les lumières : dès lors ma résolution fut prise.

Je soufflai la chandelle de mon hôte, ce qui fit rentrer le corridor dans une obscurité aussi complète que celle où était la chambre ; je lui recommandai de ne retrouver sous aucun prétexte la deuxième clef de la porte, et je le priai de me laisser tirer d'affaire tout seul. Il ne demandait pas mieux.

La petite guerre continuait toujours et les éclats de rire des combat-

de remarquable en lui c'est son intarissable bonne humeur et sa verve continuelle. Même quand il raconte des épisodes absolument banals en eux-mêmes, il trouve le moyen de vous intéresser par son esprit. Un autre écrivain ne tirerait de ces sujets-là que des platitudes. Les trois morceaux qui suivent caractérisent bien cette face de son talent.

tants faisaient un tel bruit, que j'entrai dans la chambre, refermai la porte à double tour, et mis la clef dans ma poche, sans qu'aucun d'eux s'aperçût qu'il venait de se glisser dans la place un surcroît de garnison.

Je n'avais pas fait deux pas que j'avais reçu sur la tête un coup de matelas qui m'avait enfoncé mon chapeau jusqu'à la cravate.

On juge bien que je n'étais pas venu là pour demeurer en reste de compte avec ceux qui s'y trouvaient ; je n'eus qu'à me baisser pour ramasser une arme, et je me mis à frapper à mon tour avec une vigueur qui aurait dû prouver à mes adversaires qu'il venait d'arriver un renfort de troupes fraîches. Bientôt je m'aperçus que j'étais appuyé contre un angle, position, comme tout le monde sait, très favorable en stratégie pour une défense individuelle. La mienne fit, à ce qu'il paraît, de si grandes merveilles, que je compris, à la faiblesse des coups qu'on me portait, qu'on perdait l'espoir de me débusquer de la place, et le combat se transporta sur d'autres points. Je profitai de ce moment pour étendre mon matelas sur le carreau ; un manteau sans propriétaire apparent et dans lequel je m'embarrassai les jambes, me parut devoir admirablement remplacer les couvertures que la servante n'avait point encore apportées, et que, grâce à la précaution que j'avais prise de fermer la porte à double tour et de mettre la clef dans ma poche, il me paraissait bien difficile qu'elle introduisit désormais parini nous ; je m'enveloppai donc le plus confortablement possible ; je me jetai sur mon lit de camp et j'attendis, le nez tourné vers le mur, l'orage qui ne devait pas tarder à gronder lorsque l'un des combattants s'apercevrait qu'il y avait un matelas de déficit.

En effet, peu à peu le calme se rétablit. Les éclats de voix devinrent moins bruyants ; chacun songea à établir son bivac sur le champ de bataille : je sentis un matelas s'appuyer à mes pieds, un autre à ma droite. Chacun emboîta le sien comme il put dans ceux de ses compagnons, et se jeta dessus ; un seul rôdeur continua de chercher quelque temps encore dans les coins et recoins ; puis, impatienté de ne rien trouver, une idée lumineuse lui vint, et il s'écria tout à coup :

— Messieurs, il y a l'un de vous qui est couché sur deux matelas.

Cette accusation fut repoussée par un cri d'indignation unanime, auquel je m'abstins cependant de prendre part.

Notre homme se remit à chercher, moitié riant, moitié jurant ; puis, ne trouvant rien, il finit par où il eût dû commencer : il sonna pour avoir de la lumière.

Nous entendîmes les pas de la servante d'auberge qui s'approchait :

je vis briller la chandelle à travers le trou de la serrure, et je mis instinctivement la main dans ma poche, pour m'assurer si la bienheureuse clef y était toujours.

Notre homme alla à la porte : elle était fermée.

— Ouvrez, dit-il, et donnez-nous de la lumière.

— Messieurs, la clef est en dedans.

— Ah !

La main du chercheur m'intercepta un instant la lumière qui me venait du corridor ; puis il se baissa, passa la main à terre, sur la cheminée.

— Qui diable a donc fermé la porte en dedans, messieurs ?

Ce n'était personne. La fille attendait toujours.

— Eh ! pardieu ! il y a une seconde clef de chaque chambre dans votre auberge ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, allez chercher l'autre.

La fille obéit : c'était mon moment d'épreuve. Si le maître de l'hôtel n'avait pas suivi mes instructions, j'étais perdu : le plus profond silence régnait, et n'était interrompu que par les coups de pied impatients de notre malheureux compagnon, qui murmurait entre ses dents :

— Cette péronnelle-là ne reviendra pas ?... Je vous demande ce qu'elle peut faire... Vous verrez qu'elle ne trouvera pas la clef maintenant ? Ah ! c'est bien heureux !

Cette dernière exclamation lui était, comme on le devine bien, arrachée par le retour de la fille, qui était de nouveau arrêtée devant notre porte.

— Eh bien, allons donc !

— Monsieur, c'est comme un fait exprès, on ne peut pas mettre la main dessus.

— Ah ! mais c'est donc le diable qui s'en mêle ?... Oui, oui... riez, messieurs... Pardieu ! c'est bien amusant, pour moi surtout... D'abord, je vous prévient qu'il me faut un matelas, de gré ou de force.

Un hourra de propriétaires répondit à cette menace, et chacun se cramponna à son lit.

— Combien avez-vous apporté de matelas ?

— Cinq.

— Vous voyez, messieurs, bien certainement l'un de vous en a deux.

Une dénégation plus absolue et plus énergique encore que la première lui répondit.

— Très bien ; mais je vais le savoir. Allez-moi chercher une boîte d'allumettes.

Il y avait dans cette demande un projet dont je ne comprenais pas bien l'exécution, mais dont le résultat possible me fit frémir. La fille revint avec l'objet demandé.

— C'est bien ; glissez-moi une allumette par le trou de la serrure.

Elle obéit.

— Maintenant, allumez le bout qui passe de votre côté. Très bien, là !

Je suivais l'opération avec un intérêt que l'on peut comprendre ; je vis briller de l'autre côté de la serrure la petite flamme bleuâtre, qui disparut un instant dans l'intérieur de la porte, et reparut de notre côté brillante comme une étoile. C'est une stupide invention que celle des allumettes !

Au fait, je ne savais pas trop comment j'allais m'en tirer, et si mes nouveaux camarades goûteraient la plaisanterie ; je me tournai à tout hasard contre le mur, afin d'avoir le temps de préparer un petit discours de réception.

Pendant ce temps, la flamme de l'allumette se fixa à la mèche de la bougie ; l'appartement s'illumina. J'entendis chacun s'asseoir sur son matelas pour passer la revue. Au même instant, un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches et une voix, éclatante comme celle du jugement dernier, fit entendre ces mots terribles :

— Nous sommes six.

Une deuxième voix succéda à la première :

— Messieurs, l'appel nominal.

— Oui, l'appel nominal.

Celui que la perte de son lit rendait le plus intéressé à cette vérification y procéda sur le champ.

— D'abord moi, Jules de Lamark, présent.

— M. Caron, médecin, présent.

— M. Charles Soissons, propriétaire, présent.

— M. Auguste Reymonenq, créole, présent.

— M. Honoré de Sussy...

Je me retournai vivement.

— A propos, mon cher de Sussy, lui dis-je en lui tendant la main, je puis vous donner des nouvelles de votre sœur, madame la duchesse d'O... Je l'ai vue, il y a huit jours, à Genève : elle y était belle à désespérer.

On peut juger du singulier effet que produisit mon interruption. Tous les yeux se fixèrent sur moi.

— Ah ! pardieu, c'est Dumas ! s'écria de Sussy.

— Moi-même, mon cher ami ; voulez-vous me présenter à ces messieurs ? Je serais enchanté de faire leur connaissance.

— Certainement.

De Sussy me prit par la main.

— Messieurs, j'ai l'honneur...

Chacun se leva sur son lit et salua.

— Maintenant, messieurs, dis-je en me tournant vers celui dont j'avais usurpé le matelas, permettez que je vous rende votre lit, mais à la condition cependant que vous m'autoriserez à m'en faire apporter un près des vôtres.

La réponse fut affirmative et unanime. J'ouvris la porte ; dix minutes après, j'avais un matelas dont j'étais le légitime locataire.

Le cuisinier passionné¹.

Dumas est sur le point de s'embarquer sur le *Speronare*, avec son ami le peintre Jadin, pour faire un tour en Sicile.

Nous avions déjà fait une centaine de pas, en nous félicitant, Jadin et moi, de notre résolution, lorsque le capitaine courut après nous. Il venait nous recommander par dessus tout de ne pas oublier de nous munir d'un cuisinier. La recommandation me parut assez étrange pour que je voulusse en avoir l'explication. J'appris alors que, dans l'intérieur de la Sicile, pays sauvage et désolé, où les auberges, quand il y en a, ne sont que des lieux de halte, un cuisinier est une chose de première nécessité. Nous promîmes au capitaine de lui en envoyer un en même temps que notre *roba*².

Mon premier soin, en rentrant, fut de m'informer à monsieur Martin Zir, maître de l'hôtel de la *Vittoria*, où je pourrais trouver le cordon bleu demandé. Monsieur Martin Zir me répondit que cela tombait à merveille et qu'il avait justement mon affaire sous la main. Au premier abord, cette réponse me satisfait si complètement, que je montai à ma chambre sans insister davantage ; mais, arrivé là, je pensai qu'il n'y avait pas de mal à prendre quelques renseignements préalables sur les qualités morales de notre futur compagnon de voyage. En conséquence, j'interrogeai un des serviteurs de l'hôtel, qui me répondit que je pouvais être d'autant plus tranquille sous ce rapport que c'était son propre cuisinier que me donnait monsieur Martin. Malheureuse-

¹ Extrait du *Speronare*.

² Effets, bagages.

ment cette abnégation, loin de me rassurer de la part de mon hôte, ne fit qu'augmenter mes craintes. Si monsieur Martin était content de son cuisinier, comment s'en défaisait-il en faveur du premier étranger venu ? S'il n'en était pas content, si peu difficile que je sois, j'en aimais autant un autre. Je descendis donc chez Monsieur Martin, et je lui demandai si je pouvais réellement compter sur la probité et la science de son protégé. Monsieur Martin me répondit en me faisant un éloge pompeux des qualités de Giovanni Cama. C'était, à l'entendre, l'honnêteté en personne et, ce qui était bien de quelque importance aussi pour l'emploi que je comptais lui confier, l'habileté la plus parfaite. Il avait surtout la réputation du meilleur *friteur*, qu'on me passe le mot, je n'en connais pas d'autre pour traduire *fritatore*, non seulement de la capitale, mais du royaume. Plus monsieur Martin enchérissait sur ses éloges, plus mon inquiétude augmentait. Enfin, je me hasardai à lui demander comment, possédant un tel trésor, il consentait à s'en séparer.

— Hélas ! me répondit en soupirant monsieur Martin, c'est qu'il a, malheureusement pour moi qui reste à Naples, un défaut qui devient sans importance pour vous qui allez en Sicile.

— Et lequel ? m'informai-je avec inquiétude.

— Il est *appassionato*, me répondit monsieur Martin.

J'éclatai de rire.

C'est qu'en passant devant la cuisine, monsieur Martin m'avait fait voir Cama à son fourneau, et Cama, dans toute sa personne, depuis le haut de sa grosse tête jusqu'à l'extrémité de ses longs pieds, était bien l'homme du monde auquel me paraissait convenir le moins une pareille épithète ; d'ailleurs, un cuisinier *passionné*, cela me paraissait mythologique au premier degré. Cependant, voyant que mon hôte me parlait avec le plus grand sérieux, je continuai mes questions.

— Et passionné de quoi ? demandai-je.

— De Roland, me répondit monsieur Martin.

— De Roland ? répétais-je, croyant avoir mal entendu.

— De Roland, reprit monsieur Martin avec une consternation profonde.

— Ah ça ! dis-je, commençant à croire que mon hôte se moquait de moi, il me semble, mon cher monsieur Martin, que nous parlons sans nous entendre. Cama est passionné de Roland : qu'est-ce que cela veut dire ?

— Avez-vous jamais été au Môle ? me demanda monsieur Martin.

— A l'instant où je suis rentré, je venais de la lanterne même.

- Oh ! mais ce n'est pas l'heure.
- Comment, ce n'est pas l'heure ?
- Non. Pour que vous comprissiez ce que je veux dire, il faudrait que vous y eussiez été le soir, quand les improvisateurs chantent. Y avez-vous jamais été le soir ?
- Comment voulez-vous que j'y aie été le soir ? Je suis arrivé ici depuis ce matin seulement, et il est deux heures de l'après-midi.
- C'est juste. Eh bien ! vous avez quelquefois, parmi les proverbes traditionnels sur Naples, entendu dire que, lorsque le lazzarone a gagné deux sous, sa journée est faite ?
- Oui.
- Mais savez-vous comment il divise ses deux sous ?
- Non. Y a-t-il indiscretion à vous le demander ?
- Pas le moins du monde.
- Conte-moi cela, alors.
- Eh bien ! il y a un sou pour le macaroni, deux liards pour le *cocomero*¹, un liard pour le *sambuco*, et un liard pour l'improvisateur. L'improvisateur est, après la pâte qu'il mange, l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone. Or, que chante presque toujours l'improvisateur ? il chante le poème du divin Arioste, l'*Orlando Furioso*. Il en résulte que, pour ce peuple primitif, aux passions exaltées et à la tête ardente, la fiction devient réalité ; les combats des paladins, les félonies des géants, les malheurs des châtelaines, ne sont plus de la poésie, mais de l'histoire ; il en faut bien une au pauvre peuple qui ne sait pas la sienne. Aussi s'éprend-il de celle-là. Chacun choisit son héros et se passionne pour lui : ceux-ci pour Renaud, ce sont les jeunes têtes ; ceux-là pour Roland, ce sont les cœurs amoureux ; quelques-uns pour Charlemagne, ce sont les gens raisonnables. Il n'y a pas jusqu'à l'enchanteur Merlin qui n'ait ses prosélytes. Eh bien ! comprenez-vous maintenant ? cet animal de Cama est passionné de Roland.
- Parole d'honneur ?
- C'est comme je vous le dis.
- Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?
- Ce que cela fait ?
- Oui.
- Cela fait que, lorsque vient l'heure de l'improvisateur, il n'y a pas moyen de le retenir à la cuisine, ce qui est assez gênant, vous en

¹ Melon d'eau, pastèque. — Le *sambuco* est une boisson anisée en usage dans le peuple.

conviendrez, dans une maison comme la nôtre, où il descend des voyageurs à toute heure du jour ou de la nuit. Enfin, cela ne serait rien encore ; mais attendez donc, c'est qu'il y a ici un valet de chambre qui est *renaudiste*, et que si, sans y penser, j'ai le malheur de l'envoyer à la cuisine au moment du dîner, alors tout est perdu. La discussion s'engage sur l'un ou sur l'autre de ces deux braves paladins, les gros mots arrivent, chacun exalte son héros et rabaisse celui de son adversaire ; il n'est plus question que de coups d'épée, de géants occis, de châtelaines délivrées. De la cuisine, plus un mot ; de sorte que le pot-au-feu se consume, les broches s'arrêtent, le rôti brûle, les sauces tournent, le dîner est mauvais, les voyageurs se plaignent, l'hôtel se vide, et tout cela parce qu'un gredin de cuisinier s'est mis en tête d'être fanatique de Roland ! Comprenez-vous maintenant ?

— Tiens, c'est drôle.

— Mais non, c'est que ce n'est pas drôle du tout, surtout pour moi ; mais, quant à vous, cela doit vous être parfaitement égal. Une fois en Sicile, il n'aura plus là son damné improvisateur et son enragé valet de chambre qui lui font tourner la tête. Il rôtiira, il fricassera à merveille et, de plus, il fera tout pour vous si vous lui dites seulement une fois tous les huit jours qu'Angélique est une drôlesse et Médor un polisson.

— Je le lui dirai.

— Vous le prenez donc ?

— Sans doute, puisque vous m'en répondez.

On fit monter Cama. Cama fit quelques objections sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer à un pareil voyage, et sur les dangers qu'il pouvait y courir ; mais, dans la conversation, je trouvai moyen de placer un mot gracieux pour Roland. Aussitôt Cama écarquilla ses gros yeux, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, se mit à rire stupidement et, séduit par notre communauté d'opinion sur le neveu de Charlemagne, se mit entièrement à ma disposition.

Histoire d'un chat qui portait des lunettes.

Du musée de Catane nous allâmes à la cathédrale en traversant la rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin ; il se retourna.

— Retenez Milord, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite.

Jadin appela Milord, et lui passa son mouchoir dans son collier.

— Maintenant lui dis-je, regardez sur la fenêtre de cet opticien.

Sur la fenêtre de l'opticien, il y avait un chat dressé à regarder les passants à travers une paire de lunettes, qu'il portait fort gravement sur son nez.

— Peste ! dit Jadin, vous avez eu là une bonne idée ; celui-là rentre dans la classe des chats savants, et nous aurait coûté plus de deux pauls.

Milord, en sa qualité de boule-dogue, était en effet un si grand étrangleur de chats, que nous avons jugé utile, on se le rappelle, de prendre des mesures à ce sujet. En conséquence, à partir de Gênes, ville dans laquelle Milord avait commencé à exploiter en Italie la race féline, nous avons débattu le prix d'un chat bien conditionné, et il avait été arrêté avec les propriétaires des deux premiers étranglés, qu'un chat de race ordinaire, gris pommelê, gris blanc, ou moucheté de feu, valait deux pauls, au maximum ; étaient exceptés de ce tarif, bien entendu, les angoras, les chats savants, enfin les chats à deux têtes ou à six pattes. Nous nous étions fait donner un reçu en règle des deux chats génois ; nous avons fait ajouter successivement à ce reçu les reçus subséquents, de manière à nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau, et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls, nous tirions notre titre de notre poche, nous prouvions que deux pauls étaient le dédommagement que nous étions habitués à donner en pareil cas, et il était bien rare alors que le propriétaire ne se contentât point de l'indemnité dont s'étaient contentées la plupart des personnes à qui nous avions eu à faire. Mais, comme nous l'avons dit, il y avait des exceptions à notre tarif, et un chat qui portait des lunettes d'une façon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens, lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de deux pauls, et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grâce à cette précaution nous traversâmes la rue Saint-Ferdinand sans encombre, et sans que Milord eût paru s'apercevoir, autrement que par sa captivité d'un instant, de notre inquiétude momentanée. En entrant dans l'église, nous le lâchâmes. Il n'y avait plus rien à craindre.....

Nous revenions à l'hôtel, où nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Bénédictins, la seule chose qui nous restât à voir, lorsqu'en regardant autour de moi, je m'aperçus que

Milord était devenu invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenêtre, se léchant le museau, et suivi d'un indigène mâle ou femelle tenant son chat par la queue, et venant réclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous étions dans la rue Saint-Ferdinand, et le second que nous étions en face de la boutique de l'opticien ; en même temps j'entendis un sabbat de possédés, derrière un tonneau qui se trouvait à la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenêtre où le chat manquait. Il comprit tout à l'instant même, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit à l'instant sur son nez comme si c'étaient les siennes qu'il eût égarées, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat, il était trépassé obscurément dans le coin où il était imprudemment descendu, et où Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous étions à cette heure du jour où, comme le disent dédaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Français. Personne ne fut donc témoin de l'assassinat, pas même les grues du poète Ibicus ; non seulement l'assassinat resta parfaite ment impuni, mais Jadin même hérita des lunettes du défunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, où il les montre comme étant celles du fameux abbé Meli, l'Anacréon de la Sicile. Il en a déjà refusé cent écus qu'un Anglais lui a offerts ; il ne les donnera, à ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis¹.

GEORGE SAND (AURORE-DUPIN)

Née à Paris en 1804, morte à Nohant (Berry) en 1876.

Pour la juger objectivement, il faut faire abstraction de sa personnalité dévoyée, oublier cette sensibilité sans frein, qui faussa jusqu'à certaines de ses œuvres, car ses premiers romans sont en quelque sorte le reflet de sa propre vie. Comme écrivain, elle représenta d'abord le lyrisme romantique par ses mauvais côtés : l'outrance dans le sentiment et la bizarrerie romanesque. Plus tard, elle subit l'influence du romantisme politique d'avant 1848 ; elle écrivit des romans à thèse d'un socialisme mystique et déclamatoire, plus ou moins enfantin. Heureu-

¹ Principaux romans d'Alexandre Dumas : *Monte-Cristo*, *Les Trois Mousquetaires*, *Le Vicomte de Bragelone*, *Vingt ans après*, *Le chevalier de Maison-Rouge* (1841-1846). Dramas : *Henri III* (1829), *Antony* (1831). — Lire : J.-J. Weiss, *Le théâtre et les mœurs* (1889), J. Lemaitre, *Impressions de théâtre*, André Mauriel, *Les trois Dumas* (1895), Francisque Sarcey, *Feuilletons du Temps*.

sement elle abandonna ces faux genres pour écrire des romans rustiques et des peintures un peu idéalisées de la vie moyenne ; elle y montra un remarquable talent d'analyste et de descripteur. Il y a beaucoup de poésie, de fraîche imagination dans ses dernières œuvres, en même temps qu'une connaissance très exacte des sentiments tendres du cœur.

La voix mystérieuse¹.

Christian allait revenir sur ses pas, lorsque l'idée lui vint d'aller explorer le petit verger de maître Stenson. Il y jeta préalablement un regard, et, s'étant assuré que le vieux majordome auquel sa présence avait causé tant d'alarme n'y était pas, il descendit l'allée rapide qui conduisait au niveau du lac. De là, il pouvait voir tout le côté du *gaard* qui plongeait en talus sur le fond de la petite anse. La vieille maçonnerie était si bien liée au rocher, qu'on distinguait peu la fortification naturelle de celle qui était faite de main d'homme, revêtue d'ailleurs de longues chevelures de plantes pariétales², toutes cristallisées dans le givre et trempant dans le lac, où elles étaient fortement prises dans la glace. Parvenu en cet endroit, Christian essaya de se rendre compte de ce qui lui était arrivé la veille, lorsqu'il avait voulu explorer le passage secret de la chambre de l'ourse. Nous avons promis au lecteur de le lui raconter, et le moment est venu de le faire.

On se souvient que, pour aller à la recherche d'un souper quelconque, il s'était aventuré dans ce passage qui, masqué par une porte très bien jointe à la boiserie, partait du dessous de l'escalier, et qu'il croyait devoir aboutir au logement de M. Stenson. Il n'en était cependant rien. Christian, après quelques pas dans un couloir étroit, avait trouvé un petit escalier rapide et encombré de gravois, sur lequel, depuis longtemps, il ne semblait pas qu'on eût marché. Au bas de cet escalier très profond, il avait rencontré une porte ouverte. Étonné de trouver libre un passage qui paraissait si mystérieux, il avait essayé de passer outre ; mais un coup de vent avait éteint sa bougie, et il s'était trouvé dans les ténèbres. Il avait fait ainsi quelques pas avec précaution ; enfin, la lune se dégageant des nuages, il s'était vu dans une sorte de grotte, ouverte de distance en distance sur le lac. Il avait suivi cette galerie, qui paraissait creusée par la nature, et où pénétrait l'eau du lac ; marchant ensuite sur la glace, il était arrivé devant une

¹ Extrait de *L'Homme de Neige*, un très intéressant roman romanesque qui se passe en Suède.

² Qui croissent sur les murailles.

petite porte à claire-voie, facile à escalader, au moyen de laquelle il avait pu pénétrer dans le verger, puis dans le *gaard*¹ de M. Stenson.

C'est cette porte, flanquée de deux jeunes ifs taillés en pain de sucre, qui frappait maintenant Christian, et qui l'aidait à reconnaître les points principaux de son exploration nocturne. Bien qu'il n'espérât guère trouver Puffo de ce côté-là, Christian sortit du verger, et se mit à suivre sur le lac les talus extérieurs du manoir, dans la direction du donjon. Il était curieux de revoir au jour le trajet qu'il avait fait, moitié à tâtons, moitié au clair de la lune.

Il arriva ainsi à l'entrée de ce qui lui avait paru être une grotte. Ce n'était en réalité qu'un entassement d'énormes blocs de granit, de ceux qu'on appelle, je crois, erratiques, pour signifier qu'on les trouve isolés de leur roche primitive, dans des régions d'une nature différente, où ils n'ont pu se produire. On suppose qu'ils sont le résultat de quelque cataclysme primitif ou moderne, fureur des eaux ou travail des glaces, qui les aurait amenés de très loin dans les sites où on les rencontre. Ces blocs étaient arrondis en forme de galets, et une superposition capricieuse semblait attester que, poussés par des courants impétueux, ils s'étaient trouvés arrêtés par la masse micaschisteuse du Stollborg, à laquelle ils servaient désormais d'appui et de contrefort. La marche n'était guère facile à cet endroit à cause de la neige tombée dans la soirée précédente, et que le vent avait balayée ou plutôt roulée en gros plis, comme un linceul, le long des galets.

Christian allait donc revenir sur ses pas, lorsqu'il fut frappé de la tournure pittoresque du donjon, vu ainsi d'en bas, et il s'en éloigna un peu pour en mieux saisir l'ensemble. Il chercha machinalement à se rendre compte de la situation de la salle de l'ourse, et en reconnut aisément l'unique croisée à la hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau du lac et cinquante au-dessus de la cime des galets. Il ne faisait pas très froid, et Christian, qui avait toujours un petit album dans sa poche, se mit à esquisser lentement le profil de la tour, avec son grand escarpement sur le roc et son chaos de gigantesques galets, dont l'entassement fortuit laissait, comme dans celui des grès de Fontainebleau, des galeries et des passages couverts, d'un effet très bizarre.

Pendant qu'il étudiait ce site caractérisé, Christian entendit chanter et n'y fit pas d'abord grande attention. C'était une voix rustique, une

¹ Ensemble de constructions distinctes où habitent généralement plusieurs familles vivant en communauté. Celui dont il s'agit ici a été abandonné et tombe en ruines.

voix de femme, assez juste, mais voilée et souvent chevrotante, comme celle d'une personne âgée ou débile. Elle semblait psalmodier une sorte de cantique dont la mélancolique mélodie avait quelque chose d'agréable dans sa monotonie. Ce chant, triste et grêle, berça pendant quelque temps l'esprit de l'artiste, et le tint dans une disposition particulièrement propre à comprendre et à rendre la nature d'un site avec lequel la voix semblait être en parfaite harmonie. D'abord les paroles étaient confuses pour Christian ; cependant, comme il les écoutait machinalement, il les comprit peu à peu, car il reconnut que c'était du suédois prononcé avec l'accent dalécarien. Bientôt les paroles lui parurent si étranges, qu'il les écouta avec plus d'attention.

« J'ai vu un château, un château carré au soleil couchant. Les portes sont tournées au nord. Des gouttes de poison suintent à travers les soupiraux ; il est pavé de serpents.

« L'arbre du monde s'embrase, le puissant frêne s'agite. Le grand serpent mord les vagues. L'aigle crie ; de son bec pâle, il déchire les cadavres ; le vaisseau des morts est mis à flot.

« Où sont les ases ? où sont les alfes ? Ils soupirent à l'entrée des cavernes. Le soleil commence à noircir : tout meurt.

« Mais la terre, admirablement verte, recommence à briller du côté de l'orient ; les eaux s'éveillent, les cascades se précipitent.

« J'ai vu un palais plus beau que le soleil sur le sommet du Gimli... et maintenant je ne vois plus, la Vala retombe dans la nuit. »

Peu à peu Christian avait reconnu dans ces fragments d'une sombre poésie des vers un peu arrangés ou pris au hasard de la mémoire dans l'antique poème de *la Voluspa*. La prononciation rustique de la chanteuse rendait ceci fort extraordinaire. Les paysans de cette contrée avaient-ils gardé la tradition de ces chants sacrés de la mythologie scandinave ? Ce n'était guère probable ; alors qui les avait traduits et enseignés à cette femme ? Christian, en voyageur curieux de toutes choses, résolut d'aller interroger la chanteuse dès qu'il aurait fini son croquis ; mais, lorsqu'au bout d'un instant il remit son album dans sa poche, la voix avait cessé de se faire entendre. Il regarda de toutes parts et ne vit personne. Réduit à supposer qu'elle était cachée par les galets, il se mit en devoir de les explorer. Ce n'était pas plus facile que de marcher sur le gros ourlet de neige amoncelée qui les bordait. Dans l'intérieur de la principale caserne qui suivait capricieusement pendant une cinquantaine de pas la base du rocher, la glace présentait un sol écailleux et glissant, comme si les remous de la rive eussent été instantanément gelés dans quelque froide nuit d'automne.

Pourtant notre aventurier parvint à retrouver la trace de ses propres pas de la veille, lorsqu'il avait cru marcher sur des débris de briques et de tuiles, et bientôt il retrouva aussi la porte mystérieuse par laquelle il était sorti du donjon ; mais, cette fois, elle était fermée. Christian remarqua deux forts pitons de fer et un cadenas dont on avait emporté la clef. Le fait était récent. La chanteuse devait être une personne attachée, comme Stenson et Ulphilas, à la garde du vieux manoir. Elle ne pouvait pas être bien loin, puisqu'elle chantait encore cinq minutes auparavant ; elle ne pouvait pas être ailleurs que dans les galets puisque, sur le lac et sur les talus du donjon, aussi loin et aussi haut que la vue pouvait s'étendre, Christian n'avait vu personne. Il revint sur ses pas pour sortir de la grotte qui était assez sombre, et qui ne s'éclairait, vers le milieu de son parcours, que par une ouverture naturelle, sous laquelle il s'arrêta un instant, pour regarder le ciel ; mais avec le ciel il vit un objet qui surplombait le rocher et qui faisait saillie sur le flanc lisse et nu du donjon. Il reconnut bientôt que c'était le dessous du balcon de pierre qui portait le double châssis vitré de la chambre de l'ourse, de telle sorte que, de ce balcon, on eût pu, à travers l'entassement des blocs, descendre sur les galets avec une échelle ou avec une corde, et se trouver à couvert aussitôt sous la voûte qu'ils formaient à cet endroit.

Christian, qui était romanesque, bâtit aussitôt la possibilité d'un système d'évasion en cas de guerre ou de captivité dans le donjon du Stollborg. Il gravit les galets qui formaient les irrégulières parois de la grotte, et parvint, non sans peine, à en sortir par cette ouverture, qu'il se convainquit n'avoir pas été faite de main d'homme. Cet examen l'amena à une réflexion que chacun de nous a eu, ne fût-ce qu'une fois en sa vie, l'occasion de faire : c'est que, dans les situations désespérées, il se présente par moment des chances tellement invraisemblables, qu'elles semblent sortir du domaine de la réalité, et empiéter sur celui du roman fait à plaisir. Néanmoins, songeant toujours à trouver la chanteuse, il poursuivit son exploration dans les galets, dont les intervalles irréguliers étaient presque tous plus ou moins praticables ; il n'y vit personne, et il allait renoncer à sa recherche, lorsque la voix se fit encore entendre, partant cette fois de plus bas qu'il n'avait semblé à Christian devoir le présumer lorsqu'il l'avait entendue en premier lieu. Il se dirigea de ce côté ; mais, lorsqu'il eut atteint l'endroit où il pensait trouver cette mystérieuse rapsode, son chant, qui s'était brusquement interrompu, comme celui de la cigale à l'approche de l'homme, résonna d'un autre côté et de beaucoup plus haut, comme s'il planait

dans l'espace. Christian leva la tête, et remarqua, sur le flanc du donjon, une longue fissure à demi-perdue sous le lierre, qui s'étendait presque verticalement d'une croisée située au second étage, très à droite de celle de l'ourse, jusqu'à un pan de mur écroulé, qui se terminait par de nouveaux blocs de rocher.

Il lui sembla même voir crouler de petites pierres le long de cette lézarde, comme si quelqu'un venait de s'y introduire ; mais, en s'en approchant autant que possible, il la regarda comme inaccessible à des pas humains, et se dirigea plus loin.

Cependant la voix recommençait son chant plaintif, et Christian s'amusa ou plutôt s'impatienta à chercher la chanteuse, de place en place, dans le petit chaos formé par les blocs granitiques ; mais, chaque fois, ce fut pour lui une déception nouvelle, à ce point qu'il en fut un peu ému. Ce chant sauvage, ces fragments d'une noire apocalypse tronqués et comme inspirés par le délire, dans ce lieu sinistre et à cette heure mélancolique du soir, avaient quelque chose d'effrayant et Christian pensa involontairement à ces sorcières des eaux dont l'existence fait le fond de toutes les légendes suédoises et même celui de la croyance populaire dans tout le nord de l'Europe.

Il se persuada alors que la voix devait sortir du donjon même. Il y avait peut-être là, dans quelque geôle, une personne captive, et par trois fois il l'appela au hasard en lui donnant le nom mythologique de *Vala*, c'est-à-dire de sybille, qu'elle semblait vouloir s'attribuer dans son chant. Dès lors la voix redevint muette, ce qui semblait d'accord avec la tradition superstitieuse du pays, que, quand on vient à bout d'appeler par leur nom les esprits grondeurs ou plaintifs des montagnes, on les intimide ou on les console, et que dans tous les cas on leur impose silence.

Mais une autre idée poursuivait Christian pendant qu'il reprenait en dehors le chemin du donjon ; et il n'y rentra pas sans se demander si quelque victime du mystérieux baron Olaüs ne gémissait pas, atteinte de folie, dans quelque cachot situé sous ses pieds.

La petite Fadette et Landry ¹.

Landry fut, je ne sais comment, ému par la manière dont la petite Fadette parlait humblement et tranquillement de sa laideur, et,

¹ Extrait de *La Petite Fadette*, idylle rustique d'un charme délicieux, un des chefs-d'œuvre de George Sand.

se remémorant sa figure, qu'il ne voyait guère dans l'obscurité de la carrière, illui dit, sans songer à la flatter :

— Mais, Fadette, tu n'es pas si vilaine que tu le crois, ou que tu veux bien le dire. Il y en a de plus déplorables que toi à qui l'on n'en fait pas reproche.

— Que je le sois un peu de plus, un peu de moins, tu ne peux pas dire, Landry, que je suis une jolie fille. Voyons, ne cherche pas à me consoler, car je n'en ai pas de chagrin.

— Dame ! qu'est-ce qui sait comment tu serais si tu étais habillée et coiffée comme les autres ? Il y a une chose que tout le monde dit : c'est que si tu n'avais pas le nez si court, la bouche si grande et la peau si noire, tu ne serais point mal ; car on dit aussi que, dans tout le pays d'ici, il n'y a pas une paire d'yeux comme les tiens, et si tu n'avais point le regard si hardi et si moqueur, on aimerait à être bien vu de ces yeux-là.

Landry parlait de la sorte sans trop se rendre compte de ce qu'il disait. Il se trouvait en train de se rappeler les défauts et les qualités de la petite Fadette ; et, pour la première fois, il y donnait une attention et un intérêt dont il ne se serait pas cru capable un moment plus tôt. Elle y prit garde, mais n'en fit rien paraître, ayant trop d'esprit pour prendre la chose au sérieux.

— Mes yeux voient en bien ce qui est bon, dit-elle, et en pitié ce qui ne l'est pas. Aussi je me console bien de déplaire à qui ne me plaît point, et je ne conçois guère pourquoi toutes ces belles filles, que je vois courisées, sont coquettes avec tout le monde, comme si tout le monde était de leur goût. Pour moi, si j'étais belle, je ne voudrais le paraître et me rendre aimable qu'à celui qui me conviendrait.

Landry pensa à la Madelon, mais la petite Fadette ne le laissa pas sur cette idée-là ; elle continua de parler comme s'ensuit :

— Voilà donc, Landry, tout mon tort envers les autres, c'est de ne point chercher à quêter leur pitié ou leur indulgence pour ma laideur. C'est de me montrer à eux sans aucun attifage pour la déguiser, et cela les offense et leur fait oublier que je leur ai fait souvent du bien, jamais de mal. D'un autre côté, quand même j'aurais soin de ma personne, où prendrais-je de quoi me faire brave ? Ai-je jamais mendié, quoique je n'aie pas à moi un sou vaillant ? Ma grand'mère me donne-t-elle la moindre chose, si ce n'est la retirance¹ et le manger ? Et si je ne sais point tirer parti des pauvres hardes que ma pauvre mère m'a

¹ Expression rustique : le logis.

laissées, est-ce ma faute, puisque personne ne me l'a enseigné et que depuis l'âge de dix ans je suis abandonnée sans amour ni merci de personne ? Je sais bien le reproche qu'on me fait, et tu as eu la charité de me l'épargner : on dit que j'ai seize ans et que je pourrais bien me louer, qu'alors j'aurais des gages et le moyen de m'entretenir ; mais que l'amour de la paresse et du vagabondage me retient auprès de ma grand'mère, qui ne m'aime pourtant guère et qui a bien le moyen de prendre une servante.

— Eh bien, Fadette, n'est-ce point la vérité ? dit Landry. On te reproche de ne point aimer l'ouvrage, et ta grand'mère elle-même dit à qui veut l'entendre, qu'elle aurait du profit à prendre une domestique à ta place.

— Ma grand'mère dit cela parce qu'elle aime à gronder et à se plaindre. Et pourtant quand je parle de la quitter, elle me retient, parce qu'elle sait que je lui suis plus utile qu'elle ne veut le dire. Elle n'a plus ses yeux ni ses jambes de quinze ans pour trouver les herbes dont elle fait ses breuvages et ses poudres, et il y en a qu'il faut chercher bien loin et dans des endroits bien difficiles. D'ailleurs, je te l'ai dit, je trouve moi-même aux herbes des vertus qu'elle ne leur connaît pas, et elle est bien étonnée quand je fais des drogues dont elle voit ensuite le bon effet. Quant à nos bêtes, elles sont si belles qu'on est tout surpris de voir un pareil troupeau à des gens qui n'ont de pacage autre que le communal. Eh bien, ma grand'mère sait à qui elle doit des ouailles¹ en si bonne laine et des chèvres en si bon lait. Va, elle n'a point envie que je la quitte, et je lui vaudrais plus gros que je ne lui coûte. Moi, j'aime ma grand'mère, encore qu'elle me rudoie et me prive beaucoup. Mais j'ai une autre raison pour ne pas la quitter, et je te la dirai si tu veux, Landry.

— Eh bien, dis-la donc, répondit Landry, qui ne se fatiguait point d'écouter la Fadette.

— C'est, dit-elle, que ma mère m'a laissé sur les bras, alors que je n'avais encore que dix ans, un pauvre enfant bien laid, aussi laid que moi, et encore plus disgracié, pour ce qu'il est écopé de naissance, chétif, maladif, crochu, et toujours en chagrin et en malice parce qu'il est toujours en souffrance, le pauvre gars ! Et tout le monde le tracasse, le repousse et l'avilit, mon pauvre sauteriot² ! Ma grand'mère le tance trop rudement et le frapperait trop, si je ne le défendais contre elle en

¹ En vieux français : brebis, du latin *ovicula* ; ne s'emploie plus qu'au figuré.

² Provincialisme du Berry : sauterelle.

faisant semblant de le tarabuster à sa place. Mais j'ai toujours grand soin de ne pas le toucher pour de vrai, et il le sait bien, lui ! Aussi quand il a fait une faute, il accourt se cacher dans mes jupons, et il me dit : « Bats-moi avant que ma grand'mère ne me prenne ! » Et moi, je le bats pour rire ; et le malin fait semblant de crier. Et puis je le soigne ; je ne peux pas toujours l'empêcher d'être en loques, le pauvre petit ; mais quand j'ai quelque nippe, je l'arrange pour l'habiller, et je le guéris quand il est malade, tandis que ma grand'mère le ferait mourir, car elle ne sait point soigner les enfants. Enfin, je le conserve à la vie, ce malingret, qui sans moi serait bien malheureux, et bientôt dans la terre à côté de notre pauvre père, que je n'ai pas pu empêcher de mourir. Je ne sais pas si je lui rends service en le faisant vivre, tortu et malplaisant comme il est ; mais c'est plus fort que moi, Landry, et quand je songe à prendre du service pour avoir quelque argent à moi et me retirer de la misère où je suis, mon cœur se fend de pitié et me fait reproche, comme si j'étais la mère de mon sauteriot, et comme si je le voyais périr par ma faute. Voilà tous mes torts et mes manquements, Landry. A présent, que le bon Dieu me juge ; moi, je pardonne à ceux qui me méconnaissent.

Landry écoutait toujours la petite Fadette avec une grande contention d'esprit, et sans trouver à redire à aucune de ses raisons. En dernier lieu, la manière dont elle parla de son petit frère le sauteriot lui fit un effet, comme si, tout d'un coup, il se sentait de l'amitié pour elle, et comme s'il voulait être de son parti contre tout le monde.

— Cette fois-ci, Fadette, dit-il, celui qui te donnerait tort serait dans son tort le premier ; car tout ce que tu as dit là est très bien dit, et personne ne se douterait de ton bon cœur et de ton bon raisonnement. Pourquoi ne te fais-tu pas connaître pour ce que tu es ? on ne parlerait pas mal de toi, et il y en a qui te rendraient justice.

— Je te l'ai bien dit, Landry, reprit-elle. Je n'ai pas besoin de plaire à qui ne me plait point.

— Mais si tu me le dis à moi, c'est donc que...

Là-dessus Landry s'arrêta, tout étonné de ce qu'il avait manqué de dire ; et, se reprenant :

— C'est donc, fit-il, que tu as plus d'estime pour moi que pour un autre ? Je croyais pourtant que tu me haïssais à cause que je n'ai jamais été bon pour toi.

— C'est possible que je t'aie haï un peu, répondit la petite Fadette ; mais si cela a été, cela n'est plus à partir d'aujourd'hui, et je vais te dire pourquoi, Landry. Je te croyais fier, et tu l'es ; mais tu sais sur-

monter ta fierté pour faire ton devoir, et tu y as d'autant plus de mérite. Je te croyais ingrat, et, quoique la fierté qu'on t'a enseignée te pousse à l'être, tu es si fidèle à ta parole que rien ne te coûte pour t'acquitter; enfin, je te croyais poltron, et pour cela j'étais portée à te mépriser; mais je vois que tu n'as que de la superstition, et que le courage, quand il s'agit d'un danger certain à affronter, ne te fait pas défaut. Tu m'as fait danser aujourd'hui, quoique tu en fusses bien humilié. Tu es même venu, après vêpres, me chercher auprès de l'église, au moment où je t'avais pardonné dans mon cœur après avoir fait ma prière, et où je ne songeais plus à te tourmenter. Tu m'as défendue contre de méchants enfants, et tu as provoqué de grands garçons qui, sans toi, m'auraient maltraitée. Enfin, ce soir, en m'entendant pleurer, tu es venu à moi pour m'assister et me consoler. Ne crois point, Landry, que j'oublierai jamais ces choses-là. Tu auras toute ta vie la preuve que j'en garde une grande souvenance, et tu pourras me requérir, à ton tour, de tout ce que tu voudras, dans quelque moment que ce soit.

Le château de Murol¹.

Vue du dehors, c'est une masse prismatique qui se soude au rocher par une base homogène, c'est-à-dire hérissée de blocs bruts que des mains de géant semblent avoir jetés au hasard dans la maçonnerie. Tout le reste est bâti en laves taillées, et ce qui reste des voûtes est en scories légères et solides. Ces belles ruines de l'Auvergne et du Velay sont des plus imposantes qu'il y ait au monde. Sombres et rougeâtres comme le dyke dont leurs matériaux sont sortis, elles ne font qu'un avec ces redoutables supports, et cette unité de couleur, jointe quelquefois à une similitude de formes, leur donne l'aspect d'une dimension invraisemblable. Jetées dans des paysages grandioses que hérissent en mille endroits des accidents analogues, et que dominent des montagnes élevées, elles y tiennent une place qui étonne la vue et y dessinent des silhouettes terribles que rendent plus frappantes les teintes fraîches et vaporeuses des herbages et des bosquets environnants.

À l'intérieur, le château de Murol est d'une étendue et d'une complication fantastiques. Ce ne sont que passages hardis franchissant des brèches de rocher à donner le vertige, petites et grandes salles, les

¹ Murol ou mieux Murols dans la vallée de la Couze, en Auvergne. G. Sand a donné une excellente description de cette province dans *Jean de la Roche* et dans *Le Marquis de Villemer*.

unes gisant en partie sur les herbes des préaux, les autres s'élevant dans les airs sans escalier qui s'y rattache; tourelles et poternes échelonnées en zig-zag jusque sur la déclivité du monticule qui porte le dyke; portes richement fleuronées d'armoiries et à moitié ensevelies dans les décombres; logis élégants de la Renaissance cachés, avec leurs petites cours mystérieuses, dans les vastes flancs de l'édifice féodal, et tout cela brisé, disloqué, mais luxuriant de plantes sauvages aux arômes pénétrants, et dominant un pays qui trouve encore moyen d'être adorable de végétation, tout en restant bizarre de forme et âpre de caractère.

Une conversation sur les mariages de raison¹.

Le marquis fit signe au fiacre de suivre, et il conduisit Caroline à pied en l'entretenant doucement de sa sœur et des enfants; mais ni durant ce court trajet, ni dans les allées ombragées de la vallée suisse du Jardin des Plantes, il ne lui parla de lui-même. Ce ne fut qu'au moment de revenir, et en s'arrêtant avec elle sous les branches pendantes du cèdre de Jussieu, qu'il lui dit du ton le plus détaché et en souriant: — Savez-vous que c'est aujourd'hui que ma présentation officielle à mademoiselle de Xaintrailles doit avoir lieu?

Il sembla au marquis qu'il sentait tressaillir le bras de Caroline appuyé sur le sien; mais elle lui répondit avec sincérité et avec résolution: — Non, je ne savais pas que ce fût aujourd'hui.

— Si je vous parle de cela, reprit-il, c'est parce que je sais que ma mère et mon frère vous ont tenue au courant de ce beau projet. Moi, je ne vous en ai jamais parlé; cela n'en valait pas la peine!

— Vous avez donc cru que je ne m'intéresserais pas à votre bonheur?

— Mon bonheur! est-ce qu'il peut être dans les mains d'une inconnue? Et vous, mon amie, pouvez-vous parler ainsi, vous qui me connaissez?

— Alors... je dirai le bonheur de votre mère, puisqu'il dépend de ce mariage.

— Oh! ceci est une autre affaire, reprit vivement M. de Villemer. Voulez-vous que nous nous reposions sur ce banc, et puisque nous trouvons ici la solitude, voulez-vous me permettre de vous parler un peu de ma situation?

¹ Extrait du *Marquis de Villemer*, un des meilleurs romans psychologiques de G. Sand.

Ils s'assirent. — Vous n'aurez pas froid ? reprit le marquis en ramenant les plis du manteau de Caroline autour d'elle.

— Non ! et vous ?

— Oh ! moi, grâce à vous, j'ai une santé robuste à présent, et c'est pour cela que l'on songe sérieusement à faire de moi un père de famille. C'est un bonheur dont je n'ai pas autant besoin que l'on croit. Il y a dans la vie des enfants que l'on aime, ... ne serait-ce que comme vous aimez ceux de votre sœur ! Mais passons là-dessus, et supposons que je me sois rêvé une nombreuse lignée ! Vous savez bien que je ne tiens pas à cela au point de vue de l'orgueil du nom, vous connaissez mes idées sur la noblesse. Ce ne sont pas précisément celles de mon entourage ; malheureusement pour mon entourage, je n'en puis pas changer, cela ne dépend plus de moi.

— Je sais cela, répondit mademoiselle de Saint-Geneix, mais vous avez l'âme trop complète pour ne pas désirer connaître les plus ardentés, les plus saintes affections de la vie.

— Supposez tout ce que vous voudrez à cet égard, reprit le marquis, et reconnaissez dès lors que le choix de la mère de mes enfants est l'affaire la plus importante de ma vie. Eh bien ! cette chose immense, ce choix sacré, pensez-vous que quelqu'un puisse le faire à ma place ? Admettez-vous que même mon excellente mère puisse s'éveiller un matin en disant : « Il y a de par le monde une demoiselle dont le nom est illustre, dont la fortune est considérable, et qui doit être la femme de mon fils, parce que mes amis et moi trouvons la chose avantageuse et convenable ? Mon fils ne la connaît pas, n'importe ! Elle ne lui plaira peut-être en aucune façon ; il lui déplaira peut-être également : n'importe encore ! Cela ferait plaisir à mon fils aîné, à mon amie la duchesse, à tous les habitués de mon petit salon. Il faudrait que mon fils fût dénaturé, s'il ne sacrifiait pas sa répugnance à cette fantaisie ! Et si mademoiselle de Xaintrailles s'avise de ne pas le trouver parfait, elle ne sera plus digne du nom qu'elle porte ! Vous voyez bien, mon amie, que tout cela est insensé, et je m'étonne beaucoup si un seul instant vous avez pu le prendre au sérieux !

Caroline se débattit en vain contre l'indicible joie que lui causait cette déclaration ; mais elle se rappela vite tout ce que le duc lui avait dit et tout ce que le devoir lui commandait de dire elle-même.

— Vous m'étonnez aussi beaucoup, reprit-elle. N'avez-vous pas donné votre parole à votre mère et à votre frère de voir mademoiselle de Xaintrailles à l'époque fixée ?

— Aussi la verrai-je ce soir ; c'est une rencontre arrangée de ma-

nière à ce que le hasard paraisse l'amener, et qui ne m'engage en aucune façon.

— C'est là un faux-fuyant que je n'admets pas dans une conscience comme celle du marquis de Villemer ! Vous avez donné votre parole de faire tout votre possible pour reconnaître le mérite de cette personne et lui faire apprécier le vôtre.

— Ah ! je ne demande pas mieux que de faire tout mon possible pour cela ! répondit le marquis en riant d'un rire doux qui l'embellit tellement que Caroline fut éblouie du regard qu'il attachait sur elle.

— Vous vous êtes donc moqué de votre mère ? reprit-elle en s'armant de toute sadéfense intérieure : voilà ce dont je ne vous aurais jamais cru capable !

— Non, non, je ne le suis pas, répondit M. de Villemer en reprenant son sérieux. Quand ils m'ont arraché cette promesse, je ne riais pas, je vous le jure ! J'étais profondément malheureux et gravement malade ; je me sentais mourir, et je croyais mon âme déjà morte. Je cédaï à de tendres et cruelles obsessions, dans l'espoir qu'on me laisserait finir en paix ; mais j'en ai rappelé, mon amie : j'ai fait un nouveau bail avec la vie, je me sens encore plein de jeunesse et d'avenir. L'amour fermente en moi comme la sève dans ce grand arbre ; oui, l'amour c'est-à-dire la foi, la force, le sentiment de mon être immortel, dont je dois compte à Dieu et non aux préjugés humains ! Je veux être heureux, moi, je veux vivre, et je ne veux être époux qu'à la condition d'aimer avec toutes les forces de mon âme !...

Ne me dites pas, continua-t-il sans laisser à Caroline le temps de répondre, que j'ai des devoirs en contradiction avec celui-là. Je ne suis pas un homme faible et flottant. Je ne me paie point de mots consacrés par l'usage, et je ne prétends pas me faire l'esclave et la victime des chimères de l'ambition. Ma mère aspire à recouvrer l'opulence ! Elle se trompe elle-même. Son vrai bonheur et sa vraie gloire, c'est d'avoir su y renoncer pour sauver son fils aîné. Elle est plus riche, depuis que j'ai arrangé son existence au prix de presque tout ce qui me reste, qu'elle ne l'était depuis dix ans en subissant avec terreur une situation douteuse, et qu'elle croyait devoir être pire. Voyez donc si je n'ai pas fait pour elle tout ce que je pouvais faire ! J'ai des opinions ardentes, fruit des études et des réflexions de toute ma vie. Je leur ai imposé silence. J'ai horriblement souffert de chagrins qu'elle n'a jamais connus. J'ai été véritablement torturé par mon propre cœur, et je lui ai épargné la douleur de voir mes supplices. J'ai souffert même par elle, et je ne me suis jamais plaint. N'ai-je pas vu, dès mon

enfance, qu'elle avait une préférence irrésistible pour mon frère, et ne sais-je pas d'ailleurs qu'elle croyait la devoir à l'aîné et au plus titré de ses fils ? J'ai vaincu le dépit de cette blessure, et le jour où mon frère m'a enfin permis de l'aimer, je l'ai aimé passionnément ; mais jusque-là que n'avais-je pas dévoré de secrets affronts et d'amères plaisanteries de sa part et de celle de ma mère, liguée avec lui contre le sérieux de ma pensée et de mon existence ! Je ne leur en voulais pas, je comprenais leurs erreurs, leurs préjugés ; mais sans le savoir ils me faisaient bien du mal !...

Au milieu de tant de dégoûts, une chose pouvait tenter un solitaire comme moi, la gloire des lettres. Je sentais en moi une certaine flamme, un élan vers le beau qui pouvait grouper autour de moi de nombreuses sympathies. J'ai vu que cette gloire blesserait ma mère dans ses croyances, et j'ai résolu de garder le plus strict anonyme, de ne pas même laisser soupçonner la paternité de mon œuvre. Vous seule, vous seule au monde, avez reçu la confiance d'un secret qui ne doit jamais être trahi, et je ne veux pas ajouter : tant que ma mère vivra, car j'ai horreur de ces restrictions mentales, de ces projets parricides qui semblent appeler la mort sur ceux que nous devons chérir plus que nous-mêmes. J'ai dit *jamais* à cet égard, afin de n'avoir jamais en moi la notion d'un état de choses où une satisfaction personnelle pourrait diminuer en moi la douleur de perdre ma mère.

— Eh bien ! en tout ceci, je vous approuve autant que je vous admire, reprit mademoiselle de Saint-Genèix ; mais il me semble que tout peut et tout doit s'arranger, relativement à votre mariage, selon les désirs de votre famille et selon les vôtres. Puisqu'on dit mademoiselle de Xaintrailles tout à fait digne de vous, pourquoi donc, au moment de vous en assurer, prononcez-vous d'avance que cela n'est ni possible ni probable ? Voilà où je ne vous comprends plus du tout, et où je doute que vous ayez des motifs sérieux et respectables à me faire accepter.

Caroline parlait avec une décision qui changea tout à coup les dispositions du marquis. Il était au moment de lui ouvrir son cœur à tout risque, il s'y sentait entraîné par une lueur d'espoir ; elle la lui ôta, et il devint triste et comme accablé.

— Eh bien ! vous voyez, reprit-elle, vous ne trouvez rien à me répondre !

— Vous avez raison, dit-il ; je n'avais pas le droit de vous dire que mademoiselle de Xaintrailles me serait à coup sûr indifférente. Je le sais, mais vous ne pouvez être juge des raisons secrètes qui m'en don-

nent la certitude. Ne parlons plus d'elle. Je tenais à vous bien convaincre de ma liberté d'esprit et du droit de ma conscience à cet égard. Je ne veux pas qu'une pensée comme celle-ci puisse exister en vous : M. de Villemer doit se marier pour de l'argent, de la considération et du crédit ! Oh ! cela, mon amie, je vous en supplie, ne le croyez jamais. Descendre à ce point dans votre estime serait un châtement que je n'ai mérité par aucune faute, par aucun tort envers vous ni envers les miens. Je tiens aussi à ce que, d'autre part, vous ne me fassiez point de reproche, s'il arrive que je me voie forcé de contrarier les désirs de ma mère dans mon établissement. J'ai cru devoir vous dire tout ce qui me justifie d'une prétendue bizarrerie. Voulez-vous bien maintenant m'absoudre d'avance si j'ai tôt ou tard à déclarer à elle et à mon frère que je peux leur donner mon sang, ma vie, mes dernières ressources, mon honneur même, mais pas ma liberté morale et ma vérité intérieure, pas cela ! Oh ! cela, non, jamais, c'est à moi, et c'est le seul bien que je me réserve, car cela vient de Dieu, et les hommes n'y ont aucun droit¹.

SAINTE-BEUVE

Né à Boulogne-sur-Mer en 1804, mort à Paris en 1869.

Poète et romancier de grand mérite, il est surtout célèbre comme critique. Son œuvre est immense ; dans ses études infiniment variées, il a fait le tour de la littérature française moderne. Pour bien connaître cette flore si riche, si remarquable dans sa multiplicité, on le consultera toujours avec fruit. Il se donnait lui-même comme le naturaliste des esprits étudiant les formes littéraires. Un des premiers, il montra l'influence du *moi* sur l'œuvre d'art, qui n'est pas seulement l'expression de la société comme l'avait affirmé l'école historique. Mais il poussa beaucoup trop loin son système de critique biographique ; on lui a reproché de n'avoir vu que les caractères individuels dans les œuvres littéraires et d'avoir fait descendre la critique du rang de science morale et philosophique pour la ramener à un pur acte de curiosité intellectuelle. C'est en tout cas le plus grand critique de l'école romantique et l'une des plus lumineuses intelligences de ce siècle.

¹ Principales œuvres de G. Sand : *La Mare au diable* (1846), *La Petite Fadette* (1848), *François le Champi* (1850), *Jean de la Roche* (1860), *Le Marquis de Villemer* (1861). — Consulter : Caro, *Georges Sand* (1887) ; Brunetière, *La transformation du lyrisme par le roman*, *Georges Sand* (Revue Bleue, 25 mars 1893) ; Eugène Gilbert, *Le roman pendant le XIX^e siècle* ; J. Lemaître, *Les Contemporains*.

L'Âge mûr du poète ¹.

Bien des talents poétiques, des demi-talents, après les premiers succès et un éclat passager d'espérances, ne survivent pas à la jeunesse ; ou même une première et seule production heureuse les épuise, comme ces beautés fragiles qu'un premier travail détruit. Les vraies beautés ne sont pas ainsi, les vrais talents encore moins : ils se renouvellent, s'augmentent longtemps, se soutiennent et varient avec les âges. Pour ne prendre que les génies lyriques, c'est-à-dire ceux qui excellent à revêtir toutes les émotions de leur âme par l'image et par le nombre, leur faculté n'est jamais plus grande, plus au complet qu'après la jeunesse et durant le milieu de la vie. D'ordinaire ils ont débuté par chanter l'amour ; tout autre intérêt, tout autre charme se perdait dans celui-là : mais, à mesure que ce ravissement intérieur a cessé, leur âme s'est élargie vers plus d'objets. L'œuvre ne s'est plus reproduite peut-être aussi saillante aux yeux du public qu'au début, mais la faculté qui se manifeste dans les œuvres successives a grandi. L'âme du vrai poète lyrique, après qu'y a pâli l'amour, est comme un Bosphore où le feu grégeois n'illumine plus la nuit, et qui éclaire moins ses rivages, mais qui les réfléchit mieux. Tout poète-amant dit plus ou moins à son amie :

Aimons-nous, ô ma Bien-aimée
Et rions des soucis qui bercent les mortels ! ²

Quand la sublime illusion cesse, quand l'amour a revolé aux cieux, tout le monde d'alentour reparaît, dans une ombre d'abord, mais bientôt tout s'éclaire comme d'une aube croissante ; l'humanité reprend sa place dans l'univers. Le sentiment unique, qui avait tout laissé désert en s'enfuyant, se retrouve successivement en beaucoup d'autres sentiments dont chacun est moindre, mais dont l'ensemble anime et reflète à un point de vue vrai la création. Que fera le poète lyrique alors, sous l'empire de cette faculté immense, plus calme, mais qui déborde en s'amoncelant, plus désintéressée, plus froide en apparence, mais si prompte à s'ébranler au moindre souffle et à rouvrir ses profondeurs émues ? Oh ! que de sons inépuisables, renaissants, perpétuels, on entendrait, on noterait, près de lui, si on l'écoutait dans ses solitudes aux automnes ou aux printemps ! Que de fleurs les brises commençantes vous apporteraient sous son ombre ! que de feuilles demi-mortes,

¹ Extrait des *Portraits littéraires*.

² Ces vers sont de Lamartine à qui le morceau que nous citons est consacré.

les premiers aquilons ! Car tout lui parle ; si l'unique et brillante pensée ne tient plus son cœur, il n'est non plus indifférent à rien. L'oiseau qui passe, la voile qui blanchit, la mouche heureuse qui scintille dans le soleil, se peignent plus distincts que jamais dans ce lac de l'âme, uni à la surface, et dont les grandes douleurs ont creusé et abîmé le fond. Le chant du pâtre, les voix de la famille assise un moment dans le sillon, tout ce qui a le son de la vie, répond en lui à des places secrètes, et le provoque à dire les joies ou les douleurs des mortels. Tant de flambeaux chéris, qui pour lui ont disparu de la terre, éclairent par derrière au loin, en mille endroits indéterminés, la scène ; à chaque reflet passager, partout où il entend un bruit, un soupir, où il voit une beauté, une grâce, il dit : *C'est là !* Le grand poète lyrique, à cet âge de calme et de mélancolique puissance, s'il se dérobe un instant aux obsessions des affaires et du monde pour remettre le pied dans ses solitudes, sent donc aussitôt et à chaque pas déborder en lui des chants involontaires ; il les livre comme la nature fait ses germes, il ne les compte plus. Et pourtant l'art est quelque chose ; la gloire a ses droits ; elle parle aussi à son heure, même aux plus négligentes de ces divines natures. Le besoin de recueillir dans une œuvre définitive tant de force féconde et tant de richesses nées du cœur se fait sentir et devient le rêve qui, comme l'ombre, s'accroît avec les années. On se dit que le chant tout seul n'est peut-être pas un monument suffisant dans la mémoire des hommes, de ceux qui n'auront pas, jeunes eux-mêmes, entendu la jeune voix du poète ; on se dit qu'une harpe éolienne n'éternise pas d'assez loin un tombeau. Heureux le poète lyrique, le frère harmonieux des Coleridge et des Wordsworth¹, qui peut à temps, et mieux qu'eux, se ménager une œuvre d'ensemble ; une œuvre (s'il est possible) qu'une lente perfection accomplisse ; où ne sera pas plus de génie assurément que dans ces feuilles sibyllines éparses, âme sacrée du poète, mais une œuvre plus commode à comprendre et à saisir des générations survenantes ; — espèce d'urne portative que la Caravane humaine, en ses marches forcées, ne laisse pas derrière, et dans laquelle elle conserve à jamais une gloire !

M^{me} de Sévigné².

En parlant d'elle, on a à parler de la grâce elle-même, non pas d'une grâce douce et molle, entendons-nous bien, mais d'une grâce vive,

¹ Poètes anglais de ce siècle, appartenant à l'école des lakistes.

² Extrait des *Causeries du Lundi* (1849).

abondante, pleine de sens et de sel, et qui n'a pas du tout les mêmes couleurs. Elle a une veine de Molière en elle. Il y a de la *Dorine* dans *M^{me} de Sévigné*, une *Dorine* du beau monde et de la meilleure compagnie ; à cela près, la même verve. Quelques mots de Tallemant caractérisent bien cette charmante et puissante nature de femme, telle qu'elle se déclarait toute jeune dans l'abondance de la vie : après avoir dit qu'il la trouve une des plus aimables et des plus honnêtes femmes de Paris, « elle chante, ajoute-t-il, elle danse, et a l'esprit fort vif et agréable ; elle est *brusque* et ne peut se tenir de dire ce qu'elle croit joli, quoique assez souvent ce soient des choses un peu gaillardes... » Voilà le mot qu'il ne faut pas perdre de vue avec elle, tout en le recouvrant ensuite de toute la politesse et de toutes les délicatesses qu'on voudra. Il y avait de la joie en elle. Elle vérifiait de sa personne le mot de Ninon : « La joie de l'esprit en marque la force. » Elle était de cette race d'esprits dont étaient Molière, Ninon elle-même, *M^{me} Cornuel* un peu, La Fontaine, d'une génération légèrement antérieure à Racine et à Boileau, et plus vivace, plus vigoureusement nourrie. « Vous paraissez née pour les plaisirs, lui disait *M^{me} de La Fayette*, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. » Elle disait elle-même, en se souvenant d'un ancien ami : « J'ai vu ici M. de Larrei, fils de notre pauvre ami Lenet, avec qui nous avons tant ri ; car jamais il ne fut une jeunesse plus riante que la nôtre de toutes les façons. » Sa beauté un peu irrégulière, mais réelle, devenait rayonnante en ces moments où elle s'animait ; sa physionomie s'éclairait de son esprit, et l'on a pu dire, à la lettre, que cet esprit allait jusqu'à éblouir les yeux. Un homme de ses amis (l'abbé Arnould), qui avait aussi peu d'imagination que possible, en a trouvé pour la peindre, lorsqu'il nous dit : « Il me semble que je la vois encore telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille : tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la jeune Diane, *tant il éclatait d'agrément dans la mère et dans les enfants !* » La voilà bien au naturel dans son cadre et dans son épanouissement : une beauté, un esprit et une grâce à découvert, qui reluit en plein soleil. Il faut noter pourtant une nuance. Sa joie si réelle n'était pas pour cela à tout propos ni hors de saison, et, sans jamais s'éteindre, elle

s'adoucit sans doute avec les années. Parlant d'un voyage qu'elle faisait en 1672, et où elle regrettait la compagnie de son aimable cousin de Coulanges : « Pour avoir de la joie, écrivait-elle, il faut être avec des gens réjouis. Vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. » Cela veut dire que ce charmant esprit avait tous les tons et savait s'accommoder aux personnes. Toujours est-il que, même au milieu des tristesses et des ennuis, elle demeurait la plus belle humeur de femme et l'imagination la plus enjouée qui se pût voir. Elle avait un tour à elle, le don des images les plus familières et les plus soudaines, et elle en revêtait à l'improviste sa pensée comme pas une autre n'eût su faire. Même quand cette pensée est sérieuse, même quand la sensibilité est au fond, elle a de ces mots qui la déjouent et qui font l'effet d'une gaieté. Son esprit ne put jamais se priver de cette vivacité d'éclairs et de cette gaieté de couleurs. Elle est tout le contraire de ses bons amis les jansénistes, qui ont le style *triste*.

M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Fayette et M^{me} de Maintenon sont les plus distinguées entre les femmes du XVII^e siècle qui ont écrit. Les deux dernières ont su concilier dans une large mesure l'exactitude et l'atticisme ; mais la première seule nous offre cette imagination continue, cette invention de détail qui anime tout ce qu'elle touche et dont on jouit également chez La Fontaine et chez Montaigne. C'est cette veine d'imagination perpétuelle dans le détail de l'expression plutôt que dans l'ensemble, qui nous ravit surtout en France. On a remarqué, d'ailleurs, qu'à cette époque de Louis XIV, toutes les femmes du monde écrivent avec charme ; elles n'ont pour cela qu'à écrire comme elles causent et à puiser dans l'excellent courant d'alentour.

Athalie¹.

Athalie est surtout une œuvre merveilleuse d'ensemble. C'est l'éloge, je le sais, qu'il faut donner à toutes les pièces de Racine ; mais l'éloge s'applique ici dans une inconcevable rigueur. Depuis le premier vers d'*Athalie* jusqu'au dernier, le solennel mis en dehors et en action, le *solennel-éternel*, articulé dès la première rime, vous saisit et ne vous laisse plus. Rien de faible, rien qui relâche ni qui, un seul instant, détourne ; la variation n'est que celle d'un point d'orgue immense, où le flot majestueux monte plus ou moins, mais où il n'est pas un moment du ton qui ne concoure à la majesté souveraine et infinie.

¹ Extrait de *Port-Royal*, un des meilleurs ouvrages de Sainte-Beuve. Voir plus loin ce qu'en a dit Vinet.

Aussi est-ce surtout à propos d'*Athalie* qu'il faut répéter ce que j'ai avancé en général de l'œuvre de Racine : tout ce qu'on en peut détacher est moindre et inférieur, si beau qu'on le trouve, et a dans l'ensemble une autre valeur inqualifiable, indicible. L'auteur arrive par des moyens toujours simples à l'effet le plus auguste ; une fois entré, on suit, on se meut dans le miracle continu, comme naturellement.

Cet ordre, ce dessein avant tout, cet aspect d'ensemble qui est beau et de toute beauté dans *Athalie*, nous est figuré dans le temple, et quel temple ! On a fait (et je le sais trop bien), on a fait des objections au temple d'*Athalie*, on lui a opposé les mesures colossales de celui de Salomon, la colonne de droite nommée *Jachin* et celle de gauche nommée *Booz*, les deux Chérubins de dix coudées de haut, en bois d'olivier revêtu d'or, tout ce cèdre du dedans du temple rehaussé de sculptures, de moulures, et la mer d'airain et les bœufs d'airain, ouvrage d'Hiram. Racine, il est vrai, a peu parlé de l'œuvre d'Hiram et des soubassements de cette mer d'airain ; il n'a pas pris plaisir à épuiser le Liban comme d'autres à tailler dans l'Athos ; son temple n'a que des *festons magnifiques*, et encore on ne les voit pas ; la scène se passe dans une sorte de vestibule : et cependant ce qui a fait la suprême beauté et unité d'*Athalie*, c'est le temple, ce même temple juif de Salomon, mais déjà vu par l'œil d'un chrétien.

Ce que Racine n'a pas décrit, et ce qu'aurait d'abord décrit un moderne plus pittoresque que chrétien, est ce qui devait périr de l'ancien temple, ce qui n'était que figure et matière, ce que ce temple avait de commun sans doute, au moins à l'œil, avec les autres qui n'étaient pas le vrai et l'unique. Si notre grand Lyrique moderne ¹ avait eu à décrire le temple de Jérusalem, il eût pu y mettre bon nombre de ces vers de haute et vaste architecture qu'il a prodigués dans *le Feu du Ciel* à son panorama des villes maudites.

Mais ce n'était qu'au dehors que ces descriptions eussent convenu ; au fond du temple il n'y avait rien : il y avait tout. Lorsque Pompée, usant du droit de conquête, entra dans le Saint des Saints, il observa avec étonnement, dit Tacite, qu'il n'y avait aucune image et que le sanctuaire était vide. C'était une opinion reçue en parlant des Juifs :

Nil praeter nubes et coeli numen adorant.

Si Racine, dans le temple d'*Athalie*, a moins rendu le *vestibule*, c'a donc été pour mieux rendre le *sanctuaire*. Trop de décors eussent nui

¹ Victor Hugo.

à la pensée ; trop de descriptions présentées avec une saillie disproportionnée nous eussent caché le vrai sujet, le Dieu un, spirituel et qui remplit tout.

Le grand personnage ou plutôt l'unique d'*Athalie*, depuis le premier vers jusqu'au dernier, c'est Dieu. Dieu est là, au-dessus du grand-prêtre et de l'enfant, et à chaque point de cette simple et forte histoire à laquelle sa volonté sert de loi ; il y est invisible, immuable, partout senti, caché par le voile du Saint des Saints où Joad pénètre une fois l'an, et d'où il ressort le plus grand après Celui qu'on ne mesure pas.

Cette unité, cette omnipotence du Personnage éternel, bien loin d'anéantir le drame, de le réduire à l'hymne continu, devient l'action dramatique elle-même, et en planant sur tous elle se manifeste par tous, se distribue et se réfléchit en eux selon les caractères propres à chacun : elle reluit en rayons pleins et directs dans la face du grand-prêtre, en aube rougissante au front du royal enfant, en rayons affaiblis et souvent noyés de larmes dans les yeux de Josabeth ; elle se brise en éclairs effarés au front d'*Athalie*, en lueurs bassement haineuses et lividement féroces au sourcil de Mathan ; elle tombe en lumière droite, pure, mais sans rayon, au cimier sans aigrette d'Abner. Tous ces personnages agissent, se meuvent selon leur personnalité humaine à la fois et le souffle éternel : le grand-prêtre seul est comme la voix calme, haute, immuable de Dieu, redonnant le ton suprême, si les autres voix le font par instants baisser.

Malgré donc tout ce qu'il y a de lyrique et dans cette voix sans cesse ramenée du chœur et dans certains moments du grand-prêtre, nul drame n'est plus réalisé que celui d'*Athalie* et par des personnages mieux dessinés ; nul plus saisissant, plus resserrant à chaque pas, et mieux poussant à l'intérêt, à la grande émotion, aux larmes, malgré la certitude du divin décret. On est jusqu'au bout dans une transe religieuse ; on est comme le fidèle Abner, dont l'esprit n'ose devancer l'issue ; on est muet et sans haleine comme ces Lévites immobiles sous les armes et cachés ; on sent dresser ses cheveux à cet instant où, tout étant prêt, et *Athalie* donnant dans le piège, le grand-prêtre éclate :

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie ;

et bientôt, s'adressant à *Athalie* elle-même :

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

Consommation digne du drame lent et sûr conduit par Dieu seul.

C'est tellement cet invisible qui domine dans *Athalie*, l'intérêt y vient tellement d'autre part que des hommes, bien que ces hommes y remplissent si admirablement le rôle qui leur est à chacun assigné, que le personnage intéressant du drame, l'enfant miraculeux et saint, Joas, est, à un moment capital, brisé lui-même et flétri comme exprès en sa fleur d'espérance. Dans cette scène de la fin du troisième acte, dans cette prophétie du grand-prêtre, qui est comme le *Sinaï* du drame, c'est Joas de qui il est dit :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Car qu'est-ce que Joas devant l'Eternel ? De quel poids est-il, après tout, dans les divins conseils ? Joas tombe, un autre succède ; roseau pour roseau. Joas, dans cette scène prophétique, c'est la race de David, mais elle-même rejetée dès qu'elle a produit la tige unique, nécessaire et impérissable : qu'importe la Jérusalem de pierre, quand on aura la nouvelle ?

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur.
Sentira son âme enbrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Le vrai Joas de la pièce, à ce moment sublime où elle se transfigure, le Joas du lointain et de l'espérance immortelle, le flambeau rallumé de David éteint, l'enfant sauveur échappé du glaive, c'est le Christ.

Le temple juif vu par l'œil chrétien, le culte juif attendri par l'idée chrétienne si abondamment semée aux détails de la pièce, et qui se dévoile en face à ce moment, voilà bien le sens d'*Athalie*.

La prophétie close, cet éclair deux fois surnaturel évanoui, le surnaturel ordinaire de la pièce continue ; le drame reprend avec son intérêt un peu plus particulier ; Joas redevient le rejeton intéressant à

sauver et pour qui l'on tremble. Joad lui-même, en lui parlant, semble avoir oublié cette chute future entrevue par lui-même dans la prophétie. Pourtant une sorte de crainte, à ce sujet, ne cesse plus, et fait ombre sur l'avenir et sur la persévérance de cet enfant merveilleux. Joas y perd : la véritable unité de la pièce, Dieu, à qui tout remonte, y gagne.

Je me rappelle qu'enfant, quand je lisais *Athalie*, il me prenait une peine profonde de cette chute prédite de Joas ; à partir de cet endroit, la pièce, pour moi, était gâtée et comme déflourée. C'est que je jugeais en enfant, sur la fleur, tandis qu'il faut entrer avec Joad dans le néant de l'homme et dans les puissances du Très-Haut.

Quoi qu'il en soit de cette ombre un moment aperçue au front de l'enfant, il est bien touchant que cet enfant tienne le principal rôle de la pièce, au moins quant à l'intérêt de tendresse ; il sied que la plus auguste et la plus magnifique pièce sacrée ait pour héros un enfant, et qu'elle ait été composée pour des enfants ; c'est une harmonie chrétienne de plus : *Parvulis* !

Athalie, comme art, égale tout. Le sentiment de l'Eternel, que j'ai marqué le dominant et l'unique de la pièce, est si bien conçu et exprimé par l'âme et par l'art à la fois, que ceux même qui ne croiraient pas seraient pris non moins puissamment par ce seul côté de l'art, pour peu qu'ils y fussent accessibles. Quand le christianisme (par impossible) passerait, *Athalie* resterait belle de la même beauté, parce qu'elle le porte en soi, parce qu'elle suppose tout son ordre religieux et le crée nécessairement. *Athalie* est belle comme l'*Œdipe-roi*, avec le vrai Dieu de plus.

Racine, dans *Athalie*, a égalé les grandeurs bibliques de Bossuet ; et il les a égalées avec des formes d'audace qui lui sont propres, c'est-à-dire toujours amenées et revêtues, et sans avoir besoin des brusqueries de Bossuet. Le *Discours sur l'Histoire universelle*, *Athalie* et *Polyeucte* (ne l'oublions pas), ce sont les trois plus hauts monuments d'Art chrétien au dix-septième siècle, — les *Pensées* de Pascal, par malheur, n'ayant pu atteindre au monument proprement dit et étant restées à l'état de grandes ruines¹.

Pour rappeler notre Port-Royal de la seule manière convenable dans ce sublime couronnement, je me contenterai de soumettre cette pen-

¹ La comparaison n'est pas exacte : grande ébauche serait plus vrai ; mais le jugement porté ici nous semble contestable ; le livre des *Pensées*, malgré son état fragmentaire et inachevé, est le plus bel ouvrage chrétien du XVII^e siècle ; nul ne l'égale en profondeur philosophique.

sée : « Pour faire *Athalie*, il fallait un poète profondément chrétien, élevé comme le fut Racine à Port-Royal, et qui y fût fidèlement revenu » ¹.

Le Génie du Christianisme ².

Je n'ai à parler ici que de l'espèce d'influence qui appartient exclusivement au *Génie du Christianisme* ³ et qui lui est propre. La jeunesse, toute une portion du moins de la jeunesse, s'y inspira ; et depuis cinquante ans cette postérité de *néo-chrétiens* est reconnaissable à plus d'un signe. Nous avons eu toute une milice de *jeunes chrétiens de salons*.

Le *Génie du Christianisme* a produit mieux que cela, mais il a produit aussi cette forme de travers ; il a créé une mode littéraire en religion.

Au XVII^e siècle on croyait à la Religion et on la pratiquait. Ceux qui la pratiquaient y vivaient, s'y inspiraient simplement dans leurs œuvres et dans leur vie, et ne se distinguaient d'elle à aucun titre, ni moralement, ni artistement : le mot même n'existait pas.

Au XVIII^e, on la niait volontiers, et on la combattait en face.

Au XIX^e, on s'est mis à y revenir, mais en la regardant comme une chose distincte de la pratique et de la vie, en la considérant comme un monument qu'on voyait se dresser devant soi. On s'est posé en s'écriant à tout instant, comme dans un Musée : *Que c'est beau !* C'est ce qu'on peut appeler le romantisme du Christianisme. On a eu une religion d'imagination et de tête plus que de cœur. « Pour moi, chrétien entêté, » dit quelque part M. de Chateaubriand vieillissant. *Entêté*, et non *touché*, c'est bien le mot. Il y a longtemps que les vrais chrétiens intérieurs avaient fait justice de cette méthode, de ce goût de métaphores qui n'a pas attendu le XIX^e siècle pour paraître. On sait ce qu'un jour M. de Saint-Cyran, le grand chrétien, disait à Balzac qui s'émerveillait d'entendre de sa bouche certaines vérités éloquentes plutôt que de songer à en profiter : « M. de Balzac est comme

¹ Dans la conclusion de son ouvrage, Sainte-Beuve dit avec raison que le grand esprit chrétien du Jansénisme « s'épanouit idéalement et se couronne dans *Athalie*. » Lire sur *Port-Royal* le morceau de Renan reproduit plus loin.

² Extrait de *Chateaubriand et son groupe littéraire* (1860).

³ L'ouvrage de Chateaubriand, dont nous avons donné un extrait, est admirablement caractérisé ici, du moins en ce qui concerne sa portée religieuse. Ces lignes pourraient s'appliquer aussi aux *néo-chrétiens*, qui ont essayé, dans ces dernières années, de faire revivre ce christianisme mondain, lequel n'est en somme qu'une forme du snobisme parisien.

un homme qui serait devant un beau miroir d'où il verrait une tache sur son visage, et qui se contenterait d'admirer la beauté du miroir sans ôter la tache qu'il lui aurait fait voir. » On est comme un homme devant un miroir, ou plutôt, selon que l'a dit un poète, on est ce miroir même,

. dont la glace luisante
Recevrait les objets sans les pouvoir aimer.

Nous avons eu bien de ces miroirs en nos jours, miroirs éclatants et non ardents.

Le *Génie du Christianisme* fut utile en ce qu'il contribua à rétablir le respect pour le Christianisme considéré socialement et politiquement. Il le fut moins en ce qu'il engagea du premier jour la restauration religieuse dans une voie brillante et superficielle, toute littéraire et pittoresque, la plus éloignée de la vraie régénération du cœur.

Littérairement, il ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives, qui sont devenues de grandes routes battues et même rebattues depuis : goût du Moyen-Age, du gothique, poésie et génie de l'histoire nationale, il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes où la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinées ¹.

VINET (ALEXANDRE)

Né à Lausanne en 1797, mort à Clarens en 1847.

Le plus grand penseur du protestantisme français fut véritablement un héros, dans le sens large et élevé que Carlyle donne à ce terme. Il fut à la fois une âme d'élite et l'une des plus hautes intelligences de ce siècle. On l'a surnommé « le Pascal protestant » ; les angoisses poignantes de sa vie morale rappellent en effet le drame profond qui mit aux prises la foi chrétienne et le doute métaphysique dans l'âme du grand écrivain français. De ce dernier il posséda aussi, comme homme, la rare valeur morale, et, comme écrivain, la profondeur de la pensée. Au point de vue religieux l'influence de Vinet a été considérable : il a renouvelé en quelque sorte le protestantisme français. C'est avec raison que le pasteur Philippe Bridel l'a appelé « un des plus puissants évan-

¹ Principaux ouvrages de Sainte-Beuve : *Histoire de Port-Royal* (1840-1860). *Causeries du Lundi* (1851-1857). *Nouveaux Lundis* (1863-1872). Pour l'étudier plus à fond, consulter : Levallois, *Sainte-Beuve* (1872) ; Brunetière, *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature* (1890) ; Lanson, *Histoire de la littérature française* (1896).

gélistes de ce siècle ». Comme littérateur, bien qu'il soit encore trop peu lu en France, il mérite d'être placé au premier rang des critiques moralistes. On lui a reproché de manquer de style ; la forme, chez lui, est quelquefois en effet inférieure aux idées ; mais l'ensemble de ses œuvres forme un solide monument littéraire, que la rayonnante clarté de la pure morale illumine d'une suprême beauté.

La Réforme ¹.

Le principe du seizième siècle n'était pas celui de l'émancipation universelle, quoique l'opinion contraire ait souvent prévalu. L'éloge ou le blâme s'y sont attachés, selon les motifs et les intérêts très divers qui ont travaillé à faire envisager la Réforme comme la préface du grand mouvement social de la fin du siècle dernier. Toute une école d'écrivains a fait de Luther et de Calvin les précurseurs de Robespierre et de la Convention. Ces auteurs ne le croyaient pas, mais ils l'ont fait croire. En principe et dans la logique du Cabinet, les libertés ont beau se toucher, il n'en est pas ainsi dans les faits. Les idées qui forment le fond même de notre civilisation actuelle n'étaient pas encore accréditées.

Il est vrai, depuis les croisades, aucun fait n'avait si profondément remué les masses. La Réformation du seizième siècle agit même sur elles avec bien plus de profondeur. Les croisades furent une sorte d'entraînement aveugle ; la Réforme, au contraire, saisit le plus souvent les individus un à un, dans l'intimité de leur conscience et dans la lumière de leur raison. Elle agit fortement sur les masses, en pénétrant jusqu'au centre de leur énergie intime, et, sous ce point de vue, je ne nie pas qu'à l'époque de la Réformation le peuple ne soit devenu pour la première fois quelque chose. Mais la lutte de la pensée était ailleurs que dans la sphère politique ; elle n'était même pas à beaucoup près tout entière dans l'élément intellectuel. On a appelé la Réforme « le triomphe de la liberté d'examen » ; on a prétendu ne considérer la révolution religieuse que comme une dépendance, un accident entremêlé au fait principal ; M. de Chateaubriand lui-même a dit que « ce » fut, à proprement parler, la vérité philosophique qui, revêtue d'une » forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse ² ». Comme s'il y avait deux vérités faites pour se combattre l'une l'autre ! Ajoutons à ce propos que si l'on doit louer quelques historiens d'avoir compris

¹ Extrait des *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*. La vraie signification de la Réforme est remarquablement expliquée dans ce morceau.

² Dans les *Etudes historiques* (1831).

que l'histoire est autre chose qu'une série d'accidents pauvrement liés entre eux par le fil des causes prochaines et des volontés individuelles, nous sommes en droit d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent sérieusement à discerner les principes générateurs des faits et à ne pas nous offrir à la place leurs idées favorites.

Le mouvement du seizième siècle, moral avant tout, s'empreint d'une dignité rare aux yeux de l'observateur qui sait lui reconnaître ce grand caractère. C'était la pensée morale qui s'efforçait de reconquérir ses droits. La pensée ne pouvait plus adhérer à la religion séparée de sa substance, la morale. Les croyances et les formes imposées par l'autorité avaient pris à elles seules le nom de *religion*. C'était la religion moins la morale, l'arbre moins la sève ; il y avait distinction profonde, séparation réelle entre le rite et la morale ; le peuple, habitué à croire à ses conducteurs spirituels, avait conservé un certain respect pour l'échafaudage de pratiques arbitraires, parfois même ridicules, qu'on lui offrait sous le nom de christianisme et chacun espérait y trouver un refuge à la mort. Mais la relation de la religion avec tout l'homme avait disparu. Il existait même une autre séparation, celle de la morale d'avec la politique ; la politique de ces temps-là en témoigne du reste.

Ainsi les trois éléments qui règlent la vie humaine et qui lui impriment sa forme ne marchaient plus d'accord. Le genre humain ne peut supporter une scission pareille ; bon gré, mal gré, il faut qu'il cherche la synthèse de ce que Dieu a uni. De siècle en siècle l'histoire a vu se renouveler les tentatives de reconstruction, et çà et là, un bûcher, un échafaud ont signalé les heures critiques de cette conjuration latente et perpétuelle. Au début du seizième siècle, le divorce de la religion et de la morale est plus profond que jamais ; l'ancien conflit de la pensée et du rite officiel est parvenu à son point extrême. Alors, spectacle digne d'une mémoire éternelle, cette vérité chrétienne, qui est la vérité morale elle-même, s'échappe enfin de l'enceinte où elle était comme incarcérée, et répand au loin le ferment de la plus noble des insurrections. La Réforme n'est que la multiplication et le succès des efforts précédents ; ses adeptes ne furent que les continuateurs des illustres martyrs des âges passés. De Luther à Jean Huss ¹, de Jean Huss à Wiclef ², de Wiclef à Pierre Valdo ³, plus haut encore, on

¹ Bohémien célèbre, l'un des précurseurs de la Réformation (1373-1415).

² Réformateur anglais (1324-1387).

³ Chef d'une secte chrétienne en France au XII^e siècle.

peut suivre les traces de cette protestation en faveur de la pensée et surtout de la conscience.

Elle fut de tous les âges parce qu'elle est l'idée chrétienne même, née avec Jésus-Christ et propagée partout où la Bible avait pu pénétrer. La réaction de la morale contre le rite est le vrai fait de la Réformation, sa gloire, le titre qui lui appartient. Il est vrai, la Réforme s'est présentée sous un aspect dogmatique ; mais ce fut parce que son fait capital est lui-même un dogme. Tout, dans la religion chrétienne, est moral ; la divinité du Christ, la rédemption, tous les mystères sont, au fond, de la morale. Leur but est le salut et la régénération de l'homme. Or, qu'est-ce que la régénération si ce n'est de la morale ? Seul entre les religions, l'Evangile ne pénètre dans la région de l'intelligence pure que dans la mesure où le réclament les besoins du cœur et ceux de la pratique : aucun dogme oisif, aucun dogme qui soit là pour lui-même ; l'exposition de la vérité divine s'arrête juste au point où ces besoins ont trouvé satisfaction. Ainsi l'idée du salut par grâce qui domine toute l'œuvre de Luther, idée enfantée en lui dans le travail d'âme qui précéda l'action extérieure, n'est point une idée humaine, mais le principe même de la Bible ; le mobile spirituel et divin qui, bien loin d'entamer la morale, en est le fondement et la vie. Oui, l'Evangile, d'un bout à l'autre, est de la morale, et qui plus est, une seule idée morale se développant par sa propre énergie, se ramifiant et coulant de son propre poids dans toutes les pentes que lui préparent le cœur et les vicissitudes de l'existence. La corruption humaine a pu seule réduire ces ressorts vitaux qu'on appelle des mystères, à n'être que des spéculations ou des formules. En réhabilitant la morale dans la religion, les réformateurs remirent le christianisme à l'usage de la vie. Tel est le véritable aspect sous lequel on doit envisager la Réforme.

Sainte-Beuve et Port-Royal ¹.

Tout ce qu'il y a d'esprits élevés et impartiaux parmi les penseurs a reconnu depuis longtemps la richesse intellectuelle et morale du christianisme. Ce qu'il a donné aux arts, à la littérature, à la civilisation, ce qu'il leur donne sans cesse est incalculable. On a dit de certaines langues, riches et puissantes, qu'elles portent leur homme : le christianisme, qu'on pourrait aussi appeler une langue intérieure, porte son

¹ Extrait des *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*. Ce morceau a été composé en 1840 ; le criterium littéraire de Vinet y est nettement exprimé.

homme ou son monde. Nos pensées ne lui ajoutent rien : il ajoute sans cesse à nos pensées. *Magnum mentis incrementum*. Il est, pour tous ceux qu'aimante son regard, le principe d'une originalité en quelque sorte impersonnelle, la source incessamment ouverte d'idées grandes, touchantes et nouvelles qui, se confondant avec leur source, obligent l'esprit qui les a conçues à douter s'il en a été l'auteur ou le témoin, le foyer ou le miroir. Il en est comme d'une semence douée d'une énergie propre, et qui, déposée dans l'homme, « soit qu'il dorme ou qu'il » se lève, la nuit comme le jour, germe et croît sans qu'il sache comment ¹ ; » germe obscur et sans forme, grain de poussière qui contient et comprime dans son sein l'arbre à l'immense ramure et à l'opulent feuillage. A ne prendre dans la littérature moderne qu'une seule classe d'écrits, ceux qu'on appelle religieux, soit de théologie, soit de pure édification, vous trouverez cette classe plus riche à elle seule que toute la littérature dont elle passe pour être une branche et dont elle est le tronc ; elle est plus substantielle, plus vivace, plus neuve, plus jeune toujours ; elle ne dépérit qu'en s'éloignant de sa source, c'est-à-dire en cessant plus ou moins d'être chrétienne ; mais à chaque fois que ses racines plongent de nouveau dans le sol maternel, la sève afflue dans tous ses canaux, elle semble naître pour la première fois ; on dirait, à l'abondance et à la vigueur de sa végétation, qu'elle n'a jamais encore pompé les sucs du sol ; elle est tout entière, non comme une nouvelle édition du même ouvrage, mais comme un nouveau chef-d'œuvre du même auteur.

Nous ne croyons pas faire injure à l'un des écrivains les plus naturellement riches, les plus sincèrement substantiels (*color verus, corpus solidum et succi plenum*), en assurant qu'il doit beaucoup de sa richesse à la connaissance qu'il possède et à l'usage qu'il fait du christianisme. Si l'on se demande pourquoi, au milieu de tant de volcans éteints que notre époque voit superbement fumer, un jet de lumière si pur et si abondant jaillit, comme la flamme d'un phare, dans les écrits de M. Sainte-Beuve, pourquoi, au milieu des reproches que sa *forme* a encourus, la richesse et la réalité du fond arrachent un éloge aux critiques les plus sévères, pourquoi les censures mêmes dont cette forme est l'objet n'accusent guère qu'une espèce d'hypertrophie, l'embarras d'une circulation trop abondante et trop pressée (et cet embarras lui-même, avec combien d'industrie et de bonheur n'est-il pas souvent surmonté et transformé !) eh bien ! il faut le dire, c'est que M. Sainte-

¹ Evangile selon saint Marc, IV, 28.

Beuve a trouvé une veine que nul, parmi les littérateurs de profession, n'avait trouvée avant lui. Je m'interdis de considérer sous un autre point de vue que celui de la littérature cette grande et précieuse découverte ; mais, au moins comme fait littéraire, il m'est permis de la signaler, et il n'est pas seulement dans mon droit, il est de mon devoir, d'ajouter que la découverte n'est précieuse, qu'elle n'est réelle, que parce que c'est bien le christianisme, avec son âpreté et sa verdeur, non le christianisme édulcoré et frelaté, que M. Sainte-Beuve a découvert ou deviné¹. Encore une fois, je ne fais ici que de la littérature ; je laisse à la vie intérieure ses secrets, qui sont, à vrai dire, les secrets de Dieu ; mais je crois respecter cette barrière en disant que ce n'est point avec la seule imagination qu'on fait de semblables découvertes, à moins que le cœur, ce que je crois volontiers, n'ait aussi son imagination. L'imagination ordinaire est un souffle assez fort pour enlever d'un coup cette brillante poussière ou cette fleur qui revêt le fruit ; les plus heureux parmi les littérateurs et les poètes qui ont, comme l'on dit, exploité la religion, n'ont guère fait autre chose ; mais ce demi-christianisme s'est trouvé faux comme toutes les demi-vérités, et cette composition, ce plaqué, destiné à imiter l'argent ou l'or, n'a pas trompé un instant les yeux exercés. Ce sont deux entreprises fort différentes que celle de rendre la littérature chrétienne et celle de rendre le christianisme littéraire, et l'on n'a jamais réussi dans la seconde qu'en se proposant la première pour but. C'en est une troisième que celle de faire connaître, par un moyen littéraire, ou le christianisme ou la vie chrétienne. On n'y réussira jamais, je ne dis pas au gré des chrétiens, mais au gré du monde et du bon sens, à moins d'être ou de se faire chrétien. L'intelligence a pour condition la sympathie, et le siège de la sympathie est ailleurs que dans l'imagination. Il faut se prêter, se livrer à la donnée première du christianisme ; il faut abonder dans le sens du christianisme, en appliquer la mesure en toutes choses et à soi-même, emprunter de lui un nouveau regard pour tout voir, une nouvelle âme pour tout sentir, une nouvelle langue pour tout dire. En un mot, c'est à son centre qu'il faut se placer, non à quelqu'un des points de sa circonférence. De là seulement on peut tout voir, tout mesurer et tout lier ; à ce point de vue seulement, tout se répond et se continue ; la plus infaillible des logiques, celle de l'âme, assortit et proportionne les

¹ Vinet fait sûrement allusion ici à cette fausse religiosité que Chateaubriand avait provoquée par certains chapitres du *Génie du Christianisme*. La grandeur du jansénisme, si bien étudiée par Sainte-Beuve, lui paraît d'autant plus remarquable par le contraste.

unes aux autres toutes les parties de ce vaste corps ; on ne cherche pas hors de soi, on trouve en soi le système du christianisme, qui semble devenu comme un phénomène et une forme de la vie. L'unité de l'œuvre ne se révèle qu'à l'âme, mais l'âme, une fois touchée, la perçoit nécessairement ; elle devine, elle prévoit, elle anticipe, elle va au-devant des conclusions, elle a préparé une place à toutes les vérités successives.

La première condition pour bien écrire sur Port-Royal, c'est l'intelligence du christianisme, c'est une pensée chrétienne ; car Port-Royal est un fait chrétien. Cette condition n'a pas manqué à M. Sainte-Beuve et elle fait le premier mérite de son livre, qui, avec tout l'esprit de l'auteur, ne vaudrait rien si l'auteur s'était placé, pour l'écrire, en dehors des données chrétiennes¹. M. Sainte-Beuve a l'intelligence du fait qu'il décrit. Voulez-vous en juger ? Ne cherchez pas l'auteur au centre de son sujet ; ne l'abordez pas au moment où, de propos délibéré, il expose la dogmatique de ses héros ; prenez-le fort loin de là, hors de garde, dans une réflexion jetée en passant dans une note, dans un coup d'œil oblique sur les objets les plus éloignés de son thème, dans le sérieux, dans le sourire, dans la littérature, dans la politique ; frappez où vous voudrez : le même son partout accuse le même métal ; la continuité, l'assimilation est parfaite ; l'auteur est tout d'une pièce, il ne peut pas s'oublier, parce qu'il ne peut pas se séparer de lui-même ; si sa pensée était chrétienne par hypothèse, ce serait la plus admirable hypothèse qui fût jamais, car la philosophie chrétienne est passée chez lui à l'état d'instinct et de tempérament. Quand la pensée se montre chrétienne au point de départ du système, du discours ou de la vie, ou à quelque grand embranchement, il n'est pas encore sûr qu'elle soit chrétienne ; mais la trouvez-vous chrétienne aux dernières extrémités des derniers rameaux ? reconnaît-on sa saveur et sa couleur dans l'appréciation des objets les plus étrangers à la religion et les plus divers entre eux ? en un mot, se montre-t-elle moins comme une pensée que comme un sens acquis ? Alors, à coup sûr, on peut dire qu'elle est chrétienne, et celui chez qui elle a ces caractères a véritablement vocation à écrire l'histoire d'un fait chrétien.

¹ Ce que dit Vinet ici caractérise bien le talent de Sainte-Beuve, qui possédait à un très haut degré l'art de s'identifier complètement avec les écrivains par lui analysés et de repenser leurs idées, en quelque sorte. Il fut réellement chrétien quand il composa *Port-Royal*.

La joie¹.*Soyez toujours joyeux.*

1 Thess. V, 16.

La joie peut-elle être l'objet d'un précepte, d'une recommandation formelle ? On est porté d'abord à le nier. La joie n'est point une action; elle n'est pas même un sentiment moral, je veux dire une de ces dispositions de l'âme dont l'âme est plus ou moins responsable. Elle est simplement un état fort désirable, pourvu qu'il ne se déploie pas aux dépens de la conscience et du devoir. On est juste, sincère, bienfaisant, à condition de vouloir l'être ; on est joyeux si l'on a sujet de l'être, on est joyeux si l'on peut, et la joie n'étant au fond que le sentiment intérieur et la vive impression du bonheur, il semble qu'il n'est pas plus naturel de nous exhorter à la joie qu'il ne le serait de nous exhorter au bonheur.

Et cependant, mes frères, ce n'est pas l'Evangile seul, ni l'Evangile le premier, qui nous a recommandé la joie. Les philosophes n'y ont pas manqué, et vous remarquerez même qu'ils n'ont été en cela que les échos de cette sagesse populaire qui, dans tous les temps, a suggéré à la philosophie ses plus importantes maximes. « Tenez-vous en joie », tel était, chez nos ancêtres, le vœu qui accompagnait fort souvent les paroles d'adieu. Les sages de ce monde n'ont fait qu'imprimer leur sceau et ajouter une forme plus précise à cette vague recommandation, et il faut, mes frères, leur rendre justice : dans leur point de vue et dans la mesure que comporte leur lumière, ils ont eu raison. Organes de la conscience humaine, ils ont, nous pouvons le reconnaître, le commencement de toutes les vérités, que Dieu seul pouvait achever et compléter en les dirigeant vers lui, en les prolongeant jusqu'à lui.

Les sages de ce monde avaient raison : la tristesse est la mort de l'âme, la joie en est la vie. La tristesse nous refoule et nous resserre en nous-mêmes ; la joie nous ouvre, pour ainsi dire, nous dilate et nous répand ; elle est pour les âmes ce qu'une douce chaleur est pour les corps. Tout le monde l'a éprouvé : la tristesse (j'entends la tristesse selon le monde) est la disposition la plus contraire à l'emploi de nos

¹ Extrait des *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux* (1841). Dans quelques-uns de ses sermons, Vinet a égalé les plus grands prédicateurs de la chaire chrétienne. Le fragment que nous donnons est un remarquable spécimen de philosophie religieuse. Vinet, on le verra ici, cherche presque toujours à faire ressortir la puissance morale du christianisme.

facultés, et par conséquent à l'action. On n'est jamais déterminé à l'action que par quelque attrait ou quelque espérance. Or, la tristesse décolore tout ; elle dépouille les objets de leurs charmes et l'avenir de ses perspectives ; elle ôte à l'âme tous ses ressorts, elle enchaîne toutes nos forces, elle nous paralyse intérieurement, elle nous rend par là inutiles à nous-mêmes et aux autres, et, sous ces deux rapports à la fois, elle a encouru et mérité l'anathème des philosophes.

La joie, condition de développement, d'énergie et d'action, la joie, principe de vie, leur a paru d'autant plus recommandable. Et en effet, elle devrait être recommandée, si elle pouvait l'être. Mais qui peut sérieusement, qui peut, pour elle-même, recommander la joie ? Qui peut, d'une main, nous en montrer l'obligation, sans nous en indiquer de l'autre, les motifs ou les moyens ? Qui peut surtout nous prescrire une joie permanente. continue ? Qui peut nous obliger d'en faire le fond et le tissu de notre vie intérieure, lorsque la douleur est peut-être le fond et le tissu de notre vie extérieure, ou lorsque, dans cette vie intérieure elle-même, la tristesse, prenant les devants, s'est emparée de l'âme entière par l'effet, tantôt du tempérament, tantôt de la réflexion.

O vous qui me commandez d'être joyeux, changez donc mon tempérament qui me porte invariablement à la tristesse, ou détruisez par des faits, par des faits décisifs, le résultat par lequel d'autres faits ont entraîné de force ma pensée. Et si vous ne pouvez me pourvoir d'un nouveau tempérament, ni abolir les réflexions qui ont fait de la tristesse la couleur dominante de ma vie, qu'avez-vous à me proposer sinon ce que je trouverai fort bien sans vous, ce que je me suis déjà conseillé, ce que tout homme, avec plus ou moins de succès, oppose à ces flots de tristesse qui reviennent sans cesse, du sein de la vie, comme d'un profond océan, baigner l'âme et la pénétrer : la distraction, l'oubli de soi-même et l'étourdissement ?

Car toute âme, n'en doutez pas, porte en soi, sans se l'avouer, un trésor de tristesse. Et c'est même une condition de notre nature, que toujours, à nos joies les plus vives, je ne sais quoi de triste se mêle, comme en un chant d'allégresse un lointain murmure, un gémissement mal étouffé ; on dirait que le bruit même de la joie va réveiller au fond de l'âme une douleur assoupie ; on dirait que le sentiment de notre misère attend ce moment précis pour nous saisir et nous étreindre, et que les feux qui s'allument dans notre nuit servent de signal au fantôme. Nous pouvons aller plus loin, mes frères, sans anticiper sur les idées que la suite de ce discours doit nous amener ; nous pouvons dire que la joie la plus pure, la plus profonde et la plus sainte n'est jamais,

tant que la chair et la vie nous détiennent dans leurs liens, jamais exemple de quelques retours mélancoliques ; ces retours, à la vérité, sont loin de la troubler et de l'appauvrir ; ils la nourrissent au contraire ; ils lui donnent lieu d'éclater ; ils lui mettent dans la bouche de nouveaux cantiques. Néanmoins cette joie est le miel de Samson ; il a été trouvé dans la bouche du lion ; ce *doux* est né de l'*amer* ; et si cet amer ne se fait plus sentir, il a soin de se rappeler à notre pensée.

Aucune joie, par conséquent, sans trouble ou sans mélange ; et si vous êtes jaloux, mes frères, de nous opposer, non pas un fait qui nous démente (vous n'en trouverez point), mais un fait qui, multiplié, paraisse donner à la joie, dans le monde et dans la vie, plus de place que nous paraissions lui en accorder ; si vous cherchez, en un mot, un exemple de la joie la plus pleine et la plus entière que le monde puisse goûter, mes frères, nous vous aiderons volontiers dans votre recherche, et nous vous épargnerons des tâtonnements superflus. Suivez-nous vers ces hommes en qui la plus excellente partie de l'humanité est, pour ainsi dire, abolie ; suivez-nous vers ceux qu'aucune noble pensée ne visite jamais ; suivez-nous vers ceux à qui la langue de l'âme est complètement étrangère et inintelligible, vers ces hommes perpétuellement distraits, vers ces cœurs inexprimablement légers, trop légers pour descendre jamais au fond de leur misère, trop vains pour être malheureux, et en qui la douleur morale ne trouve pas où s'arrêter, ni même où se prendre... Voilà les élus de la joie, voilà ceux que la tristesse connaît à peine, qu'elle ne visite que de loin en loin, et qu'elle paraît oublier, jusqu'au moment où, pour en finir, elle viendra tomber de tout son poids sur ces frères âmes, trouvant plus facile, hélas ! de les écraser que de les émouvoir.

La tristesse, au contraire, c'est le lot des âmes profondes et des intelligences fortes. Souffrir davantage est le privilège de quiconque sent davantage ; et les sillons que trace une pensée puissante deviennent sous elle des abîmes. Il serait bien étrange, mes frères, qu'à mesure qu'une âme a plus de valeur elle eût moins de bonheur, et que la joie habitât de préférence dans les âmes les plus profanées ! Tout ce que nous avons de raison et de justice proteste contre un si grand désordre ; mais ce désordre existe ; la joie n'est pas le fruit de la raison. Quelle est donc cette raison, quelle est cette philosophie qui vient nous conseiller, nous commander la joie ? C'est une philosophie qui s'interdit de connaître le monde et d'approfondir la vie, ou qui, ayant découvert la vérité, nous l'interdit comme dangereuse et funeste ; c'est une philosophie qui renferme l'aveu sinon le plus formel, du moins le

plus décisif, de la misère de notre condition ; car qu'est-ce que notre nature, si nous n'osons pas la regarder en face, et qu'est-ce que la vie, s'il faut nous en cacher le vrai caractère et la juste valeur ?

Vous n'avez donc, ô hommes, point d'autre choix possible : pensez et pleurez ; ou bien soyez heureux, mais à condition de ne point penser à ce qui vous est le plus proche et vous intéresse le plus ; car, du reste, je sais bien qu'appliquée à d'autres objets la pensée est aussi une distraction, et qu'à mesure même qu'elle est plus profonde, plus grave en apparence, elle nous rend plus légers. Parmi les moyens de nous dissiper, de nous séparer de nous-mêmes, il n'en est point de plus sûr que des études fortes et sérieuses ; ce sérieux prétendu chasse le véritable ; les amusements du monde n'y parviendraient pas plus sûrement ni plus vite.

Faut-il vous apprendre, mes frères, ce qui étouffe, ce qui fait mourir le germe de la joie dans le cœur de l'homme qui pense ? Vous l'apprendre ! J'aime à croire que je ne ferai que vous le rappeler, ou seulement peut-être donner une voix aux sentiments muets dont votre âme est remplie. Notre vie se passe en tentations à la joie incessamment réprimées ; la joie n'a que des moments, la tristesse a l'ensemble de la vie. C'est un moment de joie que celui qui voit s'accomplir une espérance ; c'est une vie de tristesse que celle qui sent que l'accomplissement successif de toutes les espérances n'a point comblé le vide infini de l'âme. C'est un moment de joie que celui d'un triomphe dont l'amour-propre s'enivre ; c'est une vie de tristesse que celle qui développe à nos yeux et nous rend toujours plus évidente la vanité des plus glorieux succès. C'est un moment de joie que celui qui nous rapproche d'un objet aimé ; mais, sans parler ici du moment affreux qui nous en sépare, c'est une vie de tristesse que celle qui se passe à se rappeler ou à prévoir des pertes. C'est un moment de joie que celui que nous donne le sourire d'un beau jour, le soleil si doux à voir, le libre développement de quelqu'une de nos forces, le sentiment de l'existence dans la plénitude de la santé ; mais c'est une vie de tristesse que celle qui emporte pêle-mêle vers l'abîme nos bons et nos mauvais moments, nos peines et nos plaisirs, notre âme elle-même, puisque les pensées et les affections dont elle se compose nous précèdent dans la tombe, et que, de tout ce qui nous appartient, de tout ce que nous avons été, nous ne pouvons rien retenir, non pas même nos plus chères douleurs.

C'est encore un moment de joie que celui qui nous soulève au-dessus de la poudre, notre berceau, au-dessus de la chair, notre prison, et

nous approche de l'air du ciel par quelque élan d'amour ou de vertu ; hélas ! et c'est une vie de tristesse que celle qui, dans son ensemble, appartient à la poudre et la chair, et qui n'a fait, en dernier résultat, que nous unir plus étroitement et nous identifier, pour ainsi dire, avec la poudre et avec la chair. C'est un moment de joie, un éblouissant éclair, que ce contact de l'âme avec son Dieu, ce sentiment fugitif d'une communion avec le Père des esprits ; mais c'est une vie de profonde et d'amère tristesse qu'une vie comme est la nôtre, sans Dieu et sans avenir ; ou, pour achever la vérité, une vie avec Dieu, mais avec un Dieu offensé ; avec un avenir, mais avec un avenir de colère.

Des moments, soit ; des éclairs dans la nuit ; des échappées vers le pays de la paix et de la lumière ; des rayons à travers les barreaux de la prison, à la bonne heure ; mais une joie durable et suivie, une joie propre et naturelle à notre condition, une joie qui fasse partie de nous, une joie qui se confonde pour nous avec la vie elle-même, et sur laquelle la tristesse ne passe que comme passent, en un beau jour, sur l'azur du ciel, quelques rares et transparentes nuées... mes frères, une telle joie, une telle vie, l'Evangile seul peut la donner ; et, comme seul il en renferme les conditions, seul il a le droit de la conseiller et de la prescrire.

Nous vous arrêterons peu (car aujourd'hui notre dessein nous porte ailleurs) sur les motifs et les fondements de cette joie que l'Evangile a créée pour le chrétien. Nous ne vous dirons pas que cette joie, si chèrement payée par notre Sauveur, renferme en soi toutes les joies, absorbe toutes les douleurs ; nous ne vous dirons pas qu'outre l'avantage attaché à toute joie, et que nous avons signalé en commençant, elle a tous les caractères qui manquent aux joies humaines, et qu'elle est pure de tout ce qui les déshonore, étant à la fois sainte, calme, sérieuse, douce enfin à ceux qui l'envisagent comme à ceux qui la ressentent. Dignes objets, mes frères, de notre attention et de notre étude ! Mais d'autres pensées nous appellent, et nous avons à vous montrer aujourd'hui, non pas que la certitude de notre réconciliation avec Dieu, et le sentiment du rétablissement de l'unité et de l'harmonie en nous, font pénétrer dans notre cœur la joie, et, après la joie qui ouvre le cœur à l'amour, une joie plus sainte encore, que l'amour seul peut créer ; nous avons à vous montrer que cette joie que l'Evangile inspire aux chrétiens, il a dû aussi la leur commander.

Mes frères, nous voyons le monde, au sujet des enseignements pratiques de l'Evangile, se partager entre deux erreurs opposées. Les uns voudraient que l'Evangile eût tout dit ; les autres s'étonnent qu'il n'ait

pas dit moins. Les uns, ignorant quel principe de direction et quelle force d'impulsion Dieu a cachés dans les dogmes fondamentaux de la nouvelle alliance, croient nécessaire une énumération exacte et minutieuse de toutes les applications des doctrines premières ; ils veulent en quelque sorte qu'on leur épelle, lettre après lettre, toute la vérité chrétienne. Les autres, frappés de la clarté et de la fécondité des doctrines qui sont au point de départ de la vérité chrétienne, pensent que, ces doctrines étant vivement saisies, tout le reste doit venir de soi-même ; et ils auraient raison s'il ne fallait pas jusqu'au bout tenir compte, dans le chrétien même, de la faiblesse et de l'inconséquence de l'homme. « Aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez ; » c'est un cri sublime de la reconnaissance et de l'amour ; c'est la vive proclamation du vrai principe de la vie humaine ; mais ce n'est pas la devise de l'homme, ni même celle du chrétien. Il est plus sûr de lui dire : « Aimez Dieu et faites ce que Dieu veut. » Et c'est ce que lui a dit Dieu lui-même, qui sait mieux que l'homme ce qui est dans l'homme. Et il a dit quelle est sa volonté ; il l'a dit au chrétien comme à l'homme naturel. Il ne s'est pas contenté de nous mettre sur le chemin et de nous dire : « Marchez ! » Le chemin lui-même a marché et nous a portés. Les directions, les secours nous ont été multipliés ; et, toujours en rattachant chaque devoir à sa source vivante, Dieu pourtant a nommé le devoir, l'a rappelé, l'a défini, l'a recommandé par des motifs prochains ; il en a usé ainsi pour les devoirs dont l'accomplissement est une action proprement dite ; mais il l'a fait aussi pour d'autres, tout intérieurs, et qui s'accomplissent dans l'âme. Ainsi ce n'est pas de loin en loin seulement que nous retrouvons sa main directrice, c'est tout près de notre point de départ, c'est à notre premier pas ; et nous le voyons, dans sa sollicitude paternelle, nous montrer ce qu'il nous donne, et nous commander ce qu'il nous inspire.

La joie n'est pas seulement un privilège du chrétien ; la joie est sa force, par les mêmes raisons générales qui font que toute joie est une force. C'est dans ce terrain que Dieu a planté la nouvelle créature. Cela est si vrai qu'on pourrait dire sans exagération : être chrétien, c'est être joyeux. Mais cette joie, que Jésus-Christ a allumée dans le chrétien, le vent de la tristesse menace continuellement de l'éteindre ; l'aliment qui l'entretient a besoin d'être sans cesse renouvelé ; il ne faut pas s'en fier à la première provision d'huile d'allégresse dont la lampe a été remplie ; il faut remplacer de jour en jour, de veille en veille, celle qui s'est consumée ; il faut sentir la nécessité d'entretenir toujours, pour continuer à vivre, les mêmes sentiments qui nous ont

été donnés afin que nous puissions vivre ; il faut prendre au plus profond sérieux, et comme une instante recommandation du Maître, ces paroles de son apôtre : *Soyez toujours joyeux !*¹

HONORÉ DE BALZAC

Né à Tours en 1799, mort à Paris en 1850.

Il y a dans Balzac deux écrivains : un romancier idéaliste assez élevé, en dépit de son faux romanesque, et un réaliste très puissant quoique parfois très vulgaire. C'est ce dernier surtout qui est important par l'énorme influence qu'il a exercée sur son temps : c'est le créateur du roman social, le peintre des vices et des laideurs de la bourgeoisie au XIX^e siècle. Doué d'une intense imagination, il a créé des types généraux bien vivants et représenté aussi des groupes humains avec leurs milieux et leurs circonstances. On peut lui reprocher d'avoir aiguillé la pensée française vers ce que le grand critique J.-J. Weiss appelle expressivement la « littérature brutale. » Cependant, sa *Comédie humaine*, malgré le romantisme criard et trivial qui la dépare en certains endroits, est un remarquable monument littéraire. Balzac est considéré comme le chef de l'école réaliste, bien qu'il soit, par plus d'un trait, un véritable romantique.

Un chef vendéen¹.

Une scène assez étrange avait lieu dans l'appartement de Montauran, au moment où Marie de Verneuil se rendait à la fête. Le jeune marquis achevait sa toilette et passait le large ruban rouge qui devait servir à le faire reconnaître comme le premier personnage de cette assemblée, lors que l'abbé Gudin entra d'un air inquiet.

¹ Principaux ouvrages littéraires de Vinet : *Etudes sur la littérature au XIX^e siècle* (1832-1846) ; *Etudes sur Pascal* ; *Chrestomathie française* (1830) ; *Discours sur quelques sujets religieux* (1831) ; *Essais de philosophie morale et de morale religieuse* (1837) ; *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux* (1841) ; *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles* (1850). — Pour mieux l'étudier, consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II (1837) ; Ed. Schérer, *Alexandre Vinet* (1853) ; J.-F. Astié, *Esprit d'Alexandre Vinet* (1804) ; Eugène Rambert, *Alexandre Vinet* (1875) ; Louis Molines, *Etude sur Alexandre Vinet, critique littéraire* (1890) ; Brunetière, *Essais sur la littérature contemporaine* (1892) ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande* (1891) ; Armand Vautier, *Alexandre Vinet, Morceaux choisis* (1897).

¹ Extrait des *Chouans* (1827), un bon roman historique de Balzac dont la scène se passe en 1799.

— Monsieur le marquis, venez vite, lui dit-il. Vous seul pourrez calmer l'orage qui s'est élevé, je ne sais à quel propos, entre les chefs. Ils parlent de quitter le service du roi. Je crois que ce diable de Rifoël est cause de tout le tumulte. Ces querelles-là sont toujours causées par une niaiserie. M^{me} du Gua lui a reproché, m'a-t-on dit, d'arriver très mal mis au bal.

— Il faut que cette femme soit folle, s'écria le marquis, pour vouloir...

— Le chevalier du Vissard, reprit l'abbé en interrompant le chef, a répliqué que si vous lui aviez donné l'argent promis au nom du roi...

— Assez, assez, monsieur l'abbé. Je comprends tout, maintenant. Cette scène a été convenue, n'est-ce pas, et vous êtes l'ambassadeur...

— Moi, monsieur le marquis ! reprit l'abbé en interrompant encore, je vais vous appuyer vigoureusement, et vous me rendrez, j'espère, la justice de croire que le rétablissement de nos autels en France, celui du roi sur le trône de ses pères, sont pour mes humbles travaux de bien plus puissants attraits que cet évêché de Rennes que vous...

L'abbé n'osa poursuivre, car à ces mots le marquis s'était mis à sourire avec amertume. Mais le jeune chef reprima aussitôt la tristesse des réflexions qu'il faisait, son front prit une expression sévère, et il suivit l'abbé Gudin dans une salle où retentissaient de violentes clameurs.

— Je ne reconnais ici l'autorité de personne, s'écriait Rifoël en jetant des regards enflammés à tous ceux qui l'entouraient et en portant la main à la poignée de son sabre.

— Reconnaissez-vous celle du bon sens ? demanda froidement le marquis.

Le jeune chevalier du Vissard, plus connu sous son nom patronymique de Rifoël, garda le silence devant le général des armées catholiques.

— Qu'y a-t-il donc, messieurs ? dit le jeune chef en examinant tous les visages.

— Il y a, monsieur le marquis, reprit un célèbre contrebandier embarrassé comme un homme du peuple qui reste d'abord sous le joug du préjugé devant un grand seigneur, mais qui ne connaît plus de bornes aussitôt qu'il a franchi la barrière qui l'en sépare, parce qu'il ne voit alors en lui qu'un égal ; il y a, dit-il, que vous venez fort à propos. Je ne sais pas dire des paroles dorées, aussi m'expliquerai-je rondement. J'ai commandé cinq cents hommes pendant tout le temps de la dernière guerre. Depuis que nous avons repris les armes, j'ai su trouver, pour le service du roi, mille têtes aussi dures que la mienne.

Voilà sept ans que je risque ma vie pour la bonne cause, je ne vous le reproche pas, mais toute peine mérite salaire. Or, pour commencer, je veux qu'on m'appelle monsieur de Cottereau. Je veux que le grade de colonel me soit reconnu, sinon je traite de ma soumission avec le Premier Consul. Voyez-vous, monsieur le marquis, mes hommes et moi nous avons un créancier diablement importun et qu'il faut toujours satisfaire ! — Le voilà ! ajouta-t-il en se frappant le ventre.

— Les violons sont-ils venus ? demanda le marquis à Mme du Gua avec un accent moqueur.

Mais le contrebandier avait traité brutalement un sujet trop important, et ces esprits aussi calculateurs qu'ambitieux étaient depuis trop longtemps en suspens sur ce qu'ils avaient à espérer du roi pour que le dédain du jeune chef pût mettre un terme à cette scène. Le jeune et ardent chevalier du Vissard se plaça vivement devant Montauran, et lui prit la main pour l'obliger à rester.

— Prenez garde, monsieur le marquis, lui dit-il, vous traitez trop légèrement des hommes qui ont quelque droit à la reconnaissance de celui que vous représentez ici. Nous savons que Sa Majesté vous a donné tout pouvoir pour attester nos services, qui doivent trouver leur récompense dans ce monde ou dans l'autre, car chaque jour l'échafaud est dressé pour nous. Je sais, quant à moi, que le grade de maréchal de camp...

— Vous voulez dire colonel...

— Non, monsieur le marquis. Charette m'a nommé colonel. Le grade dont je parle ne pouvant pas m'être contesté, je ne plaide point en ce moment pour moi, mais pour mes intrépides frères d'armes dont les services ont besoin d'être constatés. Votre signature et vos promesses leur suffiront aujourd'hui, et, dit-il tout bas, j'avoue qu'ils se contentent de peu de chose. Mais, reprit-il en haussant la voix, quand le soleil se lèvera dans le château de Versailles pour éclairer les jours heureux de la monarchie, alors les fidèles qui auront aidé le roi à conquérir la France, en France, pourront-ils facilement obtenir des grâces pour leurs familles, des pensions pour les veuves, et la restitution des biens qu'on leur a si mal à propos confisqués. J'en doute. Aussi, monsieur le marquis, les preuves des services rendus ne seront-elles pas alors inutiles. Je ne me défierai jamais du roi, mais bien de ces cormorans de ministres et de courtisans qui lui corneront aux oreilles des considérations sur le bien public, l'honneur de la France, les intérêts de la couronne, et mille autres billevesées. Puis l'on se moquera d'un loyal Vendéen ou d'un brave chouan, parce qu'il sera

vieux, et que la brette¹ qu'il aura tirée pour la bonne cause lui battra dans des jambes amaigries par les souffrances... Trouvez-vous que nous ayons tort ?

— Vous parlez admirablement bien, monsieur du Vissard, mais un peu trop tôt, répondit le marquis.

— Ecoutez donc, marquis, lui dit le comte de Bauvan à voix basse, Rifoël a, par ma foi, débité de fort bonnes choses. Vous êtes sûr, vous, de toujours avoir l'oreille du roi ; mais nous autres, nous n'irons voir le maître que de loin en loin ; et je vous avoue que si vous ne me donniez pas votre parole de gentilhomme de me faire obtenir en temps et lieu la charge de grand maître des eaux et forêts de France, du diable si je risquerais mon cou. Conquérir la Normandie au roi, ce n'est pas une petite tâche, aussi espéré-je bien avoir l'Ordre. Mais, ajouta-t-il en rougissant, nous avons le temps de penser à cela. Dieu me préserve d'imiter ces pauvres hères et de vous harceler. Vous parlerez de moi au roi, et tout sera dit.

Chacun des chefs trouva le moyen de faire savoir au marquis, d'une manière plus ou moins ingénieuse, le prix exagéré qu'il attendait de ses services. L'un demandait modestement le gouvernement de Bretagne, l'autre une baronnie, celui-ci un grade, celui-là un commandement ; tous voulaient des pensions.

— Eh bien ! baron, dit le marquis à M. de Guénic, vous ne voulez donc rien ?

— Ma foi, marquis, ces messieurs ne me laissent que la couronne de France, mais je pourrais bien m'en accommoder...

— Eh ! messieurs, dit l'abbé Gudin d'une voix tonnante, songez donc que si vous êtes si empressés, vous gâterez tout au jour de la victoire. Le roi ne sera-t-il pas obligé de faire des concessions aux révolutionnaires.

— Aux jacobins ! s'écria le contrebandier. Ah ! que le roi me laisse faire, je réponds d'employer mes mille hommes à les pendre, et nous en serons bientôt débarrassés.

— Monsieur de Cottereau, reprit le marquis, je vois entrer quelques personnes invitées à se rendre ici. Nous devons rivaliser de zèle et de soins pour les décider à coopérer à notre sainte entreprise, et vous comprenez que ce n'est pas le moment de nous occuper de vos demandes, fussent-elles justes.

En parlant ainsi, le marquis s'avancait vers la porte, comme pour

¹ Longue épée ; c'est de ce mot que vient le terme de bretteur.

aller au-devant de quelques nobles des pays voisins qu'il avait entrevus ; mais le hardi contrebandier lui barra le passage d'un air soumis et respectueux.

— Non, non, monsieur le marquis, excusez-moi ; mais les jacobins nous ont trop bien appris, en 1793, que ce n'est pas celui qui fait la moisson qui mange la galette. Signez-moi ce chiffon de papier, et demain je vous amène quinze cents gars ; sinon je traite avec le Premier Consul.

Après avoir regardé fièrement autour de lui, le marquis vit que la hardiesse du vieux partisan et son air résolu ne déplaisaient à aucun des spectateurs de ce débat. Un seul homme, assis dans un coin, semblait ne prendre aucune part à la scène, et s'occupait de charger de tabac une pipe en terre blanche. L'air de mépris qu'il témoignait pour les orateurs, son attitude modeste et le regard compatissant que le marquis rencontra dans ses yeux, lui firent examiner ce serviteur généreux, dans lequel il reconnut le major Brigaut ; le chef alla brusquement à lui.

— Et toi, lui dit-il, que demandes-tu ?

— Oh ! monsieur le marquis, si le roi revient, je suis content.

— Mais toi ?

— Oh ! moi... Monseigneur veut rire.

Le marquis serra la main calleuse du Breton, et dit à Mme du Gua, dont il s'était rapproché :

— Madame, je puis périr dans mon entreprise avant d'avoir eu le temps de faire parvenir au roi un rapport fidèle sur les armées catholiques de la Bretagne. Si vous voyez la Restauration, n'oubliez ni ce brave homme ni le baron de Guénic. Il y a plus de dévouement en eux que dans tous ces gens-là.

Et il montra les chefs qui attendaient avec une certaine impatience que le jeune marquis fît droit à leurs demandes. Tous tenaient à la main des papiers déployés, où leurs services avaient sans doute été constatés par les généraux royalistes des guerres précédentes, et tous commençaient à murmurer. Au milieu d'eux, l'abbé Gudin, le comte de Beauvan, le baron de Guénic se consultaient pour aider le marquis à repousser des prétentions si exagérées, car ils trouvaient la position du jeune chef très délicate.

Tout à coup le marquis promena ses yeux bleus, brillants d'ironie, sur cette assemblée, et dit d'une voix claire :

— Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le roi a daigné me confier sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes.

Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle, ni tant de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes devoirs, et peut-être saurai-je les accomplir.

Il disparut et revint promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale.

— Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir, dit-il. Elles m'autorisent à gouverner les provinces de Bretagne, de Normandie, du Maine et de l'Anjou, au nom du roi, et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées.

Un mouvement de satisfaction éclata dans l'assemblée. Les chouans s'avancèrent vers le marquis en décrivant autour de lui un cercle respectueux. Tous les yeux étaient attachés sur la signature du roi. Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, jeta les lettres dans le feu, où elles furent consumées en un clin d'œil.

— Je ne veux plus commander, s'écria le jeune homme, qu'à ceux qui verront un roi dans le roi, et non une proie à dévorer. Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner...

M^{me} du Gua, l'abbé Gudin, le major Brigaut, le chevalier du Vissard, le baron du Guénic, le comte de Beauvan, enthousiasmés, firent entendre le cri de *Vive le roi* ! Si d'abord les autres chefs hésitèrent un moment à répéter ce cri, bientôt, entraînés par la noble action du marquis, ils le prièrent d'oublier ce qui venait de se passer, en l'assurant que, sans lettres patentes, il serait toujours leur chef.

— Allons danser, s'écria le comte de Beauvan, et advienne que pourra ! Après tout, ajouta-t-il gaiement, il vaut mieux, mes amis, s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Battons-nous d'abord, et nous verrons après.

Les vendanges en Touraine.

Nous arrivâmes à l'époque des vendanges, qui sont en Touraine de véritables fêtes. Vers la fin du mois de septembre, le soleil, moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir à craindre ni le hâle ni la fatigue. Il est plus facile de cueillir les grappes que de scier les blés. Les fruits sont tous mûrs. La moisson est faite, le pain devient moins cher, et cette abondance rend la vie heureuse. Enfin les craintes qu'inspirait le résultat des travaux champêtres où s'enfuit autant d'argent que de sueurs, ont disparu devant la grange pleine et les celliers prêts à s'emplir. La vendange est alors comme le joyeux dessert du festin récolté, le ciel y sourit toujours en Touraine, où les automnes sont magnifiques. Dans ce pays hospitalier,

les vendangeurs sont nourris au logis. Ces repas étant les seuls où ces pauvres gens aient, chaque année, des aliments substantiels et bien préparés, ils y tiennent comme dans les familles patriarcales les enfants tiennent aux galas des anniversaires. Aussi courent-ils en foule dans les maisons où les maîtres les traitent sans lésinerie. La maison est donc pleine de monde et de provisions. Les pressoirs sont constamment ouverts. Il semble que tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui, touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. D'ailleurs, autre cause de plaisir, les rangs se confondent : femmes, enfants, maîtres et gens, tout le monde participe à la dive¹ cueillette. Ces diverses circonstances peuvent expliquer l'hilarité transmise d'âge en âge, qui se développe en ces derniers beaux jours de l'année et dont le souvenir inspira jadis à Rabelais la forme bachique de son grand ouvrage. Jamais les enfants, Jacques et Madeleine, toujours malades, n'avaient été en vendange ; j'étais comme eux, ils eurent je ne sais quelle joie enfantine de voir leur joie partagée ; leur mère avait promis de nous y accompagner. Nous étions allés à Villaines, où se fabriquaient les paniers du pays, nous en commander de fort jolis ; il était question de vendanger à nous quatre quelques chainées² réservées à nos ciseaux ; mais il était convenu qu'on ne mangerait pas trop de raisin. Manger dans les vignes le gros co de Touraine paraissait chose si délicieuse, que l'on dédaignait les plus beaux raisins sur la table. Jacques me fit jurer de n'aller voir vendanger nulle part, et de me réserver pour le clos de Clochegourde. Jamais ces deux petits êtres, habituellement souffrants et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissants et remuants que durant cette matinée. Ils babillaient pour babiller, allaient, trottaient, revenaient sans raison apparente ; mais, comme les autres enfants, ils semblaient avoir trop de vie à secouer ; monsieur et madame de Mortsau ne les avaient jamais vus ainsi. Je redevins enfant avec eux, plus enfant qu'eux peut-être, car j'espérais aussi ma récolte. Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes, et nous y restâmes une demi-journée. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier ! C'était des allées et venues des cep^s à la mère, il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui mon-

¹ Divine, du latin *divus*. Vieux mot employé par analogie avec l'expression de Rabelais : *la dive bouteille*.

² Provincialisme synonyme de *rangée*.

trât. Elle se mit à rire du bon rire plein de sa jeunesse, quand arrivant après sa fille, avec mon panier, je lui dis comme Madeleine : « Et les miens, maman ? » Elle me répondit : « Cher enfant, ne t'échauffe pas trop ! » Puis me passant la main tour à tour sur le cou et dans les cheveux, elle me donna un petit coup sur la joue en ajoutant : « Tu es en nage ! » Ce fut la seule fois que j'entendis cette caresse de la voix, le *tu* des amants. Je regardai les jolies haies couvertes de fruits rouges, de sinelles et de mûrons ; j'écoutai les cris des enfants, je contemplai la troupe des vendangeuses, la charrette pleine de tonneaux et les hommes chargés de hottes !... Ah ! je gravai tout dans ma mémoire, tout jusqu'au jeune amandier sous lequel elle se tenait, fraîche, colorée, rieuse, sous son ombrelle dépliée. Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon âme libre.

La politesse ¹.

Quand je vous dirai que l'application de cette doctrine exige avant tout la science des manières, vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la cour et les enseignements que j'ai reçus dans la maison de Lenoncourt. O mon ami ! j'attache la plus grande importance à cette instruction, si petite en apparence. Les habitudes de la grande compagnie vous sont aussi nécessaires que peuvent l'être les connaissances étendues et variées que vous possédez ; elles les ont souvent suppléées ! certains ignorants en fait, mais doués d'un esprit naturel, habitués à mettre de la suite dans leurs idées, sont arrivés à une grandeur qui fuyait de plus dignes qu'eux. Je vous ai bien étudié, Félix, afin de savoir si votre éducation, prise en commun dans les collèges, n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque, Dieu seul le sait ! Chez beaucoup de personnes élevées dans ces traditions, les manières sont purement extérieures ; car la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle, voilà pourquoi, malgré leur éducation, quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût, et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se

¹ Conseils donnés par une dame à un jeune homme de ses amis. Il y a dans ces lignes une philosophie de la vie, exprimée avec une réelle hauteur de vues et une grande délicatesse. Là, Balzac est vraiment moraliste.

donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée, ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison, constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible ; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur ! La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres ; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille, un grand devient alors ignoble. Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix, la vraie politesse implique une pensée chrétienne ; elle est comme la fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement. En souvenir d'Henriette, ne soyez donc pas une fontaine sans eau, ayez l'esprit et la forme ! Ne craignez pas d'être souvent la dupe de cette vertu sociale, tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net et ne laissant aucune fausse espérance : puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer ; vous acquerez ainsi la grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur. Surtout, mon ami, car ces petites choses sont bien dans mes attributions, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé : trois écueils ! La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter. Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien ; la donner à plusieurs, n'est-ce pas les trahir ? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez donc discret sur vous-même, soyez toujours réservé comme si vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires ou pour ennemis ; les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste. Le génie du poète comique brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles ; certes, tous pencheront plus vers les ridicules de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonho-

mie de l'égoïsme ; mais ils sauront se préserver de l'un et de l'autre. Quant à la banalité, si elle fait dire de vous par quelques niais que vous êtes un homme charmant, les gens habitués à sonder, à évaluer les capacités humaines, déduiront votre tare et vous serez promptement déconsidéré, car la banalité est la ressource des gens faibles ; or les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes ; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison, la nature condamne à mort les êtres imparfaits. Aussi peut-être les touchantes protections de la femme sont-elles engendrées par le plaisir qu'elle trouve à lutter contre une force aveugle, à faire triompher l'intelligence du cœur sur la brutalité de la matière. Mais la société, plus marâtre que mère, adore les enfants qui flattent sa vanité. Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être la dupe d'elle-même avant d'être celle d'autrui, gardez-le pour vos sentiments partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez ni au bazar du monde ni aux spéculations de la politique des trésors en échange desquels ils vous rendront des verroteries. Vous devez croire la voix qui vous commande la noblesse en toute chose, alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement ; car malheureusement les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur.

Oiseaux de proie¹.

Fraisier parvint sans peine jusqu'à Madeleine Vivet. Ces deux natures de vipère se reconnurent pour être sorties du même œuf.

— Mademoiselle, dit doucement Fraisier, je désirerais obtenir un moment d'audience de madame la présidente pour une affaire qui lui est personnelle et qui concerne sa fortune ; il s'agit, dites-lui bien, d'une succession... Je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame la présidente, ainsi mon nom ne signifierait rien pour elle... Je n'ai pas l'habitude de quitter mon cabinet, mais je sais quels égards sont dus à la femme d'un président, et j'ai pris la peine de venir moi-même, d'autant plus que l'affaire ne souffre pas le plus léger retard.

¹ Extrait du *Cousin Pons* (*Scènes de la vie parisienne*) (1847), un des chefs-d'œuvre réalistes de Balzac. — C'est un ouvrage à lire pour savoir ce que la vie bourgeoise, si correcte en apparence, cache parfois d'infamies et de crimes qui échappent à la loi. Lecture amère, mais saine malgré tout, inspirant le dégoût du vice.

La question posée dans ces termes-là, répétée et amplifiée par la femme de chambre, amena naturellement une réponse favorable. Ce moment était décisif pour les deux ambitions contenues en Fraisier. Aussi, malgré son intrépidité de petit avoué de province, cassant, âpre et incisif, il éprouva ce qu'éprouvent les capitaines au début d'une bataille d'où dépend le succès de la campagne. En passant dans le petit salon où l'attendait Amélie, il eut ce qu'aucun sudorifique, quelque puissant qu'il fût, n'avait pu produire encore sur cette peau réfractaire et bouchée par d'affreuses maladies, il se sentit une légère sueur dans le dos et au front. « Si ma fortune ne se fait pas, se dit-il, je suis sauvé, car Poulain m'a promis la santé le jour où la transpiration se rétablirait. »

— Madame, dit-il en voyant la présidente qui vint en négligé. — Et Fraisier s'arrêta pour saluer, avec cette condescendance qui, chez les officiers ministériels, est la reconnaissance de la qualité supérieure de ceux à qui ils s'adressent.

— Asseyez-vous, monsieur, fit la présidente en reconnaissant aussitôt un homme du monde judiciaire.

— Madame la présidente, si j'ai pris la liberté de m'adresser à vous pour une affaire d'intérêt qui concerne monsieur le président, c'est que j'ai la certitude que monsieur de Marville, dans la haute position qu'il occupe, laisserait peut-être les choses dans leur état naturel, et qu'il perdrait sept à huit cent mille francs que les dames, qui s'entendent, selon moi, beaucoup mieux aux affaires privées que les magistrats, ne dédaignent point¹...

— Vous avez parlé d'une succession..., dit la présidente en l'interrompant.

Amélie, éblouie par la somme et voulant cacher son étonnement, son bonheur, imitait les lecteurs impatientes qui courent au dénoûment du roman.

— Oui, madame, d'une succession perdue pour vous, oh ! bien entièrement perdue, mais que je puis, que je saurai vous faire avoir...

— Parlez, monsieur ! dit froidement M^{me} de Marville qui toisa Fraisier et l'examina d'un œil sagace.

— Madame, je connais vos éminentes capacités, je suis de Mantes. M. Leboeuf, le président du tribunal, l'ami de M. de Marville, pourra lui donner des renseignements sur moi...

La présidente fit un haut-le-corps si cruellement significatif, que

¹ Phrase lourde : trop de *qui* et de *que* ; défaut assez fréquent chez Balzac.

Fraisier fut forcé d'ouvrir et de fermer rapidement une parenthèse dans son discours.

— Une femme aussi distinguée que vous va comprendre sur-le-champ pourquoi je lui parle d'abord de moi. C'est le chemin le plus court pour arriver à la succession.

La présidente répondit sans parler, à cette fine observation, par un geste.

— Madame, reprit Fraisier, autorisé par le geste à raconter son histoire, j'étais avoué à Mantes, ma charge devait être toute ma fortune, car j'ai traité de l'étude de M. Levroux, que vous avez sans doute connu...

La présidente inclina la tête.

— Avec les fonds qui m'étaient prêtés et une dizaine de mille francs à moi, je sortais de chez Desroches, l'un des plus capables avoués de Paris, et j'y étais premier clerc depuis six ans. J'ai eu le malheur de déplaire au procureur du roi de Mantes, monsieur...

— Olivier Vinet.

— Le fils du procureur général, oui, madame. Il courtisait une petite dame...

— Lui !

— M^{me} Vatinelle...

— Ah ! M^{me} Vatinelle... elle était bien jolie et bien... de mon temps...

— Elle avait des bontés pour moi : *inde iræ*, reprit Fraisier. J'étais actif, je voulais rembourser mes amis et me marier ; il me fallait des affaires, je les cherchais ; j'en brassai bientôt à moi seul plus que les autres officiers ministériels. Bah ! j'ai eu contre moi les avoués de Mantes, les notaires et jusqu'aux huissiers. On m'a cherché chicane. Vous savez, madame, que lorsqu'on veut perdre un homme dans notre affreux métier, c'est bientôt fait. On m'a pris occupant dans une affaire pour les deux parties. C'est un peu léger ; mais dans certains cas, la chose se fait à Paris, les avoués s'y passent la casse et le séné. Cela ne se fait pas à Mantes. M. Bouyonnet, à qui j'avais rendu déjà ce petit service, poussé par ses confrères, et stimulé par le procureur du roi, m'a trahi... Vous voyez que je ne vous cache rien. Ce fut un *tolle* général. J'étais un fripon, l'on m'a fait plus noir que Marat. On m'a forcé de vendre ; j'ai tout perdu. Je suis à Paris, où j'ai tâché de me créer un cabinet d'affaires ; mais ma santé ruinée ne me laissait pas deux bonnes heures sur les vingt-quatre de la journée. Aujourd'hui, je n'ai qu'une ambition, elle est mesquine. Vous serez un jour la

femme d'un garde des sceaux, peut-être, ou d'un premier président ; mais moi, pauvre et chétif, je n'ai pas d'autre désir que d'avoir une place où finir tranquillement mes jours, un cul-de-sac, un poste où l'on végète. Je veux être juge de paix à Paris. C'est une bagatelle pour vous et pour monsieur le président que d'obtenir ma nomination, car vous devez causer assez d'ombrage au garde des sceaux actuel pour qu'il désire vous obliger... Ce n'est pas tout, madame, ajouta Fraisier, en voyant la présidente prête à parler et lui faisant un geste. J'ai pour ami le médecin du vieillard de qui monsieur le président devrait hériter. Vous voyez que nous arrivons... Ce médecin, dont la coopération est indispensable, est dans la même situation que celle où vous me voyez : du talent et pas de chance !... C'est par lui que j'ai su combien vos intérêts sont lésés ; car au moment où je vous parle, il est probable que tout est fini, que le testament qui déshérite monsieur le président est fait... Ce médecin désire être nommé médecin en chef d'un hôpital ou des collèges royaux ; enfin, vous comprenez, il lui faut une position à Paris, équivalente à la mienne... Pardon si j'ai traité de ces deux choses si délicates ; mais il ne faut pas la moindre ambiguïté dans notre affaire. Le médecin est d'ailleurs un homme fort considéré, savant, et qui a sauvé M. Pillerault, le grand-oncle de votre gendre, M. Popinot. Maintenant, si vous avez la bonté de me promettre ces deux places, celle de juge de paix et la sinécure médicale pour mon ami, je me fais fort de vous apporter l'héritage presque intact... Je dis presque intact, car il sera grevé des obligations qu'il faudra prendre avec le légataire et avec quelques personnes dont le concours nous sera vraiment indispensable. Vous n'accomplirez vos promesses qu'après l'accomplissement des miennes.

La présidente, qui depuis un moment s'était croisé les bras, comme une personne forcée de subir un sermon, les décroisa, regarda Fraisier et lui dit :

— Monsieur, vous avez le mérite de la clarté pour tout ce qui vous regarde, mais pour moi vous êtes d'une obscurité...

— Deux mots suffisent à tout éclaircir, madame, dit Fraisier. Monsieur le président est le seul et unique héritier au troisième degré de M. Pons. M. Pons est très malade, il va tester, s'il ne l'a déjà fait, en faveur d'un Allemand, son ami, nommé Schmuke, et l'importance de sa succession sera de plus de sept cent mille francs. Dans trois jours, j'espère avoir des renseignements de la dernière exactitude sur le chiffre...

— Si cela est, se dit à elle-même la présidente foudroyée par la pos-

sibilité de ce chiffre, j'ai fait une grande faute en me brouillant avec lui, en l'accablant.

— Non, madame, car sans cette rupture il serait gai comme un pinson et vivrait plus longtemps que vous, que monsieur le président et que moi... La Providence a ses voies, ne les sondons pas ! ajouta-t-il pour déguiser l'odieux de cette pensée. Que voulez-vous, nous autres gens d'affaires, nous voyons le positif des choses. Vous comprenez maintenant, madame, que, dans la haute position qu'occupe monsieur le président de Marville, il ne ferait rien, il ne pourrait rien faire dans la situation actuelle. Il est brouillé mortellement avec son cousin, vous ne voyez plus Pons, vous l'avez banni de la société, vous aviez sans doute d'excellentes raisons pour agir ainsi ; mais le bonhomme est malade, il lègue ses biens à son seul ami. L'un des présidents de la Cour royale de Paris n'a rien à dire contre un testament en bonne forme fait en de pareilles circonstances. Mais, entre nous, madame, il est bien désagréable, quand on a droit à une succession de sept à huit cent mille francs... que sais-je, un million peut-être, et qu'on est le seul héritier désigné par la loi, de ne pas rattraper son bien... Seulement, pour arriver à ce but, on tombe dans de sales intrigues ; elles sont si difficiles, si vétilleuses, il faut s'aboucher avec des gens placés si bas, avec des domestiques, des sous-ordres, et les serrer de si près, qu'aucun avoué, qu'aucun notaire de Paris ne peut suivre une pareille affaire. Ça demande un avocat sans cause comme moi, dont la capacité soit sérieuse, réelle, le dévouement acquis, et dont la position malheureusement précaire soit de plain-pied avec celle de ces gens-là... Je m'occupe, dans mon arrondissement, des affaires des petits bourgeois, des ouvriers, des gens du peuple... Oui, madame, voilà dans quelle condition m'a mis l'inimitié d'un procureur du roi devenu substitut à Paris aujourd'hui, qui ne m'a pas pardonné ma supériorité... Je vous connais, madame, je sais quelle est la solidité de votre protection, et j'ai aperçu, dans un tel service à vous rendre, la fin de mes misères et le triomphe du docteur Poulain, mon ami...

La présidente restait pensive. Ce fut un moment d'angoisse affreuse pour Fraisier. Vinet, l'un des orateurs du centre, procureur général depuis seize ans, dix fois désigné pour endosser la simarre de la chancellerie, le père du procureur du roi de Mantes, nommé substitut à Paris depuis un an, était un antagoniste pour la haineuse présidente. Le hautain procureur général ne cachait pas son mépris pour le président Camusot. Fraisier ignorait et devait ignorer cette circonstance.

— N'avez-vous sur la conscience que le fait d'avoir occupé pour les deux parties ? demanda-t-elle en regardant fixement Fraisier.

— Madame la présidente peut voir M. Leboeuf ; M. Leboeuf m'était favorable.

— Etes-vous sûr que M. Leboeuf donnera sur vous de bons renseignements à M. de Marville, à M. le comte Popinot ?

— J'en réponds, surtout M. Olivier Vinet n'étant plus à Mantes ; car, entre nous, ce petit magistrat *seco*¹ faisait peur au bon M. Leboeuf. D'ailleurs, madame la présidente, si vous me le permettez, j'irai voir à Mantes M. Leboeuf. Ce ne sera pas un retard, je ne saurai d'une manière certaine le chiffre de la succession que dans deux ou trois jours. Je veux et je dois cacher à madame la présidente tous les ressorts de cette affaire ; mais le prix que j'attends de mon dévouement n'est-il pas pour elle un gage de réussite ?

— Eh bien ! disposez en votre faveur M. Leboeuf, et si la succession a l'importance, ce dont je doute, que vous accusez, je vous promets les deux places, en cas de succès, bien entendu.

— J'en réponds, madame. Seulement vous aurez la bonté de faire venir ici votre notaire, votre avoué, lorsque j'aurai besoin d'eux, de me donner une procuration pour agir au nom de monsieur le président, et de dire à ces messieurs de suivre mes instructions, de ne rien entreprendre de leur chef.

— Vous avez la responsabilité, dit solennellement la présidente, vous devez avoir l'omnipotence. Mais M. Pons est-il bien malade ? demanda-t-elle en souriant.

— Ma foi, madame, il s'en tirerait, surtout soigné par un homme aussi consciencieux que le docteur Poulain ; car mon ami, madame, n'est qu'un innocent espion dirigé par moi dans vos intérêts, il est capable de sauver ce vieux musicien ; mais il y a là, près du malade, une portière qui, pour avoir trente mille francs, le pousserait dans la fosse... Elle ne le tuerait pas, elle ne lui donnera pas d'arsenic, elle ne sera pas si charitable, elle fera pis, elle l'assassinera moralement, elle lui donnera mille impatiences par jour. Le pauvre vieillard, dans une sphère de silence, de tranquillité, bien soigné, caressé par des amis, à la campagne, se rétablirait ; mais, tracassé par une M^{me} Evrard qui, dans sa jeunesse, était une des trente belles écaillères que Paris a célébrées, avide, bavarde, brutale, tourmenté par elle pour faire un testament où elle soit richement partagée, le malade sera conduit fata-

¹ En argot parisien, *sec*, maigre.

lement jusqu'à l'induration du foie, il s'y forme peut-être en ce moment des calculs, et il faudra recourir pour les extraire à une opération qu'il ne supportera pas... Le docteur, une belle âme !... est dans une affreuse situation. Il devrait faire renvoyer cette femme...

— Mais cette mégère est un monstre ! s'écria la présidente en faisant sa petite voix flûtée.

Cette similitude entre la terrible présidente et lui fit sourire intérieurement Fraisier, qui savait à quoi s'en tenir sur ces douces modulations factices d'une voix naturellement aigre. Il se rappela ce président, le héros d'un des contes de Louis XI, que ce monarque a signé par le dernier mot. Ce magistrat, doué d'une femme taillée sur le patron de celle de Socrate, et n'ayant pas la philosophie de ce grand homme, fit mêler du sel à l'avoine de ses chevaux en ordonnant de les priver d'eau. Quand sa femme alla le long de la Seine à sa campagne, les chevaux se précipitèrent avec elle dans l'eau pour boire, et le magistrat remercia la Providence qui l'avait si *naturellement* délivré de sa femme. En ce moment, M^{me} de Marville remercia Dieu d'avoir près de Pons une femme qui l'en débarrasserait *honnêtement*.

— Je ne voudrais pas d'un million, dit-elle, au prix d'une indécatesse... Votre ami doit éclairer M. Pons et faire renvoyer cette portière.

— D'abord, madame, MM. Schmucke et Pons croient que cette femme est un ange et renverraient mon ami. Puis cette atroce écaillère est la bienfaitrice du docteur, elle l'a introduit chez M. Pillerault. Il recommande à cette femme la plus grande douceur avec le malade, mais ses recommandations indiquent à cette créature les moyens d'empirer la maladie.

— Que pense votre ami de l'état de *mon* cousin ? demanda la présidente.

Fraisier fit trembler M^{me} de Marville par la justesse de sa réponse et par la lucidité avec laquelle il pénétra dans son cœur aussi avide que celui de la Cibot.

— Dans six semaines la succession sera ouverte.

La présidente baissa les yeux.

— Pauvre homme ! fit-elle en essayant, mais en vain, de prendre une physionomie attristée.

— Madame la présidente a-t-elle quelque chose à dire à M. Leboeuf ? Je vais à Mantes par le chemin de fer.

— Oui, restez là, je lui écrirai de venir dîner demain avec nous, j'ai besoin de le voir pour nous concerter, afin de réparer l'injustice dont vous avez été la victime¹.

STENDHAL (HENRY BEYLE)

Né à Grenoble en 1783, mort à Civitavecchia en 1842.

Au plus fort du romantisme, au moment où le lyrisme et le romanesque coulaient à pleins bords, il écrivit des romans réalistes, des études psychologiques vraies. C'est surtout comme analyste des passions et de leurs mobiles qu'il est remarquable, soit qu'il étudie l'âme italienne de son siècle, soit qu'il montre les ravages faits dans l'âme française par l'ambition et les appétits de la classe moyenne au lendemain de la Révolution. Malheureusement il n'est pas artiste et ses ouvrages sont, au point de vue de la forme, médiocrement écrits.

Parvenus².

En rentrant, Julien Sorel trouva un valet de M. Valenod, en grande livrée, qui le cherchait dans toute la ville, avec un billet d'invitation à dîner pour le même jour.

Jamais Julien n'était allé chez cet homme ; quelques jours seulement auparavant, il ne songeait qu'aux moyens de lui donner une volée de coups de bâton sans se faire une affaire en police correctionnelle. Quoique le dîner ne fût indiqué que pour une heure, Julien trouva plus respectueux de se présenter dès midi et demi dans le cabinet de travail de M. le directeur du dépôt. Il le trouva étalant son importance au milieu d'une foule de cartons. Ses gros favoris noirs, son énorme quantité de cheveux, son bonnet grec placé de travers sur le haut de la tête, sa pipe immense, ses pantoufles brodées, les grosses chaînes d'or croisées en tous sens sur sa poitrine, et tout cet appareil d'un financier de province, qui se croit homme à bonnes fortunes,

¹ *Œuvres complètes* de Balzac (24 volumes. Calmann-Lévy.) — Consulter : Taine. *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Faguet. *XIX^e siècle*. Eugène Gilbert, *Le roman en France au XIX^e siècle*. De Spœlberch de Lovenjoul, *Autour de Honoré de Balzac*; *Histoire des œuvres de Balzac*.

² Cet extrait, dans lequel Stendhal a voulu peindre la vanité vulgaire, l'égoïsme dur et la niaiserie des parvenus de province sous la Restauration, montre bien son genre de talent et sa manière littéraire. On remarquera combien chez lui l'analyse est sèche et cruelle, avec quel pessimisme froid il met à nu ces vilaines âmes de bourgeois arrivés. C'est bien là le réalisme, à la fois dans ce qu'il a de remarquable et d'excessif.

n'imposaient point à Julien ; il n'en pensait que plus aux coups de bâton qu'il lui devait.

Il demanda l'honneur d'être présenté à madame Valenod ; elle était à sa toilette et ne pouvait recevoir. Par compensation, il eut l'avantage d'assister à celle de M. le directeur du dépôt. On passa ensuite chez madame Valenod, qui lui présenta ses enfants les larmes aux yeux. Cette dame, l'une des plus considérables de Verrières, avait une grosse figure d'homme à laquelle elle avait mis du rouge pour cette grande cérémonie. Elle y déploya tout le pathos maternel.

Julien pensait à madame de Rénal. Sa méfiance ne le laissait guère susceptible que de ce genre de souvenirs qui sont appelés par les contrastes, mais alors il en était saisi jusqu'à l'attendrissement. Cette disposition fut augmentée par l'aspect de la maison du directeur du dépôt.

On la lui fit visiter. Tout y était magnifique et neuf, et on lui disait le prix de chaque meuble. Mais Julien y trouvait quelque chose d'ignoble et qui sentait l'argent volé. Jusqu'aux domestiques, tout le monde y avait l'air d'assurer sa contenance contre le mépris.

Le percepteur des contributions, l'homme des impositions indirectes, l'officier de gendarmerie et deux ou trois autres fonctionnaires publics arrivèrent avec leurs femmes. Ils furent suivis de quelques libéraux riches. On annonça le dîner. Julien, déjà fort mal disposé, vint à penser que, de l'autre côté du mur de la salle à manger, se trouvaient de pauvres détenus, sur la portion de viande desquels on avait peut-être *grivelé*¹ pour acheter tout ce luxe de mauvais goût dont on voulait l'étourdir.

Ils ont faim peut-être en ce moment, se disait-il à lui-même ; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. Ce fut bien pis un quart d'heure après ; on entendait de loin en loin quelques accents d'une chanson populaire, et, il faut l'avouer, un peu ignoble, que chantait l'un des reclus. M. Valenod regarda un de ses gens en grande livrée, qui disparut, et bientôt on n'entendit plus chanter. Dans ce moment, un valet offrait à Julien du vin du Rhin, dans un verre vert, et madame Valenod avait soin de lui faire observer que ce vin coûtait neuf francs la bouteille pris sur place. Julien tenait son verre vert, et dit à M. Valenod :

— On ne chante plus cette chanson.

— Parbleu ! je le crois bien, répondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence au gueux.

¹ Faire des profits illicites. Ce mot que Stendhal souligne comme un néologisme est tout à fait français.

Ce mot fut trop fort pour Julien ; il avait les manières, mais non pas encore le cœur de son état. Malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue.

Il essaya de la cacher avec le verre vert, mais il lui fut absolument impossible de faire honneur au vin du Rhin. « *L'empêcher de chanter !* » se disait-il à lui-même, ô mon Dieu ! et tu le souffres ! »

Par bonheur, personne ne remarqua son attendrissement de mauvais ton. Le percepteur des contributions avait entonné une chanson royaliste. Pendant le tapage du refrain, chanté en chœur : « Voilà donc, se disait la conscience de Julien, la sale fortune à laquelle tu parviendras, et tu n'en jouiras qu'à cette condition et en pareille compagnie. Tu auras peut-être une place de vingt mille francs, mais il faudra que, pendant que tu te gorges de viandes, tu empêches de chanter le pauvre prisonnier ; tu donneras à dîner avec l'argent que tu auras volé sur sa misérable pitance, et pendant ton dîner il sera encore plus malheureux ! — O Napoléon ! qu'il était doux de ton temps de monter à la fortune par les dangers d'une bataille ! mais augmenter lâchement la douleur du misérable ! »

Julien fut violemment rappelé à son rôle. Ce n'était pas pour rêver et ne rien dire qu'on l'avait invité à dîner en si bonne compagnie.

Un fabricant de toiles peintes retiré, membre correspondant de l'académie de Besançon et d'Uzès¹, lui adressa la parole d'un bout de la table à l'autre, pour lui demander si ce que l'on disait généralement de ses progrès étonnants dans l'étude du Nouveau-Testament était vrai.

Un silence profond s'établit tout à coup ; un Nouveau-Testament latin se rencontra comme par enchantement dans les mains du savant membre de deux académies. Sur la réponse de Julien², une demi-phrase latine fut lue au hasard. Il récita : sa mémoire se trouva fidèle, et ce prodige fut admiré avec toute la bruyante énergie de la fin d'un dîner. Julien regardait la figure enluminée des dames ; plusieurs n'étaient pas mal. Il avait distingué la femme du percepteur, beau chanteur.

— J'ai honte, en vérité, de parler si longtemps latin devant ces dames, dit-il en la regardant. Si M. Rubigneau (c'était le membre des

¹ Il y a une faute là ; il faudrait des académies de Besançon et d'Uzès.

² Julien Sorel est un jeune étudiant qui se destine à la prêtrise. Fils de paysan, il est entré comme précepteur dans la maison d'un noble, et comme il sait par cœur le texte en latin du Nouveau-Testament, il passe pour une haute intelligence dans le milieu des gens ignares où il vit.

deux académies) a la bonté de lire au hasard une phrase latine, au lieu de répondre en suivant le texte latin, j'essaierai de le traduire promptu. Cette seconde épreuve mit le comble à sa gloire.

Il y avait là plusieurs libéraux riches, mais heureux pères d'enfants susceptibles d'obtenir des bourses, et en cette qualité subitement convertis depuis la dernière mission.¹ Malgré ce trait de fine politique, jamais M. de Rênal n'avait voulu les recevoir chez lui. Ces braves gens, qui ne connaissaient Julien que de réputation et pour l'avoir vu à cheval le jour de l'entrée du roi, étaient ses plus bruyants admirateurs. « Quand ces sots se laisseront-ils d'écouter ce style biblique, auquel ils ne comprennent rien ? » pensait-il. Mais au contraire ce style les amusait par son étrangeté ; ils en riaient. Mais Julien se lassa.

Il se leva gravement comme six heures sonnaient et parla d'un chapitre de la nouvelle théologie de Ligorio, qu'il avait à apprendre pour le réciter le lendemain à M. Chélan. « Car mon métier, ajouta-t-il agréablement, est de faire réciter des leçons et d'en réciter moi-même. »

On rit beaucoup, on admira ; tel est l'esprit à l'usage de Verrières, Julien était déjà debout, tout le monde se leva malgré le décorum ; tel est l'empire du génie. Madame Valenod le retint encore un quart d'heure ; il fallait bien qu'il entendît les enfants réciter leur catéchisme ; ils firent les plus drôles de confusions, dont lui seul s'aperçut. Il n'eut garde de les relever. « Quelle ignorance des premiers principes de la religion ! » pensait-il. Il saluait enfin et croyait pouvoir s'échapper ; mais il fallut essuyer une fable de La Fontaine.

— Cet auteur est bien immoral, dit Julien à madame Valenod, certaine fable sur messire Jean Chouart ose déverser le ridicule sur ce qu'il y a de plus vénérable. Il est vivement blâmé par les meilleurs commentateurs.

Julien reçut avant de partir quatre ou cinq invitations à dîner. « Ce jeune homme fait honneur au département », s'écrièrent tous à la fois les convives fort égayés. Ils allèrent jusqu'à parler d'une pension votée sur les fonds communaux, pour le mettre à même de continuer ses études à Paris.

Pendant que cette idée imprudente faisait retentir la salle à manger, Julien avait gagné lestement la porte cochère. « Ah ! canaille !

¹ Pendant la Restauration, le parti ultra-catholique, ce qu'on appelait la Congrégation, était très puissant en France ; par ses missionnaires à l'intérieur, il exerçait une grande influence politique. C'est à cela que Stendhal fait allusion ici.

canaille ! » s'écriait-il à voix basse trois ou quatre fois de suite, en se donnant le plaisir de respirer l'air frais.

Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui qui, pendant longtemps, avait été tellement choqué du sourire dédaigneux et de la supériorité hautaine qu'il découvrait au fond de toutes les politesses qu'on lui adressait chez M. de Rénal. Il ne put s'empêcher de sentir l'extrême différence. « Oublions même, se disait-il en s'en allant, qu'il s'agit d'argent volé aux pauvres détenus, et encore qu'on empêche de chanter ! Jamais M. de Rénal s'avisa-t-il de dire à ses hôtes le prix de chaque bouteille de vin qu'il leur présente ? Et ce M. Valenod, dans l'énumération de ses propriétés, qui revient sans cesse, il ne peut parler de sa maison, de son domaine, etc., si sa femme est présente, sans dire *ta maison, ton domaine*. »

Cette dame, apparemment si sensible au plaisir de la propriété, venait de faire une scène abominable, pendant le dîner, à un domestique qui avait cassé un verre à pied et *dépareillé une de ses douzaines* ; et ce domestique avait répondu avec la dernière insolence.

« Quel ensemble ! se disait Julien ; ils me donneraient la moitié de tout ce qu'ils volent, que je ne voudrais pas vivre avec eux. Un beau jour, je me trahirais ; je ne pourrais retenir l'expression du dédain qu'ils m'inspirent. »

Il fallut cependant, d'après les ordres de madame de Rénal, assister à plusieurs dîners du même genre ; Julien fut à la mode ; on lui pardonnait son habit de garde d'honneur,¹ ou plutôt cette imprudence était la cause véritable de ses succès. Bientôt, il ne fut question dans Verrières que de voir qui l'emporterait dans la lutte pour obtenir le savant jeune homme, de M. de Rénal, ou du directeur du dépôt. Ces messieurs formaient avec M. Maslon un triumvirat qui, depuis nombre d'années, tyrannisait la ville. On jalousait le maire, les libéraux avaient à s'en plaindre ; mais après tout il était noble et fait pour la supériorité, tandis que le père de M. Valenod ne lui avait pas laissé six cents livres de rente. Il avait fallu passer pour lui de la pitié pour le mauvais habit vert pomme, que tout le monde lui avait connu dans sa jeunesse, à l'envie pour ses chevaux normands, pour ses chaînes d'or, pour ses habits venus de Paris, pour toute sa prospérité actuelle.

¹ Quoique fils de paysan, Julien, grâce à la protection des Rénal, avait figuré à cheval dans la suite des jeunes gens riches, réunis pour faire honneur au roi, pendant un de ses voyages. A cette époque de préjugés aristocratiques irréductibles, un fait pareil excitait de terribles jalousies ou quelquefois posait un homme, tant la bassesse d'âme était grande dans certains milieux.

L'instruction de la femme ¹.

Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage. — Mon colonel, M. S^{'''}, a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire qu'elles travaillent toute la journée ; quand j'arrive, elles chantent la musique de Rossini que je leur ai apportée de Naples ; du reste, elles lisent la Bible de Royaumont, elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire les tables chronologiques et les vers de le Ragois ; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables, et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour. Pour trois cents journées, cela fait quatre cent quatre-vingts francs par an, c'est moins que ce qu'on donne à un de leurs maîtres. C'est pour quatre cent quatre-vingts francs par an qu'elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe, elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants. — C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Ce n'est pas dans ce sens que l'éducation est toute puissante. Au reste, depuis quatre cents ans, l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation. Non seulement une femme de Paris a plus de vertus en 1820 qu'en 1720 du temps du système de Law et du régent, mais encore la fille du fermier général le plus riche d'alors avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils bien moins remplis ? Non certes. Et pourquoi ? C'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct, forcent à s'en acquitter. C'est comme si l'on disait d'un officier qui devient trop aimable qu'il perdra l'art de monter à cheval ; on oublie qu'il se cassera le bras la première fois qu'il prendra cette liberté.

L'acquisition des idées produit les mêmes effets bons et mauvais chez les deux sexes. La vanité ne nous manquera jamais même dans l'absence la plus complète de toutes les raisons d'en avoir : voyez les bour-

¹ Stendhal répond ici aux objections que l'on faisait de son temps à l'instruction de la femme. Nous avons cité ce passage parce qu'il donne aussi une idée assez exacte du genre de talent de Stendhal. Les pages qui le caractérisent le mieux ne sont pas des morceaux de chrestomathie. Stendhal est un pessimiste ; même dans ce morceau où il soutient une idée juste et généreuse, son réalisme sans idéal perce malgré tout.

geois d'une petite ville ; forçons-la du moins à s'appuyer sur un vrai mérite, sur un mérite utile ou agréable à la société.

Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer, depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose ; mais elles doivent se livrer aux occupations convenables de leur sexe, élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins ; on appelle cela des plaisirs innocents.

Ces innocents plaisirs valent mieux que de l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à Madame Roland ou à mistress Hutchinson de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale ?

Tout ce raisonnement se réduit à ceci : L'on veut pouvoir dire à son esclave : « Il est trop bête pour être méchant. »

Mais, au moyen d'une certaine loi nommée *sympathie*, loi de la nature, qu'à la vérité les yeux vulgaires n'aperçoivent jamais, les défauts de la compagne de votre vie ne nuisent pas à votre bonheur en raison du mal direct qu'ils peuvent vous occasionner. J'aimerais presque mieux que ma femme, dans un moment de colère, essayât de me donner un coup de poignard une fois par an que de me recevoir avec humeur tous les soirs.

Enfin, entre gens qui vivent ensemble, le bonheur est contagieux.

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au champ de Mars ou à la chambre des communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un livre de Shakespeare, ses plaisirs auront été également innocents : seulement avec les idées qu'elle a prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour, et de plus elle aura soif d'aller le soir dans le monde chercher des sensations un peu plus vives. Si elle a bien lu Shakespeare, au contraire, elle est aussi fatiguée que vous, a eu autant de plaisir, et sera plus heureuse d'une promenade solitaire dans le bois de Vincennes, en vous donnant le bras, que de paraître dans la soirée la plus à la mode. Les plaisirs du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses.

Les ignorants sont les ennemis-nés de l'éducation des femmes. Aujourd'hui, ils passent leur temps avec elles, ils leur font la cour, et sont bien traités ; que deviendraient-ils si les femmes venaient à se dégoûter du boston ? Quand nous autres nous revenons d'Amérique ou des grandes Indes avec un teint basané et un ton qui reste un peu grossier pendant six mois, comment pourraient-ils répondre à nos récits, s'ils n'avaient cette phrase : « Quant à nous, les femmes sont de

notre côté. Pendant que vous étiez à New-York, la couleur des tilburys a changé ; c'est la tête-de-nègre qui est de mode aujourd'hui ! » Et nous écoutons avec attention, car ce savoir-là est utile. Telle jolie femme ne nous regardera pas si notre calèche est de mauvais goût.

Ces mêmes sots, se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe à savoir plus que les femmes, seraient ruinés de fond en comble si les femmes s'avisait d'apprendre quelque chose. Un sot de trente ans se dit en voyant au château d'un de ses amis des jeunes filles de douze : « C'est auprès d'elles que je passerai ma vie dans dix ans d'ici. » Qu'on juge de ses exclamations et de son effroi s'il les voyait étudier quelque chose d'utile.

Au lieu de la société et de la conversation des hommes-femmes, une femme instruite, si elle a acquis des idées sans perdre les grâces de son sexe, est sûre de trouver parmi les hommes les plus distingués de son siècle une considération allant presque jusqu'à l'enthousiasme.

Les femmes deviendraient les rivales et non les compagnes de l'homme. — Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports ; voilà tout. La base sur laquelle s'établit la *crystallisation*¹ deviendra plus large ; l'homme pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature tout entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux, et comme les idées réfléchissent toujours quelques nuances des caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences, l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs².

PROSPER MÉRIMÉE

Né à Paris en 1803, mort à Cannes en 1870.

Il écrivit d'abord des œuvres d'un pittoresque cru, d'un exotisme romanesque et artificiel, qui le firent ranger dans l'école romantique ; mais bientôt il s'inclina de plus en plus vers le réalisme objectif. Son dernier biographe, Augustin Filon, l'appelle avec raison un « classique réaliste. » Esprit hautain et dédaigneux, cœur volontairement cuirassé de scepticisme et d'ironie, il fit de l'art pour l'art, en homme du monde pour qui la profession d'écrivain est un passe-temps distingué, sans

¹ C'est le nom que donne Stendhal au moment psychologique où la sympathie devient de l'amour.

² *Œuvres complètes* de Stendhal (Calmann Lévy). — A consulter : P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* ; Ed. Rod, *Stendhal* (1892).

rien mettre de lui dans ses récits et avec la constante préoccupation d'en écarter le lyrisme¹. Mérimée ne dit rien au cœur ni à l'imagination ; en revanche il donne un rare plaisir d'esthétique intellectuelle. C'est l'un des meilleurs conteurs français, un artiste rare, et peut-être celui qui obtient les plus grands effets avec le moins de traits possible. Presque toutes ses *Nouvelles* sont des chefs-d'œuvre.

A l'auberge du Lion d'Or².

Un jeune protestant, Bernard de Mergy, qui vient à Paris chercher fortune, a rencontré à l'auberge du *Lion d'Or*, près d'Etampes, une troupe de reîtres, à la solde du parti protestant. Il a soupé avec eux et passé gaiement la soirée. Il va en subir les conséquences.

Il était grand jour depuis longtemps quand Mergy s'éveilla, la tête encore un peu troublée par les souvenirs de la soirée précédente. Ses habits étaient étendus pêle-mêle dans la chambre, et sa valise était ouverte à terre. Se levant sur son séant, il considéra quelque temps cette scène de désordre en se frottant la tête, comme pour se rappeler ses idées. Ses traits exprimaient à la fois la fatigue, l'étonnement et l'inquiétude.

Un pas lourd se fit entendre sur l'escalier de pierre qui conduisait à sa chambre. La porte s'ouvrit sans que l'on eût daigné frapper, et l'aubergiste entra avec une mine encore plus renfrognée que la veille ; mais il était facile de lire dans ses regards une expression d'impertinence qui avait remplacé celle de la peur.

Il jeta un coup d'œil sur la chambre, et se signa comme saisi d'horreur à la vue de tant de confusion.

— Ah ! ah ! mon jeune gentilhomme, s'écria-t-il, encore au lit ? Ça, levons-nous, car nous allons avoir nos comptes à régler.

Mergy, baillant d'une manière effrayante, mit une jambe hors du lit.

— Pourquoi tout ce désordre ? pourquoi ma valise est-elle ouverte ? demanda-t-il d'un ton au moins aussi mécontent que celui de l'hôte.

— Pourquoi, pourquoi ? répondit celui-ci ; qu'en sais-je ? Je me soucie bien de votre valise. Vous avez mis ma maison dans un bien plus grand désordre. Mais, par saint Eustache, mon bon patron, vous me le payerez.

Comme il parlait, Mergy passait son haut-de-chausses d'écarlate, et,

¹ Mérimée n'a cependant pas été dans la vie le cœur égoïste et sec que certains critiques nous ont dépeint ; sa *Correspondance inédite*, récemment publiée par Brunetière, le montre comme un homme aimant et délicat qui cacha au public ses vrais sentiments par une sorte de pudeur transcendante.

² Extrait de la *Chronique de Charles IX* (1829), très curieuse reconstitution des mœurs du XVI^e siècle.

par le mouvement qu'il faisait, sa bourse tomba de sa poche ouverte. Il faut que le son qu'elle rendit lui parût autre qu'il ne s'y attendait, car il la ramassa sur le champ avec inquiétude et l'ouvrit.

— On m'a volé ! s'écria-t-il en se tournant vers l'aubergiste.

Au lieu de vingt écus d'or que contenait sa bourse, il n'en trouvait que deux.

Maitre Eustache haussa les épaules et sourit d'un air de mépris.

— On m'a volé ! répéta Mergy en nouant sa ceinture à la hâte. J'avais vingt écus d'or dans cette bourse, et je prétends les ravoïr : c'est dans votre maison qu'ils m'ont été pris.

— Par ma barbe ! j'en suis bien aise, s'écria insolemment l'aubergiste ; cela vous apprendra à vous anger ¹ de sorcières et de voleuses. Mais, ajouta-t-il plus bas, qui se ressemble s'assemble. Tout ce bon gibier de Grève, hérétiques, sorciers et voleurs, se hantent et frayent ensemble.

— Que dis-tu, maraud ? s'écria Mergy, d'autant plus en colère qu'il sentait intérieurement la vérité du reproche ; et, comme tout homme dans son tort, il saisissait aux cheveux l'occasion d'une querelle.

— Je dis, répliqua l'aubergiste en élevant la voix et mettant le poing sur la hanche, je dis que vous avez tout cassé dans ma maison, et je prétends que vous me payiez jusqu'au dernier sou.

— Je paierai mon écot et pas un liard de plus. Où est le capitaine Corn... Hornstein ?

— On m'a bu, continua maitre Eustache, criant toujours plus haut, on m'a bu plus de deux cents bouteilles de bon vieux vin, mais vous m'en répondez.

Mergy avait fini de s'habiller tout à fait.

— Où est le capitaine ? cria-t-il d'une voix tonnante.

— Il est parti il y a plus de deux heures, et puisse-t-il aller au diable ainsi que tous les huguenots en attendant que nous les brûlions tous !

Un vigoureux soufflet fut la seule réponse que Mergy put trouver dans le moment. La surprise et la force du coup firent reculer l'aubergiste de deux pas. Le manche de corne d'un grand couteau sortait d'une poche de sa culotte ; il y porta la main. Sans doute quelque grand malheur serait arrivé s'il eût cédé au premier mouvement de sa colère. Mais la prudence arrêta l'effet de son courroux en lui faisant remarquer que Mergy étendait la main vers le chevet de son lit, d'où pendait une longue

¹ C'est-à-dire : vous charger de, vous embarrasser de...

épée. Il renonça aussitôt à un combat inégal, et descendit précipitamment l'escalier en criant à tue-tête :

— Au meurtre ! au feu !

Maître du champ de bataille, mais fort inquiet des suites de sa victoire, Mergy boucla son ceinturon, y passa ses pistolets, ferma sa valise, et, la tenant à la main, il résolut d'aller porter sa plainte au juge le plus proche. Il ouvrit sa porte, et il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, quand une troupe ennemie se présenta inopinément à sa rencontre.

L'hôte marchait le premier, une vieille hallebarde à la main ; trois marmitons, armés de broches et de bâtons, le suivaient de près ; un voisin, avec une arquebuse rouillée, formait l'arrière-garde. De part et d'autre on ne s'attendait pas à se rencontrer si tôt. Cinq ou six marches seulement séparaient les deux partis ennemis.

Mergy laissa tomber sa valise et saisit un de ses pistolets. Ce mouvement hostile fit voir à maître Eustache et à ses acolytes combien leur ordre de bataille était vicieux. Ainsi que les Perses à la bataille de Salamine, ils avaient négligé de choisir une position où leur nombre pût se déployer avec avantage. Le seul de leur troupe qui portât une arme à feu ne pouvait s'en servir sans blesser ses compagnons qui le précédaient ; tandis que les pistolets du huguenot, enfilant toute la longueur de l'escalier, semblaient devoir les renverser tous du même coup. Le petit claquement que fit le chien du pistolet quand Mergy l'arma, retentit à leurs oreilles et leur parut presque aussi effrayant qu'aurait été l'explosion même de l'arme. D'un mouvement spontané la colonne ennemie fit volte-face et courut chercher dans la cuisine un champ de bataille plus vaste et plus avantageux. Dans le désordre inséparable d'une retraite précipitée, l'hôte, voulant tourner sa hallebarde, l'embarassa dans ses jambes et tomba. En ennemi généreux, dédaignant de faire usage de ses armes, Mergy se contenta de lancer sur les fugitifs sa valise, qui, tombant sur eux comme un quartier de roc, et accélérant son mouvement à chaque marche, acheva la déroute. L'escalier demeura vide d'ennemis, et la hallebarde rompue restait pour trophée.

Mergy descendit rapidement dans la cuisine, où déjà l'ennemi s'était reformé sur une seule ligne. Le porteur d'arquebuse avait son arme haute et soufflait sa mèche allumée. L'hôte, tout couvert de sang, car son nez avait été violemment meurtri dans sa chute, se tenait derrière ses amis, tel que Ménélas blessé derrière les rangs des Grecs. Au lieu de Machaon ou de Podalire, sa femme, les cheveux en désordre

et sa coiffe dénouée, lui essuyait la figure avec une serviette sale.

Mergy prit son parti sans balancer. Il marcha droit à celui qui tenait l'arquebuse et lui présenta la bouche de son pistolet à la poitrine.

— Jette ta mèche ou tu es mort ! s'écria-t-il.

La mèche tomba à terre, et Mergy, appuyant sa botte sur le bout de corde enflammé, l'éteignit. Aussitôt tous les confédérés mirent bas les armes en même temps.

— Pour vous, dit Mergy en s'adressant à l'hôte, la petite correction que vous avez reçue de moi vous apprendra sans doute à traiter les étrangers avec plus de politesse : si je voulais, je vous ferais retirer votre enseigne par le bailli du lieu ; mais je ne suis pas méchant. Voyons, combien vous dois-je pour mon écot ?

Maître Eustache, remarquant qu'il avait désarmé son redoutable pistolet et qu'en parlant il le remettait à sa ceinture, reprit un peu de courage et, tout en s'essuyant, il murmura tristement :

— Briser les plats, battre les gens, casser le nez aux bons chrétiens, faire un vacarme d'enfer... je ne sais comment, après cela, on peut dédommager un honnête homme.

— Voyons, reprit Mergy en souriant. Votre nez cassé, je vous le payerai ce qu'il vaut selon moi. Pour vos plats brisés, adressez-vous aux reîtres, c'est leur affaire. Reste à savoir ce que je vous dois pour mon souper d'hier.

L'hôte regardait sa femme, ses marmitons et son voisin, comme s'il eût voulu leur demander à la fois conseil et protection.

— Les reîtres, les reîtres ! dit-il, voir de leur argent, ce n'est pas chose aisée ; leur capitaine m'a donné trois livres, et le cornette un coup de pied.

Mergy prit un des écus d'or qui lui restaient.

— Allons, dit-il, séparons-nous bons amis.

Et il le jeta à maître Eustache qui, au lieu de tendre la main, le laissa dédaigneusement tomber sur le plancher.

— Un écu ! s'écria-t-il, un écu pour cent bouteilles cassées ; un écu pour ruiner une maison ; un écu pour battre les gens !

— Un écu, rien qu'un écu ! reprit la femme sur un ton aussi lamentable. Il vient ici des gentilshommes catholiques qui parfois font un peu de tapage, mais au moins ils savent le prix des choses.

Si Mergy avait été plus en fonds, il aurait sans doute soutenu la réputation de libéralité de son parti.

— A la bonne heure, répondit-il sèchement, mais ces gentilshommes

catholiques n'ont pas été volés. Décidez-vous, ajouta-t-il ; prenez cet écu, ou vous n'aurez rien.

Et il fit un pas comme pour le reprendre.

L'hôtesse le ramassa sur-le-champ.

— Allons ! qu'on m'amène mon cheval, et toi, quitte cette broche et porte ma valise.

— Votre cheval, mon gentilhomme ! dit l'un des valets de maître Eustache en faisant une grimace.

L'hôte, malgré son chagrin, releva la tête et ses yeux brillèrent un instant d'une expression de joie maligne.

— Je vais vous l'amener moi-même, mon bon seigneur ; je vais vous amener votre bon cheval.

Et il sortit, tenant toujours la serviette devant son nez. Mergy le suivit. Quelle fut sa surprise quand, au lieu du beau cheval alezan qui l'avait amené, il vit un petit cheval pie, vieux, couronné, et défiguré encore par une large cicatrice à la tête. Au lieu de sa selle de fin velours de Flandre, il voyait une selle de cuir garnie de fer, telle enfin qu'en avaient les soldats.

— Que signifie ceci ? où est mon cheval ?

— Que votre seigneurie prenne la peine d'aller le demander à messieurs les reîtres protestants, répondit l'hôte avec une feinte humilité ; ces dignes étrangers l'ont emmené avec eux : il faut qu'ils se soient trompés à cause de la ressemblance.

— Beau cheval ! dit un des marmitons ; je parierais qu'il n'a pas plus de vingt ans.

— On ne pourra nier que ce soit un cheval de bataille, dit un autre ; voyez quel coup de sabre il a reçu sur le front.

— Quelle superbe robe ! ajouta un autre ; c'est comme la robe d'un ministre, noir et blanc.

Mergy entra dans l'écurie, qu'il trouva vide.

— Et pourquoi avez-vous souffert qu'on emmenât mon cheval ? s'écria-t-il avec fureur.

— Dame ! mon gentilhomme, dit celui des valets qui avait soin de l'écurie, c'est le trompette qui l'a emmené, et il m'a dit que c'était un troc arrangé entre vous deux.

La colère suffoquait Mergy et, dans son malheur, il ne savait à qui s'en prendre.

— J'irai trouver le capitaine, murmura-t-il entre ses dents, et il me fera justice du coquin qui m'a volé.

— Certainement, dit l'hôte, votre seigneurie fera bien, car ce capi-

taine... comment s'appelait-il?... il avait toujours la mine d'un bien honnête homme.

Et Mergy avait déjà fait intérieurement la réflexion que le capitaine avait favorisé, sinon commandé le vol.

— Vous pourrez, par la même occasion, ajouta l'hôte, vous pourrez ravoïr vos écus d'or de cette jeune demoiselle; elle se sera trompée, sans doute, en faisant ses paquets au petit jour.

— Attacherai-je la valise de votre seigneurie sur le cheval de votre seigneurie? demanda le garçon d'écurie du ton le plus respectueux et le plus désespérant.

Mergy comprit que plus il resterait, plus il aurait à souffrir des plaisanteries de cette canaille. La valise attachée, il s'élança sur la mauvaise selle; mais le cheval, se sentant un maître nouveau, conçut le désir malin d'éprouver ses connaissances dans l'art de l'équitation. Il ne tarda pas beaucoup cependant à s'apercevoir qu'il avait affaire à un excellent cavalier, moins que jamais disposé à souffrir ses gentilleses; aussi, après quelques ruades bien payées par de grands coups d'éperons fort pointus, il prit le sage parti d'obéir et de prendre un grand trot de voyage. Mais il avait épuisé une partie de sa vigueur dans sa lutte avec son cavalier, et il lui arriva ce qui arrive toujours aux rosses en pareil cas, il tomba, comme l'on dit, en manquant des quatre pieds. Notre héros se releva aussitôt, légèrement moulu, mais encore plus furieux à cause des huées qui s'élevèrent aussitôt contre lui. Il balança même un instant s'il n'irait pas en tirer vengeance à grands coups de plat d'épée; cependant, par réflexion, il se contenta de faire comme s'il n'entendait pas les injures qu'on lui adressait de loin, et plus lentement il reprit le chemin d'Orléans, poursuivi à distance par une bande d'enfants, dont les plus âgés chantaient la chanson de *Jehan Petaquin*¹, tandis que les plus petits criaient de toutes leurs forces : « *Au huguenot ! au huguenot ! les fagots !* »

Après avoir chevauché assez tristement pendant près d'une demi-lieue, il réfléchit qu'il n'attraperait probablement pas les reîtres ce jour-là; que son cheval était sans doute vendu; qu'enfin il était plus que douteux que ces messieurs consentissent à le lui rendre. Peu à peu il s'accoutuma à l'idée que son cheval était perdu sans retour; et, comme dans cette supposition il n'avait rien à faire sur la route d'Orléans, il reprit celle de Paris, ou plutôt une traverse, pour éviter de passer devant la malencontreuse auberge témoin de ses désastres.

¹ Personnage ridicule d'une vieille chanson populaire. (Note de Mérimée.)

Insensiblement, et comme il s'était habitué de bonne heure à chercher le bon côté de tous les événements de cette vie, il considéra qu'il était fort heureux, à tout prendre, d'en être quitte à si bon compte ; il aurait pu être entièrement volé, peut-être assassiné, tandis qu'il lui restait encore un écu d'or, à peu près toutes ses hardes, et un cheval qui, pour être laid, pouvait cependant le porter. S'il faut tout dire, le souvenir de la jolie Mila lui arracha plus d'une fois un sourire. Bref, après quelques heures de marche et un bon déjeuner, il fut presque touché de la délicatesse de cette honnête fille, qui n'emportait que dix-huit écus d'une bourse qui en contenait vingt. Il avait plus de peine à se réconcilier avec la perte de son bel alezan, mais il ne pouvait s'empêcher de convenir qu'un voleur plus endurci que le trompette aurait emmené son cheval sans lui en laisser un à la place.

Il arriva le soir à Paris, peu de temps avant la fermeture des portes, et il se logea dans une hôtellerie de la rue Saint-Jacques.

L'enlèvement de la redoute¹.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre, en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B^{'''}, il changea de manières et m'adressa quelques paroles obligeantes.

- Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit :

— Mon lieutenant est mort hier...

¹ Extrait du volume intitulé *Mosaïque*, qui renferme aussi la célèbre nouvelle *Mateo Falcone*. Le morceau reproduit ici est un chef-d'œuvre de cet art sobre et ramassé que Mérimée affectionne.

Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable ». Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge, comme cela est ordinaire à son lever. Mais, ce soir-là, elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune.

— Elle est bien rouge, dit-il, c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute !

J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais, comme une espèce de cuirasse, le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et, quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine, nous les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute. Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles

commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonnières), passaient au-dessus de nos têtes ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B^{'''}, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole :

— Eh bien, vous allez en voir de grises pour votre début.

Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière. Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi.

— Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, vous en voilà quitte pour la journée.

Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako.

— C'est faire saluer les gens sans cérémonie, dis-je aussi gaiement que je pus.

Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente.

— Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir ; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, leurs noms commençaient toujours par un P.

Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi ; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit.

— A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avançons au pas de course, précédés de tirailleurs ; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer.

— Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine ; cela ne nous présage rien de bon.

Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de : *Vive l'empereur !* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue.

— Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir !

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant : « *Vive l'empereur !* » Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse, que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier : « Victoire ! » et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressèrent autour de lui ; je m'approchai.

— Où est le plus ancien capitaine ? demanda-t-il à un sergent.

Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive.

— Et le plus ancien lieutenant ?

— Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme.

Le colonel sourit amèrement.

— Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C^{'''} va vous faire soutenir.

— Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ?

— *Flambé*, mon cher, mais la redoute est prise !

Une scène de vendetta en Corse ¹.

Débarrassé de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir Miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis... Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la blanche main de Miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

— Où allez-vous ainsi, Ors'Anton' ? disait-elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici ² ?

— Mon ennemi ! s'écria Orso, furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il ?

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah ! il m'attend ! Tu l'as vu ?

— Oui, Ors'Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il ?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors'Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle ? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

— N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous vouliez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de Miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini rallumaient sa colère, et l'excitaient à

¹ Extrait de *Colomba* (1840), le chef-d'œuvre de Mérimée, excellente peinture des mœurs corses au commencement de ce siècle.

² Orso a eu son père assassiné traîtreusement par l'avocat Barricini et les deux fils de celui-ci l'attendent pour essayer de le tuer aussi.

chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis récemment brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés. Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir sortir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au maquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, plantés confusément, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la raideur de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre ; et il n'était guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

« Misérable lâche ! » s'écria Orso... Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue ; l'autre le

frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de la cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant ; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montrait lentement vers le ciel ; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le maquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le recharga à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires ? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui ? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue. C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits ¹, annonçant sans doute l'arrivée de son maître ; et jamais honnête homme ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt

¹ Bandits ici veut dire bannis, exilés pour cause de vendetta.

remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien le peut faire ; puis il remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparaisait sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude, puis il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avancait rapidement malgré la raideur de la pente.

« A moi, Brando ! » s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

— Ho ! Ors'Anton' ! vous êtes blessé ? lui demanda Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres ? ..

— Au bras.

— Au bras ! ce n'est rien. Et l'autre ?

— Je crois l'avoir touché.

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :

« Salut au seigneur Orlanduccio ! » dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave : « Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé. »

— Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh ! il s'en garderait ; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou ! Bon fusil, ma foi ! Quel calibre ! Ça vous *écarbouille* une cervelle ! Dites-donc, Ors'Anton', quand j'ai entendu d'abord *pif ! pif !* je me suis dit : « Sacrebleu ! ils *escoffient* mon lieutenant¹. » Puis j'entends *boum ! boum !* « Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : il riposte... » Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ?

Le chien le mena à l'autre enclos. « Excusez ! » s'écria Brandolaccio stupéfait. « Coup double ! rien que cela ! Peste ! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez. »

— Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ! demanda Orso.

— Allons ! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant ! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà

¹ Le bandit a servi à Waterloo sous les ordres d'Orso della Rebbia, alors lieutenant.

un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui ! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà ! Maintenant qui diable héritera ?

— Quoi ! Vincentello mort aussi ?

— Très mort. Bonne santé à nous autres ! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello : il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire : « Sommeil de plomb. Pauvre diable ! »

Orso détourna la tête avec horreur. « Es-tu sûr qu'il soit mort ? »

— Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là..., dans la poitrine, à gauche ? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double !... Ah ! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups !... A balle !... Les deux frères !... S'il y avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux une autre fois... Quel coup, Ors'Anton' !... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes !

Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet.

« Ce n'est rien, » dit-il. « Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à mademoiselle Colomba... Hein ! qu'est-ce que je vois ? cet accroc sur la poitrine ?... Rien n'est entré par là ? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer les doigts... Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt ?... Pas trop ?... C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate... Voilà votre redingote perdue... Pourquoi donc vous faire si beau ? Alliez-vous à la noce ?... Là, buvez une goutte de vin... Pourquoi ne portez-vous pas de gourde ? Est-ce qu'un Corse sort jamais sans gourde ? » Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier : « Coup double ! tous les deux raides morts !... C'est le curé qui va rire... Coup double ! Ah ! voici enfin cette petite tortue de Chilina. »

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

— Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein ?

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et, aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

— Ce n'est rien, continua le bandit, va voir plus loin, là-bas.

L'enfant fit un nouveau signe de croix.

— Est-ce vous, mon oncle ? demanda-t-elle timidement.

— Moi ? est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien ? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors'Anton'.

— Allons, Ors'Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au mâquis de la Stazzona.

Après la vendetta.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse : « Que dira M. le préfet ? » Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui, allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà raidis, comme pour éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes¹ ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. « Vengeance ! vengeance ! » crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil, dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes, percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel anglais saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la

¹ Au service des della Rebbia.

porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

« Lâches ! » s'écria-t-elle, « vous tirez sur des femmes, sur des étrangers ! Etes-vous Corses ? êtes-vous hommes ? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie. Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes ; cela est digne de vous... Vous n'osez, lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang ! »

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible ; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver. L'adjoint, les gardarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis ; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison : « Laissez pleurer ces pauvres gens, » disait-elle ! « laissez ce vieillard emporter sa chair. A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre ? — Giudice Barri-cini ! Souviens-toi du deux août ! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire ! Mon père y avait inscrit ta dette ; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini ! »

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissipa lentement. Elle referma sa porte et rentra dans la salle à manger¹.

AUGUSTIN THIERRY

Né à Blois en 1795, mort à Paris en 1856.

Le romantisme provoqua, au commencement de ce siècle, un admirable mouvement historique dont Châteaubriand fut l'initiateur. C'est

¹ Principales œuvres de Mérimée : *Théâtre de Clara Gazul* (1825) ; *La Jacquerie* (1829) ; *Chronique de Charles IX* (1829) ; *Nouvelles (Tamango, Mateo Falcone, Colomba* (1830-1841). — Lire : Taine, *Essais de critique et d'histoire* ; E. Faguet, *XIX^e siècle* ; Augustin Filon, *Prosper Mérimée* (1894) ; Henri Lion, *Pages choisies de Mérimée* (1896).

en lisant *les Martyrs* qu'Augustin Thierry sentit s'éveiller sa vocation. Cet historien, que des vues philosophiques préconçues d'homme de tiers-état empêchèrent quelque temps de bien comprendre les faits, se rattache à l'école descriptive : il sut peindre habilement tous les petits détails du passé pour en faire ressortir l'âme. L'étude attentive et impartiale du document ancien date de lui : il commença l'école moderne. Les historiens scientifiques d'aujourd'hui lui reprochent la couleur trop littéraire de ses écrits ; mais n'est-ce point un mérite de donner à l'érudition tout le charme de l'art et de rendre la documentation attrayante ?

Une vengeance de Frédégonde ¹.

Vers le commencement de l'année 586, il arriva que Frédégonde, ennuyée peut-être de sa solitude, quitta le Val de Reuil, pour aller passer quelques jours à Rouen. Elle se trouva ainsi, plus d'une fois, dans les réunions et les cérémonies publiques, en présence de l'évêque dont le retour était une sorte de démenti donné à sa puissance. D'après ce qu'elle savait par expérience du caractère de cet homme, elle s'attendait au moins à lui voir devant elle une contenance humble et mal assurée, des manières craintives, comme celles d'un proscrit amnistié de fait seulement et par simple tolérance ; mais, au lieu de lui témoigner cette déférence obséquieuse dont elle était encore plus jalouse depuis qu'elle se sentait déchue de son ancien rang, Prætextatus, à ce qu'il semble, se montra fier et dédaigneux ; son âme, autrefois si molle et si peu virile, s'était retremnée en quelque sorte par la souffrance et les malheurs.

Dans une des rencontres que les solennités civiles ou religieuses amenèrent alors entre l'évêque et la reine, celle-ci, laissant déborder sa haine et son dépit, dit assez haut pour être entendue de toutes les personnes présentes : « Cet homme devrait savoir que le temps peut revenir pour lui de reprendre le chemin de l'exil. » Prætextatus ne laissa pas tomber ce propos, et affrontant le courroux de sa terrible ennemie, il lui répondit en face : « Dans l'exil, comme hors de l'exil, » je n'ai point cessé d'être évêque, je le suis et je le serai toujours ; » mais toi, peux-tu dire que tu jouiras toujours de la puissance » royale ? Du fond de mon exil, si j'y retourne, Dieu m'appellera au

¹ Extrait des *Récits des temps mérovingiens*, la meilleure œuvre de l'auteur, malgré la part, légère d'ailleurs, qu'il y a faite au romanesque. Comparer cette œuvre avec deux ouvrages récents : Maurice Prou, *La Gaule mérovingienne* ; Kurth, *Histoire politique des Mérovingiens*, écrits avec plus de rigueur scientifique.

» royaume du ciel ; et toi, de ton royaume en ce monde, tu seras
» précipitée dans les gouffres de l'enfer. Il serait temps désormais de
» laisser là tes folies et tes méchancetés, de renoncer à cette jactance
» qui te gonfle sans cesse, et de suivre une meilleure route, afin que
» tu puisses mériter la vie éternelle et conduire à l'âge d'homme l'en-
» fant que tu as mis au monde. » Ces paroles, où l'ironie la plus
acerbe se mêlait à la gravité hautaine d'une admonition sacerdotale,
soulevèrent tout ce qu'il y avait de passion dans l'âme de Frédégonde ;
mais loin de s'emporter en discours furieux, et de donner en spectacle
sa honte et sa colère, elle sortit sans proférer un seul mot, et alla dans
le secret de sa maison dévorer l'injure et préparer la vengeance.

Melantius qui, pendant sept années, avait occupé indûment le siège
épiscopal, ancien protégé et client de la reine, s'était rendu auprès
d'elle à son arrivée au domaine de Reuil, et depuis ce temps il ne la
quittait plus. Ce fut lui qui reçut la première confiance de ses sinis-
tres desseins. Cet homme, que le regret de n'être plus évêque tour-
mentait jusqu'à le rendre capable de tout oser pour le redevenir,
n'hésita pas à se faire le complice d'un projet qui pouvait le conduire
au but de son ambition. Ses sept années d'épiscopat n'avaient pas été
sans influence sur le personnel du clergé de l'église métropolitaine.
Plusieurs des dignitaires promus durant cette époque se regardaient
comme ses créatures, et voyaient avec déplaisir l'évêque restauré, à
qui ils ne devaient rien, et dont ils attendaient peu de faveurs. Præ-
textatus, simple et confiant par caractère, ne s'était pas inquiété, à son
retour, des nouveaux visages qu'il rencontra dans le palais épiscopal ;
il n'avait point songé aux existences qu'un pareil changement ne pou-
vait manquer d'alarmer, et, comme il était bienveillant pour tous, il
ne se croyait haï de personne. Pourtant, malgré l'affection vive et pro-
fonde que le peuple de Rouen lui portait, la plupart des membres du
clergé avaient pour lui peu de zèle et d'attachement.

Chez quelques-uns, surtout dans les rangs supérieurs, l'aversion
était complète ; l'un des archidiacres, ou vicaires métropolitains, la
poussait jusqu'à la fureur, soit par dévouement à la cause de Melantius,
soit parce qu'il aspirait lui-même à la dignité épiscopale. Quels que
fussent les motifs de cette haine mortelle qu'il nourrissait contre son
évêque, Frédégonde et Melantius crurent ne pouvoir se passer de lui,
et l'admirent en tiers dans le complot. L'archidiacre eut avec eux des
conférences où se discutèrent les moyens d'exécution. Il fut décidé
qu'on chercherait, parmi les serfs attachés au domaine de l'église de
Rouen, un homme capable de se laisser séduire par la promesse d'être

affranchi avec sa femme et ses enfants. Il s'en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu'elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilège. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d'or, cent de la part de Frédégonde, cinquante données par Melantius, et le reste par l'archidiacre; toutes les mesures furent prises, et le coup arrêté pour le dimanche suivant, qui était le 24 février.

Ce jour-là, l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles, qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin. Pendant que la psalmodie, reprise par les chantres, continuait en chœur, Prætextatus s'agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prætextatus, se sentant blessé, poussa un cri : mais, soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver. Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul et, appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle de pain consacré et communia; puis, rendant grâce à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ansowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prætextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais

conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et, prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste pour nous, » ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un » pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on » nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin » qu'il fût puni d'un supplice égal à son crime ! »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main » qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait » tant de maux dans le royaume ? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et, comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens et le simple effet d'un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : « Il y a auprès de nous de » très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure ; » permets qu'ils viennent te visiter. » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie, et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me » rappeler de ce monde ; mais toi qui t'es rencontrée pour concevoir » et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un » objet d'exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta » tête. » Frédégonde se retira sans dire un mot, et, après quelques instants, Prætextatus rendit le dernier soupir.

Histoire de la commune de Laon.

Le roi Louis-le-Gros est entré en campagne pour réduire les révoltés, pendant l'insurrection des communes. Il s'est emparé du château de Crécy, dont le seigneur, Thomas de Marle, a recueilli un certain nombre des insurgés de Laon (1106).

Le château de Crécy, qui était très fort, fut assiégé par le roi en personne, et fit une longue résistance. Il ne fut réduit à la fin qu'au moyen d'une levée en masse ordonnée dans les campagnes voisines, sous promesse d'absolution de tout péché par les archevêques et les évêques. Les défenseurs du château se rendirent à discrétion ; et Thomas de Marle, mis à forte rançon, fut obligé de prêter serment et de donner des sûretés au roi. Mais, pour les émigrés de Laon, il n'y eut ni rançon ni merci ; et la plupart furent pendus afin de servir d'exemple à ceux qui tenaient encore dans un bourg voisin appelé Nogent. Après la prise de Crécy, l'armée royale marcha sur ce bourg,

qui ne fit pas une grande résistance, parce que la défaite du seigneur de Marle avait découragé ses alliés. Tous les émigrés de Laon trouvés dans ce lieu furent mis à mort comme criminels de lèse-majesté divine et humaine ; et leurs corps, laissés sans sépulture, devinrent la proie des chiens et des oiseaux.

Ensuite le roi entra dans la ville, où les deux partis opposés continuaient, quoique avec un succès inégal, à se faire une guerre d'assassinats et de brigandage. Sa présence donnant tout pouvoir aux adversaires de la commune leur inspira aussi, pour un moment, plus de calme et de modération. Il y eut un intervalle de paix, durant lequel on s'occupa des cérémonies expiatoires et de la réparation des églises ruinées par l'incendie. L'archevêque de Reims, venu exprès, célébra une messe solennelle pour le repos des âmes de ceux qui avaient péri durant les troubles. Entre les deux parties de la messe, il prononça un sermon approprié à la circonstance et capable, à ce que l'on croyait, de calmer les esprits. Il prit pour texte ce verset de saint Pierre : *Servi, subditi estote in omni timore dominis !* « Serfs, dit-il, soyez soumis en toute crainte à vos seigneurs ; et si vous êtes tentés de vous prévaloir contre eux de leur dureté et de leur avarice, écoutez ces autres paroles de l'Apôtre : « Obéissez non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont rudes et fâcheux. » Aussi les canons frappent-ils d'anathème quiconque, sous prétexte de religion, engagerait des serfs à désobéir à leurs maîtres, et à plus forte raison à leur résister par force... »

Malgré ces autorités et ces raisonnements, la bourgeoisie de Laon ne se résigna point à son ancienne servitude, et les partisans de ces *exécrables communes*, comme s'exprime un narrateur contemporain, ne restèrent point en repos. Il y eut une nouvelle série de troubles, dont l'histoire nous manque, mais durant lesquels, selon toute apparence, le parti de la bourgeoisie reprit le dessus. En l'année 1128, seize ans après le meurtre de l'évêque Gaudri, la crainte d'une seconde explosion de la fureur populaire engagea son successeur à consentir à l'institution d'une nouvelle commune sur les bases anciennement établies. Le roi Louis le Gros en ratifia la charte dans une assemblée tenue à Compiègne. Une particularité remarquable, c'est qu'on évita avec soin d'écrire dans cette charte le nom de *commune*, et que ce mot, devenu trop offensif, à cause des derniers événements, fut remplacé par ceux d'établissement de paix : *institutio pacis*. Les bornes territoriales de la commune furent appelées *bornes de la paix* ; et, pour en désigner les membres, on se servit de la formule : *tous ceux*

qui ont juré cette paix. Voici le préambule de cet acte qui fixa, d'une manière définitive, les droits civils et politiques des habitants de Laon et du territoire au pied de ses murailles, depuis l'Ardon jusqu'au Breuil, en y comprenant le village de Lœuilly avec ses coteaux et ses vignobles :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, ainsi soit-il. Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, faisons savoir à tous nos féaux, présents et à venir, que, du consentement des barons de notre royaume et des habitants de la cité de Laon, nous avons institué en ladite cité un établissement de paix. »

Les articles suivants énoncent les limites de la juridiction municipale hors des murs de la ville, les différents cas de procédure et la fixation des tailles sur les bases du premier établissement ; ensuite vient un décret d'amnistie conçu en ces termes :

« Toutes les anciennes forfaitures et offenses commises avant la ratification du présent traité sont entièrement pardonnées. Si quelque homme banni pour avoir forfait par le passé veut rentrer dans la ville, il y sera reçu et recouvrera la possession de ses biens ; sont néanmoins exceptés du pardon les treize dont les noms suivent : Foulque, fils de Bomart ; Raoul de Caprisson ; Hamon, homme de Lebert ; Payen Seille ; Robert ; Remy Bute ; Maynard Dray ; Raimbault de Soissons ; Payen Osteloup ; Ancelle Quatre-Mains ; Raoul Gastines ; Jean de Molrain et Ancelle, gendre de Lebert. »

Je ne sais si vous partagerez l'impression que j'éprouve en transcrivant ici les noms obscurs de ces proscrits du douzième siècle. Je ne puis m'empêcher de les relire et de les prononcer plusieurs fois, comme s'ils devaient me révéler le secret de ce qu'ont senti et voulu les hommes qui les portaient il y a sept cents ans. Une passion ardente pour la justice, et la conviction qu'ils valaient mieux que leur fortune, avaient arraché ces hommes à leurs métiers, à leur commerce, à la vie paisible mais sans dignité que des serfs dociles pouvaient mener sous la protection de leurs seigneurs. Jetés, sans lumières et sans expérience, au milieu des troubles politiques, ils y portèrent cet instinct d'énergie qui est le même dans tous les temps, généreux dans son principe, mais irritable à l'excès, et sujet à pousser les hommes hors des voies de l'humanité. Peut-être ces treize bannis, exclus à jamais de leur ville natale, au moment où elle devenait libre, s'étaient-ils signalés, entre tous les bourgeois de Laon, par leur opposition contre le pouvoir seigneurial ; peut-être avaient-ils souillé par des violences cette opposition patriotique ; peut-être enfin furent-ils pris au hasard,

pour être seuls chargés du crime de leurs concitoyens. Quoi qu'il en soit, je ne puis regarder avec indifférence ce peu de noms et cette courte histoire, seul monument d'une révolution qui est loin de nous, il est vrai, mais qui fit battre de nobles cœurs et excita ces grandes émotions que nous avons tous, depuis quarante ans,¹ ressenties ou partagées².

JULES MICHELET

Né à Paris en 1798, mort à Hyères en 1874.

L'historien romantique par excellence. Sa faculté maîtresse est l'imagination, une imagination si puissante que très souvent il semble revoir les faits du passé comme dans une hallucination rétrospective. Subjectif et passionné, Michelet est parfois injuste, surtout dans l'histoire moderne où sa prérophobie et son jacobinisme lui font porter des jugements d'une excessive sévérité sur l'ancien régime. Malgré cela, son œuvre principale, l'*Histoire de France*, est celle qui donne l'idée la plus exacte du passé. Ce que Thierry n'a fait qu'ébaucher, Michelet l'a accompli dans cet admirable ouvrage où se trouvent merveilleusement combinés l'érudition documentaire et la poésie, l'esprit philosophique et l'intuition imaginative. C'est le plus grand historien de la France.

La mort de Jeanne d'Arc³.

Le matin, Cauchon⁴ lui envoya un confesseur, frère Martin l'Advenu, « pour lui annoncer sa mort et l'induire à pénitence... » Et quand il annonça à la pauvre femme la mort dont elle devait mourir ce jour-là, elle commença à s'écrier douloureusement, se détendre et arracher les cheveux : « Hélas ! me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement,

¹ Depuis quarante ans. Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry ont été publiées en volume en 1827 et en 1828, une quarantaine d'années après la révolution de 1789.

² Principales œuvres d'Augustin Thierry : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825) ; *Récits des temps mérovingiens* (1840) ; *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers Etat* (1853). — Lire sur Thierry : l'étude de Renan reproduite plus loin et le chapitre de Lanson dans son *Histoire de la littérature française*.

³ Extrait du chapitre sur Jeanne d'Arc, dans l'*Histoire de France*, un des plus profonds et des plus objectifs que Michelet ait écrits. Jeanne d'Arc est l'héroïne française par excellence ; il est intéressant de voir comment l'a jugée le plus grand historien français. Lire aussi sur ce sujet : Joseph Fabre, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* et les autres ouvrages de cet auteur.

⁴ L'évêque de Beauvais, qui l'avait condamnée pour plaire aux Anglais.

qu'il faille que mon corps, net en entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et rendu en cendres ! Ha ! ha ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée... Oh ! j'en appelle à Dieu, le grand juge, des torts et ingravances qu'on me fait ! »

Après cette explosion de douleur, elle revint à elle et se confessa, puis elle demanda à communier. Le frère était embarrassé ; mais l'évêque, consulté, répondit qu'on pouvait lui donner la communion « et tout ce qu'elle demanderait. » Ainsi, au moment même où il la jugeait hérétique relapse et la retranchait de l'Eglise, il lui donnait tout ce que l'Eglise donne à ses fidèles. Peut-être un dernier sentiment humain s'éleva dans le cœur du mauvais juge ; il pensa que c'était bien assez de brûler cette pauvre créature, sans la désespérer et la damner. Peut-être aussi le mauvais prêtre, par une légèreté d'esprit fort, accordait-il les sacrements comme chose sans conséquence, qui ne pouvait après tout que calmer et faire taire le patient... Au reste, on essaya d'abord de faire la chose à petit bruit ; on apporta l'eucharistie sans étole et sans lumière. Mais le moine s'en plaignit ; et l'Eglise de Rouen, dûment avertie, se plut à témoigner ce qu'elle pensait du jugement de Cauchon ; elle envoya le corps du Christ avec quantité de torches, un nombreux clergé, qui chantait des litanies et disait le long des rues au peuple à genoux : « Priez pour elle. »

Après la communion, qu'elle reçut avec beaucoup de larmes, elle aperçut l'évêque et elle lui dit ce mot : « Evêque, je meurs par vous... » Et encore : « Si vous m'eussiez mise aux prisons d'église et donné des gardiens ecclésiastiques, ceci ne fût pas advenu... C'est pourquoi j'en appelle de vous devant Dieu ! »

Puis, voyant parmi les assistants Pierre Morice, l'un de ceux qui l'avaient prêchée, elle lui dit : « Ah ! maître Pierre, où serai-je ce soir ? — N'avez-vous pas bonne espérance au Seigneur ? — Oh ! oui, Dieu aidant, je serai en Paradis ! »

Il était neuf heures : elle fut revêtue d'habits de femme et mise sur un chariot. A son côté se tenait le confesseur, frère Martin l'Advenu ; l'huissier Massieu était de l'autre. Le moine augustin, frère Isambart, qui avait déjà montré tant de charité et de courage, ne voulut pas la quitter. On assure que le misérable Loyseleur vint aussi sur la charrette et lui demanda pardon ; les Anglais l'auraient tué sans le comte de Warwick.

Jusque-là la Pucelle n'avait jamais désespéré, sauf peut-être sa tentation pendant la semaine sainte. Tout en disant, comme elle le dit parfois : « Ces Anglais me feront mourir », au fond, elle n'y croyait

pas. Elle ne s'imaginait point que jamais elle pût être abandonnée. Elle avait foi dans son roi, dans le bon peuple de France. Elle avait dit expressément : « Il y aura en prison ou au jugement quelque trouble, par quoi je serai délivrée à grande victoire !... » Mais, quand le roi et le peuple lui auraient manqué, elle avait un autre secours, tout autrement puissant et certain, celui de ses amies d'en haut, des bonnes chères Saintes... Lorsqu'elle assiégeait Saint-Pierre, et que les siens l'abandonnèrent à l'assaut, les Saintes envoyèrent une invisible armée à son aide. Comment délaisseraient-elles leur obéissante fille ; elles lui avaient tant de fois promis *salut et délivrance* !...

Quelles furent donc ses pensées lorsqu'elle vit que vraiment il fallait mourir ; lorsque, montée sur la charrette, elle s'en allait à travers une foule tremblante, sous la garde de huit cents Anglais armés de lances et d'épées ? Elle pleurait et se lamentait, n'accusant toutefois ni son roi, ni ses Saintes... Il ne lui échappait qu'un mot : « O Rouen ! Rouen ! dois-je donc mourir ici ! »

Le terme du triste voyage était le Vieux-Marché, le marché au poisson. Trois échafauds avaient été dressés. Sur l'un était la chaire épiscopale et royale, le trône du cardinal d'Angleterre, parmi les sièges de ses prélats. Sur l'autre devaient figurer les personnages du lugubre drame, le prédicateur, les juges et le bailli, enfin la condamnée. On voyait à part un grand échafaud de plâtre, chargé et surchargé de bois ; on n'avait rien plaint au bûcher, il effrayait par sa hauteur. Ce n'était pas seulement pour rendre l'exécution plus solennelle ; il y avait une intention : c'était afin que, le bûcher étant si haut échafaudé, le bourreau n'y atteignît que par en bas, pour allumer seulement, qu'ainsi il ne pût abrégier le supplice, ni expédier la patiente, comme il faisait des autres, leur faisant grâce de la flamme. Ici, il ne s'agissait pas de frauder la justice, de donner au feu un corps mort ; on voulait qu'elle fût bien réellement brûlée vive ; que, placée au sommet de cette montagne de bois et dominant le cercle des lances et des épées, elle pût être observée de toute la place. Lentement, longuement brûlée sous les yeux d'une foule curieuse, il y avait lieu de croire qu'à la fin elle laisserait surprendre quelque faiblesse, qu'il lui échapperait quelque chose qu'on pût donner pour un désaveu, tout au moins des mots confus qu'on pourrait interpréter, peut-être de basses prières, d'humiliants cris de grâce, comme une femme éperdue...

Un chroniqueur, ami des Anglais, les charge ici cruellement. Ils voulaient, si on l'en croit, que, la robe étant brûlée d'abord, la patiente restât nue, « pour oster les doubtes du peuple ; » que, le feu étant

éloigné, chacun vint la voir, « et tous les secrez qui povent ou doivent estre en une femme ; » et qu'après cette impudique et féroce exihition, « le bourrel remist le grant feu sur sa povre charogne... »

L'effroyable cérémonie commença par un sermon. Maître Nicolas Midy, une des lumières de l'Université de Paris, prêcha sur ce texte édifiant : « Quand un membre de l'Eglise est malade toute l'Eglise est malade. » Cette pauvre Eglise ne pouvait guérir qu'en se coupant un membre. Il concluait par la formule : Jeanne, *allez en paix*, l'Eglise ne peut plus *te* défendre. »

Alors le juge d'église, l'évêque de Beauvais, l'exhorta bénignement à s'occuper de son âme et à se rappeler tous ses méfaits pour s'exciter à la contrition. Les assesseurs avaient jugé qu'il était de droit de lui relire son abjuration ; l'évêque n'en fit rien. Il craignait des démentis, des réclamations. Mais la pauvre fille ne songeait guère à chicaner ainsi sa vie ; elle avait bien d'autres pensées. Avant même qu'on l'eût exhortée à la contrition, elle s'était mise à genoux, invoquant Dieu, la Vierge, saint Michel et sainte Catherine, pardonnant à tous et demandant pardon, disant aux assistants : « Priez pour moi !... » Elle requérait surtout les prêtres de dire chacun une messe pour son âme... Tout cela de façon si dévote, si humble et si touchante, que, l'émotion gagnant, personne ne put plus se contenir ; l'évêque de Beauvais se mit à pleurer, celui de Boulogne sanglotait, et voilà que les Anglais eux-mêmes pleuraient et larmoyaient aussi, Winchester comme les autres.

Serait-ce dans ce moment d'attendrissement universel, de larmes, de contagieuse faiblesse que l'infortunée, amollie et redevenue simple femme, aurait avoué qu'elle voyait bien qu'elle avait eu tort, qu'on l'avait trompée apparemment en lui promettant délivrance ? Nous n'en pouvons trop croire là-dessus le témoignage intéressé des Anglais. Toutefois, il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour douter que, ainsi trompée dans son espoir, elle n'ait vacillé dans sa foi... A-t-elle dit le mot, c'est chose incertaine ; j'affirme qu'elle l'a pensé.

Cependant, les juges, un moment décontenancés, s'étaient remis et raffermis. L'évêque de Beauvais, s'essuyant les yeux, se mit à lire la condamnation. Il remémora à la coupable tous ses crimes, schisme, idolâtrie, invocation de démons, comment elle avait été admise à pénitence, et comment, « séduite par le prince du mensonge, elle était retombée, ô douleur ! *comme le chien qui retourne à son vomissement...* » Donc, nous prononçons que vous êtes un membre pourri, et, comme tel, retranché de l'Eglise. Nous vous livrons à la puissance séculière,

la priant, toutefois, de modérer son jugement en vous évitant la mort et la mutilation des membres. »

Délaissée ainsi de l'Eglise, elle se remit en toute confiance à Dieu. Elle demanda la croix. Un Anglais lui passa une croix de bois, qu'il fit d'un bâton ; elle ne la reçut pas moins dévotement, elle la baisa et la mit, cette rude croix, sous ses vêtements et sur sa chair... Mais elle aurait voulu la croix de l'Eglise, pour la tenir devant ses yeux jusqu'à la mort. Le bon huissier Massieu et frère Isambart firent tant qu'on la lui apporta de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'Isambart l'encourageait, les Anglais commencèrent à trouver tout cela bien long ; il devait être au moins midi ; les soldats grondaient, les capitaines disaient : « Comment ! prêtre, nous ferez-vous dîner ici ?... » Alors, perdant patience et n'attendant pas l'ordre du bailli, qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort, ils firent monter deux sergents pour la tirer des mains des prêtres. Au pied du tribunal, elle fut saisie par les hommes d'armes, qui la traînèrent au bourreau, lui disant : « Fais ton office... » Cette furie des soldats fit horreur ; plusieurs des assistants, des juges même, s'enfuirent, pour n'en pas voir davantage.

Quand elle se trouva en bas dans la place, entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, la nature pâtit et la chair se troubla ; elle cria de nouveau : « O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure !... » Elle n'en dit pas plus, et *ne pécha pas par ses lèvres*, dans ce moment même d'effroi et de trouble...

Elle n'accusa ni son roi, ni ses Saintes. Mais, parvenue au haut du bûcher, voyant cette grande ville, cette foule immobile et silencieuse, elle ne put s'empêcher de dire : « Ah ! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » Celle qui avait sauvé le peuple et que le peuple abandonnait n'exprima en mourant (admirable douceur d'âme !) que de la compassion pour lui...

Elle fut liée sous l'écriteau infâme, mitrée d'une mitre où on lisait : « Hérétique, relapse, apostate, ydolâtre »... Et alors le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et poussa un cri... Puis, comme le frère qui l'exhortait ne faisait pas attention à la flamme, elle eut peur pour lui ; s'oubliant elle-même, elle le fit descendre.

Ce qui prouve bien que, jusque-là, elle n'avait rien rétracté expressément, c'est que ce malheureux Cauchon fut obligé (sans doute par la haute volonté satanique qui présidait) à venir au pied du bûcher, obligé à affronter de près la face de sa victime, pour essayer d'en tirer quelque parole... Il n'en obtint qu'une, désespérante. Elle lui dit avec

douceur ce qu'elle avait déjà dit : « Evêque, je meurs par vous... Si vous m'aviez mise aux prisons d'église, ceci ne fût pas advenu. » On avait espéré sans doute que, se croyant abandonnée de son roi, elle l'accuserait enfin et parlerait contre lui. Elle le défendit encore : « Que j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon roi n'y est pour rien ; ce n'est pas lui qui m'a conseillée. »

Cependant, la flamme montait... Au moment où elle toucha, la malheureuse frémit et demanda *de l'eau bénite* ; *de l'eau*, c'était apparemment le cri de la frayeur... Mais, se relevant aussitôt, elle ne nomma plus que Dieu, que ses anges et ses Saintes. Elle leur rendit témoignage : « Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée... » Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire qu'elle accepta la mort pour la *délivrance* promise, qu'elle n'entendit plus le *salut* au sens judaïque et matériel, comme elle avait fait jusque-là, qu'elle vit clair enfin, et que, sortant des ombres, elle obtint ce qui lui manquait encore de lumière et de sainteté.

Cette grande parole est attestée par le témoin obligé et juré de la mort, par le dominicain qui monta avec elle sur le bûcher, qu'elle en fit descendre, mais qui d'en bas lui parlait, l'écoutait et lui tenait la croix.

Nous avons encore un autre témoin de cette mort sainte, un témoin bien grave, qui lui-même fut sans doute un saint. Cet homme, dont l'histoire doit conserver le nom, était le moine augustin, déjà mentionné, frère Isambart de la Pierre ; dans le procès, il avait failli périr pour avoir conseillé la Pucelle, et néanmoins, quoique si bien désigné à la haine des Anglais, il voulut monter avec elle dans la charrette, lui fit venir la croix de la paroisse, l'assista parmi cette foule furieuse, et sur l'échafaud et au bûcher.

Vingt ans après, les deux vénérables religieux, simples moines, voués à la pauvreté et n'ayant rien à gagner ni à craindre en ce monde, déposent ce qu'on vient de lire : « Nous l'entendions, disent-ils, dans le feu, invoquer ses Saintes, son archange ; elle répétait le nom du Sauveur... Enfin, laissant tomber sa tête, elle poussa un grand cri : « Jésus ! »

« Dix mille hommes pleuraient... » Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher : elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal ; ses camarades le menèrent à une taverne, pour le faire boire et reprendre ses esprits ; mais il ne pouvait se remettre : « J'ai vu, disait-

il hors de lui-même, j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une colombe. » D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait : « Jésus ! » Le bourreau alla le soir trouver frère Isambart ; il était tout épouvanté ; il se confessa, mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais... Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut en revenant : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! »

Cette parole, échappée à un ennemi, n'en est pas moins grave. Elle restera. L'avenir n'y contredira pas. Oui, selon la Religion, selon la Patrie, Jeanne Darc fut une sainte.

Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible...

Que l'esprit romanesque y touche s'il ose ; la poésie ne le fera jamais. Eh ! que saurait-elle ajouter ?... L'idée qu'elle avait, pendant tout le moyen-âge, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouva à la fin être une personne ; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en-haut, elle fut ici-bas... En qui ? c'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France... Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge... et déjà la Patrie.

Telle est la poésie de ce grand fait, telle en est la philosophie, la haute vérité. Mais la réalité historique n'en est pas moins certaine ; elle ne fut que trop positive et trop cruellement constatée... Cette vivante énigme, cette mystérieuse créature, que tous jugèrent surnaturellement, cet ange ou ce démon, qui, selon quelques-uns, devait s'envoler un matin, il se trouva que c'était une jeune femme, une jeune fille, qu'elle n'avait point d'ailes, qu'attachée comme nous à un corps mortel, elle devait souffrir, mourir, et de quelle affreuse mort !

Mais c'est justement dans cette réalité qui semble dégradante, dans cette triste épreuve de la nature, que l'idéal se trouve et rayonne. Les contemporains eux-mêmes y reconnurent le Christ parmi les Phari-siens... Toutefois nous devons y voir encore autre chose, la Passion de la Vierge, le martyre de la pureté.

Il y a eu bien des martyrs : l'histoire en cite d'innombrables, plus ou moins purs, plus ou moins glorieux. L'orgueil a eu les siens, et la

haine et l'esprit de dispute. Aucun siècle n'a manqué de martyrs batailleurs, qui sans doute mouraient de bonne grâce quand ils n'avaient pu tuer... Ces fanatiques n'ont rien à voir ici. La sainte fille n'est point des leurs, elle eut un signe à part : Bonté, charité, douceur d'âme.

Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même ; la guerre, ce triomphe du Diable, elle y porta l'esprit de Dieu.

Elle prit les armes quand elle sut « la pitié qu'il y avait au royaume de France. » Elle ne pouvait voir « couler le sang français. » Cette tendresse de cœur, elle l'eut pour tous les hommes ; elle pleurait après les victoires et soignait les Anglais blessés.

Pureté, douceur, bonté héroïque, que cette suprême beauté de l'âme se soit rencontrée en une fille de France, cela peut surprendre les étrangers qui n'aiment à juger notre nation que par la légèreté de ses mœurs. Disons-leur (et sans partialité, aujourd'hui que tout cela est si loin de nous) que sous cette légèreté, parmi ses folies et ses vices mêmes, la vieille France n'en fut pas moins le peuple de l'amour et de la grâce.

Le sauveur de la France devait être une femme. La France était femme elle-même. Elle en avait la mobilité, mais aussi l'aimable douceur, la pitié facile et charmante, l'excellence au moins du premier mouvement. Lors même qu'elle se complaisait aux vaines élégances et aux raffinements extérieurs, elle restait au fond plus près de la nature. Le Français, même vicieux, gardait plus qu'aucun autre le bon sens et le bon cœur...

Puisse la nouvelle France ne pas oublier le mot de l'ancienne : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à *être bon* ! » L'être et rester tel, entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme... Garder la douceur et la bienveillance parmi tant d'aigres disputes, traverser l'expérience sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin. Ceux qui persistent et vont ainsi jusqu'au bout sont les vrais élus. Et quand même ils auraient quelquefois heurté dans le sentier difficile du monde, parmi leurs chutes, leurs faiblesses et leurs *enfances*, ils n'en resteraient pas moins les enfants de Dieu !

Les élections de 1789 ¹.

La convocation des Etats généraux de 1789 est l'ère véritable de la naissance du peuple. Elle appela le peuple entier à l'exercice de ses droits. Il put du moins écrire ses plaintes, ses vœux, élire les électeurs.

On avait vu de petites sociétés républicaines admettre tous leurs membres à la participation des droits politiques, jamais un grand royaume, un empire, comme était la France. La chose était nouvelle, non seulement dans nos annales, mais dans celles même du monde.

Aussi, quand, pour la première fois, à la fin des temps, ce mot fut entendu : *Tous* s'assembleront pour élire, *tous* écriront leurs plaintes, ce fut une commotion immense, profonde, comme un tremblement de terre ; la masse en tressaillit jusqu'aux régions obscures et muettes où l'on eût le moins soupçonné la vie.

Toutes les villes élurent, et non pas seulement les *bonnes villes*, comme aux anciens Etats : les *campagnes* élurent, et non pas seulement les villes.

On assure que cinq millions d'hommes prirent part à l'élection.

Grande scène, étrange, étonnante, de voir tout un peuple qui d'une fois passait du néant à l'être, qui, jusque-là silencieux, prenait tout d'un coup une voix !

Le même appel d'égalité s'adressait à des populations prodigieusement inégales, non seulement de position, mais de culture, d'état moral et d'idées. Ce peuple, comment répondrait-il ? C'était une grande question. Le fisc d'une part, la féodalité de l'autre, semblaient lutter pour l'abrutir sous la pesanteur des maux. La royauté lui avait ôté la vie municipale, l'éducation que lui donnaient les affaires de la commune. Le clergé, son instituteur obligé, depuis longtemps ne l'enseignait plus. Ils semblaient avoir tout fait pour le rendre incapable, muet, sans parole et sans pensée, et c'est alors qu'ils lui disaient : « Lève-toi maintenant, marche, parle. »

On avait compté, trop compté sur cette incapacité ; autrement jamais on n'eût hasardé de faire ce grand mouvement. Les premiers qui prononcèrent le nom des Etats généraux, les ministres qui les promirent, Necker ² qui les convoqua, tous croyaient le peuple hors d'état d'y prendre une part sérieuse. Ils pensaient seulement, par cette évo-

¹ Extrait de l'*Histoire de la Révolution française*.

² Célèbre banquier genevois, père de M^{me} de Staël, ministre de Louis XVI.

cation solennelle d'une grande masse inerte, faire peur aux privilégiés. La cour, qui était elle-même le privilégié des privilégiés, l'abus des abus, n'avait nulle envie de leur faire la guerre. Elle espérait seulement, des contributions forcées du clergé et de la noblesse, remplir la caisse publique dont elle faisait la sienne.

La reine, que voulait-elle ? Livrée aux parvenus, chansonnée par la noblesse, peu à peu méprisée et seule, elle voulait tirer de ces moqueurs une petite vengeance, les intimider, les obliger de se serrer près du roi. Elle voyait son frère Joseph essayer aux Pays-Bas d'opposer les petites villes aux grosses villes, aux prélats, aux grands. Cet exemple, sans nul doute, la rendit moins contraire aux idées de Necker ; elle consentit à donner au Tiers autant de députés qu'en avaient la noblesse et le clergé réunis.

Et Necker, que voulait-il ? Deux choses tout à la fois : montrer beaucoup et faire peu.

Pour la montre, pour la gloire, pour être célébré, exalté des salons, du grand public, il fallait généreusement doubler les députés du Tiers. En réalité, on voulait être généreux à bon marché. Le Tiers, plus ou moins nombreux, ne ferait toujours qu'un des trois ordres, n'aurait qu'une voix contre deux ; Necker comptait bien maintenir le vote par ordre, qui avait tant de fois paralysé les anciens Etats généraux.

Le Tiers, d'ailleurs, dans tous les temps, avait été très modeste, très respectueux, trop bien appris pour vouloir être représenté par des hommes du Tiers. Il nommait souvent des nobles pour députés, le plus souvent des anoblis, gens du Parlement et autres, qui se piquaient de voter avec la noblesse, contre les intérêts du Tiers qui les avait nommés.

Chose étrange, et qui prouve qu'on n'avait pas d'intention sérieuse, qu'on voulait seulement, par cette grande fantasmagorie, vaincre l'égoïsme des privilégiés, desserrer leur bourse, c'est que, dans ces Etats appelés contre eux, on s'arrangeait néanmoins pour leur assurer une influence dominante. Les assemblées populaires devaient élire à *haute voix*. On ne supposait pas que les petites gens, dans un tel mode d'élection, en présence de nobles et notables, eussent assez de fermeté pour leur tenir tête, assez d'assurance pour prononcer d'autres noms que ceux qui leur seraient dictés.

En appelant à l'élection les gens de la campagne, des villages, Necker croyait faire, on n'en peut douter, une chose très politique ; autant l'esprit démocratique s'était éveillé dans les villes, autant les campagnes étaient dominées par les nobles et le clergé, possesseurs des deux

tiers des terres. Des millions d'hommes arrivaient ainsi à l'élection, qui dépendaient des privilégiés, comme fermiers, métayers, etc., ou qui indirectement devaient être influencés, intimidés par leurs agents, intendants, procureurs, hommes d'affaires.

Necker savait, par l'expérience de la Suisse et des petits cantons, que le suffrage universel peut être, dans certaines conditions, l'appui de l'aristocratie. Les notables qu'il consulta entrèrent si bien dans cette idée, qu'ils voulaient faire électeurs les domestiques mêmes. Necker n'y consentit pas, l'élection fût tombée entièrement dans les mains des grands propriétaires.

L'événement trompa tout calcul. Ce peuple, si peu préparé, montra un instinct très sûr. Quand on l'appela à l'élection, et qu'on lui apprit son droit, il se trouva qu'on avait peu à lui apprendre. Dans ce prodigieux mouvement de cinq ou six millions d'hommes, il y eut quelque hésitation, par l'ignorance des formes, et spécialement parce que la plupart ne savaient pas écrire. Mais ils surent parler, ils surent, en présence de leurs seigneurs, sans sortir de leurs habitudes respectueuses, ni quitter leur humble maintien, nommer de dignes électeurs, qui tous nommèrent des députés sûrs et fermes.

L'admission des campagnes à l'élection eut le résultat inattendu de placer dans les députés même des ordres privilégiés une démocratie nombreuse à laquelle on ne pensait pas, deux cents curés et davantage, très hostiles à leurs évêques. Dans la Bretagne, dans le Midi, le paysan nommait volontiers son curé qui, d'ailleurs, sachant seul écrire, recevait les votes et menait toute l'élection.

Le peuple des villes, un peu mieux préparé, ayant reçu quelques lueurs de la philosophie du siècle, montra une admirable ardeur, une vive conscience de son droit. Il y parut, aux élections, à la rapidité, à la certitude avec laquelle des masses d'hommes inexpérimentés firent ce premier pas politique. Il y parut à l'uniformité des cahiers, où ils consignèrent leurs plaintes, accord inattendu, imposant, qui donna au vœu public une irrésistible force. Ces plaintes, depuis combien de temps elles étaient dans les cœurs !... Il n'en coûta guère d'écrire. Tel cahier d'un de nos districts, qui contenait presque un code, fut commencé à minuit et terminé à trois heures.

Un mouvement si vaste, si varié, si peu préparé, et néanmoins unanime !... c'est un phénomène admirable. Tous y prirent part et (moins un nombre imperceptible) tous voulurent la même chose.

Unanime ! il y eut un accord complet, sans réserve, une situation toute simple, la nation d'un côté et le privilège de l'autre. Et dans la

nation alors, aucune distinction possible de peuple et de bourgeoisie ; une seule distinction parut, les lettrés et les illettrés ; les lettrés seuls parlèrent, écrivirent, mais ils écrivirent la pensée de tous. Ils formulèrent les demandes communes, et ces demandes, c'étaient celles des masses muettes, autant et plus que les leurs.

Ah ! qui ne serait touché au souvenir de ce moment unique, qui fut notre point de départ ? Il dura peu, mais il reste pour nous l'idéal où nous tendrons toujours, l'espoir de l'avenir !... Sublime accord, où les libertés naissantes des classes, opposées plus tard, s'embrassèrent si tendrement, comme des frères au berceau, est-ce que nous ne vous verrons pas revenir sur cette terre ?

Cette union des classes diverses, cette grande apparition du peuple dans sa formidable unité, était l'effroi de la cour. Elle faisait les derniers efforts auprès du roi pour le décider à manquer à sa parole. Le comité Polignac avait imaginé, pour le mettre entre deux peurs, de faire écrire, signer des princes une lettre audacieuse où ils menaçaient le roi, se portaient pour chefs des privilégiés, parlaient de refus d'impôt, de scission, presque de guerre civile.

Et pourtant, comment le roi eût-il éludé les Etats ?... Indiqués par la cour des Aides¹, demandés par les parlements et par les notables, promis par Brienne et promis par Necker, ils devaient enfin ouvrir le 27 avril. On les ajourna encore au 4 mai... Périlleux délai ! A tant de voix qui s'élevaient, une s'était jointe, hélas ! qui fut souvent entendue au XVIII^e siècle, la voix de la terre... la terre désolée, stérile, refusant la vie aux hommes !... L'hiver avait été terrible, l'été fut sec et ne donna rien, la famine commença. Les boulangers, toujours en péril devant la foule ameutée et affamée, dénoncèrent eux-mêmes des compagnies qui accaparaient les grains. Une seule chose contenait le peuple, le faisait patiemment jeûner, attendre : l'espoir des Etats généraux. Vague espoir, mais qui soutenait : la prochaine Assemblée était un Messie ; il suffisait qu'elle parlât, et les pierres allaient se changer en pain.

Les élections, tant retardées, le furent encore plus à Paris. Elles ne furent convoquées qu'à la veille des Etats. On espérait que les députés n'assisteraient pas aux premières séances, et qu'avant leur arrivée, on assurerait la séparation des trois ordres, qui donnait la majorité aux privilégiés.

Autre sujet de mécontentement, et plus grave, pour Paris. Dans

¹ Les aides étaient les subsides (aujourd'hui impôts) qui se levaient sur le peuple pour *aider* aux dépenses de l'Etat. La cour des Aides jugeait les affaires concernant ces subsides.

cette ville, la plus éclairée du royaume, l'élection était assujettie à des conditions plus sévères. Un règlement spécial, donné après la convocation, appelait comme électeurs primaires, non pas tous les imposés, mais ceux-là seulement qui payaient six livres d'impôt.

Paris fut rempli de troupes, les rues de patrouilles, tous les lieux d'élection furent entourés de soldats. Les armes furent chargées dans la rue devant la foule.

En présence de ces vaines démonstrations, les électeurs furent très fermes. A peine réunis, ils destituèrent les présidents que le roi leur avait donnés. Sur soixante districts, trois seulement renommèrent le président nommé par le roi, en lui faisant déclarer qu'il présidait comme élu. Grave mesure, premier acte de la Souveraineté nationale. Et c'était elle en effet qu'il fallait fonder. Les questions d'argent, de réformes, ne venaient qu'après. Hors du droit, quelle garantie, quelle réforme sérieuse ?

Les électeurs, créés par ces assemblées de districts, agirent précisément de même. Ils élurent président l'avocat Target ; vice-président, Camus, l'avocat du clergé ; secrétaires, l'académicien Bailly, et le docteur Guillotin, un médecin philanthrope.

La cour fut étonnée de la décision, de la fermeté, de la suite avec laquelle procédèrent vingt-cinq mille électeurs primaires si neufs dans la vie politique. Il n'y eut aucun désordre. Assemblés dans les églises, ils y portèrent l'émotion de la chose grande et sainte qu'ils accomplissaient. La mesure la plus hardie, la destitution des présidents nommés par le roi, s'accomplit sans bruit, sans cris, avec la simplicité vigoureuse que donne la conscience du droit.

Les électeurs, sous un président de leur choix, siégeaient à l'archevêché, ils allaient procéder à la fusion des cahiers de districts et à la rédaction du cahier commun ; ils s'accordaient déjà sur une chose que Sieyès avait conseillée, l'utilité de placer en tête une déclaration des droits de l'homme. Au milieu de cette délicate et difficile besogne métaphysique, un bruit terrible les interrompit. C'était la foule en guenilles qui venait demander la tête d'un de leurs collègues, d'un électeur, Réveillon, fabricant de papier au faubourg Saint-Antoine. Réveillon était caché ; mais le mouvement n'en était pas moins dangereux. On était déjà au 28 avril ; les Etats généraux, promis pour le 27, puis remis encore au 4 mai, risquaient fort, si le mouvement durait, d'être ajournés de nouveau.

Il avait commencé précisément le 27, et il n'était que trop facile de le propager, le continuer, l'agrandir, dans une population affamée. On

avait répandu dans le faubourg Saint-Antoine que le papetier Réveillon, ex-ouvrier enrichi, avait dit durement qu'il fallait abaisser les journées à quinze sols ; on ajoutait qu'il devait être décoré du cordon noir. Sur ce bruit, grand mouvement. Voilà d'abord une bande qui, devant la porte de Réveillon, pend son effigie décorée du cordon, la promène, la porte à la Grève, la brûle en cérémonie sous les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, sous les yeux de l'autorité municipale, qui ne s'émeut pas. Cette autorité et les autres, si éveillées tout à l'heure, semblent endormies. Le lieutenant de police, le prévôt des marchands Flesselles, l'intendant Berthier, tous ces agents de la cour, qui naguère entouraient les élections de soldats, ont perdu leur activité.

La bande a dit tout haut qu'elle irait le lendemain faire justice chez Réveillon. Elle tient parole. La police, si bien informée, ne prend nulle précaution. C'est le colonel des gardes françaises qui, de lui-même, envoie trente hommes, secours ridicule ; dans une foule compacte de mille ou deux mille pillards et de cent mille curieux, les soldats ne veulent, ne peuvent rien faire. La maison est forcée, on brise, on casse, on brûle tout. Rien ne fut emporté, sauf cinq cent louis en or. Beaucoup s'établirent aux caves, burent le vin et les couleurs de la fabrique, qu'ils prirent pour du vin.

Chose incroyable, cette vilaine scène dura tout le jour. Remarquez qu'elle se passait à l'entrée même du faubourg, sous le canon de la Bastille, à la porte du fort. Réveillon, qui y était caché, voyait tout des tours. On envoyait de temps à autre des compagnies de gardes françaises, qui tiraient, à poudre d'abord, puis à balles. Les pillards n'en tenaient compte, quoiqu'ils n'eussent que des pierres à jeter. Tard, bien tard, le commandant Besenval envoya des Suisses, les pillards résistèrent encore, tuèrent quelques hommes ; les soldats répondirent par des décharges meurtrières qui laissèrent sur le carreau nombre de blessés et de morts. Beaucoup de ces morts en guenilles avaient de l'argent dans leurs poches.

Si, pendant ces deux longs jours où les magistrats dormirent, où Besenval s'abstint d'envoyer des troupes, le faubourg Saint-Antoine s'était laissé aller à suivre la bande qui saccageait Réveillon, si cinquante mille ouvriers sans travail, sans pain, s'étaient mis, sur cet exemple, à piller les maisons riches, tout changeait de face ; la cour avait un excellent motif pour concentrer une armée sur Paris et sur Versailles, un prétexte spécieux pour ajourner les Etats. Mais la grande masse du faubourg resta honnête et s'abstint ; elle regarda, sans bouger. L'émeute, ainsi réduite à quelques centaines de gens ivres et de voleurs.

devenait honteuse pour l'autorité qui la permettait. Besenval trouva, à la fin, son rôle trop ridicule; il agit et finit tout brusquement. La cour lui en sut mauvais gré; elle n'osa le blâmer, mais ne lui dit pas un mot.

Le Parlement ne put se dispenser, pour son honneur, d'ouvrir une enquête, et l'enquête resta là. On a dit, sans preuve suffisante, qu'il lui fut fait défense, au nom du roi, de passer outre.

Quels furent les instigateurs? Peut-être personne. Le feu, dans ces moments d'orage, prend bien de lui-même. On ne manqua pas d'accuser « le parti révolutionnaire. » Qu'était-ce que ce parti? il n'y avait encore nulle association active.

On prétendit que le duc d'Orléans avait donné de l'argent. Pourquoi? Qu'y gagnait-il alors? Le grand mouvement qui commençait offrait à son ambition trop de chances légales, pour qu'à cette époque il eût besoin de recourir à l'émeute. Il était mené, il est vrai, par des intrigants prêts à tout; mais leur plan, à cette époque, était entièrement dirigé vers les Etats généraux; seul populaire entre les princes, leur duc, ils s'en croyaient sûrs, allait y jouer le premier rôle. Tout événement qui pouvait retarder les Etats, leur paraissait un malheur.

Qui désirait les retarder? qui trouvait son compte à terrifier les électeurs? qui profitait de l'émeute?

La cour seule, il faut l'avouer. L'affaire venait tellement à point pour elle, qu'on pourrait l'en croire auteur. Il est néanmoins plus probable qu'elle ne la commença point, mais la vit avec plaisir, ne fit rien pour l'empêcher, et regretta qu'elle finit. Le faubourg Saint-Antoine n'avait pas alors sa terrible réputation; l'émeute, sous le canon même de la Bastille, ne semblait pas dangereuse.

Les nobles de Bretagne avaient donné l'exemple de troubler les opérations légales des Etats provinciaux, en remuant les paysans, en lançant contre le peuple une populace mêlée de laquais.

A Paris même, un journal, *l'Ami du Roi*, peu de jours avant l'affaire Réveillon, semblait essayer des mêmes moyens: « Qu'importent ces élections? disait-il hypocritement, le pauvre sera toujours pauvre; le sort de la plus intéressante portion du royaume est oublié, etc. » Comme si les premiers résultats de la Révolution que ces élections commençaient, la suppression de la dîme, la suppression de l'octroi et des aides, la vente à bas prix de moitié des terres du royaume, n'avaient pas produit la plus subite amélioration dans le sort du pauvre qu'aucun peuple eût vue jamais!

Le 29 avril, au matin, tout se retrouva tranquille. L'assemblée des électeurs put reprendre paisiblement ses travaux. Ils durèrent jusqu'au

20 mai ; et la cour obtint l'avantage qu'elle s'était proposé par cette convocation tardive, d'empêcher la députation de Paris de siéger aux premières séances des Etats généraux. Le dernier élu de Paris et de la France fut celui qui d'avance avait tracé à la Révolution une marche si droite et si simple, qui en avait marqué les premiers pas, un à un. Tout avançait sur le plan donné par Sieyès¹, d'un mouvement majestueux, pacifique et ferme, comme la loi.

La loi seule allait régner ; après tant de siècles d'arbitraire et de caprice, le temps arrivait où personne n'aurait raison contre la raison.

Qu'ils s'assemblent donc, qu'ils s'ouvrent, ces redoutés Etats généraux ! Ceux qui les ont convoqués, et qui maintenant voudraient qu'on n'en eût parlé jamais, n'y peuvent rien faire. C'est un Océan qui monte ; des causes infinies, profondes, agissant du fond des siècles, en soulèvent la masse grondante... Opposez-lui, je vous prie, toutes les armées du monde, ou bien le doigt d'un enfant, il n'en fait pas la différence... Dieu le pousse, la justice tardive, l'expiation du passé, le salut de l'avenir !²

GUIZOT (FRANÇOIS)

Né à Nîmes en 1787, mort à Paris en 1874.

Le fondateur et le plus grand représentant de l'école dite philosophique. Penseur profond, malgré son doctrinarisme un peu étroit, Guizot a voulu étudier les idées qui se dégagent des faits, pour en tirer une philosophie de l'histoire. On peut contester certaines de ses conclusions ; mais ses jugements sont en général assez impartiaux. C'est dans la politique militante qu'il fut aveuglé par l'esprit de parti ; dans ses ouvrages, il a plus d'objectivité sereine.

La mort de Cromwell³.

A ces perplexités de ceux qui l'entouraient, Cromwell ne prenait plus aucune part : les affaires du monde, les questions de la politique,

¹ Célèbre homme politique français (1748-1836), auteur du prophétique pamphlet *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* Il rédigea plus tard la constitution de l'an VIII.

² Principaux ouvrages historiques de Michelet : *Précis d'histoire moderne* (1828) ; *Histoire de France, Moyen-âge, Temps modernes, Révolution* (1833-1867). Autres ouvrages d'un grand charme poétique : *L'Oiseau* (1856) ; *L'Insecte* (1857) ; *la Mer* (1861) ; *la Montagne* (1868). — Lire : Taine, *Essais de critique et d'histoire* (1866) ; *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1880) ; F. Corréard, *Michelet* (1887) ; Gabriel Monod, *Renan, Taine, Michelet* (1894) ; Fauguet, Lanson, op. cit.

³ Extrait de *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre*, l'un des meilleurs ouvrages de Guizot.

les intérêts même des personnes qui lui tenaient de plus près s'éloignaient et s'évanouissaient à mesure qu'il sortait de l'arène de la vie ; son âme se repliait sur elle-même, et retrouvait, en avançant vers les mystères de l'avenir éternel, d'autres pensées, d'autres perplexités que celles qui s'agitaient autour de son lit. La foi religieuse de Cromwell avait bien peu gouverné sa conduite ; les combinaisons, les passions, les nécessités terrestres s'étaient emparées de lui ; il s'y était adonné avec un emportement cynique, décidé à réussir, à grandir, à dominer à tout prix ; le chrétien avait disparu devant le politique révolutionnaire et despote ; mais en disparaissant, il n'avait point péri : les croyances chrétiennes étaient restées au fond de cette âme chargée de mensonges et d'attentats ; quand vint l'épreuve suprême, elles reparurent, et selon la belle expression de l'archevêque Tillotson, en présence de la mort, « l'enthousiasme religieux de Cromwell prit le dessus sur son hypocrisie. » Le 2 septembre, après un violent accès de fièvre qui l'avait jeté dans le délire, il était rentré en pleine possession de ses sens ; ses chapelains étaient assis auprès de lui : « Dites-moi, » demanda-t-il à l'un d'entre eux, « est-il possible de déchoir de l'état de grâce ? » — « Ce n'est pas possible, » répondit le chapelain. — En ce cas, je suis tranquille, » dit Cromwell, « car je sais que j'ai été une fois en état de grâce. » Il se retourna, et se mit, à haute voix, en prière : « Seigneur, dit-il, je suis une misérable créature... ; tu » as fait de moi, indigne, un instrument pour ton service ; ce peuple » souhaite que je vive ; ils croient que cela vaut mieux pour eux et » tournerait à ta gloire. D'autres ont envie que je meure. Seigneur, » pardonne-leur à tous, et de quelque façon que tu disposes de moi, » accorde-leur tes bénédictions... ; donne-leur le repos, et à moi aussi, » pour l'amour de Jésus-Christ, auquel, comme à toi et au Saint-Esprit, soient honneur et gloire à toujours ! Amen ! »

À cet élan de piété succéda un état de torpeur qui se prolongea jusqu'à la fin du jour. Quand la nuit vint, une forte agitation saisit Cromwell ; il parlait, mais à voix basse et entrecoupée, n'achevant pas ses idées ni ses paroles : « Vraiment Dieu est bon ; il ne me... Dieu est bon... Je voudrais vivre pour le service de Dieu et de son peuple ; mais ma tâche est accomplie ; Dieu sera avec son peuple. » On lui offrit quelque chose à boire, en l'engageant à dormir : « Je ne veux ni boire ni dormir ; je ne pense qu'à me hâter, car il faut que je parte. » Le jour se levait ; c'était le 3 septembre, son jour heureux, avait-il dit souvent, l'anniversaire de ses victoires de Dunbar et de Worcester. Par une coïncidence étrange, la nuit qui venait de finir avait été très ora-

geuse ; une tempête violente causa, sur terre et sur mer, beaucoup de désastres. Cromwell retomba dans une apathie dont il ne sortit plus ; entre trois et quatre heures de l'après-midi, ayant, depuis quelque temps déjà, perdu toute connaissance, il poussa un profond soupir ; les assistants s'approchèrent de son lit ; il venait d'expirer.

A cette nouvelle, un frémissement universel, bien que très divers, circula dans toute l'Angleterre. Cavaliers et Républicains, Episcopaux et Presbytériens, Anabaptistes et Niveleurs, tous les ennemis de Cromwell respirèrent, comme des prisonniers délivrés ; mais ils ne remuèrent point. Ils firent plus : ils continrent leur joie. L'armée et l'inquiétude publique leur imposaient. Officiers et soldats se montraient dévoués à leur général mort, et le public, n'ayant plus de maître, se demandait avec anxiété comment il aurait un gouvernement. Les douleurs de famille et les tristesses officielles parurent seules. Les unes étaient sincères, et les autres, par convenance et par calcul, se manifestèrent avec un grand éclat, croyant, par la pompe de leurs hommages envers le passé, s'assurer de l'avenir : « Le porteur de cette lettre, » écrivait le 7 septembre lord Faulconbridge à Henri Cromwell, donnera » à Votre Seigneurie les tristes détails de la mort de votre incomparable père, événement qui enlève à ces pauvres nations le plus grand » personnage et le plus grand instrument de bonheur public, non- » seulement de notre siècle, mais de tous les siècles. La nuit qui a » précédé sa mort, et pas plutôt, en présence de quatre ou cinq membres du Conseil, il a déclaré milord Richard son successeur ;... et » environ trois heures après sa mort (temps employé uniquement à » rédiger l'acte, non en hésitations et en disputes) le frère de Votre » Seigneurie, maintenant Son Altesse, a été proclamé Protecteur de » ces nations, avec la pleine adhésion du Conseil, de l'armée et de la » Cité... Pendant les jours où feu Son Altesse touchait à sa fin, la » consternation du peuple était inexprimable... S'il en était ainsi hors » de la famille, vous pouvez juger de ce qui se passait dans son sein. » Ma pauvre femme, je ne sais vraiment que faire d'elle ; quelquefois » elle semble se calmer ; mais elle tombe tout à coup dans un nouvel accès de désespoir ; son cœur est près de se briser, et je ne puis la » blâmer, car je sais ce qu'elle a perdu. » Le même messenger portait aussi à Henri Cromwell une lettre de Thurloe qui lui disait : « Il a plu » à Dieu de donner à Son Altesse votre frère un bien facile et paisible début dans son gouvernement : il n'y a pas un chien qui remue » la langue, tant est profond le calme où nous sommes. » Au sein de ce calme, les enthousiastes, pieusement adulateurs, qui avaient entouré

le lit de mort de Cromwell, élevaient seuls la voix, disant à ses amis et à ses serviteurs désolés : « Cessez de pleurer ; vous avez bien plutôt » raison de vous réjouir ; il était votre Protecteur ici-bas ; il sera pour » vous un Protecteur bien plus puissant, maintenant qu'il est assis, » avec Christ, à la droite de Dieu. »

Plus de deux mois après ces explosions de douleur et d'enthousiasme domestiques, le 23 novembre 1658, les obsèques du Protecteur furent célébrées dans l'église de l'abbaye de Westminster, avec une pompe qui surpassa tout ce qu'on avait jamais fait en Angleterre pour les funérailles des rois. Quoique le corps eût été embaumé, sa prompte décomposition avait obligé à l'ensevelir sans cérémonie peu de jours après la mort. Un magnifique catafalque fut érigé le 26 septembre à Somerset-House, dans la quatrième salle d'un grand appartement tendu d'abord en velours noir, puis en velours cramoisi ; et l'effigie du protecteur y demeura plus de six semaines exposée aux regards d'une foule immense qui venait chaque jour la visiter. On avait consulté, pour régler l'ordre de ces cérémonies, non seulement les souvenirs nationaux, mais le savoir des hommes versés dans l'étude des pompes royales, au sein des grandes monarchies du continent. L'un d'entre eux, M. Kinnersley, indiqua les obsèques du plus catholique des monarques, de Philippe II, roi d'Espagne, comme les plus dignes d'être reproduites à l'honneur du Protecteur du protestantisme européen. Son conseil fut suivi ; et, à soixante ans d'intervalle¹, Philippe II et Cromwell, au moment de paraître devant Dieu, ont reçu, au milieu du même éclat funèbre, les mêmes témoignages du pieux respect des nations.

Cromwell mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au-delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême, car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châtié la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il domine avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa

¹ Philippe II était mort le 3 septembre 1598.

conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées. Et dans le cours de cette carrière si forte et si changeante, incessamment en butte à toute sorte d'ennemis et de complots, Cromwell eut de plus cette faveur du sort que jamais sa vie ne fut effectivement attaquée ; le souverain contre lequel était écrit le pamphlet, *Tuer n'est pas assassiner*, ne se vit jamais en face d'un assassin. Le monde n'a point connu d'exemple de succès à la fois si constants et si contraires, ni d'une fortune si invariablement heureuse au milieu de tant de luttes et de périls.

Pourtant Cromwell mourut triste. Triste, non seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fût son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère, comme lui-même ici-bas, suffît à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites, il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convint, la monarchie avec le Parlement. Et en même temps ambitieux au-delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein. Ses attentats lui avaient créé des obstacles que ni son prudent génie ni sa persévérante volonté ne purent surmonter ; et comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuart.

Dieu n'accorde pas aux grands hommes, qui ont posé dans le désordre les fondements de leur grandeur, le pouvoir de régler, à leur gré et pour des siècles, même selon leurs meilleurs désirs, le gouvernement des nations.

Cromwell, Guillaume III et Washington ¹.

Trois grands hommes, Cromwell, Guillaume III et Washington, restent dans l'histoire comme les chefs et les représentants de ces crises souveraines qui ont fait le sort de deux grandes nations. Par l'étendue et l'énergie des talents, Cromwell est peut-être, entre les trois, le plus éminent : il avait l'esprit merveilleusement prompt,

¹ Intéressant parallèle qui permet de juger la manière philosophique de Guizot et ses opinions politiques.

ferme, juste, souple, inventif, et une vigueur de caractère qu'aucun obstacle ne rebutait, qu'aucune lutte ne lassait, qui poursuivait ses desseins avec une ardeur et une patience également inépuisables, tour à tour par les voies les plus détournées et les plus lentes, ou par les plus brusques et les plus hardies. Il excellait pareillement à gagner ou à dominer les hommes dans les relations personnelles et intimes, à organiser et à conduire une armée ou un parti. Il avait l'instinct de la popularité et le don de l'autorité, et il sut, avec la même audace, déchaîner et dompter les factions. Mais, né dans le sein d'une révolution, et porté de secousse en secousse au pouvoir suprême, son génie était et demeura toujours essentiellement révolutionnaire ; il avait appris à connaître les nécessités de l'ordre et du gouvernement ; il n'en savait ni respecter ni pratiquer les lois morales et permanentes. Que ce fût le tort de sa nature ou le vice de sa situation, il manquait de règle et de sérénité dans l'exercice du pouvoir, recourait sur-le-champ aux moyens extrêmes comme un homme toujours assailli par des périls mortels, et perpétuait ou aggravait, par la violence des remèdes, les maux violents qu'il voulait guérir. La fondation d'un gouvernement est une œuvre qui exige des procédés plus réguliers et plus conformes aux lois éternelles de l'ordre moral. Cromwell put asservir la révolution qu'il avait faite, et ne parvint point à la fonder.

Moins puissants peut-être par les dons naturels, Guillaume III et Washington ont réussi dans l'entreprise où Cromwell a échoué ; ils ont fixé le sort et fondé le gouvernement de leur patrie. C'est que, au milieu même d'une révolution, ils n'ont jamais accepté ni pratiqué la politique révolutionnaire ; ils n'ont jamais recherché ni subi cette situation fatale d'avoir d'abord les violences anarchiques pour marche-pied, puis les violences despotiques pour nécessité de leur pouvoir. Ils se sont trouvés, ou se sont placés eux-mêmes, dès leurs premiers pas, dans les voies régulières et dans les conditions permanentes du gouvernement. Guillaume était un prince ambitieux ; il est puéril de croire que, jusqu'à l'appel qui lui fut adressé de Londres en 1688, il fût resté étranger au désir de monter sur le trône d'Angleterre, et au travail depuis longtemps entrepris pour l'y porter. Guillaume suivait pas à pas les progrès de ce travail, sans en accepter la complicité, mais sans en repousser le but, sans y encourager, mais en en protégeant les auteurs. Son ambition avait en même temps ce caractère qu'elle s'attachait au triomphe d'une cause grande et juste, la cause de la liberté religieuse et de l'équilibre européen. Jamais homme n'a fait, plus que Guillaume, d'un grand dessein politique, la pensée et le but unique de

sa vie. Il avait la passion de l'œuvre qu'il accomplissait, et sa propre grandeur n'était pour lui qu'un moyen. Dans ses perspectives de la couronne d'Angleterre, il ne tenta point de réussir par la violence et le désordre ; il avait l'esprit trop haut et trop bien réglé pour ne pas connaître le vice incurable de tels succès, et pour en accepter le joug. Mais quand la carrière lui fut ouverte par l'Angleterre elle-même, il ne s'arrêta point devant les scrupules de l'homme privé ; il voulait que sa cause triomphât et recueillir l'honneur de son triomphe. Glorieux mélange d'habileté et de foi, d'ambition et de dévouement.

Washington n'avait pas d'ambition ; sa patrie eut besoin de lui ; il devint grand pour la servir, par devoir plutôt que par goût, et quelque fois même avec un pénible effort. Les épreuves de la vie publique lui étaient amères ; il préférait l'indépendance de la vie privée et le repos de l'âme à l'exercice du pouvoir. Mais il accepta sans hésiter la tâche que lui imposait son pays ; et, en l'accomplissant, il ne se permit, envers son pays ni envers lui-même, aucune complaisance pour en alléger le fardeau. Né pour gouverner, quoi qu'il y prit peu de plaisir. il disait au peuple américain ce qu'il croyait vrai, et maintenait, en le gouvernant, ce qu'il croyait sage avec une fermeté aussi inébranlable que simple, et un sacrifice de la popularité d'autant plus méritoire qu'il n'en était point dédommagé par les joies de la domination. Serviteur d'une république naissante, où l'esprit démocratique prévalait, il obtint sa confiance et assura son triomphe en soutenant ses intérêts contre ses penchants, et en pratiquant cette politique à la fois modeste et sévère, réservée et indépendante, qui ne semble appartenir qu'au chef d'un sénat aristocratique placé à la tête d'un Etat ancien. Succès rare, et qui fait un égal honneur à Washington et à son pays.

Soit qu'on regarde à la destinée des nations, ou à celle des grands hommes, qu'il s'agisse d'une monarchie ou d'une république, d'une société aristocratique ou démocratique, la même lumière brille dans les faits ; le succès définitif ne s'obtient qu'au nom des mêmes principes et par les mêmes voies. L'esprit révolutionnaire est fatal aux grandeurs qu'il élève comme à celles qu'il renverse. La politique qui conserve les Etats est aussi la seule qui termine et fonde les révolutions ¹.

¹ Principaux ouvrages de Guizot : *Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1827-1828) ; *Histoire de la civilisation en Europe* ; *Histoire de la civilisation en France* (1828-1830). — Lire : Taine, *Essais de critique et d'histoire* (1866) ; E. Faguet, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle* ; A. Bardoux, *Guizot* (1894).

THIERS (ADOLPHE)

Né à Marseille en 1797, mort à Saint-Germain en 1877.

En histoire, il représente cette école réaliste, qui expose les faits bourgeoisement, sans aucune visée artistique ou philosophique. Pourtant cet historien terre à terre contribua puissamment à créer la légende napoléonienne et, par là, exerça une énorme action sur son pays qu'il grisa de chauvinisme impérialiste. A la fin de sa vie il dut réparer, comme homme d'Etat, le mal qu'il avait fait comme historien, et ce fut sa plus belle œuvre. Son histoire, monument considérable malgré ses lacunes et ses inégalités, devra être revue en partie ; elle renferme cependant des chapitres très remarquables. Le grand mérite de Thiers comme écrivain, c'est sa parfaite clarté ; il ne possède malheureusement pas les autres qualités des grands stylistes.

Conquête de l'Égypte par Bonaparte ¹.

L'Égypte était donc une véritable féodalité, comme celles de l'Europe dans le moyen-âge ; elle présentait à la fois un peuple conquis, une milice conquérante en révolte contre son souverain ; enfin une ancienne classe abrutie, au service et aux gages du plus fort.

Deux beys supérieurs aux autres dominaient en ce moment l'Égypte. L'un, Ibrahim-Bey, riche, astucieux, puissant ; l'autre, Mourad-Bey, intrépide, vaillant et plein d'ardeur. Ils étaient convenus d'une espèce de partage d'autorité, par lequel Ibrahim-Bey avait les attributions civiles, et Mourad-Bey les attributions militaires. Celui-ci était chargé des combats ; il y excellait, et il avait l'affection des mameluks, tous dévoués à sa personne.

Bonaparte, qui au génie de capitaine savait unir le tact et l'adresse du fondateur, et qui avait d'ailleurs administré assez de pays conquis pour s'en être fait un art particulier, jugea sur-le-champ la politique qu'il avait à suivre en Égypte. Il fallait d'abord arracher cette contrée à ses véritables maîtres, c'est-à-dire aux mameluks ². C'était cette classe qu'il fallait combattre et détruire par les armes et la politique. D'ailleurs on avait des raisons à faire valoir contre eux, car ils n'avaient cessé de maltraiter les Français. Quant à la Porte, il fallait paraître ne pas attaquer sa souveraineté, et affecter au contraire de la

¹ Extrait de *l'Histoire de la Révolution*.

² Esclaves achetés en Circassie et organisés en milice par les 24 beys, leurs maîtres ; ils comprenaient 12 000 cavaliers.

respecter. Telle qu'elle était devenue, cette souveraineté était peu importante. On pouvait traiter avec la Porte, soit pour la cession de l'Égypte, en lui faisant certains avantages ailleurs, soit pour un partage d'autorité qui n'aurait rien de fâcheux ; car en laissant le pacha au Caire comme il y avait été jusqu'ici, et en héritant de la puissance des mameluks, on n'avait pas grand'chose à regretter. Quant aux habitants, il fallait, pour se les attacher, gagner la véritable population, c'est-à-dire celle des Arabes. En respectant les cheiks¹, en caressant leur vieil orgueil, en augmentant leur pouvoir, en flattant un désir secret qu'on trouvait en eux, comme on l'avait trouvé en Italie, comme on le trouve partout, celui du rétablissement de l'antique patrie, de la patrie arabe, on était assuré de dominer le pays et de se l'attacher entièrement. Bien plus, en ménageant les propriétés et les personnes, chez un peuple qui était habitué à regarder la conquête comme donnant droit de meurtre, de pillage et de dévastation, on allait causer une surprise des plus avantageuses à l'armée française, et si, en outre, on respectait les femmes et le prophète, la conquête des cœurs était aussi assurée que celle du sol.

Bonaparte se conduisit d'après ces errements aussi justes que profonds. Doué d'une imagination tout orientale, il lui était facile de prendre le style solennel et imposant qui convenait à la race arabe. Il fit des proclamations qui étaient traduites en arabe et répandues dans le pays. Il écrivit au pacha : « La république française s'est » décidée à envoyer une puissante armée pour mettre fin aux brigandages des beys d'Égypte, ainsi qu'elle a été obligée de le faire plusieurs fois dans ce siècle contre les beys de Tunis et d'Alger. Toi, » qui devrais être le maître des beys, et que cependant ils tiennent » au Caire sans autorité et sans pouvoir, tu dois voir mon arrivée avec » plaisir. Tu es sans doute déjà instruit que je ne viens point pour » rien faire contre le Coran ni le sultan. Tu sais que la nation française est la seule et unique alliée que le sultan ait en Europe. Viens » donc à ma rencontre, et maudis avec moi la race impie des beys. » S'adressant aux Égyptiens, Bonaparte leur adressait ces paroles : « Peuples d'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre » religion. Ne le croyez pas ; répondez que je viens vous restituer vos » droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les mameluks, Dieu, son prophète et le Coran. » Parlant de la tyrannie des mameluks, il disait : « Y a-t-il une belle terre ? elle appartient aux

¹ Grands chefs, appartenant à la classe des nobles, à la fois civils et religieux.

» mameluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison ? cela appartient aux mameluks. Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple, et il a ordonné que l'empire des mameluks finit. » Parlant des sentiments des Français, il ajoutait : « Nous aussi, nous sommes de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans ? Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! Ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! Ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mameluks et combattront contre nous ! Il n'y aura pas d'espérance pour eux, ils périront. »

Bonaparte dit à ses soldats : « Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

» Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens. Ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et pour les évêques. Ayez pour les cérémonies que prescrit le Coran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer. Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes autrement que nous. Souvenez-vous que, dans tous les pays, celui qui viole est un lâche.

» La première ville que nous rencontrerons a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Sur-le-champ, Bonaparte fit ses dispositions pour établir l'autorité française à Alexandrie, pour quitter ensuite le Delta et s'emparer du Caire, capitale de toute l'Egypte. On était en juillet, le Nil allait inonder les campagnes. Il voulait arriver au Caire avant l'inondation

et employer le temps qu'elle durerait à faire son établissement. Il ordonna que tout demeurât dans le même état à Alexandrie, que les exercices religieux continuassent, que la justice fût rendue comme avant par les cadis. Il voulut succéder seulement aux droits des mame-luks et établir un commissaire pour percevoir les impôts accoutumés. Il fit former un divan, ou conseil municipal, composé des cheiks et des notables d'Alexandrie, afin de les consulter sur toutes les mesures que l'autorité française aurait à prendre. Il laissa trois mille hommes en garnison à Alexandrie et en donna le commandement à Kléber, que sa blessure devait, pour un mois ou deux, condamner à l'inaction. Il chargea un jeune officier du plus rare mérite, et qui promettait un grand ingénieur à la France, de mettre Alexandrie en état de défense et d'y faire pour cela les travaux nécessaires. C'était le colonel Crétin, qui, à peu de frais et en peu de temps, exécuta à Alexandrie des travaux superbes. Bonaparte donna ensuite des ordres pour mettre la flotte à l'abri. C'était une question de savoir si les gros vaisseaux pourraient entrer dans le port d'Alexandrie. Une commission de marins fut chargée de sonder le port et de faire un rapport. En attendant, la flotte fut mise à l'ancre dans la rade d'Aboukir. Bonaparte ordonna à Brueys de faire promptement décider la question et de se rendre à Corfou s'il était reconnu que les vaisseaux ne pouvaient pas entrer dans Alexandrie.

Après avoir vaqué à ces soins, il fit ses dispositions pour se mettre en marche. Une flottille considérable chargée de vivres, d'artillerie, de munitions et de bagages, dut longer la côte jusqu'à l'embouchure de Rosette, entrer dans le Nil et le remonter en même temps que l'armée française. Il se mit ensuite en marche avec le gros de l'armée qui, privée des deux garnisons laissées à Malte et Alexandrie, était forte de trente mille hommes à peu près. Il avait ordonné à sa flottille de se rendre à la hauteur de Ramanieh, sur les bords du Nil. Là il se proposait de la joindre et de remonter le Nil parallèlement avec elle, afin de sortir du Delta et d'arriver dans la moyenne Egypte ou Bahireh. Pour aller d'Alexandrie à Ramanieh, il y avait deux routes : l'une à travers les pays habités, le long de la mer et du Nil ; l'autre plus courte et à vol d'oiseau, mais à travers le désert de Damanhour. Bonaparte n'hésita pas et prit la plus courte. Il lui importait d'arriver promptement au Caire. Desaix marchait avec l'avant-garde ; le corps de bataille suivait à quelques lieues de distance. On s'ébranle le 18 messidor (6 juillet). Quand les soldats se virent engagés dans cette plaine sans borne, avec un sable mouvant sous les pieds, un ciel brûlant sur la

tête, point d'eau, point d'ombre, n'ayant pour reposer leurs yeux que de rares bouquets de palmiers, ne voyant d'êtres vivants que de légères troupes de cavaliers arabes, qui paraissaient et disparaissaient à l'horizon, et quelquefois se cachaient derrière des dunes de sable pour égorger les trainards, ils furent remplis de tristesse. Déjà le goût du repos leur était venu, après les longues et opiniâtres campagnes d'Italie. Ils avaient suivi leur général dans une contrée lointaine, parce que leur foi en lui était aveugle, parce qu'on leur avait annoncé une terre promise, de laquelle ils reviendraient assez riches pour acheter chacun un champ de six arpents. Mais quand ils virent ce désert, le mécontentement s'en mêla et alla même jusqu'au désespoir. Ils trouvaient tous les puits qui, de distance en distance, jalonnent la route du désert, détruits par les Arabes. A peine y restait-il quelques gouttes d'une eau saumâtre et très insuffisante pour étancher leur soif. On leur avait annoncé qu'ils trouveraient à Damanhour des soulagements; ils n'y rencontrèrent que de misérables huttes et ne purent s'y procurer ni pain ni vin, mais seulement des lentilles en assez grande abondance et un peu d'eau. Il fallut s'enfoncer de nouveau dans le désert. Bonaparte vit les braves Lannes et Murat eux-mêmes saisir leur chapeau, le jeter sur le sable, le fouler aux pieds. Cependant il imposait à tous; sa présence commandait le silence et faisait quelquefois renaître la gaieté. Les soldats ne voulaient pas lui imputer leurs maux; ils s'en prenaient à ceux qui trouvaient un grand plaisir à observer le pays. Voyant les savants s'arrêter pour examiner les moindres ruines, ils disaient que c'était pour eux qu'on était venu, et s'en vengeaient par des bons mots à leur façon. Caffarelli surtout, brave comme un grenadier, curieux comme un érudit, passait à leurs yeux pour l'homme qui avait trompé le général, et qui l'avait entraîné dans ce pays lointain. Comme il avait perdu une jambe sur le Rhin, ils disaient : *il se moque de ça, lui, il a un pied en France !* Cependant, après de cruelles souffrances, supportées d'abord avec humeur, puis avec gaieté et courage, on arriva sur les bords du Nil le 22 messidor (10 juillet), après une marche de quatre jours. A la vue du Nil et de cette eau si désirée, les soldats s'y précipitèrent et, en se baignant dans ses flots, oublièrent toutes leurs fatigues. La division Desaix qui, de l'avant-garde était passée à l'arrière-garde, vit galoper devant elle deux ou trois centaines de mameluks, qu'elle dispersa avec quelques volées de mitraille. C'étaient les premiers qu'on eût vus. Ils annonçaient la prochaine rencontre de l'armée ennemie. Le brave Mourad-Bey, en effet, ayant été averti, réunissait toutes ses forces autour du Caire. En attendant leur réunion, il vulti-

geait avec un millier de chevaux autour de notre armée, afin d'observer sa marche.

L'armée attendit à Ramanieh l'arrivée de la flottille ; elle se reposa jusqu'au 25 messidor (13 juillet), et en partit le même jour pour Chébreïss. Mourad-Bey nous y attendait avec ses mameluks. La flottille, qui était partie la première, et qui avait devancé l'armée, se trouva engagée avant de pouvoir être soutenue. Mourad-Bey en avait une aussi, et du rivage il joignait son feu à celui de ses *djermes* (vaisseaux légers égyptiens). La flottille française eut à soutenir un combat des plus rudes. L'officier de marine Perrée, qui la commandait, déploya un rare courage ; il fut soutenu par les cavaliers qui étaient arrivés démontés en Egypte, et qui, en attendant de s'équiper aux dépens des mameluks, étaient transportés par eau. On prit deux chaloupes canonnières à l'ennemi, et on le repoussa. L'armée arriva dans cet instant ; elle se composait de cinq divisions. Elle n'avait pas encore combattu contre ces singuliers ennemis. A la rapidité, au choc des chevaux, aux coups de sabre, il fallait opposer l'immobilité du fantassin, sa longue baïonnette et des masses faisant front de tous côtés. Bonaparte forma ses cinq divisions en cinq carrés, au milieu desquels on plaça les bagages et l'état-major. L'artillerie était aux angles. Les cinq divisions se flanquaient les unes les autres. Mourad-Bey lança sur ces citadelles vivantes mille ou douze cents cavaliers intrépides qui, se précipitant à grands cris et de tout le galop de leurs chevaux, déchargeant leurs pistolets, puis tirant leurs redoutables sabres, vinrent se jeter sur le front des carrés. Trouvant partout une haie de baïonnettes et un feu terrible, ils flottaient autour des rangs français, tombaient devant eux, ou s'échappaient dans la plaine de toute la vitesse de leurs chevaux. Mourad, après avoir perdu deux ou trois cents de ses plus braves cavaliers, se retira pour gagner le sommet du Delta et aller nous attendre à la hauteur du Caire, à la tête de toutes ses forces.

Ce combat suffit pour familiariser l'armée avec ce nouveau genre d'ennemis et pour suggérer à Bonaparte la tactique qu'il fallait employer avec eux. On s'achemina sur le Caire. La flottille se tenait sur le Nil à la hauteur de l'armée. On marcha sans relâche pendant les jours suivants. Les soldats eurent de nouvelles souffrances à essayer, mais ils longeaient le Nil et pouvaient s'y baigner tous les soirs. La vue de l'ennemi leur avait rendu leur ardeur. « Ces soldats, déjà un peu dégoûtés des fatigues, comme il arrive toujours quand on a assez de gloire, je les trouvai, dit Bonaparte, toujours admirables au feu. » Pendant les marches, l'humeur revenait souvent et, après l'humeur, des

plaisanteries. Les savants commençaient à inspirer beaucoup de respect par le courage qu'on leur voyait déployer : Monge et Bertholet, sur la flottille, avaient montré à Chébreïss un courage héroïque. Les soldats, tout en faisant des plaisanteries, étaient pleins d'égards pour eux. Ne voyant pas paraître cette capitale du Caire, si vantée comme une des merveilles de l'Orient, ils disaient qu'elle n'existait pas, ou bien que ce serait comme à Damanhour, une réunion de huttes. Ils disaient encore qu'on avait trompé ce pauvre général, qu'il s'était laissé déporter comme *un bon enfant*, lui et ses compagnons de gloire. Le soir, quand on s'était reposé, les soldats qui avaient lu ou entendu débiter les contes des Mille et une Nuits, les répétaient à leurs camarades et on se promettait des palais magnifiques et resplendissants d'or. En attendant, on était toujours privé de pain, non que le blé-manquât, on en trouvait partout au contraire ; mais on n'avait ni moulin, ni four. On mangeait des lentilles, des pigeons, et un melon d'eau exquis, connu dans les pays méridionaux sous le nom de *pastèque*. Les soldats l'appelaient *sainte pastèque*.

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie de ses mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des armes et qu'on obligeait de se battre derrière les retranchements. Il avait rassemblé aussi quelques mille janissaires ou spahis, dépendants du pacha qui, malgré la lettre de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de ses oppresseurs. Mourad-Bey avait fait des préparatifs de défense sur les bords du Nil. La grande capitale du Caire se trouve sur la rive droite du fleuve. C'était sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la gauche, que Mourad-Bey avait placé son camp, dans une longue plaine qui s'étendait entre le Nil et les pyramides de Giseh, les plus hautes de l'Égypte. Voici quelles étaient ses dispositions. Un gros village, appelé Embabeh, était adossé au fleuve. Mourad-Bey y avait ordonné quelques travaux, conçus et exécutés avec l'ignorance turque. C'était un simple boyau qui environnait l'enceinte du village, et des batteries immobiles, dont les pièces, n'étant pas sur affût de campagne, ne pouvaient être déplacées. Tel était le camp retranché de Mourad-Bey. Il y avait placé ses vingt-quatre mille fellahs et janissaires, pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs derrière les murailles. Ce village, retranché et appuyé au fleuve, formait sa droite. Ses mameluks, au nombre de dix mille cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le fleuve et les pyramides. Quelques mille cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des ma-

meluks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides et les mameluks. Le collègue de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec un millier de mameluks, avec ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire et à se réfugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de djermes couvraient le Nil et portaient toutes les richesses des mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys attendaient Bonaparte.

Le 3 thermidor (21 juillet 1798), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, et au-delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à droite, dans le désert, les gigantesques pyramides dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides : *Songez*, s'écria-t-il, *songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent !* On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait grandir les pyramides, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreiss, était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Régnier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua formait le centre; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte qui, depuis le combat de Chébreiss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en peloton, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait

¹ La répétition de cet *on voyait* est ici inutile et rend la phrase lourde.

que ses impétueux soldats d'Italie, habitués à marcher au pas de marche, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeh. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeh. Son intention était de séparer les mameluks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil et de n'attaquer Embabeh qu'après s'être défait d'eux. Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Régulier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeh, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille mameluks pour appuyer Embabeh, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans des palmiers, n'était pas encore formé lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ et fut prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs et galopaient autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Régulier qui venait après. Accueillie

par le même feu, elle revint vers le point d'où elle était partie, mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua que Bonaparte avait portée vers le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des Pyramides ; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion. Dès cet instant le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sous le feu des retranchements, et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent ; les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même instant, les mameluks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté et en abattirent un grand nombre. Les uns se jetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême ; les autres, fuyant dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent vivement Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Beaucoup se noyèrent ; mais comme les Egyptiens sont excellents nageurs, le plus grand nombre d'entre eux parvint à se sauver. La journée était finie. Les Arabes, qui étaient près des pyramides et qui attendaient une victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les débris de la cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Egypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbeys, pour se retirer en Syrie. Les mameluks mirent aussitôt le feu aux djermes qui portaient leurs richesses. Cette proie nous échappa, et nos soldats virent pendant toute la nuit des flammes dévorer un riche butin.

Bonaparte plaça son quartier général à Giseh, sur les bords du Nil, où Mourad-Bey avait une superbe habitation. On trouva, soit à Giseh, soit à Embabeh, des provisions considérables, et nos soldats purent se dédommager de leurs longues privations. Ils trouvèrent des vignes couvertes de magnifiques raisins dans les jardins de Giseh, et les eurent bientôt vendangées. Mais ils firent sur le champ de bataille un butin d'une autre espèce : c'étaient des châles magnifiques, de belles armes, des chevaux, et des bourses qui renfermaient jusqu'à deux ou

trois cents pièces d'or ; car les mameluks portaient toutes leurs richesses avec eux. Ils passèrent la soirée, la nuit et le lendemain, à recueillir ces dépouilles. Cinq à six cents mameluks avaient été tués. Plus de mille étaient noyés dans le Nil. Les soldats se mirent à les pêcher pour les dépouiller, et employèrent plusieurs jours encore à ce genre de recherche.

La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés ; car si la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Cette capitale était dans un désordre extraordinaire. Elle renferme plus de trois cent mille habitants, et elle est remplie d'une populace féroce et abrutie, qui se livrait à tous les excès, et voulait profiter du tumulte pour piller les riches palais des beys. Malheureusement, la flottille française n'avait pas encore remonté le Nil, et nous n'avions pas le moyen de le traverser pour aller prendre possession du Caire. Quelques négociants français qui s'y trouvaient furent envoyés à Bonaparte par les cheiks, pour convenir de l'occupation de la ville. Il se procura quelques djerme pour envoyer un détachement qui rétablit la tranquillité, et mit les personnes et les propriétés à l'abri des fureurs de la populace. Il entra le surlendemain dans le Caire, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

A peine fut-il établi au Caire, qu'il se hâta d'employer la politique qu'il avait déjà suivie à Alexandrie, et qui devait lui attacher le pays. Il visita les principaux cheiks, les flatta, leur fit espérer le rétablissement de la domination arabe, leur promit la conservation de leur culte et de leurs coutumes, et réussit complètement à les gagner par un mélange de caresses adroites et de paroles imposantes, empreintes d'une grandeur orientale. L'essentiel était d'obtenir des cheiks de la mosquée de Jemil-Azar une déclaration en faveur des Français. C'était comme un bref du pape chez les chrétiens. Bonaparte y déploya tout ce qu'il avait d'adresse, et il y réussit complètement. Les grands cheiks firent la déclaration désirée, et engagèrent les Egyptiens à se soumettre à l'envoyé de Dieu, qui respectait le prophète, et qui venait venger ses enfants de la tyrannie des mameluks. Bonaparte établit au Caire un divan comme il avait fait à Alexandrie, composé des principaux cheiks et des plus notables habitants. Ce divan ou Conseil municipal devait lui servir à gagner l'esprit des Egyptiens, en les consultant, et à s'instruire par eux de tous les détails de l'administration

intérieure. Il fut convenu que dans toutes les provinces il en serait établi de pareils, et que ces divans particuliers enverraient des députés au divan du Caire, qui serait ainsi le grand divan national ¹.

SCRIBE (EUGÈNE)

Né à Paris en 1791, mort à Paris en 1861.

Le romantisme n'a produit qu'une forme de comédie vraiment remarquable, celle de Musset qui diffère notablement de celle de Scribe. Bien qu'ayant écrit en pleine période romantique, ce dernier, arrière-petit-fils bien dégénéré de Molière, a évolué parallèlement à l'école nouvelle ; il ne s'y rattache par aucun côté. C'est le représentant le plus caractéristique de cette secte littéraire, étroite et plate, qui lutta contre le romantisme et qu'on a appelée, bien à tort certes, l'*Ecole du bon sens*. Il fut le roi du vaudeville, le grand mécanicien des intrigues, des imbroglios, des quiproquos romanesques. Il n'y a dans son théâtre ni études de mœurs sérieuses, ni peintures de caractères, ni philosophie, ni thèses morales ; mais ses pièces plus ou moins vides sont admirablement agencées. Personne n'a su mieux que lui la technique théâtrale, l'art des préparations et des effets scéniques. Il faut l'avoir lu pour comprendre tout à fait le théâtre, de même qu'il est utile de connaître jusqu'aux chinoïseries de la grammaire pour savoir à fond le français.

Le verre d'eau ².

SCÈNE DE LA JALOUSIE.

La reine Anne aime, sans que celui-ci s'en doute, un jeune officier des gardes, Masham, que la duchesse de Marlborough, sa favorite, aime aussi secrètement. Elle vient d'apprendre la chose. Excitée par la jalousie, elle n'attend plus qu'une occasion pour renvoyer la toute puissante duchesse, qui jusqu'ici l'a dominée. Celle-ci, de son côté, a été informée par lord Bolingbroke, son ennemi politique, que Masham est aimé d'une très grande dame de la cour. Elle n'en connaît pas le nom, mais elle sait que la dame doit voir l'officier pour la première fois seule, le soir même ; pour lui confirmer le rendez-vous, elle lui demandera un verre d'eau. Bolingbroke n'a pas révélé le nom de la reine, parce-

¹ Œuvres de Thiers : *Histoire de la Révolution française*, 10 volumes (1823-1827) ; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 20 volumes (1845-1862). Lire : P. de Rémusat, A. Thiers (1889) ; Anatole France, *La vie littéraire* (1889) ; E. Zévort, Thiers (1892).

² Comédie politique (1810). Dans cette pièce, Scribe a voulu montrer que les grands événements historiques sont souvent produits par de fort petites causes, ce qui est d'une philosophie légèrement puérile. La pièce est du reste bien faite et très intéressante même à la lecture.

qu'il espère que la jalousie de la duchesse éclatera malgré elle quand elle l'apprendra, qu'elle se trahira et perdra la faveur de la souveraine, ce qui arrive en effet : Bolingbroke est vengé de tout le mal que lui a fait la favorite et ressaisit le pouvoir.

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine ! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy¹.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très bien !... (Apercevant Masham.) C'est lui !...

LA DUCHESSE

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigail...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment ?...

La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du Parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.

UN MEMBRE DU PARLEMENT

Oui, messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations avec la France sont rompues.

BOLINGBROKE

Vous croyez ?

UN MEMBRE DU PARLEMENT

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE

C'est inouï !

UN MEMBRE DU PARLEMENT

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur marquis de Torcy !

Étonnement général : tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.

¹ Ambassadeur de France à Londres.

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu.... nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde.

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté,
lui dit à demi-voix :

Je sais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah ! madame... que de bontés !...

LE MARQUIS DE TORCY, bas à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant la lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Cela va donc bien ?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère ¹...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine ?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Du parlement ou des ministres ?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile...

On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partenaires ?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez-vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercromby...

¹ Bolingbroke est partisan de la paix avec la France et combat la politique de Marlborough.

LA REINE.

Non ! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albermale.

LADY ALBERMALE.

Je remercie Votre Majesté !...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albermale.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne ?

LA REINE.

La troisième ? — Eh ! Eh ! mais... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) Monsieur l'ambassadeur...

Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, de même.

Qu'importe !

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra !

Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri et s'assied entre elle et lady Albermale. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur et passe du côté gauche.

BOLINGBROKE, près d'elle et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté ; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré ! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE.

En effet...

Elle veut faire un pas.

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham ! (Masham s'incline) je vous demanderai un verre d'eau !

LA DUCHESSE, poussant un cri et faisant un pas vers la reine.

O ciel !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi ! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cel emportement ?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS DE TORCY, voulant la calmer.

Madame la duchesse !

LADY ALBERMALE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc !... qu'ai-je oublié ?

LA DUCHESSE, troublée et cherchant à se remettre.

Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela !... (Se tournant vers la table de jeu.) Eh bien ! duchesse, donnez-le moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi !

BOLINGBROKE, à la duchesse à qui Masham présente le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah !...

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, madame... m'avez-vous entendue ? et ce droit réclamé avec tant d'insistance...

La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah ! vous êtes d'une maladresse...

Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite près de la reine.

LA DUCHESSE

C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence !

LA DUCHESSE, de même.

Après les services que je lui ai rendus...

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE

Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE

Je l'accepte !

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !...

LA REINE

Je ne vous retiens plus... Milords et mesdames, vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas à la duchesse.

Duchesse, il faut céder !...

LA DUCHESSE, à part, avec colère.

Jamais !... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu !
(Haut à la reine.) Encore un mot, madame !... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire ?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de Milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke ¹...

¹ Masham s'est battu secrètement en duel avec R. Bolingbroke et l'a tué.

BOLINGBROKE, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ M. Masham, que voici !

LA REINE, avec douleur.

Masham !... il serait vrai !...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, madame !...

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.
Je suis vengée !...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons !

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, Messieurs !¹

GUSTAVE FLAUBERT

Né à Rouen en 1821, mort à Croisset, près de Rouen, en 1880.

La période du second empire, qui vit la fin du romantisme, renferme des romanciers remarquables. Le plus connu est Flaubert. Ce romancier merveilleux, qui procède à la fois de Hugo et de Gautier, par l'imagination et le sens du pittoresque, changea complètement l'orientation de la littérature d'art et prépara le naturalisme. Il fit du roman, tout en y apportant ses qualités d'artiste romantique, une étude purement objective de la réalité, appliquant sa méthode même dans ses romans archéologiques. En lui se trouvent réunies les qualités des écoles opposées ; c'est pour cela qu'il est généralement considéré comme le plus grand romancier de la France.

Monsieur Homais².

Le soir que les époux Bovary devaient arriver à Yonville, madame veuve Lefrançois, la maîtresse de cette auberge, était si fort affairée,

¹ Principales pièces de Scribe : *Le Mariage de raison* (1826) ; *Bertrand et Raton* (1833) ; *La Calomnie* (1840) ; *Une chaîne* (1841) ; — Lire : Weiss, *Essai sur la littérature française* ; Brunetière, *Les époques du théâtre français* (1892) ; René Doumic, *De Scribe à Ibsen* (1893).

² Flaubert a créé en M. Homais un type immortel : le bourgeois bêtement voltairien, qui mange du prêtre et voit rouge quand il aperçoit une soutane ; c'est, en quelque sorte, la contre-partie du cléricale si bien dépeint par certains romanciers contemporains. Cet extrait donne une idée du roman moderne de Flaubert.

qu'elle suait à grosses gouttes en remuant ses casseroles. C'était le lendemain jour de marché dans le bourg. Il fallait d'avance tailler les viandes, vider les poulets, faire de la soupe et du café. Elle avait, de plus, le repas de ses pensionnaires, celui du médecin, de sa femme et de leur bonne ; le billard retentissait d'éclats de rire ; trois meuniers, dans la petite salle, appelaient pour qu'on leur apportât de l'eau-de-vie ; le bois flambait, la braise craquait, et, sur la longue table de la cuisine, parmi les quartiers de mouton cru, s'élevaient des piles d'assiettes qui tremblaient aux secousses du billot où l'on hachait des épinards. On entendait, dans la basse-cour, crier les volailles que la servante poursuivait pour leur couper le cou.

Un homme en pantoufles de peau verte, quelque peu marqué de petite vérole et coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée. Sa figure n'exprimait rien que la satisfaction de soi-même, et il avait l'air aussi calme dans la vie que le chardonneret suspendu au-dessus de sa tête, dans une cage d'osier : c'était le pharmacien Homais.

— Artémise ! criait la maîtresse d'auberge, casse de la bourrée, emplis les carafes, apporte de l'eau-de-vie, dépêche-toi ! Au moins, si je savais quel dessert offrir à la société que vous attendez ! Bonté divine ! les commis du déménagement recommencent leur tintamarre dans le billard ! Et leur charrette qui est restée sous la grande porte ! *L'Hiron-delle* est capable de la défoncer en arrivant ! Appelle Polyte pour qu'il la remise !... Dire que, depuis le matin, monsieur Homais, ils ont peut-être fait quinze parties et bu huit pots de cidre !... Mais ils vont me déchirer le tapis, continuait-elle en les regardant de loin, son écu-moire à la main.

— Le mal ne serait pas grand, répondit M. Homais, vous en achèteriez un autre.

— Un autre billard ! exclama la veuve.

— Puisque celui-là ne tient plus, madame Lefrançois ; je vous le répète, vous vous faites tort ! vous vous faites grand tort ! Et puis les amateurs, à présent, veulent des blouses étroites et des queues lourdes. On ne joue plus la bille ; tout est changé ! Il faut marcher avec son siècle ! Regardez Tellier, plutôt...

L'hôtesse devint rouge de dépit. Le pharmacien ajouta :

— Son billard, vous avez beau dire, est plus mignon que le vôtre ; et qu'on ait l'idée, par exemple, de monter une poule patriotique pour la Pologne ou les inondés de Lyon...

— Ce ne sont pas des gueux comme lui qui nous font peur ! inter-

rompit l'hôtesse en haussant ses grosses épaules. Allez ! allez ! monsieur Homais, tant que le *Lion d'or* vivra, on y viendra. Nous avons du foin dans nos bottes⁴, nous autres ! Au lieu qu'un de ces matins vous verrez le *Café français* fermé, et avec une belle affiche sur les auvents !... Changer mon billard, continuait-elle en se parlant à elle-même, lui qui m'est si commode pour ranger ma lessive et sur lequel, dans le temps de la chasse, j'ai mis coucher jusqu'à six voyageurs !... Mais ce lambin d'Hivert qui n'arrive pas !

— L'attendez-vous pour le dîner de vos messieurs ? demanda le pharmacien.

— L'attendre ? Et M. Binet, donc ! A six heures battant vous allez le voir entrer, car son pareil n'existe pas sur la terre pour l'exactitude. Il lui faut toujours sa place dans la petite salle ! On le tuerait plutôt que de le faire dîner ailleurs ! et dégoûté qu'il est ! et si difficile pour le cidre ! Ce n'est pas comme M. Léon ; lui, il arrive quelquefois à sept heures, sept heures et demie même ; il ne regarde seulement pas à ce qu'il mange. Quel bon jeune homme ! Jamais un mot plus haut que l'autre.

— C'est qu'il y a bien de la différence, voyez-vous, entre quelqu'un qui a reçu de l'éducation et un ancien carabinier qui est percepteur.

Six heures sonnèrent. Binet entra.

Il était vêtu d'une redingote bleue, tombant droit d'elle-même tout autour de son corps maigre, et sa casquette de cuir, à pattes nouées par des cordons sur le sommet de sa tête, laissait voir, sous la visière relevée, un front chauve, qu'avait déprimé l'habitude du casque. Il portait un gilet de drap noir, un col de crin, un pantalon gris et, en toute saison, des bottes bien cirées qui avaient deux renflements parallèles, à cause de la saillie de ses orteils. Pas un poil ne dépassait la ligne de son collier blond qui, contournant la mâchoire, encadrait comme la bordure d'une plate-bande sa longue figure terne dont les yeux étaient petits et le nez busqué. Fort à tous les jeux de cartes. bon chasseur et possédant une belle écriture, il avait chez lui un tour où il s'amusait à tourner des ronds de serviette dont il encombra sa maison, avec la jalousie d'un artiste et l'égoïsme d'un bourgeois.

Il se dirigea vers la petite salle ; mais il fallut d'abord en faire sortir les trois meuniers, et pendant tout le temps que l'on fut à mettre son

⁴ Gallicisme ayant le sens de « être riche. » Dans les campagnes françaises, les paysans pauvres mettent de la paille dans leurs sabots ou leurs souliers pour avoir plus chaud ; les plus aisés mettent du foin, qui coûte plus cher ; de là l'expression : avoir du foin dans ses bottes.

couvert, Binet resta silencieux à sa place, auprès du poêle ; puis il ferma la porte et retira sa casquette, comme d'usage.

— Ce ne sont pas les civilités qui lui useront la langue ! dit le pharmacien, dès qu'il fut seul avec l'hôtesse.

— Jamais il ne cause davantage, répondit-elle ; il est venu ici, la semaine dernière, deux voyageurs en drap, des garçons pleins d'esprit qui contaient le soir un tas de farces que j'en pleurais de rire ; eh bien ! il restait là comme une alose, sans dire un mot.

— Oui, fit le pharmacien, pas d'imagination, pas de saillies, rien de ce qui constitue l'homme de société !

— On dit pourtant qu'il a des moyens, objecta l'hôtesse.

— Des moyens ! répliqua M. Homais ; lui ! des moyens ? Dans sa partie, c'est possible, ajouta-t-il d'un ton plus calme.

Et il reprit :

— Ah ! qu'un négociant qui a des relations considérables, qu'un jurisconsulte, un médecin, un pharmacien soient tellement absorbés, qu'ils en deviennent fantasques et bourrus même, je le comprends ; on en cite des traits dans les histoires ! Mais, au moins, c'est qu'ils pensent à quelque chose. Moi, par exemple, combien de fois m'est-il arrivé de chercher ma plume sur mon bureau pour écrire une étiquette, et de trouver, en définitive, que je l'avais placée à mon oreille !

Cependant, madame Lefrançois alla sur le seuil regarder si l'*Hiron-delle* n'arrivait pas. Elle tressaillit. Un homme vêtu de noir entra tout à coup dans la cuisine. On distinguait, aux dernières lueurs du crépuscule, qu'il avait la figure rubiconde et le corps athlétique.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le curé ? demanda la maîtresse d'auberge, tout en atteignant sur la cheminée un des flambeaux de cuivre qui s'y trouvaient rangés en colonnade avec leurs chandelles ; voulez-vous prendre quelque chose ? un doigt de cassis, un verre de vin ?

L'ecclésiastique refusa fort civilement. Il venait chercher son parapluie, qu'il avait oublié l'autre jour au couvent d'Ernemont et, après avoir prié madame Lefrançois de le lui faire remettre au presbytère dans la soirée, il sortit pour se rendre à l'église, où l'on sonnait l'*Angelus*. Quand le pharmacien n'entendit plus sur la place le bruit de ses souliers, il trouva fort inconvenante sa conduite de tout à l'heure. Ce refus d'accepter un rafraîchissement lui semblait une hypocrisie des plus odieuses ; les prêtres godaillaient tous sans qu'on les vit, et cherchaient à ramener le temps de la dîme.

L'hôtesse prit la défense de son curé :

— Taisez-vous donc, monsieur Homais ! vous êtes un impie ! vous n'avez pas de religion !

Le pharmacien répondit :

— J'ai une religion, ma religion, et même j'en ai plus qu'eux tous, avec leurs mômeries et leurs jongleries ! J'adore Dieu, au contraire. Je crois en l'Être suprême, à un Créateur, quel qu'il soit, peu m'importe, qui nous a placés ici-bas pour y remplir nos devoirs de citoyen et de père de famille ; mais je n'ai pas besoin d'aller dans une église, baiser des plats d'argent et engraisser de ma poche un tas de farceurs qui se nourrissent mieux que nous ! Car on peut l'honorer aussi bien dans un bois, dans un champ, ou même en contemplant la voûte éthérée, comme les anciens. Mon Dieu, à moi, c'est le Dieu de Socrate, de Franklin, de Voltaire et de Béranger ! Je suis pour la *Profession de foi du vicaire savoyard* et les immortels principes de 89 !

Il se tut, cherchant des yeux un public autour de lui, car, dans son effervescence, le pharmacien un moment s'était cru en plein conseil municipal. Mais la maîtresse d'auberge ne l'écoutait plus ; elle tendait son oreille à un roulement éloigné. On distingua le bruit d'une voiture mêlé à un claquement de fers lâches qui battaient la terre, et l'*Hiron-delle* enfin s'arrêta devant la porte.

Le rapt du zaïmph ¹.

Mátho, l'un des chefs des Mercenaires révoltés contre Carthage, est entré dans le temple de Tanit et a volé le zaïmph de la déesse, manteau bleu, jaune et pourpre, constellé d'étoiles. Il espère ruiner ainsi la cité, auquel ce manteau sert pour ainsi dire de palladium.

Mátho se tenait derrière les balustres. Avec le zaïmph qui l'enveloppait, il semblait un dieu sidéral tout environné du firmament. Les esclaves s'allaient jeter sur lui. Salammbô les arrêta.

— N'y touchez pas ! C'est le manteau de la Déesse !

Elle s'était reculée dans un angle ; mais elle fit un pas vers lui, et, allongeant son bras nu :

— Malédiction sur toi qui as dérobé Tanit ! Haine, vengeance, massacre et douleur ! Que Gurzil, dieu des batailles, te déchire ! que Mastiman, dieu des morts, t'étouffe ! et que l'Autre, — celui qu'il ne faut pas nommer — te brûle !

¹ Extrait de *Salammbô*, le chef-d'œuvre descriptif de Flaubert, merveilleuse reconstitution de Carthage aux temps des mercenaires. Comparer ce morceau avec celui du *Roman de la Momie*, cité page 145.

Mátho poussa un cri comme à la blessure d'une épée. Elle répéta plusieurs fois : — Va-t'en ! va-t'en !

La foule des serviteurs s'écarta, et Mátho, baissant la tête, passa lentement au milieu d'eux ; mais à la porte il s'arrêta, car la frange du zaimph s'était accrochée à une des étoiles d'or qui pavaient les dalles. Il le tira brusquement d'un coup d'épaule, et descendit les escaliers.

... Le soleil s'était levé ; et, comme un lion qui s'éloigne, Mátho descendait les chemins, en jetant autour de lui des yeux terribles.

Une rumeur indécise arrivait à ses oreilles. Elle était partie du palais et elle recommençait au loin, du côté de l'Acropole. Les uns disaient qu'on avait pris le trésor de la République dans le temple de Moloch ; d'autres parlaient d'un prêtre assassiné. On s'imaginait ailleurs que les Barbares étaient entrés dans la ville.

Mátho, qui ne savait comment sortir des enceintes, marchait droit devant lui. On l'aperçut, alors une clameur s'éleva. Tous avaient compris ; ce fut une consternation, puis une immense colère.

Du fond de Mappales ¹, des hauteurs de l'Acropole, des catacombes, des bords du lac, la multitude accourut. Les patriciens sortaient de leurs palais, les vendeurs de leurs boutiques ; les femmes abandonnaient leurs enfants ; on saisit des épées, des haches, des bâtons ; mais l'obstacle qui avait empêché Salammbô les arrêta. Comment reprendre le voile ? Sa vue seule était un crime ; il était de la nature des Dieux et son contact faisait mourir.

Sur le péristyle des temples, les prêtres désespérés se tordaient les bras. Les gardes de la Légion galopèrent au hasard ; on montait sur les maisons, sur les terrasses, sur l'épaule des colosses et dans la mâture des navires. Il s'avavançait cependant, et à chacun de ses pas la rage augmentait, mais la terreur aussi. Les rues se vidaient à son approche, et ce torrent d'hommes qui fuyaient rejaillissait des deux côtés jusqu'au sommet des murailles. Il ne distinguait partout que des yeux grands ouverts comme pour le dévorer, des dents qui claquaient, des poings tendus, et les imprécations de Salammbô retentissaient en se multipliant.

Tout à coup, une longue flèche siffla, puis une autre, et des pierres ronflaient ; mais les coups, mal dirigés (car on avait peur d'atteindre le zaimph), passaient au-dessus de sa tête. D'ailleurs se faisant du voile un bouclier, il le tendait à droite, à gauche, devant lui, par derrière ;

¹ Chemin bordé de tombeaux derrière l'Acropole, allant du rivage aux catacombes.

et ils n'imaginaient aucun expédient. Il marchait de plus en plus vite, s'engageant par les rues ouvertes. Elles étaient barrées avec des cordes, des chariots, des pièges ; à chaque détour il revenait en arrière. Enfin il entra sur la place de Khamon, où les Baléares avaient péri ; Mâtho s'arrêta, pâissant comme quelqu'un qui va mourir. Il était bien perdu cette fois ; la multitude battait des mains.

Il courut jusqu'à la grande porte fermée. Elle était très haute, tout en cœur de chêne, avec des clous de fer et doublée d'airain. Mâtho se jeta contre. Le peuple trépignait de joie, voyant l'impuissance de sa fureur ; alors il prit sa sandale, cracha dessus et en souffleta les panneaux immobiles. La ville entière hurla. On oubliait le voile maintenant, et ils allaient l'écraser. Mâtho promena sur la foule de grands yeux vagues. Ses tempes battaient à l'étourdir ; il se sentait envahi par l'engourdissement des gens ivres. Tout à coup il aperçut la longue chaîne que l'on tirait pour manœuvrer la bascule de la porte. D'un bond il s'y cramponna, en roidissant ses bras, en s'arc-boutant des pieds ; et, à la fin, les battants énormes s'entr'ouvrirent.

Quand il fut dehors, il retira de son cou le grand zaimph et l'éleva sur sa tête le plus haut possible. L'étoffe, soutenue par le vent de la mer, resplendissait au soleil avec ses couleurs, ses pierreries et la figure de ses dieux. Mâtho, le portant ainsi, traversa toute la plaine jusqu'aux tentes des soldats, et le peuple, sur les murs, regardait s'en aller la fortune de Carthage.

La bataille du Macar ¹.

Par-dessus la voix des capitaines, la sonnerie des clairons et le grincement des lyres, les boules de plomb et les amandes d'argile passant dans l'air, sifflaient, faisaient sauter les glaives des mains, la cervelle des crânes. Les blessés, s'abritant d'un bras sous leur bouclier, tendaient leur épée en appuyant le pommeau contre le sol, et d'autres, dans des mares de sang, se retournaient pour mordre les talons. La multitude était si compacte, la poussière si épaisse, le tumulte si fort, qu'il était impossible de rien distinguer ; les lâches qui offrirent de se rendre ne furent même pas entendus. Quand les mains étaient vides, on s'étreignait corps à corps ; les poitrines craquaient contre les cuirasses et des cadavres pendaient la tête en arrière, entre deux bras crispés. Il y eut une compagnie de soixante Ombriens qui, fermes sur leurs jarrets, la pique devant les yeux, inébranlables et grinçant des dents,

¹ Extrait de *Salammbô*. Combat entre les Carthaginois et les Mercenaires.



forcèrent à reculer deux syntagmes ¹ à la fois. Des pasteurs épirotes coururent à l'escadron gauche des Clinabares ², saisirent les chevaux à la crinière en faisant tourner leurs bâtons ; les bêtes, renversant leurs hommes, s'enfuirent par la plaine. Les frondeurs puniques, écartés çà et là, restaient béants. La phalange commençait à osciller, les capitaines couraient éperdus, les serre-files poussaient les soldats, et les Barbares s'étaient reformés ; ils revenaient ; la victoire était pour eux.

Mais un cri, un cri épouvantable éclata, un rugissement de douleur et de colère : c'étaient les soixante-douze éléphants qui se précipitaient sur une double ligne, Hamilcar ayant attendu que les Mercenaires fussent tassés en une seule place pour les lâcher contre eux ; les Indiens les avaient si vigoureusement piqués que du sang coulait sur leurs larges oreilles. Leurs trompes, barbouillées de minium, se tenaient droites en l'air, pareilles à des serpents rouges ; leurs poitrines étaient garnies d'un épieu, leurs dos d'une cuirasse, leurs défenses allongées par des lames de fer courbes comme des sabres, — et pour les rendre plus féroces, on les avait enivrés avec un mélange de poivre, de vin pur et d'encens. Ils secouaient leurs colliers de grelots, criaient ; et les éléphantarques baissaient la tête sous le jet des phalariques qui commençaient à voler du haut des tours.

Afin de mieux leur résister, les Barbares se ruèrent en foule compacte ; les éléphants se jetèrent au milieu, impétueusement. Les éperons de leur poitrail, comme des proues de navire, fendaient les cohortes ; elles refluaient à gros bouillons. Avec leurs trompes, ils étouffaient les hommes, ou bien les arrachant du sol, par-dessus leur tête ils les livraient aux soldats dans les tours ; avec leurs défenses, ils les éventraient, les lançaient en l'air, et de longues entrailles pendaient à leurs crocs d'ivoire comme des paquets de cordages à des mâts. Les Barbares tâchaient de leur crever les yeux, de leur couper les jarrets ; d'autres, se glissant sous leur ventre, y enfonçaient un glaive jusqu'à la garde et périssaient écrasés ; les plus intrépides se cramponnaient à leurs courroies ; sous les flammes, sous les balles, sous les flèches ils continuaient à scier les cuirs, et la tour d'osier s'écroulait comme une tour de pierres. Quatorze de ceux qui se trouvaient à l'extrémité droite, irrités de leurs blessures, se retournèrent sur le second rang ; les Indiens saisirent leur maillet et leur ciseau et l'appliquant au joint de la tête, à tour de bras ils frappèrent un grand coup.

¹ Carrés pleins, ayant 16 hommes de chaque côté.

² Cavaliers carthaginois, armés de lances.

Les bêtes énormes s'affaîssèrent, tombèrent les unes par-dessus les autres. Ce fut comme une montagne ; et sur ce tas de cadavres et d'armures, un éléphant monstrueux qu'on appelait *Fureur de Baal*, pris par la jambe entre des chaînes, resta jusqu'au soir à hurler, avec une flèche dans l'œil.

Cependant les autres, comme des conquérants qui se délectent dans leur extermination, renversaient, écrasaient, piétinaient, s'acharnaient aux cadavres, aux débris. Pour repousser les manipules serrées en couronnes autour d'eux, ils pivotaient sur leurs pieds de derrière, dans un mouvement de rotation continue, en avançant toujours. Les Carthaginois sentirent redoubler leur vigueur, et la bataille recommença.

Les Barbares faiblissaient ; des hoplites grecs jetèrent leurs armes, une épouvante prit les autres. On aperçut Spendius ¹ penché sur son dromadaire et qui l'éperonnait aux épaules avec deux javelots. Tous alors se précipitèrent par les ailes et coururent vers Utique.

Le sacrifice à Baal ².

Cependant un feu d'aloès, de cèdre et de laurier brûlait entre les jambes du colosse ³. Ses longues ailes enfonçaient leurs pointes dans la flamme ; les onguents dont il était frotté coulaient comme de la sueur sur ses membres d'airain. Autour de la dalle ronde où il appuyait ses pieds, les enfants, enveloppés de voiles noirs, formaient un cercle immobile, et ses bras, démesurément longs, abaissaient leurs paumes jusqu'à eux, comme pour saisir cette couronne et l'emporter dans le ciel.

Les Riches, les Anciens, les femmes, toute la multitude se tassait derrière les prêtres et sur les terrasses des maisons. Les grandes étoiles peintes ne tournaient plus, les tabernacles étaient posés par terre et les fumées des encensoirs montaient perpendiculairement, telles que des arbres gigantesques étalant au milieu de l'azur leurs rameaux bleuâtres.

Plusieurs s'évanouirent ; d'autres devenaient inertes et pétrifiés dans leur extase. Une angoisse infinie pesait sur les poitrines. Les dernières

¹ Un des généraux des mercenaires, commandant ce corps d'armée.

² Extrait de *Salammbô*. Ce morceau est une peinture exacte, malgré sa couleur littéraire. Il serait impossible d'exprimer avec plus d'art et d'une manière plus saisissante la hieure de la religion phénicienne. Le sacrifice décrit ici est fait pour tâcher de sauver Carthage assiégée par les mercenaires et sur le point de succomber.

³ Une statue d'airain figurant le dieu.

clameurs une à une s'éteignaient, — et le peuple de Carthage haletait, absorbé dans le désir de sa terreur.

Enfin le grand prêtre de Moloch passa la main gauche sous les voiles des enfants et il leur arracha du front une mèche de cheveux qu'il jeta sur les flammes. Alors les hommes en manteaux rouges entonnèrent l'hymne sacré :

« Hommage à toi, Soleil ! roi des deux zones, créateur qui s'engendre, Père et Mère, Père et Fils, Dieu et Déesse, Déesse et Dieu ! »

Et leur voix se perdit dans l'explosion des instruments sonnans tous à la fois, pour étouffer les cris des victimes. Les scheminith à huit cordes, les kinnor, qui en avaient dix, et les nebal, qui en avaient douze, grinçaient, sifflaient, tonnaient. Des outres énormes, hérissées de tuyaux, faisaient un clapotement aigu ; les tambourins, battus à tour de bras, retentissaient de coups sourds et rapides ; et, malgré la fureur des clairons, les salsalim claquaient, comme des ailes de sauterelles.

Les hiérodoules, avec un long crochet, ouvrirent les sept compartiments étagés sur le corps du Baal. Dans le plus haut, on introduisit de la farine ; dans le second, deux tourterelles ; dans le troisième, un singe ; dans le quatrième, un béliet ; dans le cinquième, une brebis ; et, comme on n'avait pas de bœuf pour le sixième, on y jeta une peau tannée prise au sanctuaire. La septième case restait béante.

Avant de rien entreprendre, il était bon d'essayer les bras du dieu. De minces chainettes partant de ses doigts gagnaient ses épaules et redescendaient par derrière, où des hommes, tirant dessus, faisaient monter, jusqu'à la hauteur de ses coudes, ses deux mains ouvertes qui, en se rapprochant, arrivaient contre son ventre ; elles remuèrent plusieurs fois de suite, à petits coups saccadés. Puis les instruments se turent. Le feu ronflait.

Les pontifes de Moloch se promenaient sur la grande dalle, en examinant la multitude. Il fallait un sacrifice individuel, une oblation toute volontaire et qui était considérée comme entraînant les autres. Mais personne, jusqu'à présent, ne se montrait, et les sept allées conduisant des barrières au colosse étaient complètement vides. Alors, pour encourager le peuple, les prêtres tirèrent de leurs ceintures des poinçons et ils se balafrèrent le visage. On fit entrer dans l'enceinte les Dévotés, étendus sur terre, en dehors. On leur jeta un paquet d'horribles ferrailles et chacun choisit sa torture. Ils se passaient des broches entre les seins ; ils se fendaient les joues ; ils se mirent des couronnes d'épines sur la tête ; puis ils s'enlacèrent par les bras, et, entourant les enfants, ils formaient un autre grand cercle qui se contractait et s'élargissait. Ils arrivaient contre

la balustrade, se rejetaient en arrière et recommençaient toujours, attirant à eux la foule par le vertige de ce mouvement tout plein de sang et de cris.

Peu à peu, des gens entrèrent jusqu'au fond des allées ; ils lançaient dans la flamme des perles, des vases d'or, des coupes, des flambeaux, toutes leurs richesses ; les offrandes, de plus en plus, devenaient splendides et multipliées. Enfin un homme qui chancelait, un homme pâle et hideux de terreur, poussa un enfant ; puis on aperçut entre les mains du colosse une petite masse noire ; elle s'enfonça dans l'ouverture ténébreuse. Les prêtres se penchèrent au bord de la grande dalle, — et un chant nouveau éclata, célébrant les joies de la mort et les renaissances de l'éternité.

Ils montaient lentement, et, comme la fumée en s'envolant faisait de hauts tourbillons, ils semblaient de loin disparaître dans un nuage. Pas un ne bougeait. Ils étaient liés aux poignets et aux chevilles, et la sombre draperie les empêchait de rien voir et d'être reconnus.

Hamilcar, en manteau rouge comme les prêtres de Moloch, se tenait auprès du Baal, debout devant l'orteil de son pied droit. Quand on amena le quatorzième enfant, tout le monde put s'apercevoir qu'il eut un grand geste d'horreur. Mais bientôt, reprenant son attitude, il croisa ses bras et il regarda par terre. De l'autre côté de la statue, le Grand-Pontife restait immobile comme lui. Baissant sa tête chargée d'une mitre assyrienne, il observait sur sa poitrine la plaque d'or couverte de pierres fatidiques, et où la flamme se mirant faisait des lueurs irisées. Il pâlisait, éperdu. Hamilcar inclinait son front ; et ils étaient tous les deux si près du bûcher que le bas de leurs manteaux, se soulevant, de temps à autre l'effleurait.

Les bras d'airain allaient plus vite. Ils ne s'arrêtaient plus. Chaque fois que l'on y posait un enfant, les prêtres de Moloch étendaient la main sur lui, pour le charger des crimes du peuple, en vociférant : « Ce ne sont pas des hommes, mais des bœufs ! » et la multitude à l'entour répétait : « Des bœufs ! des bœufs ! » Les dévots criaient : « Seigneur ! mange ! » et les prêtres de Proserpine, se conformant par la terreur au besoin de Carthage, marmottaient la formule éleusienne : « Verse la pluie ! enfante ! »

Les victimes à peine au bord de l'ouverture disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait dans la grande couleur écarlate.

Cependant l'appétit du dieu ne s'apaisait pas. Il en voulait toujours. Afin de lui en fournir davantage, on les empila sur ses mains avec une

grosse chaîne par dessus, qui les retenait. Des dévots, au commencement, avaient voulu les compter, pour voir si leur nombre correspondait aux jours de l'année solaire ; mais on en mit d'autres, et il était impossible de les distinguer dans le mouvement vertigineux des horribles bras. Cela dura longtemps, indéfiniment, jusqu'au soir. Puis les parois intérieures prirent un éclat plus sombre. Alors on aperçut des chairs qui brûlaient. Quelques-uns même croyaient reconnaître des cheveux, des membres, des corps entiers.

Le jour tomba ; des nuages s'amoncelèrent au-dessus du Baal. Le bûcher, sans flammes à présent, faisait une pyramide de charbons jusqu'à ses genoux ; complètement rouge comme un géant tout couvert de sang, il semblait, avec sa tête qui se renversait, chanceler sous le poids de son ivresse.

A mesure que les prêtres se hâtaient, la frénésie du peuple augmentait ; le nombre des victimes diminuant, les uns criaient de les épargner, les autres qu'il en fallait encore. On aurait dit que les murs chargés de monde s'écroulaient sous les hurlements d'épouvante et de volupté mystique. Puis des fidèles arrivèrent dans les allées, traînant leurs enfants qui s'accrochaient à eux ; et ils les battaient pour leur faire lâcher prise et les remettre aux hommes rouges. Les joueurs d'instruments quelquefois s'arrêtaient épuisés ; alors on entendait les cris des mères et le grésillement de la graisse qui tombait sur les charbons. Les buveurs de jusquiamme, marchant à quatre pattes, tournaient autour du colosse et rugissaient comme des tigres ; les Yidonim vaticinaient, les Dévoués chantaient avec leurs lèvres fendues ; on avait rompu les grillages, tous voulaient leur part du sacrifice ; — et les pères, dont les enfants étaient morts autrefois, jetaient dans le feu leurs effigies, leurs jouets, leurs ossements conservés. Quelques-uns qui avaient des couteaux se précipitèrent sur les autres. On s'entr'égorgea. Avec des vases de bronze, les hiérodoules prirent au bord de la dalle les cendres tombées ; et ils les lançaient dans l'air, afin que le sacrifice s'éparpillât sur la ville et jusqu'à la région des étoiles.

Ce grand bruit et cette grande lumière avaient attiré les Barbares au pied des murs ; se cramponnant pour mieux voir sur les débris de l'hélepole¹, ils regardaient béants d'horreur².

¹ Enorme machine de guerre que les mercenaires avaient employée pour assiéger la ville.

² Œuvre principale de Flaubert : *Salammbô* (1862). — Lire : P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* ; M. Spronck, *Les artistes littéraires* (1889) ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; Brunetière, *Le roman naturaliste*.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Edmond, né à Nancy en 1822, mort à Champrosay en 1896.

Jules, né à Paris en 1830, mort à Paris en 1870.

Ils ont été surtout des raffinés d'art. Comme Gautier, auquel ils doivent beaucoup, mais avec une sensibilité plus nerveuse et plus fine, une acuité de vision plus profonde et plus délicate, ils ont voulu rendre les sensations et fixer même les impressions les plus fugitives. Il y a en eux quelque chose des peintres de l'école du plein-air, de Claude Monet, par exemple. *L'écriture artiste*, ce style si particulier qu'ils ont créé, à la fois nerveux, subtil, coloré et pénétrant, rappelle la palette des impressionnistes. Leurs admirateurs fanatiques leur attribuent l'invention du roman naturaliste, dont Flaubert est réellement le créateur, et les considèrent comme les premiers historiens qui aient su tirer parti du document sous toutes ses formes dans la peinture de la société passée. Plus réelle est leur part d'invention dans ce qu'on pourrait appeler la *psychologie moderniste*. Les premiers ils ont analysé les âmes déformées par l'excès de civilisation des milieux parisiens littéraires et artistiques. Grands écrivains en somme et surtout grands artistes.

Un pamphlétaire royaliste¹.

Le 10 août, à huit heures et demie du matin, un jeune homme de trente ans, en bonnet et en uniforme de garde national, est pris et mené par le peuple à la section des Feuillants. Il réclame contre son arrestation. Il exhibe un ordre ainsi conçu : « *Le garde national porteur du présent ordre, se rendra au château pour y vérifier l'état des choses et en faire son rapport à M. le procureur général, syndic du département. Signé Borie et Leroulx, officiers municipaux.* » Théroigne², qui présidait aux colères populaires, en son amazone écarlate, le sabre en bandoulière, entre dans la cour des Feuillants. Elle monte au comité demander des têtes. Une plieuse des *Actes des Apôtres* désigne l'homme à Théroigne. Théroigne pousse à lui sabre au poing. L'homme arrache le sabre, se défend. On le massacre.

Cet homme dont le sang inaugurerait la journée était un gazetier : c'était Suleau qui, dans les *Actes des Apôtres*, avait tant et si souvent

¹ Extrait de l'*Histoire de la Société française pendant la Révolution (1854)* : l'histoire politique de cette époque était déjà faite, mais l'histoire sociale n'avait pas encore été abordée.

² Aventurière qui se fit remarquer parmi les plus terribles femmes démagogue de la Révolution.

ridiculisé les amours de Théroigne et du député Populus. — C'était ce Suleau, un esprit bien portant, toujours en dépense de saillies et de forts éclats de rires, une gaieté déréglée mais contagieuse, une verve bouillante de bon sens, un méridional du Nord, aimant le péril pour le péril, tordant sans peur les ironies âcres sur les têtes des Mirabeau, des Barnave, des Lafayette et des Robespierre, joyeux complice des causes perdues ; de son indignation faisant de sanglants vaudevilles, gai comme sa plume, vivant vite, préférant « la ceinture des Grâces à l'écharpe de la mairie », le cœur réjoui quand il avait piqué le *Minotaure* jusqu'au sang, tout plein de forfanteries braves, un polémiste de lazzi et de caricatures, ne triant guère ses drôleries, les jetant à belles poignées dans les jambes des colosses, bouffonnant sur une révolution ! C'était ce Suleau dominant de sa moquerie énorme la Ménippée gauloise de l'*Apocalypse* et du journal de la *Démocratie royale*.

Chose étrange ! dans ce Marignan où la noblesse a tout perdu, la presse royaliste — le vieil esprit de la France parlant à des Français — laisse les *pleureuses* à Durosoy et à Royon ; pour vengeance et pour défense, elle secoue les grelots de la Folie ; contre le canon de la Bastille, elle ne veut que l'arme blanche des plaisanteries ; elle proteste contre la révolution par la parodie et elle s'en va pleurant la monarchie mourante avec les quolibets et les joyusetés enragées !

Les temps avaient beau se rembrunir, l'avenir se faire prévoir, « les Arlequins se faire anthropophages, le peuple prendre des lanternes pour des lois », Suleau gardait sa libre gaieté. Des Jacobins brûlaient les *Actes des Apôtres*, saccageaient le libraire Gattey ; lui, il rossait les colporteurs de la *Correspondance de la reine*, et écrivait à un président de district « pour avoir l'honneur de lui apprendre qu'il venait de se donner le passe-temps d'un nouveau crime de *lèse-nation*. » Et tout cela avec une grâce d'insolence et une fleur de provocation toute plaisante. Arrêté, emprisonné cinq mois « en son hôtel du Châtelet, où il avait toujours son domicile de droit et souvent de fait, » il ne tarit pas de sarcasmes et d'imaginaires insultantes. Jamais accusé ne railla l'accusation d'une façon plus osée. A ce Châtelet, qui laissait mettre dans la balance de la justice le poids des événements, il apportait, des cachots d'Amiens, ses sarcasmes picards, amusant toute la prison et le dehors de ses pantomimes et de ses bons mots. S'il venait à l'instruction, il demandait une carafe d'orgeat, mettait un quart d'heure à la prendre, sortait, rentrait, se promenait dans l'audience, riait, chantait, disait au magistrat : « Ah ! c'est bien dommage que le comité des Recherches ne vous ait pas envoyé telle ou telle autre brochure ! Elles

sont bien meilleures que celles que vous me présentez. Elles vous auraient beaucoup plus amusé. » — Il saluait le public : « Bien des pardons, messieurs, si je ne vous divertis pas davantage. » — A l'accusateur, quand on l'amenait de l'audience : « Voulez-vous venir dans la carrière ? » — Au porte-clefs il demandait une contremarque pour sortir. A un chevalier de Laisert, coupable d'une brochure incendiaire, et qui lui disait être cousin de M. de Lafayette : « Ah ! monsieur, que me dites-vous là ? vous êtes perdu ! Votre parent n'a plus besoin pour devenir connétable que d'un pendu dans sa famille ! » — Une autre fois, de la prison de l'Abbaye, il écrivait à ses abonnés qu'il transférerait son bureau de souscription au comité des Recherches, et son bureau de distribution dans la prison. Ces brocards et ces extravagances de Suleau captif étaient la nouvelle de tout le Paris aristocrate qui soupait encore.

Pourtant, ne croyez pas que ce gazetier fût seulement un égayeur de soupers. Au moment où le bourreau avait pris Favras, la voix qui avait crié tout haut à Favras une promesse de vengeance, c'avait été la voix de Suleau. Les guerres d'épigrammes d'alors n'étaient point seulement une question d'encre : Suleau savait tout ce qu'il jouait à avoir de l'esprit, et cela ne lui en était point. Chaque jour c'étaient des lettres anonymes qui le prévenaient d'un projet d'assassinat tramé contre lui, et Suleau allait toujours son chemin tout droit. « Mon existence, — écrivait-il en persiflant, — est un miracle continu de la fée tutélaire de l'aristocratie ; moi qu'un reverbère ne voit jamais sans un mouvement de convoitise¹... » Et comme aiguillonné, il lançait d'une fronde plus raide le caillou de David. Il entendait rôder la bête autour de lui. Il raillait : « Mon sang ? Eh ! qu'en veulent-ils faire, bon Dieu ! le veulent-ils boire ? » — « Quand il s'agira de me séparer de ma tête, je ferai comme saint Mirabeau, je la léguerai à mon valet de chambre. »

Il souriait à la couronne prévue de ses audaces ; et, comme un gladiateur qui salue sa mort, il s'écrie quelque part : — « Serai-je tumultuairement déchiré par la rage d'une multitude ? Eh bien ! c'est le sang des martyrs ! il fera des prosélytes ! » — De cet homme, les adversaires mêmes reconnaissent la loyauté de controverse ; à cet homme. Loustalot a dit, sans le faire réfléchir, en sortant un jour de chez le garde des sceaux : « M. Suleau, il n'y a pas de l'eau à boire avec tous ces gens-là. Si la cour ne vous a pas assuré 1,000 louis de pension, vous faites un métier de dupe ». Cet homme « fait son métier de dupe »

¹ Allusion aux lanternes où les révolutionnaires pendaient alors les royalistes.

sans aucune considération d'intérêt ni prochain ni indirect. Cet homme se vante de seize quartiers de roture, et il sacrifie gratuitement son repos, sa santé, sa vie à la cause des opprimés. Dans l'abdication des résistances, cet homme est seul debout.

Eh bien, ce noble cœur, ce vaillant rieur « qui n'a pour cortège que son courage, sa plume et son épée, » qui se risque à toutes les heures, l'aristocratie l'abandonne dans son courage ! Oui, ceux-là qui lui doivent, à tant de titres, estime et reconnaissance, ne veulent de son héroïsme que sous bénéfice d'inventaire, tout prêts à l'oublier s'il vit, à ne pas se le rappeler s'il meurt ! — « C'est une tête exaltée dont il est prudent de se garer ; » — et c'est dans l'aristocratie même qu'on l'appelle le *Marat de l'aristocratie* ! C'est le bravache Meude-Monpas qui le baptise de *Suleau-Caméléon* !

Alors Suleau, évadé de prison, passé en Allemagne, abreuvé de dégoûts, harcelé de reproches, demandant vainement au roi de la constitution le successeur d'Henri le Grand ; odieux aux lâches, comme un vivant reproche, aux indifférents comme un remords, désillusionné sur la contre-révolution parce qu'il a vu à Coblenz des intrigues de madame de Balby et des querelles de MM. de Cardo et de Jaucourt, désespérant de voir « la Providence se justifier ; » — élevant, dans le journal qui porte son nom, la vue de son esprit mûri par les chagrins aux plus hautes et aux plus amples considérations d'Etat, Suleau laisse tomber à côté d'une prophétie de désespoir, sur la France en dissolution, ces amères paroles : « J'ai mis ma conscience aux prises avec ma raison, et la réflexion m'a convaincu autant que l'expérience, que tout individu qui se sacrifie sans nécessité pour des intérêts vagues et collectifs, n'est qu'un animal d'un instinct dépravé qui tôt ou tard sera corrigé par la double épreuve de l'injustice et de l'ingratitude. »

Cela est son testament de Brutus. Il revient mourir à Paris, et de la poignée de sable¹ que Suleau jette en l'air, dans la cour des Feuillants, le matin du 10 août, naissent et naîtront les plumes héroïques, qui croient, qui parlent quand on se tait, qui osent quand on tremble, et qui meurent quand on se vend !

Le peintre Watteau¹.

A quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde et un poème ? poème unique et ra-

¹ Allusion à Marius.

¹ *Histoire de l'art français du XVIII^e siècle*. Les Goncourt, dans cet ouvrage, ont réellement découvert Watteau, le plus original des peintres français, sous l'ancien régime.

vissant du Loisir qui se balance, des Entretiens et des Chants du bel âge, de l'Amusement pastoral et du Passe-temps assis ! poème de paix et de tranquillité, où le jeu de l'escarpolette même se meurt, la corde traînant sur le sable... Thélème¹ partout ! et partout Tempé² ! Iles, îles enchantées, qu'un ruban de cristal sépare de la terre ! îles sans soin ni cure, où le Repos cause avec l'Ombre ! promenades sans but et au petit pas ; repos accoudé devant le repos des nuages et devant le repos de l'onde ! Champs-Élysées du maître ! L'heure dort là-bas à l'horizon sous ce toit rustique. Dans un lieu au hasard et sans place sur la carte de la terre, il est une éternelle paresse sous les arbres. La vue et la pensée s'y assoupissent dans un lointain vague et perdu, comme ces barrières profondes et flottantes dont Titien ferme le monde et ses tableaux. Un Léthé roule le silence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux et des bouches : une flamme et un sourire ! Sur les lèvres ouvertes voltigent des pensées, des musiques, des paroles semblables aux paroles des comédies d'amour de Shakespeare ; et les voilà à l'ombre, toutes ces âmes vêtues de satin, charmeresses baptisées, habillées par les poètes : les Linda et les Gulboé, les Héro et les Rosaline, les Viola et les Olivia, toutes les reines du *Ce que vous voudrez*. Des marchandes de fleurs passent doucement qui fleurissent à la ronde les corsets et les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux d'enfants aux grands yeux noirs, sautant au pied des couples comme des oiseaux ; petits génies que le poète jette au seuil de ce rêve et de cet enchantement. Ne rien faire qu'écouter son cœur, et laisser parler son esprit, et laisser venir les rafraîchissements, et laisser marcher le soleil, et laisser le monde aller, et laisser les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas.

Voilà l'Olympe et la mythologie nouvelle ; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du XVIII^e siècle, l'âme du monde et du temps de Watteau amenée au Panthéon des passions et des modes humaines. Ce sont les nouvelles humeurs de l'humanité vieillissante, la Langueur, la Galanterie, la Réverie que Watteau incarne en des allégories habillées, et qu'il accorde sur le *pulvinar*³ d'une nature divine, ce sont les muses morales de nos âges dont il fait les femmes, on pourrait dire, les déesses de ces divins tableautins.

¹ Abbaye imaginaire, dans laquelle Rabelais fait retirer un de ses héros et où règne la liberté la plus aimable.

² Vallée de la Thessalie, entre l'Olympe et l'Ossa, sur les bords du Pénée ; c'était pour les Grecs le lieu idéal de fraîcheur et de grâce.

³ Coussinet et lit sur lequel reposaient les images des dieux à Rome.

L'amour est la lumière de ce monde. Il le pénètre et l'emplit. Il en est la jeunesse et la sérénité ; et passez les fleuves et les monts, les promenades et les jardins, les lacs et les fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'est Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre se balance à la rive. L'onde est morte. Le bois se tait. De l'herbe au firmament, battant l'air sans haleine de leurs ailes de papillon, un essaim de Cupidons vole, vole, qui se joue et danse, nouant ici avec des roses les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baisers de la terre montés au ciel. Ici est le temple, ici est la fin de ce monde : « L'Amour paisible » du peintre, l'Amour désarmé, assis à l'ombre, que le poète de Téos voulait graver sur une douce coupe du printemps ; un recueillement tendre ; des attentions au regard vague ; des paroles qui bercent l'âme ; une galanterie platonique, un loisir occupé du cœur, une oisiveté de jeune compagnie ; une cour d'amoureuses pensées... Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaissance, né des libations de la Pléiade¹ aux dieux agrestes d'Arcueil ! Adieu l'Olympe du *Jo Pean*, les chalumeaux enroués et les Dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide et de l'*Evohé* de Ronsard ; les licencieux triomphes, les joies couronnées de lierre,

Et la libre cadence
De leur danse.

Ces dieux s'en sont allés, et Rubens, qui revit dans cette palette de chair rose et blonde, erre dépaycé dans ces fêtes où se tait l'émente des sens, — caprices animés qui semblent attendre un coup de baguette pour perdre leur corps et disparaître dans la patrie du caprice comme un songe d'une nuit d'été ! C'est Cythère ; mais c'est la Cythère de Watteau. C'est l'amour ; mais c'est l'amour poétique, l'amour qui songe et qui pense, l'amour moderne, avec ses aspirations et sa couronne de mélancolie.

Avant la mort¹.

Renée Mauperin a causé involontairement la mort de son frère, tué en duel ; depuis lors le remords la consume ; elle se meurt d'une maladie de cœur.

Un matin, en entrant chez Renée qui avait passé une mauvaise nuit, M. Mauperin la trouva dans un demi-sommeil. Au bruit de son pas,

¹ Ecole poétique du XVI^e siècle qui restaura en France le culte de l'antiquité gréco-latine et provoqua la Renaissance ; Ronsard en fut le chef.

² Extrait de *Renée Mauperin* (1861), peinture de la jeune fille moderne, d'une psychologie très pénétrante ; le morceau qui suit est d'une grande délicatesse de touche.

elle entr'ouvrit les yeux, et se tournant un peu : « Ah ! c'est toi, papa... » Et elle murmura confusément des mots au milieu desquels M. Mauperin entendit revenir le mot voyage.

— Qu'est-ce que tu parles de voyage ?

— Oui... c'est comme si je revenais de loin... de bien loin... de pays dont je ne me souviens plus...

Et ouvrant ses yeux tout grands, les deux mains posées à plat sur les draps, elle semblait chercher où elle avait été et d'où elle venait. Un souvenir confus, une pâle mémoire lui restait d'espaces, d'étendues, de lieux vagues, de ces mondes et de ces limbes où les malades s'en vont pendant les dernières nuits qui les détachent de la terre, et dont ils sortent tout étonnés, avec l'étourdissement et la stupeur de l'infini, comme si dans leur rêve oublié avaient battu les premiers coups d'ailes de la Mort !

— Ce n'est rien, reprit-elle au bout d'un instant, c'est l'opium... on m'en a donné cette nuit pour dormir.

Et faisant un mouvement comme pour secouer sa pensée :

— Tiens-moi la petite glace... que je fasse ma toilette... Plus haut... Oh ! les hommes, c'est-il maladroit !...

Elle fit bouffer ses cheveux en y passant ses mains maigres. Elle ramena sa fanchon de dentelle qui s'était dérangée.

— Là... maintenant... dit-elle, parle-moi... J'ai envie qu'on me parle...

Et elle ferma presque les yeux pendant que son père parlait.

— Tu es fatiguée, Renée, je vais te laisser, lui dit M. Mauperin, en voyant qu'elle ne semblait pas l'entendre.

— Non ; je souffre un peu... Dis toujours, ça me distrait.

— Mais tu ne m'écoutes pas... Voyons, à quoi penses-tu, ma chère petite ?

— Je ne pense à rien... Je cherchais... Les rêves, ce n'est pas comme ça... C'était... je ne sais plus... Ah ! fit-elle sous le pincement d'une souffrance aiguë.

— Tu souffres ?

Elle ne répondit pas.

M. Mauperin ne put retenir un mouvement de lèvres, et un regard de révolte jeté en l'air.

— Pauvre père, lui dit Renée après quelques instants. Moi, vois, je me résigne... Non, il ne faut pas en vouloir tant que cela à la souffrance... Elle nous a été donnée pour quelque chose, on ne nous fait pas seulement souffrir pour souffrir.

Et d'une voix entrecoupée, et reprenant à tout moment haleine, elle se mit à lui parler de tous les bons côtés de la souffrance, de la source de tendresse qu'elle ouvre en nous, des délicatesses de cœur et des douceurs de caractère qu'elle donne à ceux qui acceptent ses amertumes et ne se laissent point aigrir par elle. Elle lui parla de toutes les misères et de toutes les petites misères qui s'en vont de nous lorsque nous souffrons, des instincts d'ironie qu'on perd, du méchant rire qu'on dépouille, du plaisir qu'on ne prend plus aux petites peines des autres, de l'indulgence qui vient pour tout le monde. « L'esprit, si tu savais comme cela me semble bête maintenant », lui dit-elle. Et M. Mauperin l'entendit remercier dans la souffrance une épreuve d'élection. Elle parlait de cet égoïsme et de toute cette matière dont nous enveloppe la santé, de cet endurcissement que fait le bien-être du corps, et elle disait comme dans la maladie il y a dégagement et délivrance, légèreté intérieure, aspiration de nous-mêmes hors de nous. Elle parla encore de la souffrance comme du mal qui nous ôte l'orgueil, qui nous rappelle notre infirmité, qui nous fait humains, qui nous mêle à tous ceux qui souffrent, qui nous enfonce la charité dans la chair.

« Et puis, sans elle, ajouta-t-elle, il nous manquerait quelque chose !.. d'être triste... »

Et elle sourit.

.

La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Au près du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient, dont les flammes palpitaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante, suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacés sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance, devant laquelle son père, sa mère, son ami étaient tombés à genoux. La douceur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini ; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endor-

mie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à sa peau, donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait déjà de la tête un autre jour que le nôtre : la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourants dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes !

La sortie des petites filles.

Une grande douleur de Germinie ⁴, — une douleur qu'elle cherchait pourtant — était de repasser, en revenant de chercher le journal du soir pour mademoiselle, avant dîner, dans une rue où était une école de petites filles. Souvent elle se trouvait devant la porte à l'heure de la sortie ; elle voulait se sauver, — et s'arrêtait.

C'était d'abord le bruit d'un essaim, un bourdonnement, une envolée, une de ces grandes joies d'enfants qui font gazouiller la rue à Paris. De l'allée étroite et noire que suivait la classe, les petites se sauvaient comme d'une cage ouverte, s'échappaient pêle-mêle, couraient en avant, gaminaient au soleil. Elles se poussaient, se bousculaient, faisaient sauter au-dessus de leurs têtes leurs paniers vides. Puis les groupes s'appelaient et se formaient ; les petites mains allaient à d'autres petites mains ; les amies se donnaient le bras, des couples se prenaient par la taille, se tenaient par le cou, et se mettaient à aller en mordant à la même tartine. La bande bientôt marchait, et toutes remontaient la rue sale, lentement, en musardant. Les plus grandes, qui avaient dix ans, s'arrêtaient pour causer, comme de petites femmes, aux portes cochères. D'autres faisaient halte pour boire à la bouteille de leur goûter. Les plus petites s'amusaient à mouiller dans le ruisseau la semelle de leurs souliers. Et il y en avait qui se coiffaient d'une feuille de chou ramassée par terre, vert bonnet du bon Dieu sous lequel riait leur frais petit visage.

Germinie les regardait toutes et marchait avec elles : elle se mettait dans les rangs pour avoir le frôlement de leurs tabliers. Elle ne pouvait quitter des yeux ces petits bras sous lesquels sautait le carton de l'école, ces petites robes brunes à pois, ces petits pantalons noirs, ces petites jambes dans ces petits bas de laine. Il y avait pour elle comme un jour divin sur toutes ces petites têtes de blondines aux doux che-

⁴ Germinie a perdu sa petite fille quelque temps auparavant.

veux d'enfant Jésus. Une petite mèche folle sur un petit cou, un rien de chair d'enfant au haut d'un bout de chemise, au bas d'une manche. par instants elle ne voyait plus que cela : c'était pour elle tout le soleil de la rue, — et le ciel !

Cependant la troupe diminuait. Chaque rue prenait les enfants des rues voisines. L'école se dispersait sur le chemin. La gaieté de tous ces petits pas s'éteignait peu à peu. Les petites robes disparaissaient une à une. Germinie suivait les dernières ; elle s'attachait à celles qui allaient le plus loin.

Une fois qu'elle marchait ainsi, dévorant des yeux le souvenir de sa fille, tout à coup prise d'une rage d'embrasser, elle se jeta sur une des petites, l'empoigna par le bras, avec le geste d'une voleuse d'enfant... — « Maman ! maman ! » cria et pleura la petite en s'échappant. Germinie se sauva.

Le meurtre de Rossi ¹.

Le matin, le pape parlait au comte Rossi de bruits menaçants pour sa vie, Rossi lui répondait : « J'ai vu les Français en révolution... Qui a vu ce peuple-là, dans ces moments, n'a pas peur des Romains, » — et s'agenouillant aux pieds du pape, lui disait :

« Saint Père, donnez-moi votre bénédiction »...

Aux portes du palais de la Chancellerie, où un médaillon en camaïeu représentait le Pape accordant la Constitution, la foule était immense, et la voiture du ministre avait peine à passer. La voiture arrivée sous le péristyle, Rossi en descend, son portefeuille sous le bras.

Or, dans cette foule attendant là, il y avait au moins une trentaine d'hommes sachant tuer un cochon, et l'un de ces hommes avait dit à un autre, la veille : « Moi, je me mettrai à gauche avec mon couteau, toi, tu te mettras à droite avec ton bâton... Tu frapperas sa jambe droite, ainsi comme cela... et quand il se retournera de ton côté pour te voir, je lui mettrai dans son cou tendu, mon couteau tout entier, ainsi comme cela. »

Et les lèvres muettes de tout ce monde, qui était dans le secret de ce qui allait se passer, les lèvres des femmes penchées sur les balcons, les lèvres des enfants perchés sur les toits, disaient au couteau de l'homme de la foule : « Qu'il soit tué ! qu'il soit tué ! qu'il soit tué ! »

Quand le comte vit les yeux de toute cette plèbe, derrière la haie des

¹ *L'Italie d'hier* (1894). Il s'agit ici du célèbre homme d'Etat et écrivain qui fut chargé par Pie IX de former un ministère et mourut assassiné en 1848.

soldats, de cette plèbe contre le petit mur du palais, de cette plèbe aux pieds des vieilles colonnes du temple de Pompée, il laissa échapper à voix basse : *Fiat voluntas!*¹ — et résigné et droit dans sa grande taille, et portant haut sa belle tête décharnée, il s'avança, le regard dédaigneux.

Un bâton frappa sa jambe droite, et lorsqu'il se retourna pour voir celui qui l'avait frappé, un couteau entra tout entier dans la gauche de son cou. Et le sang jaillit de la carotide, souffletant les soldats au visage, et, passant par-dessus leurs têtes, alla rougir la fausse petite porte, tout nouvellement rebadigeonnée.

Dans la foule, ni un cri, ni une parole, pendant que l'ensanglanté tirait de sa poche un mouchoir, dont il boucha le trou du couteau, puis se remettait à marcher... Il marcha un pas, deux pas... Le silence avait quelque chose d'effrayant... Les regards attendaient... Le comte marcha encore deux pas, au milieu de tous ces yeux qui comptaient les minutes de sa vie... Puis encore, il monta trois marches du petit escalier à la rampe de bois, les jambes fermes, les papiers d'Etat serrés plus fort contre sa poitrine.

Cependant les yeux du peuple qui le regardaient monter, commençaient à s'impatienter. Vingt-deux marches étaient devant lui. Il continua à monter, mais la seconde marche, il la monta plus lentement que la première, la troisième plus lentement que la seconde, la quatrième plus lentement que la troisième.

Alors, de lèvres en lèvres, d'abord un murmure alla disant : « Le cochon est égorgé ! » puis des voix : « Le cochon est égorgé ! » enfin mille cris : « Le cochon est égorgé ! »

Le comte Rossi montait toujours, dans les voix, dans les vociférations, plus lent à chaque marche. A la vingt-quatrième marche, il vacilla, couvé par tous les regards de la place. A la vingt-cinquième marche, il tomba sur le palier, la face contre terre, en poussant un profond soupir².

¹ Que ta volonté soit faite !

² Principales œuvres des Goncourt : *Histoire de la société française pendant la Révolution* (1854) : *Marie-Antoinette* ; *Sœur Philomène* (1861) : *Madame Gerçais* (1869) ; Consulter : P. Bourget, *Essais de psychologie* ; Alidor Delzant, *Les Goncourt* (1889) ; M. Spronck, *Les artistes littéraires* (1889) ; Gustave Larroumet, *Études de littérature et d'art* ; Gustave Toudouze, *Pages choisies des Goncourt* (1896).

OCTAVE FEUILLET

Né à Saint-Lô en 1821, mort à Paris en 1890.

On pourrait l'appeler « le dernier des romanesques », car, en pleine période naturaliste, il écrivit des romans d'imagination délicats et fins. Il a peint surtout le monde des gentilshommes et des grandes dames, chez lesquels les passions brûlantes de l'âme sont voilées par l'élégance morale et la politesse raffinée. C'est un écrivain parfois un peu fade, mais très souvent exquis, un idéaliste séduisant, qui exerça une très réelle influence sur une partie du public français.

Romanesque aventure ¹.

Un jeune gentilhomme ruiné, Maxime de Champeey, est entré, comme intend, dans l'opulente famille Laroque ; par fierté nobiliaire, il a pris un faux nom. Bien accueilli par la famille, il vit dans une demi-intimité avec elle, et finit par aimer la jeune fille qui, elle aussi, l'aime en secret. Un jour, Marguerite Laroque apprend le vrai nom de Maxime ; trompée par des calomnies, elle se figure que c'est un coureur de dot qui s'est introduit chez elle pour se faire aimer ; elle est revenue, cependant, à une appréciation plus juste, quand survient l'aventure suivante racontée par le héros du roman.

J'étais parti à cheval dès le matin pour surveiller quelques coupes de bois dans les environs. Vers quatre heures du soir, je revenais dans la direction du château, quand, à un brusque détour du chemin, je me trouvai subitement face à face avec Mlle Marguerite. Elle était seule. Je me disposais à passer en la saluant ; mais elle arrêta son cheval.

— Un beau jour d'automne, monsieur, me dit-elle.

— Oui, mademoiselle. Vous vous promenez ?

— Comme vous voyez. J'use de mes derniers moments d'indépendance, et même j'en abuse, car je me sens un peu embarrassée de ma solitude... Mais Alain était nécessaire là-bas... Mon pauvre Mervyn est boiteux... Vous ne voulez pas le remplacer, par hasard ?

— Avec plaisir. Où allez-vous ?

— Mais... j'avais presque l'idée de pousser jusqu'à la tour d'Elven.

Elle me désignait du bout de sa cravache un sommet brumeux qui s'élevait à droite de la route. — Je crois, ajouta-t-elle, que vous n'avez jamais fait ce pèlerinage.

— C'est vrai. Il m'a souvent tenté, mais je l'ai ajourné jusqu'ici, je ne sais pourquoi.

¹ Extrait du *Roman d'un jeune homme pauvre*, l'ouvrage le plus connu d'Octave Feuillet. Ces pages donnent une idée suffisante de sa conception du romanesque et de son talent délicat.

— Eh bien ! cela se trouve parfaitement ; mais il est déjà tard, il faut nous hâter un peu, s'il vous plaît.

Je tournai bride, et nous partîmes au galop.

Pendant que nous courions, je cherchais à me rendre compte de cette fantaisie inattendue, qui ne laissait pas de paraître un peu préméditée. Je supposai que le temps et la réflexion avaient pu atténuer dans l'esprit de M^{lle} Marguerite l'impression première des calomnies dont on l'avait troublée. Apparemment elle avait fini par concevoir quelques doutes sur la véracité de M^{lle} Hélouin, et elle s'était entendue avec le hasard pour m'offrir, sous une forme déguisée, une sorte de réparation qui pouvait m'être due.

Au milieu des préoccupations qui m'assiégeaient alors, j'attachais une faible importance au but particulier que nous nous propositions dans cette étrange promenade. Cependant j'avais souvent entendu citer autour de moi cette tour d'Elven comme une des ruines les plus intéressantes du pays, et jamais je n'avais parcouru une des deux routes qui, de Rennes ou de Josselin, se dirigent vers la mer, sans contempler d'un œil avide cette masse indécise qu'on voit pointer au milieu des landes lointaines comme une énorme pierre levée ; mais le temps et l'occasion m'avaient manqué...

A peu de distance d'Elven, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une colline aride. De là nous aperçûmes distinctement, quoique à une assez grande distance encore, le colosse féodal dominant en face de nous une hauteur boisée....

Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur de ces bois. Des arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faite touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre qui surgit tout à coup, il est impossible de ne pas songer à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire....

A notre vive satisfaction, la porte massive du donjon n'était point fermée ; nous n'eûmes qu'à la pousser pour pénétrer dans un réduit étroit, obscur et encombré de débris, qui pouvait autrefois tenir lieu de corps de garde ; de là nous passâmes dans une vaste salle à peu près circulaire, dont la cheminée montre encore sur son écusson les besans de la croisade ; une large fenêtre, ouverte en face de nous, et que tra-

verse la croix symbolique nettement découpée dans la pierre, éclairait pleinement la région inférieure de cette enceinte, tandis que l'œil se perdait dans l'ombre incertaine des hautes voûtes effondrées. Au bruit de nos pas, une troupe d'oiseaux invisibles s'envola de cette obscurité et secoua sur nos têtes la poussière des siècles. En montant sur les bancs de granit qui sont disposés de chaque côté du mur en forme de gradins, dans l'embrasure de la fenêtre, nous pûmes jeter un coup d'œil au dehors sur la profondeur des fossés et sur les parties ruinées de la forteresse ; mais nous avions remarqué dès notre entrée les premiers degrés d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et nous éprouvions une hâte enfantine de pousser plus avant nos découvertes. Nous entreprîmes l'ascension ; j'ouvris la marche et Mlle Marguerite me suivit bravement, se tirant de ses longues jupes comme elle pouvait. Du haut de la plateforme, la vue est immense et délicieuse. Les douces teintes du crépuscule estompaient en ce moment même l'océan de feuillage à demi doré par l'automne, les sombres marais, les pelouses verdoyantes, les horizons aux pentes entrecroisées, qui se mêlaient et se succédaient sous nos yeux jusqu'à l'extrême lointain. En face de ce paysage gracieux, triste et infini, nous sentions la paix de la solitude, le silence du soir, la mélancolie des temps passés, descendre à la fois, comme un charme puissant, dans nos esprits et dans nos cœurs. Cette heure de contemplation commune, d'émotions partagées, de profonde et pure volupté, était sans doute la dernière qu'il dût m'être donné de vivre près d'elle et avec elle, et je m'y attachais avec une violence de sensibilité presque douloureuse. Pour Marguerite, je ne sais ce qui se passait en elle ; elle s'était assise sur le rebord du parapet, elle regardait au loin et se taisait. Je n'entendais que le souffle un peu précipité de son haleine.

Je ne pourrais dire combien d'instantanés s'écoulèrent ainsi. Quand les vapeurs s'épaissirent au-dessus des forêts basses et que les derniers horizons commencèrent à s'effacer dans l'ombre croissante, Marguerite se leva.

— Allons, dit-elle à demi-voix et comme si un rideau fût tombé sur quelque spectacle regretté, c'est fini !

Puis elle commença à descendre l'escalier et je la suivis.

Quand nous voulûmes sortir du donjon, grande fut notre surprise d'en trouver la porte fermée. Apparemment, le jeune gardien, ignorant notre présence, avait tourné la clef pendant que nous étions sur la plateforme. Notre première impression fut celle de la gaieté. La tour était définitivement une tour enchantée. Je fis quelques efforts vigou-

reux pour rompre l'enchantement; mais le pêne énorme de la vieille serrure était solidement arrêté dans le granit, et je dus renoncer à le dégager. Je tournai alors mes attaques contre la porte elle-même; mais les gonds massifs et les panneaux de chêne plaqués de fer m'opposèrent la résistance la plus invincible....

Cependant la nuit achevait de tomber sur la campagne et les ténèbres avaient envahi la vieille tour. Quelques reflets de lune pénétraient seulement dans le retrait de la fenêtre et blanchissaient obliquement la pierre des gradins. M^{lle} Marguerite, qui avait perdu peu à peu toute apparence d'enjouement, cessa même de répondre aux conjectures plus ou moins vraisemblables par lesquelles j'essayais de tromper encore ses inquiétudes. Pendant qu'elle se tenait dans l'ombre, silencieuse et immobile, j'étais assis en pleine clarté sur le degré le plus rapproché de la fenêtre: de là je tentais encore par intervalles un appel de détresse; mais, pour être vrai, à mesure que la réussite de mes efforts devenait plus incertaine, je me sentais gagner par un sentiment d'allégresse irrésistible. Je voyais en effet se réaliser pour moi tout à coup le rêve le plus éternel et le plus impossible des amants: j'étais enfermé au fond d'un désert et dans la plus étroite solitude avec la femme que j'aimais! Pour de longues heures, il n'y avait plus qu'elle et moi au monde, que sa vie et la mienne! Je songeais à tous les témoignages de douce protection, de tendre respect que j'allais avoir le droit, le devoir de lui prodiguer; je me représentais ses terreurs calmées, sa confiance, son sommeil; je me disais avec un ravissement profond que cette nuit fortunée, si elle ne pouvait me donner l'amour de cette chère créature, allait du moins m'assurer pour jamais sa plus inébranlable estime.

Comme je m'abandonnais avec tout l'égoïsme de la passion à ma secrète extase, dont quelque reflet peut-être se peignait sur mon visage, je fus réveillé tout à coup par ces paroles qui m'étaient adressées d'une voix sourde et sur un ton de tranquillité affectée:

— Monsieur le marquis de Champcey, y a-t-il eu beaucoup de lâches dans votre famille avant vous?

Je me soulevai et je retombai aussitôt sur le banc de pierre, attachant un regard stupide sur les ténèbres où j'entrevois vaguement le fantôme de la jeune fille. Une seule idée me vint, une idée terrible, c'était que la peur et le chagrin lui troublaient le cerveau, — qu'elle devenait folle.

— Marguerite! m'écriai-je, sans savoir même que je parlais.

Ce mot acheva sans doute de l'irriter.

— Mon Dieu ! que c'est odieux ! reprit-elle. Que c'est lâche ! oui, je le répète, lâche !

La vérité commençait à luire dans mon esprit. Je descendis un des degrés.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? dis-je froidement.

— C'est vous, répliqua-t-elle avec une brusque véhémence, c'est vous qui avez payé cet homme, — ou cet enfant, — je ne sais, pour nous emprisonner dans cette misérable tour ! Demain je serai perdue, déshonorée dans l'opinion... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous... Voilà votre calcul, n'est-ce pas ? Mais celui-là, je vous l'atteste, ne vous réussira pas mieux que les autres. Vous me connaissez encore bien imparfaitement, si vous croyez que je ne préférerai pas le déshonneur, le cloître, la mort, tout, à l'abjection de lier ma main, — ma vie à la vôtre ! — Et quand cette ruse infâme vous eût réussi, quand j'aurais eu la faiblesse — que certes je n'aurai pas, — de vous donner ma personne — et, ce qui vous importe davantage, ma fortune, — en échange de ce beau trait de politique, — quelle espèce d'homme êtes-vous donc ? voyons, de quelle fange êtes-vous fait pour vouloir d'une richesse et d'une femme acquises à ce prix-là ? Ah ! remerciez-moi encore, monsieur, de ne pas céder à vos vœux. Vos vœux sont imprudents, croyez-moi ; car si jamais la honte et la risée publique me jetaient dans vos bras, j'aurais tant de mépris pour vous que j'en écraserais votre cœur ! Oui, fût-il aussi dur, aussi glacé que ces pierres, j'en tirerais du sang... j'en ferais sortir des larmes !

— Mademoiselle, dis-je avec tout le calme que je pus trouver, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je vous atteste sur l'honneur, que vous me faites outrage. Veuillez y réfléchir. Vos soupçons ne reposent sur aucune vraisemblance. Je n'ai pu préparer en aucune façon la perfidie dont vous m'accusez, et quand je l'aurais pu enfin, comment vous ai-je jamais donné le droit de m'en croire capable ?

— Tout ce que je sais de vous me donne ce droit, s'écria-t-elle en coupant l'air de sa cravache. Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés ? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi... Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance,... vous avez fait litière de notre repos,... vous avez joué avec nos sentiments les plus purs, les plus vrais, les plus sacrés.... vous avez froissé et brisé nos

cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait... ou voulu faire, peu importe ! Eh bien ! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis ! Et quand à cette heure vous venez m'offrir en gage votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire, — et je n'y crois pas !

J'étais hors de moi ; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina.

— Marguerite ! ma pauvre enfant... écoutez bien. Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme !... Mais vous aussi, vous m'aimez... Vous m'aimez, malheureuse ! et vous me tuez !... Vous parlez de cœur froissé et brisé... Ah ! que faites-vous donc du mien ?... Mais il vous appartient, je vous l'abandonne... Quant à mon honneur, je le garde ! il est entier, et avant peu je vous forcerai bien de le reconnaître... Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez, que si je vis, jamais, — tout adorée que vous êtes, — fussiez-vous à deux genoux devant moi, — jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi ou moi aussi riche que vous. Et maintenant, priez, priez ; demandez à Dieu des miracles, il en est temps.

Je la repoussai alors brusquement loin de l'embrasement, et je m'élançai sur les gradins supérieurs ; j'avais conçu un projet désespéré que j'exécutai aussitôt avec la précipitation d'une démence véritable. Ainsi que je l'ai dit, la cime des hêtres et des chênes qui poussent dans les fossés de la tour, s'élevait au niveau de la fenêtre. A l'aide de ma cravache ployée, j'attirai à moi l'extrémité des branches les plus proches, je les embrassai au hasard et je me laissai aller dans le vide. J'entendis au-dessus de ma tête mon nom : « Maxime ! » proféré soudain avec un cri déchirant. Les branches auxquelles je m'étais attaché se courbèrent de toute leur longueur vers l'abîme ; puis il y eut un craquement sinistre, elles éclatèrent sous mon poids et je tombai rudement sur le sol.

Je pense que la nature fangeuse du terrain amortit la violence du choc, car je me sentis vivant, quoique blessé. Un de mes bras avait porté sur le talus maçonné de la douve, et j'y éprouvai une douleur tellement aiguë que le cœur me défaillit. J'eus un court étourdissement. J'en fus réveillé par la voix éperdue de Marguerite :

— Maxime ! Maxime ! criait-elle, par grâce, par pitié ! au nom du bon Dieu, parlez-moi ! pardonnez-moi !

Je me levai et je la vis dans la baie de la fenêtre, au milieu d'une

auréole de pâle lumière, la tête nue, les cheveux tombants, la main crispée sur la barre de la croix, les yeux ardemment fixés sur le sombre précipice.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Je n'ai aucun mal. Prenez seulement patience une heure ou deux. Donnez-moi le temps d'aller jusqu'au château, c'est le plus sûr. Soyez certaine que je vous garderai le secret, et que je sauverai votre honneur comme je viens de sauver le mien¹.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Né à Paris en 1824, mort à Paris en 1895.

C'est l'auteur dramatique français le plus grand de ce siècle. Il contribua plus que tout autre à faire sortir le théâtre du vaudeville à la Scribe où il s'enlizait. Le premier il fit de la comédie de mœurs, au lieu d'un simple plaisir de l'esprit, une thèse de morale. Ses pièces, composées avec un art réaliste prestigieux, écrites avec une verve étincelante, renferment une critique sanglante des mauvaises mœurs et des mauvaises lois qui gâtent la société actuelle. Dumas fils y a fait sans doute une trop large part aux sentiments purement passionnels et aux iniquités légales, qui sont des exceptions dans la vie ; cependant son théâtre a une grande portée sociale. Malgré ses parties faisandées, il est profondément humain et contient les plus beaux cris de sainte pitié qui aient été lancés sur la scène.

La fonction du dramaturge².

Les plus indulgents ou les plus malins déclarent tout simplement que je suis fou et que mon cas relève des docteurs Blanche ou Moreau³.

¹ Œuvres principales d'Octave Feuillet : *Le roman d'un jeune homme pauvre* (1858) ; *Julia de Trécaur* (1872) ; *Honneur d'artiste* (1890) ; *Théâtre*. — Lire : G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle ; Essais de littérature contemporaine* (1893) ; Pierre Loti, *Discours de réception à l'Académie française* (1892) ; Anatole France, *La vie littéraire ; Lemaître, Les Contemporains*.

² Extrait de la préface de la *Femme de Claude*, écrite en réponse à un article de Cuviller-Fleury, dans lequel le célèbre académicien avait attaqué le rôle de Dumas fils comme auteur dramatique. Quelques-unes de ses critiques portant sur les paradoxes de l'écrivain étaient fondées, mais il avait injustement méconnu la haute portée sociale de quelques-unes de ses comédies ; en outre sa prétention de lui interdire les questions de morale et de conduite dans la vie était tout bonnement ridicule. La fière réponse de Dumas fils fait justice de cette étroite conception. En même temps qu'un éloquent plaidoyer *pro domo sua*, c'est une belle page de prose moderne.

³ Célèbres aliénistes parisiens.

Vous demandez, dans un des passages de votre article, en parlant de moi : *A-t-il une longue expérience de la morale qu'il professe ? A-t-il fait l'épreuve sérieuse des leçons qu'il donne ? A-t-il droit au crédit dans l'ordre philosophique, le crédit du prédicateur public, du législateur à mandat, du magistrat sur son siège, de tous ceux, en un mot, qui ont reçu de la société mission de l'édifier, de régler sa vie et d'apprécier ses actes ? A-t-il, oui ou non, un tel crédit ?*

A quoi vous répondez, car vous faites les demandes et les réponses, ce qui est très commode en matière de controverse, à quoi vous répondez : « Non, assurément. »

Pourquoi répondez-vous non ? — Vous ne le dites pas. Sans doute parce que cela est inutile, tout le monde sachant que je ne suis ni prince, ni prêtre, ni ministre, ni député, ni magistrat, ni académicien, ni membre d'un conseil général ou municipal, ni médecin, ni avocat, ni officier de l'Université, ni maire, ni garde-champêtre, et que, par conséquent, ces gens-là, seuls, ayant reçu de la société le droit de parler officiellement de quelque chose, j'ai juste, comme Figaro, le droit de ne parler de rien.

Eh bien, monsieur, ce droit que je n'ai pas, selon vous, je le prends. — Pourquoi ? — Je vais vous le dire. Parce que, comme dit tout bonnement le proverbe, l'habit ne fait pas le moine. Il ne s'agit donc pas d'avoir reçu de la société mission de faire tels ou tels actes ; ce n'est qu'une fonction, cela ; il s'agit d'avoir reçu de sa conscience ordre de faire telle ou telle action. Les juges et les prêtres qui ont condamné Calas ¹ au supplice de la roue avaient reçu de la société mission, les uns de rendre la justice, les autres de répandre la charité. Cela ne les a pas empêchés de condamner et de tuer un innocent. Un simple homme de lettres, comme vous et moi, M. de Voltaire, qui n'avait reçu de la société aucune mission de ce genre, a pris dans sa conscience le droit de discuter les jugements des juges et de venger et réhabiliter la mémoire et la famille de cet innocent du crime commis par les pouvoirs constitués auxquels vous voulez absolument qu'on appartienne pour oser dire une vérité aux hommes. Ce jour-là, ce sont les juges et les prêtres qui ont été des imbéciles ou des misérables ; c'est l'homme de lettres, sans mandat et sans siège, qui a fait fonction de prêtre et de juge.

Les hiérarchies et les administrations ont leur raison d'être, et je

¹ Négociant de Toulouse faussement accusé d'avoir assassiné son fils pour l'empêcher d'abjurer le protestantisme ; mort en 1762, victime de l'intolérance religieuse.

leur rends hommage quand elles le méritent ; mais elles ne sont pas toujours en raison directe des valeurs individuelles ; les corps constitués ont du bon certainement, mais il y a quelquefois en dehors d'eux des mérites supérieurs à eux, même lorsque les corps en question refusent de reconnaître ces mérites irréguliers.

L'Académie était un corps constitué, qui avait reçu de l'Etat et de la société mission d'instruire et d'éclairer le pays, de recueillir et d'appeler à elle les hommes de talent ; elle n'en repoussait pas moins Molière, qui, pendant ce temps-là, accomplissait son action d'homme de génie sans l'autorisation de personne. Parce que ni les Etats ni les sociétés ne peuvent donner ce que Dieu se réserve de donner à qui bon lui semble. On ne décrète pas que le génie et la vertu seront dans un endroit plutôt que dans un autre, mais on les subit tôt ou tard, n'importe où ils sont. Ceci est élémentaire comme vérité.

Donc, bien que je ne sois autorisé par personne, j'ai le droit plein et entier de prêcher et de conseiller la justice tout autant que Laubardemont¹, par exemple, et la vertu tout autant que le cardinal Dubois². Je n'ai ce droit, il est vrai, ni dans une église ni dans un tribunal ; je ne puis donner ni la sainte hostie aux petits enfants, ni appliquer la peine de mort aux criminels, mais je puis parler aux hommes assemblés dans un lieu particulier qu'on nomme le théâtre, et, comme partout où il y a des hommes réunis, il y a des âmes disponibles, je dois à ces hommes la vérité dans le monde fictif, comme le prêtre et le magistrat la leur doivent dans le monde réel. Libre aux magistrats et aux prêtres de mépriser ma profession et de ne pas descendre jusqu'à moi ; libre à moi de respecter la leur et d'essayer de monter jusqu'à eux ; et, si je vous demandais à vous-même, monsieur, quel a été, non seulement le plus grand mais le plus utile, de ce petit comédien excommunié qu'on appelle Molière, ou de ce grand prélat qui avait reçu de la société le droit d'excommunication et qu'on appelle Bossuet, vous seriez peut-être bien embarrassé — ou bien injuste.

Sur ce, monsieur, puisque vous m'avez interpellé, puisque vous me demandez : *Qui êtes-vous ? A qui vous attaquez-vous ? Qui vous fait jugé et quels sont vos justiciables ?* je vais tâcher de répondre à votre interpellation et à votre demande, qui font certainement allusion à ma folle jeunesse et à mes débuts dans la carrière....

¹ Conseiller d'Etat qui se fit l'instrument des vengeances de Richelieu.

² Précepteur du duc d'Orléans. Celui-ci, devenu Régent, le nomma archevêque de Cambrai et le fit devenir cardinal, malgré ses vices abominables, qui l'ont rendu tristement célèbre (1656-1723).

Après avoir raconté ses durs débuts dans la vie et confessé loyalement ses fautes de jeunesse, Dumas fils continue ainsi :

Ce fut la pièce de *la Dame aux camélias* qui commença à me dégager de l'esclavage de la dette et du monde auquel je devais et la dette et le succès. Je me promis de ne plus retomber ni dans le monde ni dans la dette, et je tins ma promesse au risque d'être accusé d'ingratitude. Mais, de cette première expérience faite sur la femme, *in animâ vili*, j'emportai, chose bizarre, le respect de la femme, sinon dans ce qu'elle est, du moins dans ce qu'elle pourrait, dans ce qu'elle devrait être, si les hommes savaient ce qu'ils devraient savoir, et je me mis à essayer de le leur apprendre. En attendant, je plaçai définitivement le travail au premier plan de ma vie, le travail qui m'avait remis en possession de moi-même. Je décidai que je resterais mon maître et que je n'écrirais jamais que ce que je croirais être l'absolue vérité, ce que j'avais toujours fait du reste, même au milieu de mes plus grands besoins. Je résolus aussi de regarder la vie bien en face, de ne pas me laisser tromper par les fictions et les apparences, et de ne subir aucune des non-valeurs littéraires, philosophiques, religieuses, sociales, morales ou politiques, qui avaient cours parmi de fort honnêtes gens d'ailleurs, lesquels finissaient cependant par en mourir plus ou moins étonnés ou désespérés. Sans instruction universitaire, sans morale de convention, mais aussi sans influence d'école, sans mot d'ordre de groupe, sans dépendance ni engagement d'aucune sorte, renseigné par une première expérience coûteuse, muni de cette gaité apparente qui est un permis de circulation à travers les êtres superficiels, qui tiennent tant de place et qu'il faut écarter pour aller où l'on va, quand on va quelque part où ils ne vont jamais (cette gaité étant d'ailleurs toujours prête à se retourner contre les goguenards et les sots), ainsi équipé et armé, je partis résolument et librement, à la recherche, sur tout et sur moi-même, de cette vérité que j'étais décidé à dire, quelle qu'elle fût.

Ce que j'ai vu de monstruosités, d'abominations, d'ignominies, sous la caution de ces lois dont la prévoyance vous suffit, monsieur, c'est à ne pas le croire ; ce que j'ai rencontré de coquins, de criminels, de misérables de toute espèce, se pavanant et prenant le frais à l'ombre de ces institutions que vous glorifiez, c'est fantastique. Quant à ce que j'ai entendu d'inepties, de grossièretés, de mensonges, répandus au nom des autorités supérieures qui vous ont délégué des droits qui me sont refusés, à ce qu'il paraît, c'est incalculable. Je ne sais pas pourquoi Dante se donnait la peine de descendre dans les cercles de l'Enfer.

L'épouvante et le vertige sont aussi bien sur la terre pour celui qui regarde profondément ce qui s'y passe.

Or, quel fut mon étonnement, lorsque, après avoir bien regardé, bien étudié tous ces scélérats et tous ces malheureux, j'ai reconnu que ce n'étaient que des imbéciles ! Ce qui dominait, ce qui faisait le mal, c'était la bêtise. Comprenez-vous ma stupéfaction ! Sauf quelques êtres fatalement et véritablement pervers qui mordaient à même dans leurs voisins et qu'il fallait abattre dans un coin comme des chiens enragés pour qu'ils n'empoisonnassent pas le troupeau, pas de méchants, rien que des imbéciles. Et, par imbéciles, je n'entends pas ceux qui se moquent de la *Femme de Claude* ou qui ne saisissent ni les finesses de votre article, ni les malices de ma réponse ; ceci n'est que littéraire et par conséquent de luxe et de superfluité : par imbéciles, j'entends, en donnant au mot sa véritable signification, les êtres faibles d'esprit, de corps et d'âme qui flottent à la surface des choses et à la merci des courants, des conventions, des habitudes, qui vont à droite ou à gauche, selon que ce qu'ils appellent les circonstances, le hasard et la fatalité les ont poussés ici ou là, car ils croient à la fatalité, au hasard et même aux circonstances ; qui passent de la joie aux larmes, de l'espérance au découragement, de la passion au repentir, sans prévoir, sans pouvoir, sans savoir, sans voir. Je veux parler de ces gens qui se déclarent malins et retors, qui croient arriver plus vite par le mal que par le bien à la réalisation du bonheur ; jusqu'au jour où, leur combinaison s'écroulant sur leurs têtes, ils se mettent à geindre et viennent demander à ceux qui apprenaient quelque chose pendant ce temps-là, de les sauver dans leurs corps, dans leurs fortunes et dans leurs âmes. Mais ces gens-là, en attendant la catastrophe finale, sont si nombreux, si insolents, si envieux, si glorifiés quelquefois, qu'on se demande, de temps en temps, si ce n'est pas eux qui ont raison et si le mieux n'est pas de faire comme eux ; on a des envies folles de se jeter, la tête la première, dans cette humanité basse et de s'en aller tout bonnement où elle va, en se disant : au petit bonheur ! d'autant plus qu'elle se dit garantie et couverte par des institutions inébranlables qui la dispensent de toute initiative et de toute réflexion.

En effet, au milieu de cette cohue, de distance en distance, je voyais des refuges semblables à ceux qu'on place aujourd'hui dans les carrefours pour que les pauvres piétons ne soient pas écrasés par les voitures. Sur l'un, je lisais : « La loi ; » sur un autre : « La religion ; » sur un troisième : « La philosophie ; » sur un quatrième : « La liberté ». Il y avait ainsi des poteaux, des écriteaux et des mots à perte de vue. De

loin, cela donnait du courage, et, comme je me sentais quelquefois entraîné par la foule, je ne perdais pas les poteaux de vue, et, faisant les sourires nécessaires, donnant les coups de coude indispensables aux civilisés qui m'étouffaient, j'abordai successivement à tous ces refuges. J'y trouvai encore plus de cris et de désordre que dans la foule. Au nom de cette loi, de cette religion, de cette philosophie, de cette liberté que quelques hommes de génie et de foi du passé avaient découvertes et proclamées, pour lesquelles ils avaient travaillé, souffert, pour lesquelles ils étaient morts, au nom de ces choses sacrées, des usurpateurs, des drôles, des imbéciles enfin, volaient, trichaient, tuaient. Des hommes de trafic s'étaient emparés de la loi, des tartufes de la religion, des révoltés de la philosophie, des assassins et des incendiaires de la liberté. On se jetait à la tête les usages, les mœurs, les codes, les droits : droit romain, droit français, droit public, droit personnel, droit des gens ; on se lapidait avec l'Evangile, la Bible, la révélation, les dogmes, la gnose, les exégèses, les textes, les schismes, la réforme, l'inquisition, les droits de l'Eglise, le droit canon ; on se rendait fou avec le positivisme, le spiritualisme, le matérialisme, le nihilisme, l'hégélisme, le spinosisme, le kantisme, le moi et le non-moi, l'objectif et le subjectif, le droit d'examen, le droit de penser, le droit de nature ; enfin, on s'assassinait et on se guillotinaît avec les immortels principes de 89, les droits de l'homme, le droit de réunion, le droit de discussion, le droit de parler, le droit d'écrire, le droit divin, le droit populaire, et par-dessus tous ces droits le droit du plus fort, qui finissait toujours par avoir raison des autres. Que faire, que devenir au milieu de ces contradictions et de ces antagonismes ? A qui entendre dans cette Babel ? A qui se fier dans ce dédale, tous déclarant, affirmant, insinuant, proclamant, hurlant, que chacun d'eux contenait, savait, disait la vérité ? Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de rentrer le plus vite possible chez soi, de s'isoler, de se recueillir, de se rechercher, de se retrouver, de se reconstituer dans les principes éternels et immuables, dans la justice qui est au-dessus des lois, dans l'âme qui est au-dessus des religions, dans l'observation qui est au-dessus des philosophies, dans la conscience qui est au-dessus des libertés et dans Dieu qui est au-dessus de tout. C'est ce que je fis, non sans effort. car, après tout, *homo sum*, vous me comprenez, n'est-ce pas ? J'arrivai cependant à ce que je voulais, ayant, pour les choses qui en valent la peine, une persévérance vraiment remarquable. Je ne réclamai aucuns droits, les honnêtes gens finissent par les avoir tous ; j'acceptai tous les devoirs, les vrais. Je constituai la famille comme je la comprends ; je respectai

l'art et la pensée comme ils le méritent, et je n'en fis jamais commerce ; je tâchai de concilier dans ma vie et dans mon âme ce Code et cet Evangile qui s'entendent si peu au-dehors, de combiner mon mouvement humain et mon action divine, selon l'expression dont je me suis servi autre part et que vous plaisantez si spirituellement aujourd'hui ; c'est-à-dire que je m'efforçai de mettre en accord ce que ma conscience me disait avec ce que je disais aux autres, les actes dont j'ai à répondre aux hommes avec l'action dont je n'ai à répondre qu'à Dieu ; c'est-à-dire enfin que je me constituai *dans ma vie* et *dans ma mort*, ce qui m'intéresse bien plus que ma vie, car celle-ci ne fait partie que du temps et celle-là de l'éternité. Or, l'immortalité dont je ne suis pas sûr ne m'occupe guère, tandis que l'éternité dont je suis certain me préoccupe beaucoup. Enfin, monsieur, je me suis fait homme, laborieux, honnête, libre, conscient, et cela tout seul, malgré de grands obstacles, à travers la bêtise humaine, en dépit de cette loi stupide qui m'attendait à mon entrée dans le monde pour me rendre ma tâche plus difficile qu'aux autres.

La Comédie-Française ¹.

Si je constate ici le succès de l'*Etrangère*, je ne m'en fais pas accroître plus qu'il ne faut, et je sais très bien à qui j'en dois la plus grande part.

Dans un autre théâtre que la Comédie-Française, je n'aurais pas eu si bon marché de la critique, et le public eût certainement subi davantage l'influence des journaux. Le Théâtre-Français échappe à cette influence quand elle est mauvaise, tout en en tirant profit quand elle est bonne. Il est bien rare qu'une pièce dont la critique et le public feraient justice, en quelques représentations, sur nos scènes de genre, ne fournisse pas là une carrière honorable et quelquefois brillante. Cela tient à plusieurs causes.

D'abord, comme on dit vulgairement, « la maison est bonne » ; elle date de loin ; elle a des fondateurs qui sont maintenant des aïeux, dont les œuvres sont impérissables. Si les œuvres de Corneille, de Molière, de Racine, de Beaumarchais sont d'une comparaison dangereuse pour les auteurs nouveaux, elles sont pour eux d'une émulation utile. En même temps elles restent pour les comédiens un exercice supérieur qui tient toujours leur talent et leur goût à une hauteur où les artistes des autres théâtres ne peuvent que difficilement atteindre, par des

¹ Extrait de la préface de l'*Etrangère*. Ce morceau nous paraît définir très heureusement le rôle si important de la première scène française.

dans hors ligne, tout individuels, qui révèlent alors un Potier, un Frédéric Lemaître, une Dorval, une Déjazet, une Rose Chéri, une Desclée. L'habitude d'interpréter des chefs-d'œuvre forme ainsi une troupe d'un ensemble hors ligne, qui, alors même qu'elle représente une pièce dont la valeur ne saurait être assimilée à celle du répertoire classique, prête à cette œuvre secondaire une autorité, une perfection extérieure, une magie qui font illusion au public. Si le spectateur n'est pas conquis par l'auteur, il l'est par le comédien. Quand il voit sur l'affiche certains noms, la cause de l'œuvre est aux trois quarts gagnée. Le public n'admet pas que des artistes de cette qualité exposeraient leur renommée et leurs intérêts, car ils sont maîtres chez eux, et leur fortune dépend non seulement de leur science dans leur art, mais de leur goût dans le nôtre, le public n'admet pas, dis-je, que des artistes de cette qualité exposeraient leur talent, leurs intérêts et même leur personne dans une œuvre indigne de lui ; et, quoi que dise la critique, le public va voir par lui-même.

Les théâtres de genre sont dans la nécessité de fournir sans cesse, à leurs risques et périls, du nouveau à une clientèle affamée, indépendante, mobile, qui juge malgré elle de l'importance des œuvres par la dimension et le nom de la salle où on les lui offre. Ces théâtres ne peuvent fixer momentanément la foule qu'avec un immense succès, dû quelquefois à des moyens complètement étrangers à l'art. Ce succès, ils sont forcés de l'épuiser jusqu'à sa dernière goutte de sang, en fatiguant, je dirais presque en amoindrissant ainsi des artistes n'ayant, avec la maison où ils exercent leur profession, aucun lien d'esthétique, d'amitié, de tradition, d'intérêt, et dont les efforts et l'originalité, quelquefois très grands, ne peuvent constituer que très rarement l'ensemble indispensable à l'exécution des œuvres sérieuses. Ces théâtres sont donc dans toutes les difficultés des entreprises commerciales et dans tous les aléas de la production à outrance. Il n'en est pas de même pour le Théâtre-Français. Il a ses statuts particuliers, ses ressources officielles, son fonds littéraire légué par le passé, sa constitution privilégiée reposant sur un bel et bon décret ¹ qui non seulement a survécu à celui à qui on le doit, mais a résisté à toutes les révolutions et à tous les gouvernements. Il associe à sa fortune ceux qui y contribuent, il espace et aère, pour ainsi dire, son répertoire, et le rajeunit sans cesse, ou plutôt le maintient toujours jeune par les débuts et les progrès in-

¹ Le décret de Moscou que Napoléon, pour affecter une complète liberté d'esprit, promulgua pendant l'expédition de Russie.

intéressants de tous les jeunes comédiens dont il fait choix pendant que les sociétaires les plus anciens et les plus célèbres continuent à prêter aux moindres rôles l'appui de leur talent et de leur renommée. Le Théâtre-Français, au milieu des tentatives les plus étranges que devait produire la liberté des théâtres, est ainsi demeuré le lieu consacré où se réunit avec plaisir ce public d'élite qui ne manquera jamais aux œuvres, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise. Mais ce public tient, en revanche, lorsqu'il se donne la peine d'écouter pendant trois ou quatre heures, à entendre dire, aussi bien qu'ils le peuvent, et par l'auteur et par les comédiens, les choses pour lesquelles on l'a dérangé. Le Théâtre-Français est enfin devenu ainsi ce que le Conservatoire est pour la musique, ce que le Louvre est pour la peinture, un musée, celui de l'art dramatique, où de temps en temps on expose une œuvre moderne destinée à devenir, pour nos descendants, une œuvre bonne à conserver si elle peut se tenir, sans trop détonner, à côté de celle des maîtres. L'épreuve est dangereuse pour les vivants, mais décisive. Si elle ne réussit pas, au bout d'un certain temps, on décroche le tableau et on le relègue au grenier.

Ce théâtre ne se contente pas des œuvres qui ne peuvent pas mourir et de celles qui veulent naître ; il en évoque quelquefois dont on se demande si elles dorment ou si elles sont vraiment mortes, et il procède à des résurrections très curieuses. On voit, alors, grâce au talent de tel ou tel comédien, le pseudo-chef-d'œuvre reprendre un moment toutes les apparences de la vie ; puis, peu à peu, il semble que les jambes du Lazare simplement galvanisé tremblent, que sa voix chevrotte, que ses yeux s'éteignent, que sa face pâlit. Son beau vêtement devient trop large sur ses os sans chair, sans nerfs, sans muscles, qu'on entend se choquer les uns contre les autres ; on lui jette une dernière fois un peu d'eau bénite, et l'on recouche poliment, mais pour toujours, le squelette dans la grande nécropole des admirations éphémères !

Le public sait tout cela, et, le soir, quand il remet son large billet aux contrôleurs bien abrités du froid dans ce vestibule circulaire à colonnes et à statues, il est à la fois un peu fier et un peu intimidé. Ce bel escalier à tapis, ces huissiers à chaînes, ce silence des couloirs, ces ouvreuses graves, ces vestiaires dont certains personnages officiels devraient venir étudier le service, au risque de méprises, ce foyer garni de bustes en marbre qu'on débarbouille de temps en temps, tout cela vous a un air sacerdotal qui inspire à la fois au public le respect, la confiance, la sévérité et la courtoisie. Ce n'est pas là une église évidemment, mais c'est un temple. S'il n'y a pas de saints, il y a des dieux,

et voilà bientôt deux cents ans que le grand, le beau et le vrai y ont leur autel, leur culte et leurs prêtres. Bref, c'est le premier théâtre du monde ¹, chargé de recueillir, de répandre et de consacrer ce qui doit rester de notre littérature dramatique, laquelle est, disons-le, une des gloires, sans rivales dans les autres pays, de notre génie français.

Les vibrions.

(Scènes de l'*Etrangère*) ².

Le duc Maximin de Septmonts, un gentilhomme taré, vicieux et malhonnête, a épousé, pour redorer son blason, la fille d'un marchand enrichi, Catherine Mauriceau. C'est pour obéir à son père que Catherine a accepté le duc sans le connaître. Comme elle est loyale et fière, elle se conduit cependant en épouse honnête et dévouée; le duc, au contraire, apporte au foyer ses vices et son infamie. Le drame alors éclate.

ACTE DEUXIÈME

Scène première.

LE DOMESTIQUE, MADAME DE RUMIÈRES, RÉMONIN

Au lever du rideau, Rémonin est assis près de la cheminée et lit.

LE DOMESTIQUE, à madame de Rumières, qui entre.

Madame la duchesse est sortie, mais elle va rentrer tout de suite. Elle est allée jusqu'à l'église.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est bien, je l'attendrai.

RÉMONIN, qui a entendu les derniers mots, à madame de Rumières.

Nous l'attendrons ensemble, si vous voulez.

MADAME DE RUMIÈRES s'assied.

Je ne demande pas mieux.

RÉMONIN

Vous venez, comme moi, savoir des nouvelles de notre héroïne ?

¹ Cette appréciation n'est pas inspirée par le chauvinisme : les étrangers s'accordent à dire que la Comédie-Française est le théâtre le plus parfait pris dans son ensemble ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait, dans les autres pays, d'admirables acteurs.

² Dans cette pièce, d'une haute portée morale, malgré la crudité de certains détails, Dumas a voulu montrer les mœurs infâmes des mondains décaqués, pour qui le mariage n'est qu'une basse affaire d'argent, et la sottise de nos modernes bourgeois-gentilshommes auxquels la manie nobiliaire fait commettre de véritables vilénies. De cette satire cinglante, où le scepticisme parisien jette aussi sa note aigüe, se dégage une belle apologie du mariage basé sur l'honneur et l'amour. L'auteur y défend la sainteté de la famille.

MADAME DE RUMIÈRES

Oui, elle a été très bien cette petite, hier au soir. Qui est-ce qui se douterait qu'elle vient du faubourg Saint-Denis ? J'avoue que quand Septmonts, qui est un peu mon parent, m'a annoncé son mariage avec la fille des *Trois Sultanes* (c'est comme cela que j'avais baptisé sa fiancée, à cause de l'enseigne des magasins du père), j'avoue que j'ai trouvé l'alliance un peu risquée pour un Septmonts. Il est vrai qu'il était tellement ruiné et tellement compromis, qu'il fallait être du faubourg Saint-Denis pour lui donner sa fille. Peu à peu, je me suis prise d'amitié pour la pauvrete. Elle était modeste, douce ; elle se tenait à sa place, et je pressentais qu'elle serait si malheureuse avec le personnage, qu'elle m'attendrissait. La scène d'hier lui a conquis ses galons¹. Il n'a pas été mal non plus, ce petit drôle. Il avait, en allant chercher cette femme et en l'introduisant ici, un certain air qui donnait à cette impertinence une allure chevaleresque. La coquine faisait aussi bonne figure. Ce banquier qui avait diné avec nous et qui payera son mandat, déduction faite du courtage, probablement, tout cela faisait tableau. Le mouvement de la tasse cassée, l'ordre donné d'ouvrir les portes à tout le monde, pour changer l'air, c'était original, c'était amusant. J'ai été enchantée de ma soirée. D'où peut-elle tenir ces grands airs ? Le père Mauriceau est d'une vulgarité qui dépasse la moyenne. Est-ce que la mère ?...

RÉMONIN

La mère était une femme très distinguée, très intelligente et irréprochable.

MADAME DE RUMIÈRES, se levant.

Et elle a contre-balancé l'influence du père. Vous croyez à ces choses-là, vous autres savants ! Nous, nous appelons cela la grâce ! Mais pourquoi, puisqu'elle était intelligente, a-t-elle laissé sa fille épouser Septmonts ? Elle aurait pu prendre des informations, et le premier huissier venu l'aurait renseignée. Pourquoi n'a-t-elle pas fait cela ?...

RÉMONIN

Elle avait une excuse : elle était morte.

MADAME DE RUMIÈRES

Vous m'en direz tant ! Ces mariages-là m'étonnent toujours. Le

¹ La veille, le duc a introduit, malgré elle, dans le salon de sa femme, une étrangère de conduite douteuse, qui passe pour une aventurière et que personne ne reçoit dans la société. L'affront a été infligé à Catherine devant tous les gens de son monde.

grand avantage qu'il y a à être un bourgeois, le seul même, c'est qu'on peut se marier par inclination. Il est tout naturel qu'une demoiselle Duval épouse un monsieur Durand, tandis qu'il est absolument défendu à une fille de grande maison d'épouser un Duval, si beau, si célèbre qu'il puisse être. Voyez-vous cette carte de visite : « Madame Duval, née Montmorency ! »

RÉMONIN

Mademoiselle Mauriceau voulait aussi se marier selon son origine et son inclination ; mais le père s'était fourré des idées de noblesse dans la tête, et le jeune homme que Catherine aimait, bien qu'il s'appelât Gérard tout court, ce qui est l'équivalent de Durand et de Duval, était le plus honnête garçon du monde. Or il y a des roturiers qui ont le culte de l'honneur, comme il y a des nobles qui ont l'amour de l'argent ; seulement l'honneur conserve encore cette infériorité, par rapport à la noblesse, qu'on ne peut pas le vendre, parce qu'une fois qu'il serait vendu, il ne serait plus l'honneur et ne vaudrait plus rien.

MADAME DE RUMIÈRES

Allez, allez ; plaisantez-moi, c'est à votre tour, et ça ne me gêne pas.

RÉMONIN

Quand Gérard apprit que mademoiselle Mauriceau serait quinze ou vingt fois millionnaire, lui qui n'avait que son intelligence, sa volonté, son travail, il fut très triste, très malheureux, car il l'adorait ; mais il se retira et ne la vit plus. Les femmes ne comprennent pas, quand on les aime, qu'on ne passe pas par-dessus tout. Le père Mauriceau profita du dépit de sa fille pour lui faire épouser le duc, qu'il avait rencontré, comme nous l'avons appris hier, chez cette énigmatique mistress Clarkson.

MADAME DE RUMIÈRES

Et la petite s'est dit : « Malheureuse pour malheureuse, autant être duchesse. »

RÉMONIN

Et elle est devenue duchesse, et elle est restée malheureuse.

MADAME DE RUMIÈRES

Dites donc, Rémonin, vous qui avez la prétention d'expliquer tout, en votre qualité de savant, est-ce que vous pourriez résoudre cette proposition : Pourquoi, étant donnée la quantité d'amour qu'il y a sur la terre, se trouve-t-il tant de mariages malheureux ?

RÉMONIN

Je vous donnerais parfaitement une explication si vous n'étiez pas une femme.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est indécent ?

RÉMONIN

Non, mais c'est abstrait.

MADAME DE RUMIÈRES

Et je suis trop ignorante ?

RÉMONIN

Vous êtes trop distraite.

MADAME DE RUMIÈRES

Essayez toujours !

RÉMONIN

Quand vous commencerez à ne plus comprendre, vous m'arrêterez.

MADAME DE RUMIÈRES

Autrement dit, il faut que j'écoute jusqu'au bout sous peine de passer pour une bête. Allez, allez.

RÉMONIN

Eh bien ! ce qui fait que les mariages sont rarement heureux, malgré la quantité d'amour en question, c'est que l'amour et le mariage n'ont, scientifiquement, aucun rapport ensemble. Ils appartiennent à deux ordres complètement différents.

MADAME DE RUMIÈRES

Ah ! A quel ordre appartient donc l'amour ?

RÉMONIN

A la physique.

MADAME DE RUMIÈRES

Et le mariage ?

RÉMONIN

A la chimie.

MADAME DE RUMIÈRES, riant.

Expliquez-vous !

RÉMONIN

L'amour fait partie de l'évolution naturelle de l'être ; il se produit à un certain âge, indépendamment de toute volonté et sans objet déterminé. On éprouve le besoin d'aimer avant d'aimer quelqu'un. C'est par là que l'amour appartient à la physique, qui traite des propriétés existant à l'intérieur des êtres ; tandis que le mariage est une combinaison sociale qui rentre dans la chimie, puisque celle-ci traite de l'action des corps les uns sur les autres et des phénomènes qui en résultent. Les grands législateurs, les grands religieux, les grands philosophes, qui ont institué le mariage sur la base de l'amour ont donc purement et simplement fait de la physique et de la chimie, et de la

plus belle et de la plus haute, dans le but d'en extraire la famille, la morale, le travail, et par conséquent le bonheur des hommes, qui est contenu dans ces trois produits. Tant que vous vous conformez à cette donnée première et que vous choisissez deux éléments propres à la combinaison, cela va tout seul : l'expérience se fait et le résultat s'obtient ; mais, si vous êtes assez ignorant ou assez maladroit pour vouloir combiner deux éléments réfractaires, au lieu d'obtenir des fusions, vous ne constatez que des inerties, et les deux éléments restent éternellement en face l'un de l'autre, sans pouvoir s'unir jamais. Dans l'ordre humain, comme il y a en plus l'âme, c'est-à-dire l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, Dieu punit l'homme qui dédaigne et qui écarte son intermédiaire ; alors, il n'y a plus seulement inertie, il y a choc : de là des explosions, des catastrophes, des accidents, des drames.

MADAME DE RUMIÈRES

Alors, selon vous, le duc et la duchesse sont deux éléments réfractaires ?

RÉMONIN

Qui ne se combineront jamais, à moins...

MADAME DE RUMIÈRES

A moins ?...

RÉMONIN

A moins qu'on ne fasse intervenir un nouvel élément qui aide les deux premiers à se fondre.

MADAME DE RUMIÈRES

Et ce nouvel élément ?

RÉMONIN

Ça vous intéresse ?...

MADAME DE RUMIÈRES

Ça me change.

RÉMONIN

Eh bien ! ce nouvel élément est justement celui qui a manqué à la première expérience et dont l'absence a empêché le résultat : l'amour !

Rémonin explique ensuite que la duchesse de Septmonts, qui a revu Gérard, dont la noblesse d'âme l'a touchée, l'aimera forcément, maintenant qu'elle a été indignement outragée et trahie par son mari. — Et après ? demande madame de Rumières.

RÉMONIN

Après ? Je pense qu'ils se marieront.

MADAME DE RUMIÈRES

Comment ! qu'ils se marieront ?

RÉMONIN

Oui, puisqu'ils s'aiment.

MADAME DE RUMIÈRES

Eh bien ! et le mari, le duc, mon cousin ? Mon cousin, qu'est-ce que vous en faites ¹ dans tout cela ?

RÉMONIN

Je ne m'occupe pas de lui, il disparaîtra au moment nécessaire ; les dieux interviendront.

MADAME DE RUMIÈRES

Comme dans les tragédies antiques ?

RÉMONIN

C'est vous qui l'avez dit. Et les anciens avaient raison. Ils savaient aussi bien que nous, mieux peut-être, que le monde moral est régi par les mêmes lois que le monde physique ; qu'il y a la même logique dans l'un que dans l'autre, et l'intervention des dieux n'était que la conséquence visible, la fatalité inévitable résultant des actes humains.

MADAME DE RUMIÈRES

Mais comment disparaîtra-t-il, mon cousin ?... car, pour le moment, il n'a aucune envie de disparaître. Il est vivant et bien vivant.

RÉMONIN

Il en a l'air, parce qu'il mange, parce qu'il boit, parce qu'il s'agite, parce qu'il parle, parce qu'il a la forme humaine ; mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce n'est pas un homme.

MADAME DE RUMIÈRES

Ah !... Qu'est-ce que c'est donc ?...

RÉMONIN

C'est un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES

Vous dites ?

RÉMONIN

Je dis : un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES

Qu'est-ce que c'est que ça ?

RÉMONIN

Comment ! vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions ². Je vous en ferai voir, c'est très curieux. Ce sont des végé-

¹ Cela a été écrit avant la loi française du divorce ; sans cela la rupture du mariage s'expliquerait d'elle-même.

² Ce qu'on appelle aujourd'hui les microbes. — La tirade qui suit, bien dans l'esprit étincelant de Dumas fils, produit toujours un grand effet sur le théâtre.

taux nés de la corruption partielle des corps, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope et qu'on a pris longtemps pour des animaux, à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre. Ils sont chargés d'aller corrompre, dissoudre et détruire les parties saines des corps en question. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres, mais qui n'en sont pas, et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social. Heureusement, la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un soir qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte, et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue ; ou, si le jeu le ruine ou que sa vibrionne le trahisse, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur, ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui qui l'arrête et le supprime. Les gens distraits ne voient là qu'un fait, les gens attentifs voient là une loi. On entend alors un tout petit bruit... quelque chose qui fait hu...u...u...u .. (Il souffle un peu d'air entre ses lèvres). C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air... pas très haut. Monsieur le duc se meurt, Monsieur le duc est mort. Allons, bonsoir.

MADAME DE RUMIÈRES, lui prenant les mains.

Vous êtes complètement fou !

RÉMONIN

On l'a dit, on l'a même imprimé, mais ce n'est pas sûr. Du reste, regardez dans le creuset, vous verrez bien comment les éléments se comportent.

.....
 Dans l'intervalle, Catherine a subi de nouveaux outrages de la part de son mari ; son âme s'en va malgré elle vers le noble ami, dont le sot orgueil d'un père l'a jadis séparée. Le duc, alors, provoque Gérard en duel, espérant le tuer et la faire plus souffrir. Mais à ce moment tout le monde prend parti pour elle. A la fin de la pièce, le vibrion disparaît.

ACTE CINQUIÈME

Scène II.

RÉMONIN, MADAME DE RUMIÈRES

MADAME DE RUMIÈRES

Eh bien, en voilà du nouveau !

RÉMONIN, d'un air étonné.

Quoi !

MADAME DE RUMIÈRES

Ah ! c'est bien. Du moment que vous faites de la discrétion avec moi, n'en parlons plus.

RÉMONIN

Qui a pu vous dire ?...

MADAME DE RUMIÈRES

Est-ce qu'on ne sait pas tout ce qui se passe chez nous, mon cher ? Est-ce que nous ne sommes pas le spectacle de nos domestiques ? Seulement, ils le regardent par le trou des serrures et par l'entrebaillement des portes. Le valet de chambre, qui avait écouté et entendu la scène qui a eu lieu entre Catherine et Maximin, est venu tout raconter à ma femme de chambre, qui a des bontés pour lui, je crois, et qui m'a tout répété, en témoignant le plus vif intérêt pour la duchesse. J'ai fait atteler, et me voilà, pour avoir des nouvelles, car je veux bien que mes domestiques m'en donnent quand je ne leur en demande pas, mais je ne veux pas leur en demander.

RÉMONIN

Eh bien, vous en savez aussi long que nous, et, si j'ai fait le discret, c'est qu'en ces sortes d'affaires, on est tenu à la discrétion, à moins qu'on ne soit un domestique.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est juste, et puis vous êtes humilié !

RÉMONIN

Parce que ?...

MADAME DE RUMIÈRES

Parce que votre combinaison chimique ne réussit pas ; le troisième élément, le réactif, a été un peu trop violent ; le vibrion m'a tout l'air de triompher et de devoir entamer prochainement les parties saines ; et les dieux qui devaient arriver n'ont même pas télégraphié qu'ils ne pouvaient pas venir.

RÉMONIN

Et cela vous amuse ?

MADAME DE RUMIÈRES, se levant.

Non, au contraire. Cette petite m'intéresse, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète. Et puis je ne serais pas une femme si je ne prenais pas parti pour l'amour. Aussi je viens me mettre à son service. Du reste, je crois que nous serons pour elle, nous, les femmes, et que, si Maximin est tué, nous dirons toutes que c'est bien fait.

RÉMONIN

Jolie oraison funèbre ! Espérons qu'il l'aura.

MADAME DE RUMIÈRES

Est-ce que M. Gérard tire bien ?

RÉMONIN

Comme un ingénieur.

MADAME DE RUMIÈRES

Pendant, on fait des armes à l'Ecole polytechnique ?

RÉMONIN

On y fait des mathématiques surtout. Mais nous avons notre conscience pour nous.

MADAME DE RUMIÈRES

Comme dans *les Huguenots* : « En mon bon droit, j'ai confiance ! » J'aime bien avoir ma conscience pour moi, et je m'efforce de l'avoir toujours ; mais, dans certains cas extrêmes, comme celui-ci par exemple, ou comme un incendie ou un naufrage, je ne serais pas fâchée de pouvoir y ajouter une échelle ou une barque. Le bon droit et la justice, qui sont très réclamés partout, n'ont qu'à être occupés autre part ce jour-là, et ne pas pouvoir se rendre à notre appel, on est brûlé ou noyé, ce qui trouble toujours un peu..... Enfin, c'est comme ça, nous n'y pouvons rien. Mais vous me diriez que M. Gérard est de première force aux armes, que je m'en irais plus tranquille sur son compte.

RÉMONIN

Il arrivera peut-être quelque chose.

MADAME DE RUMIÈRES

Vous avez la confiance tenace.

RÉMONIN

Très tenace.

.....

Scène III.

LES MÈMES, CATHERINE

CATHERINE, vient d'entrer.

Pardon, chère madame.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est moi qui dois m'excuser de venir vous déranger un jour où vous n'êtes pas chez vous ; mais j'ai appris, Rémonin vous dira comment, ce qui se passe, et je venais, si vous ne comptez pas demeurer

ici pendant et après le duel, je venais vous offrir de rester chez moi. Il est bon qu'en face du scandale qui va avoir lieu, vous ayez la caution d'une femme du monde et d'une femme inattaquable. Je vous propose la mienne. Si vous êtes dans ma maison, personne ne vous jettera la pierre ; les murs sont trop hauts.

Mauriceau est entré et a entendu.

CATHERINE

Merci, madame, je compte aller chez mon père.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est naturel, mais ce n'est pas suffisant. Un père qui prend le parti de sa fille, ça ne prouve rien.

MAURICEAU

La marquise a raison, et je suis on ne peut plus touché de la démarche qu'elle fait. Tu iras chez elle, elle remplacera ta mère que j'ai si mal remplacée... (S'attendrissant un peu.) Quelle autorité aurais-je devant l'opinion, moi ? Je suis un sot vulgaire et ridicule ! Bourgeois bouffi d'orgueil, parvenu ambitieux qui te figures qu'on achète le bonheur et la noblesse pour ses enfants avec des sacs d'écus, comme une terre ou un fonds de commerce ! tu n'as que ce que tu mérites. Ma fille aimait un honnête homme, cet honnête homme l'aimait ; il fallait les marier, c'était bien simple. Je n'ai pas trouvé ça, imbécile ! Et je suis cause que cet honnête homme va être tué peut-être et que ma fille en mourra ; et il se trouve encore des gens pour me plaindre ! Je ne suis pourtant pas intéressant ; mais je suis bien malheureux !

Il essuie ses yeux et se laisse tomber sur le canapé.

CATHERINE

Mon père !

MAURICEAU

Permetts-moi de t'embrasser, ma pauvre chère enfant. Tiens, devant madame de Rumières, qui est si bonne pour toi, devant notre vieil ami Rémonin, et je voudrais que tous les pères de famille fussent là pour me voir, je me mets à genoux, ma bien chère fille, et je te demande pardon de tout le mal que je t'ai fait et de tout le mal qu'on te fera encore.

CATHERINE, le relevant et le prenant dans ses bras.

Mon père, mon pauvre père !

MAURICEAU

Ne me pardonne pas, mais embrasse-moi tout de même. Et puis, tu sais, si tu as trop de chagrin après, si tu veux mourir, je t'aurai bientôt rejointe, va, ça ne sera pas long.

MADAME DE RUMIÈRES, émue.

Voyons, mon cher monsieur Mauriceau, calmez-vous.

MAURICEAU

Ah ! je suis calmé maintenant qu'elle m'a embrassé et que j'ai pleuré ; mais j'en avais bien besoin.

LE DOMESTIQUE, annonçant Gérard qui entre.

M. Gérard.

MAURICEAU

Permettez-moi, madame la marquise, de vous présenter Monsieur Gérard. Madame la marquise de Rumières...

MADAME DE RUMIÈRES

Qui sera heureuse de vous recevoir, monsieur, car elle a beaucoup d'affection et d'estime pour tous ceux que vous aimez et qui vous aiment. (A Catherine, en l'embrassant.) Au revoir, mon enfant, je vous attends dès ce soir ; mieux vaut que vous ne passiez pas la nuit ici. Rénonin et moi nous allons entrer chez votre père et causer de tout cela. (A Rénonin.) Il est très bien, ce garçon ! (A Mauriceau, qui parle à Gérard.) Allons, venez, Mauriceau, il faut que je vous parle.

Ils sortent tous les trois.

La lutte pour le devoir¹.

Claude Ruper, un inventeur de génie, cœur loyal et généreux, a épousé une femme perverse, Césarine, qui l'a rendu très malheureux. Un jour, il s'aperçoit que son fils adoptif et élève, Antonin, aime malgré lui, cette femme. Antonin veut s'éloigner pour toujours, mais Claude lui dit de rester, de lutter et de faire son devoir.

ANTONIN

Je pense, mon cher maître, que je vais vous demander la permission de m'absenter, maintenant que j'ai fini ce travail.

CLAUDE

Est-ce que tu as besoin de ma permission à ton âge ?

ANTONIN

Vous savez que je ne ferai jamais rien sans votre consentement.

CLAUDE

Et où iras-tu ?

¹ Extrait du 1^{er} acte de la *Femme de Claude*. Dans l'*Etrangère*, Dumas a voulu montrer la famille désorganisée par la faute de l'homme ; dans la *Femme de Claude*, c'est la contre-partie qu'il étudie, en peignant le mal accompli par la perversité d'une femme. Une inspiration morale très élevée anime cette pièce, d'un symbolisme profond, dont le dénouement brutal, le meurtre de la femme coupable, est seul critiquable.

A Paris.

ANTONIN

CLAUDE

Qu'est-ce que tu iras y faire ?

ANTONIN

J'irai demander une audience au ministre de la guerre et lui soumettre mon fusil, si vous l'approuvez complètement.

CLAUDE

A quoi bon te déranger ? Tu éprouveras cette arme aux nouvelles expériences de tir que nous ferons avec le comité de l'artillerie. Ce ne sera pas long.

ANTONIN

J'ai besoin d'un peu de mouvement.

CLAUDE

Hier, tu ne voulais plus bouger d'ici ; tu t'y trouvais l'homme le plus heureux du monde ! Et après avoir vu le ministre, tu reviendras ?

ANTONIN

Je ne crois pas, maître. Si vous me le permettez, je voudrais voyager pendant quelques mois, aller en Angleterre, en Amérique, étudier les travaux qui s'y font.

CLAUDE

Les miens ne te suffisent pas ? Et qu'est-ce que je deviendrai pendant ton absence, moi qui n'ai que toi pour me comprendre, m'aimer et m'aider ?

ANTONIN, avec effusion.

Est-ce vrai ?

CLAUDE

Tu en doutes ?

ANTONIN

Oh ! non ! et je serais le plus à plaindre des hommes si je ne vous adorais pas après tout ce que vous avez fait pour moi ; car c'est votre mère et vous qui m'avez recueilli, nourri, instruit depuis dix ans, moi orphelin, vagabond, presque mendiant. Vous m'avez mis au collège, et voilà quatre ans déjà que vous m'avez associé à vos travaux. Ce que je suis, je vous le dois ; croyez-le bien, je vous adore et je vous vénère.

CLAUDE

Et tu as des secrets.

ANTONIN

Je n'ai pas de secrets.

CLAUDE

Pourquoi pleures-tu alors ?

Parce que je vous quitte.

ANTONIN

Pourquoi me quittes-tu ?

CLAUDE

ANTONIN, ne sachant plus que répondre.

Je suis bien malheureux.

CLAUDE

Tant mieux. On ne saurait commencer trop tôt. A ton âge ce n'est qu'un exercice préparatoire ; tu verras plus tard.

ANTONIN

Et puis je suis nerveux, impressionnable.

CLAUDE

Trop de misère dans la première enfance. Tu te referas peu à peu. Reste ici. J'ai besoin de toi et tu as besoin de l'air de ces montagnes. D'ailleurs l'espèce de chagrin que tu as ne se guérit pas par le changement de lieux. On l'emporte avec soi, on le remporte tel qu'on l'a emporté, ou plutôt accru et fortifié par la distance, et lorsqu'on se retrouve en face de la personne qui cause cette préoccupation, on s'aperçoit qu'on a voyagé pour rien.

ANTONIN

Que voulez-vous dire ?

CLAUDE

Tu aimes ma femme.

ANTONIN

Qui vous fait supposer ?

CLAUDE

Je l'ai vu.

ANTONIN

Oh ! maître, n'est-ce pas qu'il faut que je parte et peut-être alors me pardonneriez-vous ?

CLAUDE

Je n'ai rien à te pardonner. Tu as vingt-deux ans ! C'est ta jeunesse qui aime, ce n'est pas toi ? C'est de la femme d'un autre, de la femme de ton maître, de ton grand frère, que tu es épris ; là est la douleur, parce que tu es un honnête homme ; mais la douleur, crois-tu que ce soit chose inutile ou mauvaise ? C'est un adversaire loyal qu'il n'y a besoin que de vaincre pour s'en faire un allié sûr, toujours prêt alors à vous préserver et à vous défendre. Vingt ans, une douleur comme celle-là, une âme comme la tienne et un ami comme moi, ce sont les armes d'Achille.

ANTONIN

Vous riez de cela ?

CLAUDE

Tu appelles cela rire. Hélas ! il y a longtemps que je ne ris plus. C'est cette femme que tu aimes qui a pour jamais fait expirer le rire sur mes lèvres ; elle m'eût tué si je ne l'eusse vaincue et exterminée en moi ! J'ai souffert pour nous deux, profite-en. Tu es trop jeune, trop croyant, trop tendre pour lutter contre cette femme qui a déjà dû deviner que tu l'aimes ; je l'ai bien vu tout à l'heure, lorsqu'elle t'a tendu la main ; c'est peut-être pour toi qu'elle est revenue ici tout à coup. Elle a toujours besoin de sensations nouvelles pour se faire croire à elle-même qu'elle vit, car elle est plus morte que ceux qu'elle a déjà fait mourir.

ANTONIN

Mourir ?

CLAUDE

Oui, qu'elle a fait mourir dans leur âme, dans leur cœur, dans leur raison.

ANTONIN

Pourquoi, puisqu'elle était si coupable, ne vous êtes-vous pas séparé de cette femme ?

CLAUDE

Tu ne l'aurais pas rencontrée, c'est vrai ; mais séparée de moi, elle eût emporté mon nom avec elle. Ce nom que j'avais reçu honorable et que je voulais laisser tel que je l'avais reçu, en l'illustrant si c'est possible, elle l'eût traîné publiquement dans toutes les boues, et je l'eusse retrouvé à chaque moment dans les scandales du monde. Ici, le toit de la vie privée la contient un peu et la garantit encore. Qui imprimerait un mot sur elle, la diffamerait ! Elle me ridiculise un peu plus, mais elle me salit un peu moins ! Et puis j'ai longtemps espéré que je l'éclairerais et la sauverais ! Rien. D'où viennent-elles, ces créatures particulières, inachevées pour ainsi dire, qui font le mal en souriant, en riant quelquefois, sans conscience avant, sans remords après ? Sont-elles dans l'ordre naturel, comme quelques-uns l'affirment ? Ce que nous appelons le mal n'est-il pas le droit des natures puissantes, brisant des conventions sociales trop étroites pour elles ? Le devoir, l'honneur, le travail, la pudeur, la famille, le triomphe de l'âme, la vertu, le beau, le bon et le bien, l'idéal en un mot, sont-ils rêves de fous, et faut-il lâcher les hommes et les femmes à travers la terre comme des troupeaux sauvages sans autre raison que l'instinct, sans autre loi que la passion, sans autre but que le plaisir ? Je ne le crois pas, ni toi non

plus, n'est-ce pas ? Et voilà pourquoi je veux te sauver à ton tour. Il ne peut naître du sentiment que tu éprouves qu'une nouvelle infamie pour Césarine, qu'un malheur certain, irréparable peut-être pour toi. Arrête-toi, retourne-toi brusquement et regarde de l'autre côté ! Allons, mon enfant, tu n'es pas de ceux qui croient que la plus grande douleur qui soit est celle qu'on a, vérité de l'égoïsme et des ténèbres ! Il y a de plus grandes douleurs que les nôtres et nous traversons une époque où ceux qui veulent véritablement mériter le nom d'homme n'ont plus le droit de penser à eux seuls. Depuis deux ans, il n'y a plus de souffrances privées, il n'y a plus qu'une souffrance commune¹. Homme de vingt ans qui as peut-être encore quarante ans à vivre, que viens-tu nous parler de chagrins d'amour ? c'était bon autrefois. Et ton Dieu qu'il te faut retrouver ! et ta conscience qu'il te faut établir ! Et ta patrie qu'il te faut refaire ! Ont-ils le temps d'attendre que tu aies fini d'aimer et de gémir, ou bien vas-tu mourir d'amour sans avoir rien fait pour eux ?

ANTONIN, se jetant à son col.

Oh ! mon excellent maître !

CLAUDE, faisant un sacrifice intérieur.

Et plus tard, quand tu auras payé le tribut que tu dois, s'il te faut la famille pour récompense, rapproche-toi de Rébecca, fais-toi aimer d'elle ; c'est l'épouse qu'il te faut².

ÉMILE AUGIER

Né à Valence en 1820, mort à Paris en 1889.

Il fut d'abord un médiocre poète de l'« Ecole du bon sens », mais il se ressaisit bien vite et écrivit des pièces en prose, qui le mirent au premier rang des auteurs dramatiques. Dans ses comédies il rappelle Molière, dont il a le génie robuste et sain ; comme lui, il créa des caractères à la fois généraux et individuels d'une réalité bien vivante.

¹ La pièce a été représentée en mars 1873, deux ans après les épouvantables épreuves de l'Année terrible, alors que le cœur de tout patriote français saignait encore de la cruelle blessure.

² Œuvres principales de Dumas fils : *Théâtre complet* (1852-1887). — Pour l'étudier, lire : P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* ; Edouard Rod, *Les Idées morales du temps présent* ; Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* ; Brunetière, *Les époques du théâtre français* ; E. Faguet, *Notes sur le théâtre contemporain* ; René Doumic, *De Scribe à Ibsen* ; Francisque Sarcey, *Feuilletons du Temps*.

Son théâtre est une satire sincère et élevée des vices bourgeois. Dans la société viveuse du second empire, il montra le pouvoir corrompateur de l'argent, l'adultération du mariage, l'hypocrisie mondaine et ses odieux mensonges, visant principalement à relever les vertus de la famille, les lois de la raison et de l'honneur. Ses comédies, si saines et si morales, sont écrites en une langue claire, nette, saisissante de relief, la vraie langue du théâtre.

Le gendre de Monsieur Poirier ¹.

Le marquis Gaston de Presles, jeune gentilhomme ruiné, a épousé, par intérêt, une charmante jeune fille, Antoinette Poirier, dont il n'a pas compris la noblesse d'âme et le charme délicat. Par forfanterie de mondain, il a continué sa vie de jeune homme désœuvré, délaissant de plus en plus sa femme. Se voyant trahie, Antoinette veut se séparer de son mari, mais son parrain va l'amener à pardonner ; par générosité et par amour, elle croira au repentir du coupable.

ACTE IV

Scène I.

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET ²

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET

Mais non, Poirier...

POIRIER

Mais si !... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas, tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent ?

VERDELET

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteau tiré ³ avec le marquis, toi ! une

¹ Comédie en quatre actes, écrite en collaboration avec Jules Sandeau (1854); elle fait partie du répertoire du Théâtre français. C'est le chef-d'œuvre de la comédie moyenne.

² Verdelet est le parrain d'Antoinette et l'ancien associé de Poirier.

En dehors de leur valeur dramatique, ces scènes sont très intéressantes à étudier au point de vue de la langue. Le dialogue est semé de gallicismes que les étrangers feront bien de noter.

fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et, pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve ! Oh ! je te connais, va ! Egoïste comme tous les vieux garçons !...

VERDELET

Prends garde, Poirier ! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme ?...

POIRIER

Nous y voilà ! C'est moi qui suis l'égoïste ici ! parce que je ne veux pas que mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer ! (A sa fille.) Mais dis donc quelque chose !... ça te regarde plus que moi.

ANTOINETTE

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

POIRIER

Ah !

ANTOINETTE

Je ne le hais pas, mon père ; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

POIRIER

Ça me suffit.

VERDELET

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine. As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari ? T'es-tu jamais demandé ?...

POIRIER

Ah ! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons ! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la droloter ! Tu verras, *fille*¹, quelle bonne petite existence nous mènerons à nous deux... (Montrant Verdelet.) A nous trois ! car je vau mieux que toi, gros égoïste !... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons ! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses !... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

ANTOINETTE

Oui, mon père, bien heureuse.

POIRIER

Tu l'entends, Verdelet ?

En argot familial : fillette.

VERDELET

Oui, oui.

POIRIER

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions !... Enfin ! Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE

Ah ! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède.

POIRIER

Non pas !

ANTOINETTE

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait.

ANTOINETTE

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE

Eh bien ?

POIRIER

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de messieurs ses pères.

ANTOINETTE

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER

Oui, oui. La bande noire ¹ a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves. Avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vigneron. Le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont

¹ Société de spéculateurs qui, après la Révolution, achetèrent les vieux châteaux et les couvents pour les démolir, en vendre les matériaux et s'enrichir des dépouilles des émigrés. C'est leur vandalisme qui leur fit donner ce nom par tous les amoureux des beaux monuments anciens.

gagné de quoi acheter du bois. J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle ¹.

ANTOINETTE

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER

Il aura raison.

ANTOINETTE

Il croira que c'est moi...

VERDELET

Sois donc tranquille, mon enfant.

POIRIER

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — A vendre, le château de Presles !

VERDELET

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER

Depuis hier soir ? Allons donc ! je vais chez l'imprimeur.

Scène II.

VERDELET, ANTOINETTE

VERDELET

Ton père est absurde ! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony ? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que monsieur de Presles était pour moi...

VERDELET

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme le représentant d'un autre âge. Ah ! Tony, quel réveil.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le marquis demande si madame peut le recevoir ?

¹ Pour comprendre le comique de ce passage, il faut se rappeler que Poirier, bien qu'entiché de noblesse par vanité de parvenu, a néanmoins gardé le vieux levain de haine bourgeoise contre les nobles. Ce caractère contradictoire, mais si vrai, est très bien observé dans la comédie d'Augier.

ANTOINETTE

Non.

VERDELET

Reçois-le, mon enfant. (Au domestique.) Monsieur le marquis peut entrer. (Le domestique sort.)

ANTOINETTE

A quoi bon ? (Le marquis Gaston de Presles entre.)

GASTON

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET

Comment, monsieur ?

GASTON

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET

Mais, monsieur...

GASTON

Je vous entends... Ne craignez rien de l'avenir, et rassurez monsieur Poirier. J'ai un état, celui de mon père : soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec monsieur de Montmeyran ¹, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, de même.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON

Ah ! s'il était une expiation ! (Un silence.) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

¹ De Montmeyran, comme beaucoup de jeunes gentilshommes ruinés, s'est engagé dans les chasseurs d'Afrique et le marquis de Presles a l'intention d'en faire autant.

Scène III.

LES MÊMES, LE DUC DE MONTMEYRAN

LE DUC

Je viens te chercher.

GASTON

Allons ! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet. (Ils s'embrassent.) Adieu, madame, adieu pour toujours.

LE DUC

Pour toujours ! Il vous aime, madame.

GASTON

Tais-toi !

LE DUC

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay !... quel triomphe !...

VERDELET

Ah ! tu es cruelle !

GASTON

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché ! un marché que je n'ai pas même eu la probité de tenir (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur¹. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement, et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux ! En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place ; en vous méconnaissant, je fais ce que n'eût fait personne. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne de vous ; j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne me plains pas... Viens, Hector.

LE DUC

Attends... Savez-vous, où il va, madame ? Sur le terrain.

¹ Quoique sachant son mari coupable, Antoinette a payé ce jour-là les dettes qu'il a contractées avant son mariage, afin de lui épargner une souffrance d'amour-propre.

VERDELET ET ANTOINETTE

Sur le terrain ?

GASTON

Que fais-tu ?

LE DUC

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE

Ah ! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC

Que vous importe, madame ? Tout n'est-il pas rompu entre vous ?

ANTOINETTE

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... Monsieur de Presles peut disposer de sa vie... il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens !...

Ils vont jusqu'à la porte.

ANTOINETTE

Gaston !

LE DUC

Tu vois bien qu'elle t'aime encore !

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah ! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

(Entre Poirier.)

Scène IV.

LES MÊMES, POIRIER

POIRIER

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis ?

ANTOINETTE

Il va se battre !

POIRIER

Un duel ! cela t'étonne ? Les femmes, les duels, tout cela se tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE

Que voulez-vous dire, mon père ?... Supposeriez-vous ?...

POIRIER

J'en mettrais ma main au feu¹.¹ C'est-à-dire : J'en suis sûr.

ANTOINETTE

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? Vous ne répondez pas ?...

POIRIER

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer ?

GASTON

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER

Il a l'impudence d'en convenir ! Quel cynisme !

ANTOINETTE

Et on me dit que vous m'aimez !... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour une autre !... On faisait de cette dernière offense un piège à ma faiblesse... Ah ! monsieur le duc !...

LE DUC

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir.

VERDELET, au marquis.

Eh bien ! monsieur, c'est bien simple ; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON

Quoi ! monsieur, faire des excuses !

VERDELET

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre sincérité ; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. D'ailleurs, ne lui demandiez-vous pas, tout à l'heure, comme une grâce, de vous imposer une expiation ? Le temps était la seule épreuve à laquelle on pût vous soumettre. Ne devez-vous pas être heureux d'un sacrifice qui vous acquitte en un instant ? Celui qu'on vous demande est très grand, je le sais ; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts ?

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommode, maintenant !

GASTON

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur, la marquise de Presles ne l'accepterait pas !...

ANTOINETTE

Et si vous vous trompiez, monsieur ? si je vous le demandais ?

GASTON

Quoi, madame, vous exigeriez !...

ANTOINETTE

Que vous fussiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay ? Oui, monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renoncerez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense ?... Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité ?

POIRIER

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous aurez attrapé un mauvais coup ? Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent !

GASTON

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE

Qui oserait douter de votre courage ?... N'avez-vous pas fait vos preuves ?

POIRIER

Et que vous importe l'opinion d'un tas de godelureaux¹ ? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON

Vous le voyez, madame, on rirait de moi, vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON

Comment, tu es aussi d'avis ?...

LE DUC

Oui, mon ami ; ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON

Des excuses, sur le terrain !...

¹ On remarquera le langage vulgaire de Poirier, qui détonne avec celui des autres personnages. L'auteur le fait parler comme les parvenus de ce temps.

J'en ferais, moi...

POIRIER

VERDELET

Décidément, Poirier, tu veux forcer ton gendre à se battre ?

POIRIER

Moi, je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON

Eh bien !... Non... c'est impossible !...

ANTOINETTE

Mon pardon est à ce prix.

GASTON

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER

Ta, ra, ta, ta. Ne l'écoute pas, fille ; quand il aura l'épée à la main, il se défendra malgré lui. C'est comme un maître nageur qui veut se noyer ; une fois dans l'eau le diable ne l'empêcherait pas de tirer sa coupe.

ANTOINETTE

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON

Antoinette... au nom du ciel !...

LE DUC

Elle a mille fois raison.

GASTON

Des excuses ! moi !...

ANTOINETTE

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON

Eh bien !... A un Pontgrimaud !... Va sans moi.

LE DUC, à Antoinette.

Eh bien ! madame, êtes-vous contente de lui ?

ANTOINETTE

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je

vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (Le marquis reste immobile, la tête basse. — Antoinette va à son mari, lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.) Et maintenant, va te battre, va !...

GASTON

Oh ! chère femme, tu as le cœur de une mère !...

ANTOINETTE

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, à part.

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu !

GASTON, au duc.

Allons ! vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas ?

LE DUC

Comme saint Georges, madame, et un poignet d'acier !... Monsieur Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, à Gaston.

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. Partons, Hector. (Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.)

ANTOINETTE

Encore une lettre ?

GASTON

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE

C'est la première, monsieur.

GASTON

Oh ! j'en suis sûr.

ANTOINETTE ouvre la lettre.

C'est de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON

Bah !

ANTOINETTE, lisant

« Mon cher marquis. »

GASTON

Faquin !

ANTOINETTE

« Nous avons fait tous les deux nos preuves. »

GASTON

Dans un genre différent.

ANTOINETTE

« Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité. »

GASTON

Oui, de vivacité de ma part.

ANTOINETTE

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. »

GASTON

Vous me flattez, monsieur.

ANTOINETTE

« Et je ne doute pas que vous les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites. »

GASTON

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE

« Tout à vous de cœur.

« VICOMTE DE PONTGRIMAUD. »

LE DUC

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont ; mais il est Grimaud ¹, sa lettre finit bien.

VERDELET, à Gaston

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé ?

GASTON

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme ; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET

Dans mes bureaux ! vous ! un gentilhomme !

GASTON

Ne dois-je pas nourrir ma femme ?

¹ Anciennement nom donné aux écoliers des basses classes, aux plus ignorants. Mauvais écrivain, et, par extension, individu plat au point de vue moral ; c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici.

LE DUC

Tu feras comme les nobles bretons qui déposaient leur épée au parlement avant d'entrer dans le commerce, et qui venaient la reprendre après avoir rétabli leur maison.

VERDELET

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, à part

Exécutons-nous. (Haut) C'est très bien, mon gendre, voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois. Nous pouvons nous entendre, faisons la paix et restez chez moi.

GASTON

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai...

POIRIER

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE

J'irai vous voir, mon père.

GASTON

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER

Ma fille va être la femme d'un commis marchand !

VERDELET

Non, Poirier ; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de nocces.

ANTOINETTE

Bon Tony !... Vous me permettez d'accepter, Gaston ?

GASTON

Monsieur Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET

Je quitte le commerce, je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER

Eh bien, et moi ? on ne m'invite pas ?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET

Achète une propriété, et viens vivre auprès de nous.

POIRIER

Tiens, c'est une idée.

VERDELET

Pardieu ! tu n'as que cela à faire, car tu es guéri de ton ambition... je pense.

POIRIER

Oui, oui. (A part.) Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept... et pair de France en quarante-huit ¹.

L'effronterie ².

Un homme d'affaires, véreux, Vernouillet, vient de passer en jugement ; il a été acquitté, mais avec des considérants qui le déshonorent. Il se présente chez son banquier, Charrier, pour reprendre ses fonds. Celui-ci le reçoit avec hauteur et lui refuse la main. Quand il est sorti, le marquis d'Auberive engage la conversation avec Vernouillet.

LE MARQUIS ³, à part, regardant Charrier s'éloigner.

Tu lui donneras la main, faquin, c'est moi qui te le dis. (Tirant sa montre.) Bah ! le cercle aura tort. J'ai ici de quoi m'amuser. (A Vernouillet, qui examine les tableaux par contenance.) Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Vernouillet ?

VERNOUILLET

Pardon, monsieur, mais je craignais de ne pas être reconnu moi-même.

LE MARQUIS

A cause de votre procès ? Il paraît bien que le cas n'était pas pensable... et d'ailleurs l'accueil rogne de ce bon M. Charrier m'a tout disposé en votre faveur.

¹ Poirier aspire à la pairie, bien que son gendre ait fortement raillé ses ambitions politiques. Sa prédiction intéressée est doublement risible ici, parce que l'année 1848 est celle de la Révolution de Février qui abolit la royauté bourgeoise et la pairie.

² Extrait de la comédie : *Les Effrontés*, (1861), une satire sociale très remarquable.

³ Le marquis, un vieux gentilhomme qui regrette la monarchie des Bourbons, trouve la société du temps de Louis-Philippe absolument corrompue par l'argent. Dans les conseils ironiques qu'il donne à Vernouillet, c'est la satire de cette société, où la fortune tient lieu d'honneur, qui sort, en traits cinglants, de sa bouche.

VERNOUILLET

Ah ! monsieur, je vous jure que mon seul but dans cette malheureuse spéculation était de faire un coup qui me mit à même de rester honnête homme.

LE MARQUIS

En effet, cela ne vaut-il pas mieux pour un garçon de cœur que de passer sa vie à *carotter*⁴, pour parler la langue de vos salons ? On s'exécute une bonne fois, c'est pénible, mais on n'a pas à y revenir : voilà comme je comprends la probité.

VERNOUILLET

Moi aussi. Malheureusement j'ai échoué au port.

LE MARQUIS

En somme, de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez fait le saut périlleux : vous pouviez vous casser les reins, et vous en êtes quitte pour une entorse, ce qui prouve que vous êtes retombé sur vos pieds ! (Se levant.) — Voyons, je suis quelquefois de bon conseil ; ouvrez-moi votre cœur : quel est votre actif ?

VERNOUILLET

Huit cent mille francs.

LE MARQUIS

Huit cent mille francs ? Que parliez-vous d'honnêteté ? Vous êtes de plain-pied avec la délicatesse. Quel est votre plan ?

VERNOUILLET

Je vais quitter la France.

LE MARQUIS

Et pourquoi ?

VERNOUILLET

Vous avez vu l'accueil de M. Charrier. Je le trouve partout depuis huit jours.

LE MARQUIS

Parbleu ! vous vous présentez avec une mine penaude qui invite. Vous avez l'air en train d'avaler votre condamnation. Le niais l'avale, l'homme fort la crache. Il faut se faire un front qui ne rougisse plus. L'effronterie, voyez-vous, il n'y a que cela dans une société qui repose tout entière sur deux conventions tacites : *primo*, accepter les gens pour ce qu'ils paraissent ; *secundo*, ne pas voir à travers les vitres tant qu'elles ne sont pas cassées.

⁴ En argot, tromper, tirer de l'argent à quelqu'un par des moyens indécents.

VERNOUILLET

Mais, monsieur le marquis, est-ce que les miennes ne le sont pas, cassées ?

LE MARQUIS

Félées seulement. Mais ne vous abandonnez pas, morbleu ! L'œil provocant, la voix haute ! N'attendez pas les gens, ils ne viendraient pas à vous ; n'allez pas au-devant d'eux, ils vous tourneraient le dos ; marchez sur eux en leur tendant une main menaçante, et ils la prendront... Charrier tout le premier, ce qui m'amusera.

VERNOUILLET

Vous croyez véritablement ?...

LE MARQUIS

J'en suis sûr. Vous rencontrerez peut-être quelque tempérament sanguin, quelque don Quichotte qui regimbera ; mais vous ferez un exemple, et tout sera fini.

VERNOUILLET

Je tire assez bien l'épée.

LE MARQUIS

Fi donc ! le duel n'est pas de votre temps. Mettez-vous tout bonnement sous la protection de la loi. Elle est admirable, la loi ! Elle n'admet pas le diffamateur à la preuve du fait... et voyez en effet où nous en serions, si, pour vilipender impunément un honnête homme comme vous, il suffisait de prouver son dire.

VERNOUILLET

Il n'y aurait plus de sécurité pour personne.

LE MARQUIS

Que pour les imbéciles.

VERNOUILLET

Et vous êtes sûr qu'on oubliera tout à fait ?

LE MARQUIS

Parbleu ! regardez Charrier : ne jouit-il pas de l'estime générale ?

VERNOUILLET

Comment, Charrier ? Est-ce que ?...

LE MARQUIS

Vous ne le saviez pas ? Vous voyez bien que cela s'oublie. Oui, il a gagné aussi son procès il y a quelque quinze ans, un procès qui est le pendant du vôtre. Qu'a-t-il fait ? Il a payé d'audace.

VERNOUILLET

Et le voilà maire de son arrondissement !

LE MARQUIS

Bientôt pair de France, dit-on... cela doit vous encourager !

VERNOUILLET

Merci, monsieur le marquis ! J'avais perdu mes étriers, vous me remettez en selle ! Je me retrouve, et morbleu !...

LE MARQUIS

Vous saurez encore dominer la situation.

VERNOUILLET

Rapportez-vous-en à moi. Le trajet que Charrier a fait en quinze ans, je le ferai, moi, en quinze jours.

LE MARQUIS

Comment cela ?

VERNOUILLET

Par le droit chemin.

LE MARQUIS

C'est-à-dire par le plus court ; c'est tout un... en mathématiques. Mais...

VERNOUILLET

On m'a offert hier *la Conscience publique*. Qu'avais-je à faire d'une arme ? Je me croyais perdu sans ressource, j'étais ahuri, j'ai refusé. Mais elle n'est pas encore vendue, il ne tient qu'à moi de l'avoir... je l'aurai ! Et, morbleu ! mes petits messieurs, les rôles vont changer !

LE MARQUIS

C'est une idée de génie que vous avez-là ! (A part.) Ils achètent un journal comme nous achetions un régiment. (A Vernouillet.) Ah ! Ah ! vous allez bien vous venger !

VERNOUILLET

Me venger ? Allons donc ! La vengeance est un enfantillage de vaincu, et moi, je serai demain le maître du monde ! Je m'empare, avec mon argent, de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion ! Je réunis dans ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse ! Je les décuple l'une par l'autre, je leur ouvre une ère nouvelle, je fais tout simplement une révolution.

LE MARQUIS

Et moi qui vous donnais des conseils ! C'est le pigeon qui couve un épervier !

VERNOUILLET

Non pas ! Sans vous je me laissais étouffer, aussi ma reconnaissance...

LE MARQUIS

Vous ne m'en devez pas. Je serai assez payé par votre grandeur. J'aime à voir au pinacle les honnêtes gens comme vous qui se sont enrichis par leur travail et leur intelligence ; c'est de bon exemple, c'est l'honneur de notre temps et la consolation de ma vieillesse.

CHARRIER, entrant, à Vernouillet.

Voici votre compte, monsieur ; vous pouvez vous présenter à la caisse.

VERNOUILLET

Merci.

CHARRIER

Vous êtes encore là, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS

Ma foi, oui. Je me suis attardé à faire un peu ma cour à M. Vernouillet.

CHARRIER

Votre cour ?

LE MARQUIS

Tel que vous le voyez, M. Vernouillet va devenir une puissance.

VERNOUILLET, à Charrier.

M. le marquis plaisante ; mais, véritablement, si je puis vous être utile, j'en serai charmé.

CHARRIER

Ah ça ! messieurs, que signifie ?...

LE MARQUIS

Cela signifie que vous voyez l'acquéreur de *la Conscience publique*.

CHARRIER

Bah !

VERNOUILLET

Oui, mon cher monsieur Charrier ; c'est pour payer que je réalise ma fortune.

LE MARQUIS, à Charrier.

Vous honoriez en lui la vertu toute nue, vous en serez récompensé. Adieu, messieurs, je suis en retard d'une heure sur mon rendez-vous : mais je n'ai pas perdu mon temps. (A part, en sortant.) Crève donc, société !

Charrier reconduit le marquis jusqu'à la porte de droite.

L'argent et l'honneur ¹.

Par des manœuvres malhonnêtes, Maître Guérin, notaire, a réussi, en mettant en avant un homme de paille, à dépouiller un de ses clients, M. Desroncerets, de son château de Valtaneuse. Le colonel Louis Guérin, son fils, vient d'apprendre la chose et va chercher à la réparer.

LOUIS

Déshonorés !

MADAME GUÉRIN

Déshonorés ! qui ?

LOUIS

Nous ! nous spolions ces pauvres gens.

MADAME GUÉRIN

Ce n'est pas nous, c'est Brénu.

LOUIS

Brénu est l'homme de paille de mon père !

MADAME GUÉRIN

C'est M. Arthur qui dit cela ; mais tu ne le crois pas sur parole, j'espère !

LOUIS

Si je ne l'avais pas cru, je l'aurais souffleté.

MADAME GUÉRIN

Je te jure que ton père est incapable...

LOUIS

Comment reparaitre devant cette jeune fille, enrichi de ses dépouilles ?
— Adieu, ma mère !

MADAME GUÉRIN

Où vas-tu ?

LOUIS

Je retourne au régiment... Je ne veux pas me retrouver en face de mon père. Quand il rentrera, tu lui diras que j'ai reçu l'ordre de partir.

MADAME GUÉRIN, appelant son mari.

Guérin ! arrive, arrive ! ton fils est au désespoir, ton fils est fou ! Il doute de ta probité...

GUÉRIN

Hein ?

LOUIS

Ma mère...

¹ Extrait de *Maître Guérin* (1864), le chef-d'œuvre d'Emile Augier, comme peinture de caractère.

MADAME GUÉRIN

Non, non ! il n'y a pas de respect qui tienne, il faut s'expliquer. — Aie pitié de l'état où il est, mon ami, prouve-lui qu'il est le fils d'un honnête homme !

LOUIS

Dieu m'est témoin, mon père, que je n'aurais jamais osé vous demander une explication...

GUÉRIN

Pourquoi donc, jeune homme ? Croyez-vous que je la redoute ?... Il me plaît de l'accepter, au contraire. (s'asseyant à droite.) Le coupable seul craint de s'asseoir sur la sellette de l'accusé ; pour l'innocent, elle se change en piédestal.

MADAME GUÉRIN

On lui a dit que Brénu est ton homme de paille dans la vente de Valtaneuse.

GUÉRIN

Voilà tout ?... J'attendais mieux ; j'espérais un triomphe plus éclatant. — Certes, je me suis trouvé dans des passes où il y avait quelque mérite à rester honnête homme, car la tentation de ne pas l'être n'eût été combattue par aucun danger ; mais ici, la simple prudence m'aurait tenu lieu de délicatesse. (se levant et passant au milieu.) Un notaire ne peut pas avoir d'homme de paille : savez-vous pourquoi ? Parce qu'on ne tient ces gens-là que par des contre-lettres, et qu'un notaire qui se prévaudrait d'une contre-lettre dans une opération usuraire comme la vente de Valtaneuse serait cassé par la chambre dans les vingt-quatre heures.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Tu vois !

LOUIS

Est-ce qu'il ne peut pas y avoir d'autres moyens que des contre-lettres ?

GUÉRIN

Lesquels ? Vous m'obligeriez de me les indiquer, car je ne les connais pas...

MADAME GUÉRIN, à Louis

Tu vois !

LOUIS

Enfin, comment le château figure-t-il dans ma dot ?

GUÉRIN

C'est bien simple ; j'ai prêté de l'argent à Brénu, qui m'a donné en nantissement le marché Desroncerels ; or, Brénu ne sera pas en mesure de me rembourser, et, par conséquent, le gage me restera.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Tu vois bien !

LOUIS

Mais en vous faisant céder un marché usuraire, vous venez de le dire...

GUÉRIN, à sa femme.

Il ne comprend pas qu'il y a là deux affaires très distinctes, l'une entre Desroncerets et Brénu, qui est usuraire ; l'autre entre Brénu et moi, qui ne l'est pas.

LOUIS

Combien donc avez-vous prêté à Brénu ?

GUÉRIN

Cent-cinquante-mille francs, la valeur du château... Veux-tu voir son billet ? il est là.

LOUIS

Et vous prêtez cent-cinquante-mille francs sur un gage qu'on peut racheter cent mille à votre débiteur ?... Je ne reconnais pas votre prudence.

GUÉRIN

Comme s'il n'était pas notoire que Desroncerets est insolvable !

LOUIS

Lui, mais sa fille ?

GUÉRIN

Sa fille comme lui.

LOUIS

Qu'en savez-vous ?

GUÉRIN

Je suis conseil de la compagnie d'assurance où elle a placé son bien à fonds perdu.

LOUIS

Sur la tête de son père.

GUÉRIN

Tu le sais aussi ?... Tu vois donc bien que mon gage ne pouvait m'échapper. — Assez d'interrogatoire comme cela. Tu n'as plus de doutes ? Non, Eh bien ! tuons le veau gras. (A la cantonade, à droite.) François, es-tu là ?

MADAME GUÉRIN, passant près de son fils.

Elle est sortie.

Guérin s'assied à droite de la table et ouvre le journal.

LOUIS, prenant sa mère par la main et s'avançant vers son père.

Mon père, ma mère et moi nous vous supplions de restituer Valtaneuse à M. Desroncerets.

GUÉRIN

Restituer ? qu'entends-tu par là ?

LOUIS

Je suis convaincu que vous seriez désespéré d'avoir forfait à l'honneur ; mon devoir est de réveiller votre conscience étourdie en cette occasion par l'ambition paternelle. Je vous suis reconnaissant de l'intention ; mais le bonheur même me serait odieux, si je devais l'acheter par un remords dans votre vie.

GUÉRIN

Un remords ! Où diable veux-tu que je le prenne en tout ceci ?

LOUIS

Ne vous faites pas plus longtemps illusion à vous-même ; un homme de paille est un homme de paille, qu'on le tienne par une contre-lettre ou par un billet fictif.

GUÉRIN, se levant, avec colère.

Avec cette petite différence, mon bon ami, qu'on est dans son tort derrière l'une, et dans son droit derrière l'autre.

LOUIS

Mais ne sentez-vous pas qu'au fond c'est la même chose ?

GUÉRIN, arpentant la scène, furieux.

Le fond... oh ! oh ! le fond ! apprends pour ta gouverne que le seul moyen d'avoir une règle fixe en ce monde c'est de s'attacher à la forme, car les hommes ne sont d'accord que là-dessus.

LOUIS

Prenez garde, mon père...

GUÉRIN

Prends garde toi-même ! ta conscience a des élégances ruineuses, mon garçon ; contente-toi de suivre simplement le droit chemin de la légalité ; il ne faut pas être plus royaliste... que la loi !...

LOUIS

Mais la loi-même, vous la tournez.

GUÉRIN

Donc, je la respecte !... Oh ! ne te mets pas martel en tête... Je suis aussi soigneux de ma réputation que n'importe qui, et, en toute occasion, j'ai pratiqué cette belle maxime, que le premier devoir d'un honnête homme est d'assurer les derrières de son honneur.

LOUIS

Ah ! vous êtes habile, mon père !...

MADAME GUÉRIN

Trop habile !...

GUÉRIN

Et bien te prend que je le sois, car le petit-fils de ton grand-père n'était pas destiné à épouser une Valtaneuse ¹.

LOUIS, vivement.

Si ce mariage est le seul but de votre manœuvre, elle est inutile, renoncez-y ; je n'aime plus madame Lecoutellier, et je ne l'épouserai pas.

MADAME GUÉRIN

Tu ne l'aimes plus ?

GUÉRIN

Tu ne l'épouseras pas ?

LOUIS

Non, mon père.

GUÉRIN

Vous reprendrez donc votre parole, monsieur de la conscience ?

LOUIS

C'est madame Lecoutellier qui me la rendra.

MADAME GUÉRIN

Quel bonheur ! Je ne serai donc pas séparée de toi !

LOUIS

Séparée?... Etais-ce aussi une de ses conditions ?

MADAME GUÉRIN, baissant les yeux.

Oui...

LOUIS, à Guérin.

Vous pouvez restituer Valtaneuse : elle reprendra sa parole, je vous le jure.

GUÉRIN, à part.

Que je suis bête !... C'est un piège. (Haut.) Epouse ou n'épouse pas ta Cécile, il n'en sera ni plus ni moins de Valtaneuse, tu m'entends !... On ne mène pas le papa Guérin avec des bourdes, chevalier Bayard !

LOUIS

Des bourdes ?

GUÉRIN

Tu n'es pas assez fin, mon garçon !

¹ Maître Guérin caresse le projet de faire épouser à son fils M^{me} Lecoutellier, une riche veuve, qui reprendra légalement le nom de Valtaneuse.

MADAME GUÉRIN, bas, à Louis.

Tais-toi... il ne comprend plus.

LOUIS, de même.

Tu as raison, je sauverai notre honneur malgré lui...¹

LABICHE (EUGÈNE)

Né à Paris en 1815, mort à Paris en 1888.

Dans le royaume du vaudeville, Scribe est dieu et Labiche est son prophète; mais le prophète est plus grand que le maître sous le rapport de l'observation. Son étonnante verve bouffonne s'est haussée souvent jusqu'à la peinture exacte de la vie; il y a en lui du Molière. Moins grand que les deux écrivains précédents, Labiche occupe cependant une place importante dans le théâtre du second empire, dont il a été plus ou moins le peintre caricaturiste.

Monsieur Perrichon².

M. Perrichon, un carrossier enrichi, fait un voyage en Suisse et en Savoie avec sa famille. En route, il est rejoint par deux jeunes Parisiens, Armand et Daniel, qui aspirent tous deux à la main de M^{lle} Perrichon et naturellement font assaut de prévenances auprès du père. Armand a eu la chance de sauver M. Perrichon, qui allait rouler dans un précipice; il se croit donc agréé comme gendre, mais une ruse de Daniel vient tout remettre en question. Celui-ci, spéculant sur la vanité bourgeoise du carrossier, feint de tomber dans une crevasse et se fait sauver par Perrichon, dont l'orgueil naïf éclate dans la scène suivante, en même temps que se dessine son étonnante ingratitude envers Armand.

*La scène se passe dans une auberge du Montanvert,
près de la Mer de Glace.*

Daniel entre, soutenu par l'aubergiste et par le guide.

PERRICHON, très ému.

Vite! de l'eau! du sel! du vinaigre!

Il fait asseoir Daniel.

TOUS

Qu'y a-t-il?

¹ Principales comédies à lire d'Emile Augier, outre les trois déjà citées : *Le Fils de Giboyer* (1862). *Jean de Thommeray* (1873), *Les Fourchambault* (1878). — Lire sur l'œuvre elle-même : Emile Montégut, *Revue des deux Mondes*, 1^{er} avril 1878; J.-J. Weiss, *Le théâtre et les mœurs* (1889); H. Parigot, *Emile Augier* (1890.) Sarcy, Lemaitre, etc., etc.

² Extrait du *Voyage de M. Perrichon* (1860), l'œuvre la plus profonde de l'auteur. (*Scène X, Acte deuxième*).

PERRICHON

Un événement affreux ! (S'interrompant.) Faites-le boire ! frottez-lui les tempes !

DANIEL

Merci... Je me sens mieux.

ARMAND

Qu'est-il arrivé ?

DANIEL

Sans le courage de M. Perrichon...

PERRICHON, vivement.

Non, pas vous ! ne parlez pas !... (Racontant.) C'est horrible !... Nous étions sur la Mer de glace... Le Mont-Blanc nous regardait, tranquille et majestueux...

DANIEL, à part.

Le récit de Thérémène !¹

MADAME PERRICHON

Mais dépêche-toi donc !

HENRIETTE

Mon père !

PERRICHON

Un instant, que diable ! Depuis cinq minutes, nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace ! Je marchais le premier...

MADAME PERRICHON

Quelle imprudence !

PERRICHON

Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement ; je me retourne : monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond dont la vue seule fait frissonner.

MADAME PERRICHON, impatiente.

Mon ami...

PERRICHON

Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élançai...

MADAME PERRICHON et HENRIETTE

Ciel !

PERRICHON

Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne. Je tire... il tire... nous tirons... et, après une lutte insensée

¹ Allusion au pompeux récit de la mort d'Hippolyte, dans *Phèdre*, de Racine, que les Français aiment à tourner en ridicule, à cause de son tour un peu suranné.

je l'arrache au néant et je le ramène à la face du soleil, notre père à tous !

Il s'essuie le front avec son mouchoir.

HENRIETTE

Oh ! papa !

MADAME PERRICHON

Mon ami !

PERRICHON, embrassant sa femme et sa fille.

Oui, mes enfants, c'est une belle page...

ARMAND, à Daniel.

Comment vous trouvez-vous ?

DANIEL, bas.

Très bien ! Ne vous inquiétez pas ! (Il se lève.) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère...

PERRICHON, majestueusement.

C'est vrai !

DANIEL

Un frère à sa sœur !

PERRICHON

Et un homme à la société.

DANIEL

Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

PERRICHON

C'est vrai !

DANIEL

Il n'y a que le cœur... entendez-vous, le cœur !...

PERRICHON

Monsieur Daniel ! Non, laissez-moi vous appeler Daniel.

DANIEL

Comment donc ! (A part.) Chacun son tour !

PERRICHON, ému.

Daniel, mon ami, mon enfant !... votre main. (Il lui prend la main.) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas... Vous me devez tout, tout !... (avec noblesse.) Je ne l'oublierai jamais !

DANIEL

Ni moi !

PERRICHON, à Armand, en s'essuyant les yeux.

Ah ! jeune homme !... vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable ¹.

HENRIETTE

Mais, papa, monsieur le sait bien, puisque tantôt...

PERRICHON, se rappelant.

Ah ! oui, c'est juste !... — Monsieur l'aubergiste, apportez-moi le livre des voyageurs.

MADAME PERRICHON

Pourquoi faire ?

PERRICHON

Avant de quitter ces lieux, je désire consacrer par une note le souvenir de cet événement.

L'AUBERGISTE, apportant le registre.

Voilà, monsieur.

PERRICHON

Merci... Tiens, qui est-ce qui a écrit ça ?

TOUS

Quoi donc ?

PERRICHON, lisant.

« Je ferai observer à M. Perrichon que la Mer de Glace n'ayant pas d'enfant, l'e qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical. »
Signé : « Le Commandant. ² »

TOUS

Hein ?

HENRIETTE, bas, à son père.

Oui, papa, mer ne prend pas d'e à la fin.

PERRICHON

Je le savais ! Je vais lui répondre, à ce monsieur. (Il prend une plume et écrit.) « Le commandant est... un paltoquet ! » Signé : « Perrichon. »

¹ Dans cette pièce, d'un comique si franc et d'une observation si vraie, Labiche a voulu soutenir cette thèse que l'homme, naturellement égoïste et vaniteux, aime beaucoup mieux ceux à qui il a rendu service que ceux dont il est le débiteur, ce qui n'est pas flatteur pour l'espèce humaine. C'est très souvent vrai, malheureusement. M. Paul Janet, dans une intéressante étude sur Labiche, fait remarquer que l'idée première de la pièce se trouve déjà dans Aristote.

² Perrichon, en arrivant à l'auberge, a voulu écrire une pensée sur le livre des voyageurs, et il y a mis cette niaiserie : « Que l'homme est petit lorsqu'on le contemple du haut de la Mer de glace. » Seulement, comme il est brouillé avec l'orthographe, il a écrit *mère* au lieu de *mer* ; de là la correction faite par un autre voyageur. Ce trait est destiné, dans la pensée de Labiche, à faire ressortir la bêtise prétentieuse et l'ignorance du parvenu Perrichon. — Il ne faut pas oublier que cela se passe en 1860 ; ce trait serait moins admissible aujourd'hui.

LE GUIDE, rentrant.

La voiture est là.

PERRICHON

Allons ! dépêchons-nous. (Aux jeunes gens.) Messieurs, si vous voulez accepter une place ?

Armand et Daniel s'inclinent.

MADAME PERRICHON, appelant son mari.

Perrichon, aide-moi à mettre mon manteau. (Bas.) On vient de me demander notre fille en mariage...

PERRICHON

Tiens ! à moi aussi !

MADAME PERRICHON

C'est M. Armand.

PERRICHON

Moi, c'est Daniel... mon ami Daniel.

MADAME PERRICHON

Mais il me semble que l'autre...

PERRICHON

Nous parlerons de cela plus tard...

HENRIETTE, à la fenêtre.

Ah ! il pleut à verse !

PERRICHON

Ah diable ! (A l'aubergiste.) Combien tient-on dans votre voiture ?

L'AUBERGISTE

Quatre dans l'intérieur et un à côté du cocher...

PERRICHON

C'est juste le compte.

ARMAND

Ne vous gênez pas pour moi.

PERRICHON

Daniel montera avec nous.

HENRIETTE, bas, à son père.

Et M. Armand ?

PERRICHON, bas.

Dame, il n'y a que quatre places ! il montera sur le siège.

HENRIETTE

Par une pluie pareille !

MADAME PERRICHON

Un homme qui t'a sauvé !

PERRICHON

Je lui prêterai mon caoutchouc !

HENRIETTE

Ah !

PERRICHON

Allons ! en route ! en route !

DANIEL, à part.

Je savais bien que je reprendrais la corde !¹

TAINE (HIPPOLYTE)

Né à Vouziers en 1828, mort à Paris en 1893.

Critique, historien, philosophe, esthéticien, Taine est une des intelligences les plus variées et les plus profondes de ce siècle. C'est peut-être l'écrivain français qui a remué le plus d'idées. On le considère généralement comme le théoricien du naturalisme. Bien qu'il eût lui-même en horreur cette école, dont les exagérations choquaient son haut idéal de beauté littéraire, il est certain qu'il contribua, par sa doctrine positiviste, à accentuer le mouvement réaliste qui aboutit aux œuvres de Zola. Le premier en France, il appliqua la méthode expérimentale à l'étude des œuvres littéraires. Sa théorie scientifique, trop absolue du reste, a exercé une énorme influence sur les écrivains de notre époque ; malheureusement ceux-ci en ont fait souvent de funestes applications dans leurs œuvres. Taine n'est pas seulement un penseur de premier ordre, un critique d'une incomparable puissance, c'est un grand artiste maniant une langue magnifique dans sa riche complexité. Son talent de styliste éclate surtout dans ses œuvres purement littéraires, c'est un descripteur merveilleux.

Paysage pyrénéen².

Le cours du Valentin n'est qu'une longue chute à travers des rochers roulés. Le long de la promenade Eynard, pendant une demi-lieue, on l'entend gronder sous ses pieds. Au pont de Discoo, le sol lui manque : il tombe dans un demi-cirque, de gradins en gradins, en jets qui se croisent et qui heurtent leurs bouillons d'écume ; puis, sous une arcade de roches et de pierres, il tournoie dans de profonds bassins dont il a poli les contours, et où l'émeraude grisâtre de ses eaux

¹ Principales comédies de Labiche : *Le Voyage de M. Perrichon* ; *La Grammaire* ; *La Poudre aux yeux* ; *La Perte de la Cannebière*. — Pour la critique de ses œuvres, consulter les auteurs cités pour Dumas et Augier.

² Extrait du *Voyage aux Pyrénées* (1855).

jette un doux reflet tranquille. Tout à coup, il saute de trente pieds, en trois masses sombres, et roule en poussière d'argent dans un entonnoir de verdure. Une fine rosée rejaillit sur le gazon qu'elle vivifie, et ses perles roulantes étincellent en glissant le long des feuilles. Nos prairies du Nord ne donnent point l'idée d'un tel éclat ; il faut cette fraîcheur incessante et ce soleil de feu pour peindre cette robe végétale d'une si magnifique couleur. Sur la pente, je voyais s'allonger devant moi un grand pan boisé de montagne ; le soleil de midi le frappait en face ; la masse des rayons blancs perçait la voûte des arbres ; les feuilles transparentes ou luisantes resplendissaient. Sur tout ce dos éclairé on ne distinguait pas une ombre ; une chaude évaporation lumineuse le couvrait comme un voile blanc de femme. J'ai revu souvent, surtout vers le soir, cet étrange vêtement des montagnes ; l'air bleuâtre enfermé dans les gorges devient visible ; il s'épaissit, il emprisonne la lumière et la rend palpable. L'œil pénètre avec volupté dans le blond réseau d'or qui enveloppe les croupes ; il en sent la mollesse et la profondeur ; les arêtes saillantes perdent leur dureté, les contours heurtés s'adoucissent : c'est le ciel qui descend et prête son voile pour couvrir la nudité des sauvages filles de la terre.

Les pins dans la montagne ¹.

Les vrais habitants des montagnes sont les pins, arbres géométriques, parents des blocs ferrugineux qu'ont taillés les éruptions primitives. La végétation des plaines se déploie en formes onduyantes, avec tous les gracieux caprices de la liberté et de la richesse, les pins au contraire semblent à peine vivants ; leur tige se dresse en ligne perpendiculaire le long des roches ; leurs branches horizontales parlent du tronc à angles droits, égales comme les rayons d'un cercle, et l'arbre tout entier est un cône terminé par une aiguille nue. Les petites lames ternes qui servent de feuilles ont une teinte morne, sans transparence ni éclat ; elles semblent ennemies de la lumière, elles ne la renvoient pas, elles ne la laissent pas passer, elles l'éteignent : à peine si le soleil de midi les frange d'un reflet bleuâtre. A dix pas, sous cette auréole, la pyramide noire tranche sur l'horizon comme une masse opaque. Ils se serrent en file sous leurs manteaux funèbres. Leurs forêts sont silencieuses comme des solitudes ; le souffle du vent n'y fait point de bruit ; il glisse sur la barbe roide des feuilles sans les remuer

¹ *Voyage aux Pyrénées.*

ni les froisser. On n'entend d'autre bruit que le chuchotement des cimes et le grésillement des petites lamelles jaunâtres qui tombent en pluie dès qu'on touche une branche. Le gazon est mort, le sol nu ; on marche dans l'ombre sous une verdure inanimée entre des tiges pâles qui montent comme des cierges. Une senteur âpre emplit l'air, semblable au parfum des aromates. C'est l'impression que fait une cathédrale déserte, lorsque, après une cérémonie, l'odeur de l'encens flotte encore sous les arcades, et que le jour tombant dessine au loin dans l'obscurité la forêt des piliers.

Ils vivent en famille et chassent de leur domaine les autres arbres. Souvent, dans une gorge dévastée, on les voit comme une draperie de deuil descendre entre les glaciers blancs. Ils aiment le froid, et l'hiver restent vêtus de neige. Le printemps ne les renouvelle pas ; on voit seulement quelques lignes vertes courir sous le feuillage ; elles s'assombrissent bientôt comme le reste. Mais lorsque l'arbre sort d'un morceau de terre profond, et qu'il monte à cent pieds, lisse et droit comme le mât d'un navire, l'esprit suit d'un élan jusqu'à la cime l'essor de sa forme inflexible, et la colonne végétale semble aussi grandiose que le mont qui la nourrit.

La Nature ¹.

A deux heures du matin, on monte dans la voiture qui passe. C'est le dernier jour ² du voyage ; nulle part l'Italie n'est plus belle. Vers quatre heures, une divine aube indistincte affleure dans la nuit comme la pâleur d'une statue pudique ; un reflet de nacre lointaine se pose sur les hauteurs, et des demi-clartés naissantes hasardent leur teinte gris de perle sous le bleu nocturne. Les étoiles scintillent, mais tout le reste de l'air est brun, et sur le sol rampent des ombres semblables à des moires. La voiture s'arrête et traverse une rivière sur un bac. Dans le silence et l'effacement universel des êtres, cette eau est la seule chose qui vive ; elle vit et remue imperceptiblement ; sa nappe

¹ Extrait du *Voyage en Italie* (1865). — C'est pour Taine surtout que *le paysage est un état d'âme* ; il anime la nature et nous la montre magnifiquement vivante ; ainsi comprise, la description devient un poème où la philosophie et l'art se confondent en un merveilleux ensemble, pour nous donner une idée très haute de la beauté du monde extérieur. Pour faire la critique de cette description, il faudra la comparer avec le morceau de Chateaubriand, cité page 5, dont le caractère hautement spiritualiste contraste avec le panthéisme naturaliste de Taine. On aura ainsi une idée complète des deux conceptions littéraires du monde extérieur.

² Taine vient de quitter le lac Majeur.

coulante luit rayée de petits remous qui s'entrelacent entre les rives noires. Cependant les arbres s'éveillent dans la brume ; on aperçoit à leur cime les pousses enveloppées de rosée et qui semblent attendre l'achèvement du jour. Le ciel blanchit et l'aurore éteint les étoiles ; de toutes parts, les plantes et les verdure se dégagent ; leur voile de gaze s'amincit et s'évapore, la couleur leur vient, elles renaissent à la lumière, et l'on sent le doux étonnement des créatures surprises de se retrouver au même endroit que la veille pour recommencer leur vie suspendue. Toute la gorge s'est peuplée, et, des deux côtés de ce charmant peuple épars, les monstrueuses montagnes, comme des géants protecteurs, montent toutes sombres, dentelant de leurs têtes le blanc lumineux du ciel. Enfin, d'une crête cassée une flamme jaillit ; le jet subit, éblouissant, perce la vapeur ; des pans de verdure s'illuminent ; les ruisseaux resplendent ; les grosses vignes antiques, les dômes ronds des arbres, les arabesques délicates des herbes grimpantes, tout le luxe d'une végétation nourrie par la fraîcheur des eaux éternelles et par la tiédeur des roches échauffées, s'étale comme une parure de fée dans sa gaze d'or.

Non, ce n'est point d'une fée qu'on doit parler ici, c'est d'une déesse. Le fantastique n'est qu'un caprice et une maladie de la cervelle humaine ; la nature est saine et stable, et nos rêveries discordantes n'ont pas le droit de se comparer à sa beauté. Elle se soutient et se développe par elle-même ; elle est indépendante et parfaite, agissante et sereine, voilà tout ce que nous pouvons dire ; si nous osons la comparer à quelque œuvre humaine, c'est aux dieux grecs, aux grandes Pallas, aux Jupiters surhumains d'Athènes ; elle se suffit comme ils se suffisent. Nous ne pouvons pas l'aimer, nos paroles ne l'atteignent point ; elle est au-delà de nous, indifférente ; nous ne pouvons que la contempler comme les effigies des temples, muets, la tête nue, pour imprimer en notre esprit sa forme accomplie et raffermir notre être fragile au contact de son immortalité. Mais cette contemplation seule est une délivrance. Nous sortons de notre tumulte, de nos pensées éphémères et brisées. Qu'est-ce que l'histoire sinon un conflit d'efforts inachevés et d'œuvres avortées ? Qu'ai-je vu dans cette Italie, sinon un tâtonnement séculaire de génies qui se contredisent, de croyances qui se défont, d'entreprises qui n'aboutissent pas ? Qu'est-ce qu'un musée, sinon un cimetière, et qu'est-ce qu'une peinture, une statuaire, une architecture, sinon le mémorial qu'une génération mortelle se dresse anxieusement à elle-même pour prolonger sa pensée caduque par un sépulcre aussi caduc que sa pensée ? Au contraire, de-

vant les eaux, le ciel, les montagnes, on se sent devant des êtres achevés et toujours jeunes. L'accident n'a pas de prise sur eux, ils sont les mêmes qu'au premier jour ; le même printemps leur versera tous les ans à pleines mains la même sève ; nos défaillances cessent au contact de leur force, et notre inquiétude s'amortit sous leur paix. A travers eux apparaît la puissance uniforme qui se déploie par la variété et les transformations des choses, la grande mère féconde et calme que rien ne trouble parce que hors d'elle il n'y a rien. Alors, dans l'âme, une sensation se dégage, inconnue et profonde. C'est son fond même qui apparaît ; les couches innombrables dont la vie l'a encroûtée, ses débris de passions et d'espérances, toute la boue humaine qui s'est entassée à sa surface se défait et disparaît ; elle redevient simple, elle retrouve l'instinct des anciens jours, les vagues paroles monotones qui la mettaient jadis en communication avec les dieux, avec ces dieux naturels qui vivent dans les choses ; elle sent que toutes les paroles que depuis elle a prononcées ou entendues ne sont qu'un bavardage compliqué, une agitation d'esprit, un bruit de rue, et que, s'il y a une minute saine et désirable dans sa vie, c'est celle où, quittant les tracasseries de sa fourmilière, elle perçoit, comme disent les vieux sages, l'harmonie des sphères, c'est-à-dire la palpitation de l'univers universel.

Venise ¹.

C'est la perle de l'Italie ; je n'ai rien vu d'égal ; je ne sais qu'une ville qui en approche, de bien loin, et seulement pour les architectures : c'est Oxford. Dans toute la presqu'île, rien ne peut lui être comparé. Quand on se rappelle les sales rues de Rome et de Naples, quand on pense aux rues sèches, étroites de Florence et de Sienne, quand ensuite on regarde ces palais de marbre, ces ponts de marbre, ces églises de marbre, cette superbe broderie de colonnes, de balcons, de fenêtres, de corniches gothiques, mauresques, byzantines, et l'universelle présence de l'eau mouvante et luisante, on se demande pourquoi on a perdu deux mois dans les autres villes, pourquoi on n'a pas employé tout son temps à Venise. On fait le projet de s'y établir, on se jure qu'on y reviendra ; pour la première fois, on admire non pas seulement avec l'esprit, mais avec le cœur, les sens, toute la personne. On se sent prêt à être heureux ; on se dit que la vie est belle et bonne.

¹ Extrait du *Voyage en Italie*. Taine triomphe aussi bien dans la description des œuvres humaines que dans celle des splendeurs de la nature ; il serait impossible de mieux peindre la beauté superbe de la ville des doges.

On n'a qu'à ouvrir les yeux, on n'a pas besoin de se remuer ; la gondole avance d'un mouvement insensible ; on est couché, on se laisse aller tout entier, esprit et corps. Un air moite et doux arrive aux joues. On voit onduler sur la large nappe du canal les formes rosées ou blanchâtres des palais endormis dans la fraîcheur ou le silence de l'aube ; on oublie tout, son métier, ses projets, soi-même ; on regarde, on cueille, on savoure, comme si tout d'un coup, affranchi de la vie, aérien, on planait au-dessus des choses, dans la lumière et dans l'azur.

Le Grand-Canal développe sa courbe entre deux rangées de palais qui, bâtis chacun à part et pour lui-même, ont sans le vouloir assemblé leurs diversités pour l'embellir. La plupart sont du moyen âge avec des fenêtres ogivales couronnées de trèfles, avec des balcons treillisés de fleurons et de rosaces, et la riche fantaisie gothique s'épanouit dans leur dentelle de marbres sans jamais tomber dans la tristesse ni dans la laideur ; d'autres, de la Renaissance, étagent leurs trois rangs superposés de colonnes antiques. Le porphyre et la serpentine incrustent au-dessus des portes leur pierre précieuse et polie. Plusieurs façades sont roses ou bariolées de teintes douces, et leurs arabesques ressemblent aux lacs que la vague dessine sur un sable fin. Le temps a mis sa livrée grisâtre et fondue sur toutes ces vieilles formes, et la lumière du matin rit délicieusement dans la grande eau qui s'étale.

Le canal tourne, et l'on voit s'élever de l'eau, comme une riche végétation marine, comme un splendide et étrange corail blanchâtre, Santa Maria della Salute avec ses dômes, ses entassements de sculptures, son fronton chargé de statues ; plus loin, sur une autre île, San Giorgio Maggiore, tout arrondi et hérissé comme une pompeuse coquille de nacre. On reporte les yeux vers la gauche, et voici Saint-Marc, le campanile, la place, le palais ducal. Il est probable qu'il n'y a pas de joyau égal au monde. Cela ne peut pas se décrire ; il faut voir des estampes, et encore qu'est-ce que des estampes sans couleur ? Il y a trop de formes, une trop vaste accumulation de chefs-d'œuvre, une trop grande prodigalité d'invention : on ne peut que démêler quelque pensée générale bien sèche, comme un bâton qu'on rapporterait pour donner l'idée d'un arbre épanoui. Ce qui domine, c'est la fantaisie riche et multiple, le mélange qui fait ensemble, la diversité et le contraste qui aboutissent à l'harmonie. Qu'on imagine huit ou dix écrins suspendus au col, aux bras d'une femme, et qui sont mis d'accord par leur magnificence ou par sa beauté.

L'admirable place, bordée de portiques et de palais, allonge en carré sa forêt de colonnes, ses chapiteaux corinthiens, ses statues, l'or-

donnance noble et variée de ses formes classiques. A son extrémité, demi-gothique et demi-byzantine, s'élève la basilique sous ses dômes bulbeux et ses clochetons aigus, avec ses arcades festonnées de figurines, ses porches entourés de colonnettes, ses voûtes lambrissées de mosaïques, ses pavés incrustés de marbres colorés, ses coupoles scintillantes d'or : étrange et mystérieux sanctuaire, sorte de mosquée chrétienne, où des chutes de lumière vacillent dans l'ombre rougeâtre, comme les ailes d'un génie dans son souterrain de pourpre et de métal. Tout cela fourmille et poudroie. A vingt pas, nu et droit comme un mât de navire, le gigantesque campanile porte dans le ciel et annonce de loin aux voyageurs de la mer la vieille royauté de Venise. Sous ses pieds, collée contre lui, la délicate *loggetta* de Sansovino semble une fleur, tant les statues, les bas-reliefs, les bronzes, les marbres, tout le luxe et l'invention de l'art élégant et vivant, se pressent pour la revêtir. Ça et là vingt débris illustres font en plein air un musée et un mémorial : des colonnes quadrangulaires apportées de Saint-Jean-d'Acre, un quadrigé de chevaux de bronze enlevé de Constantinople, des piliers de bronze où l'on attachait les étendards de la cité, deux fûts de granit qui portent à leur cime le crocodile et le lion ailé de la république ; devant eux un large quai de marbre et des escaliers où s'amarre la flotille noire des gondoles. On reporte les yeux vers la mer et on ne veut plus regarder autre chose ; on l'a vue dans les tableaux de Canaletti, mais on ne l'a vue qu'à travers un voile. La lumière peinte n'est point la lumière réelle. Autour des architectures, l'eau, élargie comme un lac, fait serpenter son cadre magique, ses tons verdâtres ou bleus, son cristal mouvant et glauque. Les mille petits flots jouent et luisent sous la brise, et leurs crêtes pétillent d'étincelles. A l'horizon, vers l'Est, on aperçoit au bout du quai des Esclavons, des mâts de navires, des sommets d'églises, la verdure pointante d'un grand jardin. Tout cela sort des eaux, de toutes parts on voit le flot entrer par les canaux, vaciller le long des quais, s'enfoncer à l'horizon, ruisseler entre les maisons, border les églises. La mer lustrée, lumineuse, enveloppante, pénètre et ceint Venise comme une gloire ¹.

La décadence romaine ².

Le Colisée apparaît, et l'on est subitement secoué. On l'est vérita-

¹ Comparer ce morceau avec la belle description de Ruskin, dans *Modern Painters*.

² Extrait du *Voyage en Italie*. Les voyages de Taine sont pleins de pages de ce genre, où en quelques lignes, en parlant d'un monument ou d'un site célèbre, il vous donne la philosophie de tout un monde écroulé.

blement : cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur ; un profond silence ; rien que des blocs de pierre, des herbes pendantes, et de temps en temps un cri d'oiseau ; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile ; les yeux montent, et redescendent, et remontent sur les trois étages de voûtes et sur l'énorme mur qui les domine ; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois, que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine.

Cela fait hair les Romains ; personne n'a plus abusé de l'homme ; de toutes les races européennes, aucune n'a été plus nuisible ; il faut aller chercher les despotes et les dévastateurs orientaux pour leur trouver des pareils. Il y avait là une monstrueuse ville, grande comme Londres aujourd'hui, dont le plaisir consistait à voir tuer et souffrir. Et c'est là le trait propre, distinctif de la vie romaine : le triomphe d'abord, le cirque ensuite. Ils avaient conquis une centaine de nations, et trouvaient naturel de les exploiter.

Sous un pareil régime, les nerfs et l'âme devaient arriver à un état extraordinaire. Nul travail ; on les nourrissait avec des distributions ; ils vivaient oisifs, se promenaient dans une ville de marbre, se faisaient masser dans les bains, regardaient des mimes, des acteurs, et, pour se distraire, allaient contempler la mort et les blessures ; cela les secouait, ils y passaient des journées. Saint Augustin a éprouvé et décrit cet attrait terrible ; tout le reste paraissait fade ; on ne pouvait plus s'en arracher. Au bout d'un temps, parmi ces habitudes d'artistes et de bourreaux, l'équilibre humain s'est renversé, il s'est produit des monstres extraordinaires, non pas seulement des brutes sanguinaires ou des assassins calculateurs comme au moyen-âge, mais des curieux et des *dilettanti*, des Caligula, des Commode, des Néron, sortes d'inventeurs maladifs, poètes féroces, qui, au lieu d'écrire ou de peindre leurs fantaisies, les ont pratiquées. Beaucoup d'artistes modernes leur ressemblent, mais par bonheur ne sortent pas du papier noirci. Alors comme aujourd'hui l'extrême civilisation produisait l'extrême tension et les convoitises infinies. On peut considérer les quatre premiers siècles après le Christ comme une expérience en grand dans laquelle l'âme a recherché par système la sensation excessive. Tout ce qui était moindre lui paraissait plat.

Du centre, quand le gladiateur voyait les cent mille figures et les pouces relevés qui demandaient sa mort, quelle sensation ! C'est celle

de l'écrasement sans pitié ni rémission. Ici s'achève le monde antique ; c'est le règne incontesté, impuni, irrémédiable de la force. Comme il y avait des spectacles pareils dans tout l'empire romain, on comprend que sous une pareille machine l'univers soit devenu vide. — De là, et par contraste, le christianisme.

La course du Derby¹.

Le derby est une grande plaine verte, un peu onduleuse ; sur un flanc montent trois échafauds publics et plusieurs autres plus petits. En face, des tentes, des centaines de boutiques, des écuries improvisées sous la toile, et un pêle-mêle incroyable de voitures, de chevaux, de cavaliers, d'omnibus particuliers ; il y a peut-être ici deux cent mille têtes humaines. — Rien de beau ni même d'élégant ; les voitures sont des véhicules, et les toilettes sont rares ; on ne vient pas ici pour se montrer, mais pour regarder ; le spectacle n'est intéressant que par sa masse. Du haut du *Stand* l'énorme fourmilière grouille, et sa rumeur monte. Mais au-delà, sur la droite, une ligne de grands arbres, derrière eux les ondulations bleuâtres, indistinctes de la campagne verdoyante font un cadre magnifique au tableau médiocre. Quelques nuages blancs comme des cygnes voguent dans le ciel, et on voit leur ombre courir sur l'herbe ; une brume légère, pleine de soleil, plane dans les lointains, et l'air illuminé enveloppe comme une gloire la plaine, les collines, l'immense espace et toute l'agitation de la kermesse humaine.

C'est une kermesse, en effet ; ils sont venus pour s'amuser avec fracas. Partout des bohémiennes, des chanteurs et danseurs grotesques déguisés en nègres, des tirs à l'arc et à la carabine, des charlatans qui, à coups d'éloquence, débitent leurs chaînes de montre, des jeux de quilles et de bâton, des musiciens de toute espèce, et la plus étonnante file de cabs, calèches, droskis, four-in-hands, avec pâtés, viandes froides, melons, fruits, vins, surtout du champagne. On déballe ; on va boire et manger, cela refait l'animal et l'exalte ; la grosse joie et le franc rire sont l'effet de l'estomac rempli. — Devant cette ripaille toute prête, l'aspect des pauvres est pénible à voir ; ils tâchent de vous vendre des poupées d'un sou, des mémoriaux du derby, de vous faire jouer au jeu du bâton (*aunt Sally*), d'obtenir le cirage de vos bottes. Presque tous ressemblent à de misérables chiens affamés, battus, lé-

¹ Extrait des *Notes sur l'Angleterre* (1872), remarquable peinture de la société anglaise.

preux, qui attendent un os sans l'espérer beaucoup. Ils sont venus à pied pendant la nuit et comptent pour dîner sur les miettes de la grande ripaille. Beaucoup sont couchés par terre entre les pieds des promeneurs et dorment béants, la face en l'air. Les figures ont une expression d'hébètement ou d'âpreté douloureuse. La plupart sont pieds nus, tous horriblement sales, et de plus ridicules ; la cause en est qu'ils ont de vieux habits de gentlemen, d'anciennes robes élégantes, de petits chapeaux jadis portés par des jeunes filles. Cette défroque, qui a passé sur trois ou quatre corps, en se délabrant au passage, me fait toujours mal à voir. Elle avilit ; par elle, l'être qui s'en affuble se déclare ou s'avoue le rebut de la société. Un paysan, un ouvrier, un manœuvre est, chez nous, un homme différent, non pas un homme inférieur : sa blouse est à lui comme à moi mon habit ; elle n'a servi qu'à lui. Cet usage des haillons est plus qu'une singularité : il dénote un manque de fierté : les pauvres ici se résignent à être le marche-pied d'autrui.....

Cependant une cloche sonne et la course se prépare. Les trois ou quatre cents policemen font vider la piste ; les échafauds sont comblés et en face d'eux la prairie n'est plus qu'une grosse tache noire. Nous montons à nos places ; rien de grandiose. A cette distance, les foules sont des fourmilières ; les cavaliers et les voitures qui avancent et se croisent ressemblent à des scarabées, à des hannetons, à de gros bourdons sombres éparpillés sur un tapis vert. Les jockeys en rouge, en bleu, en jaune, en couleur mauve, font un petit tas à part, comme un vol de papillons posés. Probablement je manque d'enthousiasme, mais il me semble assister à un jeu d'insectes. — Trente-quatre coureurs ; après trois faux départs, ils partent ; quinze ou vingt font masse, les autres sont par petits paquets, et on les voit avancer le long de la piste. Pour l'œil, la vitesse n'est pas très grande ; c'est celle d'un chemin de fer vu à une demi-lieue ; en ce cas, les wagons ont l'air de petits chariots d'enfant qu'un enfant traîne au bout d'un fil, certainement, ici l'impression physique n'est pas plus forte, et il ne faut pas parler ni d'ouragan, ni de tourbillon. — Pendant plusieurs minutes, la tache brune, semée de points rouges et clairs, chemine régulièrement sur le vert lointain. Elle tourne, on sent venir le premier groupe. « Chapeau bas ! » et toutes les têtes se découvrent, et tout le monde se lève ; un hurrah étranglé court sur les échafauds. Les figures froides ont pris feu ; des gestes courts, saccadés remuent subitement les corps flegmatiques ; en bas, dans l'enceinte des paris, la secousse est extraordinaire, comme d'une danse de Saint-Guy universelle ; imaginez un

tas d'automates qui reçoivent une décharge électrique et gesticulent de toutes leurs pièces comme des télégraphes fous. — Mais le spectacle le plus curieux est celui de la marée humaine qui, tout de suite et tout d'un coup, s'épand et roule sur la piste derrière les coureurs, pareille à un flot d'encre; la masse noire immobile a fondu subitement et coule; en un instant, elle s'étend énorme, à perte de vue, et la voici devant les échafauds. Sur deux ou trois rangs, les policemen font digue et boxent au besoin pour protéger le carré où ils reçoivent chevaux et jockeys. On va peser et vérifier.

Il y a un moment grandiose, celui où les chevaux ne sont plus qu'à deux cents pas; en un instant, la vitesse devient tout d'un coup visible, et le peloton de cavaliers et de chevaux fond en avant, cette fois, comme une tempête.

Les forces créatrices de la littérature ¹.

Trois sources différentes contribuent à produire l'état moral élémentaire d'une nation, *la race, le milieu et le moment*. Ce qu'on appelle *la race*, ce sont ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Elles varient selon les peuples. Il y a naturellement des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux, les uns braves et intelligentes, les autres timides et bornées, les unes capables de conceptions et de créations supérieures, les autres réduites aux idées et aux inventions rudimentaires, quelques-unes appropriées plus particulièrement à certaines œuvres et approvisionnées plus richement de certains instincts, comme on voit des races de chiens mieux douées, les unes pour la course, les autres pour le combat, les autres pour la chasse, les autres enfin pour la garde des maisons ou des troupeaux. Il y a là une force distincte, si distincte qu'à travers les énormes déviations que les deux autres moteurs lui impriment, on la reconnaît encore, et qu'une race, comme l'ancien peuple aryen, éparse depuis le Gange jusqu'aux Hébrides, établie sous tous les climats, échelonnée à tous les degrés de la civilisation, transformée par trente siècles de

¹ Extrait de l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863), œuvre magistrale, admirable, qui n'a son analogue en français pour aucune autre littérature. Le morceau que nous citons ici renferme l'exposé philosophique de la doctrine de Taine en matière de critique littéraire. Comparer cette thèse avec celle de Guyau dans *L'art au point de vue sociologique*, et celle de Hennequin : *La critique scientifique*.

révolutions, manifeste pourtant dans ses langues, dans ses religions, dans ses littératures et dans ses philosophies, la communauté de sang et d'esprit qui relie encore aujourd'hui tous ses rejetons. Si différents qu'ils soient, leur parenté n'est pas détruite ; la sauvagerie, la culture et la greffe, les différences de ciel et de sol, les accidents heureux ou malheureux ont eu beau travailler, les grands traits de la forme originelle ont subsisté, et l'on retrouve les deux ou trois linéaments principaux de l'empreinte primitive sous les empreintes secondaires que le temps a posées par-dessus. Rien d'étonnant dans cette ténacité extraordinaire. Quoique l'immensité de la distance ne nous laisse entrevoir qu'à demi et sous un jour douteux l'origine des espèces, les événements de l'histoire éclairent assez les événements antérieurs à l'histoire, pour expliquer la solidité presque inébranlable des caractères primordiaux. Au moment où nous les rencontrons, quinze, vingt, trente siècles avant notre ère, chez un Aryen, un Egyptien, un Chinois, ils représentent l'œuvre d'un nombre de siècles beaucoup plus grand, peut-être l'œuvre de plusieurs myriades de siècles. Car dès qu'un animal vit, il faut qu'il s'accommode à son milieu ; il respire autrement, il se renouvelle autrement, il est ébranlé autrement, selon que l'air, les éléments, la température sont autres. Un climat et une situation différente amènent chez lui des besoins différents, par suite un système d'actions différentes, par suite encore un système d'habitudes différentes, par suite enfin un système d'aptitudes et d'instincts différents. L'homme, forcé de se mettre en équilibre avec les circonstances, contracte un tempérament et un caractère qui leur correspond, et son caractère comme son tempérament sont des acquisitions d'autant plus stables, que l'impression extérieure s'est enfoncée en lui par des répétitions plus nombreuses et s'est transmise à sa progéniture par une plus ancienne hérédité. Ensorte qu'à chaque moment on peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations précédentes, c'est-à-dire comme une quantité et comme un poids, non pas infini, puisque toute chose dans la nature est bornée, mais disproportionné au reste et presque impossible à soulever, puisque chaque minute d'un passé presque infini a contribué à l'alourdir, et que, pour emporter la balance, il faudrait accumuler dans l'autre plateau un nombre d'actions et de sensations encore plus grand. Telle est la première et la plus riche source de ces facultés maîtresses d'où dérivent les événements historiques ; et l'on voit d'abord que si elle est puissante, c'est qu'elle n'est pas une simple source, mais une sorte de lac et comme un profond réservoir où les

autres sources, pendant une multitude de siècles, seront venues entasser leurs propres eaux.

Lorsqu'on a ainsi constaté la structure intérieure d'une race, il faut considérer le *milieu* dans lequel elle vit. Car l'homme n'est pas seul dans le monde ; la nature l'enveloppe et les autres hommes l'entourent ; sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires, et les circonstances physiques ou sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré. Tantôt le climat a fait son effet. Quoique nous ne puissions suivre qu'obscurément l'histoire des peuples aryens depuis leur patrie commune jusqu'à leurs patries définitives, nous pouvons affirmer cependant que la profonde différence qui se montre entre les races germaniques d'une part et les races helléniques et latines de l'autre, provient en grande partie de la différence des contrées où elles se sont établies, ¹ les unes dans les pays froids et humides, au fond d'âpres forêts marécageuses ou sur les bords d'un océan sauvage, enfermées dans les sensations mélancoliques ou violentes, inclinées vers l'ivrognerie et la grosse nourriture, tournées vers la vie militante et carnassière ; les autres, au contraire, au milieu des plus beaux paysages, au bord d'une mer éclatante et riante, invitées à la navigation et au commerce, exemples des besoins grossiers de l'estomac, dirigées dès l'abord vers les habitudes sociales, vers l'organisation politique, vers les sentiments et les facultés qui développent l'art de parler, le talent de jouir, l'invention des sciences, des lettres et des arts. — Tantôt les circonstances politiques ont travaillé, comme dans les deux civilisations italiennes : la première tournée tout entière vers l'action, la conquête, le gouvernement et la législation, par la situation primitive d'une cité de refuge, d'un *emporium* de frontière, et d'une aristocratie armée qui, important et enrégimentant sous elle les étrangers et les vaincus, mettait debout deux corps hostiles, l'un en face de l'autre, et ne trouvait de débouché à ses embarras intérieurs et à ses instincts rapaces que dans la guerre systématique ; la seconde exclue de l'unité et de la grande ambition politique par la permanence de sa forme municipale, par la situation cosmopolite de son pape et par l'intervention militaire des nations voisines, reportée tout entière, sur la pente de son magnifique et harmonieux génie, vers le culte de la volupté et de la beauté. — Tantôt enfin les conditions sociales ont imprimé leur marque, comme il y a dix-huit siècles par le christianisme, et vingt-cinq siècles par le bouddhisme, lorsque, autour de la Méditer-

¹ Voir page 16 ce que dit à ce sujet M^{me} de Staël.

ranée comme dans l'Hindoustan, les suites extrêmes de la conquête et de l'organisation aryenne amenèrent l'oppression intolérable, l'écrasement de l'individu, le désespoir complet, la malédiction jetée sur le monde, avec le développement de la métaphysique et du rêve, et que l'homme dans ce cachot de misères, sentant son cœur se fondre, conçut l'abnégation, la charité, l'amour tendre, la douceur, l'humilité, la fraternité humaine, là-bas dans l'idée du néant universel, ici sous la paternité de Dieu. — Que l'on regarde autour de soi les instincts régulateurs et les facultés implantées dans une race, bref le tour d'esprit d'après lequel aujourd'hui elle pense et elle agit ; on y découvrira le plus souvent l'œuvre de quelqu'une de ces situations prolongées, de ces circonstances enveloppantes, de ces persistantes et gigantesques pressions exercées sur un amas d'hommes qui, un à un, et tous ensemble, de génération en génération, n'ont pas cessé d'être ployés et façonnés par leur effort : en Espagne, une croisade de huit siècles contre les Musulmans, prolongée encore au-delà et jusqu'à l'épuisement de la nation par l'expulsion des Maures, par la spoliation des Juifs, par l'établissement de l'inquisition, par les guerres catholiques ; en Angleterre, un établissement politique de huit siècles qui maintient l'homme debout et respectueux, dans l'indépendance et l'obéissance, et l'accoutume à lutter en corps sous l'autorité de la loi ; en France, une organisation latine qui, imposée d'abord à des barbares dociles, puis brisée dans la démolition universelle, se reforme d'elle-même sous la conspiration latente de l'instinct national, se développe sous des rois héréditaires, et finit par une sorte de république égalitaire, centralisée, administrative, sous des dynasties exposées à des révolutions. Ce sont là les plus efficaces entre les causes observables qui modèlent l'homme primitif ; elles sont aux nations ce que l'éducation, la profession, la condition, le séjour sont aux individus, et elles semblent tout comprendre, puisqu'elles comprennent toutes les puissances extérieures qui façonnent la matière humaine, et par lesquelles le dehors agit sur le dedans.

Il y a pourtant un troisième ordre de causes ; car avec les forces du dedans et du dehors, il y a l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit ; outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. Quand le caractère national et les circonstances environnantes opèrent, ils n'opèrent point sur une table rase, mais une table où des empreintes sont déjà marquées. Selon qu'on prend la table à un *moment* ou à un autre, l'empreinte est différente ; et cela suffit pour que l'effet total soit différent. Considérez, par exemple, deux moments d'une littérature ou

d'un art, la tragédie française sous Corneille et sous Voltaire, le théâtre grec sous Eschyle et sous Euripide, la poésie latine sous Lucrèce et sous Claudien, la peinture italienne sous Vinci et sous le Guide. Certainement, à chacun de ces deux points extrêmes, la conception générale n'a pas changé : c'est toujours le même type humain qu'il s'agit de représenter ou de peindre ; le moule du vers, la structure du drame, l'espèce des corps ont persisté. Mais, entre autres différences, il y a celle-ci, qu'un des artistes est le précurseur, et que l'autre est le successeur, que le premier voit les choses face à face, et que le second voit les choses par l'intermédiaire du premier, que plusieurs grandes parties de l'art se sont perfectionnées, que la simplicité et la grandeur de l'impression ont diminué, que l'agrément et le raffinement de la forme se sont accrus, bref que la première œuvre a déterminé la seconde. Il en est ainsi d'un peuple, comme d'une plante : la même sève sous la même température et sur le même sol produit, aux divers degrés de son élaboration successive, des formations différentes, bourgeons, fleurs, fruits, semences, en telle façon que la suivante a toujours pour condition la précédente, et naît de sa mort. Que si vous regardez maintenant non plus un court moment comme tout à l'heure, mais quelqu'un de ces larges développements qui embrassent un ou plusieurs siècles, comme le moyen âge ou notre dernière époque classique, la conclusion sera pareille. Une certaine conception dominatrice y a régné ; les hommes, pendant deux cents ans, cinq cents ans, se sont représenté un certain modèle idéal de l'homme : au moyen âge, le chevalier et le moine, dans notre âge classique, l'homme de cour et le beau parleur ; cette idée créatrice et universelle s'est manifestée dans tout le champ de l'action et de la pensée, et, après avoir couvert le monde de ses œuvres involontairement systématiques, elle s'est alanguie, puis elle est morte, et voici qu'une nouvelle idée se lève, destinée à une domination égale et à des créations aussi multipliées. Posez ici que la seconde dépend en partie de la première, et que c'est la première qui, combinant son effet avec ceux du génie national et des circonstances enveloppantes, va imposer aux choses naissantes leur tour et leur direction. C'est d'après cette loi que se forment les grands courants historiques, j'entends par là les longs règnes d'une forme d'esprit ou d'une idée maîtresse, comme cette période de créations spontanées qu'on appelle la Renaissance, ou cette période de classifications oratoires qu'on appelle l'âge classique, ou cette série de synthèses mystiques qu'on appelle l'école alexandrine et chrétienne, ou cette série de floraisons mythologiques, qui se rencontre aux origines de la Germanie, de l'Inde et de la

Grèce. Il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent. La seule différence qui sépare ces problèmes moraux des problèmes physiques, c'est que les directions et les grandeurs ne se laissent pas évaluer ni préciser dans les premiers comme dans les seconds. Si un besoin, une faculté est une quantité capable de degrés ainsi qu'une pression ou un poids, cette quantité n'est pas mesurable comme celle d'une pression ou d'un poids. Nous ne pouvons la fixer dans une formule exacte ou approximative ; nous ne pouvons avoir et donner, à propos d'elle, qu'une impression littéraire ; nous sommes réduits à noter et citer les faits saillants par lesquels elle se manifeste, et qui indiquent, à peu près, grossièrement, vers quelle hauteur de l'échelle il faut la ranger. Mais quoique les moyens de notation ne soient pas les mêmes dans les sciences morales que dans les sciences physiques, néanmoins, comme dans les deux la matière est la même et se compose également de forces, de directions et de grandeurs, on peut dire que dans les unes et dans les autres l'effet final se produit d'après la même règle. Il est grand ou petit selon que les forces fondamentales sont grandes ou petites, et tirent plus ou moins exactement dans le même sens, selon que les effets distincts de la race, du milieu et du moment se combinent pour s'ajouter l'un à l'autre ou pour s'annuler l'un par l'autre. C'est ainsi que s'expliquent les longues impuissances et les éclatantes réussites qui apparaissent irrégulièrement et sans raison apparente dans la vie d'un peuple ; elles ont pour causes des concordances ou des contrariétés intérieures. Il y eut une de ces concordances lorsque, au dix-septième siècle, le caractère sociable et l'esprit de conversation innés en France rencontrèrent les habitudes de salon et le moment de l'analyse oratoire, lorsque, au dix-neuvième siècle, le flexible et profond génie de l'Allemagne rencontra l'âge des synthèses philosophiques et de la critique cosmopolite. Il y eut une de ces contrariétés, lorsqu'au dix-septième siècle le rude et solitaire génie anglais essaya maladroitement de s'approprier l'urbanité nouvelle, lorsqu'au seizième siècle le lucide et prosaïque esprit français essaya inutilement d'enfanter une poésie vivante. C'est cette concordance secrète des forces créatrices qui a produit la politesse achevée et la noble littérature régulière sous Louis XIV et Bossuet, la métaphysique grandiose et la large sympathie critique sous Hegel et Goëthe. C'est cette contrariété secrète des forces créatrices qui a produit la littérature incomplète, la comédie scandaleuse, le théâtre avorté sous Dryden et Wycherley, les mauvaises importations grecques,

les tâtonnements, les fabrications, les petites beautés partielles sous Ronsard et la Pléiade. Nous pouvons affirmer avec certitude que les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne, seront suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales ; que si ces forces pouvaient être mesurées et chiffrées, on en déduirait comme d'une formule les propriétés de la civilisation future, et que si, malgré la grossièreté visible de nos notations et l'inexactitude foncière de nos mesures, nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces qu'il faut fonder nos prévisions. Car nous parcourons en les énumérant le cercle complet des puissances agissantes, et lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé non seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement.

L'œuvre d'art ¹.

Le point de départ de notre méthode consiste à reconnaître qu'une œuvre d'art n'est pas isolée, par conséquent, à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique.

Le premier pas n'est point difficile. D'abord et visiblement, une œuvre d'art, un tableau, une tragédie, une statue, appartient à un ensemble, je veux dire à l'œuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur. Cela est élémentaire. Chacun sait que les différentes œuvres d'un artiste sont toutes parentes comme filles d'un même père, c'est-à-dire qu'elles ont entre elles des ressemblances marquées. Vous savez que chaque artiste a son style, un style qui se retrouve dans toutes ses œuvres. Si c'est un peintre, il a son coloris, riche ou terne, ses types préférés, nobles ou vulgaires, ses attitudes, sa façon de composer, même ses procédés d'exécution, ses empâtements, son modelé, ses couleurs, son faire. Si c'est un écrivain, il a ses personnages, violents ou paisibles, ses intrigues, compliquées ou simples, ses dénouements, tragiques ou comiques, ses effets de style, ses périodes, et jusqu'à son vocabulaire. Cela est si vrai, qu'un connaisseur, si vous lui présentez une œuvre non signée d'un maître un peu éminent, est capable de

¹ Extrait de la *Philosophie de l'Art* (1865-1869), cours professé à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Dans ce morceau, l'une des idées favorites de Taine, celle du milieu, déjà esquissée dans le morceau précédent, se trouve magistralement exposée. Voir plus loin, pour les réserves à y faire, le morceau sur *Shakespeare* et la remarque qui se trouve au bas de la page.

reconnaitre de quel artiste est cette œuvre, et cela presque certainement ; même, si son expérience est assez grande et son tact assez délicat, il peut dire à quelle époque de la vie de l'artiste, à quelle époque de son développement appartient l'œuvre d'art que vous lui avez présentée. Voilà le premier ensemble auquel il faut rapporter une œuvre d'art. Voici le second :

Cet artiste lui-même, considéré avec l'œuvre totale qu'il a produite, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même, et qui est l'école ou famille d'artistes du même pays et du même temps, à laquelle il appartient. Par exemple, autour de Shakespeare qui, au premier coup d'œil, semble une merveille tombée du ciel et comme un aérolithe arrivé d'un autre monde, on trouve une douzaine de dramatises supérieurs, Webster, Ford, Massinger, Marlowe, Ben Jonson, Flechter et Beaumont, qui ont écrit du même style et dans le même esprit que lui. Leur théâtre a les mêmes caractères que le sien ; vous y trouverez les mêmes personnages violents et terribles, les mêmes dénoûments meurtriers et imprévus, les mêmes passions soudaines et effrénées, le même style désordonné, bizarre, excessif et splendide, le même sentiment exquis et poétique de la campagne et du paysage, les mêmes types de femmes délicates et profondément aimantes. — Pareillement, Rubens semble un personnage unique, sans précurseurs et sans successeurs. Mais il suffit d'aller en Belgique et de visiter les églises de Gand, de Bruxelles, de Bruges ou d'Anvers, pour apercevoir tout un groupe de peintres dont le talent est semblable au sien : Crayer d'abord, qui fut considéré de son temps comme son rival, Adam van Noort, Gérard Zegers, Rombouts, Abraham Jansens, Van Roose, Van Thulden, Jean Van Oost, d'autres encore que vous connaissez, Jordaens, Van Dyck, qui tous ont conçu la peinture dans le même esprit, et qui, parmi des différences propres, gardent toujours un air de famille. Comme Rubens, ils se sont complus à peindre la chair florissante et saine, la riche et frémissante palpitation de la vie, la pulpe sanguine et sensible qui s'épanouit opulemment à la surface de l'être animé, les types réels et souvent les types brutaux, l'élan et l'abandon du mouvement libre, les splendides étoffes lustrées et chamarrées, les reflets de la pourpre et de la soie, l'étalage des draperies agitées et tortillées. Aujourd'hui leur grand contemporain semble les effacer sous sa gloire ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour le comprendre, il faut rassembler autour de lui cette gerbe de talents dont il n'est que la plus haute tige, et cette famille d'artistes dont il est le plus illustre représentant.

Voilà le second pas. Il en reste un troisième à faire. Cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes ; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles ; mais, au-dessous de cette voix éclatante qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous démêlons un murmure et comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie. Et il faut bien qu'il en soit ainsi : Phidias, Ictinus, les hommes qui ont fait le Parthénon et le Jupiter olympien, étaient, comme les autres Athéniens, des citoyens libres et des païens, élevés dans la palestre, ayant lutté, s'étant exercés nus, habitués à délibérer et à voter sur la place publique, ayant les mêmes habitudes, les mêmes intérêts, les mêmes idées, les mêmes croyances, hommes de la même race, de la même éducation, de la même langue, en sorte que, par toutes les parties importantes de leur vie, ils se trouvaient semblables à leurs spectateurs.

Cette concordance devient encore plus sensible si l'on considère un âge plus rapproché du nôtre : par exemple, la grande époque espagnole, qui s'étend depuis le XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e, celle des grands peintres, Velasquez, Murillo, Zurbaran, Francisco de Herrera, Alonzo Cano ; Moralès, celle des grands poètes, Lope de Vega, Calderon, Cervantès, Tirso de Molina, don Luis de Léon, Guilhem de Castro et tant d'autres. Vous savez que l'Espagne, à cette époque, était toute monarchique et catholique, qu'elle vainquait les Turcs à Lépante, qu'elle mettait le pied sur l'Afrique et y faisait des établissements, qu'elle combattait les protestants en Allemagne, les poursuivait en France, les attaquait en Angleterre, qu'elle convertissait et subjuguait les idolâtres du nouveau monde, qu'elle chassait de son sein les Juifs et les Maures, qu'elle épurait sa propre foi à force d'autodafés et de persécutions, qu'elle prodiguait les flottes, les armées, l'or et l'argent de son Amérique, le plus précieux sang de ses enfants, le sang vital de son propre cœur, en croisades démesurées et multipliées, avec une telle obstination et un tel fanatisme, qu'elle en tomba épuisée au bout d'un siècle et demi sous les pieds de l'Europe, mais avec un tel enthousiasme, avec un tel éclat de gloire, avec une ferveur si nationale, que ses sujets, épris de la monarchie en qui se concentraient leurs forces, et de la cause à laquelle ils dévouaient leur vie, n'éprou-

vaient d'autre désir que celui d'exalter la religion et la royauté par leur obéissance, et de former autour de l'Eglise et du trône un chœur de fidèles, de combattants et d'adorateurs. Dans cette monarchie d'inquisiteurs et de croisés, qui gardent les sentiments chevaleresques, les passions sombres, la férocité, l'intolérance et le mysticisme du moyen âge, les plus grands artistes sont des hommes qui ont possédé au plus haut degré les facultés, les sentiments et les passions de ce public qui les entourait. Les poètes les plus célèbres, Lope de Vega et Calderon, ont été des soldats d'aventure, des volontaires de l'Armada, des duellistes et des amoureux, aussi exaltés, aussi mystiques dans l'amour que les poètes et les don Quichotte des temps féodaux ; catholiques passionnés, si ardents qu'à la fin de sa vie un d'entre eux devint familier de l'Inquisition, que d'autres se font prêtres, et que le plus illustre d'entre eux, le grand Lope, disant la messe, s'évanouit à la pensée du sacrifice et du martyre de Jésus-Christ. Partout ailleurs nous trouverions des exemples semblables de l'alliance et de l'harmonie intime qui s'établit entre l'artiste et ses contemporains ; et nous pouvons conclure avec assurance que, si l'on veut comprendre son goût et son talent, les raisons qui lui ont fait choisir tel genre de peinture ou de drame, préférer tel type et tel coloris, représenter tels sentiments, c'est dans l'état général des mœurs et de l'esprit public qu'il faut les chercher.

Nous arrivons donc à poser cette règle que, pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient. Là se trouve l'explication dernière ; là réside la cause primitive qui détermine le reste. Cette vérité, messieurs, est confirmée par l'expérience ; en effet, si l'on parcourt les principales époques de l'histoire de l'art, on trouve que les arts apparaissent, puis disparaissent en même temps que certains états de l'esprit et des mœurs auxquels ils sont attachés. — Par exemple, la tragédie grecque, celle d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, apparaît au temps de la victoire des Grecs sur les Perses, à l'époque héroïque des petites cités républicaines, au moment du grand effort par lequel elles conquièrent leur indépendance et établissent leur ascendant dans l'univers civilisé ; et nous la voyons disparaître avec cette indépendance et cette énergie, quand l'abaissement des caractères et la conquête macédonienne livrent la Grèce aux étrangers. — De même l'architecture gothique se développe avec l'établissement définitif du régime féodal, dans la renaissance du XI^e siècle, au moment où la société, délivrée des Normands et des brigands, commence à s'asseoir ; et on la voit disparaître

au moment où ce régime militaire de petits barons indépendants, avec l'ensemble de mœurs qui en dérivait, se dissout vers la fin du X^{ve} siècle, par l'avènement des monarchies modernes. — Pareillement la peinture hollandaise s'épanouit au moment glorieux où, à force d'opiniâtreté et de courage, la Hollande achève de s'affranchir de la domination espagnole, combat l'Angleterre à armes égales, devient le plus riche, le plus libre, le plus industriel, le plus prospère des Etats européens ; nous la voyons déchoir au commencement du XVIII^e siècle, quand la Hollande, tombée au second rôle, laisse le premier à l'Angleterre, se réduit à n'être qu'une maison de banque et de commerce bien réglée, bien administrée, paisible, où l'homme peut vivre à son aise, en bourgeois sage, exempt des grandes ambitions et des grandes émotions. — Pareillement enfin la tragédie française apparaît au moment où la monarchie régulière et noble établit, sous Louis XIV, l'empire des bienséances, la vie de cour, la belle représentation, l'élégante domesticité aristocratique, et disparaît au moment où la société nobiliaire et les mœurs d'antichambre sont abolies par la Révolution.

Je voudrais vous rendre sensible par une comparaison cet effet de l'état des mœurs et des esprits sur les beaux-arts. Lorsque, partant d'un pays méridional, vous remontez vers le nord, vous vous apercevez qu'en entrant dans une certaine zone on voit commencer une espèce particulière de culture et une espèce particulière de plantes : d'abord l'aloès et l'oranger, un peu plus tard l'olivier ou la vigne, ensuite le chêne et l'avoine, un peu plus loin le sapin, à la fin les mousses et les lichens. Chaque zone a sa culture et sa végétation propres ; toutes deux commencent au commencement de la zone et finissent à la fin de la zone ; toutes deux lui sont attachées. C'est elle qui est leur condition d'existence ; c'est elle qui, par sa présence ou son absence, les détermine à paraître ou à disparaître. Or qu'est-ce que la zone, sinon une certaine température, un certain degré de la chaleur et de l'humidité, en un mot, un certain nombre de circonstances régnantes, analogues dans leur genre à ce que nous appelions tout à l'heure l'état général de l'esprit et des mœurs. De même qu'il y a une température physique qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce de plantes, de même il y a une température morale qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce d'art. Et, de même qu'on étudie la température physique pour comprendre l'apparition de telle ou telle espèce de plantes, le maïs ou l'avoine, l'aloès ou le sapin, de même il faut étudier la température morale pour comprendre l'apparition de telle espèce d'art, la

sculpture païenne ou la peinture réaliste, l'architecture mystique ou la littérature classique, la musique voluptueuse ou la poésie idéaliste. Les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu.

Shakespeare ¹.

Il avait une de ces âmes délicates qui, pareilles à un parfait instrument de musique, vibrent d'elles-mêmes au moindre attouchement. On la démêlait d'abord, cette sensibilité si fine. « Mon aimable Shakspeare », « doux cygne de l'Avon », ces mots de Ben Jonson ne font que confirmer ce que répètent ses contemporains. Il était affectueux et bon, « civil de manières, d'ailleurs honnête et loyal dans sa conduite », « d'un naturel ouvert et franc » ; s'il avait les entraînements, il avait aussi les effusions des vrais artistes ; on l'aimait, on se trouvait bien auprès de lui ; rien de plus doux et de plus engageant que cette grâce, cet abandon demi-féminin dans un homme. Son esprit dans la conversation était prompt, ingénieux et agile, sa gaieté brillante, son imagination facile et si abondante, qu'au dire de ses camarades il ne ratulait rien ; à tout le moins, quand il écrivait pour la seconde fois une scène, c'était l'idée qu'il changeait, non les mots, par une seconde poussée d'invention poétique, non par un pénible regrattage des vers. Tous ces traits se réunissent en un seul : il avait le *génie sympathique*, j'entends par là que, naturellement, il savait sortir de lui-même et se transformer en tous les objets qu'il imaginait. Regardez autour de vous les grands artistes de votre temps, tâchez d'approcher d'eux, d'entrer dans leur familiarité, de les voir penser, et vous sentirez toute la force de ce mot. Par un instinct extraordinaire, ils se mettent de prime-saut à la place des êtres : hommes, animaux, plantes, fleurs, paysages, quels que soient les objets, animés ou non, ils sentent par contagion les forces et les tendances qui produisent le dehors visible, et leur âme, infiniment multiple, devient par ses métamorphoses incessantes une sorte d'abrégé de l'univers. C'est pourquoi ils semblent vivre plus que les autres hommes, ils n'ont pas besoin d'avoir appris, ils devinent. J'ai vu tel d'entre eux, d'après une armure, un costume, un recueil d'ameublements, entrer dans le moyen-âge plus profondément que trois savants mis bout à bout. Ils reconstruisent, comme ils construisent, naturellement, sûrement, par une inspiration qui est un raisonnement ailé. Shakspeare n'avait eu qu'une demi-éducation, savait « peu de

¹ Extrait de *l'Histoire de la littérature anglaise*.

latin, point de grec », à peu près le français et l'italien, rien d'autre ; il n'avait point voyagé, il n'avait lu que les livres de la littérature courante, il avait ramassé quelques mots de droit dans les greffes de sa petite ville ; comptez, si vous pouvez, tout ce qu'il savait de l'homme et de l'histoire. Ces hommes voient plus d'objets à la fois ; ils les embrassent plus complètement que les autres hommes, plus vite et plus à fond ; leur esprit regorge et déborde¹. Ils ne s'en tiennent pas au simple raisonnement ; au contact de toute idée, tout leur être, réflexions, images, émotions, entre en branle. Les voilà lancés ; ils gesticulent, ils miment leur pensée, ils abondent en comparaisons ; même dans la conversation, ils sont imaginatifs et créateurs, avec des familiarités et des ténérités de langage, parfois heureusement, toujours irrégulièrement, selon les caprices et les accès de l'improvisation aventureuse. L'entrain, l'éclat de leur parole est étrange, et aussi leurs saccades, les soubresauts par lesquels ils joignent les idées éloignées, supprimant les distances, passant du pathétique au rire, de la violence à la douceur. Cette verve extraordinaire est la dernière chose qui les quitte. Quand, par hasard, les idées leur manquent, ou quand leur mélancolie est trop âpre, ils parlent et produisent encore, sauf à produire des bouffonneries, ils se font *clowns*, même à leurs dépens et contre eux-mêmes...

Ces subites alternatives de joie et de tristesse, ces ravissements divins et ces grandes mélancolies, ces tendresses exquises et ces abattements féminins, peignent le poète extrême dans ses émotions, incessamment troublé de douleur ou d'allégresse, sensible au moindre choc, plus puissant, plus délicat pour jouir et souffrir que les autres hommes, capable de rêves plus intenses et plus doux, en qui s'agitait un monde imaginaire d'êtres gracieux ou terribles, tous passionnés comme leur auteur.

Le français classique².

En 1789, la langue française est la première de toutes. L'Académie de Berlin propose en concours l'explication de sa prééminence. On la

¹ Ce très intéressant passage est une sorte de réfutation de ce qu'il y a de trop absolu dans la théorie sociologique de Taine lui-même sur le milieu. Le génie n'est pas seulement le reflet d'une société ; pour l'expliquer, il faut faire intervenir aussi *l'équation personnelle*, la part énorme de création provenant de l'individu génial. La théorie de Taine renferme du reste une large part de vérité et permet d'expliquer bien des époques et bien des œuvres.

² Extrait des *Origines de la France contemporaine*. Ce morceau est très utile à lire, si l'on veut comprendre ce que le romantisme et le naturalisme ont fait de la langue française dans ce siècle et combien ils l'ont enrichie.

parle dans toute l'Europe. On ne parle qu'elle dans la diplomatie. Elle est internationale comme autrefois le latin, et il semble qu'elle soit désormais l'organe préféré de la raison.

Elle n'est que l'organe d'une certaine raison, la raison raisonnante, celle qui veut penser avec le moins de préparation et le plus de commodité qu'il se pourra, qui se contente de son acquis, qui ne songe pas à l'accroître ou à le renouveler, qui ne sait pas ou ne veut pas embrasser la plénitude et la complexité des choses réelles. Par son purisme, par son dédain pour les termes propres et les tours vifs, par la régularité minutieuse de ses développements, le style classique est incapable de peindre ou d'enregistrer complètement les détails infinis et accidentés de l'expérience. Il se refuse à exprimer les dehors physiques des choses, la sensation directe du spectateur, les extrémités hautes et basses de la passion, la physionomie prodigieusement composée et absolument personnelle de l'individu vivant, bref cet ensemble unique de traits innombrables, accordés et mobiles, qui composent, non pas le caractère humain en général, mais tel caractère humain, et qu'un Saint-Simon, un Balzac, un Shakspeare lui-même ne pourraient rendre, si le langage copieux qu'ils manient et que leurs témérités enrichissent encore, ne venait prêter ses nuances aux détails multipliés de leur observation. Avec ce style, on ne peut traduire ni la Bible, ni Homère, ni Dante, ni Shakspeare; lisez le monologue d'Hamlet dans Voltaire, et voyez ce qu'il en reste, une déclamation abstraite, à peu près ce qui reste d'Othello dans son Orosmane. Regardez dans Homère, puis dans Fénelon, l'île de Calypso : l'île rocheuse, sauvage, où nichent « les mouettes et les autres oiseaux de mer aux longues ailes », devient dans la belle prose française un parc quelconque arrangé « pour le plaisir des yeux ». Au dix-huitième siècle, des romanciers anglais contemporains, et qui sont eux-mêmes de l'âge classique, Fielding, Swift, de Foë, Sterne, Richardson, ne sont reçus en France qu'avec des atténuations et après des coupures; ils ont des mots trop francs, des scènes trop fortes; leurs familiarités, leurs crudités, leurs bizarreries feraient tache; le traducteur écourte, adoucit, et parfois, dans sa préface, s'excuse de ce qu'il a laissé. Il n'y a place dans cette langue que pour une portion de la vérité, portion exigüe et que l'épuration croissante rend tous les jours plus exigüe encore¹. Considéré en lui-même, le style

¹ Profonde vérité, qui prouve à quel point l'étude des chefs-d'œuvre du XIX^e siècle est utile si l'on veut connaître bien le français. Pour former les idées des élèves, le classique est indispensable; pour enseigner la langue, il est tout à fait insuffisant.

classique court toujours risque de prendre pour matériaux des *lieux communs* minces et sans substance. Il les étire, il les entrelace, il les tisse ; mais, de son engrenage logique, il ne sort qu'un filigrane fragile ; on en peut louer l'élégant artifice ; mais, dans la pratique, l'œuvre est d'usage petit, nul, ou dangereux.

Les causes de la Révolution française ¹.

C'est sous Calonne que la prodigalité de Louis XVI devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie ; pourquoi serait-il ménager de sa bourse ? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange ; il vient en aide aux gens de son monde, le tout en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains. Qu'on en juge par un seul exemple : pour secourir les Guéménée faillis, il leur achète moyennant 12.500.000 livres, trois terres qu'ils viennent d'acheter 4 millions ; de plus, en échange de deux domaines en Bretagne qui rapportent 33.758 livres, il leur cède la principauté de Dombes rapportant près de 70.000 livres de rente. — Lorsqu'on lira plus tard le *Livre rouge*, on y trouvera 700.000 livres de pensions pour la maison de Polignac, la plupart réversibles d'un membre à l'autre, et près de deux millions de bienfaits annuels à la maison de Noailles. — Le roi a oublié que toutes ses grâces sont meurtrières ; car « le courtisan qui obtient 6.000 livres de pension reçoit la taille de six villages ». En l'état où est l'impôt, chaque largesse du monarque est fondée sur le jeûne des paysans, et le souverain, par ses commis, prend aux pauvres leur pain pour donner des carrosses aux riches. — Bref le centre du gouvernement est le centre du mal ; toutes les injustices et toutes les misères en partent comme d'un foyer engorgé et douloureux ; c'est ici que l'abcès public a sa pointe, et c'est ici qu'il crèvera.

Juste et fatal effet du privilège que l'on exploite à son profit au lieu de l'exercer au profit d'autrui. Qui dit sire ou seigneur, dit « le protecteur qui nourrit, l'ancien qui conduit » ; à ce titre et pour cet emploi, on ne peut lui donner trop, car il n'y a pas d'emploi plus diffi-

¹ Extrait des *Origines de la France contemporaine* (1875-1893), le dernier ouvrage historique de Taine ; la plus remarquable enquête qui ait été faite sur l'Ancien régime et la Révolution, dans le but d'expliquer le régime actuel de la France. Comme historien, Taine se rattache à la fois à l'école philosophique et à l'école réaliste, dont il possède les meilleures qualités. Il a déployé dans ces sept volumes une admirable puissance philosophique ; on peut lui reprocher, cependant, d'avoir un peu systématiquement laissé de côté les grandes choses que la Révolution a faites ; son déterminisme scientifique l'a souvent égaré dans les derniers volumes de son ouvrage.

cile et plus haut. Mais il faut qu'il le remplisse; sinon, au jour du danger, sa troupe n'est plus à lui; si elle marche, c'est par routine; elle n'est qu'un amas d'individus, elle n'est plus un corps organisé. Tandis qu'en Allemagne et en Angleterre le régime féodal conservé ou transformé compose encore une société vivante, en France son cadre mécanique n'enserme qu'une poussière d'hommes. On trouve encore l'ordre matériel; on ne trouve plus l'ordre moral. Une lente et profonde révolution a détruit la hiérarchie intime des suprématies acceptées et des déférences volontaires. C'est une armée où les sentiments qui font les subordonnés ont disparu; les grades sont marqués sur les habits et ne le sont pas dans les consciences; il lui manque ce qui fait une armée solide, l'ascendant légitime des officiers, la confiance justifiée des soldats, l'échange journalier des dévouements mutuels, la persuasion que chacun est utile à tous et que les chefs sont les plus utiles de tous. Comment trouverait-on cette persuasion dans une armée dont l'état-major, pour toute occupation, dîne en ville, étale ses épaulettes et touche double solde? Déjà avant l'écroulement final, la France est dissoute, et elle est dissoute parce que les privilégiés ont oublié leur caractère *d'hommes publics*.

La tyrannie jacobine¹.

Sous la dénonciation des clubs, le coup de balai descend jusque dans les bas-fonds de la hiérarchie, jusqu'aux secrétaires de la mairie dans les villages, jusqu'aux expéditionnaires et garçons de bureau dans les villes, jusqu'aux géoliers et concierges, bedeaux et sacristains, gardes-forestiers, gardes-champêtres, gardiens de séquestres; il faut que tous ces gens-là soient ou paraissent jacobins, sinon leur place se dérobe sous eux, car il y a toujours quelqu'un pour la convoiter, la solliciter et la prendre. — Par delà les employés, le balayage atteint les fournisseurs; en effet, dans les fournitures aussi, il y a des fidèles à pourvoir, et nulle part l'appât n'est si gros. Même en temps ordinaire, l'Etat demeure encore le plus grand des consommateurs, et, en ce moment, il dépense par mois, pour la guerre seulement, deux cent millions d'extraordinaire: que de poissons à pêcher dans une eau si trouble! — Toutes ces commandes lucratives, comme tous ces emplois

¹ Extrait des : *Origines de la France contemporaine*. Curieux morceau qui montre la plaie de la Révolution: la tyrannie d'en bas après celle d'en haut. Tainé a dit franchement leur fait à tous les partis: c'est pour cela que son dernier ouvrage, malgré sa haute valeur, a été si attaqué en France.

rétribués, sont à la disposition du peuple jacobin, et il les distribue : c'est un propriétaire légitime qui, rentrant chez lui après une longue absence, donne ou retire sa pratique comme il lui plaît, et au logis, fait maison nette. — Dans les seuls services administratifs et judiciaires, treize cent mille places ; toutes celles des finances, des travaux publics, de l'instruction publique et de l'Eglise ; dans la garde nationale et l'armée, tous les postes, depuis celui de commandant en chef jusqu'à celui de tambour ; tout le pouvoir, central ou local, avec le patronage immense qui en dérive : jamais pareil butin n'a été mis en tas et à la fois sur la place publique. En apparence, l'élection fera les lots ; mais il est trop clair que les Jacobins n'entendent pas livrer leur proie aux hasards d'un scrutin libre ; ils la garderont, comme ils l'ont prise, de force, et n'omettront rien pour maîtriser les élections ¹.....

En même temps qu'ils rassemblent leurs partisans, ils écartent leurs adversaires. A cela le brigandage politique par lequel ils dominent et terrifient la France a déjà pourvu. Tant d'arrestations arbitraires, de pillages tolérés et de crimes impunis, sont un avertissement pour les candidats qui ne seraient pas de leur secte, et je ne parle pas ici des nobles ou des amis de l'ancien régime, qui sont en fuite ou en prison, mais des monarchistes constitutionnels et des Feuillants. De leur part, toute initiative électorale serait une folie, presque un suicide. Aussi bien, pas un d'eux ne se met en avant. Si quelque modéré honteux, comme Durand-Maillane, figure sur une liste, c'est que les révolutionnaires l'ont adopté sans le connaître et qu'il jure haine à la royauté. Les autres, qui, plus francs, ne veulent pas endosser la livrée populaire et recourir au patronage des clubs, se gardent soigneusement de se présenter ; ils savent trop bien que ce serait désigner leurs têtes aux piques et leurs maisons au pillage. Au moment même du vote, les propriétés de plusieurs députés sont saccagées, par cela seul que « dans le tableau comparatif des sept appels nominaux » envoyé aux départements par les Jacobins de Paris, leurs noms se trouvent à droite. — Par un surcroît de précautions, les constitutionnels de la Législative ont été retenus dans la capitale ; on leur a refusé des passeports pour les empêcher d'aller en province rallier les voix et dire en public la vérité sur la révolution récente. — Pareillement, tous les journaux conservateurs ont été supprimés, réduits au silence, ou contraints à la palinodie. — Or, quand on n'a pas d'organe pour parler ni de candidat

¹ Il s'agit ici principalement des élections qui eurent lieu en 1792 pour nommer les membres de la Convention.

pour être représenté, à quoi bon voter ? D'autant plus que les assemblées primaires sont des lieux de désordre et de violence, qu'en beaucoup d'endroits les patriotes y sont seuls admis, qu'un modéré y est « insulté et accablé par le nombre », que, s'il y parle, il est en danger, que, même en se taisant, il a chance d'y récolter des dénonciations, des menaces et des coups. Ne pas se montrer, rester à l'écart, éviter d'être vu, faire oublier qu'on existe, telle est la règle sous le règne du pacha, surtout quand ce pacha est la plèbe. C'est pourquoi la majorité s'abstient et, autour du scrutin, le vide est énorme. A Paris, pour l'élection du maire et des officiers municipaux, les scrutins d'octobre, novembre et décembre, sur cent soixante mille inscrits, ne rassemblent que quatorze mille votants, puis dix mille, puis sept mille. A Besançon, les sept mille inscrits déposent moins de six cents suffrages ; même proportion dans les autres villes, à Troyes, par exemple. Pareillement dans les cantons ruraux, à l'est dans le Doubs, à l'ouest dans la Loire-Inférieure, il n'y a qu'un dixième des électeurs qui ose user de son droit de vote. On a tant épuisé, bouleversé et bouché la source électorale qu'elle est presque tarie : dans ces assemblées primaires qui, directement ou indirectement, délèguent tous les pouvoirs publics et qui, pour exprimer la volonté générale, devraient être pleines, *il manque six millions trois cent mille électeurs sur sept millions*¹.

RENAN (ERNEST)

Né à Tréguier en 1823, mort à Paris en 1892.

La plupart des grands écrivains de la période du second empire sont des réalistes ayant subi plus ou moins l'influence du positivisme. Renan diffère d'eux complètement. C'est un pur idéaliste qui a apporté, dans ses études scientifiques les plus rigoureuses et jusque dans ses négations les plus hardies, l'esprit d'un spiritualiste transcendant. L'œuvre considérable de Renan touche aux plus hauts problèmes philosophiques et religieux. Elle a donné lieu à des controverses passionnées. Portée aux nues par les uns, impitoyablement critiquée par les

¹ L'œuvre entière de Taine est à lire, car, même dans ses parties erronées, elle fait beaucoup penser. Étudier en dehors des ouvrages déjà cités : *La Fontaine et ses fables* (1853) ; *De l'Intelligence* ; *De l'Idéal dans l'art*. — Lire plus loin le morceau de Jules Lemaitre, intitulé *Taine*. Consulter les ouvrages suivants : Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1885) ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* (1889) ; F. Brunetière, *L'évolution de la critique* ; G. Monod, *Renan, Taine, Michelet* (1894).

autres, elle comporte en tout cas de grandes réserves, quelques opinions religieuses que l'on ait. Il serait puéril de vouloir la juger ici en quelques lignes, un volume entier serait nécessaire pour bien analyser cette pensée à la fois profonde, subtile et ondoyante, qui évolua entre la foi spiritualiste la plus haute et l'ironie pyrrhonienne la plus déconcertante. Renan a soumis l'histoire biblique et la doctrine chrétienne à la critique scientifique la plus rigoureuse ; par ses conclusions négatives il a choqué tous les vrais croyants ; mais, d'autre part, il a enseigné le respect du sentiment religieux aux libres penseurs habitués, depuis Voltaire, à considérer stupidement la religion la plus belle comme une sorte d'idolâtrie ridicule et idiote. Ce grand penseur, qui eut du reste une vie morale si noble et si pure, donna ainsi un grand exemple d'honnêteté intellectuelle aux intolérants de tous les partis. Renan est connu comme historien, philologue, érudit, philosophe, savant. Nous n'avons à nous occuper ici que de l'artiste littéraire. En ne l'envisageant que sous cet aspect, on ne le diminue pas du reste, car ce savant, bien que professant un certain dédain pour la littérature pure, fut un très grand littérateur. C'est à la magie incomparable de son style qu'il doit d'être appelé le premier prosateur français. Sa langue a toutes les qualités : clarté et profondeur, force et finesse, énergie et souplesse, logique et poésie, ce qu'il y a de meilleur dans le parler des classiques, ce qu'il y a de plus eurythmique dans le style d'aujourd'hui¹.

Le scepticisme et la mode².

Quand le scepticisme est devenu de mode, il ne suppose ni pénétration d'esprit ni finesse de critique, mais bien plutôt hébétude et incapacité de comprendre le vrai. « Il est commode, dit Fichte, de couvrir du nom ronflant de scepticisme le manque d'intelligence. Il est agréable de faire passer aux yeux des hommes ce manque d'intelligence qui nous empêche de saisir la vérité pour une pénétration merveilleuse d'esprit, qui nous révèle des motifs de doute inconnus et inaccessibles au reste des hommes. » En se posant au-delà de tout dogme, on peut à bon marché jouer l'homme avancé, qui a dépassé son siècle, et les sots, qui ne craignent rien tant que de paraître dupes, renchérissent sur ce ton facile. De même qu'au XVIII^e siècle il était de mode de ne pas croire à l'honneur des femmes, de même il n'est pas de provincial quelque peu leste qui, de nos jours, ne se fasse un genre de n'avoir

¹ Lire plus loin la belle étude de J. Lemaitre sur Renan.

² Extrait de *L'Avenir de la science* (1848), un des premiers ouvrages de Renan. Il a exprimé dans cette belle œuvre sa foi absolue en la science qui, d'après lui, donnera un jour à l'humanité sa règle définitive. — Les personnes, qui n'ont pas compris l'ironie transcendante de Renan, lui ont reproché d'être sceptique. Ce morceau montre qu'il avait horreur de cet état d'esprit.

aucune foi politique et de ne pas se laisser prendre à la probité des gouvernants. C'est une manière de prendre sa revanche, et aussi de faire croire qu'il est initié aux hauts secrets.

L'honneur de la philosophie est d'avoir eu toujours pour ennemis les hommes frivoles et immoraux qui, ne trouvant point en eux l'instinct des belles choses, déclarent hardiment que la nature humaine est laide et mauvaise, et embrassent avec une sorte de frénésie toute doctrine qui humilie l'homme et le tient fortement sous la dépendance.

Il m'est impossible d'exprimer l'effet physiologique et psychologique que produit sur moi ce genre de parodie niaise devenu si fort à la mode en province depuis quelques années. C'est l'agacement, c'est l'irritation, c'est l'enfer. Il est si facile de tourner ainsi toute chose sérieuse et originale. Ah ! barbares, oubliez-vous que nous avons eu Voltaire et que nous pourrions encore vous jeter à la face le père Nicodème, Abraham Chaumeix, Sabathier et Nonotte¹ ? Nous ne le faisons pas, car vous nous avez dit que c'était déloyal. Mais pourquoi donc employer contre nous une arme que vous nous avez reprochée ?

Il est temps que tous les partis qui ont à cœur la vérité renoncent à ce moyen si peu scientifique. Il y a, je le sais, un rire philosophique, qui ne saurait être banni sans porter atteinte à la nature humaine ; c'est le rire des Grecs, qui aimaient à pleurer et à rire sur le même sujet, à voir la comédie après la tragédie, et souvent la parodie de la pièce même à laquelle ils venaient d'assister. Mais la plaisanterie en matière scientifique est toujours fausse ; car elle est l'exclusion de la haute critique. Rien n'est ridicule parmi les œuvres de l'humanité ; pour donner ce tour aux choses sérieuses, il faut les prendre par un côté étroit et négliger ce qu'il y a en elles de majestueux et de vrai. Voltaire se moque de la Bible, parce qu'il n'a pas le sens des œuvres primitives de l'esprit humain. Il se serait moqué de même des Védas², et aurait dû se moquer d'Homère. La plaisanterie oblige à n'envisager les choses que par leur grossière apparence ; elle s'interdit les nuances délicates. Le premier pas dans la carrière philosophique est de se cuirasser contre le ridicule. Si l'on s'assujettit à la tyrannie des rieurs vulgaires, si l'on tient compte de leurs fadaïses, l'on se défend toute beauté morale, toute haute aspiration, toute élévation de caractère ; car tout cela peut être ridiculisé. Le rieur a l'immense avantage d'être

¹ Il s'agit ici des écrivains religieux que Voltaire couvrit de ridicule dans sa lutte contre le catholicisme.

² Livres sacrés des Hindous.

dispensé de fournir ses preuves; il peut, selon son humeur, déverser le ridicule sur qui lui plaît, et cela sans appel, dans les pays du moins où, comme en France, sa tyrannie est acceptée pour une autorité légitime. Les seules choses qui échappent au ridicule sont les choses médiocres et vulgaires, ensorte que celui qui a la faiblesse de s'interdire tout ce qui peut y prêter, s'interdit par là même tout ce qui est élevé. Les siècles de réflexion sont exposés à voir les plus nobles sentiments et les états les plus sublimes de l'âme contrefaits par de sots plagiaires, dont le ridicule retombe parfois sur les types qu'ils prétendent imiter. Il faut un certain courage pour résister à la réaction que ces faits provoquent chez les esprits droits. C'est trop de condescendance que de se résigner à la vulgarité bourgeoise, parce qu'en poursuivant un type élevé on risque de ressembler aux grands hommes manqués et aux aspirants malheureux du génie. On peut regretter le temps où le grand homme se formait sans y penser et sans se regarder lui-même; mais les déportements ridicules de quelques faibles têtes ne sauraient faire condamner la volonté réfléchie et délibérée de viser à quelque chose de grand et de beau. Les faux René et les faux Werther ne doivent pas faire condamner les Werther et les René sincères. Combien d'âmes timides et pudiques la crainte de leur ressembler a reculées du beau! Vive le penseur olympien qui, poursuivant en toute chose la vérité critique, n'a pas besoin de se faire rêveur pour échapper à la platitude de la vie bourgeoise, ni de se faire bourgeois pour éviter le ridicule des rêveurs.

Tout est également risible, tout porte également sur une appréciation, et s'il y a quelque chose de sérieux, c'est le penseur critique, qui se pose dans l'objectivité des choses, car les choses sont sérieuses. Qui n'a senti, en face d'une fleur qui s'épanouit, d'un ruisseau qui murmure, d'un oiseau qui veille sur sa couvée, d'un rocher au milieu de la mer, que cela est sincère et vrai? Qui n'a senti, à certains moments de calme, que les doutes qu'on élève sur la moralité humaine ne sont que façons de s'agacer soi-même, de chercher au-delà de la raison ce qui est en deçà, et de se placer dans une fausse hypothèse, pour le plaisir de se torturer? Le scepticisme seul a le droit de rire, car il n'a pas à craindre les représailles. Par quoi le prendrait-on, puisqu'il rit le premier de toutes choses? Mais comment un croyant qui se moque d'un autre croyant ne voit-il pas qu'il s'expose, par ce qu'il croit, au même ridicule? Laissons donc à la négation et à la frivolité le triste privilège d'être inattaquable, et glorifions-nous de prêter, par notre conviction et notre sérieux, au rire des sceptiques....

Les rieurs ne régneront jamais. Le jour n'est pas loin où tous ces prétendus délicats se trouveront si nuls devant l'immensité des événements, si incapables de produire, qu'ils tomberont comme une bourse vide. L'éternel seul a du prix ; or ces frivoles ne s'attachent qu'aux floraisons successives, sachant bien qu'ils passeront comme elles. Semblables aux estomacs usés qui se dégoûtent vite et pour lesquels il faut tenter de nouvelles combinaisons culinaires, ils attachent tout leur intérêt à la succession des manières qui toutes les dix années se supplantent les unes les autres. Littérature d'épicuriens, bien faite pour plaire à une classe riche et sans idéal, mais qui ne sera jamais celle du peuple : car le peuple est franc, fort et vrai ; littérature au petit pied, renonçant de gaieté de cœur à la grande manière de traiter la nature humaine, où tout consiste en un certain mirage de pensées et d'arrière-pensées : nulle assise, un miroitement continu. Il ne s'agit plus de vérité, mais de bon ton.

Nous rejetons également le scepticisme frivole et le dogmatisme scolastique : nous sommes dogmatiques critiques. Nous croyons à la vérité, bien que nous ne prétendions pas posséder la vérité absolue. Nous ne voulons pas enfermer à jamais l'humanité dans nos formules ; mais nous sommes religieux, en ce sens que nous nous attachons fermement à la croyance du présent et que nous sommes prêts à souffrir pour elle en vue de l'avenir. L'enthousiasme et la critique sont loin de s'exclure. Nous ne nous imposons pas à l'avenir, pas plus que nous n'acceptons sans contrôle l'héritage du passé. Nous aspirons à cette haute impartialité philosophique, qui ne s'attache exclusivement à aucun parti, non parce qu'elle leur est indifférente mais parce qu'elle voit dans chacun d'eux une part de vérité à côté d'une part d'erreur ; qui n'a pour personne ni exclusion, ni haine, parce qu'elle voit la nécessité de tous ces groupements divers et le droit de chacun d'eux, en vertu de la vérité qu'il possède, de faire son apparition dans le monde. L'erreur n'est pas sympathique à l'homme ; une erreur dangereuse est une contradiction comme une vérité dangereuse. Le raisonnement de Gamaliel¹ est invincible. Si une doctrine est vraie, il ne faut pas la craindre ; si elle est fausse, encore moins, car elle tombera d'elle-même. Ceux qui parlent de doctrines dangereuses devraient toujours ajouter dangereuses *pour moi*. Cabet² n'a, j'en suis sûr, provoqué la colère de

¹ Docteur juif de la secte des pharisiens, disciple secret du Christ ; s'efforça d'introduire dans la théologie juive la philosophie de Platon.

² Célèbre utopiste socialiste d'avant 1848, auteur du *Voyage en Icarie*.

personne. L'erreur pure ne provoquerait dans la nature humaine, qui après tout est bien faite, que le dégoût ou le sentiment du ridicule.

La culture intellectuelle de l'humanité ¹.

Je ne conçois pas qu'une âme élevée ne souffre pas en voyant la plus grande partie de l'humanité exclue du bien qu'elle possède et qui ne demanderait qu'à se partager. Il y a des gens qui ne conçoivent pas le bonheur sans faveur exceptionnelle, et qui n'apprécieraient plus la fortune, l'éducation, l'esprit, si tout le monde en avait. Ceux-là n'aiment pas la *perfection* en elle-même, mais la *supériorité* relative; ce sont des orgueilleux et des égoïstes. Pour moi, je ne comprends le parfait bonheur que quand tous seront parfaits. Je n'imagine pas comment l'opulent peut jouir de plein cœur de son opulence, tandis qu'il est obligé de se voiler la face devant la misère d'une portion de ses semblables. Ma plus vive peine est de songer que tous ne peuvent partager mon bonheur. Il n'y aura de bonheur que quand tous seront égaux, mais il n'y aura d'égalité que quand tous seront parfaits. Quelle douleur pour le savant et le penseur de se voir par leur excellence même isolés de l'humanité, ayant leur monde à part, leur croyance à part ! Et vous vous étonnez qu'avec cela ils soient parfois tristes et solitaires ! Mais ils posséderaient l'infini, la vérité absolue, qu'ils devraient souffrir de la posséder seuls et regretter les rêves vulgaires qu'ils savouraient au moins en commun avec tous. Il y a des âmes qui ne peuvent souffrir cet isolement et qui aiment mieux se rattacher à des fables que de faire bande à part dans l'humanité. Je les aime... Toutefois le savant ne peut prendre ce parti, quand il le voudrait, car ce qui lui a été démontré faux est pour lui désormais inacceptable. C'est sans doute un lamentable spectacle que celui des souffrances physiques du pauvre. J'avoue pourtant qu'elles me touchent infiniment moins que de voir l'immense majorité de l'humanité condamnée à l'ilotisme intellectuel, de voir des hommes semblables à moi, ayant peut-être des facultés intellectuelles et morales supérieures aux miennes, réduits à l'abrutissement, infortunés traversant la vie, naissant, et mourant sans avoir un seul instant levé les yeux du servile instrument qui leur donne du pain, sans avoir un seul moment respiré Dieu.

¹ *L'Avenir de la Science*. — Ce morceau montre très bien une des faces les plus nobles du caractère de Renan, ce qu'on pourrait appeler *sa soif de fraternité intellectuelle*. Cet aristocrate de la pensée avait une vive tendresse pour le peuple, que d'ailleurs il ne consentit jamais à flatter politiquement.

Un des lieux communs le plus souvent répétés par les esprits vulgaires est celui-ci : « Initier les classes déshéritées de la fortune à une culture intellectuelle réservée d'ordinaire aux classes supérieures de la société, c'est leur ouvrir une source de peines et de souffrances. Leur instruction ne servira qu'à leur faire sentir la disproportion sociale et à leur rendre leur condition intolérable. » C'est là, dis-je, une considération toute bourgeoise, n'envisageant la culture intellectuelle que comme un complément de la fortune et non comme un bien moral. Oui, je l'avoue, les simples sont les plus heureux ; est-ce une raison pour ne pas s'élever ? Oui, ces pauvres gens seront plus malheureux, quand leurs yeux seront ouverts. Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il s'agit d'être parfait. Ils ont droit comme les autres à la noble souffrance. Songez donc qu'il s'agit de la vraie religion, de la seule chose sérieuse et sainte.

Je comprends la plus radicale divergence sur les meilleurs moyens pour opérer le plus grand bien de l'humanité ; mais je ne comprends pas que des âmes honnêtes diffèrent sur le but, et substituent des fins égoïstes à la grande fin divine : perfection et vie pour tous. Sur cette première question, il n'y a que deux classes d'hommes : les hommes honnêtes qui se subordonnent à la grande fin sociale, et les hommes immoraux qui veulent jouir et se soucient peu que ce soit aux dépens des autres. S'il était vrai que l'humanité fût constituée de telle sorte qu'il n'y eût rien à faire pour le bien général, s'il était vrai que la politique consistât à étouffer les cris des malheureux et à se croiser les bras sur des maux irrémédiables, rien ne pourrait décider les belles âmes à supporter la vie. Si le monde était fait comme cela, il faudrait maudire Dieu et puis se suicider.

Il ne suffit pas pour le progrès de l'esprit humain que quelques penseurs isolés arrivent à des points de vue fort avancés, et que quelques têtes s'élèvent comme des folles avoines au-dessus du niveau commun. Que sert telle magnifique découverte si tout au plus une centaine de personnes en profitent ? En quoi l'humanité est-elle plus avancée, si sept ou huit personnes ont aperçu la haute raison des choses ? Un résultat n'est acquis que quand il est entré dans la grande circulation. Or les résultats de la haute science ne sont pas de ceux qu'il suffit d'énoncer. Il faut y élever les esprits. Kant et Hegel auraient beau avoir raison ; leur science, dans l'état actuel, demeurerait incommunicable. Serait-ce leur faute ? Non : ce serait la faute des barbares qui ne les peuvent comprendre, ou plutôt la faute de la société qui suppose fatalement des barbares. Une civilisation n'est réellement forte que quand

elle a une base étendue. L'antiquité eut des penseurs presque aussi avancés que les nôtres ; et pourtant la civilisation antique périt par sa paucité, sous la multitude des barbares. Elle ne portait pas sur assez d'hommes ; elle a disparu, non faute d'intensité, mais faute d'extension. Il devient tout à fait urgent, ce me semble, d'élargir le tourbillon de l'humanité ; autrement des individus pourraient atteindre le ciel quand la masse se traînerait encore sur terre. Ce progrès-là ne serait pas de bon aloi, et demeurerait comme non accompli.

Si la culture intellectuelle n'était qu'une jouissance, il ne faudrait pas trouver mauvais que plusieurs n'y eussent point de part, car l'homme n'a pas de droit à la jouissance. Mais du moment où elle est une religion, et la religion la plus parfaite, il devient barbare d'en priver une seule âme. Autrefois, au temps du christianisme, cela n'était pas si révoltant : au contraire, le sort du malheureux et du simple était en un sens digne d'envie, puisqu'ils étaient plus près du royaume de Dieu. Mais on a détruit le charme, il n'y a plus de retour possible. De là une affreuse, une horrible situation ; des hommes condamnés à souffrir sans une pensée morale, sans une idée élevée, sans un sentiment noble, retenus par la force seule comme des brutes en cage. Oh ! cela est intolérable !

Que faire ? Lâcher les brutes sur les hommes ? Oh ! non, non ; car il faut sauver l'humanité et la civilisation à tout prix. Garder sévèrement les brutes et les assommer quand elles se ruent ? Cela est horrible à dire. Non ! il faut en faire des hommes, il faut leur donner part aux délices de l'idéal, il faut les *élever*, les ennoblir, les rendre dignes de la liberté. Jusque-là, prêcher la liberté sera prêcher la destruction, à peu près comme si, par respect pour le *droit* des ours et des lions, on allait ouvrir les barreaux d'une ménagerie. Jusque-là les déchirements sont nécessaires, et, bien que condamnables dans l'appréciation analytique des faits, ils sont légitimes en somme. L'avenir les absoudra, en les blâmant, comme nous absolvons la grande Révolution, tout en déplorant ses actes coupables et en stigmatisant ceux qui les ont provoqués.

L'Âme ¹.

Oui, certes, le spiritualisme est le vrai. La noblesse et la véritable existence n'apparaissent dans le monde qu'avec l'âme. L'individu

¹ Extrait des *Essais de morale et de critique* (1859). — Ce morceau est une profession de foi qui ne laisse aucun doute sur le spiritualisme de Renan.

conscient et moral est le couronnement de l'édifice entier de l'univers ; tout est en vue de lui, et lui seul donne à tout un sens et une valeur. L'âme est la première des réalités et la seule pleine réalité, puisque la matière n'est qu'un agrégat multiple, séparable, sans unité, un agrégat fortuit qui se fait et se défait, qui n'a nulle identité permanente, nulle individualité, nulle liberté. L'âme est immortelle ; car, échappant aux conditions serviles de la matière, elle atteint l'infini, elle sort de l'espace et du temps, elle entre dans le domaine de l'idée pure, dans le monde de la vérité, de la bonté, de la beauté, où il n'y a plus de limites ni de fin. Elle est libre et souveraine ; car, dominant le corps qui la porte et ses instincts inférieurs, elle se crée une royauté sans bornes par la culture de sa raison et le perfectionnement de sa moralité. Elle est de race divine, car, dépassant la planète à laquelle elle est liée sous le rapport de l'espace, elle atteint la région de l'absolu et sonde l'univers. En un sens, on peut dire qu'elle crée Dieu, puisqu'elle seule en dévoile la nécessité, puisque Dieu, obscurément révélé par la nature, ne devint clair que le jour où un homme vertueux succomba dans sa lutte pour la justice, où une conscience pure préféra la pudeur à la vie, où un être noble et bon contempla le ciel dans la sérénité de son cœur. Elle crée des récompenses infinies, puisqu'elle décerne la volupté suprême de bien faire ; elle crée des châtiments infinis, puisqu'à son tribunal, le seul qui compte, la bassesse et le mal ne rencontrent que le mépris.

La noblesse de l'âme ¹.

Ce manque général de grandeur et par conséquent de poésie qui caractérise les faits les plus considérables de notre siècle tient à ce qu'il y a de plus essentiel dans le mouvement des temps modernes. L'antiquité, douée d'un tact si délicat, avait établi une lumineuse distinction en donnant le nom de *libéraux* aux arts qui ennoblissent, et de *serviles* à ceux qui n'ennoblissent pas. Certes l'antiquité se trompa et pécha gravement en frappant d'une sorte d'ignominie la chose du monde la plus honnête et la plus estimable, le travail. Croira-t-on que de faute en faute elle en vint à envisager l'industriel lui-même comme une sorte de produit que l'on fabriquait et vendait ? La principale source de la

¹ *Essais de morale et de critique*. Lorsqu'il écrivit ces admirables pages, à propos de l'Exposition de 1855, Renan était dégoûté par l'espèce d'apothéose qu'on avait voulu faire de l'intérêt matériel. Son idéalisme de vrai savant se révoltait contre la vulgarité de sentiments qui régnait alors dans la bourgeoisie française. Son étude choqua naturellement beaucoup ceux dont elle critiquait si bien les tendances terre à terre.

fortune de Crassus fut le profit qu'il tirait de ses esclaves, auxquels il faisait apprendre toute sorte de métiers, orfèvres, ciseleurs, écrivains, grammairiens, et qu'il revendait ensuite avec d'immenses bénéfices. Cela nous révolte à bon droit ; mais prenons garde de commettre à notre tour des confusions non moins graves. Le travail professionnel et l'industrie sont des choses bonnes, et par conséquent honorables ; mais ce ne sont pas des choses libérales. L'utile n'ennoblit pas : cela seul ennoblit qui suppose dans l'homme une valeur intellectuelle ou morale. La vertu, le génie, la science, quand elle est désintéressée et n'a pour objet que de satisfaire le désir qui porte l'homme à pénétrer l'énigme de l'univers, la valeur militaire, la sainteté, voilà des choses qui ne correspondent qu'aux besoins moraux, intellectuels ou esthétiques de l'homme : tout cela peut ennoblir. Mais ce qui est simplement utile n'ennoblira jamais. Je vois sur le front de ce palais éphémère ¹, à côté de noms immortels dans la science, des noms, honorables sans doute, d'industriels qu'on veut inscrire au livre d'or de la gloire : ils n'y tiendront pas. L'industrie rend à la société d'immenses services, mais des services qui, après tout, se payent par de l'argent. A chacun sa récompense ; aux hommes utiles selon la terre, la richesse, le bonheur dans le sens terrestre, toutes les bénédictions de la terre ; au génie, à la vertu, la gloire, la noblesse, la pauvreté. L'homme de génie n'a droit qu'à une seule chose, c'est d'être récompensé dans l'ordre de ses services. Cela est si vrai, que parmi les industriels, les seuls qui aient vraiment forcé les portes du temple de la gloire sont ceux qui ont été persécutés ou méconnus. Il est souverainement inique que Jacquart ² n'ait pas été riche, et, parce qu'il a vécu pauvre, la gloire lui a été justement décernée. En effet, les qualités qui font l'industriel n'excluent nullement, mais ne supposent pas nécessairement une grande élévation morale, et la pauvreté de Jacquart prouve plus pour son caractère que l'invention même à laquelle son nom reste attaché.

C'est donc une tentative d'avance condamnée que l'effort par lequel certaines personnes, animées des meilleures intentions, ont essayé de nos jours d'attacher à des choses utiles et honnêtes, mais sans élévation, les idées de gloire, d'éclat, de poésie, que le passé a réservées pour les grandes choses qui font prendre en estime les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Hâtons-nous de le dire : il n'est

¹ Le *Palais de l'Industrie* à Paris, où avait lieu l'Exposition de 1855 ; on vient justement de le démolir pour effectuer les travaux de la future Exposition de 1900.

² Mécanicien qui inventa le métier à tisser la soie (1752-1834).

question ici que de la distinction extérieure, et non de la noblesse intérieure qui est indépendante de toute condition et ne résulte que de la valeur morale de la personne, de ses mérites devant Dieu, comme on dit dans le langage chrétien. Le monde est obligé de juger par le dehors et sur l'étiquette ; or ce jugement est bien souvent trompeur. Je suis persuadé que les plus belles âmes ont été et resteront toujours inconnues ; car, lors même qu'elles ne se cacheraient pas, le monde ne saurait pas les reconnaître. La considération ne peut donc, si ce n'est dans un cercle de personnes très réduit (et au fond c'est là tout ce qui importe aux âmes délicates et élevées) se fonder sur le mérite réel, mais sur des marques extérieures qui, jusqu'à preuve du contraire, seront censées être des indices de noblesse. Or, à ce point de vue, on ne peut nier que toutes les présomptions ne soient en faveur des professions désintéressées. Les préjugés, qui, dans l'ancienne société française faisaient attacher moins de faveur aux professions lucratives, et qui interdisaient tout commerce et toute industrie aux gentilshommes, étaient poussés sans doute à de fâcheuses exagérations ; mais, comme la plupart des préjugés, ils reposaient sur quelque secrète raison : ils renfermaient une profonde notion de l'équilibre de la société, et entraînaient peut-être moins d'inconvénients que l'opinion qui tendrait à faire envisager la richesse et l'utilité comme la règle de la hiérarchie sociale, si cette opinion venait universellement à prévaloir¹.

Voilà ce que ne comprennent point assez les personnes qui, frappées des grands progrès industriels de notre temps, s'imaginent que de tels progrès signalent une révolution dans l'esprit humain. Ces personnes prennent l'accessoire de la civilisation pour le principal ; si la philosophie de l'histoire leur était plus familière, elles verraient que la perfection des arts mécaniques peut s'allier à une grande dépression morale et intellectuelle. Je ne prétends pas que ce soit là le cas de notre temps : aucun siècle n'a eu des esprits aussi étendus, aussi cultivés que le nôtre ni en aussi grand nombre ; aucun siècle n'a vu si finement et n'a serré de si près la vérité en toute chose. Mais ce progrès ne s'est réalisé que dans un très petit nombre d'hommes, et leur élévation même n'a servi qu'à les isoler. La tête semble de plus en plus perdre le gouvernement des choses. C'est en ce sens que la physionomie générale de notre temps est bien moins noble que celle d'au-

¹ C'est malheureusement ce qui tend à se produire à notre époque de ploutocratie : tous ceux qui pensent et écrivent devraient réagir contre cette tendance désastreuse.

trefois. Le monde renferme en réalité plus d'élévation intellectuelle et morale que jamais ; mais les parties nobles n'occupent plus le premier rang, et cèdent la suprématie à des intérêts secondaires.

L'antiquité a exprimé cela dans un mythe que je voudrais voir représenté en symbolique histoire par le pinceau de Cornelius ou de Kaulbach¹. Elle rêva un peuple d'Atlantes, issu du commerce des dieux et des hommes, vivant heureux par l'industrie et doué d'une prodigieuse habileté pour les travaux matériels. Ce qu'il y avait de divin dans leur origine empêcha quelque temps leur bonheur tout profane de dégénérer en nullité ; puis, l'élément divin s'affaiblissant peu à peu, ils tombèrent au-dessous de l'homme. Jupiter balaya cet insignifiant petit monde par des tremblements de terre et des inondations, et il n'en resta qu'un océan boueux, où les dernières traces de cette activité frivole furent ensevelies. Que de gens de nos jours dont l'idéal ne dépasse pas le bonheur des Atlantes, un bonheur plat et vulgaire, un âge de plomb ou d'étain, qui ferait regretter l'âge de fer, où, toute beauté morale ayant disparu, toute pensée étant émoussée, il ne resterait plus pour remplir la vie que le plaisir ! Le plaisir, c'est trop dire : le plaisir suppose de l'activité, de l'éveil ; les siècles sérieux et austères ont été plus gais que le nôtre. Ce qui survivrait, ce serait la sottise, contente d'elle-même, s'épanouissant à son aise au soleil et procédant sans regrets aux funérailles du génie.

La morale et l'histoire².

La science seule est pure ; car la science n'a rien de pratique ; elle ne touche pas les hommes ; la propagande ne la regarde pas. Son devoir est de prouver, non de persuader ni de convertir. Celui qui a trouvé un théorème publie sa démonstration pour ceux qui peuvent la comprendre. Il ne monte pas en chaire, il ne gesticule pas, il n'a pas recours à des artifices oratoires pour le faire adopter aux gens qui n'en voient pas la vérité. Certes, l'enthousiasme a sa bonne foi, mais c'est une bonne foi naïve ; ce n'est pas la bonne foi profonde, réfléchie, du

¹ Célèbres peintres allemands de ce siècle.

² Extrait de la *Vie de Jésus* (1863). Ce morceau fait comprendre l'espèce d'antonomie philosophique qu'il y avait dans l'âme de Renan. Il ne crut qu'à la science en matière de religion, il étudia celle-ci avec la liberté d'un savant positiviste ; et, d'autre part, il avait gardé de sa première éducation ecclésiastique le sens et le respect de la foi : de là son amour pour le christianisme comme source d'idéal.

savant. L'ignorant ne cède qu'à de mauvaises raisons. Si Laplace¹ avait dû gagner la foule à son système du monde, il n'aurait pu se borner aux démonstrations mathématiques. M. Littré², écrivant la vie d'un homme qu'il regarde comme son maître, a pu pousser la sincérité jusqu'à ne rien taire de ce qui rendit cet homme peu aimable. Cela est sans exemple dans l'histoire religieuse. Seule, la science cherche la vérité pure. Seule, elle donne les bonnes raisons de la vérité, et porte une critique sévère dans l'emploi des moyens de conviction. Voilà sans doute pourquoi jusqu'ici elle a été sans influence sur le peuple. Peut-être, dans l'avenir, quand le peuple sera instruit, ainsi qu'on nous le fait espérer, ne cédera-t-il qu'à de bonnes preuves, bien déduites. Mais il serait peu équitable de juger d'après ces principes les grands hommes du passé. Il y a des natures qui ne se résignent pas à être impuissantes, qui acceptent l'humanité telle qu'elle est, avec ses faiblesses. Bien des grandes choses n'ont pu se faire sans mensonges et sans violences. Si demain l'idéal incarné venait s'offrir aux hommes pour les gouverner, il se trouverait en face de la sottise, qui veut être trompée, de la méchanceté, qui veut être domptée. Le seul irréprochable est le contemplateur, qui ne vise qu'à trouver le vrai, sans souci de le faire triompher ni de l'appliquer.

La morale n'est pas l'histoire. Peindre et raconter n'est pas approuver. Le naturaliste qui décrit les transformations de la chrysalide ne la blâme ni ne la loue. Il ne la taxe pas d'ingratitude parce qu'elle abandonne son linceul ; il ne la trouve pas téméraire parce qu'elle se crée des ailes ; il ne l'accuse pas de folie parce qu'elle aspire à se lancer dans l'espace. On peut être l'ami passionné du vrai et du beau, et pourtant se montrer indulgent pour les naïvetés du peuple. L'idéal seul est sans tache. Notre bonheur a coûté à nos pères des torrents de larmes et des flots de sang. Pour que des âmes pieuses goûtent au pied de l'autel l'intime consolation qui les fait vivre, il a fallu des siècles de hautaine contrainte, les mystères d'une politique sacerdotale, une verge de fer, des bûchers. Le respect que l'on doit à toute grande institution ne demande aucun sacrifice à la sincérité de l'histoire. Autrement, pour être bon Français, il fallait croire à la colombe de Clovis, aux antiquités nationales du Trésor de Saint-Denis, aux vertus de l'oriflamme, à la mission surnaturelle de Jeanne d'Arc ; il fallait croire

¹ Célèbre astronome français (1749-1827), auteur de la *Mécanique céleste*.

² Un des plus grands savants français, auteur du meilleur dictionnaire de la langue française, et, avec Auguste Comte, fondateur de l'école positiviste.

que la France était la première des nations, que la royauté française avait une supériorité sur toutes les royautés, que Dieu avait pour cette couronne une prédilection toute particulière et était toujours occupé à la protéger. Aujourd'hui, nous savons que Dieu protège également tous les royaumes, tous les empires, toutes les républiques ; nous avouons que plusieurs rois de France ont été des hommes méprisables ; nous reconnaissons que le caractère français a ses défauts ; nous admirons hautement une foule de choses venant de l'étranger. Sommes-nous pour cela moins bons Français ? On peut dire, au contraire, que nous sommes meilleurs patriotes, puisque, au lieu de nous aveugler sur nos défauts, nous cherchons à les corriger, et qu'au lieu de dénigrer l'étranger nous cherchons à imiter ce qu'il a de bon. Nous sommes chrétiens de la même manière. Celui qui parle avec irrévérence de la royauté du moyen âge, de Louis XIV, de la Révolution, de l'empire, commet un acte de mauvais goût. Celui qui ne parle pas avec douceur du christianisme et de l'Eglise dont il fait partie se rend coupable d'ingratitude. Mais la reconnaissance filiale ne doit point aller jusqu'à fermer les yeux à la vérité. On ne manque pas de respect envers un gouvernement, en faisant remarquer qu'il n'a pas pu satisfaire les besoins contradictoires qui sont dans l'homme, ni envers une religion, en disant qu'elle n'échappe pas aux formidables objections que la science élève contre toute croyance surnaturelle. Répondant à certaines exigences sociales et non à certaines autres, les gouvernements tombent par les causes mêmes qui les ont fondés et qui ont fait leur force. Répondant aux aspirations du cœur aux dépens des réclamations de la raison, les religions croulent tour à tour, parce qu'aucune force jusqu'ici n'a réussi à étouffer la raison.

Malheur aussi à la raison, le jour où elle étoufferait la religion ! Notre planète, croyez-moi, travaille à quelque œuvre profonde. Ne vous prononcez pas témérairement sur l'inutilité de telle ou telle de ses parties ; ne dites pas qu'il faut supprimer ce rouage qui ne fait en apparence que contrarier le jeu des autres. La nature, qui a doué l'animal d'un instinct infailible, n'a mis dans l'humanité rien de trompeur. De ses organes vous pouvez hardiment conclure sa destinée. *Est Deus in nobis* ¹. Fausses quand elles essayent de prouver l'infini, de le déterminer, de l'incarner, si j'ose le dire, les religions sont vraies quand elles l'affirment. Les plus graves erreurs qu'elles mêlent à cette affirmation ne sont rien comparées au prix de la vérité qu'elles pro-

¹ Dieu est en nous.

clament. Le dernier des simples, pourvu qu'il pratique le culte du cœur, est plus éclairé sur la réalité des choses que le matérialiste qui croit tout expliquer par le hasard et le fini.

Augustin Thierry ¹.

Les grandes vocations sont irrésistibles et se décèlent de bonne heure par un singulier caractère de précision et de fermeté. Au début de ses études et presque au sortir du collège, Augustin Thierry eut la vue claire de la mission qu'il devait accomplir ; il annonça avec assurance que l'histoire serait le cachet du dix-neuvième siècle, et qu'elle lui donnerait son nom, comme la philosophie avait donné le sien au dix-huitième. Ce paradoxe du jeune homme de vingt ans est aujourd'hui un fait pleinement vérifié. Oui, l'histoire est, en un sens, la création propre et originale de notre temps. Chaque siècle a ainsi un genre particulier de littérature qui lui sert de prétexte pour tout dire et sous lequel les nuances les plus délicates de la pensée trouvent à s'exprimer. Il faut avouer que la société contemporaine forme un milieu peu favorable au développement de la poésie, de l'art, de toutes les productions spontanées. Ces sortes de productions supposent une foi et une simplicité que nous n'avons plus ; on ne redevient pas enfant, et la dose de naïveté qu'il faut pour la composition des œuvres franches et absolues est la qualité du monde qu'on se donne le moins. Un génie à l'ancienne manière, s'il paraissait de nos jours, semblerait lourd et grossier. Sa foi exclusive nous fatiguerait ; nous aurions bientôt découvert son peu d'instruction, sa manière partielle et étroite de juger les choses. Mais ce qui fait notre impuissance dans les genres qui supposent une grande originalité d'esprit ou de caractère est précisément la cause de notre supériorité en histoire. L'ampleur des événements qui ont signalé la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, le nombre et la variété des incidents qui ont suivi, notre réflexion si exercée à saisir le jeu et les lois des révolutions humaines, tout cela forme une excellente condition pour l'intelligence du passé. De même qu'en philosophie nous sommes incapables d'inventer un nouveau système, mais mieux placés qu'on ne le fut jamais pour les juger tous ; de même on peut affirmer qu'aucun moment ne fut plus favorable que le nôtre pour comprendre des mouvements que la roideur dogmatique du dix-septième siècle et l'âpreté philosophique du dix-huitième ne pouvaient saisir dans leur fuyante vérité. La critique

¹ *Essais de morale et de critique.*

commence où finit le génie créateur, et c'est précisément lorsque l'âge des grandes choses est passé que l'on aperçoit dans les œuvres anciennes un caractère de puissance dont les contemporains de ces œuvres n'avaient qu'à demi le secret.

Ainsi entendue, il n'y a nulle exagération à le dire, l'histoire n'a pas quarante ans et se rattache à une série d'études qui se continue et s'achève sous nos yeux. Certes, l'antiquité et quelques époques des temps modernes ont eu de merveilleux narrateurs, qui nous ont transmis la vivante image de la société de leur temps et des événements dont ils furent les témoins. Jamais les luttes intérieures de la cité et les alternatives de la vie politique ne seront décrites avec plus de vivacité qu'elles ne l'ont été par les historiographes de la Grèce, de Rome, de la Renaissance italienne, et en général des pays grecs et latins. Israël eut un autre don, celui de l'histoire prophétique et apocalyptique, l'idée d'une formule providentielle, entraînant les empires à l'exécution d'un plan divin, idée qui a trouvé dans Bossuet son dernier interprète ¹, et qui renfermait le germe de la philosophie de l'histoire, telle que les modernes l'ont conçue. Mais, nulle part avant notre temps, je ne trouve le sentiment immédiat de la vie du passé. Les plus intelligents historiens de l'antiquité veulent-ils nous représenter une époque un peu éloignée de la leur, ce sont d'étranges méprises, d'énormes anachronismes. Ne comprenant que ce qu'ils avaient sous les yeux, jugeant tout à la mesure du présent, ils commettent sur les questions d'origine des contre-sens qui nous font sourire. Tite Live est ici à la hauteur de Mézeray ²; le génie grec lui-même, malgré son extrême pénétration, n'eut rien de ce que nous regardons comme essentiel à l'intelligence critique des époques reculées. Notre siècle le premier a eu ce genre de finesse qui saisit, dans l'uniformité en apparence incolore des récits anciens, des traits de mœurs et de caractère qui n'ont plus d'analogues dans l'état actuel de la société.

C'est la gloire d'Augustin Thierry d'avoir travaillé pour une large part à cette conquête, l'une des plus belles du dix-neuvième siècle. Le sens historique se manifesta en lui spontanément et comme par une sorte de révélation. Lui-même a raconté l'impression que lui fit, dès son enfance, au collège de Blois, une page de Chateaubriand, pleine du vif sentiment des époques et des races. Dès 1817, il montrait l'insuffisance de l'ancienne école et traçait les lignes essentielles de la mé-

¹ Dans son *Discours sur l'histoire universelle*.

² Historien français, très médiocre, du XVII^e siècle.

thode qui lui a depuis inspiré des œuvres accomplies. Qu'on songe à l'état des études historiques à ce moment décisif. Millot et Anquetil passaient pour de bons auteurs ; l'Empire, qui, suivant la piquante expression de Thierry, *avait mis l'histoire, comme les autres forces sociales, en régie administrative*, faisait continuer sous la direction de ses ministres l'insignifiant abrégé de Hénault, la très médiocre histoire de Velly. M. de Montlosier voyait la permission de paraître refusée à ses travaux, qui, sous leur forme paradoxale, renfermaient tant de vues ingénieuses. Erigée en théorie nationale, l'histoire la plus fausse régnait et se défendait avec l'intolérance d'un dogme établi. Augustin Thierry lui-même devait voir la censure de la Restauration biffer ses considérations sur l'époque mérovingienne parce qu'elles retranchaient malignement à la monarchie française cinq siècles d'existence. Les collections bénédictines, doctement poursuivies par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, contenaient le germe d'un meilleur avenir, mais ne comptaient encore qu'un bien petit nombre de lecteurs.

Heureusement de ce nombre étaient quelques hommes destinés à substituer au mensonge de l'histoire venue de plus vraies images du passé. « Dans les premiers mois de 1820, dit Thierry, j'avais commencé à lire la grande collection des historiens originaux de la France et des Gaules. A mesure que j'avais dans cette lecture, à la vive impression du plaisir que me causait la peinture contemporaine des hommes et des choses de notre vieille histoire, se joignait un sourd mouvement de colère contre les écrivains modernes qui, loin de reproduire fidèlement ce spectacle, avaient travesti les faits, dénaturé les caractères, imposé à tout une couleur fausse ou indécise. Mon indignation augmentait à chaque nouveau rapprochement qu'il m'arrivait de faire entre la véritable histoire de France, telle que je la voyais face à face dans les documents originaux, et les plates compilations qui en avaient usurpé le titre et propagé comme articles de foi les plus inconcevables bévues dans le monde et dans les écoles... Au calme d'esprit avec lequel je parcourais ce labyrinthe de doutes et de difficultés, il me semblait que je venais enfin de rencontrer ma véritable vocation. Cette vocation, que j'embrassai dès lors avec toute l'ardeur de la jeunesse, c'était non de ramener un peu de vrai dans quelque coin mal connu du moyen-âge, mais de planter, pour la France du dix-neuvième siècle, le drapeau de la réforme historique. Réforme dans les études, réforme dans la manière d'écrire l'histoire ; guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir, et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre ; guerre à Mézeray, à Velly, à leurs continuateurs et à leurs

disciples ; guerre enfin aux historiens les plus vantés de l'école philosophique, à cause de leur sécheresse calculée et de leur dédaigneuse ignorance des origines nationales : tel fut le programme de ma nouvelle tentative. » Quelques hommes, dont il serait injuste de séparer le nom du sien, Fauriel, Chateaubriand, Walter Scott, lui servirent d'initiateurs dans cette œuvre de résurrection ; le premier par sa vaste curiosité et sa rare ouverture d'esprit, les deux autres par leur profonde entente des instincts éternels de l'humanité.

Port-Royal ¹.

Est-ce donc sans raison que Port-Royal a laissé une si grande trace et a provoqué tant de sympathies ? Non, assurément. Médiocre si on l'envisage dans le courant général de l'esprit moderne, avec lequel elle a peu de rapport, cette école est sans égale par la grandeur des caractères qu'elle forma. Nulle part ne se sont vues tant d'âmes fortes ou excellentes, possédées exclusivement de l'idée qu'elles tenaient pour le bien. Quelle fierté ! quel vrai sentiment chrétien du néant des grandeurs, de l'égalité des hommes dans la misère et le péché ! Quelle forte tension de la volonté, et quel puissant exemple de ce que peut l'âme humaine une fois persuadée qu'elle possède le vrai ! Comme, en ce siècle de grandeur officielle, où les saints eux-mêmes reconnaissent que les grands sont des images de la Divinité et mieux placés que les autres pour trouver grâce à ses yeux, il fait beau voir proclamer cette démocratie chrétienne, ce respect du travail des mains, ce dédain fier, cette rudesse pour les puissants ! Ici, c'est le jardinier de l'abbaye (un gentilhomme converti) qui résiste à l'archevêque et argumente solidement contre lui. Ailleurs, c'est M. Singlin répondant par une accablante froideur aux avances de M^{me} de Guéménée. « Vous n'êtes point accoutumé à ce langage, disait Saint-Cyran à Lancelot, jeune et nouveau venu, et on ne parle pas comme cela dans le monde ; mais voilà six pieds de terre où on ne craint ni chancelier ni personne. Il n'y a point de puissance qui nous puisse empêcher de parler ici de la vérité comme elle le mérite. »

Par là, Port-Royal s'élève au milieu du XVII^e siècle comme une colonne triomphale, comme un temple en l'honneur de la force virile

¹ Extrait des *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1884). On remarquera que, dans ce morceau de critique littéraire, Renan fait surtout ressortir la grandeur morale du jansénisme. C'est toujours en faveur de l'idéalisme le plus noble qu'il conclut.

et de l'universel sacrifice à la vérité. Certes l'indépendance des âmes eut d'autres martyrs; la lutte du protestantisme fut plus héroïque, puisqu'elle alla jusqu'à la mort. Mais le protestantisme était déjà devenu à cette époque presque étranger à la France. Ici, c'est du sein même de la bourgeoisie française, représentée par quelques vieilles familles parisiennes éclairées et sérieuses, que naît la résistance. Les religieuses de Port-Royal ont plus fait que les évêques, plus fait que l'Eglise gallicane, plus fait que le pape ! elles ont sauvé la conscience. Avec son sérail insolemment étalé à la face de la chrétienté, Louis XIV mit, autant qu'il dépendait de lui, la moralité française à deux doigts de celle de l'Orient. Heureusement des femmes lui résistèrent. Ce mot admirable : « Le roi peut faire des princes du sang ¹, il pourra faire des martyrs », est la revanche de la femme française sur l'insulte qu'elle a reçue à Versailles. Port-Royal est de la sorte la seule opposition à l'intérieur qu'ait rencontré Louis XIV tout puissant, la seule voix qui ait protesté contre les envahissements de l'administration sur le domaine de l'esprit. Ceux qui pensent que Richelieu et Louis XIV ont engagé notre pays dans une voie qui devait aboutir à la Révolution, et ultérieurement à une série de hasards sans issue, ne peuvent priser trop haut l'école qui a donné à la France les seuls caractères qui n'aient pas fléchi devant l'universelle fascination d'un pouvoir plein de séductions dans le présent et de périls dans l'avenir.

En somme, Port-Royal n'a guère exercé en France qu'une influence littéraire. Le style de Port-Royal, simple, vrai d'une absolue vérité, même quand il est un peu lâche et négligé, a donné le modèle de la prose qui se rapproche le plus de la façon d'écrire des anciens. Je ne partage pas entièrement l'opinion de M. Sainte-Beuve quand il préfère au style des solitaires le style de l'école académique. L'ouvrage accompli est celui où il n'y a aucune arrière-pensée littéraire, où l'on ne peut soupçonner un moment que l'auteur écrit pour écrire, en d'autres termes, où il n'y a pas une trace de rhétorique. Or, Port-Royal est le seul réduit du XVII^e siècle où la rhétorique n'ait pas pénétré. La sévérité de ces parfaits chrétiens a eu ici d'excellents effets; ils eussent cru donner quelque chose à la vanité et se défier de la grâce en prêtant à la vérité de frivoles ornements. La poésie leur manque, il est vrai, si ce n'est cette poésie de l'âme qui n'est jamais plus profonde que quand elle ne cherche pas à s'exprimer; ces vers latins de Santeuil qu'ils inspiraient, ou du moins qu'ils admiraient, me font l'effet des odes de Boi-

¹ Allusion à la légitimation des enfants naturels de Louis XIV.

leau; l'âge de la poésie chrétienne était passé. Mais, dans l'expression d'une pensée tempérée, moyenne et discrète, jamais on n'a été plus à l'unisson du sujet. Pascal lui-même, qui certes ne leur doit pas son génie, leur doit sa vérité; si le hasard l'eût jeté dans l'école académique, il n'eût pas, je pense, été si exempt de toute afféterie. La note moyenne de la prose académique du XVII^e siècle est au ton de Sénèque. Le bon effet que produisent, traduites en français, les œuvres de cet habile rhéteur et même les déclamations tragiques qu'on met sous son nom, m'ont toujours paru quelque chose d'alarmant. Sénèque, prenons-y garde, est notre modèle; quand nous ne sommes qu'à son diapason, nous passons pour sobres. Port-Royal seul a connu la simple allure de la belle antiquité, ce style qui laisse chacun à sa taille, ne donne pas les airs du génie à celui qui n'en a pas, mais, comme un juste vêtement, est l'exacte mesure de la pensée et ne cherche d'autre élégance que celle qui résulte d'une rigoureuse propriété.

La destruction ¹ de cette grande école de bon sens et de vertu est l'un des actes dont il faut faire au gouvernement de Louis XIV les plus sérieux reproches. Jamais ne se dévoila plus tristement le défaut essentiel des pays centralisés, quelle que soit la forme de constitution qui les régit, je veux dire la jalousie de l'Etat, son hostilité contre ce qui existe par soi-même, sa haine de toute indépendance. Saint-Cyran était un *homme sans prises*, sur qui ni caresses ni menaces ne pouvaient rien. Il avait refusé un évêché; or les pouvoirs despotiques regardent toujours comme séditieux ceux qu'ils ne peuvent gagner. On dut l'arrêter. La notion de l'Etat était portée à un tel degré d'exagération, qu'un pensionnat bien achalandé était devenu un rival de la royauté et un danger pour la société. C'est à la vue de telles énormités qu'on s'explique cet effondrement, sans exemple depuis le temps des Sassanides, d'une société brillante, polie, éclairée, s'écroulant en un jour de fond en comble et pour jamais. Une pensée triste accompagne le lecteur durant tout le cours de cette belle histoire, que M. Sainte-Beuve a si finement racontée. Ces saints et ces saintes qui, en plein XVII^e siècle, ont ramené les jours antiques, qui ont créé une Thébàide à deux pas de Versailles, à quoi ont-ils

¹ Après leur célèbre lutte contre les jésuites, les jansénistes furent dispersés et l'abbaye de Port-Royal fut détruite par ordre du roi, en 1710. On sait que le fond de la querelle roulait sur la morale. Ennemis de la casuistique, les jansénistes pratiquaient le christianisme primitif et défendaient une morale austère et rigide. Théologiquement, ils furent condamnés pour avoir soutenu la grâce et la prédestination.

servi ? Les réformes pour lesquelles ils ont froissé la nature, foulé aux pieds les plus légitimes instincts, bravé le sens humain, encouru l'anathème, nous paraissent puérides. Cet idéal de vie qu'ils croyaient le seul bon n'est plus le nôtre. Nous sommes pour les abus qu'ils réformèrent, et la sœur Morel, qui scandalisa si longtemps toute la maison en ne voulant pas céder son petit jardin, ne nous paraît pas fort coupable. Bien plus, en les voyant se séparer à ce point de la condition humaine, de ses joies et de ses tristesses, nous regrettons en eux quelque chose, et leur perfection nous semble voisine de la sécheresse du cœur. Le Maître de Sacy confessant sa mère au lit de mort, sainte Françoise de Chantal abandonnant ses enfants pour suivre François de Sales, Mme de Maintenon enlevant les filles à leur mère pour le salut de leur âme, nous paraissent avoir péché contre la nature. A quoi donc servent les saints ? A quoi ont servi les stoïciens ? A quoi ont servi tant de belles âmes de l'antiquité mourante ? A quoi ont servi ces bouddhistes de l'Inde, si doux que leurs adversaires ont pu faire disparaître jusqu'à leur trace ? On ne sortirait pas de ce doute si l'on s'en tenait à une conception étroite de la vie humaine. Les plus beaux miracles de dévouement et de patience ont été infructueux ; mais, quand on s'est rendu compte de ce qu'est le devoir, on arrive à croire qu'en morale l'effort vaut mieux que le résultat. Le résultat n'a de valeur que dans le temps ; l'effort vaut pour l'éternité. Témoignages vivants de la nature transcendante de l'homme, les saints sont ainsi la pierre angulaire du monde et le fondement de nos espérances. Ils rendent nécessaire l'immortalité ; c'est grâce à eux que le découragement moral et le scepticisme pratique peuvent être invinciblement réfutés. La sœur Marie-Claire rendant le dernier soupir en s'écriant : « Victoire ! victoire ! » put être soutenue par des principes qui ne sont plus les nôtres ; mais elle prouva que l'homme crée par sa volonté une force étrange dont la loi n'est pas celle de la chair ; elle révéla l'esprit par un argument meilleur que tous ceux de Descartes, et, en nous montrant l'âme se détacher comme un fruit mûr de sa tige, elle nous apprit à ne pas nous prononcer légèrement sur les limites de sa destinée.

Mort de Marc-Aurèle ¹.

Le 5 août 178, le saint empereur quitta Rome pour retourner avec

¹ Extrait de *Marc-Aurèle* (1881), l'un des volumes du grand ouvrage intitulé *Les Origines du christianisme*. Ce morceau permet de juger assez bien comment Renan raconte les faits historiques, dont il tire la philosophie en semant ses réflexions de digressions profondes sur les événements de notre temps.

Commode, à ces interminables guerres du Danube, qu'il voulait couronner par la formation de provinces frontières solidement constituées. Les succès furent éclatants. On semblait toucher au terme tant désiré, et qui n'avait été retardé que par la révolte d'Avidius. Quelques mois encore, et l'entreprise militaire la plus importante du II^e siècle allait être terminée. Malheureusement, l'empereur était très faible. Il avait l'estomac si ruiné, qu'il vivait souvent un jour entier de quelques prises de thériaque. Il ne mangeait que quand il avait à haranguer les soldats. Vienne sur le Danube était, à ce qu'il semble, le quartier général de l'armée. Une maladie contagieuse régnait dans le pays depuis plusieurs années, et décimait les légions.

Le 10 mars 180, l'empereur tomba malade. Il salua sur-le-champ la mort comme la bienvenue, s'abstint de toute nourriture et de toute boisson, ne parla et n'agit plus désormais que comme du bord de la tombe. Ayant fait venir Commode, il le supplia d'achever la guerre pour ne point paraître trahir l'Etat par un départ précipité. Le sixième jour de sa maladie, il appela ses amis et leur parla sur le ton qui lui était habituel, c'est-à-dire avec une légère ironie, de l'absolue vanité des choses et du peu de cas qu'il faut faire de la mort. Ils versaient d'abondantes larmes : « Pourquoi pleurer sur moi ? leur dit-il. Songez à sauver l'armée. Je ne fais que vous précéder ; adieu ! » On voulut savoir à qui il recommandait son fils : « A vous, dit-il, s'il en est digne, et aux dieux immortels. » L'armée était inconsolable ; car elle adorait Marc-Aurèle, et elle voyait trop bien dans quel abîme de maux on allait tomber après lui. L'empereur eut encore la force de présenter Commode aux soldats. Son art de conserver la tranquillité au milieu des plus grandes douleurs lui faisait garder, en ce moment cruel, un visage calme.

Le septième jour, il sentit sa fin approcher. Il ne reçut plus que son fils, et il le congédia au bout de quelques instants, de peur de le voir contracter le mal dont il était atteint ; peut-être ne fut-ce là qu'un prétexte pour se délivrer de son odieuse présence. Puis il se couvrit la tête comme pour dormir. La nuit suivante, il rendit l'âme.

On rapporta son corps à Rome et on l'enterra dans le mausolée d'Adrien. L'effusion de la piété populaire fut touchante. Telle était l'affection qu'on avait pour lui, qu'on ne le désignait jamais par son nom ou ses titres. Chacun selon son âge l'appelait « Marc mon père, Marc mon frère, Marc mon fils ». Le jour de ses obsèques, on ne versa presque point de larmes, tous étant certains qu'il n'avait fait que retourner aux dieux, qui l'avaient prêté un moment à la terre. Durant la

cérémonie même des funérailles, on le proclama « dieu propice » avec une spontanéité sans exemple. On déclara sacrilège quiconque n'aurait pas, si ses moyens le lui permettaient, son image dans sa maison. Et il n'en fut pas de ce culte comme de tant d'autres apothéoses éphémères. Cent ans après, la statue de Marc-Antonin se voyait dans un grand nombre de laraires, entre les dieux pénates. L'empereur Dioclétien avait pour lui un culte à part. Le nom d'*Antonin* désormais fut sacré. Il devint, comme celui de *César* et d'*Auguste*, une sorte d'attribut de l'empire, un signe de la souveraineté humaine et civile. Le *numen Antoninum* fut comme l'astre bienfaisant de cet empire dont le programme admirable resta, pour le siècle qui suivit, un reproche, une espérance, un regret. On vit des âmes aussi peu poétiques que celle de Septime-Sévère en rêver comme d'un ciel perdu. Même Constantin s'inclina devant cette divinité clémente et voulut que la statue d'or des Antonins comptât parmi celles des ancêtres et des tuteurs de son pouvoir, fondé pourtant sous de tout autres auspices.

Jamais culte ne fut plus légitime, et c'est le nôtre encore aujourd'hui. Oui, tous tant que nous sommes, nous portons au cœur le deuil de Marc-Aurèle, comme s'il était mort d'hier. Avec lui, la philosophie a régné. Un moment, grâce à lui, le monde a été gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle. Il est important que cette expérience ait été faite. Le sera-t-elle une seconde fois ? La philosophie moderne, comme la philosophie antique, arrivera-t-elle à régner à son tour ? Aura-t-elle son Marc-Aurèle, entouré de Frontons et de Junius Rusticus ? Le gouvernement des choses humaines appartiendra-t-il encore une fois aux plus sages ? Qu'importe, puisque ce règne serait d'un jour et que le règne des fous y succéderait sans doute une fois de plus ? Habitée à contempler d'un œil souriant l'éternel mirage des illusions humaines, la philosophie moderne sait la loi des entraînements passagers de l'opinion. Mais il serait curieux de rechercher ce qui sortirait de tels principes, si jamais ils arrivaient au pouvoir. Il y aurait plaisir à construire *a priori* le Marc-Aurèle des temps modernes, à voir quel mélange de force et de faiblesse créerait, dans une âme d'élite appelée à l'action la plus large, le genre de réflexion particulier à notre âge. On aimerait à voir comment la critique saurait s'allier à la plus haute vertu et à l'ardeur la plus vive pour le bien, quelle attitude garderait un penseur de cette école devant les problèmes sociaux du XIX^e siècle, par quel art il parviendrait à les tourner, à les endormir, à les éluder ou à les résoudre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'homme appelé à gouverner ses semblables devra toujours méditer

sur le modèle exquis de souverain que Rome offrit en ses meilleurs jours. S'il est vrai qu'il soit possible de le dépasser en certaines parties de la science du gouvernement, qui n'ont été connues que dans les temps modernes, le fils d'Annius Verus restera toujours inimitable par sa force d'âme, sa résignation, sa noblesse accomplie et la perfection de sa bonté.

Athènes ¹.

L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe; il n'y en a pas deux; c'est celui-là. Je n'avais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. Jusquelà, j'avais cru que la perfection n'est pas de ce monde; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu. Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot; cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Evangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoun. Le monde entier alors me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures. Les Romains ne furent que de grossiers soldats, la majesté du plus beau Romain, d'un Auguste, d'un Trajan, ne me sembla que pose auprès de l'aisance, de la noblesse simple de ces citoyens fiers et tranquilles. Celtes, Germains, Slaves m'apparurent comme des espèces de Scythes consciencieux, mais péniblement civilisés. Je trouvai notre moyen âge sans élégance ni tournure, entaché de fierté déplacée et de pédantisme. Charlemagne m'apparut comme un gros palefrenier alle-

¹ Extrait des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883). — Ce morceau, qui renferme la célèbre *Prière sur l'Acropole*, nous a paru devoir être cité ici, malgré son caractère purement philosophique et le pessimisme de sa conclusion. Il montre, en effet, l'une des faces de la conception renanienne qu'on doit connaître si l'on veut comprendre pourquoi les critiques chrétiens l'ont tant combattue. Toute réserve faite sur la portée philosophique de ces pages, il faut reconnaître qu'elles constituent un admirable morceau de prose française.

mand ; nos chevaliers me semblèrent des lourdauds, dont Thémistocle et Alcibiade eussent souri. Il y a eu un peuple d'aristocrates, un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a saisi des nuances d'art tellement fines que nos raffinés les aperçoivent à peine. Il y a eu un public pour comprendre ce qui fait la beauté des Propylées et la supériorité des sculptures du Parthénon¹. Cette révélation de la grandeur vraie et simple m'atteignit jusqu'au fond de l'être. Tout ce que j'avais connu jusque-là me sembla l'effort maladroit d'un art jésuitique, un rococo composé de pompe niaise, de charlatanisme et de caricature.

C'est principalement sur l'Acropole que ces sentiments m'assiégeaient. Un excellent architecte avec qui j'avais voyagé avait coutume de me dire que, pour lui, la vérité des dieux était en proportion de la beauté solide des temples qu'on leur a élevés. Jugée sur ce pied-là, Athéné² serait au-dessus de toute rivalité. Ce qu'il y a de surprenant, en effet, c'est que le beau n'est ici que l'honnêteté absolue, la raison, le respect même envers la divinité. Les parties cachées de l'édifice sont aussi soignées que celles qui sont vues. Aucun de ces trompe-l'œil qui, dans nos églises en particulier, sont comme une tentative perpétuelle pour induire la divinité en erreur sur la valeur de la chose offerte. Ce sérieux, cette droiture, me faisaient rougir d'avoir plus d'une fois sacrifié à un idéal moins pur. Les heures que je passais sur la colline sacrée étaient des heures de prière. Toute ma vie repassait, comme une confession générale, devant mes yeux. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'en confessant mes péchés, j'en venais à les aimer : mes résolutions de devenir classique finissaient par me précipiter plus que jamais au pôle opposé³. Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci :

Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté.

« O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte

¹ Ce chef-d'œuvre de l'architecture antique fut bâti par les architectes Ictinos et Callicrate, sous la direction de Phidias (447-437 av. J.-C.).

² Il faut se rappeler ici que Pallas-Athéné (Minerve), déesse de l'intelligence et de la sagesse, est la plus noble conception de la mythologie grecque.

³ Il veut dire qu'il revenait, malgré lui, à ses premières croyances catholiques du séminaire.

à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

» Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens¹ bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel. Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

» Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurythmie, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison ! Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer,.... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes, » ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin. » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

» Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a

¹ Renan naquit en Bretagne et sa première enfance se passa au bord de la mer poétique et triste qui baigne cette terre de granit.

plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *paméotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calédonien¹ qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé ? Ainsi font-ils tous... J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé ! la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ; ils me traitent comme un Evhémère² ; ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

» Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysidore, où un laid petit juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut les parvis sans te comprendre, lut les inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*. Eh bien ! ce petit juif l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail, nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

» Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es sainte, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du tra-

¹ Lord Elgin, qui déroba, en 1816, les sculptures du Parthénon pour les emporter en Angleterre : elles se trouvent maintenant au *British Museum*.

² Philosophe grec qui chercha à interpréter les rites et les symboles du paganisme au point de vue de la raison pure.

vailleure civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis....

» Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple. Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte pour expier le crime de l'infâme Lysandre ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

» Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma celule sera sur ton architrave. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechthée¹, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippias², qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire, aide-moi, ô toi qui sauves !

» Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit

¹ Premier roi de l'Attique.

² *Dompteur de chevaux*, c'est-à-dire guerrière. Renan donne ici à Athéné tous les surnoms que les Grecs employaient pour exprimer ses différentes qualités divines.

j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous, sans folle outrecuidance, croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

» Tu souris de ma naïveté. Oûi, l'ennui... Nous sommes corrompus ; qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté ¹.

» Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

» Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

¹ Renan veut dire ici que la *raison pure*, la philosophie rationaliste ne peuvent suffire à satisfaire l'âme de l'homme, même de l'incroyant que tourmente le problème de l'inconnu et auquel il faut de beaux rêves poétiques.



Le génie hébreu ¹.

Gloire au génie hébreu, qui a désiré, appelé avec une force sans égale la fin du mal, et vu se lever à l'horizon, au milieu des effroyables ténèbres du monde assyrien, ce soleil de justice seul capable de faire cesser la guerre entre les hommes ! C'était là assurément une immense utopie. Les hommes de paix, rêvés par le prophète, devaient être plus funestes au monde que les hommes de guerre les plus brutaux. Pour éviter ce grand mal d'être obligé « d'apprendre la guerre », mal cruel à coup sûr, Isaïe et Michée fondent la théocratie. Or Iahvé ne pouvant exercer un gouvernement direct, le règne de Iahvé eût été le règne du parti iahvéiste, règne d'autant plus tyrannique qu'il se fût exercé au nom du ciel. L'autorité est d'autant plus dure que l'origine en est crue divine. Mieux vaut le soldat que le prêtre ; car le soldat n'a aucune prétention métaphysique. Au point de vue de la philosophie de l'histoire, on ne peut donc accepter qu'avec une forte réserve la politique sacrée d'Isaïe. Mais, la théocratie une fois écartée, il reste la bonté et la raison ; il reste cette vérité que la science et la justice, s'appliquant au gouvernement du monde, peuvent beaucoup l'améliorer. Cette espérance, que les sibyllistes d'Alexandrie relèvent ardemment, qui réchauffe et soutient le tendre et défaillant Virgile, où Jésus et son entourage puisent l'affirmation de l'apparition prochaine du royaume de Dieu, a pour père Isaïe ou plutôt l'école, obstinée dans son optimisme, qui la première jeta dans l'humanité le cri de justice, de fraternité et de paix.

C'est ici une des origines de l'idéalisme, et il faut s'incliner. La victoire des prophètes compte entre les rares victoires que les hommes de l'esprit ont remportées. A côté de la Grèce du Ve siècle, mettons Israël du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Israël, dès cette époque reculée, vit admirablement l'absurdité de l'idolâtrie, cette faute énorme dont la race aryenne ne sut pas se défendre au moment où elle se trouva en contact avec des races pratiquant les arts plastiques.

La sottise de l'homme, « se prosternant devant l'œuvre de ses mains,

¹ Extrait de *l'Histoire du peuple d'Israël* (1888-1894). Renan a étudié le christianisme et le judaïsme avec la liberté complète d'un savant, mais il a eu ce très grand mérite d'aimer réellement les religions dont il n'admettait pas les dogmes. Tandis que Voltaire, pur négateur, s'enferme dans une raillerie inintelligente pour critiquer les croyances religieuses, Renan entre avec piété dans la pensée des grands prophètes et comprend admirablement l'idéalisme religieux.

adorant ce que ses doigts ont fabriqué », parut aux Israélites éclairés le comble de l'absurde. Le ridicule des petits bons dieux, trainant parmi les bibelots de la tente ou de la maison, les frappa. Les sages s'en moquaient et conseillaient de jeter tout cela dans le trou aux ordures, en la compagnie des rats et des chauve-souris. L'idée que le *nabi* tenait son inspiration de Iahvé ¹ devait aussi expulser les ineptes pratiques de la sorcellerie. C'est là une des grandes différences du développement aryen et du développement sémitique. Chez les Grecs, chez les Romains, chez les peuples modernes, jusqu'au XVI^e siècle, l'aristocratie montra une faiblesse extrême envers les superstitions et les opinions grossières de la foule. Chez les Hébreux, les chefs selon l'esprit firent à la superstition une guerre à mort et finirent par l'emporter. En Europe, un tel mouvement ne se vit qu'à la Réforme ; or, la Réforme du XVI^e siècle doit être considérée comme une recrudescence de l'esprit hébreu, produite par la lecture de la Bible. C'est la dernière poussée de l'esprit dont l'école d'Isaïe fut la plus haute et la plus claire manifestation.

Le sacrifice était la tache honteuse que l'humanité gardait de ses folles terreurs primitives, de son sot et bas empressément à apaiser des dieux chimériques. Nous avons vu Isaïe traiter cette pratique fondamentale de la religion avec une sorte de dédain. Michée n'est pas moins formel. Le Iahvé d'Osée, nous l'avons vu, est un être complètement moral ; celui d'Isaïe et de Michée a déjà les tendresses du Père céleste des chrétiens.

En même temps, naît la vraie prière. L'homme pieux prend en horreur les contorsions, les convulsions, les danses frénétiques, ces incisions au front, ces façons de se taillader avec des rasoirs qu'affectionnaient les prêtres de Baal et de Camos. Le nouveau Dieu est si essentiellement le Dieu du bien, que toute âme pure se trouve naturellement en commerce avec lui. Il aime les hommes sincères et honnêtes ; il les écoute. Il est douteux que nous ayons des psaumes de ce temps. Mais l'esprit de méditation intime qui a fait des psaumes le Livre de prière de l'humanité existe déjà. Cet esprit se résume dans les nuances diverses du mot *siah*, signifiant à la fois méditer, parler bas, parler avec soi-même, s'entretenir avec Dieu, se perdre dans les vagues rêveries de l'infini.

C'est surtout par la conception de la Providence et de la justice

¹ Iahvé est le nom de Dieu en hébreu ; jusqu'à ces dernières années on disait Jéhovah en français. On ne trouve que ce nom dans les classiques.

sociale que le développement hébreu se sépara nettement de celui de nos races. Nos races se contentèrent toujours d'une justice assez boiteuse dans le gouvernement de l'univers. Leur assurance d'une autre vie fournissait aux iniquités de l'état actuel d'amples compensations. Le prophète hébreu, au contraire, ne fait jamais appel aux récompenses ni aux châtiments d'outre-tombe. Il est affamé de justice et de justice immédiate. Selon lui, c'est ici-bas que la justice de Iahvé s'exerce. Un monde injuste est à ses yeux une monstruosité. Quoi ! Iahvé ne serait donc pas tout puissant ! De là une tension héroïque, un cri permanent, une attention perpétuelle aux événements du monde, tenus tous pour des actes d'un Dieu justicier. De là surtout, une foi ardente dans une réparation finale, dans un jour de jugement, où les choses seront rétablies comme elles devraient être. Ce jour sera le renversement de ce qui existe. Ce sera la révolution radicale, la revanche des faibles, la confusion des forts. Le miracle de la transformation du monde s'opérera à Sion. Sion sera la capitale d'un monde régénéré, où la justice régnera. David deviendra, ce jour-là, le roi spirituel de l'humanité.

Ces idées remontaient en Israël aux plus vieux jours. Comme toutes les idées fondamentales d'un peuple, elles étaient nées avec le peuple même. L'école prophétique, personnifiée en Elie et Elisée, leur donna, dès le IX^e siècle avant Jésus-Christ, chez les tribus du Nord, un relief singulier. Dans la première moitié du VIII^e siècle, les prophètes Amos, Osée et leur école les proclamèrent avec une force extraordinaire, en un style énergique, bizarre et dur. Vers 740, ces vérités deviennent l'apanage propre de Jérusalem. Isaïe leur donne, par l'ardeur de sa conviction, l'exemple de sa vie, la beauté de son style, un éclat sans égal. Il est le vrai fondateur (je ne dis pas l'inventeur) de la doctrine messianique et apocalyptique. Jésus et les apôtres n'ont fait que répéter Isaïe. Une histoire des origines du christianisme qui voudrait remonter aux premiers germes devrait commencer à Isaïe.

Ma sœur Henriette ¹.

Toute la journée du lundi, ma noble et tendre amie alla s'éteignant. Elle expira le mardi 24 septembre, à trois heures du matin. Le curé

¹ Extrait de *Henriette Renan*, plaquette que Renan fit imprimer et tirer à cent exemplaires pour ses amis, en 1862. On l'a réimprimée en 1896 avec les lettres intimes du frère et de la sœur. L'exquise femme dont la vie est racontée dans cet opuscule mourut en Syrie, au cours d'une mission scientifique officielle dont Renan avait été chargé en 1860, et pendant laquelle il faillit lui aussi mourir de la fièvre. Le grand écrivain n'a pas écrit de pages plus délicatement belles que celles-ci.

maronite, appelé au dernier moment, lui fit des onctions selon son rite. Il ne manqua pas près de son cadavre de larmes sincères ; mais, ô Dieu ! qui m'eût dit qu'un jour mon Henriette expirerait à deux pas de moi sans que je pusse recueillir son dernier soupir ! Oui, sans le fatal évènement qui me prit le dimanche soir, je crois que mes baisers, le son de ma voix, eussent retenu son âme quelques heures encore, assez peut-être, pour attendre le salut. Je ne puis me persuader que la perte de la conscience fut chez elle si profonde que je ne l'eusse vaincue ! Deux ou trois fois, dans les rêves de la fièvre, je me suis posé un doute atroce : j'ai cru l'entendre m'appeler du caveau où son corps fut déposé ! La présence de médecins français au moment de sa mort écarte sans doute cette horrible supposition. Mais qu'elle ait été soignée par d'autres que par moi, que des mains serviles l'aient touchée, que je n'aie pas conduit ses funérailles et attesté à la terre, par mes larmes, qu'elle fut ma sœur bien-aimée ; qu'elle n'ait pas vu mon visage, si un moment son œil s'est éclairci encore pour le monde qu'elle allait quitter : voilà ce qui pèsera éternellement sur moi et empoisonnera toutes mes joies. Si elle s'est vu mourir sans moi près d'elle, si elle a su que j'étais à l'agonie à ses côtés sans qu'elle ait pu me soigner, oh ! c'est l'enfer au cœur que cette créature céleste a dû expirer. La conscience est chose si différente et de ses apparences et du souvenir qui en reste, qu'à cet égard j'ai peine parfois à être entièrement rassuré.

Moins épuisé que ma sœur, je supportai la dose énorme de sulfate de quinine qui me fut administrée. Je repris quelque sentiment le mardi matin, une heure à peu près avant celle où ma bien-aimée expirait. Ce qui prouve que, dans la journée du dimanche et même pendant mon délire, j'eus bien plus de conscience que ne l'attestaient mes souvenirs, c'est que ma première question fut pour demander comment allait ma sœur. « Elle est très mal, » me répondit-on. Je répétais sans cesse la même question dans le demi-sommeil où j'étais. « Elle est morte, » me répondit-on enfin. Chercher à me tromper était inutile. car on se disposait à m'enlever pour me porter à Beyrouth. Je suppliai qu'on me la laissât voir ; on me le refusa absolument ; on me mit sur le cadre même qui avait dû servir à la transporter. J'étais dans un état de complet étourdissement ; l'affreux malheur qui venait de me frapper ne se distinguait pas pour moi des hallucinations de la fièvre. Une soif horrible me dévorait. Un rêve brûlant me reportait sans cesse avec elle à Aphaca, aux sources du fleuve Adonis, sous les noyers gigantesques qui sont au-dessous de la cascade. Elle était assise près de moi. sur l'herbe fraîche ; je portais à ses lèvres mourantes une timbale pleine

d'eau glacée ; nous nous plongeons tous deux dans ces sources de vie, en pleurant et avec un sentiment de mélancolie pénétrante. Ce n'est que deux jours après que je repris une pleine conscience et que mon malheur se présenta à moi comme une effroyable vérité.

M. Gaillardot resta à Amschit après notre départ pour veiller aux funérailles de ma pauvre amie. La population du village, à laquelle elle avait inspiré beaucoup d'attachement, suivit son cercueil. Les moyens d'embaumement manquaient tout à fait ; il fallut songer à un dépôt provisoire. Zakhia offrit pour cela le caveau de Mikhaël Tobia, situé à l'extrémité du village, près d'une jolie chapelle et à l'ombre de beaux palmiers. Il demanda seulement que, quand on l'enlèverait, une inscription indiquât qu'une Française avait reposé en ce lieu. C'est là qu'elle est encore. J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de si doux moments, du milieu de ces bonnes gens qu'elle aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières qui lui faisaient horreur. Sans doute je veux qu'elle soit un jour près de moi ; mais qui peut dire en quel coin du monde il reposera ? Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos.

Nous ignorons les rapports des grandes âmes avec l'infini ; mais si, comme tout porte à le croire, la conscience n'est qu'une communion passagère avec l'univers, communion qui nous fait entrer plus ou moins avant dans le sein de Dieu, n'est-ce pas pour les âmes comme celle-ci que l'immortalité est faite ? Si l'homme a le pouvoir de sculpter, d'après un modèle divin qu'il ne choisit pas, une grande personnalité morale, composée en parties égales de lui et de l'idéal, ce qui vit avec une pleine réalité, assurément c'est cela. Ce n'est pas la matière qui est, puisqu'elle n'est pas une ; ce n'est pas l'atome qui est, puisqu'il est inconscient. C'est l'âme qui est, quand elle a vraiment marqué sa trace dans l'histoire éternelle du vrai et du bien. Qui, mieux que mon amie, accomplit cette haute destinée ? Enlevée au moment où elle atteignait la pleine maturité de sa nature, elle n'eût jamais été plus parfaite. Elle était parvenue au sommet de la vie vertueuse ; ses vues sur l'univers ne seraient pas allées plus loin ; la mesure du dévouement et de la tendresse pour elle était comble. Ah ! ce qu'elle eût dû être, sans contredit, c'est plus heureuse. Je rêvais pour elle de petites et douces récompenses ; je concevais mille chimères selon ses goûts. Je la voyais vieille, respectée comme une mère, fière de moi, reposant enfin dans une paix sans mélange. Je voulais que ce bon et noble cœur, qui saigna toujours de tendresse, connût enfin une sorte de retour calme, je suis tenté de

dire égoïste. Dieu n'a voulu pour elle que les grands et âpres sentiers. Elle est morte presque sans récompense. L'heure où l'on recueille ce qu'on a semé, où l'on s'assied pour se souvenir des fatigues et des douleurs passées, ne sonna pas pour elle.

La récompense, à vrai dire, elle n'y pensa jamais. Cette vue intéressée, qui gâte souvent les dévouements inspirés par les religions positives, en faisant croire qu'on ne pratique la vertu que pour l'usure qu'on en tire, n'entra jamais dans sa grande âme. Quand elle perdit sa foi religieuse, sa foi au devoir ne diminua pas, parce que cette foi était l'écho de sa noblesse intérieure. La vertu n'était pas chez elle le fruit d'une théorie, mais le résultat d'un pli absolu de nature. Elle fit le bien pour le bien et non pour son salut. Elle aima le beau et le vrai, sans rien de ce calcul qui semble dire à Dieu : « N'étaient ton enfer ou ton paradis, je ne t'aimerais pas. »

Mais Dieu ne laisse pas ses saints voir la corruption. O cœur où veilla sans cesse une si douce flamme d'amour ; cerveau, siège d'une pensée si pure ; yeux charmants où la bonté rayonnait, longue et délicate main que j'ai pressée tant de fois, je frissonne quand je songe que vous êtes en poussière. Mais tout ici-bas n'est que symbole et qu'image. La partie vraiment éternelle de chacun, c'est le rapport qu'il a eu avec l'infini. C'est dans le souvenir de Dieu que l'homme est immortel. C'est là que notre Henriette, à jamais radieuse, à jamais impeccable, vit mille fois plus réellement qu'au temps où elle luttait de ses organes débiles pour créer sa personne spirituelle, et que, jetée au sein du monde qui ne savait pas la comprendre, elle cherchait obstinément le parfait. Que son souvenir nous reste comme un précieux argument de ces vérités éternelles que chaque vie vertueuse contribue à démontrer. Pour moi, je n'ai jamais douté de la réalité de l'ordre moral ; mais je vois maintenant avec évidence que toute la logique du système de l'univers serait renversée, si de telles vies n'étaient que duperie et illusion ¹.

¹ Principales œuvres de Renan, en dehors de celles déjà citées : *Les Origines du christianisme* (1863-1883) ; *Drames philosophiques* (1878-1886) ; *Discours et conférences* (1887). — Principaux ouvrages de critique écrits sur Renan : Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* ; J. Darmesteter, *Ernest Renan*, Revue Bleue, 1893 ; E. Ledrain, *Renan, sa vie et son œuvre* (1892) ; G. Séailles, *E. Renan, essai de biographie psychologique* (1895) ; Gabriel Monod, *Renan*, Taine, Michelet ; J. Lemaître, *Les Contemporains*. Lire aussi le remarquable chapitre que Lanson lui a consacré dans son *Histoire de la littérature française*.

EMILE ZOLA

Né à Paris en 1840.

Le naturalisme, tel que l'avait compris Taine, est une excellente chose : la nature (en prenant ce mot dans son sens le plus large) est la source la plus féconde de l'art. Le chef de l'école naturaliste a malheureusement fait de ce principe juste une application désastreuse pour la littérature française. Dans ses romans les plus célèbres, il s'est surtout attaché à peindre la bête humaine, le vice immonde, la grossièreté sale, toutes les tares et toutes les hontes exceptionnelles des diverses classes de la société. Sous son influence, une école s'est formée, après l'Année terrible, qui n'a plus vu dans la vie qu'abomination et fange et, pendant quinze ans, le roman français a charrié de l'ordure et de la boue. Un matérialisme étroit, brutal et répugnant domine une grande partie de l'œuvre de Zola. Pourtant ce pessimiste à vue faussée, ce soi-disant metteur en œuvre de « documents humains », est certainement un peintre d'une incomparable puissance. Comme Victor Hugo, auquel il doit tant malgré sa haine du romanisme, il possède une puissance de vision extraordinaire ; son « réalisme épique » atteint parfois une hauteur qui n'a jamais été dépassée. Il manque de psychologie, il connaît peu l'homme, mais il excelle à décrire les foules brutales et bruyantes, les grandioses aspects des villes modernes et leurs organes démesurés, tout ce qu'il y a d'extérieur dans la vie humaine : là il est vraiment génial.

Un bal d'enfants ¹.

Dans le vestibule du petit hôtel, Pierre se tenait debout, en habit et en cravate blanche, ouvrant la porte à chaque roulement de voiture. Une bouffée d'air humide entraînait, un reflet jaune de la pluvieuse après-midi éclairait le vestibule étroit, empli de portières et de plantes vertes. Il était deux heures, le jour baissait comme par une triste journée d'hiver. Mais, dès que le valet poussait la porte du premier salon, une clarté vive aveuglait les invités. On avait fermé les persiennes et tiré soigneusement les rideaux ; pas une lueur du ciel louche ne filtrait ; et les lampes posées sur les meubles, les bougies brûlant dans le lustre et les appliques de cristal, allumaient là une chapelle ardente. Au fond du petit salon, dont les tentures réséda éteignaient

¹ Ce morceau est vraiment très joli, mais pour le rendre tel nous avons dû y pratiquer des coupures. Presque toujours Zola émaille ses récits de détails vulgaires ou brutaux, qui sont là soi-disant pour donner plus de réalité à l'œuvre et n'ont d'autres résultats que de la gâter.

un peu l'éclat des lumières, le grand salon noir et or resplendissait, décoré comme pour le bal que madame Deberle donnait tous les ans, au mois de janvier. Cependant, des enfants commençaient à arriver, tandis que Pauline, très affairée, faisait aligner des rangées de chaises dans le salon, devant la porte de la salle à manger, que l'on avait démontée et remplacée par un rideau rouge.

— Papa, cria-t-elle, donne-nous donc un coup de main ! Nous n'arriverons jamais.

M. Letellier, qui examinait le lustre, les bras derrière le dos, se hâta de donner un coup de main. Pauline elle-même transporta des chaises. Elle avait obéi à sa sœur, en mettant une robe blanche ; seulement son corsage s'ouvrait en carré, montrant sa gorge.

— Là, nous y sommes, reprit-elle ; on peut venir... Mais à quoi songe Juliette ? Elle n'en finit plus d'habiller Lucien.

Justement, madame Deberle amenait le petit marquis. Toutes les personnes présentes poussèrent des exclamations. Oh ! cet amour ! Était-il assez mignon, avec son habit de satin blanc broché de bouquets, son grand gilet brodé d'or et ses culottes de soie cerise ! Son menton et ses mains délicates se noyaient dans de la dentelle. Une épée, un joujou à gros nœud rose, battait sur sa hanche.

— Allons, fais les honneurs, lui dit sa mère, en le conduisant dans la première pièce.

Depuis huit jours, il répétait sa leçon. Alors, il se campa cavalièrement sur ses petits mollets, sa tête poudrée un peu renversée, son tricorné sous le bras gauche ; et, à chaque invitée qui arrivait, il faisait une révérence, offrait le bras, saluait et revenait. On riait autour de lui, tant il restait grave, avec une pointe d'effronterie. Il conduisit ainsi Marguerite Tissot, une fillette de cinq ans, qui avait un délicieux costume de laitière, la boîte au lait pendue à la ceinture ; il conduisit les deux petites Berthier, Blanche et Sophie, dont l'une était en Folie et l'autre en Soubrette ; il s'attaqua même à Valentine de Chermette, une grande personne de quatorze ans, que sa mère habillait toujours en Espagnole ; et il était si fluet, qu'elle semblait le porter. Mais son embarras fut extrême devant la famille Levasseur, composée de cinq demoiselles, qui se présentèrent par rang de taille, la plus jeune âgée de deux ans à peine, et l'aînée, de dix ans. Toutes les cinq, déguisées en Chaperon-Rouge, avaient le toquet et la robe de satin ponceau, à bandes de velours noir, sur laquelle tranchait le large tablier de dentelle. Bravement, il se décida, jeta son chapeau, prit les deux plus grandes à son bras droit et à son bras gauche, et fit son entrée dans

le salon, suivi des trois autres. On s'égaya beaucoup, sans qu'il perdît le moins du monde son bel aplomb de petit homme.....

Le salon s'emplissait, les rangées de chaises, en face du rideau rouge, se trouvaient presque toutes occupées, et un tapage de voix enfantines montait. Des garçons arrivaient par bandes. Il y avait déjà trois Arlequins, quatre Polichinelles, un Figaro, des Tyroliens, des Ecossais. Le petit Berthier était en page. Le petit Guiraud, un petit bambin de deux ans et demi, portait son costume de Pierrot d'une façon si drôle, que tout le monde l'enlevait au passage pour l'embrasser.

— Voici Jeanne, dit tout d'un coup madame Deberle. Oh ! elle est adorable.

Un murmure avait couru, des têtes se penchaient, au milieu de légers cris. Jeanne s'était arrêtée sur le seuil du premier salon, tandis que sa mère, encore dans le vestibule, se débarrassait de son manteau. L'enfant portait un costume de Japonaise, d'une singularité magnifique. La robe, brodée de fleurs et d'oiseaux bizarres, tombait jusqu'à ses petits pieds, qu'elle couvrait ; tandis que, au-dessous de la large ceinture, les pans écartés laissaient voir un jupon de soie verdâtre, moirée de jaune. Rien n'était d'un charme plus étrange que son visage fin, sous le haut chignon traversé de longues épingles, avec son menton et ses yeux de chèvre, minces et luisants, qui lui donnait l'air d'une véritable fille d'Yeddo, marchant dans un parfum de benjoin et de thé. Et elle restait là, hésitante, ayant la langueur malade d'une fleur lointaine qui rêve du pays natal.

Mais derrière elle, Hélène apparut. Toutes deux, en passant brusquement du jour blafard de la rue à ce vif éclat des bougies, clignaient les paupières, comme aveuglées, souriantes pourtant. Cette bouffée chaude, cette odeur du salon où dominait la violette, les étouffaient un peu et rougissaient leurs joues fraîches. Chaque invité, en entrant, avait le même air de surprise et d'hésitation.

— Eh bien ! Lucien ? dit madame Deberle.

L'enfant n'avait pas aperçu Jeanne. Il se précipita, lui prit le bras. en oubliant de faire sa révérence. Et ils étaient l'un et l'autre si délicats, si tendres, le petit marquis avec son habit à bouquets, la Japonaise avec sa robe brodée de pourpre, qu'on aurait dit deux statuettes de Saxe, finement peintes et dorées, tout d'un coup vivantes.

— Tu sais, je t'attendais, murmurait Lucien. Ça m'embête, de donner le bras... Hein ? nous restons ensemble.

Et il s'installa avec elle sur le premier rang des chaises. Il oubliait tout à fait ses devoirs de maître de maison.....

A ce moment, le salon était plein. Autour de la pièce, sous la grande clarté du lustre, les parents mettaient la bordure sombre de leurs toilettes de ville ; des dames, rapprochant leurs sièges, formaient des sociétés à part ; des hommes, immobiles le long des murs, bouchaient les intervalles ; tandis que, à la porte du salon voisin, les redingotes, plus nombreuses, s'écrasaient et se haussaient. Toute la lumière tombait sur le petit monde tapageur qui s'agitait au milieu de la vaste pièce. Il y avait là près d'une centaine d'enfants, péle-mêle, dans la gaité bariolée des costumes clairs, où le bleu et le rose éclataient. C'était une nappe de têtes blondes, toutes les nuances du blond, depuis la cendre fine jusqu'à l'or rouge, avec des réveils de nœuds et de fleurs, une moisson de chevelures blondes, que de grands rires faisaient onduler comme sous des brises. Parfois, dans ce fouillis de rubans et de dentelles, de soie et de velours un visage se tournait ; un nez rose, deux yeux bleus, une bouche souriante ou boudeuse qui semblaient perdus. Il y en avait de pas plus hauts qu'une botte, qui s'enfonçaient entre des gaillards de dix ans, et que les mères cherchaient de loin, sans pouvoir les retrouver. Des garçons restaient gênés, l'air bête, à côté de fillettes en train de faire bouffer leurs jupes. D'autres se montraient déjà très entreprenants, poussant du coude des voisines qu'ils ne connaissaient pas et leur riant dans la figure. Mais les petites filles restaient les reines, des groupes de trois ou quatre amies se remuaient sur leurs chaises à les casser, en parlant si fort qu'on ne s'entendait plus.....

Le piano jouait très fort, au fond du salon. Et, d'un bout à l'autre, le bal s'agitait dans une drôlerie adorable. On faisait cercle autour du quadrille où dansaient Jeanne et Lucien. Le petit marquis brouillait un peu les figures ; il n'allait bien que lorsqu'il lui fallait empoigner Jeanne ; alors, il la prenait à bras le corps, et il tournait. Jeanne se balançait comme une dame, ennuyée de le voir chiffonner son costume ; puis, emportée par le plaisir, elle le saisissait à son tour, l'enlevait du sol. Et l'habit de satin blanc broché de bouquets se mêlait à la robe brodée de fleurs et d'oiseaux bizarres, les deux figurines de vieux Saxe prenaient la grâce et l'étrangeté d'un bibelot d'étagère.

Autour du salon, les parents souriaient. Quand le piano recommença, tous les bambins se remirent à sauter. Ils éprouvaient une méfiance, pourtant, en voyant qu'on les regardait ; ils restaient sérieux et se retenaient de gambader, pour paraître comme il faut. Quelques-uns savaient danser, la plupart, ignorant les figures, se remuaient sur place, embarrassés de leurs membres. Mais Pauline intervint.

— Il faut que je m'en mêle... Oh ! les cruches !

Elle se jeta au milieu du quadrille, en prit deux par les mains, l'un à gauche, l'autre à droite, et donna un tel branle à la danse, que les lames du parquet craquèrent. On n'entendait plus que la débandade des petits pieds tapant du talon à contre-temps, tandis que le piano continuait tout seul à jouer en mesure. D'autres grandes personnes s'en mêlèrent aussi. Madame Deberle et Hélène, apercevant des fillettes honteuses qui n'osaient se risquer, les emmenèrent au plus épais. Elles conduisaient les figures, poussaient les cavaliers, formaient les rondes ; et les mères leur passaient les tout petits bébés, pour qu'elles les fissent sauter un instant, en les tenant des deux mains. Alors, le bal fut dans son beau. Les danseurs s'en donnaient à cœur joie, riaient et se poussaient, pareils à un pensionnat pris tout d'un coup d'une folie joyeuse, en l'absence du maître. Et rien n'était d'une gaieté plus claire, que ce carnaval de gamins, ces bouts d'hommes et de femmes qui mélangeaient là, dans un monde en raccourci, les modes de tous les peuples, les fantaisies du roman et du théâtre. Les costumes empruntaient aux bouches roses et aux yeux bleus, à ces mines si tendres, une fraîcheur d'enfance. On aurait dit le gala d'un conte de fée, avec des Amours déguisés pour les fiançailles de quelque prince Charmant.

— On étouffe, disait Malignon. Je vais respirer.

Il sortait, ouvrant la porte du salon toute grande. Le plein jour de la rue entraît alors en un coup de lumière blafarde, et qui attristait le resplendissement des lampes et des bougies. Et, tous les quarts d'heure, Malignon faisait battre la porte.

Mais le piano ne s'arrêtait pas. La petite Guiraud, avec son papillon noir d'Alsacienne sur ses cheveux blonds, dansait au bras d'un Arlequin deux fois plus grand qu'elle. Un Ecossais faisait tourner si rapidement Marguerite Tissot, qu'elle perdait en chemin sa boîte de laitière. Les deux Berthier, Blanche et Sophie, qui étaient inséparables, sautaient ensemble, la Soubrette au bras de la Folie, dont les grelots tintaient. Et l'on ne pouvait jeter un coup d'œil sur le bal sans rencontrer une demoiselle Levasseur ; les Chaperons-Rouges semblaient se multiplier ; il y avait partout des toquets et des robes de satin ponceau à bandes de velours noir. Cependant, pour danser à l'aise, de grands garçons et de grandes filles s'étaient réfugiés au fond de l'autre salon. Valentine de Chermette, enveloppée dans sa mantille d'Espagnole, faisait là des pas savants, en face d'un jeune monsieur qui était venu en habit. Tout d'un coup, il y eut des rires, on appela le monde, pour voir : c'était, derrière une porte, dans un coin, le petit Guiraud,

le Pierrot de deux ans, et une petite fille de son âge, habillée en paysanne, qui se tenaient embrassés, se serrant bien fort, de peur de tomber, et tournant tout seuls comme des sournois, la joue contre la joue.

Coucher de soleil parisien ¹.

Le ciel avait changé. Le soleil, s'abaissant vers les coteaux de Meudon, venait d'écarter les derniers nuages et de resplendir. Une gloire enflamma l'azur. Au fond de l'horizon, l'éroulement de roches crayeuses qui barraient les lointains de Charenton et de Choisy-le-Roi entassa des blocs de carmin bordés de laque vive ; la flottille de petites nuées nageant lentement dans le bleu, au-dessus de Paris, se couvrit de voiles de pourpre ; tandis que le mince réseau, le filet de soie blanche, tendu au-dessus de Montmartre, parut tout d'un coup fait d'une ganse d'or, dont les mailles régulières allaient prendre les étoiles à leur lever. Et, sous cette voûte embrasée, la ville toute jaune, rayée de grandes ombres, s'étendait. En bas, sur la vaste place, le long des avenues, les fiacres et les omnibus se croisaient au milieu d'une poussière orange, parmi la foule des passants, dont le noir fourmillement blondissait et s'éclairait de gouttes de lumière. Un séminaire, en rangs pressés, qui suivait le quai de Billy, mettait une queue de soutanes, couleur d'ocre, dans la clarté diffuse. Puis, les voitures et les piétons se perdaient ; on ne devinait plus, très loin, sur quelque pont, qu'une file d'équipages dont les lanternes étincelaient. A gauche, les hautes cheminées de la Manutention, droites et roses, lâchaient de gros tourbillons de fumée tendre, d'une teinte délicate de chair ; tandis que, de l'autre côté de la rivière, les beaux ormes du quai d'Orsay faisaient une masse sombre, trouée de coups de soleil. La Seine, entre ses berges que les rayons obliques enfilait, roulait des flots dansants où le bleu, le jaune et le vert, se brisaient en un éparpillement bariolé ; mais, en remontant le fleuve, ce peinturlurage de mer orientale prenait un seul ton d'or, de plus en plus éblouissant ; et l'on eût dit un lingot sorti à l'horizon de quelque creuset invisible, s'élargissant avec un remuement de couleurs vives, à mesure qu'il se refroidissait. Sur cette coulée éclatante, les ponts échelonnés, amincissant leurs courbes légè-

¹ Zola excelle à décrire les aspects des villes ; il y a cependant un peu trop de couleurs sur sa palette : l'accumulation des détails pittoresques fatigue à la longue, on y sent trop le procédé littéraire. Rapprocher ce morceau des descriptions de Gautier, de Flaubert et de Taine.



res, jetaient des barres grises, qui se perdaient dans un entassement incendié de maisons, au sommet duquel les deux tours de Notre-Dame rougeoyaient comme des torches. A droite, à gauche, les monuments flambaient. Les verrières du Palais-de-l'Industrie, au milieu des futaies des Champs-Élysées, étalaient un lit de tisons ardents ; plus loin, derrière la toiture écrasée de la Madeleine, la masse énorme de l'Opéra semblait un bloc de cuivre ; et les autres édifices, les coupoles et les tours, la colonne Vendôme, Saint-Vincent-de-Paul, la tour Saint-Jacques, plus près les pavillons du nouveau Louvre et des Tuileries, se couronnaient de flammes, dressant à chaque carrefour des bûchers gigantesques. Le dôme des Invalides était en feu, si étincelant, qu'on pouvait craindre à chaque minute de le voir s'effondrer, en couvrant le quartier des flammèches de sa charpente. Au-delà des tours inégales de Saint-Sulpice, le Panthéon se détachait sur le ciel avec un éclat sourd, pareil à un royal palais de l'incendie qui se consumerait en braise. Alors, Paris entier, à mesure que le soleil baissait, s'alluma aux bûchers des monuments. Des lueurs couraient sur les crêtes des toitures, pendant que, dans les vallées, des fumées noires dormaient. Toutes les façades tournées vers le Trocadéro rougissaient, en jetant le pétilllement de leurs vitres, une pluie d'étincelles qui montaient de la ville, comme si quelque soufflet eût sans cesse activé cette forge colossale. Des gerbes toujours renaissantes s'échappaient des quartiers voisins, où les rues se creusaient, sombres et cuites. Même, dans les lointains de la plaine, du fond d'une cendre rousse qui ensevelissait les faubourgs détruits et encore chauds, luisaient des fusées perdues, sorties de quelque foyer subitement ravivé. Bientôt ce fut une fournaise. Paris brûla. Le ciel s'était empourpré davantage, les nuages saignaient au-dessus de l'immense cité rouge et or.

L'émeute pendant la grève¹.

On venait de fermer toutes les ouvertures du Voreux ; et les soixante soldats, l'arme au pied, barraient la seule porte restée libre, celle qui menait à la recette, par un escalier étroit, où s'ouvraient la chambre des porions et la baraque. Le capitaine les avait alignés sur deux rangs, contre le mur de briques, pour qu'on ne pût les attaquer par derrière.

¹ Zola a peint remarquablement la vie des mineurs dans les bouillères du Nord de la France. Les scènes populaires sont celles qui conviennent le mieux à son talent robuste mais facilement vulgaire. Celle-ci est une des meilleures. Il y a dans ce dramatique récit une puissance d'observation et de rendu remarquables.

D'abord, la bande de mineurs descendue du coron se tint à distance. Ils étaient une trentaine au plus, ils se concertaient en paroles violentes et confuses.....

Mais un nouveau flot arrivait du coron¹, et Levaque, qui marchait en tête, suivi de la Levaque et de Bouteloup, criait :

— A mort, les Borains !² pas d'étrangers chez nous ! à mort ! à mort !

Tous se ruaient, il fallut qu'Etienne les arrêtât. Il s'était approché du capitaine, un grand jeune homme mince, de vingt-huit ans à peine, la face désespérée et résolue ; et il lui expliquait les choses, il tâchait de le gagner, guettant l'effet de ses paroles. A quoi bon risquer un massacre inutile ? Est-ce que la justice ne se trouvait pas du côté des mineurs ? On était tous frères, on devait s'entendre. Au mot de république, le capitaine avait eu un geste nerveux. Il gardait une raideur militaire, il dit brusquement :

— Au large ! ne me forcez pas à faire mon devoir.

Trois fois, Etienne recommença. Derrière lui, les camarades grondaient. Le bruit courait que M. Hennebeau était à la fosse, et on parlait de le descendre par le cou, pour voir s'il abattrait son charbon lui-même. Mais c'était un faux bruit, il n'y avait là que Négrel et Dansart, qui tous deux se montrèrent un instant à une fenêtre de la recette : le maître-portion se tenait en arrière, décontenancé ; tandis que l'ingénieur Négrel, bravement, promenait sur la foule ses petits yeux vifs, souriant du mépris goguenard dont il enveloppait les hommes et les choses. Des huées s'élevèrent, ils disparurent. Et, à leur place, on ne vit plus que la face blonde de Souvarine³. Il était justement de service, il n'avait pas quitté sa machine un seul jour, depuis le commencement de la grève, ne parlant plus, absorbé peu à peu dans une idée fixe, dont le clou d'acier semblait luire au fond de ses yeux pâles.

— Au large ! répéta très haut le capitaine. Je n'ai rien à entendre, j'ai l'ordre de garder le puits, je le garderai... Et ne vous poussez pas sur mes hommes, ou je saurai vous faire reculer.

Malgré sa voix ferme, une inquiétude croissante le pâlisait, à la vue du flot toujours montant des mineurs. On devait le relever à midi ; mais, craignant de ne pouvoir tenir jusque là, il venait d'envoyer à Montson un galibot de la fosse, pour demander du renfort. Des vociférations lui avaient répondu.

¹ Les habitations des mineurs.

² Mineurs venus du Borinage pour remplacer les grévistes.

³ Nihiliste russe travaillant dans la mine et qui a conçu le projet de faire sauter les machines pour tout détruire.

— A mort les étrangers ! à mort les Borains !... Nous voulons être les maîtres chez nous !

Etienne recula, désolé. C'était la fin, il n'y avait plus qu'à se battre et à mourir. Et il cessa de retenir les camarades, la bande roula jusqu'à la petite troupe. Ils étaient près de quatre cents, les corons du voisinage se vidaient, arrivaient au pas de course. Tous jetaient le même cri ; Maheu et Levaque disaient furieusement aux soldats :

— Allez-vous-en ! nous n'avons rien contre vous ; allez-vous-en !

— Ça ne vous regarde pas, reprenait la Maheude. Laissez-nous faire nos affaires.....

Mais il y eut dans la foule une longue secousse, et une vieille femme déboula. C'était la Brûlée, effrayante de maigreur, le cou et les bras à l'air, accourue d'un tel galop, que des mèches de cheveux gris l'aveuglaient..... Et, sans attendre, elle tomba sur l'armée, la bouche noire, vomissant l'injure.

— Tas de canailles ! tas de crapules ! ça lèche les bottes de ses supérieurs, ça n'a de courage que contre le pauvre monde !

Alors, les autres se joignirent à elle, ce furent des bordées d'insultes. Quelques-uns criaient encore : « Vive les soldats ! au puits l'officier ! » Mais bientôt il n'y eut plus qu'une clameur : « A bas les pantalons rouges ! » Ces hommes qui avaient écouté, impassibles, d'un visage immobile et muet, les appels à la fraternité, les tentatives amicales d'embauchage, gardaient la même raideur passive, sous cette grêle de gros mots. Derrière eux, le capitaine avait tiré son épée ; et, comme la foule les serrait de plus en plus, menaçant de les écraser contre le mur, il leur commanda de croiser la bayonnette. Ils obéirent, une double rangée de pointes d'acier s'abattit devant les poitrines des grévistes.....

Déjà, tous revenaient, dans un mépris exalté de la mort. Des femmes se précipitaient, la Maheude et la Levaque clamaient :

— Tuez-nous, tuez-nous donc ! Nous voulons nos droits.

Levaque, au risque de se couper, avait saisi à pleines mains un paquet de bayonnettes, trois bayonnettes, qu'il secouait, qu'il tirait à lui, pour les arracher ; et il les tordait, dans les forces décuplées de sa colère, tandis que Bouteloup, à l'écart, ennuyé d'avoir suivi le camarade, le regardait faire tranquillement.

— Allez-y, pour voir, répétait Maheu, allez y un peu, si vous n'êtes pas des lâches.

Et il ouvrait sa veste, et il écartait sa chemise, étalant sa poitrine nue, sa chair velue et tatouée de charbon. Il se poussait sur les poin-

tes, il les obligeait à reculer, terrible d'insolence et de bravoure. Une d'elles l'avait piqué au sein, il en était comme fou et s'efforçait qu'elle entrât davantage, pour entendre craquer ses côtes.

— Lâches, vous n'osez pas... Il y en a dix mille derrière nous. Oui, vous pouvez nous tuer, il y en aura dix mille à tuer encore.

La position des soldats devenait critique, car ils avaient reçu l'ordre sévère de ne se servir de leurs armes qu'à la dernière extrémité. Et comment empêcher ces enragés-là de s'embrocher eux-mêmes ? D'autre part, l'espace diminuait, ils se trouvaient maintenant acculés contre le mur, dans l'impossibilité de reculer davantage. Leur petite troupe, une poignée d'hommes, en face de la marée montante des mineurs, tenait bon cependant, exécutait avec sang-froid les ordres brefs donnés par le capitaine. Celui-ci, les yeux clairs, les lèvres nerveusement amincies, n'avait qu'une peur, celle de les voir s'emporter sous les injures. Déjà un jeune sergent, un grand maigre dont les quatre poils de moustaches se hérissaient, battait des paupières d'une façon inquiétante. Près de lui, un vieux chevronné, au cuir tanné par vingt campagnes, avait blêmi quand il avait vu sa bayonnette tordue comme une paille. Un autre, une recrue, sans doute, sentant encore le labour, devenait très rouge chaque fois qu'il s'entendait traiter de crapule et de canaille. Et les violences ne cessaient pas, les poings tendus, les mots abominables, des pelletées d'accusations et de menaces qui les souffletaient au visage. Il fallait toute la force de la consigne pour les tenir ainsi, la face muette, dans le hautain et triste silence de la discipline militaire.....

Mais une bousculade se produisit. Le capitaine, pour calmer l'énervement de ses hommes, se décidait à faire des prisonniers. D'un saut, la Mouquette s'échappa, en se jetant entre les jambes des camarades. Trois mineurs, Levaque et deux autres, furent empoignés dans le tas des plus violents, et gardés à vue, au fond de la chambre des porions. D'en haut, Négrel et Dansaert criaient au capitaine de rentrer, de s'enfermer avec eux. Il refusa, il sentait que ces bâtiments, aux portes sans serrure, allaient être emportés d'assaut, et qu'il y subirait la honte d'être désarmé. Déjà sa petite troupe grondait d'impatience, on ne pouvait fuir devant ces misérables en sabots. Les soixante, acculés au mur, le fusil chargé, firent de nouveau face à la bande.

Il y eut d'abord un recul, un profond silence. Les grévistes restaient dans l'étonnement de ce coup de force. Puis, un cri monta, exigeant les prisonniers, réclamant leur liberté immédiate. Des voix disaient qu'on les égorgeait là-dedans. Et, sans s'être concertés, emportés d'un même élan, d'un même besoin de revanche, tous coururent aux tas de

briques voisins, à ces briques dont le terrain marneux fournissait l'argile, et qui étaient cuites sur place. Les enfants les charriaient une à une, des femmes en emplissaient leurs jupes. Bientôt chacun eut à ses pieds des munitions; la bataille à coups de pierres commença.

Ce fut la Brûlé qui se campa la première. Elle cassait les briques sur l'arête maigre de son genou, et de la main droite, et de la main gauche, elle lâchait les deux morceaux. La Levaque se démanchait les épaules, si grosse, si molle, qu'elle avait dû s'approcher pour taper juste, malgré les supplications de Bouteloup, qui la tirait en arrière, dans l'espoir de l'emmener; maintenant que le mari était à l'ombre¹. Toutes s'exaltaient; la Mouquette, ennuyée de se mettre en sang, à rompre les briques sur ses cuisses trop grasses, préférait les lancer entières. Des gamins eux-mêmes entraient en ligne; Bébert montrait à Lydie comment on envoyait ça, par-dessous le coude. C'était une grêle, des grêlons énormes, dont on entendait les claquements sourds. Et, soudain, au milieu de ces furies, on aperçut Catherine, les poings en l'air, brandissant, elle aussi, des moitiés de brique, les jetant de toute la force de ses petits bras. Elle n'aurait pu dire pourquoi, elle suffoquait, elle crevait d'une envie de massacrer le monde. Est-ce que ça n'allait pas être bientôt fini, cette existence de malheur? Elle en avait assez d'être giflée et chassée par son homme, de patauger ainsi qu'un chien perdu dans la boue des chemins, sans pouvoir seulement demander une soupe à son père, en train d'avaler sa langue comme elle. Jamais ça ne marchait mieux, ça se gâtait au contraire, depuis qu'elle se connaissait, et elle cassait des briques, et elle les jetait devant elle, avec la seule idée de balayer tout, les yeux si aveuglés de sang, qu'elle ne voyait même pas à qui elle écrasait les mâchoires.....

Dès les premières briques lancées, le porion² Richomme s'était planté de nouveau entre les soldats et les mineurs. Il suppliait les uns, il exhortait les autres, insoucieux du péril, si désespéré, que de grosses larmes lui coulaient des yeux. On n'entendait pas ses paroles au milieu du vacarme, on voyait seulement ses grosses moustaches grises qui tremblaient. Mais la grêle des briques devenait plus drue, les hommes s'y mettaient, à l'exemple des femmes. Alors la Maheude s'aperçut que Maheu demeurait en arrière. Il avait les mains vides, l'air sombre.

— Qu'est-ce que tu as, dis? cria-t-elle. Est-ce que tu es lâche? est-ce que tu vas laisser conduire tes camarades en prison?... Ah! si je n'avais pas cette enfant, tu verrais!

¹ En prison.

² Contre-maitre mineur.

Estelle, qui s'était cramponnée à son cou en hurlant, l'empêchait de se joindre à la Brûlé et aux autres. Et, comme son homme ne semblait pas entendre, elle lui poussa du pied des briques dans les jambes

— Veux-tu prendre ça ! Faut-il que je te crache à la figure devant le monde pour te donner du cœur ?

Redevenu très rouge, il cassa des briques, il les jeta. Elle le cinglait, l'étourdissait, aboyait derrière lui des paroles de mort, en étouffant sa fille sur sa gorge, dans ses bras crispés, et il avançait toujours, il se trouva en face des fusils. Sous cette rafale de pierres, la petite troupe disparaissait. Heureusement, elles tapaient trop haut, le mur en était criblé. Que faire ? l'idée de rentrer, de tourner le dos, empourpra un instant le visage du capitaine ; mais ce n'était même plus possible, on les écharperait au moindre mouvement. Une brique venait de briser la visière de son képi, des gouttes de sang coulaient de son front. Plusieurs de ses hommes étaient blessés, et il les sentait hors d'eux, dans cet instinct débridé de la défense personnelle, où l'on cesse d'obéir aux chefs. Le sergent avait lâché un juron, l'épaule gauche à moitié démontée, la chair meurtrie par un choc sourd, pareil à un coup de battoir dans du linge. Eraflée à deux reprises, la recrue avait un pouce broyé, tandis qu'une brûlure l'agaçait au genou droit : est-ce qu'on se laisserait embêter longtemps encore ? Une pierre ayant ricoché et atteint le vieux chevronné sous le ventre, ses joues verdirent, son arme trembla, s'allongea, au bout de ses bras maigres. Trois fois le capitaine fut sur le point de commander le feu. Une angoisse l'étranglait, une lutte interminable de quelques secondes heurta en lui des idées, des devoirs, toutes ses croyances d'homme et de soldat. La pluie des briques redoublait, et il ouvrait la bouche, il allait crier : Feu ! lorsque les fusils partirent d'eux-mêmes, trois coups d'abord, puis cinq, puis un roulement de peloton, puis un coup tout seul, longtemps après, dans le grand silence.

Ce fut une stupeur. Ils avaient tiré ; la foule béante restait immobile, sans le croire encore. Mais des cris déchirants s'élevèrent, tandis que le clairon sonnait la cessation du feu. Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, une fuite éperdue dans la boue.

Bébert et Lydie s'étaient affaissés l'un sur l'autre, aux trois premiers coups, la petite frappée à la face, le petit troué au-dessous de l'épaule gauche. Elle, foudroyée, ne bougeait plus. Mais lui, remuait, la saisisait à pleins bras, dans les convulsions de l'agonie. Et Jeanlin, justement, qui accourait enfin de Réquillart, bouffi de sommeil, gambillant au milieu de la fumée, le regarda étreindre sa petite femme et mourir.

Les cinq autres coups avaient jeté bas la Brûlé et le porion Richomme. Atteint dans le dos au moment où il suppliait les camarades, il était tombé à genoux et, glissé sur une hanche, il râlait par terre, les yeux pleins des larmes qu'il avait pleurées. La vieille, la gorge ouverte, s'était abattue toute raide et craquante comme un fagot de bois sec, en bégayant un dernier juron dans le gargouillement du sang.

Mais alors le feu de peloton balayait le terrain, fauchait à cent pas les groupes de curieux qui riaient de la bataille. Une balle entra dans la bouche de Mouquet, le renversa, fracassé, aux pieds de Zacharie et de Philomène, dont les deux mioches furent couverts de gouttes rouges. Au même instant, la Mouquette recevait deux balles dans le ventre. Elle avait vu les soldats épauler, elle s'était jetée, d'un mouvement instinctif de bonne fille, devant Catherine, en lui criant de prendre garde, et elle poussa un grand cri, elle s'étala sur les reins, culbutée par la secousse. Etienne accourut, voulut la relever, l'emporter ; mais, d'un geste, elle disait qu'elle était finie. Puis elle hoqueta sans cesser de leur sourire à l'un et à l'autre, comme si elle était heureuse de les voir ensemble, maintenant qu'elle s'en allait. Tout semblait terminé. L'ouragan des balles s'était perdu très loin, jusque dans les façades du coron, lorsque le dernier coup partit, isolé, en retard. Maheu, frappé en plein cœur, vira sur lui-même et tomba la face dans une flaque d'eau, noire de charbon. Stupide, la Maheude se baissa.

— Eh ! mon vieux, relève-toi. Ce n'est rien, dis ?

Les mains gênées par Estelle, elle dut la mettre sous un bras pour retourner la tête de son homme.

— Parle donc ! Où as-tu mal ?

Il avait les yeux vides, la bouche baveuse d'une écume sanglante. Elle comprit, il était mort. Alors, elle resta assise dans la crotte, sa fille sous le bras comme un paquet, regardant son vieux d'un air hébété.

La fosse était libre. De son geste nerveux, le capitaine avait retiré, puis remis son képi coupé par une pierre, et il gardait sa raideur blême devant le désastre de sa vie, pendant que ses hommes, aux faces muettes, rechargeaient leurs armes. On aperçut les visages effarés de Négrel et de Dansaert, à la fenêtre de la recette. Souvarine était derrière eux, le front barré d'une grande ride, comme si le clou de son idée fixe se fût imprimé là, menaçant. De l'autre côté de l'horizon, au bord du plateau, Bonnemort n'avait pas bougé, calé d'une main sur sa canne, l'autre main aux sourcils pour mieux voir, en bas, l'égorgement des siens. Les blessés hurlaient, les morts se refroidissaient dans des postures

cassées, boueux de la boue liquide du dégel, ça et là envasés parmi les taches d'encre du charbon, qui reparaissaient sous les lambeaux salis de la neige. Et, au milieu de ces cadavres d'hommes, tout petits, l'air pauvre avec leur maigreur de misère, gisait le cadavre du cheval Trompette, un tas de chair morte, monstrueux et lamentable.

Les dernières cartouches ¹.

Déjà le capitaine et le caporal inspectaient la maison. Rien à faire du rez-de-chaussée, on se contenta de pousser les meubles contre la porte et les fenêtres, pour les barricader le plus solidement possible. Ce fut ensuite dans les trois petites pièces du premier étage et dans le grenier qu'ils organisèrent la défense, approuvant du reste les préparatifs déjà faits par Weiss ², les matelas garnissant les persiennes, les meurtrières ménagées de place en place, entre les lames. Comme le capitaine se hasardait à se pencher, pour examiner les alentours, il entendit des cris, des larmes d'enfant.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

Weiss revit alors, dans la teinturerie voisine, le petit Auguste malade, la face pourpre de fièvre entre ses draps blancs, demandant à boire, appelant sa mère, qui ne pouvait plus lui répondre, gisante sur le carreau, la tête broyée. Et, à cette vision, il eut un geste douloureux, il répondit :

— Un pauvre petit dont un obus a tué la mère, et qui pleure, là, à côté.

— Tonnerre ! murmura Laurent, ce qu'il va falloir leur faire payer tout ça !

Il n'arrivait encore dans la façade que des balles perdues. Weiss et le capitaine, accompagnés du garçon jardinier et de deux hommes, étaient montés dans le grenier, d'où ils pouvaient mieux surveiller la route. Ils la voyaient obliquement, jusqu'à la place de l'Eglise. Cette place était maintenant au pouvoir des Bavares ; mais ils n'avançaient toujours qu'avec beaucoup de peine et une extrême prudence. Au coin d'une ruelle, une poignée de fantassins les tint encore en échec pendant près d'un quart d'heure, d'un feu tellement nourri, que les morts

¹ Extrait de la *Débâcle* (1892), roman d'une grande puissance dramatique, où Zola a raconté les désastres de la France en 1870-1871. L'épisode qui suit se rapporte à la bataille de Sedan (combat de Bazeilles).

² C'est un bourgeois alsacien qui a pris héroïquement un fusil pour se battre avec les soldats contre les Allemands.



s'entassaient. Ensuite, ce fut une maison, à l'autre encoignure, dont ils durent s'emparer, avant de passer outre. Par moments, dans la fumée, on distinguait une femme, avec un fusil, tirant d'une des fenêtres. C'était la maison d'un boulanger, des soldats s'y trouvaient oubliés, mêlés aux habitants ; et la maison prise, il y eut des cris, une effroyable bousculade roula jusqu'au mur d'en face, un flot dans lequel apparut la jupe de la femme, une veste d'homme, des cheveux blancs hérissés ; puis, un feu de peloton gronda, du sang jaillit jusqu'au chaperon du mur. Les Allemands étaient inflexibles : toute personne prise les armes à la main, n'appartenant point aux armées belligérantes, était fusillée sur l'heure, comme coupable de s'être mise en dehors du droit des gens. Devant la furieuse résistance du village, leur colère montait et les pertes effroyables qu'ils éprouvaient depuis bientôt cinq heures, les poussaient à d'atroces représailles. Les ruisseaux coulaient rouges, les morts barraient la route, certains carrefours n'étaient plus que des charniers, d'où s'élevaient des râles. Alors, dans chaque maison qu'ils emportaient de haute lutte, on les vit jeter de la paille enflammée ; d'autres couraient avec des torches, d'autres badigeonnaient les murs de pétrole ; et bientôt des rues entières furent en feu, Bazeilles flamba.

Cependant, au milieu du village, il n'y avait plus que la maison de Weiss, avec ses persiennes closes, qui gardait son air menaçant de citadelle, résolue à ne pas se rendre.

— Attention ! les voici ! cria le capitaine.

Une décharge, partie du grenier et du premier étage, coucha par terre trois des Bavares qui s'avançaient, en rasant les murs. Les autres se replièrent, s'embusquèrent à tous les angles de la route ; et le siège de la maison commença, une telle pluie de balles fouetta la façade qu'on aurait dit un ouragan de grêle. Pendant près de dix minutes, cette fusillade ne cessa pas, trouant le plâtre, sans faire grand mal. Mais un des hommes que le capitaine avait pris avec lui dans le grenier, ayant commis l'imprudence de se montrer à une lucarne, fut tué raide, d'une balle en plein front.

— Nom d'un chien ! un de moins ! gronda le capitaine. Méfiez-vous donc, nous ne sommes pas assez pour nous faire tuer par plaisir !

Lui-même avait pris un fusil, et il tirait, abrité derrière un volet. Mais Laurent, le garçon jardinier, faisait surtout son admiration. A genoux, le canon de son chassepot appuyé dans l'étroite fente d'une meurtrière, comme à l'affût, il ne lâchait un coup qu'en toute certitude ; et il en annonçait même le résultat à l'avance.

— Au petit officier bleu, là-bas, dans le cœur... A l'autre, plus loin, le grand sec, entre les deux yeux... Au gros qui a une barbe rousse et qui m'embête, dans le ventre...

Et, chaque fois, l'homme tombait, foudroyé, frappé à l'endroit qu'il désignait ; et lui continuait paisiblement, ne se hâtait pas, ayant de quoi faire, disait-il, car il lui aurait fallu du temps, pour les tuer tous de la sorte, un à un.

— Ah ! si j'avais des yeux ! répétait furieusement Weiss.

Il venait de casser ses lunettes, il en était désespéré. Son binocle lui restait, mais il n'arrivait pas à le faire tenir solidement sur son nez, dans la sueur qui lui inondait la face ; et, souvent, il tirait au hasard, enfiévré, les mains tremblantes. Toute une passion croissante emportait son calme ordinaire.

— Ne vous pressez pas, ça ne sert absolument à rien, disait Laurent. Tenez, visez-le avec soin, celui qui n'a plus de casque, au coin de l'épiciier... Mais c'est très bien, vous lui avez cassé la patte, et le voilà qui gigote dans son sang.

Weiss, un peu pâle, regardait. Il murmura :

— Finissez-le.

— Gâcher une balle, ah ! non, par exemple ! Vaut mieux en démolir un autre.

Les assaillants devaient avoir remarqué ce tir redoutable, qui partait des lucarnes du grenier. Pas un homme ne pouvait avancer sans rester par terre. Aussi firent-ils entrer en ligne des troupes fraîches, avec l'ordre de cribler de balles la toiture. Dès lors, le grenier devint intenable : les ardoises étaient percées aussi aisément que de minces feuilles de papier, les projectiles pénétraient de toutes parts, ronflant comme des abeilles. A chaque seconde, on courait le risque d'être tué.

— Descendons, dit le capitaine. On peut tenir encore au premier.

Mais, comme il se dirigeait vers l'échelle, une balle l'atteignit dans l'aîne et le renversa.

— Trop tard, nom d'un chien !

Weiss et Laurent, aidés du soldat qui restait, s'entêtèrent à le descendre, bien qu'il leur criât de ne pas perdre leur temps à s'occuper de lui : il avait son compte, il pouvait tout aussi bien crever en haut qu'en bas. Pourtant, dans une chambre du premier étage, lorsqu'on l'eut couché sur un lit, il voulut encore diriger la défense.

— Tirez dans le tas, ne vous occupez pas du reste. Tant que votre feu ne se ralentira point, ils sont bien trop prudents pour se risquer.

En effet, le siège de la petite maison continuait, s'éternisait. Vingt

fois elle avait paru devoir être emportée dans la tempête de fer dont elle était battue; et, sous les rafales, au milieu de la fumée, elle se montrait de nouveau debout, trouée, déchiquetée, crachant quand même des balles par chacune de ses fentes. Les assaillants, exaspérés d'être arrêtés si longtemps et de perdre tant de monde, devant une pareille bicoque, hurlaient, tiraillaient à distance, sans avoir l'audace de se ruer pour enfoncer la porte et les fenêtres, en bas.

— Attention! cria le caporal, voilà une persienne qui tombe.

La violence des balles venait d'arracher une persienne de ses gonds. Mais Weiss se précipita, poussa une armoire contre la fenêtre; et Laurent, embusqué derrière, put continuer son tir. Un des soldats gisait à ses pieds, la mâchoire fracassée, perdant beaucoup de sang. Un autre reçut une balle dans la gorge, roula jusqu'au mur, où il râla sans fin, avec un frisson convulsif de tout le corps. Ils n'étaient plus que huit, en ne comptant pas le capitaine, qui, trop affaibli pour parler, adossé au fond du lit, donnait encore des ordres, par gestes. De même que le grenier, les trois chambres du premier étage commençaient à devenir intenables, car les matelas en lambeaux n'arrêtaient plus les projectiles : des éclats de plâtre sautaient des murs et du plafond, les meubles s'écornaient, les flancs de l'armoire se fendaient comme sous des coups de hache. Et le pis était que les munitions allaient manquer.

— Est-ce dommage! grogna Laurent. Ça marche si bien!

Weiss eut une idée brusque.

— Attendez!

Il venait de songer au soldat mort, là-haut, dans le grenier. Et il monta, le fouilla, pour prendre les cartouches qu'il devait avoir. Tout un pan de la toiture s'était effondré, il vit le ciel bleu, une nappe de gaie lumière qui l'étonna. Pour ne pas être tué, il se trainait sur les genoux. Puis, lorsqu'il tint les cartouches, une trentaine encore, il se hâta, redescendit au galop. Mais, en bas, comme il partageait cette provision nouvelle avec le garçon jardinier, un soldat jeta un cri, tomba sur le ventre. Ils n'étaient plus que sept; et, tout de suite, ils ne furent plus que six, le caporal ayant reçu, dans l'œil gauche, une balle qui lui fit sauter la cervelle. Weiss, à partir de ce moment, n'eut plus conscience de rien. Lui et les cinq autres continuaient à tirer comme des fous, achevant les cartouches, sans même avoir l'idée qu'ils pouvaient se rendre. Dans les trois petites pièces, le carreau était obstrué par les débris des meubles. Des morts barraient les portes, un blessé, dans un coin, jetait une plainte affreuse et continue. Partout, du sang collait sous les semelles. Un filet rouge avait

coulé, descendant les marches. Et l'air n'était plus respirable, un air épaissi et brûlant de poudre, une fumée, une poussière âcre, nauséabonde, une nuit presque complète que rayaient les flammes des coups de feu.

— Tonnerre ! cria Weiss, ils amènent du canon !

C'était vrai. Désespérant de venir à bout de cette poignée d'enragés, qui les attardaient ainsi, les Bavaois étaient en train de mettre en position une pièce, au coin de la place de l'Eglise. Peut-être enfin passeraient-ils, lorsqu'ils auraient jeté la maison par terre, à coup de boulets. Et cet honneur qu'on leur faisait, cette artillerie braquée sur eux, là-bas, acheva d'égayer furieusement les assiégés, qui ricanaient, pleins de mépris. Ah ! les bougres de lâches, avec leur canon ! Toujours agenouillé, Laurent visait soigneusement les artilleurs, tuant son homme chaque fois ; si bien que le service de la pièce ne pouvait se faire, et qu'il se passa cinq ou six minutes avant que le premier coup fût tiré. Trop haut, d'ailleurs, il n'emporta qu'un morceau de la toiture. Mais la fin approchait. Vainement, on fouillait les morts, il n'y avait plus une seule cartouche. Exténués, hagards, les six tâtonnaient, cherchaient ce qu'ils pourraient jeter par les fenêtres, pour écraser l'ennemi. Un d'eux, qui se montra, vociférant, brandissant les poings, fut criblé d'une volée de plomb ; et ils ne restèrent plus que cinq. Que faire ? descendre, tâcher de s'échapper par le jardin et les prairies ? A ce moment, un tumulte éclata en bas, un flot furieux monta l'escalier : c'étaient les Bavaois qui venaient enfin de faire le tour, enfonçant la porte de derrière, envahissant la maison. Une mêlée terrible s'engagea dans les petites pièces, parmi les corps et les meubles en miettes. Un des soldats eut la poitrine trouée d'un coup de bayonnette, et les deux autres furent faits prisonniers ; tandis que le capitaine, qui venait d'exhaler son dernier souffle, demeurait la bouche ouverte, le bras levé encore, comme pour donner un ordre.

La grande exposition de blanc ¹.

Une surprise immobilisa ces dames. Devant elles, s'étendaient les magasins, les plus vastes magasins du monde, comme disaient les réclames. A cette heure, la grande galerie centrale allait de bout en

¹ Extrait du roman : *Au Bonheur des Dames*, dans lequel l'auteur a remarquablement décrit le mécanisme et la vie des grands magasins de Paris, la lutte et la mort du petit commerce écrasé par ces géants du négoce. L'extrait que nous donnons est une merveille de style descriptif.

bout, ouvrait sur la rue du Dix-Décembre et sur la rue Neuve-Saint-Augustin ; tandis que, à droite et à gauche, la galerie Monsigny et la galerie Michodière, plus étroites, filaient elles aussi le long des deux rues, sans une interruption. De place en place, les halls élargissaient des carrefours, au milieu de la charpente métallique des escaliers suspendus et des ponts volants. On avait retourné la disposition intérieure ; maintenant, les soldes étaient sur la rue du Dix-Décembre, la soie se trouvait au milieu, la ganterie occupait, au fond, le hall Saint-Augustin ; et, du nouveau vestibule d'honneur, lorsqu'on levait les yeux, on apercevait toujours la literie, démenagée d'une extrémité à l'autre du second étage. Le chiffre énorme des rayons montait au nombre de cinquante ; plusieurs, tout neufs, étaient inaugurés ce jour-là ; d'autres, devenus trop importants, avaient dû être simplement dédoublés, afin de faciliter la vente ; et, devant cet accroissement continu des affaires, le personnel lui-même, pour la nouvelle saison, venait d'être porté à trois mille quarante-cinq employés.

Ce qui arrêtrait ces dames, c'était le spectacle prodigieux de la grande exposition de blanc. Autour d'elles, d'abord, il y avait le vestibule, un hall aux glaces claires, pavé de mosaïques, où les étalages à bas prix retenaient la foule vorace. Ensuite, les galeries s'enfonçaient, dans une blancheur éclatante, une échappée boréale, toute une contrée de neige, déroulant l'infini des steppes tendues d'hermine, l'entassement des glaciers allumés sous le soleil. On retrouvait le blanc des vitrines du dehors, mais avivé, colossal, brûlant d'un bout à l'autre de l'énorme vaisseau, avec la flambée blanche d'un incendie en plein feu. Rien que du blanc, tous les articles blancs de chaque rayon, une débauche de blanc, un astre blanc dont le rayonnement fixe aveuglait d'abord, sans qu'on pût distinguer les détails, au milieu de cette blancheur unique. Bientôt les yeux s'accoutumaient : à gauche, la galerie Monsigny allongeaient les promontoires blancs des toiles et des calicots, les roches blanches des draps de lit, des serviettes, des mouchoirs ; tandis que la galerie Michodière, à droite, occupée par la mercerie, la bonneterie et les lainages, exposait des constructions blanches en boutons de nacre, un grand décor bâti avec des chaussettes blanches, toute une salle recouverte de molleton blanc, éclairée au loin d'un coup de lumière. Mais le foyer de clarté rayonnait surtout de la galerie centrale, aux rubans et aux fichus, à la ganterie et à la soie. Les comptoirs disparaissaient sous le blanc des soies et des rubans, des gants et des fichus. Autour des colonnettes de fer, s'élevaient des bouillonnés de mousseline blanche, noués de place en place par des foulards blancs. Les

escaliers étaient garnis de draperies blanches, des draperies de piqué et de basin alternés, qui filaient le long des rampes, entouraient les halls, jusqu'au second étage ; et cette montée du blanc prenait des ailes, se pressait et se perdait, comme une envolée de cygnes. Puis, le blanc retombait des voûtes, une tombée de duvet, une nappe neigeuse en larges flocons ; des couvertures blanches, des couvre-pieds blancs, battaient l'air, accrochés, pareils à des bannières d'église ; de longs jets de guipure traversaient, semblaient suspendre des essaims de papillons blancs, au bourdonnement immobile ; des dentelles frissonnaient de toutes parts, flottaient comme des fils de la Vierge par un ciel d'été, emplissaient l'air de leur haleine blanche. Et la merveille, l'autel de cette religion du blanc, était, au-dessus du comptoir des soieries, dans le grand hall, une tente faite de rideaux blancs, qui descendaient du vitrage. Les mousselines, les gazes, les guipures d'art, coulaient à flots légers, pendant que des tulles brodés, très riches, et des pièces de soie orientale, lamées d'argent, servaient de fond à cette décoration géanté, qui tenait du tabernacle et de l'alcôve. On aurait dit un grand lit blanc, dont l'énormité virginale attendait, comme dans les légendes, la princesse blanche, celle qui devait venir un jour, toute puissante, avec le voile blanc des épousées.

— Oh ! extraordinaire ! répétaient ces dames. Inouï !

Elles ne se lassaient pas de cette chanson du blanc, que chantaient les étoffes de la maison entière. Mouret n'avait encore rien fait de plus vaste, c'était le coup de génie de son art de l'étalage. Sous l'écroulement de ces blancheurs, dans l'apparent désordre des tissus, tombés comme au hasard des cases éventrées, il y avait une phrase harmonique, le blanc suivi et développé dans tous ses tons, qui naissait, grandissait, s'épanouissait, avec l'orchestration compliquée d'une fugue de maître, dont le développement continu emporte les âmes d'un vol sans cesse élargi. Rien que du blanc, et jamais le même blanc, tous les blancs s'enlevant les uns sur les autres, s'opposant, se complétant, arrivant à l'éclat même de la lumière. Cela partait des blancs mats du calicot et de la toile, des blancs sourds de la flanelle et du drap ; puis, venaient les velours, les soies, les satins, une gamme montante, le blanc peu à peu allumé, finissant en petites flammes aux cassures des plis ; et le blanc s'envolait avec la transparence des rideaux, devenait de la clarté libre avec les mousselines, les guipures, les dentelles, les tulles surtout, si légers, qu'ils étaient comme la note extrême et perdue ; tandis que l'argent des pièces de soie orientale chantait le plus haut, au fond de l'alcôve géante.



Cependant, les magasins vivaient, du monde assiégeait les ascenseurs, on s'écrasait au buffet et au salon de lecture, tout un peuple voyageait au milieu de ces espaces couverts de neige. Et la foule paraissait noire, on eût dit les patineurs d'un lac de Pologne, en décembre. Au rez-de-chaussée, il y avait une houle assombrie, agitée d'un reflux, où l'on ne distinguait que les visages délicats et ravis des femmes. Dans les découpures des charpentes de fer, le long des escaliers, sur les ponts volants, c'était ensuite une ascension sans fin de petites figures, comme égarées au milieu des pics neigeux. Une chaleur de serre, suffocante, surprenait, en face de ces hauteurs glacées. Le bourdonnement des voix faisait un bruit énorme de fleuve qui charrie. Au plafond, les ors prodigués, les vitres niellées d'or et les rosaces d'or semblaient un coup de soleil, luisant sur les Alpes de la grande exposition de blanc ¹.

ALPHONSE DAUDET

Né à Nîmes en 1840.

Provençal parisiennisé, chez lequel on retrouve l'influence marquée de la poétique langue d'oc, il a composé un grand nombre de contes exquis et de romans remarquables. Son œuvre est très variée : il a peint aussi bien les milieux parisiens que sa province natale. Doué d'une fraîche imagination poétique, d'un goût très pur, il triomphe surtout dans les sujets où sa sensibilité très affinée peut s'exprimer tout entière ; il est alors très touchant. Romancier généralement subjectif, il a cependant le talent de donner dans ses brèves notations l'impression directe des choses. Parfois sa composition est légèrement décousue, sa langue a quelque chose d'un peu fébrile ; mais ces légers défauts disparaissent dans le rayonnement de son intelligence très moderne. Par ses procédés d'observation, Alphonse Daudet est un pur naturaliste ; toutefois il n'a aucun des défauts de cette école ; il ne tomba jamais dans la grossièreté systématique, dans la recherche des détails orduriers.

¹ L'œuvre de Zola a fait naître une foule de travaux critiques ; lire, si l'on veut connaître le naturalisme : E. Zola, *Le roman expérimental* ; F. Brunetière, *Le roman naturaliste* ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; Georges Renard, *Études sur la France contemporaine* ; R. Doumic, *Portraits d'écrivains* ; Larroumet, *Nouvelles études de littérature et d'art* ; J. Lemaitre, *Les Contemporains* ; Anatole France, *La vie littéraire*. Lire les morceaux reproduits plus loin de Brunetière et de Voguë, sur le réalisme et le naturalisme.

Le siège de Berlin ¹.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V..., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Etoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe :

— Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon ? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon... Devinez pourquoi ? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux ! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand ; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle. La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux ; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant

¹ La guerre de 1870 a fait naître toute une littérature ; dans cet amas d'œuvres de tous genres, celle de Daudet, *Les contes du lundi* (1873) est certainement au premier rang. Ces contes sont de pure imagination, mais ils paraissent si vécus, qu'on éprouve en les lisant une émotion intense. Celui que nous reproduisons est, avec *La dernière classe*, un des plus touchants.

trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur... Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reischoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier... Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie ; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois :

— Vic...toi...re !

— Oui, colonel, grande victoire !...

Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer...

Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

— Mais il est sauvé ! » lui dis-je en lui prenant les mains.

La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée... Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant comment faire ?... Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre !... Mais alors il fallait mentir...

Eh bien, je mentirai ! » me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père. C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse ; Bazaine sur Berlin, Froissart en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais ; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire ! Il savait tous les coups d'avance : — Maintenant voilà où ils vont aller... Voilà ce qu'on va faire... et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux !... Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes :

— Docteur, nous avons pris Mayence, me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait :

— Ça marche ! ça marche !... Dans huit jours nous entrerons à Berlin.

A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province ; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester. Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier :

— Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège !

Je le regardai stupéfait :

— Comment, colonel, vous savez ?... »

Sa petite-fille se tourna vers moi :

— Eh ! oui, docteur... C'est la grande nouvelle. Le siège de Berlin est commencé.

Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille... Comment se serait-il douté de quelque chose ? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de triomphe, et dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome en robe de baby ; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Saint-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engonlée qui était la grâce de 1806... Brave colonel ! c'est cette atmosphère de victoires et

conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entraînait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide-de-camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait ; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaiement près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils : — N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables préchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant :

— L'indemnité de guerre, et rien de plus... A quoi bon leur prendre des provinces?... Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ?...

Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas !... C'était le moment du plus grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple ; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeûners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le

vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— Comprends-tu cela, petite ? nous mangions du cheval !

Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose... De jour en jour, cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse ; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là ? demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

— Mauvaise tenue ! mauvaise tenue !

Il n'en fut pas autre chose ; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

— C'est demain qu'ils entrent, me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte ? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous ; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre...

Pauvre père Jouve ! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop

grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne ; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé...

Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avavançait dans le jour levant... Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Etoile, rythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert !...

Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : — Aux armes !... aux armes !... les Prussiens. Et les quatre uhlands de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort.

Le petit roi de Dahomey¹.

Jack pensait que ce serait bon par un matin pareil de sortir un peu du gymnase, d'avoir un autre horizon que le grand mur tapissé de lierre au pied duquel le jardin finissait dans des amas de cailloux verdis, de feuilles mortes. Juste à ce moment, la sonnette s'ébranla au-dessus de la porte ; il vit entrer sa mère en grande toilette, radieuse, pressée, emportée par une agitation extraordinaire. Elle venait le chercher pour l'emmener au Bois. On ne rentrerait que le soir. Une vraie partie fine, comme il en faisait autrefois. Il fallait aller demander

¹ Extrait de *Jack* (1876), un des romans les plus poignants de la littérature contemporaine. C'est la triste odyssée d'un pauvre enfant, d'abord élevé richement et abandonné ensuite par sa mère, puis passant par toutes les dures épreuves du prolétariat pour mourir au moment où il croit pouvoir saisir le bonheur. L'ouvrage est d'un réalisme profondément triste mais sain ; Daudet y a déployé ses grandes qualités de sensibilité et de cœur.

la permission à Moronval ; mais comme madame de Barancy apportait le trimestre, vous pensez si la permission fut vite accordée.

— Oh ! quel bonheur ! disait Jack ; et pendant que sa mère racontait au mulâtre que M. d'Argenton venait d'être obligé de partir en Auvergne auprès de sa tante qui se mourait, l'enfant traversa rapidement la cour pour aller s'habiller. Sur sa route il rencontra Mádou. Mádou, hâve, triste, déjà occupé de tous les soins du ménage, et transportant ses balais et ses seaux sans s'apercevoir que le temps était doux et que l'air se parfumait de sèves nouvelles. En le voyant, il vint à Jack une idée folle, une de ces idées d'enfant heureux qui veut mettre autour de lui tout à l'unisson de son bonheur :

— Oh ! maman, si nous emmenions Mádou !...

La permission était plus difficile à obtenir, à cause des fonctions multiples du petit roi¹ au gymnase ; mais Jack supplia si bien que l'excellente madame Moronval déclara que pour ce jour là elle se chargerait de toute la besogne du négroillon.

— Mádou, Mádou, cria l'enfant en se précipitant dehors, vite, habille-toi, nous l'emmenons avec nous en voiture, nous allons déjeuner au Bois.

Il y eut une minute de confusion. Mádou était ahuri. Madame Decostère lui cherchait une tunique d'emprunt pour la circonstance. Le petit de Barancy sautait de joie, et madame de Barancy, comme un oiseau bavard que le bruit excite, donnait à Moronval force détails sur le voyage d'Argenton, l'état désespéré de sa santé.

Enfin on partit. Jack et sa mère s'assirent dans le fond de la victoria, Mádou sur le siège à côté d'Augustin ; c'était peu royal, mais Sa Majesté en avait vu bien d'autres.

Le départ fut charmant, le long de cette avenue de l'Impératrice si large le matin, aérée et familiale. On rencontrait quelques promeneurs, de ceux qui aiment à respirer un peu de soleil avant le mouvement, le bruit, la poussière de la journée ; des enfants accompagnés de gouvernantes, des tout petits, portés sur les bras, dans la solennité de leurs longues robes blanches, d'autres, plus grands, les bras et les jambes nus, les cheveux flottants. Des cavaliers passaient aussi, des ama-

¹ Le jeune nègre Mádou, fils du roi de Dahomey, est élevé à Paris, à l'institution Moronval. Tant que sa pension est régulièrement payée, Mádou est traité très bien ; mais un jour le roi de Dahomey est détrôné et tué, et la pension n'est plus payée. Le directeur garde l'enfant, mais l'emploie inhumainement à toutes les besognes les plus dures et Mádou devient le souffre-douleur de l'institution. Jack, son camarade, s'est seul attaché à lui et veut le faire profiter de toutes ses joies, pour adoucir ses souffrances.

zones ; et dans l'allée réservée, le sable ratissé fraîchement gardait les traces de ces premières cavalcades et semblait, au pied des pelouses vertes, un chemin de parc bien plus qu'un endroit public. Le même aspect tranquille, luxueux, reposé, s'étendait aux villas éparses dans la verdure et dont les briques roses, les ardoises bleues par cette belle matinée, ressortaient comme lavées de lumière fraîche.

Jack s'extasiait, embrassait sa mère, tirait Mâdou par sa tunique :

— Tu es content, Mâdou ?

— Oh ! bien content, *moucié*¹.

On arriva au Bois, déjà vert par places et fleuri. Il y avait des allées où la cime seule était cendrée de verdure ou rougie de sève, ce qui donnait aux branches toutes noyées de soleil un aspect vaporeux. Les diverses essences d'arbres, plus ou moins précoces, passaient du vert tendre des pousses nouvelles au vert permanent des arbustes d'hiver. Des houx, qui avaient porté la neige sur leurs feuilles raides et crispées, frôlaient des lilas en bourgeons, tout frileux encore et défiant.

La voiture arrêtée au restaurant du Pavillon, pendant qu'on préparait le déjeuner, Mme de Barancy descendit avec les enfants pour faire le tour du lac. A cette heure matinale, les longues promenades de l'après-midi et tous ces reflets mondains de cochers poudrés, galonnés, de chevaux empanachés, d'essieux éclatants, ne le troublaient pas encore. Il avait gardé de la nuit une fraîcheur légère qui montait en buée dans la lumière. Des cygnes nageaient, des tiges d'herbe se miraient dans cette eau limpide à qui l'ombre, le silence, la solitude, semblaient avoir refait une vraie physionomie d'eau vivante ; elle avait des rides, des frissons, des montées de sources qui éclataient à la surface en bulles claires et bouillonnantes. Au lieu de cette nappe immobile qui semble un miroir aux modes nouvelles et aux vanités de Paris, le lac osait redevenir un lac, des ailes le traversaient, des nageoires l'agitaient en dessous, et les saules frangés du vert des pousses tendres y trempaient leurs branches abandonnées.

Quelle promenade délicieuse ! Et le déjeuner !... Le déjeuner devant les fenêtres ouvertes, avec ces appétits de collégiens, inconscients et vivaces, s'attaquant à tout du même cœur. D'un bout du repas à l'autre, ce fut un long éclat de rire. Tout leur était prétexte, un morceau de pain qui tombait, la tournure du garçon ; et ces gaietés naïves allaient trouver dans les branches les premiers cris des oiseaux.

¹ Prononciation nègre du mot Monsieur.

Puis le déjeuner fini :

— Si nous allions au Jardin d'acclimatation?... proposa la mère.

— Oh ! la bonne idée, maman !... Mâdou qui n'a jamais vu ça... c'est lui qui va s'amuser !

On remonta en voiture pour suivre la grande allée jusqu'à la grille. Dans le jardin presque désert, ils retrouvèrent l'impression tranquille de réveil et de fraîcheur que leur avait procurée le bois ; mais, pour les enfants, l'attrait était encore plus grand, de toute cette vie animale qui emplissait jusqu'au moindre taillis et les regardait passer avec des sauts contre les palissades, des yeux fins ou langoureux, et des muflles roses tendus vers la bonne odeur du pain frais qu'ils rapportaient du restaurant. Mâdou, qui jusqu'alors s'était amusé pour faire plaisir à Jack, commença à s'amuser lui-même pour de bon. Il n'avait pas besoin de l'étiquette bleue qui donne à toutes ces petites cours l'air de prisons numérotées pour connaître certains animaux de son pays. Avec un sentiment mêlé de plaisir et de peine, il regardait les kangourous dressés sur leurs pattes, si longues, qu'elles ont l'agilité et l'élan d'une paire d'ailes. On eût dit qu'il compâtissait à leur dépaysement, qu'il souffrait de les voir dans ce court espace qu'ils franchissaient en trois sauts pour revenir à leur petite cabane avec cette précipitation de l'animal qui sait le refuge et la nécessité du gîte.

Les oiseaux enfermés l'apitoyaient surtout. Au moins, les autruches, les casoars, logés solitairement au grand air avec un arbuste exotique qui les accompagne dans la perspective des allées comme sur une estampe d'histoire naturelle, avaient-ils la place de s'étendre, de gratter au soleil parmi les cailloux cette terre neuve, remuée, rapportée, qui garde éternellement au Jardin d'acclimatation une physionomie de chose improvisée. Mais que les perruches, les aras semblaient tristes dans cette longue cage séparée en compartiments uniformes, dont chacun s'orne d'un petit bassin et d'un arbre à perchoir, sans branches ni feuilles vertes ! Mâdou, en regardant ces endroits mélancoliques, un peu sombres, car le bâtiment est bien haut pour sa petite cour, pensait au gymnase Moronval. Dans la souillure de ces étroits pigeonniers, les plumes éclatantes paraissaient ternies et frangées ; elles parlaient de luttes, de batailles, d'effarements de prisonniers ou de fous le long d'un grillage en fer ouvragé. Et les oiseaux du désert ou de l'espace, les flamants dont les plumes roses, les cous tendus, s'envolent en triangle sur des échappées du Nil bleu et de ciel pâle, les ibis au long bec qui rêvent perchés sur les sphinx immobiles, tous prenaient la même physionomie banale parmi les paons blancs vaniteusement étalés et les petits

canards chinois délicatement peints qui barbotaient à l'aise dans leur lac minuscule.

Peu à peu le jardin se remplissait. Il était mondain maintenant, bruyant, animé, et tout à coup, entre deux avenues, un spectacle étrange, fantastique, remplit Mádou d'une extase si grande, qu'il en resta immobile, muet, sans un mot pour exprimer sa stupeur, son ravissement.

Au-dessus des massifs, des grilles, presque à la hauteur des grands arbres, deux éléphants dont on n'apercevait encore que les énormes têtes et les trompes en mouvement, s'avançaient, balançant sur leurs larges dos tout un monde bariolé : des femmes avec des ombrelles claires, des enfants coiffés de chapeaux de paille, des têtes brunes, blondes, en cheveux, ornées de rubans de couleur. Après les éléphants, tout autre d'allure, une girafe venait, le cou raide, portant très haut sa petite tête sérieuse et fière ; des gens étaient montés dessus. Et cette singulière caravane défilait dans l'allée tournante, entre la dentelle des jeunes branches, avec des rires, des petits cris, l'excitation que donnent la hauteur, l'air plus vif et aussi une crainte vague corrigée par beaucoup d'amour-propre.

Sous le soleil déjà chaud, ces étoffes de printemps paraissaient riches et soyeuses, et toutes les couleurs ressortaient sur la peau épaisse et rugueuse des éléphants. Enfin on les vit tout entiers, guidés par le cornac, la trompe tendue de droite à gauche vers les pousses d'arbres ou les poches des promeneurs, épais, chargés, tranquilles, agitant à peine leurs longues oreilles, qu'un enfant penché sur leur dos ou quelque grande fille du peuple, en train de rire, chatouillaient légèrement d'une pointe d'ombrelle ou d'un fouet inoffensif.

— Qu'as-tu donc, Mádou ?... Tu trembles... Est-ce que tu es malade ? demanda Jack à son camarade.

Positivement, Mádou défailait d'émotion ; mais quand il apprit que lui aussi pourrait monter sur les lourdes bêtes, sa figure prit un air grave, posé, presque solennel.

Jack refusa de l'accompagner. Il resta avec sa mère qu'il ne trouvait pas assez gaie, assez riante pour ce jour de bonheur ; il éprouvait le besoin de se serrer contre elle, de l'admirer, de marcher dans la poussière de ses longues jupes de soie qu'elle laissait si royalement traîner. Assis tous deux, ils regardèrent le petit nègre se hisser tout en haut de l'éléphant avec une hâte, un frémissement singuliers.

Une fois là, il parut chez lui, à sa place. Ce n'était plus l'enfant dépaycé, ridicule d'allure, de langage presque grotesque ; ce n'était plus le collégien gauche et mal tourné, le petit domestique humilié

par ses fonctions serviles et la tyrannie du maître. Sous sa peau noire, ordinairement terreuse, on sentait circuler la vie, ses cheveux laineux se soulevaient sauvagement, et dans ses yeux, parmi les langueurs de l'exil, luisaient des éclairs de colère ou de domination.

Heureux petit roi ! Deux ou trois fois de suite on lui fit faire le tour des allées. « Encore, encore ! » disait-il, et sur le petit pont qui traverse la pièce d'eau, entre les enclos des onagres, des kangourous, des agoutis, il passait et repassait, excité jusqu'à l'ivresse par l'allure pesante et rapide de l'éléphant. Kérika, le Dahomey, la guerre, les grandes chasses, tout cela lui revenait en mémoire. Il parlait seul, dans sa langue, et à cette petite voix d'Afrique, gazouillante, caressante, qui lui faisait fermer les yeux de plaisir, l'éléphant avait des barrissements enthousiastes, les zèbres hennissaient, les antilopes bondissaient effarées, pendant que de la grande cage aux oiseaux exotiques où le soleil tombait avec des rayons plus rouges, arrivaient des gazouillements, des cris, des appels, des coups de bec stridents, tout un tumulte de forêt vierge avant l'heure apaisée du sommeil.

Mais il était tard. Il fallait rentrer, descendre de ce beau rêve. D'ailleurs, sitôt le soleil disparu, le vent s'éleva, vif et froid, comme il arrive dans ces débuts du printemps où la gelée des nuits succède aux chauds rayons des jours. Cette impression d'hiver fit aux enfants un retour morne et transi. La voiture filait dans la direction du gymnase, s'éloignait de l'Arc-de-Triomphe encore tout enflammé du couchant, et semblait aller vers la nuit. Mâdou songeait sur le siège, à côté du cocher ; Jack, sans trop savoir pourquoi, avait le cœur gros.

Tartarin de Tarascon ¹.

Avec cette rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert, comment diantre se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon ?

Car c'est un fait. Jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paie à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cepen-

¹ Dans Alphonse Daudet, il y a aussi un satirique plein de verve qui rappelle par quelques traits Cervantes. La trilogie comique *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes* et *Port-Tarascon*, est la satire amusante du Méridional français. C'est une caricature fantaisiste qu'on aurait tort de prendre à la lettre, mais qui a une grande valeur littéraire. Daudet a créé dans Tartarin un type inoubliable.

dant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement ce diable de pont a été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle et le Rhône a tant de largeur à cet endroit que, ma foi ! vous comprenez... Tartarin de Tarascon préférerait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer, il y avait dans notre héros deux natures très distinctes : « Je sens deux hommes en moi », a dit je ne sais quel Père de l'Eglise. Il l'eût dit vrai de Tartarin... Le grand Tarasconnais portait en lui l'âme de don Quichotte, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose ; mais malheureusement, il n'avait pas le corps du célèbre hidalgo, ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps sur lequel la vie matérielle avait si peu de prises, capable de passer vingt nuits sans déboucler sa cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz... Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geigneux, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme !... vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire ! quels combats ! quels déchirements !... O le beau dialogue à écrire pour Lucien ou pour Saint-Evremond, un dialogue entre les deux Tartarins, le Tartarin-Quichotte et le Tartarin-Sancho ! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aymard¹ et criant : « Je pars ! »

Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant : « Je reste ! »

TARTARIN-QUICHOTTE, très exalté.

Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, très calme.

Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, de plus en plus exalté.

O les bons rifles à deux coups ! ô les dagues, les lazzos, les mocassins !...

TARTARIN-SANCHO, de plus en plus calme.

O les bons gilets tricotés ! les bonnes genouillères bien chaudes ! ô les braves casquettes à oreillettes !...

¹ Romancier français du second empire. Il a composé une série de romans d'aventures, sur la vie et les combats des Indiens d'Amérique, qui ont fait les délices de toute une génération.

TARTARIN-QUICHOTTE, hors de lui.

Une hache ! qu'on me donne une hache !

TARTARIN-SANCHO, sonnait la bonne.

Jeannette, mon chocolat !

Là-dessus Jeannette apparaît avec un excellent chocolat, chaud, moiré, parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin-Quichotte.

Et voilà comment il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon.

Une fois cependant Tartarin avait failli partir, partir pour un grand voyage. Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnais établis à Shang-Hai, lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça, par exemple, c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie, enfin le Haut Commerce.

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de Haut Commerce vous apparaissait d'une hauteur !...

La maison Garcio-Camus avait en outre cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares. Alors vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan ! pan ! par les fenêtres, sur les Tartares. Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire ; par malheur, Tartarin-Sancho n'entendait pas de cette oreille-là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup. Partira-t-il ? ne partira-t-il pas ? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement... En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shang-Hai ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shang-Hai, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce¹.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et ma fine ! à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même qu'il n'était pas allé à Shang-Hai, tellement qu'en

¹ Ce trait de satire a pour but de faire ressortir un des défauts connus du caractère méridional : l'imagination naïve et vaniteuse se transformant insensiblement en mensonge ou plutôt en hablerie amusante.

racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : « Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan ! pan ! par les fenêtres, sur les Tartares. » En entendant cela, tout le cercle frémissait...

- Mais alors, votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur.
- Non ! mille fois non ! Tartarin n'était pas un menteur...
- Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shang-Hai !
- Eh ! sans doute, il le savait. Seulement...

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage...

Oui, du mirage !... Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée de Nîmes, — un petit bijou d'étagère, — qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez... Ah ! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère !... Qu'est-ce que c'était que Sparte au temps de sa splendeur ? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes ? Tout au plus une sous-préfecture... et pourtant dans l'histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait... Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave commandant Bravida, d'un navet un baobab, et d'un homme qui avait failli aller à Shang-Hai, un homme qui y était allé ?

En Provence¹.

Ce dimanche-là, un dimanche de juillet chauffé à blanc, il y avait, à l'occasion du concours régional, une grande fête de jour aux arènes d'Aps-en-Provence. Toute la ville était venue : les tisserands du Che-

¹ Voici encore une peinture du Midi provençal, mais point caricaturale comme dans *Tartarin de Tarascon*. Ici tous les détails racontés sont pris sur le vif et le récit est une étude de mœurs d'une sincérité et d'une exactitude parfaites.

min-Neuf, l'aristocratie du quartier de la Calade, même du monde de Beaucaire.

« Cinquante mille personnes au moins ! » disait le *Forum* dans sa chronique du lendemain ; mais on doit tenir compte de l'enflure méridionale. Le vrai, c'est qu'une foule énorme s'étagait, s'écrasait sur les gradins brûlés du vieil amphithéâtre, comme au beau temps des Antonins, et que la fête des comices n'était pour rien dans ce débordement de peuple. Il fallait autre chose que les courses landaises, les luttes pour hommes et *demi-hommes*, les jeux de l'*étrangle-chat* et du *saut sur l'outre*, les concours de flûtets et de tambourins, spectacles locaux plus usés que la pierre rousse des arènes, pour rester deux heures debout sur ces dalles flambantes, deux heures dans ce soleil tuant, aveuglant, à respirer de la flamme et de la poussière à odeur de poudre, à braver les ophtalmies, les insolations, les fièvres pernicieuses, tous les dangers, toutes les tortures de ce qu'on appelle là-bas une fête de jour.

Le grand attrait du concours, c'était Numa Roumestan.

Ah ! le proverbe qui dit : « Nul n'est prophète en son pays » est certainement vrai des artistes, des poètes, dont les compatriotes sont toujours les derniers à reconnaître la supériorité, tout idéale en somme et sans effets visibles ; mais il ne saurait s'appliquer aux hommes d'Etat, aux célébrités politiques ou industrielles, à ces fortes gloires de rapport qui se monnaient en faveurs, en influence, se reflètent en bénédictions de toutes sortes sur la ville et sur l'habitant.

Voilà dix ans que Numa, le grand Numa, le député leader de toutes les droites, est prophète en terre de Provence, dix ans que, pour ce fils illustre, la ville d'Aps a les tendresses, les effusions d'une mère, et d'une mère du Midi, à manifestations, à cris, à caresses gesticulantes. Dès qu'il arrive, en été, après les vacances de la Chambre, dès qu'il apparaît en gare, les ovations commencent : les orphéons sont là, gonflant sous des chœurs héroïques leurs étendards brodés ; des portefaix, assis sur les marches, attendent que le vieux carrosse de famille, qui vient chercher le leader, ait fait trois tours de roues entre les larges platanes de l'avenue Berchère, alors ils se mettent eux-mêmes aux brancards et traînent le grand homme, au milieu des vivats et des chapeaux levés, jusqu'à la maison Portal où il descend. Cet enthousiasme est tellement passé dans la tradition, dans le cérémonial de l'arrivée, que les chevaux s'arrêtent spontanément, comme à un relai de poste, au coin de la rue où les portefaix ont l'habitude de dételer, et tous les coups de fouet ne leur feraient pas faire un pas de plus. Du premier jour, la

ville change d'aspect : ce n'est plus la morne préfecture, aux longues siestes bercées par le cri strident des cigales sur les arbres brûlés du Cours. Même aux heures du soleil, les rues, l'esplanade s'animent et se peuplent de gens affairés, en chapeaux de visite, vêtements de drap noir, tout crus dans la vive lumière, découpant sur les murs blancs l'ombre épileptique de leurs gestes. Le carrosse de l'évêché, du président, secoue la chaussée; puis des délégations du faubourg, où Roumestan est adoré pour ses convictions royalistes, des députations d'ourdiseuses s'en vont par bandes dans toute la largeur du boulevard, la tête hardie sous le ruban arlésien. Les auberges sont pleines de gens de la campagne, fermiers de Camargue ou de Crau, dont les charrettes dételées encombrant les petites places, les rues des quartiers populeux, comme aux jours de marché; le soir, les cafés, bourrés de monde, restent ouverts bien avant dans la nuit, et les vitres du cercle des Blancs, éclairées à des heures indues, s'ébranlent sous les éclats de la voix du dieu.

Pas prophète en son pays ! Il n'y avait qu'à voir les arènes en ce bleu dimanche de juillet 1875, l'indifférence du public pour ce qui se passait dans le cirque, toutes les figures tournées du même côté, ce feu croisé de tous les regards sur le même point : l'estrade municipale, où Roumestan était assis au milieu des habits chamarrés et des soies tendues, multicolores, des ombrelles de cérémonie. Il n'y avait qu'à entendre les propos, les cris d'extase, les naïves réflexions à haute voix de ce bon populaire d'Aps, les unes en provençal, les autres dans un français barbare, frotté d'ail, toutes avec cet accent implacable comme le soleil de là-bas, qui découpe et met en valeur chaque syllabe, ne fait pas grâce d'un point sur un i.

- *Diou ! qu'es bèou !...* Dieu ! qu'il est beau !...
- Il a pris un peu de corps depuis l'an passé.
- Il a plus l'air imposant comme ça
- Ne poussez pas tant. Il y en a pour tout le monde.
- Tu le vois, petit, notre Numa... Quand tu seras grand, tu pourras dire que tu l'as vu, *qué !*
- Toujours son nez Bourbon... Et pas une dent qui lui manque.
- Et pas de cheveux blancs non plus...
- *Té, pardi !...* Il n'est pas déjà si vieux... Il est de 32, l'année que Louis-Philippe tomba les croix de la mission, *pecaïré*.
- Ah ! gueusard de Philippe.
- Il ne les paraît pas, ses quarante-trois ans.
- Sûr que non, qu'il ne les paraît pas... *Té !* bel astre...

Et, d'un geste hardi, une grande fille aux yeux de braise lui envoyait, de loin, un baiser sonnant dans l'air comme un cri d'oiseau.

— Prends garde, Zette... si sa dame te voyait !

— C'est la bleue, sa dame ?

Non, la bleue c'était sa belle-sœur, mademoiselle Hortense, une jolie demoiselle qui ne faisait que sortir du couvent et déjà « montait le cheval » comme un dragon. Madame Roumestan était plus posée, de meilleure tenue, mais elle avait l'air bien plus fier. Ces dames de Paris, ça s'en croit tant. Et, dans le pittoresque effronté de leur langue à demi latine, les femmes, debout, les mains en abat-jour au-dessus des yeux, détaillaient tout haut les deux Parisiennes, leurs petits chapeaux de voyage, leurs robes collantes, sans bijoux, d'un si grand contraste avec les toilettes locales : chaînes d'or, jupes vertes, rouges, arrondies de tournures énormes. Les hommes énuméraient les services rendus par Numa à la bonne cause, sa lettre à l'empereur, son discours pour le drapeau blanc. Ah ! si on en avait eu une douzaine comme lui à la chambre, Henri V¹ serait sur le trône depuis longtemps.

Enivré de ces rumeurs, soulevé par cet enthousiasme ambiant, le bon Numa ne tenait pas en place. Il se renversait sur son large fauteuil, les yeux clos, la face épanouie, se jetait d'un côté sur l'autre, puis bondissait, arpentait la tribune à grands pas, se penchait un moment vers le cirque, humait cette lumière, ces cris, et revenait à sa place, familier, bon enfant, la cravate lâche, sautait à genoux sur son siège, et le dos et les semelles à la foule, parlait à ses Parisiennes assises en arrière et au-dessus de lui, tâchait de leur communiquer sa joie. Madame Roumestan s'ennuyait. Cela se voyait à une expression de détachement, d'indifférence sur son visage aux belles lignes d'une froideur un peu hautaine, quand l'éclair spirituel de deux yeux gris, de deux yeux de perle, des vrais yeux de Parisienne, le sourire entr'ouvert d'une bouche étincelante ne l'animait pas.

Ces gaietés méridionales, faites de turbulence, de familiarité, cette race verbeuse, tout en dehors, en surface, à l'opposé de sa nature si intime et sérieuse, la froissaient, peut-être, sans qu'elle s'en rendit bien compte, parce qu'elle retrouvait dans ce peuple le type multiplié, vulgarisé, de l'homme à côté de qui elle vivait depuis dix ans et qu'à ses dépens elle avait appris à connaître. Le ciel non plus ne la ravissait pas, excessif d'éclat, de chaleur réverbérée. Comment faisaient-ils, pour

¹ Petit-fils de Charles X et héritier légitime du trône de France. Il portait alors le nom de comte de Chambord, mais les légitimistes lui donnaient le titre de roi.

respirer, tous ces gens-là ? Où trouvaient-ils du souffle pour tant de cris ? Et elle se prenait à rêver tout haut d'un joli ciel parisien, gris et brouillé, d'une fraîche ondée d'avril sur les trottoirs luisants.

— Oh ! Rosalie, si l'on peut dire !...

Sa sœur et son mari s'indignaient ; sa sœur surtout, une grande jeune fille éblouissante de vie, de santé, dressée de toute sa taille pour mieux voir. Elle venait en Provence pour la première fois, et pourtant l'on eût dit que tout ce train de cris, de gestes dans un soleil italien, remuait en elle une fibre secrète, un instinct engourdi, les origines méridionales que révélaient ses longs sourcils joints sur ses yeux de houri et la matité d'un teint où l'été ne mettait pas une rougeur.

— Voyons, ma chère Rosalie, faisait Roumestan, qui tenait à convaincre sa femme, levez-vous et regardez ça... Paris vous a-t-il jamais rien montré de pareil ?

Dans l'immense théâtre élargi en ellipse et qui découpait un grand morceau de bleu, des milliers de visages se serraient sur les gradins en étages avec le pointillement vif des regards, le reflet varié, le papillottage des toilettes de fête et des costumes pittoresques. De là, comme d'une cuve gigantesque, montaient des huées joyeuses, des éclats de voix et de fanfares volatilisés, pour ainsi dire, par l'intense lumière du soleil. A peine distincte aux étages inférieurs, où poudroyaient le sable et les haleines, cette rumeur s'accroissait en montant, se dépouillait dans l'air pur. On distinguait surtout le cri des marchands de pains au lait qui promenaient de gradin en gradin leur corbeille drapée de linges blancs : « *li pan ou la !... li pan ou la !...* » Et les revendeuses d'eau fraîche, balançant leurs cruches vertes et vernies, vous donnaient soif à les entendre glapir : « *l'aigo es fresco... Quau vou beüre ?...* » L'eau est fraîche... Qui veut boire ?...

Puis, tout au haut, des enfants, courant et jouant à la crête des arènes, promenaient sur ce grand brouhaha une couronne de sons aigus au niveau d'un vol de martinets, dans le royaume des oiseaux. Et sur tout cela, quels admirables jeux de lumière, à mesure que — le jour s'avancant — le soleil tournait lentement dans la rondeur du vaste amphithéâtre comme sur le disque d'un cadran solaire, reculant la foule, la groupant dans la zone de l'ombre, faisant vides les places exposées à la trop vive chaleur, des espaces de dalles rousses séparées d'herbes sèches où des incendies successifs ont marqué des traces noires.

Parfois, aux étages supérieurs, une pierre se détachait du vieux monument, sous une poussée de monde, roulait d'étage en étage au milieu des cris de terreur, des bousculades, comme si tout le cirque croulait,

et c'était sur les gradins un mouvement pareil à l'assaut d'une falaise par la mer en furie, car chez cette race exubérante, l'effet n'est jamais en rapport avec la cause, grossie par des visions, des perceptions disproportionnées.

Ainsi peuplée et animée, la ruine semblait revivre, perdait sa physionomie de monument à cicerone. On avait, en la regardant, la sensation que donne une strophe de Pindare récitée par un Athénien de maintenant, c'est-à-dire la langue morte redevenue vivante, n'ayant plus son aspect scolastique et froid. Ce ciel si pur, ce soleil d'argent vaporisé, ces intonations latines conservées dans l'idiôme provençal, çà et là — surtout aux petites places — des attitudes à l'entrée d'une voûte, des poses immobiles que la vibration de l'air faisait antiques, presque sculpturales, le type de l'endroit, ces têtes frappées comme des médailles avec le nez court et busqué, les larges joues rases, le menton retourné de Roumestan, tout complétait l'illusion d'un spectacle romain, jusqu'au beuglement des vaches landaises en écho dans les souterrains d'où sortaient jadis les lions et les éléphants de combat. Aussi, quand sur le cirque vide et tout jaune de sable s'ouvrait l'énorme trou noir du *podium*, fermé d'une claire-voie, on s'attendait à voir bondir les fauves au lieu du pacifique et champêtre défilé de bêtes et de gens couronnés au concours. A présent c'était le tour des mules harnachées, menées à la main, couvertes de somptueuses sparteries provençales, portant haut leurs petites têtes sèches ornées de clochettes d'argent, de pompons, de nœuds, de bouffettes et ne s'effrayant pas des grands coups de fouet coupants et clairs, en pétards, en serpenteaux, des mulâtiers debout sur chacune d'elles. Dans la foule, chaque village reconnaissait ses lauréats, les annonçait à voix haute :

« Voilà Cavaillon... Voilà Maussane... »

La longue file somptueuse se déroulait tout autour de l'arène qu'elle remplissait d'un cliquetis étincelant, de sonneries lumineuses, s'arrêtait devant la loge de Roumestan, accordant une minute en aubade d'honneur ses coups de fouet et ses sonnailles, puis continuait sa marche circulaire sous la direction d'un beau cavalier, en collant clair et bottes montantes, un des messieurs du Cercle, organisateur de la fête, qui gâtait tout sans s'en douter, mêlant la province à la Provence, donnant à ce curieux spectacle local un vague aspect de cavalcade de Franconi¹. Du reste, à part quelques gens de campagne, personne ne regardait. On n'avait d'yeux que pour l'estrade municipale, envahie

¹ Directeur d'un cirque à Paris, sous l'empire.

depuis un moment par une foule de personnes venant saluer Numa, des amis, des clients, d'anciens camarades de collège, fiers de leurs relations avec le grand homme et de les montrer là sur ces tréteaux bien en vue. Le flot se succédait sans interruption. Il y en avait des vieux, des jeunes, des gentilshommes de campagne en complet gris de la guêtre au petit chapeau, des chefs d'atelier endimanchés dans leurs redingotes marquées de plis, des *ménagers*, des fermiers de la banlieue d'Als en vestes rondes, un pilote du port Saint-Louis, tortillant son gros bonnet de forçat, tous avec leur midi marqué sur la figure, qu'ils fussent envahis jusque dans les yeux de ces barbes en palissandre que la pâleur des teints orientaux fait plus noires encore, ou bien rasés à l'ancienne France, le cou court, rougeauds et suintant comme des alcazars en terre cuite, tous l'œil noir, flambant, hors de la tête, le geste familier et tutoyeur.

Et comme Roumestan les accueillait, sans distinction de fortune ou d'origine, avec la même effusion inépuisable !

« *Té !* monsieur d'Espalion ! et comment va, marquis ?... »

« *Hé bé !* mon vieux Cabantous, et le pilotage !... »

« Je salue de tout cœur M. le président Bédarride. »

Alors des poignées de main, des accolades, de ces bonnes tapes sur l'épaule qui doublent la valeur des mots, toujours trop froids au gré d'une sympathie méridionale. L'entretien ne durait pas longtemps, par exemple. Le leader n'écoutait que d'une oreille, le regard distrait, et tout en causant disait bonjour de la main aux nouveaux venus, mais personne ne se fâchait de sa brusque façon d'expédier son monde avec de bonnes paroles. « Bien, bien... Je m'en charge... Faites votre demande... je l'emporterai... »

C'étaient des promesses de bureaux de tabac, de perceptions ; ce qu'on ne demandait pas, il le devinait, encourageait les ambitions timides, les provoquait. « Pas médaillé, le vieux Cabantous, après vingt sauvetages ! Envoyez-moi vos papiers... On m'adore à la marine !... Nous réparerons cette injustice... » Sa voix sonnait, chaude et métallique, frappant, détachant les mots. On eût dit des pièces d'or toutes neuves qui roulaient. Et tous s'en allaient, ravis de cette monnaie brillante, descendaient de l'estrade avec le front rayonnant de l'écolier qui emporte son prix. Le plus beau dans ce diable d'homme, c'était sa prodigieuse souplesse à prendre les allures, le ton des gens à qui il parlait, et cela le plus naturellement, le plus inconsciemment du monde.

¹ Exclamations méridionales : *Té !* pour : Tiens ! *Hé bé !* pour : Hé bien !

Onctueux, le geste rond, la bouche en cœur avec le président Bédaride, le bras magistralement étendu comme s'il secouait sa toge à la barre ; l'air martial, le chapeau casseur, pour parler au colonel de Rochemaure, et vis-à-vis de Cabantous, les mains dans les poches, les jambes arquées, le roulis d'épaules d'un vieux chien de mer. De temps en temps, entre deux accolades, il revenait vers ses Parisiennes, radieux, épongeant son front qui ruisselait.

— Mais, mon bon Numa, lui disait Hortense tout bas avec un joli rire, où prendrez-vous tous les bureaux de tabac que vous leur promettez ?

Roumestan penchait sa grosse tête crépue, un peu dégarnie dans le haut :

— C'est promis, petite sœur, ce n'est pas donné.

Et devinant un reproche dans le silence de sa femme :

— N'oubliez pas que nous sommes dans le Midi, entre compatriotes parlant la même langue... Tous ces braves garçons savent ce que vaut une promesse et n'espèrent pas leur bureau de tabac plus positivement que moi je ne compte le leur donner... Seulement ils en parlent, ça les amuse, leur imagination voyage. Pourquoi les priver de cette joie ?... Du reste, voyez-vous, entre méridionaux, les paroles n'ont jamais qu'un sens relatif... C'est une affaire de mise au point...

Comme la phrase lui plaisait, il répéta deux ou trois fois en appuyant sur la finale : « de mise au point... de mise au point... »

— J'aime ces gens-là, dit Hortense qui décidément s'amusait beaucoup. Mais Rosalie n'était pas convaincue. — Pourtant les mots signifient quelque chose, murmura-t-elle très sérieuse, comme se parlant au plus profond d'elle-même.

— Ma chère, ça dépend des latitudes !

Et Roumestan assura son paradoxe d'un coup d'épaule qui lui était familier, l'« en avant » d'un porte-balle remontant sa bricole. Le grand orateur de la droite gardait comme cela quelques habitudes de corps dont il n'avait jamais pu se défaire et qui, dans un autre parti, l'auraient fait passer pour un homme du commun ; mais il siégeait entre le prince d'Anhalt et le duc de la Rochetaillade, c'était signe de puissance et de forte originalité, et le faubourg Saint-Germain raffolait de ce coup d'épaule sur le large dos trapu qui portait les espérances de la monarchie française ¹. Si Mme Roumestan avait partagé jadis les illu-

¹ L'action se passe après la guerre de 1870, au moment où les légitimistes français, en possession d'une majorité à la Chambre, pouvaient croire que la monarchie allait être rétablie. On sait que Henri V fit échouer la chose en exigeant le rétablissement du drapeau blanc à la place du drapeau tricolore.

sions du faubourg, c'était bien fini maintenant, à en juger par le désenchantement de son regard, le petit sourire qui retroussait sa lèvre à mesure que le leader parlait, sourire plus pâle encore de mélancolie que de dédain. Mais son mari la quitta brusquement, attiré par les sons d'une étrange musique qui montait de l'arène au milieu des clameurs de la foule, debout, exaltée, criant : « Valmajour ! Valmajour ! »

Vainqueur au concours de la veille, le fameux Valmajour, premier tambourinaire de Provence, venait saluer Numa de ses plus jolis airs. Vraiment il avait belle mine ce Valmajour, planté au milieu du cirque, sa veste de cadis jaune sur l'épaule, autour des reins sa taillole d'un rouge vif tranchant sur l'empois blanc du linge. Il tenait son long et léger tambourin pendu au bras gauche par une courroie, et de la main du même bras portait à ses lèvres un petit fifre, pendant que de sa main droite il tambourinait, l'air crâne, la jambe en avant. Tout petit, ce fifre remplissait l'espace comme un branle de cigales, bien fait pour cette atmosphère limpide, cristalline, où tout vibre, tandis que le tambourin, de sa voix profonde, soutenait le chant et ses fioritures.

Au son de cette musique aigrette et sauvage, mieux qu'à tout ce qu'on lui montrait depuis qu'il était là, Roumestan voyait se lever devant lui son enfance de gamin provençal courant les fêtes de campagne, dansant sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grands chemins, sur la lavande des côtes brûlées. Une émotion délicieuse lui piquait les yeux ; car malgré ses quarante ans passés, la vie politique si desséchante, il gardait encore, par un bénéfice de nature, beaucoup d'imagination, cette sensibilité de surface qui trompe sur le fond vrai d'un caractère.

Et puis ce Valmajour n'était pas un tambourinaire comme les autres, un de ces vulgaires ménestriers qui ramassent des bouts de quadrilles, des refrains de cafés chantants dans les fêtes de pays, encanaillent leur instrument en voulant l'accorder au goût moderne. Fils et petit-fils de tambourinaires, il ne jouait jamais que des airs nationaux, des airs chevrotés par les grand'mères aux veillées ; et il en savait, il ne se lassait pas. Après les noëls de Saboly rythmés en menuets, en rigodons, il entonnait la *Marche des rois*, sur laquelle Turenne au grand siècle a conquis et brûlé le Palatinat. Le long des gradins où des fredons couraient tout à l'heure en vols d'abeilles, la foule électrisée marquait la mesure avec les bras, avec la tête, suivait ce rythme superbe qui passait comme un coup de mistral dans le grand silence des arènes, traversé seulement par le sifflement éperdu des hirondelles tournoyant en tous sens, là-haut, dans l'azur verdissant, inquiètes et

ravies comme si elles cherchaient à travers l'espace quel invisible oiseau décochait ces notes suraiguës.

Quand Valmajour eut fini, des acclamations folles éclatèrent. Les chapeaux, les mouchoirs étaient en l'air. Roumestan appela le musicien sur l'estrade et lui sauta au cou : « Tu m'as fait pleurer, mon brave ! » Et il montrait ses yeux, de grands yeux bruns dorés, tout embus de larmes. Très fier de se voir au milieu des broderies et des épées de nacre officielles, l'autre acceptait ces félicitations, ces accolades sans trop d'embarras. C'était un beau garçon, la tête régulière, le front haut, barbiche et moustache d'un noir brillant sur le teint basané, un de ces fiers paysans de la vallée du Rhône qui n'ont rien de l'humilité finaude des villageois du centre. Hortense remarqua tout de suite comme sa main restait fine dans son gant de hâle. Elle regarda le tambourin, sa baguette à bout d'ivoire, s'étonna de la légèreté de l'instrument depuis deux cents ans dans la famille, et dont la caisse de noyer, agrémentée de légères sculptures, polie, amincie, sonore, semblait comme assoupie sous la patine du temps. Elle admira surtout le galoubet, la naïve flûte rustique à trois trous des anciens tambourinaires, à laquelle Valmajour était revenu par respect pour la tradition, et dont il avait conquis le maniement à force d'adresse et de patience. Rien de plus touchant que le petit récit qu'il faisait de ses luttes, de sa victoire.

« *Ce m'est venu, disait-il en son français bizarre, ce m'est venu de nuit en écoutant santer le rossignoou. Je me pensais dans moi-même : Comment, Valmajour, voilà l'oïso du bon Dieu que son gosier lui suffit pour toutes les roulades, et ce qu'il fait avec un trou, toi, les trois trous de ton flûtet ne le sauraient point faire ?* »

Il parlait posément, d'un beau timbre confiant et doux, sans aucun sentiment de ridicule. D'ailleurs personne n'eût osé sourire devant l'enthousiasme de Numa, levant les bras, trépignant à défoncer la tribune. « Qu'il est beau !... Quel artiste !... » Et, après lui, le maire, le général, le président Bédarride, M. Roumavage, un grand fabricant de bière de Beaucaire, vice-consul du Pérou, sanglé dans un costume de carnaval tout en argent, d'autres encore, entraînés par l'autorité du leader, répétaient d'un accent convaincu : « Quel artiste ! » C'était aussi le sentiment d'Hortense, et elle l'exprimait avec sa nature expansive : « Oh ! oui, un grand artiste... » pendant que madame Roumestan murmurait : « Mais vous allez le rendre fou, ce pauvre garçon. » Il n'y paraissait guère cependant, à l'air tranquille de Valmajour, qui ne s'émût pas même en entendant Numa lui dire brusquement :

— Viens à Paris, garçon, ta fortune est faite.

— Oh ! ma sœur ne voudrait jamais me laisser aller, répondit-il en souriant.

Sa mère était morte. Il vivait avec son père et sa sœur dans un fermage qui portait leur nom, à trois lieues d'Aps, sur le mont de Cordoue. Roumestan jura d'aller le voir avant de partir. Il parlerait aux parents, il était sûr d'enlever l'affaire.

— Je vous y aiderai, Numa, dit une petite voix derrière lui.

Valmajour salua sans un mot, tourna sur ses talons et descendit le large tapis de l'estrade, sa caisse au bras, la tête droite, avec ce léger déhanchement du Provençal, ami du rythme et de la danse. En bas des camarades l'attendaient, lui serraient les mains. Puis un cri retentit : « La farandole ! » clameur immense, doublée par l'écho des voûtes, des couloirs, d'où semblaient sortir l'ombre et la fraîcheur qui envahissaient maintenant les arènes et rétrécissaient la zone du soleil. A l'instant le cirque fut plein, mais plein à faire éclater ses barrières, d'une foule villageoise, une mêlée de fichus blancs, de jupes voyantes, de rubans de velours battant aux coiffes de dentelles, de blouses pas-sementées, de vestes de cadis. Sur un roulement de tambourin, cette cohue s'aligna, se défila en bandes, le jarret tendu, les mains unies. Un trille de galoubet fit onduler tout le cirque, et la farandole, menée par un gars de Barbantane, le pays des danseurs fameux, se mit en marche lentement, déroulant ses anneaux, battant ses entrechats presque sur place, remplissant d'un bruit confus, d'un froissement d'étoffes et d'haleïnes, l'énorme baie du vomitoire où peu à peu elle s'engouffrait. Valmajour suivait d'un pas égal, solennel, repoussait en marchant son gros tambourin du genou, et jouait plus fort à mesure que le compact entassement de l'arène, à demi noyée déjà dans la cendre bleue du crépuscule, se dévidait comme une bobine d'or et de soie.

— Regardez là-haut ! dit Roumestan tout à coup.

C'était la tête de la danse surgissant entre les arcs de voûte du premier étage, pendant que le tambourinaire et les derniers farandoleurs piétinaient encore dans le cirque. En route, la ronde s'allongeait de tous ceux que le rythme entraînait de force à la suite. Qui donc parmi ces Provençaux aurait pu résister au flûtet magique de Valmajour ? Porté, lancé par les rebondissements du tambourin, on l'entendait à la fois à tous les étages, passant les grilles et les soupiraux descellés, dominant les exclamations de la foule. Et la farandole montait, montait, arrivait aux galeries supérieures que le soleil bordait encore d'une lumière fauve. L'immense défilé des danseurs bondissants et graves

découpait alors sur les hautes baies cintrées du pourtour, dans la chaude vibration de cette fin d'après-midi de juillet, une suite de fines silhouettes, animait sur la pierre antique un de ces bas-reliefs comme il en court au fronton dégradé des temples.

En bas, sur l'estrade désemplie, — car on partait et la danse prenait plus de grandeur au-dessus des gradins vides, — le bon Numa demandait à sa femme, en lui jetant un petit châle de dentelle sur les épaules pour le frais du soir :

— Est-ce beau, voyons?... Est-ce beau ?

— Très beau, fit la Parisienne, remuée cette fois jusqu'au fond de sa nature artiste.

Et le grand homme d'Aps semblait plus fier de cette approbation que des hommages bruyants dont on l'étourdissait depuis deux heures ¹.

GUY DE MAUPASSANT

Né au château de Miromesnil (près de Dieppe) en 1850, mort à Paris en 1893.

Disciple de Flaubert dont il était le filleul, il composa des œuvres naturalistes absolument objectives, plus vraies que celles de Zola, bien que parfois beaucoup trop crues. Sa philosophie épicurienne était alors fortement teintée de pessimisme brutal. Vers les dernières années de sa vie, son objectif littéraire avait changé : il inclinait de plus en plus vers le roman d'analyse, en même temps que se déplaçait sa compréhension de la vie morale. Son intelligence, traversée par un souffle d'humaine pitié, allait s'épurant, quand la folie le saisit et le terrassa. Tolstoï qui s'est beaucoup intéressé à l'infortuné écrivain a signalé cette évolution dans une étude remarquable. Toutes réserves faites sur les idées maîtresses de l'auteur, on peut dire que Maupassant est un de nos plus grands réalistes. Sa langue est remarquable de vigueur, de précision et de clarté. C'est peut-être celle des trente dernières années où l'on sent le moins le procédé littéraire.

¹ Principales œuvres de Daudet à lire, outre celles qui ont été citées : *Le Petit Chose* (1888) ; *Lettres de mon moulin* (1869) ; *L'Évangéliste* (1883). — Critiques : Ed. Schérer, *Études sur la littérature contemporaine* ; F. Brunetière, *Le roman naturaliste*. Anatole France, *La vie littéraire* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (Voir plus loin une de ses études).

Le noyé ¹.

Tout le monde, dans Fécamp, connaissait l'histoire de la mère Patin. Certes, elle n'avait pas été heureuse avec son homme, la mère Patin ; car son homme la battait de son vivant, comme on bat le blé dans les granges. Il était patron d'une barque de pêche, et l'avait épousée, jadis, parce qu'elle était gentille, quoiqu'elle fût pauvre. Patin, bon matelot, mais brutal, fréquentait le cabaret du père Auban, où il buvait, aux jours ordinaires, quatre ou cinq petits verres de fil ² et, aux jours de chance à la mer, huit ou dix, et même plus, suivant sa gaieté de cœur, disait-il. Le fil était servi aux clients par la fille au père Auban, une brune plaisante à voir et qui attirait le monde à la maison par sa bonne mine seulement, car on n'avait jamais jase sur elle. Patin, quand il entrait au cabaret, était content de la regarder et lui tenait des propos de politesse, des propos tranquilles d'honnête garçon. Quand il avait bu le premier verre de fil, il la trouvait déjà plus gentille, au second, il clignait de l'œil ; au troisième, il disait : « Si vous vouliez, *mam'zelle* ³ Désirée... » sans jamais finir sa phrase ; au quatrième, il essayait de la retenir par sa jupe pour l'embrasser ; et, quand il allait jusqu'à dix, c'était le père Auban qui servait les autres.

Le vieux marchand de vin, qui connaissait tous les trucs, faisait circuler Désirée entre les tables, pour activer la consommation ; et Désirée, qui n'était pas pour rien la fille au père Auban, promenait sa jupe autour des buveurs, et plaisantait avec eux, la bouche rieuse et l'œil malin. A force de boire des verres de fil, Patin s'habitua si bien à la figure de Désirée, qu'il y pensait même à la mer, quand il jetait ses filets à l'eau, au grand large, par les nuits de vent ou les nuits de calme, par les nuits de lune ou les nuits de ténèbres. Il y pensait en tenant sa barre, à l'arrière de son bateau, tandis que ses quatre compagnons sommeillaient, la tête sur leur bras. Il la voyait toujours lui sourire, verser l'eau-de-vie jaune avec un mouvement de l'épaule, et puis s'en aller en disant :

— Voilà ! Etes-vous satisfait ?

Et, à force de la garder ainsi dans son œil et dans son esprit, il fut

¹ Ceci est un conte très réaliste, dans la première manière de Maupassant, un spécimen de ce que le grand critique J.-J. Weiss a si heureusement appelé la littérature brutale. Les naturalistes aiment tout particulièrement les sujets où ils peuvent montrer les exemplaires les plus vils de l'humanité. Dans celui-ci, la trivialité du fond est relevée par la puissance narrative de la forme.

² Eau-de-vie, en langage populaire.

³ Abréviation populaire de Mademoiselle.

pris d'une telle envie de l'épouser que, n'y pouvant plus tenir, il la demanda en mariage. Il était riche, propriétaire de son embarcation, de ses filets et d'une maison au pied de la côte sur la Retenue; tandis que le père Auban n'avait rien. Il fut donc agréé avec empressement, et la noce eut lieu le plus vite possible, les deux parties ayant hâte que la chose fût faite, pour des raisons différentes.

Mais, trois jours après le mariage conclu, Patin ne comprenait plus du tout comment il avait pu croire Désirée différente des autres femmes. Vrai, fallait-il qu'il eût été bête pour s'embarrasser d'une sans le sou qui l'avait enjôlé avec sa fine¹, pour sûr, de la fine où elle avait mis, pour lui, quelque sale drogue.

Et il jurait, tout le long des marées, cassait sa pipe entre ses dents, bourrait son équipement; et, ayant sacré à pleine bouche avec tous les termes usités et contre tout ce qu'il connaissait, il expectorait ce qui lui restait de colère au ventre sur les poissons et les homards tirés un à un des filets, et ne les jetait plus dans les mannes qu'en les accompagnant d'injures et de termes malpropres.

Puis, rentré chez lui, ayant à portée de la bouche et de la main sa femme, la fille au père Auban, il ne tarda guère à la traiter comme la dernière des dernières. Puis, comme elle l'écoutait résignée, accoutumée aux violences paternelles, il s'exaspéra de son calme; et, un soir, il cogna. Ce fut alors, chez lui, une vie terrible.

Pendant dix ans on ne parla sur la Retenue que des tripotées que Patin flanquait² à sa femme et que de sa manière de jurer, à tout propos, en lui parlant. Il jurait, en effet, d'une façon particulière, avec une richesse de vocabulaire et une sonorité d'organe qu'aucun autre homme, dans Fécamp, ne possédait. Dès que son bateau se présentait à l'entrée du port, en revenant de la pêche, on attendait la première bordée qu'il allait lancer, de son pont sur la jetée, dès qu'il aurait aperçu le bonnet blanc de sa compagne. Debout, à l'arrière, il manœuvrait, l'œil sur l'avant et sur la voile, aux jours de grosse mer, et, malgré la préoccupation du passage étroit et difficile, malgré les vagues de fond qui entraient comme des montagnes dans l'étroit couloir, il cherchait, au milieu des femmes attendant les marins, sous l'écume des lames, à reconnaître la sienne, la fille au père Auban, la gueuse ! Alors, dès qu'il l'avait vue, malgré le bruit des flots et du vent, il

¹ Fine champagne, eau-de-vie supérieure.

² Maupassant emploie ici le langage populaire pour mieux faire ressortir la grossièreté du personnage. *Les coups qu'il donnait à sa femme* serait plus français, mais moins expressif.

lui jetait une bordée d'injures, avec une telle force de gosier, que tout le monde en riait, bien qu'on la plaignit fort. Puis, quand le bateau arrivait à quai, il avait une manière de décharger son lest de politesse, comme il disait, tout en débarquant son poisson, qui attirait autour de ses amarres tous les polissons et tous les désœuvrés du port.

Cela lui sortait de la bouche, tantôt comme des coups de canon, terribles et courts, tantôt comme des coups de tonnerre qui roulaient durant cinq minutes un tel ouragan de gros mots, qu'il semblait avoir dans les poumons tous les orages du Père-Eternel.

Puis, quand il avait quitté son bord et qu'il se trouvait face à face avec elle au milieu des curieux et des harengères, il repêchait à fond de cale toute une cargaison nouvelle d'injures et de duretés, et il la reconduisait ainsi jusqu'à leur logis, elle devant, lui derrière, elle pleurant, lui criant. Alors, seul avec elle, les portes fermées, il tapait sous le moindre prétexte. Tout lui suffisait pour lever la main et, dès qu'il avait commencé, il ne s'arrêtait plus, en lui crachant alors au visage les vrais motifs de sa haine. A chaque gifle, à chaque horizon il vociférait : « Ah ! sans le sou, ah ! va-nu-pieds, ah ! crève-la-faim, j'en ai fait un joli coup le jour où je me suis rincé la bouche avec le tord-boyaux ¹ de ton filou de père ! »

Elle vivait, maintenant, la pauvre femme, dans une épouvante incessante, dans un tremblement continu de l'âme et du corps, dans une attente éperdue des outrages et des rossées.

Et cela dura dix ans. Elle était si craintive qu'elle pâlisait en parlant à n'importe qui, et qu'elle ne pensait plus à rien qu'aux coups dont elle était menacée, et qu'elle était devenue plus maigre, jaune et sèche qu'un poisson fumé.

Une nuit, son homme étant à la mer, elle fut réveillée tout à coup par ce grognement de bête que fait le vent quand il arrive ainsi qu'un chien lâché ! Elle s'assit dans son lit, émue, puis, n'entendant plus rien, se recoucha ; mais, presque aussitôt, ce fut dans sa cheminée un mugissement qui secouait la maison tout entière, et cela s'étendit par tout le ciel comme si un troupeau d'animaux furieux eût traversé l'espace en soufflant et en beuglant.

Alors elle se leva et courut au port. D'autres femmes y arrivaient de tous les côtés avec des lanternes. Les hommes accouraient et tous regardaient s'allumer dans la nuit, sur la mer, les écumes au sommet des vagues.

¹ Surnom populaire de l'eau-de-vie.

La tempête dura quinze heures. Onze matelots ne revinrent pas, et Patin fut de ceux-là. On retrouva, du côté de Dieppe, des débris de la *Jeune-Amélie*, sa barque. On ramassa, vers Saint-Valéry, les corps de ses matelots, mais on ne découvrit jamais le sien. Comme la coque de l'embarcation semblait avoir été coupée en deux, sa femme, pendant longtemps, attendit et redouta son retour ; car, si un abordage avait eu lieu, il se pouvait faire que le bâtiment abordeur l'eût recueilli, lui seul, et emmené au loin. Puis, peu à peu, elle s'habitua à la pensée qu'elle était veuve, tout en tressaillant chaque fois qu'une voisine, qu'un pauvre ou qu'un marchand ambulant entraît brusquement chez elle.

Or, un après-midi, quatre ans environ après la disparition de son homme, elle s'arrêta, en suivant la rue aux Juifs, devant la maison d'un vieux capitaine, mort récemment, et dont on vendait les meubles. Juste en ce moment, on adjugeait un perroquet, un perroquet vert à tête bleue, qui regardait tout ce monde d'un air mécontent et inquiet.

— Trois francs ! criait le vendeur ; un oiseau qui parle comme un avocat, trois francs !

Une amie de la Patin lui poussa le coude :

— Vous devriez acheter ça, vous *qu'êtes*¹ riche, dit-elle. Ça vous tiendrait compagnie ; il vaut plus de trente francs *c't* oiseau-là. Vous le revendrez toujours *ben*² vingt à vingt-cinq !

— Quatre francs ! mesdames, quatre francs ! répétait l'homme. Il chante vèpres et prêche comme M. le curé. C'est un phénomène... un miracle !

La Patin ajouta cinquante centimes, et on lui remit, dans une petite cage, la bête au nez crochu, qu'elle emporta.

Puis elle l'installa chez elle et, comme elle ouvrait la porte de fil de fer pour offrir à boire à l'animal, elle reçut, sur le doigt, un coup de bec qui coupa la peau et fit venir le sang.

— Ah ! qu'il est mauvais ! dit-elle.

Elle lui présenta cependant du chènevis et du maïs ; puis le laissa lisser ses plumes en guettant d'un air sournois sa nouvelle maison et sa nouvelle maîtresse.

Le jour commençait à poindre, le lendemain, quand la Patin entendit, de la façon la plus nette, une voix, une voix forte, sonore, rouillante, la voix de Patin, qui criait :

¹ Populaire pour *qui êtes*.

² Les gens du peuple de la Normandie et de l'Île de France disent *ben* pour bien ; l'ancien dialecte rejetait l'i des diptongues.

— Te lèveras-tu, canaille !

Son épouvante fut telle qu'elle se cacha la tête sous ses draps, car, chaque matin, jadis, dès qu'il avait ouvert les yeux, son défunt les lui hurlait dans l'oreille, ces quatre mots qu'elle connaissait bien.

Tremblante, roulée en boule, le dos tendu à la rossée qu'elle attendait déjà, elle murmurait, la figure cachée dans la couche :

— Dieu Seigneur, le *v'là* ! Dieu Seigneur, le *v'là* ! Il est *r'venu*¹, Dieu Seigneur !

Les minutes passaient ; aucun bruit ne troublait plus le silence de la chambre. Alors, en frémissant, elle sortit sa tête du lit, sûre qu'il était là, guettant, prêt à battre. Elle ne vit rien, rien qu'un trait de soleil passant par la vitre et elle pensa :

— Il est caché, pour sûr.

Elle attendit longtemps, puis, un peu rassurée, songea :

— Faut croire que j'ai rêvé, *p'isqu'il n'se* montre point.

Elle refermait les yeux, un peu rassurée, quand éclata, tout près, la voix furieuse, la voix de tonnerre du noyé qui vociférait :

— Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom, d'un nom, te lèveras-tu, canaille !

Elle bondit hors du lit, soulevée par l'obéissance, par sa passive obéissance de femme rouée de coups, qui se souvient encore, après quatre ans, et qui se souviendra toujours, et qui obéira toujours à cette voix-là ! Et elle dit :

— Me *v'là*, Patin, qué que tu veux ?

Mais Patin ne répondit pas. Alors, éperdue, elle regarda autour d'elle, puis elle chercha partout, dans les armoires, dans la cheminée, sous le lit, sans trouver personne, et elle se laissa choir enfin sur une chaise, affolée d'angoisse, convaincue que l'âme de Patin, seule, était là, près d'elle, revenue pour la torturer.

Soudain, elle se rappela le grenier, où on pouvait monter du dehors par une échelle. Assurément, il s'était caché là pour la surprendre. Il avait dû, gardé par des sauvages sur quelque côte, ne pouvoir s'échapper plus tôt, et il était revenu, plus méchant que jamais. Elle n'en pouvait douter, rien qu'au timbre de sa voix. Elle demanda, la tête levée vers le plafond :

— *T'es-ti*² là-haut, Patin ?

Patin ne répondit pas. Alors elle sortit et, avec une peur affreuse qui.

¹ Le voilà ! Il est revenu.

² Pour *es-tu*.

lui secouait le cœur, elle monta l'échelle, ouvrit la lucarne, regarda, ne vit rien, entra, chercha et ne trouva pas.

Assise sur une botte de paille, elle se mit à pleurer ; mais, pendant qu'elle sanglotait, traversée d'une terreur poignante et surnaturelle, elle entendit, dans sa chambre, au-dessous d'elle, Patin qui racontait des choses. Il semblait moins en colère, plus tranquille, et il disait :

— Sale temps ! — Gros vent ! — Sale temps ! — J'ai pas déjeûné, nom d'un nom !

Elle cria à travers le plafond :

— Me *v'là*, Patin ; *j'vas*¹ te faire le souper. Te fâche pas, j'arrive.

Et elle redescendit en courant.

Il n'y avait personne chez elle. Elle se sentit défaillir comme si la Mort la touchait, et elle allait se sauver pour demander secours aux voisins, quand la voix, tout près de son oreille, cria :

— J'ai pas déjeûné, nom d'un nom !

Et le perroquet, dans sa cage, la regardait de son œil rond, sournois et mauvais. Elle aussi, le regarda, éperdue, murmurant :

— Ah ! c'est toi !

Il reprit, en remuant sa tête :

— Attends, attends, attends, *j'vas* t'apprendre à fainéanter !

Que se passa-t-il en elle ? Elle sentit, elle comprit que c'était bien lui, le mort, qui revenait, qui s'était caché dans les plumes de cette bête pour recommencer à la tourmenter, qu'il allait jurer, comme autrefois, tout le jour, et la mordre, et crier des injures pour amener les voisins et les faire rire. Alors elle se rua, ouvrit la cage, saisit l'oiseau qui, se défendant, lui arrachait la peau avec son bec et avec ses griffes. Mais elle le tenait de toute sa force, à deux mains, et, se jetant par terre, elle se roula dessus avec une frénésie de possédée, l'écrasa, en fit une loque de chair, une petite chose molle, verte, qui ne remuait plus, qui ne parlait plus, et qui pendait ; puis, l'ayant enveloppée d'un torchon comme d'un linceul, elle sortit, en chemise, nu-pieds, traversa le quai, que la mer battait de courtes vagues, et secouant le linge, elle laissa tomber dans l'eau cette petite chose morte qui ressemblait à un peu d'herbe ; puis elle rentra, se jeta à genoux devant la cage vide, et, bouleversée de ce qu'elle avait fait, demanda pardon au bon Dieu, en sanglotant, comme si elle venait de commettre un horrible crime.

¹ Pour *je vais*.

Un portrait¹.

« Tiens, Milial ! » dit quelqu'un près de moi.

Je regardai l'homme qu'on désignait, car, depuis longtemps, j'avais envie de connaître cet homme qui passait pour si séduisant.

Il n'était plus jeune. Ses cheveux gris, d'un gris trouble, ressemblaient un peu à ces bonnets à poil dont se coiffent certains peuples du Nord, et sa barbe fine, assez longue, tombant sur sa poitrine, avait aussi des airs de fourrure. Il causait avec une femme, penché vers elle, parlant à voix basse, en la regardant avec un œil doux, plein d'hommages et de caresses.....

Je me demandais, avec intérêt, où était cachée sa séduction. Dans l'esprit ?... On ne m'avait jamais cité ses mots ni même célébré son intelligence... Dans le regard ?... Peut-être... Ou dans la voix ?... La voix de certains êtres a des grâces irrésistibles, la saveur des choses exquisées à manger. On a faim de les entendre, et le son de leurs paroles pénètre en nous comme une friandise.

Un ami passait. Je lui demandai :

— Tu connais M. Milial ?

— Oui.

— Présente-nous donc l'un à l'autre.

Une minute plus tard, nous échangeions une poignée de main et nous causions entre deux portes. Ce qu'il disait était juste, agréable à entendre, sans contenir rien de supérieur. La voix, en effet, était belle, douce, caressante, musicale ; mais j'en avais entendu de plus prenantes, de plus remuantes. On l'écoutait avec plaisir, comme on regarderait couler une jolie source. Aucune tension de pensée n'était nécessaire pour le suivre, aucun sous-entendu ne surexcitait la curiosité, aucune attente ne tenait en éveil l'intérêt. Sa conversation était plutôt reposante et n'allumait point en nous soit un vif désir de répondre et de contredire, soit une approbation ravie.

Il était d'ailleurs aussi facile de lui donner la réplique que de l'écouter. La réponse venait aux lèvres d'elle-même, dès qu'il avait fini de

¹ Avec un rien Maupassant sait faire un conte très suggestif. Celui-ci est tout à fait délicat et montre le talent du grand romancier sous une autre face. Il ne s'agit plus ici de peindre objectivement la bête humaine, comme dans *Le Noyé* ; l'auteur veut traduire une impression subjective, relative à un ordre de faits beaucoup plus relevé. A travers son récit transparait une âme distinguée, capable d'éprouver les plus fines nuances impressives.

parler, et les phrases allaient vers lui comme si ce qu'il avait dit les faisait sortir de la bouche naturellement. Une réflexion me frappa bientôt. Je le connaissais depuis un quart d'heure, et il me semblait qu'il était un de mes anciens amis, que tout, de lui, m'était familier depuis longtemps : sa figure, ses gestes, sa voix, ses idées. Brusquement, après quelques instants de causerie, il me paraissait installé dans mon intimité. Toutes les portes étaient ouvertes entre nous, et je lui aurais fait peut-être, sur moi-même, s'il les avait sollicitées, ces confidences que, d'ordinaire, on ne livre qu'aux plus anciens camarades. Certes, il y avait là un mystère. Ces barrières fermées entre tous les êtres, et que le temps pousse une à une, lorsque la sympathie, les goûts pareils, une même culture intellectuelle et des relations constantes les ont décadenassées peu à peu, semblaient ne pas exister entre lui et moi, et, sans doute, entre lui et tous ceux, hommes et femmes, que le hasard jetait sur sa route.

Au bout d'une demi-heure, nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir souvent, et il me donna son adresse après m'avoir invité à déjeuner, le surlendemain.

Ayant oublié l'heure, j'arrivai trop tôt ; il n'était pas rentré. Un domestique correct et muet ouvrit devant moi un beau salon un peu sombre, intime, recueilli. Je m'y sentis à l'aise, comme chez moi. Que de fois j'ai remarqué l'influence des appartements sur le caractère et sur l'esprit ! Il y a des pièces où on se sent toujours bête ; d'autres, au contraire, où on se sent toujours verveux. Les unes attristent, bien que claires, blanches et dorées ; d'autres égayent, bien que tenturées d'étoffes calmes. Notre œil, comme notre cœur, a ses haines et ses tendresses, dont souvent il ne nous fait point part, et qu'il impose secrètement, furtivement, à notre humeur. L'harmonie des meubles, des murs, le style d'un ensemble agissent instantanément sur notre nature intellectuelle comme l'air des bois, de la mer ou de la montagne modifie notre nature physique.

Je m'assis sur un divan disparu sous les coussins, et je me sentis soudain soutenu, porté, capitonné par ces petits sacs de plume couverts de soie, comme si la forme et la place de mon corps eussent été marquées d'avance sur ce meuble.

Puis je regardai. Rien d'éclatant dans la pièce ; partout de belles choses modestes, des meubles simples et rares, des rideaux d'Orient qui ne semblaient pas venir du Louvre, mais de l'intérieur d'un harem, et, en face de moi, un portrait de femme. C'était un portrait de moyenne grandeur, montrant la tête et le haut du corps, et les mains

qui tenaient un livre. Elle était jeune, nu-tête, coiffée de bandeaux plats, souriant un peu tristement. Est-ce parce qu'elle avait la tête nue, ou bien par l'impression de son allure si naturelle, mais jamais portrait de femme ne me parut être chez lui autant que celui-là, dans ce logis. Presque tous ceux que je connais sont en représentation, soit que la dame ait des vêtements d'apparat, une coiffure seyante, un air de bien savoir qu'elle pose devant le peintre d'abord, et ensuite devant tous ceux qui la regarderont, soit qu'elle ait pris une attitude abandonnée dans un négligé bien choisi.

Les unes sont debout, majestueuses, en pleine beauté, avec un air de hauteur qu'elles n'ont pas dû garder longtemps dans l'ordinaire de la vie. D'autres minaudent, dans l'immobilité de la toile ; et toutes ont un rien, une fleur ou un bijou, un pli de robe ou de lèvres qu'on sent posé par le peintre, pour l'effet. Qu'elles portent un chapeau, une dentelle sur la tête, ou leurs cheveux seulement, on devine en elles quelque chose qui n'est point tout à fait naturel. Quoi ? On l'ignore, puisqu'on ne les a pas connues, mais on le sent. Elles semblent en visite quelque part, chez des gens à qui elles veulent plaire, à qui elles veulent se montrer avec tout leur avantage ; et elles ont étudié leur attitude, tantôt modeste, tantôt hautaine.

Que dire de celle-là ? Elle était chez elle, et seule. Oui, elle était seule, car elle souriait comme on sourit quand on pense solitairement à quelque chose de triste et de doux, et non comme on sourit quand on est regardée. Elle était tellement seule, et chez elle, qu'elle faisait le vide en tout ce grand appartement, le vide absolu. Elle l'habitait, l'emplissait, l'animait seule ; il y pouvait entrer beaucoup de monde, et tout ce monde pouvait parler, rire, même chanter ; elle y serait toujours seule, avec un sourire solitaire, et, seule, elle le rendrait vivant, de son regard de portrait.

Il était unique aussi, ce regard. Il tombait sur moi tout droit, caressant et fixe, sans me voir. Tous les portraits savent qu'ils sont contemplés, et ils répondent avec les yeux, avec des yeux qui voient, qui pensent, qui nous suivent, sans nous quitter, depuis notre entrée jusqu'à notre sortie de l'appartement qu'ils habitent.

Celui-là ne me voyait pas, bien que son regard fût planté sur moi, tout droit. Je me rappelai le vers surprenant de Baudelaire :

Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait.

Ils m'attiraient, en effet, d'une façon irrésistible, j'étais en moi un trouble étrange, puissant, nouveau, ces yeux peints, qui avaient

vécu, ou qui vivaient encore, peut-être. Oh ! quel charme infini et amollissant comme une brise qui passe, séduisant comme un ciel mourant de crépuscule lilas, rose et bleu, et un peu mélancolique comme la nuit qui vient derrière sortait de ce cadre sombre et de ces yeux impénétrables. Ces yeux, ces yeux créés par quelques coups de pinceau, cachaient en eux le mystère de ce qui semble être et n'existe pas, de ce qui peut apparaître en un regard de femme, de ce qui fait germer l'amour en nous.

La porte s'ouvrit. M. Milial entra. Il s'excusa d'être en retard. Je m'excusai d'être en avance. Puis je lui dis :

— Est-il indiscret de vous demander quelle est cette femme ?

Il répondit :

— C'est ma mère, morte toute jeune.

Et je compris alors d'où venait l'explicable séduction de cet homme !

Les gens du monde¹.

Alors Bertin s'efforça de démontrer combien l'intelligence des gens du monde, même les plus instruits, est sans valeur, sans nourriture et sans portée, combien leurs croyances sont pauvrement fondées, leur attention aux choses de l'esprit faible et indifférente, leurs goûts sautillants et douteux. Saisi par un de ces accès d'indignation à moitié vrais, à moitié factices, que provoque d'abord le désir d'être éloquent, et qu'échauffe tout à coup un jugement clair, ordinairement obscurci par la bienveillance, il montra comment les gens qui ont pour unique occupation dans la vie de faire des visites et de dîner en ville, se trouvent devenir, par une irrésistible fatalité, des êtres légers et gentils, mais banals, qu'agitent vaguement des soucis, des croyances et des appétits superficiels. Il montra que chez eux rien n'est profond, ardent, sincère, que leur culture intellectuelle étant nulle, et leur érudition un simple vernis, ils demeurent, en somme, des mannequins qui donnent l'illusion et font les gestes d'êtres d'élite qu'ils ne sont pas. Il prouva que les frères racines de leurs instincts ayant poussé dans les conventions et non dans les réalités, ils n'aiment rien véritablement, que le luxe même de leur existence est une satisfaction de vanité et non l'apaisement d'un besoin raffiné de leur corps, car on mange mal chez eux, on y boit de mauvais vins payés fort chers.

¹ Maupassant excelle à saisir exactement les défauts du monde : son réalisme sait être satirique sans devenir caricatural. Le personnage qu'il met en scène ici est un de ces artistes mondains que la haute société accueille volontiers à Paris.

— Ils vivent, disait-il, à côté de tout, sans rien voir et rien pénétrer ; à côté de la science qu'ils ignorent ; à côté de la nature qu'ils ne savent pas regarder ; à côté du bonheur, car ils sont impuissants à jouir ardemment de rien ; à côté de la beauté du monde ou de la beauté de l'art, dont ils parlent sans l'avoir découverte, et même sans y croire, car ils ignorent l'ivresse de goûter aux joies de la vie et de l'intelligence. Ils sont incapables de s'attacher à une chose jusqu'à l'aimer uniquement, de s'intéresser à rien jusqu'à être illuminés par le bonheur de comprendre.

Le baron de Corbelle crut devoir prendre la défense de la bonne compagnie. Il le fit avec des arguments inconsistants et irréfutables, de ces arguments qui fondent devant la raison comme la neige au feu, et qu'on ne peut saisir, des arguments absurdes et triomphants de curé de campagne qui démontre Dieu. Il compara, pour finir, les gens du monde aux chevaux de course qui ne servent à rien, à vrai dire, mais qui sont la gloire de la race chevaline.

Bertin, gêné devant cet adversaire, gardait maintenant un silence dédaigneux et poli. Mais soudain, la bêtise du baron l'irrita, et interrompant adroitement son discours, il raconta, du lever jusqu'au coucher, sans rien omettre, la vie d'un homme bien élevé.

Tous les détails finement saisis dessinaient une silhouette irrésistiblement comique. On voyait le monsieur habillé par son valet de chambre, exprimant d'abord au coiffeur qui le venait raser quelques idées générales, puis, au moment de la promenade matinale, interrogeant les palefreniers sur la santé des chevaux, puis trottant par les allées du bois, avec l'unique souci de saluer et d'être salué, puis déjeunant en face de sa femme, sortie en coupé de son côté et ne lui parlant que pour énumérer le nom des personnes aperçues le matin, puis allant jusqu'au soir, de salon en salon, se retremper l'intelligence dans le commerce de ses semblables, et dînant chez un prince où était discutée l'attitude de l'Europe, pour finir ensuite la soirée au foyer de la danse, à l'Opéra.

Le portrait était si juste, sans que l'ironie en fût blessante pour personne, qu'un rire courait autour de la table.

La duchesse, secouée par une gaieté retenue de grosse personne, avait dans la poitrine de petites secousses discrètes. Elle dit enfin :

— Non, vraiment, c'est trop drôle, vous me ferez mourir de rire.

Bertin, très excité, riposta :

— Oh ! madame, dans le monde, on ne meurt pas de rire. C'est à peine si on rit. On a la complaisance, par bon goût, d'avoir l'air de

s'amuser et de faire semblant de rire. On imite assez bien la grimace, on ne fait jamais la chose. Allez dans les théâtres populaires, vous verrez rire. Allez chez les bourgeois qui s'amuse, vous verrez rire jusqu'à la suffocation. Allez dans les chambrées de soldats, vous verrez des hommes étranglés, les yeux pleins de larmes, se tordre sur leur lit devant les farces d'un loustic. Mais dans nos salons on ne rit pas. Je vous dis qu'on fait le simulacre de tout, même du rire.

Mussadiou l'arrêta :

— Permettez ; vous êtes sévère ! Vous-même, mon cher, il me semble pourtant que vous ne dédaignez pas ce monde que vous raillez si bien.

Bertin sourit.

— Moi, je l'aime.

— Mais alors ?

— Je me méprise un peu comme un métier de race douteuse.

— Tout cela, c'est de la pose, dit la duchesse.

Et comme il se défendait de poser, elle termina la discussion en déclarant que tous les artistes aimaient à faire prendre aux gens des vessies pour des lanternes.

Une agonie ¹.

La comtesse demanda en haletant, comme si la montée des marches eût épuisé tout le souffle de sa gorge :

— Eh bien ! docteur ?

— Eh bien ! madame, j'espère que ce sera moins grave que je n'avais cru au premier moment.

Elle s'écria :

— Il ne mourra point ?

— Non. Du moins, je ne le crois pas.

— En répondez-vous ?

— Non. Je dis simplement que j'espère me trouver en présence d'une simple contusion abdominale sans lésions internes.

— Qu'appellez-vous des lésions ?

— Des déchirures.

— Comment savez-vous qu'il n'en a pas ?

— Je le suppose.

¹ Dans ses dernières œuvres, Maupassant a peint les drames poignants de la vie avec une rare puissance. Il avait alors abandonné le naturalisme brutal de ses années de début, pour s'élever à une conception de l'art réaliste plus haute et plus noble. Ce morceau en donne une idée suffisante.

— Et s'il en avait ?

— Oh ! alors, ce serait grave !

— Il en pourrait mourir ?

— Oui.

— Très vite ?

— Très vite. En quelques minutes ou même en quelques secondes. Mais, rassurez-vous, madame, je suis convaincu qu'il sera guéri dans quinze jours.

Elle avait écouté avec une attention profonde, pour tout savoir, pour tout comprendre. Elle reprit :

— Quelle déchirure pourrait-il avoir ?

— Une déchirure du foie, par exemple.

— Ce serait très dangereux ?

— Oui... mais je serais surpris s'il survenait une complication maintenant. Entrons près de lui. Cela lui fera du bien, car il vous attend avec une grande impatience.

Ce qu'elle vit d'abord en pénétrant dans la chambre, ce fut une tête blême sur un oreiller blanc. Quelques bougies et le feu du foyer l'éclairaient, dessinaient le profil, accusaient les ombres, et, dans cette face livide, la comtesse aperçut deux yeux qui la regardaient venir.

Tout son courage, toute son énergie, toute sa résolution tombèrent, tant cette figure creuse et décomposée était celle d'un moribond. Lui, qu'elle avait vu tout à l'heure, il était devenu cette chose, ce spectre ! Elle murmura entre ses lèvres : « Oh ! mon Dieu ! » et elle se mit à marcher vers lui, palpitante d'horreur. Il essayait de sourire pour la rassurer, et la grimace de cette tentative était effrayante.

Quand elle fut tout près du lit, elle posa ses deux mains, doucement, sur celles d'Olivier, allongées près du corps, et elle balbutia :

— Oh ! mon pauvre ami.

— Ce n'est rien, dit-il tout bas, sans remuer la tête.

Elle le contemplait maintenant, éperdue de ce changement. Il était si pâle qu'il semblait ne plus avoir une goutte de sang sous la peau. Ses joues caves paraissaient aspirées à l'intérieur du visage, et ses yeux aussi étaient rentrés comme si quelque fil les tirait en dedans.

Il vit bien la terreur de son amie et soupira :

— Me voici dans un bel état.

Elle dit, en le regardant toujours fixement :

— Comment cela est-il arrivé ?

Il faisait, pour parler, de grands efforts, et toute sa figure, par moments, tressaillait de secousses nerveuses.

— Je n'ai pas regardé autour de moi... je pensais à autre chose... à tout autre chose... oh ! oui... et un omnibus m'a renversé et passé sur le ventre...

En l'écoutant, elle voyait l'accident, et elle dit, soulevée d'épouvante :

— Est-ce que vous avez saigné ?

— Non. Je suis seulement un peu meurtri... un peu écrasé...

Elle demanda :

— Où cela a-t-il eu lieu ?

Il répondit tout bas :

— Je ne sais pas trop. C'était fort loin.

Le médecin roulait un fauteuil où la comtesse s'affaissa.....

Elle reprit :

— Mais où cela est-il arrivé ?

Le médecin répondit :

— Je n'en sais trop rien moi-même, ou plutôt je n'y comprends rien. C'est aux Gobelins, presque hors Paris ! Du moins, le cocher de fiacre qui l'a ramené m'a affirmé l'avoir pris dans une pharmacie de ce quartier-là, où on l'avait porté, à neuf heures du soir.

Puis, se penchant vers Olivier :

— Est-ce vrai que l'accident a eu lieu près des Gobelins ?

Olivier ferma les yeux comme pour se souvenir, puis murmura :

— Je ne sais pas.

— Mais où alliez-vous ?

— Je ne me rappelle plus. J'allais devant moi.

Un gémissement qu'elle ne put retenir sortit des lèvres de la comtesse : puis, après une suffocation qui la laissa quelques secondes sans haleine, elle tira son mouchoir de sa poche, s'en couvrit les yeux et se mit à pleurer affreusement. Elle savait ; elle devinait ! Quelque chose d'intolérable, d'accablant, venait de tomber sur son cœur : le remords de n'avoir pas gardé Olivier chez elle, de l'avoir chassé, jeté à la rue où il avait roulé, ivre de chagrin, sous cette voiture.

Il lui dit de cette voix sans timbre qu'il avait à présent :

— Ne pleurez pas. Ça me déchire.

Par une tension formidable de volonté, elle cessa de sangloter, découvrit ses yeux et les tint sur lui tout grands, sans qu'une crispation remuât son visage, où des larmes continuaient à couler, lentement.

Ils se regardaient, immobiles tous deux, les mains unies sur le drap du lit. Ils se regardaient, ne sachant plus qu'il y avait là d'autres personnes, et leur regard portait d'un cœur à l'autre une émotion sur-

humaine. C'était entre eux, rapide, muette et terrible, l'évocation de tous leurs souvenirs, de toute leur tendresse écrasée aussi, de tout ce qu'ils avaient senti ensemble, de tout ce qu'ils avaient uni et confondu en leur vie, dans cet entraînement qui les donna l'un à l'autre.....

Le docteur parti, elle était revenue tout contre le lit et, posant ses mains sur les deux bords de l'oreiller, des deux côtés de cette tête chérie, elle se pencha pour la contempler. Puis elle demanda, si près du visage qu'elle semblait lui souffler les mots sur la peau :

— C'est vous qui vous êtes jeté sous cette voiture ?

Il répondit en essayant toujours de sourire :

— Non, c'est elle qui s'est jetée sur moi.

— Ce n'est pas vrai, c'est vous.

— Non, je vous affirme que c'est elle.

Après quelques instants de silence, de ces instants où les âmes semblent s'enlacer dans les regards, elle murmura :

— Oh ! mon cher, cher Olivier ! dire que je vous ai laissé partir, que je ne vous ai pas gardé !...

Il répondit avec conviction :

— Cela me serait arrivé tout de même, un jour ou l'autre.

Ils se regardèrent encore cherchant à voir leurs plus secrètes pensées. Il reprit :

— Je ne crois pas que j'en revienne. Je souffre trop.

Elle balbutia :

— Vous souffrez beaucoup ?

— Oh ! oui.

Se penchant un peu plus, elle effleura son front, puis ses yeux, puis ses joues de baisers lents, légers, délicats comme des soins. Elle le touchait à peine du bout des lèvres, avec ce petit bruit de souffle que font les enfants qui embrassent. Et cela dura longtemps, très longtemps. Il laissait tomber sur lui cette pluie de douces et menues caresses qui semblaient l'apaiser, le rafraîchir, car son visage contracté tressaillait moins qu'auparavant.

Puis il dit :

— Any ?

Elle cessa de le baiser pour entendre.

— Quoi ? mon ami.

— Il faut que vous me fassiez une promesse.

— Je vous promets tout ce que vous voudrez.

— Si je ne suis pas mort avant le jour, jurez-moi que vous m'amènerez Annette, une fois, rien qu'une fois ! Je voudrais tant ne pas mourir

sans l'avoir revue... Songez que... demain... à cette heure-ci... j'aurai peut-être... j'aurai sans doute fermé les yeux pour toujours... et que je ne vous verrai plus jamais... moi... ni vous... ni elle...

Elle l'arrêta, le cœur déchiré :

— Oh ! taisez-vous... taisez-vous... je vous promets de l'amener.

— Vous le jurez ?

— Je le jure, mon ami... Mais, taisez-vous, ne parlez plus. Vous me faites un mal affreux... taisez-vous.

Il eut une convulsion rapide de tous les traits ; puis, quand elle fut passée, il dit :

— Si nous n'avons plus que quelques moments à rester ensemble, ne les perdons point, profitons-en pour nous dire adieu. Je vous ai tant aimée...

Elle soupira :

— Et moi... comme je vous aime toujours !

Il dit encore :

— Je n'ai eu de bonheur que par vous. Les derniers jours ont été durs... Ce n'est point votre faute... Ah ! ma pauvre Any... comme la vie parfois est triste... et comme il est difficile de mourir !...

— Taisez-vous, Olivier. Je vous en supplie...

Il continuait sans l'écouter :

— J'aurais été un homme si heureux, si vous n'aviez pas eu votre fille...

— Taisez-vous... Mon Dieu !... Taisez-vous...

Il semblait songer, plutôt que lui parler.

— Ah ! celui qui a inventé cette existence et fait les hommes a été bien aveugle, ou bien méchant...

— Olivier, je vous en supplie... si vous m'avez jamais aimée, taisez-vous... ne parlez plus ainsi.

Il la contempla, penchée sur lui, si livide elle-même qu'elle avait l'air aussi d'une mourante, et il se tut. Elle s'assit alors sur le fauteuil, tout contre sa couche, et reprit sa main étendue sur le drap :

— Maintenant, je vous défends de parler, dit-elle. Ne remuez plus, et pensez à moi comme je pense à vous.

Ils recommencèrent à se regarder, immobiles, joints l'un à l'autre par le contact brûlant de leurs chairs. Elle serrait, par petites secousses, cette main fiévreuse qu'elle tenait, et il répondait à ces appels en fermant un peu les doigts. Chacune de ces pressions leur disait quelque chose, évoquait une parcelle de leur passé fini, remuait dans leur mémoire les souvenirs stagnants de leur tendresse. Chacune d'elles

était une question secrète, chacune d'elle était une réponse mystérieuse, tristes questions et tristes réponses, ces « vous en souvient-il ? » d'un vieil amour.....

Mais il avait remué, et les douleurs s'accrurent. Il haletait maintenant, le visage tirillé par d'atroces souffrances, et il ne semblait plus savoir qu'elle était là. Elle attendait qu'il se calmât un peu, qu'il levât son regard obstinément fermé, qu'il pût lui dire encore une parole. Elle demanda enfin :

— Vous souffrez beaucoup ?

Il ne répondit pas.

Elle se pencha vers lui et posa un doigt sur son front pour le forcer à la regarder. Il ouvrit, en effet, les yeux, des yeux éperdus, des yeux fous. Elle répéta terrifiée :

— Vous souffrez?... Olivier!... Répondez-moi ! Voulez-vous que j'appelle?... faites un effort, dites-moi quelque chose!...

Elle crut entendre qu'il balbutiait :

— Amenez-la... vous me l'avez juré...

Puis il s'agita sous ses draps, le corps tordu, la face convulsée et grimaçante. Elle répétait :

— Olivier, mon Dieu ! Olivier, qu'avez-vous ? voulez-vous que j'appelle...

Il l'avait entendue, cette fois, car il répondit :

— Non... ce n'est rien.

Il parut en effet s'apaiser, souffrir moins, retomber tout à coup dans une sorte d'hébètement somnolent. Espérant qu'il allait dormir, elle se rassit auprès du lit, reprit sa main, et attendit. Il ne remuait plus, le menton sur la poitrine, la bouche entr'ouverte par sa respiration courte qui semblait lui racler la gorge en passant. Seuls ses doigts s'agitaient par moments, malgré lui, avaient des secousses légères, que la comtesse percevait jusqu'à la racine de ses cheveux, dont elle vibrait à crier. Ce n'étaient plus les petites pressions volontaires qui racontaient, à la place des lèvres fatiguées, toutes les tristesses de leurs cœurs, c'étaient d'inaispaisables spasmes qui disaient seulement les tortures du corps. Maintenant elle avait peur, une peur affreuse, et une envie folle de s'en aller, d'appeler, mais elle n'osait plus remuer, pour ne pas troubler son repos.

Le bruit lointain des voitures dans les rues entraînait à travers les murailles ; et elle écoutait si le roulement des roues ne s'arrêtait point devant la porte, si l'on ne revenait point la délivrer, l'arracher enfin à ce sinistre tête-à-tête.

Comme elle essayait de dégager sa main de celle d'Olivier, il la serra en poussant un grand soupir ! Alors elle se résigna à attendre afin de ne point l'agiter.

Le feu agonisait dans le foyer, sous la cendre noire des lettres brûlées ; deux bougies s'éteignirent ; un meuble craqua.

Dans l'hôtel tout était muet, tout semblait mort, sauf la haute horloge flamande de l'escalier qui, régulièrement, carillonnait l'heure, la demie et les quarts, chantait dans la nuit la marche du Temps, en la modulant sur ses timbres divers.

La comtesse immobile sentait grandir en son âme une intolérable terreur. Des cauchemars l'assaillaient ; des idées effrayantes lui troublaient l'esprit ; et elle crut s'apercevoir que les doigts d'Olivier se refroidissaient dans les siens. Était-ce vrai ? Non, sans doute ! D'où lui était venue cependant la sensation d'un contact inexprimable et glacé ? Elle se souleva, éperdue d'épouvante, pour regarder son visage. — Il était détendu, impassible, inanimé, indifférent à toute misère, apaisé soudain par l'Éternel Oubli.

Les marais¹.

Au milieu d'une campagne marécageuse et verte, de ce vert puissant des arbres poussés dans l'eau, le fleuve s'enfonce entre deux rives tellement couvertes de verdure, de feuillages impénétrables et hauts, qu'on aperçoit à peine les montagnes voisines ; il s'enfonce tournant toujours, gardant toujours un air de lac paisible, sans jamais laisser voir ou deviner qu'il continue sa route à travers ce calme pays désert et superbe. Autant que dans ces plaines basses du Nord, où les sources suintent sous les pieds, coulent et vivifient la terre comme du sang, le sang clair et glacé du sol, on retrouve ici la sensation bizarre de vie abondante qui flotte sur les pays humides.

Des oiseaux aux grands pieds pendants s'élancent des roseaux, allongeant sur le ciel leur bec pointu ; d'autres, larges et lourds, passent d'une berge à l'autre d'un vol pesant ; d'autres encore, plus petits et rapides, fuient au ras du fleuve, lancés comme une pierre qui fait des ricochets. Les tourterelles, innombrables, roucoulent dans les cimes ou tournoient, vont d'un arbre à l'autre, semblent échanger des visites d'amour. On sent que partout autour de cette eau profonde, dans toute

¹ Extrait de *Sur l'eau*, un ouvrage d'impressions maritimes, très remarquable. Il s'agit ici des marais de l'Argens, dans le Var. — Maupassant, comme tous les naturalistes, aime à faire des paysages, mais les siens sont brossés plus sobrement que ceux de Zola, par exemple.

cette plaine jusqu'au pied des montagnes, il y a encore de l'eau, l'eau trompeuse, endormie et vivante des marais, les grandes nappes claires où se mire le ciel, où glissent des nuages et d'où sortent des foules éparées de joncs bizarres, l'eau limpide et féconde où pourrit la vie, où fermente la mort, l'eau qui nourrit les fièvres et les miasmes, qui est en même temps une sève et un poison, qui s'étale, attirante et jolie, sur les putréfactions mystérieuses. L'air qu'on respire est délicieux, amollissant et redoutable. Sur tous ces talus qui séparent ces vastes mares tranquilles, dans toutes ces herbes épaisses, grouille, se traîne, sautille et rampe le peuple visqueux et répugnant des animaux dont le sang est glacé. J'aime ces bêtes froides et fuyantes qu'on évite et qu'on redoute ; elles ont pour moi quelque chose de sacré.

A l'heure où le soleil se couche, le marais m'enivre et m'affole. Après avoir été tout le jour le grand étang silencieux, assoupi sous la chaleur, il devient, au moment du crépuscule, un pays féérique et surnaturel. Dans son miroir calme et démesuré tombent les nuées, les nuées d'or, les nuées de sang, les nuées de feu ; elles y tombent, s'y mouillent, s'y noient, s'y traînent. Elles sont là-haut, dans l'air immense, et elles sont en bas, sous nous, si près et insaisissables dans cette mince flaque d'eau que percent, comme des poils, les herbes pointues. Toute la couleur donnée au monde, charmante, diverse et grisante, nous apparaît délicieusement finie, admirablement éclatante, infiniment nuancée, autour d'une feuille de nénuphar. Tous les rouges, tous les roses, tous les jaunes, tous les bleus, tous les verts, tous les violets, sont là dans un peu d'eau qui nous montre tout le ciel, tout l'espace, tout le rêve, et où passent des vols d'oiseaux. Et puis il y a autre chose encore, je ne sais quoi, dans les marais, au soleil couchant. J'y sens comme la révélation confuse d'un mystère inconnaissable, le souffle originel de la vie primitive qui était peut-être une bulle de gaz sortie d'un marécage à la tombée du jour.

Les pauvres vieux¹.

Je me rappelle les jours noirs où mon cœur fut tellement déchiré par des choses aperçues une seconde, que les souvenirs de ces visions demeurent en moi comme des plaies.

¹ Si l'on veut comprendre l'évolution du génie de Maupassant il faut lire un de ses premiers contes, où il décrit avec une insensibilité presque féroce les tares et les ignominies de l'homme, et le comparer à la page qui suit, débordante de sainte pitié. Il avait vraiment compris le sens de la vie quand il écrivit ces lignes si tristes, qu'on ne peut relire sans être profondément touché.

Un matin, avenue de l'Opéra, au milieu du public remuant et joyeux que le soleil de mai grisait, j'ai vu passer soudain un être innommable, une vieille courbée en deux, vêtue de loques qui furent des robes, coiffée d'un chapeau de paille noir, tout dépouillé de ses ornements anciens, rubans et fleurs, disparus depuis des temps indéfinis. Et elle allait, traînant ses pieds si péniblement que je ressentais au cœur, autant qu'elle-même, plus qu'elle-même, la douleur de tous ses pas. Deux cannes la soutenaient. Elle passait sans voir personne, indifférente à tout, au bruit, aux gens, aux voitures, au soleil ! Où allait-elle ? Vers quel taudis ? Elle portait dans un panier qui pendait au bout d'une ficelle quelque chose. Quoi ? du pain ? Oui, sans doute. Personne, aucun voisin n'ayant pu ou voulu faire pour elle cette course, elle avait entrepris, elle, ce voyage horrible, de sa mansarde au boulanger. Deux heures de route au moins pour aller et venir. Et quelle route douloureuse !

Je levai les yeux vers les toits des maisons immenses. Elle allait là-haut ! Quand y serait-elle ? Combien de repos haletants sur les marches, dans le petit escalier noir et tortueux ?

Tout le monde se retournait pour la regarder ! On murmurait : « Pauvre femme ! » puis on passait. Sa jupe, son haillon de jupe, traînait sur le trottoir, à peine attachée sur son débris de corps. Et il y avait une pensée là-dedans ! Une pensée ? Non, mais une souffrance épouvantable, incessante, harcelante ! Oh ! la misère des vieux sans pain, des vieux sans espoir, sans enfants, sans argent, sans rien autre chose que la mort devant eux, y pensons-nous ? Y pensons-nous aux vieux affamés des mansardes ? Pensons-nous aux larmes de ces yeux ternes, qui furent brillants, émus et joyeux, jadis ? ¹

PIERRE LOTI (JULIEN VIAUD)

Né à Rochefort en 1850.

On l'a appelé un *impressionniste* et cette qualification rend bien compte de la nature de ses ouvrages, où les sensations proprement dites tiennent une si large place. Officier dans la marine française,

¹ Ouvrages à lire de Maupassant : *Au soleil* (1884) ; *Sur l'eau* (1888). Voir, dans le *Roman naturaliste*, la belle étude de Brunetière sur Maupassant ; consulter aussi : René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui* ; J. Lemaitre, *Les Contemporains* ; Charles Le Goffic, *Les romanciers d'aujourd'hui*.

Loti a parcouru le monde ; il a vu les spectacles éblouissants des tropiques, les glaces formidables et les mornes brouillards des mers boréales, tous les enchantements et toutes les tristesses de la nature. Ses livres renferment quelques-unes des visions qu'il a vécues dans ses voyages. Comme Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriand, mais avec une acuité de sensation bien plus raffinée et plus subtile, il a écrit de très beaux romans exotiques, malheureusement trop licencieux. Malgré son épicurisme pratique, c'est un esprit profondément mélancolique, à qui la fuite des choses et des événements semble avoir inspiré une incurable tristesse. Poète d'ailleurs et grand artiste, il rend merveilleusement les complexes impressions s'achevant en prolongements de rêves. Et avec cela cette âme, qui a promené partout son désenchantement de romantique modernisé, a su exprimer les sentiments les plus largement humains et les souffrances les plus hautes.

Une réconciliation¹.

Au fond de l'arsenal de Brest, un peu avant le jour, le premier matin de l'année 1881, — un lieu triste, ce fond de port ; *la Sèvre* y était amarrée depuis une semaine. En haut, le ciel avait commencé à blanchir entre les grandes murailles de granit qui nous enfermaient. Les réverbères, très rares, donnaient dans la brume leur dernière petite lumière jaune. Et on voyait déjà des silhouettes de choses formidables qui se dessinaient, éveillant des idées de rigidité méchante ; des machines haut perchées, des ancres énormes dressant leurs pattes noires ; toute sorte de formes indécises et laides, et puis des navires désarmés, avec leurs gigantesques tournures de poisson, immobiles sur leurs chaînes, comme de gros monstres morts.

Un grand silence dans ce port, et un froid mortel...

Il n'y a pas de solitude comparable à celle des arsenaux de la marine de guerre pendant les nuits, surtout pendant les nuits de fête. Aux approches du coup de canon de retraite, tout le monde s'enfuit comme d'un lieu pestiféré ; des milliers d'hommes sortent de partout, grouillant comme des fourmis, se hâtant vers les portes. Les derniers courent, pris d'une frayeur d'arriver trop tard et de trouver les grilles fermées. Le calme se fait. Et puis, la nuit, plus personne, plus rien.

De loin en loin, une ronde passe, hélée par les sentinelles et disant tout bas les mots convenus. Et puis le peuple silencieux des rats dé-

¹ Extrait de *Mon frère Yves*, touchant récit d'une vie de matelot généreux et brave, que l'odieux vice de l'ivrognerie mène à sa perte, mais qui se relève graduellement, grâce à l'influence de l'officier, son frère de cœur. Cet ouvrage, un des meilleurs de Loti, renferme de belles descriptions de la mer.

bouche de tous les trous, prend possession des navires déserts, des chantiers vides.

De garde à bord depuis la veille, je m'étais endormi très tard, dans ma chambre glaciale aux murailles de fer. J'étais inquiet d'Yves et, cette nuit-là, ces chants, ces cris de matelots, qui m'arrivaient de très loin, des mauvais quartiers de la ville, m'apportaient une tristesse.

Marie, sa femme, et le petit Pierre étaient à faire leur voyage à Plouherzel en Goëlle, et lui, Yves, avait voulu quand même passer cette soirée à terre dans Brest, pour fêter le nouvel an avec d'anciens amis. J'aurais pu l'arrêter en le priant de rester me tenir compagnie, mais toujours cette glace entre nous deux qui persistait ; je l'avais laissé partir. Et cette nuit du 31 décembre, c'est précisément la nuit dangereuse, où il semble que tout ce Brest soit pris d'un vertige d'alcool...

En montant sur le pont, je saluai assez tristement ce premier matin de l'année nouvelle, et je commençai la promenade machinale, les cent pas du quart, en songeant à mille choses passées. Surtout je songeais beaucoup à Yves, qui était ma préoccupation présente. Depuis quinze jours, sur cette *Sèvre*, il me semblait voir lentement s'en aller d'heure en heure, l'affection de ce frère simple qui avait été longtemps mon seul vrai ami en ce monde. D'ailleurs, je lui en voulais durement de ne pas savoir mieux se conduire, et il me semblait que moi aussi, je l'aimais moins...

Un oiseau noir passa au-dessus de ma tête, jetant dans l'air un croassement lamentable.

— Allons, bon ! dit un matelot qui faisait dans l'obscurité sa toilette matinale à grande eau froide, en voilà un qui nous souhaite la bonne année !... Sale bête de malheur !... Ah ! bien, c'est signe que nous en verrons de belles !...

...Yves rentra à sept heures, marchant très droit, et répondit à l'appel. Après, il vint à moi, comme de coutume, me dire bonjour. A ses yeux un peu ternis, à sa voix un peu changée, je vis bien vite qu'il n'avait pas été complètement sage. Alors je lui dis, d'un ton de commandement brusque :

— Yves, il ne faudra pas retourner à terre aujourd'hui.

Et puis j'affectai de parler à d'autres, ayant conscience d'avoir été trop dur et mécontent de moi-même.

Midi. — L'arsenal, les navires se vidaient, se faisaient déserts comme les jours de grande fête. De partout on voyait sortir les matelots, bien propres dans leur tenue des dimanches, s'époussetant d'une main empressée, s'arrangeant les uns aux autres leur grand col bleu,

et vite, d'un pas alerte, gagnant les portes, s'élançant dans Brest. Quand vint le tour de ceux de la *Sèvre*, Yves parut avec les autres, bien brossé, bien lavé, bien décolleté, dans ses plus beaux habits.

— Yves, où vas-tu ?

Lui me regarda d'un mauvais regard que je ne lui connaissais pas et qui me défiait, et où je lisais encore la fièvre et l'égarément de l'alcool.

— Je vais retrouver mes amis, dit-il, des marins de mon pays, auxquels j'ai promis et qui m'attendent.

Alors j'essayai de le raisonner, le prenant à part, obligé de dire tout cela très vite, car le temps pressait ; obligé de parler bas et de garder un air très calme, car il fallait dissimuler cette scène aux autres, qui étaient là, tout près de nous. Et je sentais que je faisais fausse route, que je n'étais plus moi-même, que la patience m'abandonnait. Je parlais de ce ton qui irrite, mais qui ne persuade pas.

— Oh ! si, je vous jure, j'irai ! dit-il à la fin en tremblant, les dents serrées, à moins de me mettre aux fers aujourd'hui, vous ne m'en empêcherez pas.

Et il se dégageait, me bravant en face pour la première fois de sa vie, s'en allant pour rejoindre les autres.

— Aux fers ?... Eh bien ! oui, Yves, tu iras !...

Et j'appelai un sergent d'armes, lui donnant tout haut l'ordre de l'y conduire.

Oh ! ce regard qu'il me jeta en se rendant aux fers, obligé de suivre le sergent d'armes qui l'emmenait là, devant tout le monde, de descendre dans la cale avec ses beaux habits du dimanche !... Il était dégrisé, assurément ; car il regardait profond et ses yeux étaient clairs. Ce fut moi qui baissai la tête sous cette expression de reproche, d'étonnement douloureux et suprême, de désillusion subite et de dédain.

Et puis je rentrai chez moi... Était-ce fini entre nous deux ? Je le croyais. Cette fois, je l'avais bien perdu. Avec son caractère breton, je savais qu'Yves ne reviendrait pas ; son cœur, une fois fermé, ne se rouvrirait plus. Je venais d'abuser de mon autorité contre lui et il était de ceux qui, devant la force, se cabrent et ne cèdent plus.

...J'avais prié l'officier de garde de me laisser pour ce jour-là continuer le service, n'ayant pas le courage de quitter le bord, — et je me promenais toujours sur ces éternelles planches.

L'arsenal était désert entre ses grands murs. — Personne sur le pont.

— Des chants très lointains, arrivant des basses rues de Brest. — Et, en bas, dans le poste de l'équipage, la voix des matelots de garde criant

à intervalles réguliers les nombres du *loto*, avec toujours ces mêmes plaisanteries de bord, qui sont très vieilles et qui les font rire :

— 22, les deux fourriers à la promenade !

— 33, les jambes du maître-coq !

Et mon pauvre Yves était au-dessous d'eux, à fond de cale, dans l'obscurité, étendu sur les planches par ce grand froid avec la boucle au pied.

Que faire ?... Donner l'ordre de le mettre en liberté et de me l'envoyer ?... Je devinais parfaitement ce qu'elle pourrait être cette entrevue : lui, debout, impassible, farouche, m'ôtant très respectueusement son bonnet, et me bravant par son silence, en détournant les yeux. Et puis, s'il refusait de venir, — et il en était très capable en ce moment, — alors... ce refus d'obéissance... comment le sauver de là ensuite ?... comment le tirer de ce gâchis que j'aurais été commettre entre nos affaires à nous et les choses aveugles de la discipline ?

Maintenant, la nuit tombait, et il y avait près de cinq heures qu'Yves était aux fers. Je songeais au petit Pierre et à Marie¹, aux bonnes gens de Toulven, qui avaient mis leur espoir en moi, et puis à un serment² que j'avais fait à une vieille mère de Plouherzel.

Surtout, je sentais que j'aimais toujours mon pauvre Yves comme un frère... Je rentrai chez moi, et vite je me mis à lui écrire ; ce devait être le seul moyen entre nous deux ; avec nos caractères, les explications ne nous réussiraient jamais. — Je me dépêchais, j'écrivais en très grosses lettres, pour qu'il pût lire encore : la nuit venait vite et, dans l'arsenal, la lumière est chose défendue.

Et puis je dis au sergent d'armes :

— Allez chercher Kermadec, et amenez-le parler à l'*officier de quart*, ici, dans ma chambre.

J'avais écrit :

« Cher frère,

» Je te pardonne et je te demande de me pardonner aussi. Tu sais
» bien que nous sommes frères maintenant et que, malgré tout, c'est
» à la vie à la mort entre nous deux. Veux-tu que tout ce que nous
» avons fait et dit sur *la Sèvre* soit oublié, et veux-tu essayer encore
» une fois une grande résolution d'être sage ? Je te le demande au nom
» de ta mère. Ecris seulement oui au bas de ce papier, veux-tu ? et
» tout sera fini, nous n'en reparlerons plus.

PIERRE. »

¹ La femme et l'enfant d'Yves.

² Le serment de veiller sur Yves comme sur un frère.

Quand Yves se présenta, sans le regarder, ni attendre de réponse, je lui dis simplement :

— Lis ceci que je viens d'écrire pour toi.

Et je m'en allai, le laissant seul. Lui fut vite parti, comme s'il avait eu peur de mon retour, et, dès que je l'entendis s'éloigner, je rentrai pour voir. Au bas de mon papier, — en lettres encore plus grosses que les miennes, car la nuit arrivait toujours, — il avait écrit :

« Oui, frère ! »

et signé :

« YVES. »

L'épousée du naufragé¹.

Une jeune Bretonne, Gaud, a épousé un jeune pêcheur, nommé Yann Gaos, qu'elle aime ardemment. Six jours après son mariage, Yann est obligé de partir pour la pêche en Islande : il ne revient plus. Des mois et des mois se sont passés, et cependant elle l'attend encore.

Septembre venait de finir. Elle ne prenait plus aucune nourriture, elle ne dormait plus.

A présent, elle restait chez elle et se tenait accroupie, les mains entre les genoux, la tête renversée et appuyée au mur derrière. A quoi bon se lever, à quoi bon se coucher ; elle se jetait sur son lit sans retirer sa robe, quand elle était trop épuisée. Autrement elle demeurerait là, toujours assise, transie ; ses dents claquaient de froid, dans cette immobilité ; toujours elle avait cette impression d'un cercle de fer lui serrant les tempes ; elle sentait ses joues qui se tiraient, sa bouche était sèche avec un goût de fièvre, et à certaines heures elle poussait un gémissement rauque du gosier, répété par saccades, longtemps, longtemps, tandis que sa tête se frappait contre le granit du mur.

Ou bien elle l'appelait par son nom, très tendrement, à voix basse, comme s'il eût été là tout près et lui disait des mots d'amour.

Il lui arrivait aussi de penser à d'autres choses qu'à lui, à de toutes petites choses insignifiantes ; de s'amuser, par exemple, à regarder l'ombre de la Vierge de faïence et du bénitier, s'allonger lentement, à mesure que baissait la lumière sur la haute boiserie de son lit. Et puis des rappels d'angoisse revenaient plus horribles, et elle recommençait son cri, en battant le mur de sa tête...

Et toutes les heures du jour passaient, l'une après l'autre, et toutes les heures du soir, et toutes celles de la nuit, et toutes celles du matin.

¹ Extrait de *Pêcheur d'Islande*, le roman qui passe pour le chef-d'œuvre de Loti. Il y a peint la Bretagne et la grande dévoreuse, la mer, qui lui enlève chaque année les meilleurs de ses enfants.

Quand elle comptait depuis combien de temps il aurait dû revenir, une terreur plus grande la prenait ; elle ne voulait plus connaître ni les dates ni les noms des jours.

Pour les naufrages d'Islande, on a des indications ordinairement, ceux qui reviennent ont vu de loin le drame ; ou bien ils ont trouvé un débris, un cadavre, ils ont quelque indice pour tout deviner. Mais non, de la *Léopoldine*, on n'avait rien vu, on ne savait rien. Ceux de la *Marie-Jeanne*, les derniers qui l'avaient aperçue le 2 août, disaient qu'elle avait dû s'en aller pêcher plus loin vers le nord, et après, cela devenait le mystère impénétrable.

Attendre, toujours attendre, sans rien savoir ! Quand viendrait le moment où vraiment elle n'attendrait plus ? Elle ne le savait même pas, et à présent elle avait presque hâte que ce fût bientôt.

Oh ! s'il était mort, au moins qu'on eût pitié de le lui dire !...

Oh ! le voir, tel qu'il était en ce moment même, — lui, ou ce qui restait de lui !... Si seulement la Vierge tant priée, ou quelque autre puissance comme elle, voulait lui faire la grâce, par une sorte de double vue, de le lui montrer, son Yann ! — lui, vivant, manœuvrant pour rentrer, — ou bien son corps roulé par la mer... pour être fixée au moins, pour savoir !...

Quelquefois il lui venait tout à coup le sentiment d'une voile surgissant du fond de l'horizon : la *Léopoldine*, approchant, se hâtant d'arriver ! Alors elle faisait un premier mouvement irréflecti pour se lever, pour courir regarder le large, voir si c'était vrai...

Elle retombait assise. Hélas ! où était-elle en ce moment, cette *Léopoldine* ? où pouvait-elle bien être ?... Là-bas, sans doute, là-bas dans cet effroyable lointain de l'Islande, abandonnée, émietlée, perdue...

Et cela finissait par cette vision obsédante, toujours la même : une épave éventrée et vide, bercée sur une mer silencieuse d'un gris rose ; bercée lentement, lentement, sans bruit, avec une extrême douceur, par ironie, au milieu d'un grand calme d'eaux mortes...

Deux heures du matin. C'était la nuit surtout qu'elle se tenait attentive à tous les pas qui s'approchaient ; à la moindre rumeur, au moindre son inaccoutumé, ses tempes vibraient ; à force d'être tendues aux choses du dehors, elles étaient devenues affreusement douloureuses.

Deux heures du matin. Cette nuit-là comme les autres, les mains jointes et les yeux ouverts dans l'obscurité, elle écoutait le vent faire sur la lande son bruit presque éternel. Des pas d'homme tout à coup, des pas précipités dans le chemin ! A pareille heure, qui pouvait passer ? Elle se dressa, remuée jusqu'au fond de l'âme, son cœur cessant



de battre... On s'arrêtait devant la porte, on montait les petites marches de pierre...

Lui!... Oh! joie du ciel, lui!... On avait frappé, est-ce que ce pouvait être un autre!... Elle était debout, pieds nus, elle, si faible depuis tant de jours, avait sauté lestement comme les chattes, les bras ouverts pour enlacer le bien-aimé. Sans doute la *Léopoldine* était arrivée de nuit, et mouillée en face dans la baie de Pors-Even, — et lui, il accourait; elle arrangeait tout cela dans sa tête avec une vitesse d'éclair. Et maintenant, elle se déchirait les doigts aux clous de la porte, dans sa rage pour retirer ce verrou qui était dur.....

— Ah!... Et puis elle recula lentement, affaissée, la tête retombée sur la poitrine. Son beau rêve de folle était fini. Ce n'était que Fantec, leur voisin. Le temps de bien comprendre que ce n'était que lui, que rien de son Yann n'avait passé dans l'air, elle se sentit replongée comme par degrés dans son même gouffre, jusqu'au fond de son même désespoir affreux. Il s'excusait, le pauvre Fantec : sa femme, comme on savait, était au plus mal, et à présent, c'était leur enfant qui étouffait dans son berceau, pris d'un mauvais mal de gorge; aussi il était venu demander du secours, pendant que lui irait d'une course chercher le médecin à Paimpol... Qu'est-ce que tout cela lui faisait, à elle? Devenue sauvage dans sa douleur, elle n'avait plus rien à donner aux peines des autres. Effondrée sur un banc, elle restait devant lui les yeux fixes, comme une morte, sans lui répondre, ni l'écouter, ni seulement le regarder. Qu'est-ce que cela lui faisait, les choses que racontait cet homme? Lui comprit tout alors, il devina pourquoi on lui avait ouvert cette porte si vite, et il eut pitié pour le mal qu'il venait de lui faire. Il balbutia un pardon :

— C'était vrai, qu'il n'aurait pas dû la déranger... elle!...

— Moi! répondit Gaud vivement, — et pourquoi donc *pas moi*, Fantec?

La vie lui était revenue brusquement, car elle ne voulait pas encore être une désespérée aux yeux des autres, elle ne le voulait absolument pas. Et puis, à son tour, elle avait pitié de lui; elle s'habilla pour le suivre et trouva la force d'aller soigner son petit enfant.

Quand elle revint se jeter sur son lit, à quatre heures, le sommeil la prit un moment parce qu'elle était très fatiguée. Mais cette minute de joie immense avait laissé dans sa tête une empreinte qui, malgré tout, était persistante; elle se réveilla bientôt avec une secousse, se dressant à moitié, au souvenir de quelque chose... Il y avait eu du nouveau concernant son Yann... Au milieu de la confusion des idées qui reve-

naient, vite elle cherchait dans sa tête, elle cherchait ce que c'était...

— Ah ! rien, hélas ! — non, rien que Fantec.

Et une seconde fois, elle retomba tout au fond de son même abîme. Non, en réalité, il n'y avait rien de changé dans son attente morne et sans espérance. Pourtant, l'avoir senti là si près, c'était comme si quelque chose émané de lui était revenu flotter alentour ; c'était ce qu'on appelle, au pays breton, un *pressigne* ; et elle écoutait plus attentivement les pas du dehors, pressentant que quelqu'un allait peut-être arriver qui parlerait de lui.

En effet, quand il fit jour, le père de Yann entra. Il ôta son bonnet, releva ses beaux cheveux blancs, qui étaient en boucles comme ceux de son fils, et s'assit près du lit de Gaud.

Il avait le cœur angoissé, lui aussi ; car son Yann, son beau Yann était son aîné, son préféré, sa gloire. Mais il ne désespérait pas, non vraiment, il ne désespérait pas encore. Il se mit à rassurer Gaud d'une manière très douce : d'abord les derniers rentrés d'Islande parlaient tous de brumes très épaisses qui avaient bien pu retarder le navire ; et puis surtout il lui était venu une idée : une relâche aux îles Feroë, qui sont des îles lointaines situées sur la route et d'où les lettres mettent très longtemps à venir ; cela lui était arrivé à lui-même, il y avait une quarantaine d'années, et sa pauvre défunte mère avait déjà fait dire une messe pour son âme... Un si bon bateau, la *Léopoldine*, presque neuf, et de si forts marins qu'ils étaient tous à bord...

La vieille Moan rôdait autour d'eux en hochant la tête ; la détresse de sa petite-fille lui avait presque rendu de la force et des idées ; elle rangeait le ménage, regardant de temps en temps le petit portrait jauni de son Sylvestre accroché au granit du mur, avec ses ancrs de marine et sa couronne funéraire en perles noires ; non, depuis que le métier de mer lui avait pris son petit-fils, à elle, elle n'y croyait plus, au retour des marins ; elle ne priait plus la Vierge que par crainte, du bout de ses pauvres vieilles lèvres, lui gardant une mauvaise rancune dans le cœur.

Mais Gaud écoutait avidement ces choses consolantes, ses grands yeux cernés regardaient avec une tendresse profonde ce vieillard qui ressemblait au bien-aimé ; rien que de l'avoir là, près d'elle, c'était une protection contre la mort, et elle se sentait plus rassurée, plus rapprochée de son Yann. Ses larmes tombaient, silencieuses et plus douces, et elle redisait en elle-même ses prières ardentes à la Vierge, Etoile-de-la-mer. Une relâche là-bas, dans ces îles, pour des avaries peut-être ; c'était une chose possible en effet. Elle se leva, lissa ses

cheveux, fit une sorte de toilette, comme s'il pouvait revenir. Sans doute tout n'était pas perdu, puisqu'il ne désespérait pas, lui, son père. Et, pendant quelques jours, elle se remit encore à attendre.

C'était bien l'automne, l'arrière-automne, les tombées de nuit lugubres où, de bonne heure, tout se faisait noir dans la vieille chaumière, et noir aussi alentour, dans le vieux pays breton.

Les jours eux-mêmes semblaient n'être plus que des crépuscules ; des nuages immenses, qui passaient lentement, venaient faire tout à coup des obscurités en plein midi. Le vent bruissait constamment, c'était comme un son lointain de grandes orgues d'église, jouant des airs méchants ou désespérés ; d'autres fois cela se rapprochait tout près contre la porte, se mettant à rugir comme les bêtes.

Elle était devenue pâle, pâle, et se tenait toujours plus affaissée, comme si la vieillesse l'eût déjà frôlée de son aile chauve. Très souvent elle touchait les effets de son Yann, ses beaux habits de noces, les dépliant, les repliant comme une maniaque, — surtout un de ses maillots en laine bleue qui avait gardé la forme de son corps ; quand on le jetait doucement sur la table, il dessinait de lui-même, comme par habitude, les reliefs de ses épaules et de sa poitrine ; aussi à la fin elle l'avait posé tout seul dans une étagère de leur armoire, ne voulant plus le remuer pour qu'il gardât plus longtemps cette empreinte.

Chaque soir, des brumes froides montaient de la terre ; alors elle regardait par sa fenêtre la lande triste, où des petits panaches de fumée blanche commençaient à sortir çà et là des chaumières des autres : là partout les hommes étaient revenus, oiseaux voyageurs ramenés par le froid. Et, devant beaucoup de ces feux, les veillées devaient être douces ; car le renouveau d'amour était commencé avec l'hiver dans tout ce pays des Islandais... Cramponnée à l'idée de ces îles où il avait pu relâcher, ayant repris une sorte d'espoir, elle s'était remise à l'attendre..... Il ne revint jamais. Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer. Avec la mer qui autrefois avait été aussi sa nourrice ; c'était elle qui l'avait bercé, qui l'avait fait adolescent large et fort, — et ensuite elle l'avait repris, dans sa virilité superbe, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour cacher la fête ; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. — Lui, se souvenant de Gaud, sa femme de chair, s'était dé-

fendu, dans une lutte de géant, contre cette épousée de tombeau. Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme un tatreau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau ; les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais.

Et à ses noces, ils y étaient tous, ceux qu'il avait conviés jadis. Tous, excepté son ami Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans des jardins enchantés, — très loin, de l'autre côté de la Terre...

Premier aspect du Japon ¹.

Au petit jour naissant, nous aperçûmes le Japon. Juste à l'heure prévue, il apparut, encore lointain, en un point précis de cette mer qui, pendant tant de jours, avait été l'étendue vide.

Ce ne fut d'abord qu'une série de petits sommets roses (l'archipel avancé des Fukai, au soleil levant). Mais derrière, tout le long de l'horizon, on vit bientôt comme une lourdeur en l'air, comme un voile pesant sur les eaux : c'était cela, le vrai Japon, et peu à peu, dans cette sorte de grande nuée confuse, se découpèrent des silhouettes tout à fait opaques qui étaient les montagnes de Nagasaki.

Nous avions vent debout, une brise fraîche qui augmentait toujours, comme si ce pays eût soufflé de toutes ses forces contre nous pour nous éloigner de lui. — La mer, les cordages, le navire, étaient agités et bruissants. Vers trois heures du soir, toutes ces choses lointaines s'étaient rapprochées, rapprochées jusqu'à nous surplomber de leurs masses rocheuses ou de leurs fouillis de verdure. Et nous entrions maintenant dans une espèce de couloir ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie symétrique — comme les « portants » d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. — On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même.

Au bout de cette baie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki qu'on ne voyait pas encore. Tout était admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme ; l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums et de fleurs. Et dans cette vallée, il se faisait une étonnante musique de cigales ; elles se répon-

¹ Ce morceau et le suivant sont des spécimens intéressants de description exotique. Loti a bien saisi la nature et la vie japonaises, dans ce qu'elles ont d'étrange, de mièvre et d'artificiel ; mais il n'a guère vu le Japon qu'en touriste superficiel ; l'âme véritable du peuple lui a échappé.

daient d'une rive à l'autre ; toutes ces montagnes résonnaient de leurs bruissements innombrables ; tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal. Nous frôlions au passage des peuplades de grandes jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles ; sur l'eau à peine froissée, on ne les entendait pas marcher ; leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores ; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon, quel Eden inattendu !...

Dehors, en pleine mer, il devait faire encore grand jour ; mais ici, dans l'encaissement de cette vallée, on avait déjà une impression de soir ; au-dessous des sommets très éclairés, les bases, toutes les parties plus touffues avoisinant les eaux, étaient dans une pénombre de crépuscule. Ces jonques qui passaient, si blanches sur le fond sombre des feuillages, étaient manœuvrées sans bruit, merveilleusement, par de petits hommes jaunes, tout nus avec de longs cheveux peignés en bandeaux de femme. — A mesure qu'on s'enfonçait dans le couloir vert, les senteurs devenaient plus pénétrantes et le tintement monotone des cigales s'enflait comme un crescendo d'orchestre. En haut, dans la découpe lumineuse du ciel entre les montagnes, planaient des espèces de gerfauts qui faisaient : « Han ! Han ! Han ! » avec un son profond de voix humaine ; leurs cris détonnaient là tristement, prolongés par l'écho. Toute cette nature exubérante et fraîche portait en elle-même une étrangeté japonaise : cela résidait dans je ne sais quoi de bizarre qu'avaient les cimes des montagnes et, si l'on peut dire, dans l'in vraisemblance de certaines choses très jolies. Des arbres s'arrangeaient en bouquets, avec la même grâce précieuse que sur les plateaux de laque. De grands rochers surgissaient tout debout, dans des poses exagérées, à côté de mamelons aux formes douces, couverts de pelouses tendres : des éléments disparates de paysage se trouvaient rapprochés, comme dans les sites artificiels.

...Et en regardant bien, on apercevait çà et là, le plus souvent bâtie en porte-à-faux au-dessus d'un abîme, quelque vieille petite pagode mystérieuse, à demi cachée dans le fouillis des arbres suspendus : cela surtout jetait dès l'abord, aux nouveaux arrivants comme nous, la note lointaine et donnait le sentiment que, dans cette contrée, les Esprits, les Dieux des bois, les symboles antiques chargés de veiller sur les campagnes, étaient inconnus et incompréhensibles...

Une mousmé¹.

J'ai rencontré aujourd'hui, dans un vieux quartier mort, une mousmé tout à fait exquise, délicieusement costumée, fraîche sur le fond sombre des ruines.

C'était tout au bout de Nagasaki, dans la partie très ancienne de la ville. Il y a dans cette région des arbres centenaires, des vieux temples de Bouddha, ou d'Amiddah, ou de Benten, ou de Kwanon, à hautes toitures pompeuses ; des monstres de granit assis dans des cours pleines de silence où l'herbe pousse entre les dalles. Ce quartier désert est traversé par un torrent étroit au lit profond, sur lequel sont jetés des petits ponts courbes aux balustres de granit rongés par le lichen. Toutes les choses qui sont là s'arrangent et grimacent bizarrement comme dans les plus antiques peintures nipponnes.

Je passais à l'heure brûlante de midi et je ne voyais personne, — si ce n'est dans les bonzeries, par des fenêtres ouvertes, quelques rares prêtres, gardiens de sanctuaires ou de tombeaux, faisant la sieste sous leurs tendelets en gaze bleu-nuit.

Tout à coup, cette petite mousmé m'apparut, un peu au-dessus de moi, au sommet de la courbure, sur un de ces ponts tapissés de mous-ses grises ; en pleine lumière, en plein soleil, se détachant à la manière des fées éblouissantes sur un fond de vieux temples noirs et d'ombres. Elle retenait sa robe d'une main et la faisait plaquer au bas de ses jambes, pour se donner l'air plus svelte. Autour de sa petite tête étrange, son ombrelle ronde à mille plissures, éclairée par transparence, faisait une grande auréole bleue et rouge bordée de noir ; et un laurier rose chargé de fleurs, poussé entre les pierres de ce pont, s'étalait à côté d'elle, baigné lui aussi de soleil. Derrière cette jeune fille et ce laurier fleuri, tout était repoussoir obscur.

Sur la jolie ombrelle rouge et bleue, de grandes lettres blanches formaient cette inscription, qui est en usage pour les mousmés et qu'on m'a appris à connaître : *Nuages, arrêtez-vous pour la regarder passer.* Et il en valait la peine, en effet, de s'arrêter pour cette précieuse petite personne, d'une japonerie si idéale.

¹ Ce mot veut dire en japonais : une jeune-fille.

Viande de boucherie¹.

Au milieu de l'océan Indien, un soir triste où le vent commençait à gémir. — Deux pauvres bœufs nous restaient, de douze que nous avions pris à Singapour pour les manger en route. On les avait ménagés, ces derniers, parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise. Deux pauvres bœufs étiolés, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis. Depuis bien des jours ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là-bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lame venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide ; l'œil morne, ils rumaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longtemps avant d'être tuées ; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur...

Le soir dont je parle était triste particulièrement. En mer, il y a beaucoup de ces soirs-là, quand de vilaines nuées livides traînent sur l'horizon où la lumière baisse, quand le vent enflé sa voix et que la nuit s'annonce peu sûre. Alors, à se sentir isolé au milieu des eaux infinies, on est pris d'une vague angoisse que les crépuscules ne donneraient jamais sur terre, même dans les lieux les plus funèbres. — Et ces deux pauvres bœufs, créatures de prairies et d'herbages, plus dépayées que les hommes dans ces déserts mouvants et n'ayant pas comme nous l'espérance, devaient très bien, malgré leur intelligence rudimentaire, subir à leur façon l'angoisse de ces aspects-là, y voir confusément l'image de leur prochaine mort.....

Et voici que le personnage chargé du service des vivres (celui que nous appelons à bord : le maître-commis) monta vers moi sur la passerelle, pour me dire dans les termes consacrés : « Capitaine, on va tuer un bœuf. » Le diable l'emporte, ce maître-commis ! Je le reçus très mal, bien qu'il n'y eût assurément pas de sa faute ; mais en vérité, je n'avais pas de chance depuis le commencement de cette traversée-là : toujours pendant mon quart, l'abatage des bœufs !... Or, cela se passe précisément au-dessous de la passerelle où nous nous promenons, et

¹ Extrait du *Livre de la pitié et de la mort*, œuvre poignante et douloureuse, mais peut-être celle où Loti a mis le plus de sentiment. Le morceau qui suit nous montre quelle richesse de sensibilité il y a dans cette âme de poète. Rarement la pitié a été exprimée littérairement d'une manière plus touchante.

on a beau détourner les yeux, penser à autre chose, regarder le large, on ne peut se dispenser d'entendre le coup de masse, frappé entre les cornes, au milieu du pauvre front attaché très bas à une boucle par terre ; puis le bruit de la bête qui s'effondre sur le pont avec un cliquetis d'os. Et sitôt après, elle est soufflée, pelée, dépecée ; une atroce odeur fade se dégage de son ventre ouvert et, alentour, les planches du navire, d'habitude si propres, sont souillées de sang, de choses immondes...

Donc c'était le moment de tuer le bœuf. Un cercle de matelots se forma autour de la boucle où l'on devait l'attacher pour l'exécution, — et, des deux qui restaient, on alla chercher le plus infirme, un qui était déjà presque mourant et qui se laissa emmener sans résistance.

Alors, l'autre tourna lentement la tête, pour le suivre de son œil mélancolique, et, voyant qu'on le conduisait vers ce même coin de malheur où tous les précédents étaient tombés, *il comprit* ; une lueur se fit dans son pauvre front déprimé de bête ruminante et il poussa un beuglement de détresse... Oh ! le cri de ce bœuf, c'est un des sons les plus lugubres qui m'aient jamais fait frémir, en même temps que c'est une des choses les plus mystérieuses que j'aie jamais entendues... Il y avait là-dedans du lourd reproche contre nous tous, les hommes, et puis aussi une sorte de navrante résignation ; je ne sais quoi de contenu, d'étouffé, comme s'il avait profondément senti combien son gémissement était inutile et son appel écouté de personne. Avec la conscience d'un universel abandon, il avait l'air de dire : « Ah ! oui... voici l'heure inévitable arrivée, pour celui qui était mon dernier frère, qui était venu avec moi de là-bas, de la patrie où l'on courait dans les herbages. Et mon tour sera bientôt, et pas un être au monde n'aura pitié, pas plus de moi que de lui... »

Oh ! si, j'avais pitié ! J'avais même une pitié folle en ce moment, et un élan me venait presque d'aller prendre sa grosse tête malade et repoussante pour l'appuyer sur ma poitrine, puisque c'est là une des manières physiques qui nous sont le plus naturelles pour bercer d'une illusion de protection ceux qui souffrent ou qui vont mourir.

Mais, en effet, il n'avait plus aucun secours à attendre de personne, car même moi qui avais si bien senti la détresse suprême de son cri, je restais raide et impassible à ma place en détournant les yeux... A cause du désespoir d'une bête, n'est-ce pas, on ne va pas changer la direction d'un navire et empêcher trois cents hommes de manger leur ration de viande fraîche ! On passerait pour un fou, si seulement on y arrêtait une minute sa pensée.

Cependant un petit gabier, — qui peut-être, lui aussi, était seul au monde et n'avait jamais trouvé de pitié, — avait entendu son appel, entendu au fond de l'âme comme moi. Il s'approcha de lui, et, tout doucement, se mit à lui frotter le museau.

Il aurait pu, s'il y avait songé, lui prédire :

« Ils mourront aussi tous, va, ceux qui vont te manger demain ; tous, même les plus forts et les plus jeunes ; et peut-être qu'alors l'heure terrible sera encore plus cruelle pour eux que pour lui, avec des souffrances plus longues ; peut-être qu'alors ils préféreraient le coup de masse en plein front. »

La bête lui rendit bien sa caresse en le regardant avec de bons yeux et en lui léchant la main. Mais c'était fini, l'éclair d'intelligence qui avait passé sous son crâne bas et fermé venait de s'éteindre. Au milieu de l'immensité sinistre où le navire l'emportait toujours plus vite, dans les embruns froids, dans le crépuscule annonçant une nuit mauvaise, — et à côté du corps de son compagnon qui n'était plus qu'un amas informe de viande pendue à un croc, — il s'était remis à ruminer tranquillement, le pauvre bœuf ; sa courte intelligence n'allait pas plus loin ; il ne pensait plus à rien ; il ne se souvenait plus ¹.

BOURGET (PAUL)

Né à Amiens en 1852.

Il a débuté dans la littérature par des études de critique d'une qualité rare, puis il a abordé le roman. Dans ce genre, il a déployé la même puissance d'analyse, la même faculté remarquable de pénétration. C'est le rénovateur du roman psychologique, le chef incontesté de l'école à demi idéaliste qui a succédé à celle de Zola. Nul ne sait mieux que lui décomposer une âme, disséquer les sentiments, noter en de subtiles analyses les mille nuances de la vie mentale évoluant sous l'empire de la passion. Ses premières œuvres, peintures trop fidèles, partant répugnantes, des vices du *high life*, avaient une tendance nettement pessimiste. Tout entier à ses études d'anatomo-pathologie morale, l'auteur semblait se complaire dans un déterminisme plus ou moins licencieux.

¹ Principales œuvres à lire de Loti : *Mon frère Yves* (1883) ; *Pêcheur d'Islande* (1886) ; *Le Roman d'un enfant* (1890) ; *Le Livre de la pitié et de la mort* (1892) ; *Le Désert et Jérusalem*, impressions de voyages (1895). *Ramuntcho* (1897). — Principaux auteurs ayant écrit sur Loti : Maurice Spronck, *Les artistes littéraires* ; Mézières, *Discours à l'Académie française* (7 avril 1892) ; Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui*.

Il s'est dégagé heureusement de cette servitude volontaire et, dans ses dernières œuvres, le constant souci de l'idéal et de la vérité morale apparaît de plus en plus fortifié. On lui a reproché avec raison d'avoir trop écrit pour « les gens qui font blanchir leur linge à Londres ; » il donna, en effet, parfois, dans le snobisme littéraire, cette forme contemporaine de la préciosité. N'empêche que cet esprit, qui possède à un rare degré la faculté philosophique, est le romancier le plus profond de la période actuelle. Il lui sera d'ailleurs beaucoup pardonné parce qu'il a tiré la littérature d'imagination du hideux marais naturaliste où elle menaçait de s'enlizer.

Les causes du naturalisme ¹.

Qu'on se figure maintenant les circonstances parmi lesquelles a grandi Taine, et quelle sorte de matière à mettre en œuvre la société a fournie aux tentatives de cette imagination philosophique dont il était doué. Il a eu ses vingt ans en plein Paris de la fin du règne de Louis-Philippe, et les souvenirs de ses amis d'Ecole normale, — ceux, par exemple, si évidemment sincères, que M. Sarcey donnait récemment dans la *Revue politique*, — nous le montrent intéressé par toutes les discussions de ses camarades d'alors, et remuant en leur compagnie toutes les idées importantes de l'époque. Etranges années que celles-là, qui se sont écoulées aux environs de 1850, années douloureuses et qui ont consommé la banqueroute des magnifiques espérances de la première moitié du siècle ! En littérature, le romantisme paraît vaincu. A-t-il tenu ses grandes promesses de rénovation esthétique ? Comment ne pas en douter, lorsqu'on voit tous les poètes abdiquer leur art l'un après l'autre ? Le seul Victor Hugo maintient son pennon ², et il vient d'essuyer la défaite des *Burgraves*. Mais Lamartine s'occupe uniquement de politique ; mais Alfred de Musset achève de noyer son génie dans l'ivresse ; mais Théophile Gautier s'appelle lui-même un

Vieux rimeur abruti par l'abus de la prose,

et tourne la roue de son feuilleton avec une mélancolie d'esclave : « Qu'est-ce qu'on va encore nous faire faire ?... » disait-il plus tard à Théodore de Banville, avouant ainsi la secrète douleur de toute son existence de journaliste malgré lui ; mais Alfred de Vigny s'est retiré

¹ Extrait des *Essais de psychologie contemporaine* (1883), la première œuvre importante de P. Bourget. Il a voulu, en étudiant les grands écrivains français de ce temps, indiquer la part de chacun d'eux dans la formation de l'âme contemporaine. Le morceau cité explique très bien le profond changement qui s'est produit en France à partir de 1850.

² Enseigne, drapeau.

dans sa tour d'ivoire ; mais Sainte-Beuve a enterré sous l'amoncellement de ses études critiques ce poète mort jeune que la plupart des hommes, prétendait-il, portent en eux ; mais Auguste Barbier a perdu le souffle lyrique de ses *Iambes*. C'en est fini des belles luttes autour des chefs-d'œuvre nouveau-nés, les *Méditations* ou les *Orientales*, et c'en est fini aussi de l'exaltation spiritualiste qui avait accompagné, en l'avivant, la ferveur poétique des jours de flamme. Le maître de la *Nuit de Décembre*, Théodore Jouffroy, est mort. Les insuffisances de l'éclectisme prôné par Victor Cousin et imposé comme une doctrine officielle éclatent à tous les yeux, en même temps que la révolution de 1848 découvre les insuffisances des vingt systèmes de sociologie indépendante qui avaient foisonné sous le régime de Juillet. Ce sont là les signes extérieurs d'une désagrégation plus profonde. Sous l'influence des luttes formidables de la tragédie révolutionnaire et sous le prestige de l'étonnante épopée impériale, une génération avait grandi, toute pénétrée du concept héroïque de la vie, c'est-à-dire que les jeunes gens qui la composaient, tout naturellement s'étaient nourris de rêves démesurés et grandioses. Et comment n'auraient-ils pas cru à la toute-puissance, à la magie même de la Volonté de l'homme, eux qui avaient vu un monde nouveau sortir, jeune, resplendissant et sublime, du sépulcre des siècles défunts, une Europe s'écrouler, une autre s'élever, et un simple lieutenant d'artillerie réaliser les plus extravagantes chimères de l'ambition la plus effrénée par la seule vigueur de son génie et l'énergie de ses rudes soldats ? Puis, ce monde nouveau s'était trouvé tout de suite aussi vieux que l'autre. L'Europe nouvelle ne valait pas mieux que l'ancienne. Le conquérant était mort là-bas, puis ses compagnons, un par un ; et une lèpre de médiocrité commençait de s'étendre sur les mœurs et la politique. Voici que les deux brillants départs, de la Restauration d'abord, puis de 1830, aboutissaient à l'abaissement des caractères, à la matérialité grossière des jouissances. Le siècle avait manqué son œuvre !

Pas tout entière pourtant ; car, au milieu de ces décombres universels, un arbre pousse, dont la végétation luxuriante redouble de vitalité dans ce paysage de mort. Cet arbre aux frondaisons touffues et sans cesse multipliées, c'est *la Science*. Seule elle n'a pas menti à ses dévots. Que dis-je ? Elle dépasse les espérances les plus hardies. Celui qui jette ses regards sur le développement scientifique de cette première moitié du siècle, après avoir contemplé la misère des autres entreprises, peut-il retenir un élan d'admiration ? Les travaux de Fresnel sur la lumière, ceux d'Ampère et d'Arago sur le magnétisme et l'élec-

tricité, ceux de Magendie et de Flourens¹ sur le système nerveux, je cite au hasard, et combien d'autres encore ! ont renouvelé tout à la fois notre vue théorique de l'univers et nos moyens d'action sur les forces naturelles. Des applications pratiques d'une incalculable portée sont là pour témoigner que la besogne accomplie dans les laboratoires est une œuvre de réalité. Pour la première fois l'Isis entr'ouvre son voile. L'homme prend à la fois connaissance et possession de ce *cosmos* dont la splendeur l'épouvantait et dont le mystère l'écrasait. Et quel est l'outil de ce progrès quasi merveilleux ? L'application de la méthode y a suffi. Quelle méthode ? Celle que Bacon a réduite en maximes et que les chercheurs pratiquent uniquement : l'Expérience. De cette constatation à l'enthousiasme, à l'idolâtrie envers cette méthode unique, il n'y a qu'un pas, et les jeunes hommes que cette prodigieuse fécondité de la science enivre d'espoir, comme les hommes faits qu'elle console après de si durs mécomptes, l'ont bientôt franchi. Une sorte de logique invincible et inconsciente s'agite en eux, qui contraint les plus rebelles à pousser jusqu'au bout de leurs idées. Si derrière la science, il y a la méthode, derrière la méthode il y a quelque chose encore. Ce quelque chose, qui constitue l'essence même de la recherche expérimentale, c'est le Fait. Etablir une expérience, c'est déterminer un ou plusieurs faits, rien de plus. La science a été sur la voie de sa prospérité du jour où les savants ont eu le culte, la passion exclusive du fait et rien que du fait. Nos gens auront donc, eux aussi, la religion du fait puisqu'ils ont la religion de la méthode. Vous souvenez-vous du roman de Dickens² où le positivisme anglais s'incarne dans un personnage de condition et de culture moyennes qui n'a jamais, peut-être, entendu parler de l'induction, mais chez qui la manie de la notion exacte et sèche est entrée par chaque pore : « A présent, s'écrie-t-il, ce qu'il me faut, ce sont des faits ; n'enseignez à ces filles et à ces garçons que des faits. On n'a besoin que des faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux. Déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pourrez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits... » C'est la traduction, ce discours, de la parole intérieure que se prononcent neuf Anglais sur dix, de celle que se prononcèrent beaucoup de Français vers 1850.

C'est alors, en effet, que le héros du roman et du théâtre cesse d'être le mélancolique, ou poitrinaire ou révolté, toujours en désaccord avec

¹ Tous les noms cités ici sont ceux de grands savants français.

² Célèbre écrivain réaliste anglais (1812-1870).

les circonstances, pour devenir le brutal et rude manieur de réalités qu'Alexandre Dumas fils a si hardiment posé sur la scène. L'expression d'« homme fort » est à la mode. Elle signifie une exploitation intelligente et peu scrupuleuse du fait bien compris. Et d'une extrémité à l'autre de la société, cette exploitation s'installe. Tout en haut, c'est au nom du fait accompli que le régime impérial se fonde et prospère ; tout en bas, c'est vers le succès, la jouissance immédiate, la fortune et le luxe, que tendent les efforts des travailleurs. D'Idéal politique, il n'est plus question. La faillite des rêves socialistes ou libéraux paraît définitive. L'Idéalisme est vaincu également dans la littérature. Au lyrisme fougueux succède l'observation implacable, et la prose précise de Voltaire recommence d'être en vogue. C'est l'époque où les vastes travaux de confort national s'accomplissent avec une ampleur extraordinaire, où le suffrage universel devient le procédé unique du gouvernement, parce qu'il a la valeur indiscutable du chiffre. L'instruction publique s'organise en vue d'assurer à l'enseignement des sciences un triomphe sur l'enseignement des lettres. Des programmes de l'ancienne classe de philosophie, qui était une école de spéculation, qu'a-t-on retenu ? La logique, c'est-à-dire la portion sèche et technique, mais stricte aussi, mais positive. Toutes ces tentatives se fondent en une sorte de courant mélangé qui bouillonne et n'a pas une rive très nette. A trente années de distance, la direction est reconnaissable. C'est après coup que l'unité d'un temps se dessine. De menus détails de mœurs la révèlent, mieux encore les noms des personnages originaux qui furent les chefs de file des grandes besognes. Cette entrée du second empire dans l'histoire a eu pour grand homme politique le duc de Morny, — pour grand auteur dramatique Alexandre Dumas fils, pour grands romanciers Gustave Flaubert et les frères de Goncourt. Taine aura été son grand philosophe. Je n'entends point par là qu'il n'y ait pas eu d'autres politiciens, d'autres artistes en œuvres d'imagination, d'autres penseurs, et qu'ils n'aient valu ceux dont je viens d'écrire les noms, si même ils ne les ont surpassés. N'importe ! Ceux-là ont au front cette marque spéciale d'avoir été, chacun dans un genre, les représentants d'une même poussée d'idées. Taine en a donné, ce me semble, la plus abstraite et par suite la plus profonde formule.

Conseils à un jeune homme.

Il y a deux types de jeunes gens que je vois devant moi à l'heure présente, et qui sont devant toi aussi comme deux formes de tentations,

également redoutables et funestes. — L'un est cynique et volontiers jovial. Il a, dès vingt ans, fait le décompte de la vie, et sa religion tient dans un seul mot : jouir, — qui se traduit par cet autre : réussir. Qu'il fasse de la politique ou des affaires, de la littérature ou de l'art, du sport ou de l'industrie, qu'il soit officier, diplomate ou avocat, il n'a que lui-même pour dieu, pour principe et pour fin. Il a emprunté à la philosophie naturelle de ce temps la grande loi de la concurrence vitale, et il l'applique à l'œuvre de sa fortune avec une ardeur de positivisme qui fait de lui un barbare civilisé, la plus dangereuse des espèces. Alphonse Daudet, qui a su merveilleusement le voir et le définir, ce jeune homme moderne, l'a baptisé le *struggle-for-lifer*, — et lui-même, ce personnage s'appelle volontiers « fin de siècle ¹ ». Il n'estime que le succès, — et dans le succès que l'argent. Il est convaincu, en lisant ce que j'écris ici, — car il me lit comme il lit toutes choses, ne fût-ce que pour être « dans le train ² », — que je me moque du public en traçant ce portrait, et que moi-même je lui ressemble. Car il est si profondément nihiliste à sa manière, que l'Idéal lui paraît une comédie chez tout autre, comme il en serait, comme il en est une chez lui — quand il juge à propos, par exemple, de mentir au peuple pour avoir ses votes. — Ce jeune homme-là, c'est un monstre, n'est-ce pas ? Car c'est être un monstre que d'avoir vingt-cinq ans et, pour âme, une machine à calcul au service d'une machine à plaisir ! Je le redoute moins cependant pour toi que cet autre qui a, lui, toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit, et qui est un épicurien intellectuel et raffiné, comme le premier était un épicurien brutal et scientifique. Ce nihiliste délicat, comme il est effrayant à rencontrer et comme il abonde ! A vingt-cinq ans, il a fait le tour de toutes les idées. Son esprit critique, précocement éveillé, a compris les résultats derniers des plus subtiles philosophies de cet âge. Ne lui parle pas d'impiété, de matérialisme. Il sait que le mot *matière* n'a pas de sens précis, et il est d'autre part trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu être légitimes à leur heure. Seulement, il n'a jamais cru, il ne croira jamais à aucune, pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu amusé de son esprit qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur,

¹ Cette expression, passée dans l'argot mondain, a pris le sens de « homme sans scrupules et sans foi » ; elle est née de la croyance ridicule que les fins de siècles sont nécessairement des époques de décadence morale.

² Dans l'argot parisien, cela veut dire : être au courant de toutes les nouveautés bonnes ou mauvaises qu'un homme du monde doit connaître.

les vices et les vertus lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience. Pour lui, rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est moral, rien n'est immoral. C'est un égoïste subtil et raffiné dont toute l'ambition, comme l'a dit un remarquable analyste, Maurice Barrès, dans son beau roman de *l'Homme libre*, — ce chef d'œuvre d'ironie auquel il manque seulement une conclusion, — consiste, à « adorer son moi », à le parer de sensations nouvelles. La vie religieuse de l'humanité ne lui est qu'un prétexte à ces sensations-là, comme la vie intellectuelle, comme la vie sentimentale. Sa corruption est autrement profonde que celle du jouisseur barbare ; elle est autrement compliquée, et le beau nom de dilettantisme dont il la pare en dissimule la férocité froide, la sécheresse affreuse. Ah ! nous le connaissons trop bien, ce jeune homme-là ; nous avons tous failli l'être, nous que les paradoxes de maîtres trop éloquents ont charmé ; nous l'avons tous été un jour, une heure. Et si j'ai écrit ce livre, c'est pour te montrer, à toi qui ne l'es pas encore, enfant de vingt ans chez qui l'âme est en train de se faire, ce que cet égoïsme-là peut cacher de scélératesse au fond de lui !

Ne sois ni l'un ni l'autre de ces deux jeunes hommes, toi, mon jeune frère ! Ne sois ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gâté qui abuse du monde intellectuel et sentimental. Que ni l'orgueil de la vie ni celui de l'intelligence ne fassent de toi un cynique et un jongleur d'idées ! Dans ces temps de conscience troublée et de doctrines contradictoires, attache-toi comme à la branche de salut, à la phrase du Christ : « Il faut juger l'arbre par ses fruits. » Il y a une vérité dont tu ne peux pas douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vis à chaque minute, c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent cette âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'Amour et la Volonté. — La science d'aujourd'hui, la sincère, la modeste, reconnaît qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de l'Inconnaissable. Le vieux Littré, qui fut un saint, a magnifiquement parlé de cet océan de mystère qui bat notre rivage, que nous voyons devant nous, réel, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. A ceux qui te diront que derrière cet océan il y a le vide,

l'abîme du noir et de la mort, aie le courage de répondre : « Vous ne le savez pas... » Et puisque tu sais, puisque tu éprouves qu'une âme est en toi, travaille à ce que cette âme ne meure pas en toi avant toi-même. — Je te le jure, mon enfant, la France a besoin que tu penses cela, et puisse ce livre t'aider à le penser.

Les conséquences d'une doctrine ¹.

Un jeune étudiant, Robert Greslou, est accusé d'avoir empoisonné une jeune fille, qui s'est tuée de désespoir. L'accusation est fautive ; c'est lui cependant qui l'a poussée indirectement au suicide, en la trompant odieusement. Dans sa prison, il écrit un récit du crime moral dont il s'est rendu coupable et l'envoie au philosophe matérialiste Adrien Sixte, par les doctrines duquel il a été corrompu. Celui-ci est navré après avoir lu ce récit terrible d'un jeune homme qui se proclame son disciple.

Adrien Sixte traversait une crise morale, pour lui terrible. Ne se sachant pas regardé, il en laissait voir toute l'intensité dans ses moindres gestes aussi bien que dans les traits de son visage. Depuis la mort de sa mère, il n'avait pas connu d'heures aussi dures, et du moins la souffrance infligée alors par l'irréparable séparation était demeurée toute sentimentale ; au lieu que la lecture du mémoire de Robert Greslou avait du coup atteint le philosophe dans le centre même de son être, au plus profond de cette vie intellectuelle, sa seule raison d'exister. Au moment où il donnait à Mariette l'ordre de préparer sa valise pour son départ, il était aussi pénétré d'épouvante que dans la nuit où il feuilletait ce cahier de confidences. Elle avait commencé, cette épouvante conternée, dès les premières pages de ce récit où une criminelle aberration d'âme était étudiée, comme étalée avec un tel mélange d'orgueil et de honte, de cynisme et de candeur, d'infamie et de supériorité. A rencontrer la phrase où Robert Greslou se déclarait lié à lui par un lien aussi étroit qu'imbrisable, le grand psychologue avait tressailli, et il avait tressailli de même à chaque rappel nouveau de son nom dans cette singulière analyse, à chaque citation d'un de ses ouvrages qui lui prouvait le droit de cet abominable séducteur à se

¹ Les philosophes matérialistes sont la plupart du temps d'une honnêteté irréprochable dans leur vie privée ; par une contradiction très fréquente, ils pratiquent une morale pure et idéaliste, en désaccord complet avec leur philosophie desséchante. Malheureusement celle-ci est lue par des disciples qui en tirent toutes les conséquences et les appliquent à la conduite de la vie. Le mal indirect qu'ils font est donc énorme. C'est ce que Paul Bourget a voulu prouver dans l'ouvrage d'où ce morceau est extrait. Ceci a été écrit en 1889, date qui marque l'avènement du sentiment moral dans l'œuvre de Bourget.

dire son élève. Une fascination faite d'horreur et de curiosité l'avait contraint d'aller d'un trait jusqu'au bout de ce fragment de biographie dans lequel ses idées, ses chères idées, sa science, sa chère science, apparaissaient unies à des actes si honteux. Ah ! si elles y avaient été seulement unies ! Mais non, ces idées, cette science, l'accusé de Riom les revendiquait comme l'excuse, comme la cause de la plus monstrueuse, de la plus complaisante dépravation ! A mesure que Sixte avançait dans le manuscrit, il lui semblait qu'un peu de sa personne intime se souillait, se corrompait, se gangrenait, tant il retrouvait de lui-même dans ce jeune homme, mais un « lui-même » cousu, par quel mystère ? aux sentiments qu'il détestait le plus au monde. Car dans ce philosophe illustre les saintes virginités de la conscience demeuraient intactes, et, derrière le hardi nihiliste d'esprit, un noble cœur d'homme naïf se dissimulait toujours. C'était là, dans cette conscience intacte, dans cette honnêteté irréprochable, que le maître du précepteur félon se sentait soudain déchiré. Cette sinistre histoire d'une séduction si basement poussée, d'une trahison si noire, d'un suicide si mélancolique, le mettait face à face avec la plus affreuse vision : celle de sa pensée agissante et corruptrice, lui qui avait vécu dans le renoncement volontaire et avec un idéal quotidien de pureté. Toute l'aventure de Robert Greslou lui montrait dans ses livres les complices d'un hideux orgueil et d'une abjecte sensualité, lui qui n'avait jamais travaillé que pour servir la psychologie, en modeste ouvrier d'un travail qu'il croyait bienfaisant, et dans l'ascétisme le plus sévère, afin que jamais les ennemis de ses doctrines ne pussent arguer de son exemple contre ses principes. Cette impression fut d'autant plus violente qu'elle fut plus subite. Un médecin de grand cœur éprouverait une angoisse d'un ordre analogue si, ayant établi la théorie d'un remède, il apprenait qu'un de ses internes en a essayé l'application et que toute une salle d'hôpital est à l'agonie. Avoir fait le mal le sachant et le voulant, c'est très amer pour un homme qui vaut mieux que ses actes. Mais avoir dévoué trente années à une œuvre, avoir cru cette œuvre utile, l'avoir poursuivie sincèrement, simplement, avoir repoussé comme injurieuses les accusations d'immoralité lancées par des adversaires passionnés, s'être tendu à ne jamais douter de son esprit et, tout d'un coup, à la lumière d'une révélation foudroyante, tenir une preuve indiscutable, une preuve réelle comme la vie elle-même, que cette œuvre a empoisonné une âme, qu'elle portait en elle un principe de mort, qu'elle répand à l'heure présente ce principe dans tous les coins du monde, — ah ! la cruelle secousse à recevoir, et la cruelle blessure,

quand la secousse ne devrait durer qu'une heure et la blessure se fermer aussitôt !

Tous les penseurs révolutionnaires ont connu de ces heures d'angoisse. Mais la plupart les traversent vite. Voici pourquoi. Il est rare qu'un homme soit lancé dans la bataille des idées sans bien vite devenir le comédien de ses premières sincérités. On soutient son rôle. On a des partisans, et surtout on arrive bientôt, par le frottement avec la vie, à cette conception de l'à peu près qui vous fait admettre comme inévitable un certain déchet de votre Idéal. On se dit que l'on fait du mal ici, du bien ailleurs, et quelquefois qu'au demeurant le monde et les gens iront toujours de même. Chez Adrien Sixte, la sincérité était trop entière pour qu'un pareil raisonnement fût possible. Il n'avait, lui, ni rôle à jouer ni fidèles à ménager. Il était seul. Sa philosophie et lui ne formaient qu'un, et les compromis dont s'accompagne toute grande renommée n'avaient rien entamé dans sa belle âme farouche et fière de savant. Il faut ajouter qu'il avait trouvé le moyen, grâce à sa parfaite bonne foi, de traverser la société sans jamais la voir. Les passions qu'il avait dépeintes, les crimes qu'il avait étudiés, il les voyait comme ces personnages que désignent les observations médicales, « A..., 35 ans..., telle profession.... célibataire... » Et l'exposition du cas se développe, sans un détail qui donne au lecteur la sensation de l'individuel. Pour tout dire, jamais le théoricien rigoureux des passions, l'anatomiste minutieux de la volonté, n'avait vu bien en face une créature de chair et d'os ; en sorte que le mémoire de Robert Greslou ne se trouvait pas seulement parler à sa conscience d'honnête homme. Il devait mordre et il mordait sur l'imagination du philosophe à la manière dont la clarté du soleil mord sur la pupille d'un malade opéré soudain de la cataracte. Aussi, pendant les huit jours qui suivirent cette première lecture, ce fut comme une obsession continuelle, et cette obsession augmenta la douleur morale en la doublant d'une sorte de malaise physique. Ce cerveau de manieur d'abstractions subissait l'étreinte obsédante d'un cauchemar précis et concret. Le psychologue le voyait, son funeste disciple, tel qu'il l'avait vu là, dans cette même chambre, posant les pieds sur ce même tapis, appuyant son bras sur cette même table, respirant, bougeant. Derrière les mots écrits sur le papier, il entendait cette voix un peu sourde qui lui prononçait la terrible phrase : « J'ai vécu avec votre pensée et de votre pensée, si passio- »
« sionnement, si complètement... » Et les mots de la confession, au lieu de rester de simples caractères, écrits avec l'encre froide sur l'inerte papier, s'animaient ainsi en paroles derrière lesquelles il sentait vivre

un être. « Ah ! » songeait-il quand cette image était trop forte, « pourquoi la mère m'a-t-elle apporté ce cahier ? » Il était si naturel que la malheureuse femme, en proie à sa folle anxiété de prouver l'innocence de son fils, eût violé ce dépôt. Mais non, Robert l'avait sans doute trompée avec cette hypocrisie dont il se vantait, le misérable, comme d'une conquête psychologique... Cela seul, cette hantise hallucinante du visage du jeune homme, suffisait à bouleverser Adrien Sixte. Quand cette mère lui avait crié : « Vous avez corrompu mon fils... », car elle le lui avait crié, sa sérénité de savant avait à peine été touchée. Pareillement il n'avait opposé que le mépris aux accusations du vieux Jussat, répétées par le juge, et à la phrase de ce dernier sur la responsabilité morale. Comme il était sorti tranquille, intéressé même et presque allègre, du Palais de Justice ! Et maintenant ce mépris, il ne le retrouvait plus en lui ; cette sérénité, elle était vaincue, et lui, le négateur de toute liberté, lui, le fataliste qui décomposait la vertu et le vice avec la brutalité d'un chimiste étudiant un gaz, lui, le prophète hardi de l'universel mécanisme, et qui jusqu'alors avait toujours connu l'harmonie parfaite de son cœur et de son esprit, il souffrait d'une souffrance en contradiction avec toutes ses doctrines : — il avait des remords, il se sentait responsable !

Le renouveau en Auvergne ¹.

Le printemps arriva, dans ces alternatives, pour moi si troublantes, de projets audacieux, de timidités folles, de raisonnements contradictoires, de savantes combinaisons, de naïves ardeurs. Et quel printemps ! Il faut avoir connu toute l'âpreté de l'hiver dans ces montagnes, puis la subite douceur du renouveau, pour savoir quel charme de vivre flotte dans cette atmosphère quand avril et mai ramènent la saison sacrée. C'est d'abord à travers les prairies humides comme un réveil de l'eau qui frémit sous la glace plus mince ; elle la brise, cette glace aiguë, puis elle court, légère, transparente et libre, en chantant. C'est, dans les bois abandonnés, un infini murmure des neiges qui, se détachant une par une, tombent sur les branches toujours vertes des pins, sur le feuillage jauni et desséché des chênes. Le lac, débarrassé de son gel, se prit à frissonner sous le vent qui balaya aussi les nuages, et l'azur apparut, cet azur du ciel des hauteurs, plus clair, semble-

¹ Le hasard a fait naître P. Bourget à Amiens, mais c'est en Auvergne qu'il a passé son enfance. On comprendra donc pourquoi il a si bien saisi la poésie particulière de cette province. Bourget est du reste un excellent descripteur.

t-il, plus profond que dans la plaine, et en quelques jours la couleur uniforme du paysage se nuança de teintes tendres et jeunes. Sur les ramures jusque-là toutes nues, les frêles bourgeons pointèrent. Les chatons verdâtres des noisetiers alternèrent avec les chatons jaunâtres des saules. Même la lave noire de la Cheyre parut s'animer avec la nature. Les fructifications veloutées des mousses s'y mêlèrent aux taches blanchissantes des lichens. Le cratère du Puy de la Vache et celui du Puy de Lassolas découvrirent, morceau par morceau, toute la splendeur de leur sable rouge. Les fûts argentés des bouleaux et les fûts chatoyants des hêtres brillèrent au soleil d'un éclat plus vif. Dans les halliers commencèrent d'éclore les belles fleurs que je cueillais autrefois avec mon père et dont les corolles me regardaient comme des prunelles, dont l'arome me suivait comme une haleine. Les pervenches, les primevères et les violettes apparurent les premières, puis je retrouvai successivement la cardamine des prés avec sa nuance lilas, le bois-gentil qui porte ses fleurs roses avant de porter ses feuilles, la blanche anémone, le muscari à l'odeur de prune, la scille à deux feuilles et sa senteur de jacinthe, le sceau de Salomon avec ses clochettes blanches et le mystère de sa racine qui marche sous terre, le muguet dans les creux des petites vallées, et l'églantine le long des haies. La brise qui venait des dômes encore blancs, passait sur ces fleurs. Elle roulait en elle des parfums, du soleil et de la neige, quelque chose de si caressant à la fois et de si frais, que respirer, à de certains moments, c'était s'enivrer d'un air de jeunesse, c'était participer au renouveau du vaste monde ; et moi aussi, tout tendu que je fusse dans mes doctrines et mes théories, je ressentis cette puberté de toute la nature.

Les catacombes de Chiusi¹.

J'ai retrouvé mon émotion de Volterra, et plus forte, à visiter, presque immédiatement au sortir du dépôt étrusque, de petites catacombes, — chrétiennes celles-là, et qui se développent dans un autre souterrain. La différence d'époques n'est cependant pas très grande. Les livres spéciaux, en effet, placent toutes les fresques étrusques entre le Ve et le III^e siècle avant notre âge. D'autre part, on classe les catacombes de Chiusi parmi celles des tout premiers temps du Christia-

¹ Extrait des *Sensations d'Italie* (1891), intéressant récit de voyage renfermant d'originales impressions d'art et des vues philosophiques profondes. L'évolution de P. Bourget vers le christianisme est déjà fortement accentuée dans cet ouvrage.

nisme. Cela ne ferait qu'une distance de quatre cents années au plus, peut-être moins, et c'est deux mondes. L'entrée, aujourd'hui fermée d'une grille, est à peine visible. Au bas d'une montagne, l'on aperçoit les longs corridors creusés dans les soubassements de la colline. Ils se déroulent entre des tombeaux dont les pierres disjointes laissent voir des fragments d'os. L'autel, dès l'abord, donne à ce réduit pieux une physionomie déjà d'église, de crypte romane. Tout à l'heure il n'y avait en moi que curiosité. Je ne peux me défendre maintenant d'un respect troublé. Ces reliques qui reposent le long de ces galeries sont parfois désignées par une épitaphe latine. Le plus souvent elles restent anonymes. Mais je sais qu'elles appartinrent à des hommes qui, vivants, pensèrent au salut de leur âme. C'est pour assurer ce salut qu'ils risquaient leur vie en venant assister, malgré les lois, aux cérémonies de leur culte dans cette cachette pieuse. C'est parce que beaucoup de leurs semblables pensèrent et sentirent comme eux que le Christianisme a triomphé. Pour une part, si petite soit-elle, chacun d'eux a contribué à la création d'un Idéal en dehors duquel, même aujourd'hui, il n'y a que ténèbres, doute et douleur. Quand on songe à quelle profondeur cette religion s'est infiltrée dans notre sensibilité, et combien notre art moderne en reste imprégné quoi qu'il fasse, comment ne pas être remué par l'idée que voici les ouvriers de la première heure, ceux dans l'être obscur desquels s'élaborait la croyance qui plus tard a seule rendu possibles un Dante, un Michel-Ange, un Pascal, un Goethe même, — car *Faust* existerait-il sans le Christianisme ? — un Henri Heine, puisque son chef-d'œuvre est ce poème mystique du *Pèlerinage à Kevlaar*. Pour une part infiniment faible, mais une part tout de même, une catombe misérable et abandonnée, comme celle-ci, compte dans cette métamorphose de l'univers moral. Je vois en elle une des graines qui, enfouies sous le sol, levèrent plus tard pour une splendide moisson de cathédrales, comme celle de Sienne que je visitais l'autre semaine, comme celle d'Orvieto que je revisiterai dans quelques jours. Sous cette voûte obscure je sens frémir cette germination prodigieuse de l'histoire qui relie les humbles, les simples commencements aux magnificences des triomphes, et qui, seule, ennoblit le succès en faisant de sa pompe le couronnement glorieux des bonnes volontés inconnues. Tout à l'heure je trouvais naturelles les plaisanteries des petits garçons et leurs gambades. A présent, elles me choqueraient, et mon guide, tout grossier soit-il, sent comme moi, car un des enfants ayant voulu prendre un des os visibles entre les fentes des pierres, le vieillard empêche ce qui serait ici un sacrilège. Obscurément, vaguement, il

éprouve, lui aussi, cette impression, que ce sont là, non seulement des morts, mais nos morts, et il a raison, puisque notre âme, à quelque degré que ce soit, vit encore un peu de l'âme qui soutenait autrefois ces pauvres débris.

Saint François d'Assise¹.

Je me demandais, l'autre jour, devant les tableaux du Pérugin et de Bonfigli, pourquoi certaines œuvres d'art demeurent si jeunes et si puissantes, alors que toutes les conditions où elles furent créées ont péri autour d'elles. La même question se pose, plus difficile à résoudre, devant certaines figures de l'histoire qui gardent un pouvoir de séduction sur des esprits entièrement différents d'elles, souvent même sur les adversaires de l'idée qu'elles représentent. Saint François d'Assise est ainsi. Aucun homme ne vécut plus étranger que lui à tout ce qui fait l'orgueil de la société moderne, à cet instinct de critique et d'observation qui aboutit partout à la science et qui tente aujourd'hui de réduire le problème religieux à une analyse grammaticale par l'étude philosophique des textes. Aucun saint pourtant n'est demeuré, je ne dis pas plus populaire, mais plus vénéré des orgueilleux d'intelligence, de ceux qui ont fondé, comme Renan, le plus fort de leur renommée sur l'analyse implacable des croyances mystiques dont vivait le moine. Il n'y a pas là un de ces simples jeux de dilettantisme auxquels se complait trop le grand artiste qui a écrit autrefois les *Questions d'histoire religieuse*. Tous nos contemporains qui ont prononcé le nom de François en ont parlé comme Renan. Le motif me paraît en être que le saint d'Assise, par delà tous les miracles de sa légende et même dans ces miracles, se manifeste comme ayant pratiqué à un degré suprême les deux principes qui sont l'âme même de tout sentiment religieux : l'acceptation et le renoncement. Goethe, cet adversaire du moyen-âge, si déterminé qu'étant venu dans cette ville d'Assise il n'y voulut voir que les ruines fort médiocres d'un temple de Minerve, — par discipline sans doute et pour ne s'occuper que du monde antique — le païen Goethe a écrit dans *Wilhelm* cette phrase profonde : « Toutes les religions n'ont qu'un but : faire accepter l'inévitable à l'homme. » Il dit : *accepter* et non *subir*. C'est qu'accepter suppose un amour de cet inévitable, un sentiment et non pas une simple idée que cet obscur

¹ *Sensations d'Italie*. — Dans Paul Bourget, à côté du profond romancier mondain, il y a un spiritualiste chrétien très convaincu dont on peut voir encore mieux, dans cet extrait, les tendances morales.

univers a une signification mystérieuse et bienfaisante. On a beau avoir multiplié les sophismes autour de soi pour abolir cette croyance en une solution humaine du redoutable problème, s'être ingénié à se démontrer que le véritable rôle de l'homme est la résignation froide en face d'une nature aveugle et sourde, avoir finement ou brutalement raillé les prétentions de notre pauvre personne en regard du vaste *cosmos*, cette attitude n'est qu'une parade ; et l'âme proteste en nous, quand nous sommes sincères, contre cette orgueilleuse et factice sensation de notre volonté. Le besoin subsiste, indestructible, dans les profondeurs de notre sensibilité, que ce monde ait en lui de quoi satisfaire à notre cœur, puisque ce cœur en est issu, et les hommes absolument inoffensifs et purs comme le *Poverello* d'Ombrie, qui ont cru à cette bienfaisance de l'univers, comme ils respiraient, comme ils vivaient, avec l'être de leur être, nous apparaissent à l'état de protestation irréfutable contre le nihilisme dont nous étouffons. Ils deviennent les complices en nous d'une foi qui s'ignore, et qui parfois se cherche en se pleurant. La complaisance avec laquelle nous contemplons leur silhouette morale à travers les âges atteste une nostalgie qui, par elle-même, est une croyance. « Tu ne me chercherais pas », dit le Sauveur, dans l'admirable *Mystère de Jésus*, « si tu ne m'avais pas trouvé. » Les doctrines de ces fidèles ne nous importent plus, ni leurs préjugés ; c'est leur « moi » pareil au nôtre dans ses intimes besoins, mais qui posséda ce que nous désirons tant ; oui, c'est ce « moi » fervent et héroïque qui nous réchauffe, du fond de l'abîme impénétrable où il est rentré. Y-a-t-il si loin de ce phénomène à cet autre si mystérieux, si mal étudié par l'insuffisante psychologie actuelle, que les vrais croyants appellent la prière ?

Sensations de voyage ¹.

Je suis parti avec délice, il y a deux mois, et je repartirai, je le sens trop, avec le même délice, au premier souffle, et ce ne sera point par mode et *snobisme*, ni même pour le plaisir de dire : « J'ai été là », ni pour écrire de nouvelles phrases. Que de routes j'ai suivies sans en rapporter une seule page ! Ce ne sera point par amour des sciences,

¹ *Sensations d'Italie*. — Jusque dans ses récits de voyage, Bourget est psychologue, comme le montre le morceau suivant et comme on peut le voir encore dans son bel ouvrage, *Outre Mer* (1895), où les analyses les plus pénétrantes de l'âme américaine alternent avec les descriptions remarquables des sites, des cités et de la vie d'au-delà l'Océan.

n'en possédant vraiment aucune, je l'ai trop montré au cours de ce journal, ni même par goût de la psychologie internationale, quoique cet épigrammatique Lemaitre m'ait encore qualifié de « psychologue errant ». Je viens de dire que je ne crois aucunement à la valeur des observations de route. Mon ami Stendhal en est la preuve, lui qui a passé sa vie à enregistrer avec une si juvénile confiance des anecdotes recueillies dans des conversations de café ! J'aime cependant ses livres, quoique à l'user j'aie constaté que rien n'en était strictement vrai, parce qu'il a eu la *sensation du voyage*, et je crois à cette sensation-là comme à celle du jeu, pour elle-même et sans autre raison que d'en avoir tant éprouvé la jouissance. En essayant de l'analyser, j'y trouve des éléments complexes dont je voudrais démêler quelques-uns, afin de donner à ces notes un peu incohérentes un dernier chapitre et qui en résume à peu près l'esprit épars.

Elle réside d'abord, cette sensation du voyage, dans ce pouvoir que possède seule l'absence de nous rendre à nous-mêmes. Être loin, c'est être affranchi de tant de devoirs et de tant de misères, de tant d'habitudes lassantes ou douces ! Dans la voiture qui vous emporte, sur le pont du bateau, vous vous retrouvez seul et libre, non seulement de vos heures, mais de vos idées, de vos goûts, de vos rêveries, et le premier usage de cette liberté, c'est de vous rendre à la nature, à cette impression directe et animale des choses qui s'efface, qui s'émousse si vite, dans l'accoutumance des villes. Pour que vous aimiez à voyager, il faut que vous soyez demeuré sensible à ces splendeurs journalières que la littérature n'a pu gâter en les décrivant, parce qu'elle n'a jamais pu qu'en copier une pâle image. Il faut que vous aimiez à regarder le vaste, l'incorrupible ciel, la mouvante mer, la forêt onduleuse, la gracieuse ou farouche montagne, et, pour éclairer ce décor immortel, les jeux changeants de la lumière du jour et le palpitant éclat des étoiles de la nuit. Ne dites pas que ces splendeurs visibles vous sont trop connues. Depuis des mois vous les oubliez, en proie aux soucis de l'existence affairée et quotidienne. L'homme vous les cache, votre ami le plus cher quelquefois ; d'autres fois, votre ennemi. Osez revenir à elles. Vous les retrouverez qui vous attendent. Qui a pu courir un peu cet immense monde et ne pas se sentir capable de ces émotions uniques, si simples, si pénétrantes, qui furent celles de notre première jeunesse : entendre par une après-midi d'été le bourdonnement dans un bois, de la vie universelle, le soupir confus de la terre sous la chaleur et comme sa germination, — regarder par-dessus le bastingage du bateau la côte disparaître et l'infini des flots se déployer

sous la lune qui monte. Certes, elles sont toujours à votre portée, ces émotions, mais vous devez pour les rapprendre vous donner à elles, comme vous devez vous donner aux arts pleinement pour en éprouver l'envahissante fièvre. Ne dites pas non plus que vous avez le Louvre et son étonnante galerie. Avouez que vous n'y montez guère et vous n'avez pas si tort. Les œuvres des maîtres veulent, pour être comprises, un recueillement que vous n'aurez jamais à Paris, entre deux de vos innombrables devoirs de métier ou de société. L'absence vous l'impose, ce recueillement, malgré vous, et puis les œuvres d'art veulent aussi être vues dans l'endroit où elles furent composées, sous le ciel qui les vit naître. Les modèles que les peintres ont copiés vont et viennent encore dans les rues : en Lombardie, les Hérodiades chères à Luini ; à Venise, les dogaresse de Titien et de Véronèse ; à Parme, les gracieuses Madones de Corrège ; à Florence, les nymphes de Botticelli. L'Hérodiade, hélas ! vend quelquefois des allumettes et du tabac, la dogaresse aune du ruban, la Madone est épicière, la nymphe blanchisseuse ; le Saint Sébastien, qui semble descendre d'une fresque ombrienne, vous sert du foie de volaille ou des œufs frits dans un restaurant de campagne. Il n'importe. La vision sublime que les grands peintres ont su se former d'après le type, à travers les déchéances du métier, s'impose à vous, comme aussi la biographie de ces peintres s'anime, et celles des écrivains dont vous visitez la maison, et celles des princes dont vous contemplez le château. Le goût qui attache si fortement le vulgaire à la matérialité des objets touchés par les héros n'est pas un simple préjugé. Notre imagination prend son point d'appui dans les sens, et, pour nous figurer le passé, le contact physique est presque nécessaire. Céder à cet attrait sans en discuter la finesse, quelle meilleure méthode pour renouveler en nous le rêve des temps anciens, pour galvaniser ce qui n'était que lettre morte, vaine et froide nomenclature, pour opérer ce miracle de résurrection, où Michelet faisait si justement consister toute l'histoire ?

Sensations d'histoire, sensations d'art, sensations de nature, — quand vous avez laissé pendant des semaines ces trois courants déborder, jouer à leur gré sur vous, il se produit dans votre être intime un phénomène particulier qui explique pourquoi chaque long voyage se termine sur un changement secret de votre personne, presque toujours améliorée, devenue plus grave, plus résolue à la tâche du travail intérieur, plus religieuse enfin, si l'essence de la religion consiste dans la bonne volonté. Il y a deux efforts également difficiles pour un civilisé et qu'emporte le tourbillon brûlant, desséchant, des cités mo-

dernes. Ils semblent contradictoires, et ils sont rendus si difficiles par un même défaut de solitude. Vivre sa vraie vie, sentir son vrai « moi »¹, c'est le premier de ces deux efforts. Mettre à leur vraie place les petites misères de sa propre destinée, c'est le second. Le voyage, qui nous restitue à nous-mêmes, nous apporte aussi ce bienfait qu'en déployant autour de nous les tableaux immenses et mouvants de la vie, il nous apprend à nous considérer de cette manière *cosmique* où réside le plus puissant principe d'amélioration. Marc-Aurèle disait : « Il faut contempler le cours des astres comme si nous étions emportés dans leurs révolutions. Il faut sans cesse penser aux changements des éléments les uns dans les autres. *Ces sortes de considérations purifient les souillures de la vie terrestre...* » Et Platon : « Quand on discourt sur l'homme il faut envisager *les choses de la terre comme d'un lieu élevé* : troupeaux, armées, labourage, noces, réconciliations, naissances, morts, tumultes des tribunaux, contrées désertes, nations barbares de toutes sortes, fêtes, lamentations, foires, toutes cette confusion de mille choses, toute cette harmonie formée de contraires... » Ce travail de perspective et d'ensemble, le voyage le rend plus facile par cet élargissement qu'il impose à notre horizon. Le chétif univers que nous sommes dans l'autre univers, la fragile durée de notre destinée, la mesquinerie insignifiante des passions individuelles dont nous souffrons, la pauvreté des accidents qui nous blessent, le peu que représente dans la vaste suite des âges le tumulte contemporain, nous le sentons à plein cœur, et à plein cœur aussi ce besoin, cet appétit des choses éternelles, la plus antique, la plus sûre garantie de notre destinée d'outre-tombe. Ce n'est pas sans raison que les Pères de l'Eglise, qui restent les princes des psychologues et des moralistes, malgré le fatras microscopique de notre science actuelle, ont comparé la vie humaine à un voyage, et l'homme qui doit mourir à un passant qui s'achemine vers sa fixe demeure.

En plein rêve².

La comtesse Louise Scilly avait dit à sa fille Henriette et à Francis Nayrac, le fiancé de cette jolie enfant : — Marchez un peu et ne vous

¹ Parole profonde. Dans les grandes villes la plupart des hommes cultivés, emportés dans le tourbillon de la vie mondaine, ont une existence factice souvent contraire à leurs propres désirs.

² Dans Bourget, à côté de l'anatomiste moral qui fouille de son impitoyable scalpel les fibres les plus ténues du cœur de l'homme de plaisir, il y a un romancier sentimental capable de composer d'exquises idylles. On pourra étudier cette face sympathique de son talent dans l'extrait qui va suivre.

inquiétez pas de moi, je vous attends ici. Je ne veux pas que ma vieille figure vous gâte ce beau matin... Et elle s'était assise sur un banc de marbre sculpté, auprès d'un buisson de roses, de ces roses frêles, à peine parfumées, qui fleurissent tout l'hiver les haies de cette douce Sicile. On était vers la fin de novembre, et une lumière d'une divine transparence, si légèrement, si puissamment réchauffante, enveloppait, baignait, caressait ce jardin, cette oasis plutôt de la villa Tasca, — fantaisie de grand seigneur hospitalier bien connue de ceux que le caprice du voyage ou le souci d'une santé compromise ont exilé quelques mois à Palerme. C'était, ce dernier cas, celui de la comtesse. Venue de Paris dès les premiers brouillards d'automne pour achever de guérir les suites d'une fluxion de poitrine quasi mortelle, une demi-rechute l'avait aussitôt emprisonnée trois semaines durant dans sa chambre. Elle ne recommençait guère de sortir que depuis cinq ou six jours. Aussi laissait-elle avec délices ce soleil de onze heures vibrer autour de sa faiblesse. Ses yeux bleus, d'un bleu trop brillant, comme de quelqu'un dont la vie a été atteinte dans ses sources profondes, erraient sur ces beaux arbres, pins d'Italie ou cèdres gigantesques, autour desquels un fouillis de végétation tropicale révélait l'approche de l'Afrique. Dans les massifs, des aloès palissants tordaient leurs poignards barbelés. Des dattiers remuaient lentement leurs palmes d'un vert sombre. Des cactus tendaient leurs raquettes épineuses où pointaient des fruits violets. De blanches statues brillaient dans l'interstice des verdure, et la villa elle-même, toutes fenêtres closes, semblait, parmi cette paix et cette clarté de la matinée, retenir, derrière sa façade peinte de couleurs tendres, un rêve de félicité.

Dans ce décor de solitude, animé uniquement par le frisson des feuilles ou par le vol d'un cygne dont les ailes mutilées rasaient l'eau dormante d'un invisible étang, les yeux de la mère revenaient sans cesse vers la portion du vaste et lumineux jardin où se promenaient les deux fiancés. Leur pas lent, incertain, distrait, — ce pas d'un couple heureux et dont les moindres mouvements s'harmonisent, s'épousent pour ainsi dire d'un inconscient accord, — les éloignait tour à tour et les rapprochait. Ils disparaissaient, puis reparaissaient au tournant des allées. Ils marchaient, s'arrêtaient, marchaient de nouveau. Ils se regardaient, parlaient, se taisaient, si délicieusement exaltés et ravis par ce ciel bleu, cette clarté du jour, ces arbres, ces eaux, ces fleurs, par eux-mêmes surtout, par cette magie de la présence aimée, qui mettrait le printemps là où règne l'hiver ; et, ajoutée à l'enchantement d'une heure enchantée, peu s'en faut qu'elle ne dépasse les for-

ces de l'âme ! Henriette et Francis avaient autour de leurs personnes ce mystérieux rayonnement que projette l'extrême bonheur. Ils étaient comme soutenus, comme soulevés par cet intime esprit de félicité que révèle chaque geste de deux êtres qui se chérissent entièrement, absolument. Jamais la taille souple de la jeune fille n'avait été plus souple, son fin sourire plus fin, jamais son visage plus délicat, ses yeux plus bleus, sa joue plus rosée, sa bouche plus spirituelle, l'or de ses cheveux plus soyeux et plus brillant. Jamais non plus la physionomie, volontiers concentrée et réfléchie, de Francis, ne s'était éclairée d'une pensée plus radieuse. C'était comme une vision d'un rêve réalisé que cette promenade, pour le tendre témoin qui contemplait les deux fiancés, pour cette mère qu'ils n'oubliaient pas même dans leur extase, car, à chaque passage près du banc de marbre, Henriette la saluait d'un sourire et d'un regard. Elle n'eût pas détourné sa blonde tête que M^{me} Scilly ne lui en eût certes pas voulu. Mais que sa fille lui gardât une place dans son bonheur, cette évidence lui était aussi réchauffante que ce soleil méridional aux rayons duquel son pauvre corps se caressait, pour y reprendre un peu de force, quelques années de vie encore, et elle songeait :

— Comme il l'aime, et comme il a raison de l'aimer ! Comme elle est devenue celle que promettait son enfance ! Si son père vivait, qu'il serait fier d'elle et fier de lui !... Il me dirait qu'il est content de moi, j'en suis sûre. Il me le dira un jour, bientôt... Que ce ne soit pas trop tôt, cependant !

En prononçant mentalement cette parole, la pauvre femme reculait de quinze ans en arrière, jusqu'à l'automne, si terrible pour elle, de 1871. Au lieu du vert et silencieux jardin où passaient et repassaient ses deux enfants, — comme elle les appelait en les bénissant ensemble dans son cœur, — elle revoyait une chambre de malade, par un matin de novembre aussi, mais d'un novembre parisien, froid, sinistre et noir. Elles étaient là toutes deux, Henriette et elle-même, agenouillées auprès d'un lit sur l'oreiller duquel se détachait une face douloureuse et pâle, celle du commandant Scilly, qui venait de mourir. Après des mois et des mois de souffrance, il avait succombé aux suites des blessures reçues dans un des combats sous Metz. Il s'était conduit là en digne petit-neveu du fameux comte Scilly, le héros de Leipsick, celui qui avait mérité d'être lieutenant dans un de ces régiments d'officiers sans régiments, que Napoléon forma en Russie avec le titre d'escadrons sacrés. Quoique tous les Scilly aient été dans l'armée depuis ce héros du premier Empire jusqu'à l'actuel divisionnaire de ce nom, et qu'une

femme de soldat doit être préparée à ces cruels sacrifices, la comtesse avait cru devenir folle d'inquiétude dès les premiers jours qui avaient suivi la déclaration de guerre. Puis, ayant rejoint son mari en Allemagne, elle l'avait ramené à Paris pour le disputer à la mort avec une passion qui l'avait, en quelques semaines, vieillie de dix ans. A ce chevet du lit de mort du seul homme qu'elle eût aimé, elle n'avait repris le courage de vivre qu'en embrassant sa fille, l'unique enfant qui lui restât des cinq qu'elle avait eus, pauvre petite créature si fragile, si sensible, si consciente déjà de son sort de demi-orpheline ! Ses larmes le disaient assez, et ses soupirs, et l'étreinte désespérée dont elle saisissait sa mère en lui criant : — Ah ! garde-moi, garde-moi !... La veuve avait rendu ses baisers à Henriette, en se jurant, en jurant au souvenir du père, de la garder en effet, de lui remplacer l'absent, et une vie avait commencé tout de suite, — pour durer des années, — de retraite, de mélancolie et pourtant de douceur. Une vie de retraite, car la comtesse se trouvait brouillée avec toute la famille de son mari, y compris le général Scilly, pour des raisons personnelles au père du mort, mais elle les acceptait par scrupule de fidélité morale comme le commandant les avait acceptées lui-même, et, d'autre part, ses relations de monde se trouvaient réduites, par le grand deuil qu'elle ne cessa de porter que bien tard, à la plus stricte intimité. Une vie de mélancolie, car elle voulut que rien ne fût changé autour d'elle, et le petit hôtel du boulevard des Invalides, choisi jadis par l'officier comme plus voisin de la rue Saint-Dominique et de l'Ecole Militaire, commença de revêtir cette physionomie un peu passée et fanée des choses que les mains touchent pieusement, tristement, pour les caresser et ne pas s'en servir. Une vie de douceur, car la petite fille qui allait et venait, toujours en noir, elle aussi, de son pas à peine appuyé d'enfant sage, à travers ces meubles dont chacun était une relique, ne faisait pas un geste, ne disait pas un mot qui ne trahit la plus jolie délicatesse de nature. Mme Scilly en jouissait avec ce mélange de délices et de souci dont est faite la félicité douloureuse des mères. Elles les savent si comptés, les jours où elles ont leur enfant auprès d'elles, tout à elles. Tandis qu'Henriette s'occupait paisiblement au travail de ses leçons, celle-ci avait pris l'habitude de mesurer la fuite de ces douces années au verdoisement ou au jaunissement des arbres du jardin de l'archevêché, aperçus par les hautes fenêtres des chambres du premier étage. Tantôt ces arbres frémissaient au renouveau, secouant au vent d'avril des grappes de fleurs, et la mère calculait combien de printemps reviendraient encore avant que sa fille eût ses dix-neuf ans. D'autres fois, le vent chassait le long des

allées les débris épars de l'automne, et elle comptait les saisons écoulées depuis que le père était mort. Elle se perdait devant la petite dans des contemplations infinies, charmée tout ensemble et troublée par l'accroissement de sa taille, par la métamorphose de l'enfant en jeune fille, de la jeune fille presque en jeune femme, admirant sa grâce, son esprit, sa bonté, respirant tous les parfums de cette adorable et virginale fleur qu'elle seule connaissait, et elle prévoyait, avec une anxiété si généreusement préparée cependant au sacrifice, le moment où il lui faudrait se séparer d'elle.

— Penser, se disait-elle, qu'il existe, celui qui doit me la prendre, qu'il respire, qu'il marche, que nous l'avons peut-être rencontré hier, aujourd'hui, dans notre promenade ! C'est pour lui que j'aurai orné ce gracieux esprit d'idées fines, pour lui ce tendre cœur de sentiments nobles... Si je pouvais l'élever, lui, pour elle, comme je l'élève, elle, pour lui ?... Son père répétait toujours : Elle épousera quelqu'un qu'elle aime. Il était un homme, il savait la vie, il aurait jugé celui qui se présentera, au lieu que moi ?...

C'est par milliers que la veuve inconsolée avait prononcé tout bas de ces monologues de sollicitude maternelle plus fréquents et plus pressés à mesure que le temps avance. Ils aboutissaient alors à des projets caressés complaisamment, puis déjoués par une de ces rencontres non prévues à la suite desquelles un hôte nouveau entre en scène, l'inattendu, l'irrésistible amour. La comtesse Scilly avait, durant ces années trop courtes à son gré, déployé son soin le plus constant à entourer Henriette d'amies irréprochables et pieuses comme elle-même. Elle s'était appliquée à graduer de son mieux la prudente reprise de ses relations de monde. Elle avait voulu que pas une des habitudes de fine aristocratie qu'elle pratiquait à l'époque de ses jeunes élégances ne fût perdue pour sa fille, et elle avait appelé à elle tout le secours de son expérience première pour étudier avec une sollicitude passionnée les quelques jeunes gens mêlés à leur petit cercle de société. Puis ce fut d'un inconnu que son enfant se trouva éprise, de ce Francis Nayrac au bras duquel la mère la regardait se promener à présent avec une confiance si émue, presque si reconnaissante...

Elle les regardait de nouveau marcher dans l'allée, tandis que les vertes palmes semblaient s'incliner sur eux pour les protéger, et que le vent éveillait dans les pins le vague murmure d'un océan endormi. Son âme s'échappait d'elle pour les suivre, pour leur souhaiter un ciel intérieur aussi caressant toujours, aussi bleu que celui qui les enveloppait à cet instant de son lumineux azur. Elle savait, quoiqu'elle n'en-

tendit pas même le bruit de leurs chères voix, qu'ils l'associaient de leur côté au charme de cette promenade, et c'était vrai qu'en se parlant d'eux, ils se parlaient d'elle. Ils la mêlaient si naturellement à l'avenir dans lequel ils avaient cette confiance enivrée de ceux qui s'aiment d'un amour permis. Oui, quel rêve ils réalisaient dans ce cadre de paradis, elle si tendre, si fière, n'ayant connu de la vie que ses heures pures, lui encore assez jeune pour ne pas craindre de vieillir avant elle, assez éprouvé par les passions, pour savoir le prix de ce qu'il avait rencontré dans cet être pour lui unique ! Et ils causaient, ou mieux, ils pensaient, ils sentaient tout haut, ne cherchant pas leurs paroles, mais chaque phrase avait pour eux la secrète, la pénétrante magie de l'intimité toute prochaine. Rien que le son de leurs voix leur faisait savourer d'avance d'innombrables minutes d'amour, comme en allant et en venant dans le jardin ils respiraient l'arome de toutes les fleurs et de tous les feuillages qu'ils ne voyaient pas.

— Comme M^{me} Scilly a déjà changé depuis les huit jours que je suis ici ! disait-il. Quand je l'ai retrouvée de nouveau si pâle, si faible, j'ai été bien troublé... Je venais d'avoir une telle déception en revoyant Palerme du bateau, toute grise sous une pluie battante.

— C'est vrai, reprit Henriette en regardant devant elle avec des yeux où Francis put lire le ressouvenir de cette récente angoisse, vous n'avez guère été favorisé pour votre voyage. Après les premiers beaux jours que nous avons eus, nous étions si tourmentées quand nous voyions, par nos fenêtres, la mer si mauvaise avec ses énormes vagues... Maman et moi nous ne disions rien, mais je savais que nous avions la même idée. Elle était encore trop souffrante. C'est cette inquiétude qui l'avait rendue plus malade la veille de votre arrivée... Elle est si sensible et elle vous aime tant... »

— Chère mère, dit le jeune homme en serrant le bras de la jeune fille.

— Si seulement nous avions su où vous envoyer une dépêche à Naples. Quand on nous a remis la vôtre, j'ai eu un éclair d'espoir que vous reculiez votre départ à cause de la tempête... J'avais bien envie de vous revoir cependant... C'était neuf heures. Vous étiez en mer. Que le vent de cette nuit-là m'a paru terrible ! Je l'écoutais et je priais... Je pensais aussi à ma pauvre maman et à ce qu'elle a dû éprouver pendant cette affreuse guerre...

— Oubliez cela, dit-il en l'interrompant. Il avait si peur qu'elle n'évoquât des souvenirs d'enfance demeurés vivaces en elle et qui lui mettaient toujours un tremblement mouillé au bord des paupières.

— Oui, insistait-il, oubliez cela, comme je vous promets que nous ferons oublier à votre mère tous ses chagrins, les lointains et les récents, les grands et les petits... Si elle m'aime un peu, vous savez que moi je l'aime beaucoup. Je lui garde une telle reconnaissance de vous avoir faite celle que vous êtes... Je l'aurais trouvée hostile à notre mariage que je la lui vouerais encore, cette reconnaissance, rien que pour avoir rencontré en vous ce que j'y ai rencontré, la vivante preuve que les rêves les plus beaux de la jeunesse ne mentent pas toujours...

— Taisez-vous, interrompit-elle à son tour en rougissant, et elle lui mit sur la bouche sa main demeurée libre qu'il baisa à travers le gant, vous allez recommencer de me flatter, ce qui n'est pas bien, et vous oubliez de regarder ces beaux pins d'Italie dont j'aime tant la silhouette et ce sombre bouquet que font leurs branches là-haut, ce *bel vaso*, comme nous disait le jardinier qui m'a montré la villa le premier jour. Est-ce assez cela et comme ils sont ingénument artistes, dans cet étrange pays !... Mais la Sicile est trop loin. Si nous pouvions trouver l'année prochaine, pour y passer l'hiver, une propriété qui eût un parc, avec des arbres comme ceux-ci et cette lumière, mais plus près de Paris, pour que le voyage fût moins fatigant, en Provence ou sur la côte de Gênes !...

— Je vous ai promis de m'arrêter là quand je retournerai en France et de chercher, repartit Nayrac. Je suis si heureux que vous aimiez la même espèce de nature que moi et de la même façon... Mais avez-vous remarqué, l'autre jour encore, au Musée, quand je me suis arrêté devant l'Hercule qui tue la pauvre Amazone, et sans que vous m'en eussiez parlé, comme nous avons ainsi les mêmes goûts en toutes choses, si instinctivement ?

— C'est encore vrai, dit Henriette, les mêmes, tout à fait les mêmes... Mais je le savais si bien dès le premier jour que je vous ai vu ..

— Et à quoi ? demanda-t-il.

— Est-ce qu'on se rend compte ? fit la jeune fille. Mais j'étais sûre, quand je suis venue dans ce jardin pour la première fois, que vous le préféreriez à tous les autres... Je n'ai pas lu beaucoup et je ne suis qu'une ignorante. Je suis certaine que du premier coup je saurais d'un livre si vous l'aimerez.

— C'est si pénible, reprit-il, lorsque entre deux êtres il n'y a pas cette harmonie, cet intime accord... Au lieu qu'il m'est si doux de penser que vous êtes ma femme, vraiment ma femme, vous comprenez, un cœur fait justement à la ressemblance de mon cœur ..

— Et vous mon fiancé, répondit-elle à mi-voix, mon cher fiancé...

— Et pourtant, continua-t-il, ce profond accord me rend quelquefois presque triste... A quoi cela tient-il que nous soyons ici ? Je pense que j'ai si bien failli ne pas vous connaître ! Si je n'avais pas quitté ma carrière ? Si en la quittant j'étais venu m'établir en Italie comme j'en avais l'intention ? Si je n'étais pas allé chez Mme de Jarden ce mercredi ? Si nous ne nous étions pas rencontrés ce jour-là ?...

— Je n'admets pas tous ces *si*, interrompit-elle en riant avec une mutinerie de son joli visage ; nous ne pouvions pas ne pas nous rencontrer.

— Si cependant ?... reprit-il.

— Je comprends bien que c'est insensé, répondit-elle avec une bouche redevenue sérieuse et songeuse ; mais je sais que je ne me serais jamais mariée.

Ils s'arrêtèrent pour échanger un long regard. Il lut à travers ces beaux yeux bleus jusqu'au fond de cette âme qui était à lui. Dans cette chère âme tout était candeur et vérité. Il n'y avait pas un repli où il ne devinât la plus irréprochable, la plus passionnée des tendresses. Sur ce cœur virginal rien n'avait jamais passé, pas un frisson, pas une ombre. Autour de leur silence les palmes continuaient de palpiter, le vent de murmurer dans les pins, les buissons de roses et les citronnelles d'exhaler un léger parfum vaguement musqué, l'ombre des feuillages de trembler sur les marbres, le cygne d'errer sur l'eau dormante, le soleil de rayonner dans le vaste ciel. Ils étaient si seuls dans ce tournant d'allée, — si loyalement, presque pieusement seuls, avec la présence bénie de la meilleure des mères à côté de leur amour comme pour le sanctifier. Francis attira sa fiancée contre son cœur, et il posa ses lèvres sur ce front qu'aucune pensée mauvaise n'avait jamais traversé, pas même effleuré. Il se sentit alors si heureux, que ce bonheur trop complet, trop absolu, dépassa tout d'un coup les puissances de son être et lui fit mal pour la première fois, et tout bas il dit à sa chère « aimée », comme elle lui permettait de l'appeler quelquefois à des minutes pareilles :

— Nous sommes trop heureux, j'ai peur.

Elle ne répondit rien d'abord. Mais il vit distinctement une angoisse passer dans ces douces prunelles, un frémissement courir autour de ces lèvres à demi ouvertes. Les paupières de la jeune fille battirent, son sein palpita, puis, le regardant de nouveau, bien en face, elle fit un effort pour dominer son impression et, avec un sourire de courage :

— Moi aussi quelquefois, dit-elle, j'ai peur d'être si heureuse. Mais il ne faut pas. Quand on n'a rien sur la conscience, n'est-on pas avec Dieu ?...¹

ÉDOUARD ROD

Né à Nyon (Suisse) en 1857.

Le plus grand romancier de la Suisse française a débuté à Paris vers 1880, au moment où le naturalisme coulait à pleins bords. Il fut quelque temps un des fervents de Zola et écrivit des œuvres de littérature brutale, suivant la formule du maître de Médan. Il se ressaisit heureusement assez vite. A partir de 1889, on voit se dessiner de plus en plus sa haute personnalité intellectuelle, évoluant vers une forme plus noble de l'art. Dans la préface d'un roman de sa seconde manière, Edouard Rod s'intitule *intuitiviste* ; il se rattache donc à l'école psychologique, car l'intuition n'est elle-même qu'une des manifestations de l'analyse appliquée à l'étude des sentiments. Esprit complexe et remarquablement compréhensif, dans lequel on trouve les influences suisses, anglaises et allemandes merveilleusement amalgamées aux tendances les plus caractéristiques de l'esprit français, Edouard Rod a écrit de très beaux romans psychologiques qui font penser fortement. Suisse parisiennisé, il a surtout dépeint l'âme et les idées françaises ; mais dans son dernier roman *Là haut*, l'une de ses plus belles œuvres, il a pris pour sujet la Suisse. Peut-être réussira-t-il à créer le roman de la Suisse française qui n'est encore qu'ébauché. Quoi qu'il en soit, la France, sa patrie littéraire, le comptera toujours comme un de ses grands écrivains.

Au foyer².

Je voudrais trouver un mot qui exprimât ce qu'est un être tranquille, doux, bon, confiant, dont la seule présence repose, un être de grâce et de charme et qui respire la paix. Sous l'unique fenêtre de mon cabinet de travail s'étend un petit coin champêtre égaré dans Paris : un jardin minuscule, avec un bassin, des fleurs, du gazon, des lilas qui viennent de fleurir, un peuplier même, un long peuplier mince,

¹ Les romans de P. Bourget, bien que quelques-uns soient d'une haute portée morale, ne peuvent être mis entre toutes les mains. On peut lire, au contraire, ses ouvrages de critique et ses récits de voyages. — Pour voir comment il est apprécié par la critique, consulter : Georges Renard, *Les Princes de la jeune critique* (1890) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* ; Maurice Spronck, *Les artistes littéraires* ; J. Lemaitre, *Les Contemporains* ; René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui* ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres*.

² Extrait du *Sens de la vie*.

pauvre arbre anémique rêvant sans doute, comme le sapin d'Henri Heine, de grands arbres vigoureux croissant sous des cieux libres. Des chats observent les poissons rouges dans l'eau douteuse du bassin, où dorment épars dans le gazon ; il y a des oiseaux logés parmi les arbres ; et l'on ne voit aucun mur, aucune maison, — mais de hauts tilleuls et des cèdres, sortant d'une riche propriété voisine, ouvrent à l'horizon, — à vingt pas, — une perspective infinie de forêt. Cette forêt qui n'existe pas nous fait oublier la tristesse de notre logis : c'est la Brocéliande de nos rêves, où nous nous enfermons dans le cercle magique de Viviane pour la brève éternité... Pendant que je travaille, elle est là, derrière moi, attentive à ne me point troubler ; de temps en temps, je perçois le bruit de la laine qu'elle tire dans le canevas, ou de la page qu'elle tourne, ou de son souffle léger ; quelquefois, je me retourne et ne la vois plus : elle a disparu silencieusement ; au bout d'un instant elle revient de même, sans que ses petites pantouffles fassent craquer le parquet ; et je sens son regard posé sur moi comme une continuelle caresse, regard de ses grands yeux profonds et clairs, où il n'y a que bonté, tendresse et dévouement. Toujours aussi, je sens sa pensée qui suit la mienne et chemine côte à côte avec elle, à travers les rêves comme à travers les soucis des jours. Quel mystère y a-t-il donc dans ce sentiment d'union intime qui atténue les inquiétudes et qui double les joies ?...

J'ai tant souffert, autrefois, de me sentir seul ! J'ai passé des nuits à errer dans les foules pour m'éviter moi-même, m'efforçant d'arriver à l'illusion que j'étais quelque chose à ces autres qui s'agitaient sous mes yeux. J'ai fui avec horreur mon chez moi, impitoyablement rempli de moi, où les moindres objets, les bibelots, les livres, les papiers des murailles, les tableaux et les fauteuils me renvoyaient comme des miroirs multipliés mon odieuse image. Il me semblait que je pourrais le laisser en chemin par les rues, ce moi, ou l'oublier dans un café, ou le déposer au théâtre, et je courais les théâtres, les cafés, les rues. Souvent je me suis cramponné à des amis de pacotille rencontrés par hasard, leur racontant mes affaires, leur partageant des lambeaux de mon âme, sans me laisser rebuter par leur indifférence. Combien de fois mon cœur a-t-il battu sur des cœurs étrangers sans entendre autre chose que le bruit de ses palpitations battant dans le vide ! Combien de fois, après m'être oublié une heure ou une nuit en des compagnies gaies, dans des casinos, dans des salons ou dans des tavernes, après avoir ri à pleines lèvres et causé bruyamment, après m'être répandu en confidences et avoir reçu d'un air amical celles des autres, — ai-je

senti avec une amertume décuplée, les lendemains, que j'étais seul quand même, irrémédiablement seul, que ces bruits s'évanouissaient sans rien laisser après eux, que les fumées de l'alcool se dissipaient en tristesse comme les amitiés ou les amours de la veille. Eh bien ! il me semble maintenant que ma solitude est vaincue : non certes parce que je vois sans cesse auprès de moi la même figure connue, mais parce que cette figure est aimée. Quelque chose d'elle passe continuellement en moi, comme une chaleur bienfaisante, comme une autre vie meilleure, et quelque chose de moi passe en elle. Ce n'est plus l'âme étrangère, qui reste toujours étrangère malgré la fréquence des rencontres, malgré l'assiduité des relations : c'est la pénétration continue qui, peu à peu, de deux êtres n'en fait qu'un.

Le bonheur.

Faire du bonheur autour de soi, rendre heureux, dans l'étroite limite possible, les pauvres êtres dont le sort est lié au nôtre, — y a-t-il un plus haut idéal ?... Nous poursuivons de tout notre effort des ambitions dont nous savons la vanité, une gloire que nous appelons éternelle et que le temps emporte, une fortune dont les caprices déconcertent nos plus habiles calculs, des honneurs ridicules qu'obtiennent aussi bien les derniers des hommes, — et dans cette chasse nous oublions, à côté de nous, des êtres que nous n'aimons pas comme nous pourrions les aimer, pour lesquels nous ne faisons pas ce que nous devrions faire. Nous mourrons, nous et nos œuvres ; nos pensées s'évanouiront ; il ne subsistera pas une pierre des édifices que nous aurons construits, pas une lettre des noms que nous aurons cru inscrits dans l'histoire ; mais ne restera-t-il rien des soleils d'affection que nous aurons allumés ? Il faut des milliers d'années pour que disparaisse la lumière d'une étoile éteinte ; combien de temps peuvent donc vivre et se perpétuer après nous les sentiments doux et simples que nous avons fait rayonner de nos cœurs ?... Voilà ce que je me répète quelquefois quand mon enfant s'égaie. D'où son plaisir ? Pourquoi ces petits cris qui partent ? Je ne sais pas, et cela vaut pourtant quels triomphes !...

Oh ! la misère des problèmes et des ambitions !... Un sceptique, un raffiné, un blasé, un viveur a dit : « Aimer, c'est là tout vivre. » Peut-être enfermait-il dans cette phrase un sens déconcertant ; cette pensée que nous croyons jaillie de son cœur, qui sait les secrètes convoitises qu'elle exprime ? Acceptons-la pourtant pour ce qu'elle a l'air de dire : aimer n'est-il pas le mot le plus riche de la langue ? N'a-t-il pas autant d'acceptions qu'il y a de lèvres pour le répéter ?...

...Et il me vient le désir de faire litière de moi-même, de me mettre sous les pieds du petit être inconscient que j'aime, de lui dire : « Prends-moi tout !... prends mes forces, prends mes rêves, et fais-en des jouets que tu mettras en pièces ! J'ai voulu de belles choses : nulle qui vaille tes petits cris de joie, et rien ne m'a rendu heureux comme de voir tes larmes s'essuyer ! Crois donc et grandis de ma sève, et ne me laisse que mon cœur pour t'aimer !... Et fais plus tard pour d'autres ce que j'ai fait pour toi, afin que de génération en génération, à travers les luttes où les races s'épuisent, dans l'indifférence de la terre qui se refroidit, rayonne jusqu'à la fin de l'humanité, comme une lumière de paix, comme un foyer de tendresse, cet amour des grands pour les petits qui fait le bonheur !... » — Le bonheur !... est-il donc dans l'éternelle reproduction de la misère ?... A-t-on trouvé le dernier mot de tout quand on a pu s'anéantir soi-même dans l'affection vouée à ceux dont on a fait la vie ?... Est-il possible qu'aimer résolve tous les problèmes, et qu'à notre cœur angoissé comme à notre esprit curieux, il suffise de ce peu de chose, une famille, pour trouver le calme et la paix ?

Je me souviens d'un tableau qui m'avait fait entrevoir tout cela. Un cavalier, harassé et la main tendue, galope à la poursuite d'un brillant fantôme qui fuit sur une bulle de savon. Il ne voit pas un blanc corps de femme jeté au travers de son chemin et sur lequel il passe. Il ne voit pas que la route cesse, que l'abîme est là, que le pont vermoulu sur lequel l'entraîne le fantôme aérien s'effondrera au premier coup de sabot de son cheval...

...Il faut arrêter ce cheval, tourner le dos au fantôme, relever et panser le corps qu'on a blessé, l'emporter à pied. — pliant sous le fardeau, usant ses forces à le sauver, jusqu'à la plaine où la route devient douce, où l'on se reposera sous l'ombre des ormes et des frênes. au bord d'un paisible ruisseau. loin, bien loin des spectres mensongers...

Douleur secrète¹.

Une charmante jeune femme, M^{me} Herdevin, brutalisée par son mari et horriblement malheureuse. vient à perdre sa petite fille dont la tendresse la soutenait : elle meurt alors de chagrin. Un officier de marine, Kermoysan. à qui son martyre a inspiré une profonde affection, apprend la maladie et la mort de la pauvre femme, que les conventions mondaines l'empêchent de pleurer. Il doit réfréner sa douleur et souffrir en silence.

Un jour, le bruit se répandit que M^{me} Herdevin était malade. D'abord, on ne parla que d'une légère fluxion de poitrine, puis on apprit

¹ Edouard Rod excelle à analyser les douleurs poignantes de l'âme ; les pages qui suivent sont remarquables.

que la maladie s'aggravait et, bientôt après, qu'il n'y avait plus que peu d'espoir. Or le jour même où les nouvelles commençaient à devenir inquiétantes, je rencontrai Kermoyan dans une petite soirée intime à laquelle M^{me} B... l'avait invité sans trop oser compter sur lui.

— Vous êtes donc sorti de votre retraite ? lui dis-je en l'abordant.

Il me répondit :

— Oui, oui... Cela ne pouvait pas durer toujours...

Il avait mauvaise mine, les traits tirés, l'œil inquiet.

— Vous avez l'air fatigué, lui dis-je encore. Vous avez trop travaillé sans doute...

— Trop travaillé ? fit-il. Oui, peut-être... Et puis, voyez-vous, cela ne vaut rien de s'isoler. On a toujours besoin des autres plus qu'on ne pense. Quand ce ne serait que pour s'éviter un peu soi-même...

— Alors, vous renoncez à l'état sauvage ?

— Tout à fait... C'est absurde de jouer au solitaire... Je vais recommencer à sortir, comme autrefois... Mon livre ne s'en fera pas moins, s'il doit se faire, ce dont je ne suis pas bien sûr !...

En effet, à partir de ce soir-là, je le rencontrai partout, même à des visites d'après-midi. Mais il ne retrouvait ni son équilibre ni cette absolue possession de soi-même que j'admirais aux premiers temps où je le connaissais. Il arrivait, la mine inquiète, l'air de quelqu'un qui attend ou qui cherche. Il prenait peu de part à la conversation, à laquelle il ne se mêlait que nerveusement ou distraitement, tantôt répondant de travers quand on l'interpellait, tantôt débitant une longue tirade, sur laquelle la discussion s'engageait sans qu'il continuât à défendre son point de vue...

— M. Kermoyan est devenu bien singulier, me dit une fois M^{me} B... Qu'a-t-il donc ? Savez-vous ?

— Je pense qu'il a trop travaillé.

Ma vieille amie sourit :

— Trop travaillé !... C'est commode pour les gens de lettres... Ça tend les nerfs et ça cache tout !...

Il arrivait toujours dans nos réunions que quelqu'un mettait en avant le nom de M^{me} Herdevin, car, depuis sa maladie, on se souvenait d'elle : soit parce qu'elle prêtait de nouveau à la conversation, soit par vraie bonté et par sympathie. Ce n'était jamais Kermoyan ; mais, dès qu'il entendait prononcer son nom, son visage se tendait, et, s'il était engagé dans une autre conversation, il ne parvenait pas à dissimuler qu'il écoutait ailleurs. Les nouvelles, du reste, ne variaient guère ; l'état de la malade empirait un peu chaque jour, quoiqu'elle se défendit de

toute la force de la jeunesse et de la santé. Un médecin de nos amis nous expliqua à ce propos qu'avec la fluxion de poitrine il ne faut jamais désespérer, qu'au cours de sa carrière il avait vu bien souvent des personnes atteintes de ce mal entrer en convalescence aussitôt après qu'il les avait condamnées.

— Le malheur, ajouta-t-il, c'est que la maladie s'attaque à un tempérament épuisé par une grande souffrance morale, par ce deuil inconsolable... Le terrain est donc bien préparé pour elle...

On n'en resta pas moins sur une impression plutôt rassurante, d'autant plus qu'il est toujours assez tôt pour s'attrister. Cela dura ainsi pendant une semaine environ...

Puis un jour, au commencement d'un dîner, quelqu'un posa la question habituelle :

— A-t-on des nouvelles de cette pauvre M^{me} Herdevin ?

Une voix répondit :

— Elle est morte.

Kermoyan était assis vis-à-vis de moi. Je le regardai : il eut un tel éclair dans les yeux, il esquissa un tel geste d'épouvante et de désespoir que je me sentis frissonner jusqu'aux moelles. Pourtant, il se domina ; le cri qui lui montait à la gorge n'éclata pas, et, tendant toute son énergie dans un suprême effort, il éteignit son regard, il empêcha son visage de se bouleverser.

Cependant, les domestiques servaient le poisson, et c'était autour de la table une explosion de sympathie :

— Elle est morte !... Oh ! que cela me fait de peine !...

— La pauvre femme ! si charmante, si bonne !...

— Elle n'a pas eu une vie heureuse, tant s'en faut !...

— A-t-elle beaucoup souffert ?

Ces phrases... d'autres pareilles se croisaient par dessus les orchidées qui décoraient la table, cadencées par le bruit discret des fourchettes. La personne qui avait apporté la nouvelle fut invitée à donner des détails. Elle n'en avait que fort peu : elle savait seulement que l'agonie avait été assez longue. Quelqu'un demanda :

— A-t-elle conservé sa connaissance jusqu'à la fin ?

Kermoyan, qui semblait distrait comme si rien de ce qu'on pouvait dire ne l'intéressait, fit un geste d'attention, tandis qu'on répondait :

— Je ne sais pas... Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai dit.

En ce moment, sa voisine se pencha vers lui, disant :

— Vous connaissiez beaucoup cette pauvre M^{me} Herdevin, n'est-ce pas, Monsieur ?

Il se tourna vers elle, la regarda, répondit, avec une légère hésitation :

— Beaucoup ? Non, Madame ; je la voyais quelquefois.

On continua :

— Je n'ai jamais eu le plaisir de la rencontrer, mais j'ai toujours entendu dire du bien d'elle. C'était une charmante femme, n'est-ce pas ? Il était livide. Il balbutia :

— Oui, tout à fait charmante... tout à fait. Je sentais l'effort qu'il faisait pour prononcer ces phrases banales et que ses forces s'épuisaient. Par bonheur, le dialogue fut interrompu. On passait un nouveau plat et l'on servait du vin, en demandant : Pomard ou Château-Laroze ?

Il fallait choisir. Ce fut une heureuse diversion. On cessa de parler de Mme Herdevin, à la grande satisfaction de la maîtresse de la maison, qui craignait que son dîner ne fût triste. Des sujets divers se succédèrent, et bientôt les bons mots de quelques hommes d'esprit provoquèrent des rires. Kermoyan se tenait très bien ; il était grave, sans doute ; mais sa figure impassible ne trahissait aucune émotion. Il ne parlait guère, c'est vrai ; mais personne ne s'en étonnait, car on le savait assez quinteux. D'ailleurs, il réussit à prononcer quelques phrases à propos de n'importe quoi, et entretenait sa voisine presque autant qu'il convenait. Je fus, je crois, le seul à m'apercevoir qu'il ne mangeait pas. A deux ou trois reprises, il essaya ; mais l'effort était trop grand, il ne put. En revanche, il vidait d'un trait ses verres à mesure que les domestiques les remplissaient.

Au fumoir, je m'approchai de lui, avec l'intention de lui dire, sous n'importe quel prétexte, quelques mots affectueux. Mais je ne trouvai pas les paroles que je cherchais. Du reste, il me regarda d'un œil presque suppliant, qui semblait dire : « Je vous en prie, ne me dites rien, ne parlez pas. » Je me contentai donc de lui tendre la bougie rose dont je venais de me servir pour allumer mon cigare. A son tour, il alluma le sien et se mit à fumer mécaniquement, à rapides bouffées. Malgré son silence, je restai près de lui pour le défendre de la conversation des autres, qui étaient fort gais.

On rentra au salon. Il y avait réception : de nouvelles figures arrivaient. Kermoyan eut à donner quelques poignées de main. Un moment, je le vis accaparé par une grosse dame, qui gesticulait avec un éventail. Puis il se dissimula dans un angle ; bientôt, la foule augmentant, je vis qu'il se préparait à s'esquiver. Sans réfléchir davantage, je me décidai à le suivre. La soirée étant peu avancée, il ne lui vint pas à l'esprit que quelqu'un pouvait sortir en même temps que lui. Il de-

manda sa pelisse, l'endossa rapidement, sortit sans me voir sur ses traces. Nous nous trouvions dans la rue Jean-Goujon. Il passa derrière la lignée de voitures qui stationnaient au bord du trottoir et prit d'un pas rapide la direction des quais. A la distance où je restais de lui, je le voyais gesticuler dans la nuit, puis s'arrêter parfois, comme un homme poursuivi par une tenace pensée qui, peu à peu, l'emporte hors du monde extérieur et le lui fait oublier ; puis il se remettait en marche, zigzaguant d'un trottoir à l'autre avec des allures d'ivrogne. — Qui n'a rencontré par les rues de tels passants fantasques, qui n'a souri de leurs allures, qui ne les a suivis d'un regard curieux ? Quelquefois, les immobilités de Kermoysan se prolongeaient, je crois, plusieurs minutes. J'étais forcé de m'arrêter aussi, et, la réflexion venant, je me sentais un peu honteux de l'espèce d'espionnage auquel je me livrais. Pour rassurer ma conscience, je finis par me dire que je devais le suivre ainsi pour le défendre ou le sauver de lui-même si, comme je le craignais, il allait prendre quelque parti extrême.

Les rues, où le vent d'hiver promenait des souffles glacés, étaient solitaires : nous ne rencontrions qu'à de longs intervalles de rares passants, la tête enfouie dans leurs cols, soufflant dans leurs doigts. Personne ne nous remarqua. Arrivé au bord de la Seine, Kermoysan s'accouda sur le parapet et se pencha en avant. Alors une angoisse m'étreignit : évidemment, il pensait à la mort. La mort l'appelait, l'eau noire lui chantait des refrains de sirènes ; il songeait aux délices de ne plus sentir la douleur qui lui tordait le cœur, d'être emporté par les flots, là-bas, dans le mystère, dans les régions inconnues où Elle errait, l'attendant peut-être ! Qu'est-ce qui pouvait le retenir si longtemps, qu'est-ce qui l'empêchait donc de se plonger dans l'oubli, dont seul un petit mur gris le séparait ? J'attendis, caché derrière un arbre, prêt à voler à son secours, entraîné par la force du préjugé, quoiqu'une voix secrète me criât : « Laissez-le faire : s'il veut mourir, il en est libre. » Et je ne sentais pas le froid, l'âpre vent d'hiver qui faisait claquer les branches dénudées des arbres et trembler sur l'eau le reflet des réverbères. Soudain, je vis la taille de Kermoysan se redresser lentement. Je frissonnai :

— C'est le moment, pensai-je en m'avancant. Mais non. Il était debout, il s'éloignait du parapet. D'un geste machinal, il enfonça son chapeau sur la tête, et reprit sa marche dans la direction du pont de l'Alma. Il allait, maintenant, d'un pas plus régulier, sans s'arrêter, ayant un but. Je devinai qu'il voulait voir la maison des Herdevin.

C'était un hôtel d'architecture ornementée séparé de l'avenue du

Trocadéro, sur laquelle il ouvrait, par une grande grille en fer travaillé, surmontée d'un chiffre doré. Et Kermoyan, en effet, s'arrêta au milieu de l'avenue en face de la grille. Il alla s'appuyer contre un des arbres et y resta, les yeux fixés sur les volets clos de l'appartement silencieux. Depuis un moment la neige tombait : une neige épaisse dont les gros flocons, striant l'obscurité de la nuit, le blanchissaient peu à peu, sans qu'il les sentit, sans qu'il songeât à les secouer. C'était une autre forme de la mort qui s'offrait, plus attirante encore, le bienveillant linceul préparé par les choses, le tapis velouté, tombé pièce à pièce du ciel, invitant à l'inconscience. Mais c'était là une idée d'homme de sang-froid, qui, j'en suis sûr, n'effleura pas même Kermoyan. Quand on souffre réellement, la mort apparaît comme délivrance, non comme volupté.

Cependant il se lassa de son immobilité. Il se mit à marcher de long en large, devant la maison, tantôt à pas rapides, tantôt plus lentement. De temps en temps, il s'arrêtait, levait la tête vers une fenêtre du second étage, la seule d'où filtrât un peu de lumière à travers les jalousies, celle sans doute de la pièce où l'on veillait la morte ; et il se tordait les mains. Et, soudain, je fus saisi par cette affreuse idée qu'il n'aurait pas la consolation suprême de la revoir, que le terrible *Jamais* s'emparait de lui dans toute son horreur en un moment où il aurait encore pu matériellement, mais où il ne pouvait pas, la contempler parmi les fleurs qui l'entouraient et baiser ses mains rigides, que les derniers yeux qui se posaient sur Elle ne seraient pas ceux qui l'avaient adorée, ceux que Son image emplissait, ceux qui n'avaient pas même le droit de la pleurer.....

Les minutes tombaient très lentes ; la neige aussi tombait plus lentement..

— Va-t-il donc rester là toute la nuit ? me demandai-je.

De fait, le temps ne comptait plus pour lui : il ne devait avoir conscience de rien que de sa douleur. Pourtant, tout à coup, comme s'il venait de prendre une décision subite, il ne revint plus sur ses pas, il fila très vite droit devant lui sans plus regarder le fleuve ; il longea les quais jusqu'au pont des Invalides, le traversa, erra par de larges avenues noires, où je faillis le perdre de vue et finit par se trouver rue Oudinot. Il marchait si vite que j'avais eu peine à le suivre. Devant sa porte, enfin, il s'arrêta, tira la clef de sa poche. Mais au lieu d'ouvrir, esquissant dans le vide un grand geste désespéré, il reprit sa marche infatigable. Une angoisse nouvelle n'éteignit. Quelque épuisé que je fusse, il m'eût été impossible de l'abandonner : cette

fois, ce n'était plus de la curiosité, car je savais tout ce que je voulais savoir ; c'était bien de la pitié toute pure, le sentiment que ce malheureux abandonné avait pourtant, dans son deuil mortel, une âme sympathique auprès de lui, dont la compassion lui ferait du bien, peut-être, même s'il ne la devinait pas.

— Mon Dieu ! que va-t-il faire, me demandai-je. Où va-t-il aller ? Est-il revenu à cette idée de mort qu'il a chassée une fois, mais qui, sûrement, rôde autour de lui ?...

Cette fois, les rues étaient tout à fait désertes, les maisons endormies ; je me sentais bien seul avec ce désespéré, qui, la neige étouffant le bruit de ses pas, glissait comme un fantôme à travers la nuit et le silence. Il n'alla pas loin. A l'angle de la rue Vaneau, une mauvaise boutique de marchand de vin restait ouverte, quoiqu'on ne vît pas un client devant le comptoir de zinc. Kermoyan y entra. Un instant après, en passant devant les vitres malpropres, je le vis assis à une table ronde, avec un carafon de liqueur. Je repassai une seconde fois : il ne buvait pas, mais il sanglotait, la tête dans ses deux mains. C'était étrange et saisissant, je vous assure, cette douleur qui venait ainsi s'effondrer dans ce bouge, sûre d'y rester anonyme.

Je l'observai un moment à travers les vitres. Le cabaretier, debout, derrière son comptoir, l'observait aussi, stupéfait : puis, il finit par s'éloigner pour disparaître par une porte du fond, doucement, avec des précautions, le laissant seul. La discrétion de ce brave homme me toucha. Je pensai que ces sanglots qui pouvaient enfin éclater marquaient la fin de la crise aiguë et je m'éloignai¹.

FRANCE (ANATOLE)

Né à Paris en 1844.

Il y a des écrivains que leur rare diversité rend en quelque sorte inclassables : Anatole France est un de ceux-là. Poète, critique, conteur, chroniqueur, romancier, cet auteur, qui possède une grande érudition, a promené sa pensée, comme en se jouant, dans les domaines littéraires les plus dissemblables. Cependant c'est comme conteur psychologue qu'il nous paraît le plus remarquable, par un ensemble de

¹ Principales œuvres à lire d'Edouard Rod : *Etudes sur le XIX^e siècle* (1888) ; *Le sens de la vie* (1889) ; *Les idées morales du temps présent* (1892) ; *La seconde vie de Michel Teissier* (1892) ; *Les Roches Blanches* (1895) ; *Là-Haut* (1897). — Critiques à lire sur Ed. Rod : Anatole France, *La Vie littéraire* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; René Doumic, *Les Jeunes* ; Henry Bordeaux, *Edouard Rod* ; Albert Bonnard, *Gazette de Lausanne* du 28 avril 1897.

qualités rares : la fantaisie charmante et ailée, la fraîcheur sentimentale, l'atticisme lumineux, la souplesse intellectuelle, toute la fleur du génie gréco-latin. Il y a du reste en lui deux esprits très différents : un humoriste tendre, délicat, d'une sensibilité charmeresse, et un ironiste subtil, ondoyant, à la façon du Renan des *Drames philosophiques*. On a reproché avec raison à son second *moi* le scepticisme raffiné qui l'a conduit, malgré sa capacité remarquable de pensée, au plus décevant pyrrhonisme. Comme styliste, il a une très grande qualité : la richesse dans la mesure.

La Bûche¹.

Un vieux savant a envoyé le jour de Noël à une pauvre jeune femme des provisions et une grosse bûche avec du bois. Onze ans après, celle-ci, restée veuve, a fait un riche mariage ; elle retrouve le vieux savant par hasard, et, pour reconnaître son bienfait, lui envoie un manuscrit précieux, dans une bûche de Noël.

— Thérèse, vous n'entendez donc pas qu'on sonne depuis un quart d'heure à notre porte ?

Thérèse ne me répond pas. Elle jase dans la loge du concierge. Cela est sûr. Est-ce ainsi que vous souhaitez la fête de votre vieux maître ? Vous m'abandonnez pendant la veillée de la Saint-Sylvestre ! Hélas ! s'il me vient en ce jour des souhaits affectueux, ils sortiront de terre. Car tout ce qui m'aimait est depuis longtemps enseveli. Je ne sais trop ce que je fais en ce monde. On sonne encore. Je quitte mon feu lentement, le dos rond, et je vais ouvrir ma porte. Que vois-je sur le palier ? Ce n'est pas l'Amour mouillé, et je ne suis pas le vieil Anacréon, mais c'est un joli petit garçon de dix ans. Il est seul ; il lève la tête pour me voir. Ses joues rougissent, mais son petit nez éventé vous a un air fripon. Il a des plumes à son chapeau et une grande fraise de dentelles sur sa blouse. Le joli petit bonhomme ! Il tient à deux bras un paquet aussi gros que lui et me demande si je suis M. Sylvestre Bonnard. Je lui dis qu'oui ; il me remet le paquet, dit que c'est de la part de sa maman et s'enfuit dans l'escalier.

Je descends quelques marches, je me penche sur la rampe et je vois le petit chapeau tourner dans la spirale de l'escalier comme une plume au vent. Bonjour, mon petit garçon ! J'aurais été bien aise de lui parler. Mais que lui aurais-je demandé ? Il n'est pas délicat de questionner les enfants. D'ailleurs le paquet m'instruira mieux que le messager. C'est un très gros paquet, mais pas très lourd. Je défais dans ma

¹ Extrait du *Crime de Sylvestre Bonnard*, un roman d'une ironie tendre et délicate, à la fois très amusant et très touchant. Le narrateur ici est un vieux savant, membre de l'Institut, qui raconte certains épisodes de sa vie.

bibliothèque les faveurs et le papier qui l'entourent et je trouve... Quoi ? une bûche, une maîtresse bûche, une vraie bûche de Noël, mais si légère que je la crois creuse. Je découvre en effet qu'elle est composée de deux morceaux qui sont joints par des crochets et s'ouvrent sur charnières. Je tourne les crochets et me voilà inondé de violettes. Il en coule sur ma table, sur mes genoux, sur mon tapis. Il s'en glisse dans mon gilet, dans mes manches. J'en suis tout parfumé.

— Thérèse ! Thérèse ! apportez des vases pleins d'eau ! Voici des violettes qui nous viennent de je ne sais quel pays, ni de quelle main, mais ce doit être d'un pays parfumé et d'une main gracieuse. Vieille corneille, m'entendez-vous ?

J'ai mis les violettes sur ma table, qu'elles recouvrent tout entière de leur buisson parfumé. Il y a encore quelque chose dans la bûche, un livre, un manuscrit. C'est .. je ne puis le croire et ne puis en douter... C'est la *Légende dorée*, c'est le manuscrit du cher Alexandre. Voici la *Purification de la Vierge* et l'*Enlèvement de Proserpine*, voici la légende de *Saint Droctoree*. Je contemple cette relique parfumée de violettes. Je tourne les feuillets entre lesquels des petites fleurs sombres se sont glissées, et je trouve contre la légende de sainte Cécile, une carte portant ce nom : PRINCESSE TRÉPOF.

Princesse Trépof ! vous qui riez et pleuriez tour à tour si joliment sous ce beau ciel d'Agrigente, vous qu'un vieillard morose croyait être une petite folle, je suis certain aujourd'hui de votre belle et rare folie, et le bonhomme que vous comblez de joie ira vous baiser les mains en vous rendant ce précieux manuscrit dont la science et lui vous devront une exacte et somptueuse publication.

Thérèse entra en ce moment dans mon cabinet ; elle était très agitée.

— Monsieur, me cria-t-elle, devinez qui je viens de voir à l'instant dans une voiture armoriée qui stationnait devant la porte de la maison.

— Madame Trépof, parbleu ! m'écriai-je.

— Je ne connais pas cette madame Trépof, me répondit ma gouvernante. La femme que je viens de voir est mise comme une duchesse avec un petit garçon qui a des dentelles sur toutes les coutures. Et c'est cette petite madame Coccoz à qui vous avez envoyé une bûche quand elle accouchait il y a de cela onze ans. Je l'ai bien reconnue.

— C'est, demandai-je vivement, c'est, dites-vous, Madame Coccoz ? la veuve du marchand d'almanachs ?

— C'est elle, Monsieur ; la portière était ouverte pendant que son petit garçon qui venait de je ne sais où entra dans la voiture. Elle n'a guère changé. Pourquoi ces femmes-là vieilliraient-elles ? Elles ne

se donnent point de souci. La Coccoz est seulement un peu plus grasse que par le passé. Une femme qu'on a reçue ici par charité, venir étaler ses velours et ses diamants dans une voiture armoriée ! N'est-ce pas une honte ?

— Thérèse, m'écriai-je d'une voix terrible, si vous me parlez de cette dame autrement qu'avec une profonde vénération, nous sommes brouillés ensemble. Apportez ici mes vases de Sèvres pour y mettre ces violettes qui donnent à la cité des livres une grâce qu'elle n'avait jamais eue.

Pendant que Thérèse cherchait en soupirant les vases de Sèvres, je contemplais ces belles violettes éparses, dont l'odeur répandait autour de moi comme le parfum d'une âme charmante, et je me demandais comment je n'avais pas reconnu madame Coccoz en la princesse Trépof. Mais c'avait été pour moi une vision bien rapide que celle de la jeune veuve me montrant jadis son petit enfant nu dans l'escalier. J'avais plus raison de m'accuser d'avoir passé auprès d'une âme gracieuse et belle sans l'avoir devinée.

— Bonnard, me disais-je, tu sais déchiffrer les vieux textes, mais tu ne sais pas lire dans le livre de la vie. Cette petite étourdie de madame Trépof à qui tu n'accordais qu'une âme d'oiseau, a dépensé par reconnaissance plus de zèle et d'esprit que tu n'en as jamais mis à obliger personne. Elle t'a payé largement la bûche des relevailles.

— Thérèse, vous étiez une pie, vous devenez une tortue ! Venez donner de l'eau à ces violettes de Parme !

Dernier regard sur la vie¹.

Brolles ! Ma maison est la dernière qu'on trouve dans la rue du village, en allant à la forêt. C'est une maison à pignon, dont le toit d'ardoise s'irise au soleil comme une gorge de pigeon. La girouette qui s'élève sur ce toit me vaut plus de considération dans le pays que tous mes travaux d'histoire et de philologie. Il n'y a pas un marmot qui ne connaisse la girouette de M. Bonnard. Elle est rouillée et grince aigrement au vent. Parfois elle refuse tout service, comme ma vieille servante Thérèse qui se laisse aider, en grognant, par une jeune paysanne. La maison n'est pas grande, mais j'y vis à l'aise. Ma chambre a deux fenêtres et reçoit le premier soleil. Au-dessus est la chambre des enfants. Jeanne et Henri y viennent deux fois l'an.

Le petit Sylvestre y avait son berceau. C'était un joli enfant, mais il

¹ Extrait du même ouvrage. On remarquera ici, combien l'auteur sait être touchant, avec une histoire de quelques lignes.

était bien pâle. Quand il jouait sur l'herbe, sa mère le suivait d'un regard inquiet et à tout moment arrêta son aiguille pour le reprendre sur ses genoux. Le pauvre petit ne voulait pas s'endormir. Il disait que quand il dormait il allait loin, bien loin, où c'était noir et où il voyait des choses qui lui faisaient peur et qu'il ne voulait plus voir. Alors sa mère m'appelait, et je m'asseyais près de son berceau : il prenait un de mes doigts dans sa petite main chaude et sèche et il me disait :

— Parrain, il faut que tu me contes une histoire. Je lui faisais des contes de toute sorte, qu'il écoutait gravement. Tous l'intéressaient, mais il y en avait un surtout dont sa petite âme était émerveillée : c'était l'*Oiseau bleu*. Quand j'avais fini, il me disait : — Encore ! encore ! Je recommençais, et sa petite tête pâle et veinée tombait sur l'oreiller.

Le médecin répondait à toutes nos questions :

— Il n'a rien d'extraordinaire !

Non ! le petit Sylvestre n'avait rien d'extraordinaire. Un soir de l'an dernier, son père m'appela :

— Venez, me dit-il ; le petit est plus mal.

J'approchai du berceau près duquel la mère se tenait immobile, attachée par toutes les puissances de son âme. Le petit Sylvestre tourna lentement vers moi ses prunelles qui montaient sous ses paupières et ne voulaient plus redescendre.

— Parrain, me dit-il, il ne faut plus me dire des histoires.

Non, il ne fallait plus lui dire des histoires ! Pauvre Jeanne, pauvre mère !

Je suis trop vieux pour rester bien sensible, mais en vérité, c'est un mystère douloureux que la mort d'un enfant.

Aujourd'hui, le père et la mère sont revenus pour six semaines sous le toit du vieillard. Les voici qui reviennent de la forêt en se donnant le bras. Jeanne est serrée dans son châle noir et Henri porte un crêpe à son chapeau de paille ; mais ils sont tous deux brillants de jeunesse et ils se sourient doucement l'un à l'autre, ils sourient à la terre qui les porte, à l'air qui les baigne, à la lumière que chacun d'eux voit briller dans les yeux de l'autre. Je leur fais signe de ma fenêtre avec mon mouchoir et ils sourient à ma vieillesse.

Jeanne monte lestement l'escalier, m'embrasse et murmure à mon oreille quelques mots que je devine plutôt que je ne les entends. Et je lui réponds : — Dieu vous bénisse, Jeanne, vous et votre mari, dans votre postérité la plus reculée.

Et nunc dimittis servum tuum, Domine¹.

¹ Et maintenant, Seigneur, rappelle ton serviteur.

Les enfants d'Edouard¹.

— Il a l'air d'un brigand, mon petit garçon, avec ses cheveux ébouriffés ! Coiffez-le « aux enfants d'Edouard », monsieur Valence.

M. Valence, à qui ma mère parlait de la sorte, était un vieux perruquier agile et boiteux, dont la seule vue me rappelait une odeur écœurante de fers chauds, et que je redoutais, tant à cause de ses mains grasses de pommadé que parce qu'il ne pouvait me couper les cheveux sans m'en laisser tomber dans le cou. Aussi, quand il me passait un peignoir blanc et qu'il me nouait une serviette autour du cou, je résistais, et il me disait :

— Tu ne veux pourtant pas, mon petit ami, rester avec une chevelure de sauvage, comme si tu sortais du radeau de la Méduse.

Il racontait à tout propos, de sa voix vibrante de Méridional, le naufrage de la Méduse, dont il n'avait échappé qu'après d'effroyables misères. Le radeau, les inutiles signaux de détresse, les repas de chair humaine, il disait tout cela avec la belle humeur de quelqu'un qui prend les choses par leur bon côté ; car c'était un homme jovial, M. Valence ! Ce jour-là, il m'accommoda trop lentement la tête à mon gré et d'une façon que je jugeai bien étrange dès que je pus me regarder dans la glace. Je me vis alors les cheveux rabattus et taillés droit comme un bonnet au-dessus des sourcils et tombant sur les joues comme des oreilles d'épagneul. Ma mère était ravie : Valence m'avait véritablement coiffé aux enfants d'Edouard. Vêtu comme je l'étais d'une blouse de velours noir, on n'avait plus, disait-elle, qu'à m'enfermer dans la tour avec mon frère aîné...

— Si l'on ose ! ajouta-t-elle en me soulevant dans ses bras avec une crânerie charmante.

Et elle me porta, étroitement embrassé, jusqu'à la voiture. Car nous allions en visite. Je lui demandai quel était ce frère aîné que je ne connaissais pas et cette tour qui me faisait peur. Et ma mère, qui avait la divine patience et la simplicité joyeuse des âmes dont la seule affaire en ce monde est d'aimer, me conta, dans un babil enfantin et poétique, comment les deux enfants du roi Edouard, qui étaient beaux et bons, furent arrachés à leur mère et étouffés dans un cachot de la tour de Londres par leur méchant oncle Richard. Elle ajouta, s'inspirant selon toute apparence d'une peinture à la mode, que le petit chien des enfants aboya pour les avertir de l'approche des meurtriers.

¹ Extrait du *Livre de mon ami*, un des ouvrages les plus exquis de la littérature française.

Elle finit en disant que cette histoire était très ancienne, mais si touchante et si belle, qu'on ne cessait d'en faire des peintures et de la représenter sur les théâtres, et que tous les spectateurs pleuraient, et qu'elle avait pleuré comme eux.

Je dis à maman qu'il fallait être bien méchant pour la faire pleurer ainsi, elle et tout le monde. Elle me répondit qu'il fallait, au contraire, une grande âme et un beau talent, mais je ne la compris pas. Je n'entendais rien alors à la volupté des larmes.

La voiture nous arrêta dans l'île Saint-Louis, devant une vieille maison que je ne connaissais pas. Et nous montâmes un escalier de pierre, dont les marches usées et fendues me faisaient grise mine. Au premier tournant, un petit chien se mit à japper. « C'est lui, pensai-je, c'est le chien des enfants d'Edouard. » Et une peur subite, invincible, folle, s'empara de moi. Evidemment, cet escalier, c'était celui de la tour, et, avec mes cheveux découpés en bonnet et ma blouse de velours, j'étais un enfant d'Edouard. On allait me faire mourir. Je ne voulais pas, je me cramponnai à la robe de ma mère en criant :

— Emmène-moi, emmène-moi ! Je ne veux pas monter dans l'escalier de la tour.

— Tais-toi donc, petit sot... Allons, allons, mon chéri, n'aie pas peur... Cet enfant est vraiment trop nerveux... Pierre, Pierre, mon petit bonhomme, sois raisonnable.

Mais, pendu à sa jupe, raidi, crispé, je n'entendais rien ; je criais, hurlais, j'étouffais. Mes regards pleins d'horreur, nageaient dans les ombres animées par la peur féconde. A mes cris, une porte s'ouvrit sur le palier et il en sortit un vieux monsieur en qui, malgré mon épouvante et malgré son bonnet grec et sa robe de chambre, je reconnus mon ami Robin, Robin mon ami, qui m'apportait une fois par semaine des gâteaux secs dans la coiffe de son chapeau. C'était Robin lui-même ; mais je ne pouvais concevoir qu'il fût dans la tour, ne sachant pas que la tour était une maison, et que, cette maison étant vieille, il était naturel que ce vieux monsieur y habitât.

Il nous tendit les bras avec sa tabatière dans la main gauche et une pincée de tabac entre le pouce et l'index de la main droite. C'était lui.

— Entrez donc, chère dame ! Ma femme va mieux ; elle sera enchantée de vous voir. Mais maître Pierre, à ce qu'il me semble, n'est pas très rassuré. Est-ce notre petite chienne qui lui a fait peur ? — Ici, Finette.

J'étais rassuré ; je dis :

— Vous demeurez dans une vilaine tour, monsieur Robin.

A ces mots, ma mère me pinça le bras dans l'intention, que je sais fort bien, de m'empêcher de demander un gâteau à mon bon ami Robin, ce que précisément j'allais faire.

Dans le salon jaune de M. et Mme Robin, Finette me fut d'un grand secours. Je jouai avec elle, et ceci me resta dans l'esprit, qu'elle avait aboyé aux meurtriers des enfants d'Edouard. C'est pourquoi je partageai avec elle le gâteau que M. Robin me donna. Mais on ne peut s'occuper longtemps du même objet, surtout quand on est un petit enfant. Mes pensées sautèrent d'une chose à une autre, comme des oiseaux de branche en branche, puis se reposèrent de nouveau sur les enfants d'Edouard. M'étant fait à leur égard une opinion, j'étais pressé de la produire. Je tirai M. Robin par la manche.

— Dis donc, monsieur Robin, vous savez, si maman avait été dans la tour de Londres, elle aurait empêché le méchant oncle d'étouffer les enfants d'Edouard sous leurs oreillers.

Il me sembla que M. Robin ne comprenait pas ma pensée dans toute sa force ; mais quand nous nous retrouvâmes seuls, maman et moi, dans l'escalier, elle m'éleva dans ses bras :

— Monstre ! que je t'embrasse !

L'étoile ¹.

Suzanne a accompli ce soir le douzième mois de son âge, et, depuis un an qu'elle est sur cette vieille terre, elle a fait bien des expériences. Un homme capable de découvrir en douze ans autant de choses et de si utiles que Suzanne en a découvertes en douze mois serait un mortel divin. Les petits enfants sont des génies méconnus ; ils prennent possession du monde avec une énergie surhumaine. Rien ne vaut cette première poussée de la vie, ce premier jet de l'âme. Concevez-vous que ces petits êtres voient, touchent, parlent, observent, comparent, se souviennent ? Concevez-vous qu'ils marchent, qu'ils vont et viennent ? Concevez-vous qu'ils jouent ? Cela surtout est merveilleux qu'ils jouent car le jeu est le principe de tous les arts. Des poupées et des chansons, c'est déjà presque tout Shakspeare.

Suzanne a une grande corbeille pleine de joujoux, dont quelques-uns seulement sont des joujoux par nature et par destination, tels qu'animaux en bois blanc et bébés de caoutchouc. Les autres ne sont devenus des jouets que par un tour particulier de leur fortune : ce sont

¹ *Le Livre de mon ami*. Anatole France est peut-être l'écrivain français qui a su le mieux exprimer la poésie de l'intimité ; cette petite scène de foyer donne une idée de son talent à cet égard.

de vieux porte-monnaie, des chiffons, des fonds de boîtes, un mètre, un étui à ciseaux, une bouillotte, un indicateur des chemins de fer et un caillou. Ils sont les uns et les autres pitoyablement avariés. Chaque jour, Suzanne les tire un par un de sa corbeille pour les donner à sa mère. Elle n'en remarque aucun d'une façon spéciale, et elle ne fait généralement aucune distinction entre ce petit bien et le reste des choses. Le monde est pour elle un immense joujou découpé et peint.

Si on voulait se pénétrer de cette conception de la nature et y apporter tous les actes, toutes les pensées de Suzanne, on admirerait la logique de cette petite âme ; mais on la juge d'après nos idées, non d'après les siennes. Et parce qu'elle n'a pas notre raison, on décide qu'elle n'a pas de raison. Quelle injustice ! Moi qui sais me mettre au vrai point de vue, je découvre un esprit de suite là où le vulgaire n'aperçoit que des façons incohérentes. Pourtant, je ne m'abuse pas ; je ne suis pas un père idolâtre ; je reconnais que ma fille n'est pas beaucoup plus admirable qu'une autre enfant. Je n'emploie pas, en parlant d'elle, des expressions exagérées. Je dis seulement à sa mère :

— Chère amie, nous avons là une bien jolie petite fille.

Elle me répond à peu près ce que madame Primerose répondait quand ses voisins lui faisaient un semblable compliment :

— Mon ami, Suzanne est ce que Dieu l'a faite : assez belle, si elle est assez bonne.

Et en disant cela, elle répand sur Suzanne un long regard magnifique et candide, où l'on devine, sous les paupières abaissées, des prunelles brillantes d'orgueil et d'amour.

J'insiste, je dis :

— Convenez qu'elle est jolie.

Mais elle a, pour n'en pas convenir plusieurs raisons que je découvre mieux encore qu'elle ne ferait elle-même. Elle veut s'entendre dire encore et toujours que sa petite enfant est jolie. En le disant elle-même, elle croirait manquer à certaine bienséance, et ne pas montrer toute la délicatesse qu'il faut. Elle craindrait surtout d'offenser on ne sait quelle puissance invisible, obscure, qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle sent là dans l'ombre, prête à punir sur leurs bébés les mamans qui s'enorgueillissent. Et quel heureux ne le craindrait pas ce spectre si certainement caché dans les rideaux de la chambre ? Qui donc, le soir, pressant dans ses bras sa femme et son enfant, oserait dire en présence du monstre invisible : « Mes cœurs, où en sommes-nous de notre part de joie et de beauté ? » C'est pourquoi je dis à ma femme :

— Vous avez raison, chère amie, vous avez toujours raison. Le bon-

heur repose ici, sous ce petit toit. Chut ! Ne faisons pas de bruit ; il s'envolerait. Les mères athéniennes craignaient Némésis, cette déesse toujours présente, jamais visible, dont elles ne savaient rien, sinon qu'elle était jalouse des dieux, Némésis, hélas ! dont le doigt se reconnaissait partout, à toute heure, dans cette chose banale et mystérieuse : l'accident. Les mères athéniennes !... J'aime à me figurer une d'elles endormant aux cris des cigales, sous le laurier, au pied de l'autel domestique, son nourrisson comme un petit dieu.

« J'imagine qu'elle se nommait Lysilla, qu'elle craignait Némésis comme vous la craignez, mon amie, et que, comme vous, loin d'humilier les autres femmes par l'éclat d'un faste oriental, elle ne songeait qu'à se faire pardonner sa joie et sa beauté.... Lysilla, Lysilla ! avez-vous donc passé sans laisser sur la terre une ombre de votre forme, un souffle de votre âme charmante ? Etes-vous donc comme si vous n'aviez jamais été ? »

La maman de Suzanne coupe le fil capricieux de ces pensées.

— Mon ami, dit-elle, pourquoi parlez-vous ainsi de cette femme ? Elle eut son temps comme nous avons eu le nôtre. Ainsi va la vie.

— Vous concevez donc, mon âme, que ce qui a été puisse n'être plus ?

— Parfaitement. Je ne suis pas comme vous qui vous étonnez de tout, mon ami.

Et ces paroles, elle les prononce d'un ton tranquille en préparant la toilette de nuit de Suzanne. Mais Suzanne refuse obstinément de se coucher. Ce refus passerait dans l'histoire romaine pour un beau trait de la vie d'un Titus, d'un Vespasien ou d'un Alexandre Sévère. Ce refus fait que Suzanne est grondée. Justice humaine, te voilà ! A vrai dire, si Suzanne veut rester debout, c'est, non pour veiller au salut de l'Empire, mais pour fouiller dans le tiroir d'une vieille commode hollandaise à gros ventre et à massives poignées de cuivre. Elle y plonge ; elle se tient d'une main au meuble, et, de l'autre, elle empoigne des brassières, des robes, qu'elle jette, avec un grand effort, à ses pieds, en poussant de petits cris changeants, légers et sauvages. Son dos, couvert d'un fichu en pointe, est d'un ridicule attendrissant ; sa petite tête, qu'elle tourne par moments vers moi, exprime une satisfaction plus touchante encore. Je n'y puis tenir. J'oublie Némésis, je m'écrie :

— Voyez-là ; elle est adorable dans son tiroir !

D'un geste à la fois mutin ou craintif, sa maman me met un doigt sur la bouche. Puis elle retourne auprès du tiroir saccagé. Cependant je poursuis ma pensée :

— Chère amie, si Suzanne est admirable par ce qu'elle sait, elle est non moins admirable par ce qu'elle ne sait pas. C'est dans ce qu'elle ignore qu'elle est pleine de poésie.

A ces mots, la maman de Suzanne tourna ses yeux vers moi en souriant un peu de côté, ce qui est un signe de moquerie, puis elle s'écria :

— La poésie de Suzanne ! la poésie de votre fille ! Mais elle ne se plait qu'à la cuisine, votre fille ! Je la trouvai l'autre jour radieuse au milieu des épluchures. Vous appelez cela de la poésie, vous ?

— Sans doute, chère amie, sans doute. La nature tout entière se reflète en elle avec une si magnifique pureté, qu'il n'y a rien au monde de sale pour elle, pas même le panier aux épluchures. C'est pourquoi vous la trouvâtes perdue, l'autre jour, dans l'enchantement des feuilles de chou, des pelures d'oignon et des queues de crevettes. C'était un ravissement, madame. Je vous dis qu'elle transforme la nature avec une puissance angélique, et que tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche s'empreint pour elle de beauté.

Pendant ce discours, Suzanne quitta sa commode et s'approcha de la fenêtre. Sa mère l'y suivit et la prit dans ses bras. La nuit était tranquille et chaude. Une ombre transparente baignait la fine chevelure de l'acacia dont nous voyions les fleurs tombées former des traînées blanches dans notre cour. Le chien dormait, les pattes hors de sa niche. La terre était trempée au loin d'un bleu céleste. Nous nous taisions tous trois.

Alors, dans le silence, dans l'anguste silence de la nuit, Suzanne leva le bras aussi haut qu'il lui fut possible et, du bout de son doigt, qu'elle ne peut jamais ouvrir tout à fait, elle montra une étoile. Ce doigt, qui est d'une petitesse miraculeuse, se courbait par intervalles comme pour appeler.

Et Suzanne parla à l'étoile !

Ce qu'elle disait n'était pas composé de mots. C'était un parler obscur et charmant, un chant étrange, quelque chose de doux et de profondément mystérieux, ce qu'il faut enfin pour exprimer l'âme d'un bébé quand un astre s'y reflète.

— Elle est drôle, cette petite, dit sa mère en l'embrassant¹.

¹ Principales œuvres à lire d'Anatole France : *La Vie littéraire* (critique) ; *Le crime de Sylvestre Bonnard* (1881) ; *Le livre de mon ami* (1885). — Consulter sur Anatole France : Georges Renard, *Les princes de la jeune critique* ; M. Spronck, *Les artistes littéraires* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains*. — Dans ce groupe de romanciers il faut signaler aussi : Paul Margueritte, M. Barrès, René Bazin, écrivains d'un grand talent.

ÉLISÉE RECLUS

Né à Sainte-Foy-la-Grande en 1830.

L'admirable auteur de la *Nouvelle géographie universelle* n'est pas seulement un grand savant à l'esprit encyclopédique, le premier géographe de notre époque, c'est un littérateur remarquable et certainement le plus grand descripteur français. L'influence qu'il a exercée sur son pays est considérable; plus que tout autre écrivain, il lui a fait comprendre la nature et l'infinie variété du monde extérieur. Son œuvre colossale, où l'érudition la plus variée et la plus profonde s'allie au talent littéraire le plus complet, est un monument magnifique, l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit français. Comme Renan, Elisée Reclus possède l'art de donner aux sujets les plus arides le charme des œuvres d'imagination; c'est un des meilleurs stylistes de ce siècle.

L'évolution de la terre ¹.

Jamais la planète ne se trouve, à la fin de ses divers cycles dans une position identique à celle qu'elle occupait au commencement. L'attraction de la lune, les perturbations causées par le voisinage des planètes, modifient sans cesse la courbe décrite par l'axe terrestre sur l'espace étoilé et la compliquent d'une foule de spirales dont les diverses périodes ne coïncident pas avec la grande période du balancement de l'axe. Et l'axe lui-même est-il vraiment fixe, ainsi que l'avaient admis provisoirement les astronomes? Les pôles ne cheminent-ils pas à la surface de la Terre comme des rides sur la nappe des eaux, et l'équateur ne se déroule-t-il pas à la manière des vagues? Sur la Terre comme dans les cieux, les ondulations successives forment un système continu de spirales entrelacées. « C'est l'infini qui se témoigne. »

Aux mouvements du globe indiqués déjà, à son tournoiement diurne, à sa révolution annuelle autour du soleil, au balancement rythmique de son axe, à la nutation ou balancement plus rapide que lui fait subir l'attraction de la lune, il faut encore ajouter l'énorme mouvement de translation qui l'entraîne de cieux en cieux à la remorque du soleil. Il y a peu d'années encore, ce mouvement était inconnu des astronomes, et cependant il s'opère avec une inconcevable

¹ Extrait de *La Terre*, le plus bel ouvrage de géographie physique et de description pittoresque qui existe en français, à la fois chef-d'œuvre scientifique et remarquable ouvrage littéraire.

rapidité, plus que double de celle qui fait graviter la planète autour de son astre central. En une seconde de temps, la Terre se déplace de 71 kilomètres environ vers le point du ciel où se trouve la constellation d'Hercule ; en une seule année, elle parcourt dans la même direction 2225 millions de kilomètres. Cette énorme distance, que la lumière ne saurait franchir en moins de 2 heures 5 minutes, fait-elle partie d'une ellipse décrite par tout le système planétaire autour d'un noyau d'attraction que l'astronome Maedler a cru découvrir dans Alcyone, au milieu des Pléiades ? ou bien, comme l'admet Carus, cette portion d'orbite n'a-t-elle pour foyer, comme les courbes des étoiles multiples, qu'un centre de gravité commun à plusieurs astres, qu'un point mathématique changeant éternellement dans l'espace infini ? On ne sait ; mais cette translation de notre globule natal à travers les cieux insondables nous donne une idée de l'immense variété des mouvements qui font tournoyer les astres comme les molécules d'une trombe de poussière. Notre petite Terre elle-même est emportée d'espaces en espaces, sans jamais pouvoir fermer le cycle de ses révolutions. Depuis le jour où ses premières cellules se sont groupées, elle décrit dans les cieux la spirale indéfinie de ses ellipses, et jamais elle ne cessera de tourner et d'osciller ainsi, jusqu'au moment où elle n'existera plus sous forme de planète isolée. Car elle doit aussi finir : comme tous les autres corps de l'univers, elle naît et vit pour mourir à son tour. Son mouvement annuel de rotation se ralentirait, nous dit-on, de 22 secondes par siècle. Ce retard est peu de chose, semble-t-il, puisque d'Hipparque à Laplace, aucun astronome ne l'avait encore constaté ; mais dans l'immensité des temps, il suffit pour faire passer l'astre de la vie à la mort. Il y a dix millions d'années, nous dit William Thomson, la vitesse du mouvement était double. Après une nouvelle série de millions et de millions d'années, elle sera deux, trois, quatre fois plus faible ; à moins qu'une force cosmique agissant en sens inverse ne vienne à compenser la perte de vitesse causée par le frottement des marées contre le fond et les rivages de l'Océan, l'impulsion de la planète diminuera de siècle en siècle. Après des péripéties qu'il est encore impossible de prévoir, la terre finira par changer complètement d'allure et perdra son existence indépendante, soit pour s'unir avec d'autres corps planétaires, soit pour se diviser en fragments, ou peut-être même pour tomber sur le soleil comme un simple aéroлите. « Dans ses révolutions perpétuelles, la Terre, dit Carl Ritter, cherche peut-être le lieu de son éternel repos. »

Les glaciers océaniques¹.

Quelle que soit la variété des glaces de formation marine qui constituent les banquises, elles le cèdent singulièrement, par la hardiesse des formes et la grandeur, aux masses qui se sont détachées du Groenland, du Spitzberg et des autres terres du pôle boréal. Soit qu'elles s'écroulent dans les eaux relativement tièdes qui en rongeaient la base, soit qu'elles remontent soudain des profondeurs de l'eau glacée sous laquelle elles avaient continué de glisser, elles emplissent aussitôt la mer d'un dédale de montagnes flottantes. On comprend l'immense chaos que tous ces fragments doivent produire dans les étroites baies ou dans les bras de mer trop resserrés. C'est un de ces prodigieux entassements que l'intrépide Hayes a dû traverser dans le détroit de Smith, en faisant preuve d'une persévérance presque surhumaine.

Ces rochers d'apparence cristalline que charrie l'Océan sont la splendeur des parages arctiques. De dimensions souvent colossales, ils offrent parfois une architecture d'une régularité presque parfaite ; mais ils prennent aussi les formes les plus variées et les plus bizarres : ce sont de hautes tours, des colonnes accouplées, des groupes de sculpture, des statues se dressant au-dessus de la mer comme des dieux de marbre : Hayes compare au colosse de Rhodes un des blocs qu'il rencontre ; un large fleuve coulait entre ses deux piliers. Dans les eaux relativement tièdes, comme celles du Spitzberg, que viennent réchauffer les courants tropicaux, la glace est incessamment rongée, et la partie de la masse flottante qui s'élève au-dessus de la surface marine prend d'ordinaire l'apparence d'une sorte de pilier portant un large chapiteau plus ou moins incliné et frangé de stalactites. L'assise du sommet est blanche et parfois revêtue de neige, tandis que les cannelures du pilier, dont la glace plus compacte est battue par le flot, ont la couleur de l'émeraude ou du saphir. Les soubassements des colonnes sont percés de grottes dans lesquelles l'eau s'engouffre avec un sourd murmure ; parfois ils sont criblés de trous d'un petit diamètre d'où chaque flot s'élance en jets divergents. Les gerbes argentées jaillissent alternativement de chaque côté du pilier, suivant les balancements que lui imprime la mer. Dans les eaux très froides, comme celles de l'archipel arctique, des phénomènes contraires se produisent. Au lieu d'être rongés et fondus par les vagues, les blocs tombés des glaciers commencent d'abord par s'accroître graduellement, à cause de la basse

¹ Extrait de *La Terre*.

température du liquide dans lequel ils sont plongés, et qui se solidifie soudain autour des énormes tours flottantes. C'est ainsi que s'expliqueraient les énormes dimensions de quelques masses glacées cheminant sur la mer. Des couches d'eau froide, dont la température est de plusieurs degrés au-dessous de zéro, restent à l'état liquide aussi longtemps qu'elles se maintiennent immobiles ; mais dès que les glaces à angles aigus en déchirent la cohésion, elles se transforment immédiatement en glaces sur de vastes étendues et les glaces supérieures, semblables à un navire qui soulèverait un immense radeau, se dressent aussitôt hors de la mer.

Les masses détachées des glaciers sont connues sous le nom tout-à-fait impropre de « montagnes de glace » (*ice-bergs*). Wallich a pu en mesurer quelques-unes sur les côtes du Groenland, en sondant la profondeur des bancs sur lesquels s'étaient échouées plusieurs de ces roches mobiles, et il a trouvé que, pour les blocs de forme régulière, la partie située au-dessus du niveau de la mer n'est jamais en hauteur que du quatorzième au seizième de la partie plongeant dans les eaux. Quant aux masses dont la portion émergée se termine en cône ou en pyramide, elles descendent à une profondeur relative d'autant moins grande que la base est d'un volume plus considérable ; mais l'élévation totale de la montagne de glace dépasse toujours sept à huit fois la hauteur de la partie visible. Hayes a fait l'ascension d'un de ces grands pics flottants. Sur les plateaux supérieurs de l'énorme masse se trouvait un lac de 400 mètres de long d'où un ruisseau s'épanchait en cascades.

Les aurores boréales ¹.

Les premières lueurs, encore douteuses, apparaissent à l'horizon du Nord comme une aube indécise. Un large segment sombre de nuages, dans lequel Bravais a cru reconnaître la masse des brumes qui pèsent au loin sur la mer, se dessine en noir à travers le ciel, dans la direction du pôle magnétique ; mais bientôt une courbe de lumière se montre au-dessus de la strate épaisse des vapeurs, semblable à une arcade immense déployée de l'une à l'autre extrémité de la Terre. La lueur d'un blanc jaunâtre gagne rapidement en éclat, sans éteindre pourtant le feu des étoiles qui scintillent au travers ; elle fulgure, elle ondule et se déplace comme la flamme secouée par le vent ; parfois aussi elle se répartit en masses symétriques ; on croirait voir les ouvertures béan-

¹ Extrait de *La Terre*.

tes d'un édifice dont la façade est restée dans les ténébres. Souvent un deuxième arc lumineux, puis un troisième, ou même d'autres encore, s'arrondissent au-dessus du premier, et leurs nappes de feu concentriques brillent jusque dans le haut du ciel. Pendant quelque temps, ces arches de lumière éclairent seules l'espace ; mais on voit soudain des rayons colorés s'élancer des arcs vers le zénith en faisceaux convergents. A la base le vert, au centre le jaune d'or, à l'extrémité le rouge pourpre se succèdent régulièrement sur les fusées, ajoutant ainsi à la splendeur de la lumière la beauté des couleurs les plus éclatantes ; souvent aussi, d'après Hansteen, des rayons noirs ou d'un violet sombre alternent avec les baguettes de lumière et les rendent plus éblouissantes par le contraste ; pendant une magnifique aurore observée par Maupertuis à la fin du siècle dernier, le rouge était d'une telle intensité, que la constellation d'Orion semblait noyée dans le sang. Parfois ces traits si diversement colorés restent longtemps au même point du ciel ; mais, plus fréquemment, la variété de leurs formes changeantes est infinie : tantôt les deux bases de l'arcade cessent de reposer sur l'horizon, et la nappe lumineuse ondule et se reploie sur elle-même comme une immense draperie frangée ; tantôt les gerbes de rayons, brusquement arrêtées dans le ciel, semblent se réunir en une coupole d'or ; souvent elles sont séparées les unes des autres comme par des colonnes de fumée, et tour à tour les lueurs de l'aurore s'éteignent et se rallument. Les rayons auxquels les Canadiens donnent le nom de *marionnettes* ou « de joyeux danseurs » (*merry-dancers*), varient incessamment de longueur et d'éclat, la terre elle-même, presque toujours couverte de neige quand brille l'incendie magnétique, apparaît tantôt plus claire, tantôt plus obscure par son contraste avec les gerbes flamboyantes. Au zénith magnétique, vers lequel se dirige le pôle méridional de l'aiguille aimantée, le ciel paraît obscur ; mais tout autour, les rayons convergents qui viennent de l'horizon du nord, et qui se continuent en s'éloignant les uns des autres vers l'horizon du sud, forment une sorte de couronne. C'est alors le moment le plus brillant du phénomène. Ensuite l'éclat des arcs et des rayons diminue peu à peu ; on les voit « palpir », pour ainsi dire, comme si la flamme étouffée cherchait à se raviver ; mais elle finit par s'éteindre ; il ne reste plus çà et là que des « plaques aurorales » émettant une faible lueur, comme de lointains éclairs d'orage ; puis on croit voir encore une vague phosphorescence sur les cirri blanchâtres. D'ailleurs, ce n'est là, pour ainsi dire, qu'une aurore typique : suivant les conditions du milieu, la couleur, la forme, la durée des aurores, tout varie dans ces phénomènes. Whympen en

décrit une qu'il vit dans l'Alaska et qui ressemblait à un serpent de lumière, souple, onduleux et changeant. D'ordinaire l'aurore magnétique a complètement cessé quand du côté de l'orient commence à se révéler une autre aurore, celle du soleil qui s'approche de l'horizon.

L'aspect des montagnes ¹.

Quel contraste entre la vue des plaines et l'aspect de la montagne, lorsque la cime en est dégagée de vapeurs et qu'on peut la contempler de loin à travers la lourde atmosphère qui pèse sur les terres basses ! Le spectacle est beau, surtout lorsque la pluie a fait tomber sur le sol les poussières flottantes, que l'air est rajeuni, pour ainsi dire. Le profil de rochers et de neiges se détache nettement du bleu des cieux ; malgré l'énorme distance, le mont, azuré lui-même comme les profondeurs aériennes, se peint sur le ciel avec tout son relief d'arêtes et de promontoires ; on distingue les vallons, les ravins, les précipices ; parfois même, à la vue d'un point noir qui se déplace lentement sur les neiges, on peut, à l'aide d'une lunette d'approche, reconnaître un ami gravissant la cime. Le soir, après le coucher du soleil, la pyramide se montre dans sa beauté la plus pure et la plus splendide à la fois. Le reste de la terre est dans l'ombre, le gris du crépuscule voile les horizons des plaines ; l'entrée des gorges est déjà noircie par la nuit. Mais là haut tout est lumière et joie. Les neiges, que regarde encore le soleil, en réfléchissent les rayons roses ; elles flamboient, et leur clarté paraît d'autant plus vive que l'ombre monte peu à peu, envahissant successivement les pentes, les recouvrant comme d'une étoffe noire. A la fin, la cime est seule assez haute pour apercevoir le soleil par dessus les courbures de la terre ; elle s'illumine comme d'une étincelle ; on dirait un de ces diamants prodigieux qui, d'après les légendes hindoues, fulguraient au sommet des montagnes divines. Mais soudain la flamme a disparu, elle s'est évanouie dans l'espace. Qu'on ne cesse de regarder pourtant : au reflet du soleil succède celui des vapeurs empourprées de l'horizon. La montagne s'illumine encore une fois, mais d'un éclat plus doux. La roche dure ne semble plus exister sous son vêtement de rayons ; il ne reste qu'un mirage, une lumière aérienne ; on croirait que le mont superbe s'est détaché de la terre et flotte dans le ciel pur.

Ainsi, la rareté de l'air des hautes régions contribue à la beauté des

¹ Extrait de l'*Histoire d'une montagne*, un chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique d'une grande valeur littéraire.

cimes, en empêchant les souillures de la basse atmosphère de gagner les sommets ; mais elle force aussi les vapeurs invisibles qui s'élèvent de la mer et des plaines à se condenser et à s'attacher en nuages aux flancs de la montagne. D'ordinaire, l'eau vaporisée suspendue dans les couches supérieures de l'air ne s'y trouve pas en quantité assez considérable pour qu'elle se change immédiatement en nuages et retombe en pluie ; l'atmosphère où elle flotte la maintient à l'état de gaz invisible. Mais que la couche d'air monte dans le ciel, emportant ses vapeurs, elle se refroidira graduellement, et son eau, condensée en molécules distinctes, se révélera bientôt. C'est d'abord une nuelle presque imperceptible, un flocon blanc dans le ciel bleu ; mais à ce flocon s'en ajoutent d'autres ; maintenant, c'est un voile dont les déchirures laissent çà et là pénétrer le regard dans les profondeurs de l'espace ; à la fin, c'est une masse épaisse se déployant en rouleaux ou s'entassant en pyramides. Il est de ces nuages qui se dressent sur l'horizon en forme de véritables montagnes. Leurs crêtes et leurs dômes, leurs neiges, leurs glaciers resplendissants, leurs ravins ombreux, leurs précipices, tout le relief se révèle avec une netteté parfaite. Seulement, les monts de vapeur sont flottants et fugitifs ; un courant d'air les a formés, un autre courant peut les déchirer et les dissoudre. A peine leur durée est-elle de quelques heures, tandis que celle des monts de pierre est de millions d'années : mais en réalité la différence est-elle donc si grande ? Relativement à la vie du globe, nuages et montagnes sont également des phénomènes d'un jour. Minutes et siècles se confondent, lorsqu'ils se sont engouffrés dans l'abîme des temps.

Les nues aiment surtout à s'amonceler autour des roches qui se dressent en plein ciel. Les unes sont attirées vers le roc par une électricité contraire à la leur propre ; les autres, pourchassées par le vent dans l'espace, viennent se heurter sur les pentes des monts, grande barrière placée en travers de leur marche. D'autres encore, invisibles dans l'air tiède, ne se révèlent qu'au contact de la pierre froide ou des neiges ; c'est la montagne qui condense les vapeurs et les exprime de l'air, pour ainsi dire. Que de fois, en contemplant la cime ou quelque promontoire avancé, j'ai vu les duvets des nuages naissants s'amasser autour de la pointe glacée ! Une fumée s'élève, semblable à celle qui monte d'un cratère : bientôt chaque piton en est enveloppé, et le mont finit par s'entourer d'un turban de nuages qu'il a lui-même tissés dans l'air transparent. Des mains invisibles, semble-t-il, travaillent à la formation des tempêtes et à la chute des pluies. Quand les habitants des plaines voient la montagne disparaître sous un amas de nues, ils com-

prennent à la manière dont se coiffe le géant, quel genre de fête il leur prépare. Quand deux souffles d'air viennent se rencontrer à sa pointe, l'un brûlant, l'autre froid, la nue formée soudain se dresse haut en tourbillonnant dans le ciel ; la montagne est un volcan, et la vapeur s'en échappe incessamment avec une sorte de furie pour aller se replier au loin dans le ciel en une courbe immense.

Des nuages détachés s'éparpillent librement dans le ciel, ils se rejoignent, se cardent où s'effilent sous le vent, s'étalent ou s'envolent et montent jusque dans l'atmosphère supérieure, bien au-dessus des cimes les plus élevées de la terre ; la diversité de leurs formes est beaucoup plus grande que celle des nuages qui ceignent les sommets de la montagne. Cependant ceux-ci présentent une singulière mobilité d'aspect. Tantôt ce sont des nues isolées qui se déplacent avec les nappes d'air froid ; on les voit alors serpenter en rampant dans les ravins ou cheminer le long des arêtes en s'effrangeant aux roches aiguës. Tantôt se sont de gros nuages qui cachent à la fois toute une pente de la montagne ; à travers leur masse épaisse, qui grossit ou diminue, se déplace ou se déchire, on distingue de temps en temps la cime bien connue, d'autant plus superbe en apparence qu'elle semble vivre et se mouvoir entre les vapeurs tournoyantes. D'autres fois, les nappes aériennes superposées et de températures différentes sont parfaitement horizontales et distinctes comme des strates géologiques ; les nuages qu'on y voit paraître ont une forme analogue : ils sont disposés en bandes régulières et parallèles, cachant ici des forêts, là des pâturages, des neiges et des rochers, ou les voilant à demi comme une écharpe transparente. Parfois encore les cimes, les pentes supérieures, toute la haute montagne est noyée dans la lourde masse des nues, semblable à un ciel gris ou noir qui se serait abaissé vers la terre ; la montagne s'éloigne ou se rapproche suivant le jeu des vapeurs qui diminuent ou s'épaississent. Soudain, tout disparaît de la base au sommet : le mont s'est entier perdu dans les brumes ; puis l'orage descend des cimes, il fouette cette mer de lourdes vapeurs, et l'ont voit le géant apparaître de nouveau, « noir, triste, dans le vol éternel des nuées ¹. »

¹ Principaux ouvrages d'Elisée Reclus : *La Terre* (1867) ; *Histoire d'une montagne* (1880) ; *Histoire d'un ruisseau* (1881) ; *Nouvelle géographie universelle*, 19 volumes (1875-1894). — Sur Reclus, lire l'intéressante étude de Raoul Frary dans *La question du latin*.

EUGÈNE RAMBERT

Né à Clarens en 1830, mort à Lausanne en 1886.

Presque inconnu en France, où des auteurs suisses de bien moindre valeur ont cependant une renommée assez grande, Eugène Rambert est considéré dans la Suisse française comme un des meilleurs écrivains nationaux. A notre avis, il est, littérairement, l'écrivain national par excellence, avant Vinet lui-même, car Vinet est plus philosophe que littérateur. Poète de talent, critique profond et solide, c'est surtout comme descripteur de la nature que Rambert mérite d'être placé au premier rang. Son chef-d'œuvre *Les Alpes suisses* est un des plus beaux ouvrages de description pittoresque qui aient été écrits en français. « La Suisse, dit Elisée Reclus, est devenue comme une terre commune pour tous ceux dont le cœur bat d'émotion à la vue des grands spectacles de la nature ; il semble qu'une existence est incomplète lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes. » Pour juger Rambert, il faut se rappeler cette phrase ; on comprendra alors l'importance de cet écrivain, sympathique entre tous, qui sut combiner l'esprit d'observation du savant, l'enthousiasme et l'imagination du poète, pour élever à sa patrie un monument littéraire digne de la superbe nature qu'il a célébrée. Quand la critique française connaîtra le grand écrivain vaudois, elle ratifiera certainement le jugement que nous mettons ici, comme un faible témoignage de notre vive admiration.

Les glaciers ¹.

Les grands glaciers ont ceci de remarquable qu'ils se forment à l'ordinaire par la réunion de plusieurs glaciers. Les rivières ont besoin de quelque temps pour confondre leurs eaux ; les glaciers se soudent et ne se mêlent pas. Si l'un est plus pur que l'autre, il se distingue encore par sa blancheur dans le lit où ils coulent côte à côte. Leurs moraines d'ailleurs les accompagnent et les séparent fidèlement. Chacune d'elles est une limite, et il suffit d'en considérer le réseau pour décomposer le glacier.

Parmi les plus grands glaciers de la Suisse, on en compte trois qui jouissent d'une célébrité particulière, celui de l'Aar, celui d'Aletsch et celui du Mont-Rose. Le premier est le plus simple. Deux fleuves jumeaux tombent des montagnes, et, séparés par une muraille de rochers, coulent parallèlement ; puis la muraille s'abaisse, ils se joignent et remplissent de leurs flots apaisés une vallée haute et large, où ils chemi-

¹ Extrait des *Alpes suisses*. Le chapitre d'où ce morceau est extrait est un chef-d'œuvre d'observation scientifique, que sa valeur littéraire rend encore plus remarquable.

nent d'un cours égal et majestueux : tel est le glacier de l'Aar. Celui d'Aletsch est le glacier-roi, qui ne connaît que des tributaires. Derrière l'Aletschhorn se cache un réservoir où se rassemblent les eaux solides de tout un amphithéâtre de montagnes ; le glacier d'Aletsch s'en échappe, pour s'engager dans une vallée au long cours, qui, au lieu de lui ouvrir le chemin de la plaine, le fait tourner lentement autour de la cime où il a pris naissance et dont il porte le nom. Du haut de l'Aletschhorn on peut, à volonté, faire rouler des quartiers de roc au nord, au sud, à l'est, à l'ouest ; tous, par une route ou par une autre, rejoindront le glacier géant qui fait ceinture autour de lui. Bien différent est celui du Mont-Rose : c'est le glacier composite, multiple, gigantesque produit de dix glaciers formidables. Ils descendent de toutes les pointes du Mont-Rose, les uns purs, les autres souillés, les uns à flots tranquilles, les autres en se brisant aux parois des ravines, et viennent se réunir dans la vaste enceinte que dominent tant de sommets rivaux. C'est moins un fleuve qu'une mer en mouvement ; une mer qui tout à coup voit le chemin se fermer devant elle, et qui ne trouve d'issue que par une gorge étroite entre deux murailles inébranlables. Le glacier s'y précipite, il se fait torrent, se brise, se hérisse, puis se tordant sur lui-même à un dernier contour de la gorge, il en débouche, abrupt et tourmenté, et vient mourir sur le fond verdoyant de la vallée.

Veut-on se donner l'entière et ineffaçable impression des grandeurs du monde alpestre, qu'on aille visiter un de ces trois glaciers, mais qu'on ne se borne pas à y toucher barre en passant. Quand on veut voir un fleuve, on en descend ou l'on en remonte le cours ; faisons de même pour ces fleuves solides. Jeunes gens, qui avez le souffle léger, le jarret infatigable, profitez d'une belle nuit pour gagner cette cime de Jazzy, qui continue au nord la haute ligne du Mont-Rose. Alertes comme vous l'êtes, vous y arriverez presque à l'aurore ; puis, quand vous aurez pris haleine et joui quelque temps de la vue, remettez-vous en route, et faites, vous aussi, votre voyage du glacier. Imposez-vous pour loi de ne mettre le pied sur la rive que lorsqu'il le faudra absolument. La route est longue, parfois difficile ; allez toujours, la récompense qui vous attend est d'avoir vu la nature travailler dans sa puissance et de vous être en quelque sorte associés à son œuvre. Moraines, ruisseaux, aiguilles, crevasses, grandes et petites choses, regardez tout au passage. Si quelques études préliminaires vous permettent d'observer comme le ferait un naturaliste, tant mieux ; sinon, regardez encore. Heureux, sans doute, celui qui peut deviner le secret des choses ! heureux déjà celui qui peut les voir et s'en graver l'image dans l'esprit ! Voyez ce

que deviennent, à mesure qu'elles s'écoulent vers les profondeurs où nous vivons, ces neiges éthérées, parure des hauts sommets. De ce monde aérien, qui semble n'appartenir ni au ciel ni à la terre, passez à celui du glacier, plus voisin de nous, premier et gigantesque théâtre de luttes, de labeur et de destruction. Ils se touchent et pourtant ce sont déjà deux pôles. Légères sont les neiges d'en haut ; le glacier est pesant, il ne se meut qu'à force d'obstination, et jusque dans les jeux les plus hardis de ses hautes cataractes il y a de l'effort, de la contrainte et je ne sais quelle rude gaucherie ; s'il a des aiguilles légèrement posées, ce ne peut être que par quelque hasard d'équilibre, qui leur permet de rester dans la position d'une tour qui va tomber. Les neiges d'en haut sont pures et lumineuses, elles ont bientôt enseveli ce qui pourrait les souiller, en toute saison elles resplendissent au soleil ; le glacier se découvre chaque été, et ne craint pas d'étaler aux yeux les matériaux qui le salissent. Les neiges d'en haut ne semblent faites que pour briller ; le glacier est fait pour charrier, il a les épaules robustes, il ne cède pas sous les plus gros blocs, il les soulève au besoin dans les airs, et vous renverseriez sur lui toute une montagne qu'il en transporterait les débris à la plaine avec ordre, avec lenteur, avec la patience de la force, et sans jamais fléchir sous le poids. Les neiges d'en haut habitent un pays de lumière, pour elles sont les premiers rayons de l'aurore et les dernières lueurs du couchant ; le glacier se traîne dans les vallées et ne voit le ciel qu'entre deux murailles de rocher. Les neiges d'en haut ont de l'espace pour jouer et tourbillonner ; le glacier n'a pas de place pour ses vagues congelées, qui se gênent dans les défilés et s'y pressent les unes sur les autres. Les neiges d'en haut protègent les cimes ; le glacier les mine par dessous, les ronge, les lime et convertit en boue la charpente des Alpes. Les neiges d'en haut reposent inoffensives dans d'éternelles solitudes ; le glacier est un envahisseur qui descend en rampant jusque dans les vallées peuplées, attaque les champs des hommes et renverse leurs habitations. Et cependant c'est bien des neiges d'en haut que naît le glacier, mais par quelle série de métamorphoses insensibles ! Amolies par la chaleur du jour, durcies par les gelées de la nuit, elles se fixent, se tassent, deviennent une masse rugueuse, puis une espèce de ciment grossier, puis une glace à gros grains, moitié opaque, moitié transparente, mais de plus en plus compacte, jusqu'à ce qu'enfin de cette chose légère qui s'appelle une étoile de neige, de ces mille paillettes qui voltigent à la manière des moucheron bercés sur leurs ailes diaphanes, se soit formé ce reptile effrayant et superbe qui s'accroche aux aspérités des rocs,

déroule ses plis le long des précipices et fait craquer dans les gorges de la montagne ses anneaux monstrueux.

La Soldanelle¹.

Nous entrons et définitivement dans la zone supérieure des Alpes, celle où disparaissent les arbres et les arbustes. On y arrive par deux chemins. Le plus long et le plus doux suit le fond des vallées, et les remonte de bassin en bassin, de défilé en défilé : après en avoir traversé toute une série, on finit par trouver une rampe ou une gorge qui fait barrière, et où les forêts s'arrêtent plus ou moins brusquement ; les buissons peuvent s'élever davantage, couvrir un étage de plus, franchir encore un défilé ; puis ils rencontrent aussi leur limite. L'autre chemin, beaucoup plus court, mais beaucoup plus pénible, moins un chemin qu'un escalier, quitte la vallée sur un point quelconque, et monte directement contre l'une ou l'autre des murailles qui en forment les flancs. On peut quelquefois grimper par une pente suivie et régulière jusque bien au-dessus de la végétation arborescente, que l'on voit s'amoindrir graduellement ; d'autres fois, et peut-être est-ce le cas le plus fréquent, à la hauteur où les sapins commencent à devenir plus rares et moins élancés, on aborde des terrasses, des vallons, des plateaux spacieux, de vastes contrées, que d'en bas on pouvait à peine soupçonner. Ces vallons, dont le niveau est souvent de dix-huit ou de dix-neuf cents mètres, ont des hivers particulièrement rudes ; la neige s'y accumule en masses plus épaisses, le vent l'y chasse de tous côtés, les avalanches l'y précipitent, et elle est encore loin d'y être fondue lorsque, à égalité d'altitude, les versants inclinés commencent à verdoyer. Aussi les arbres et les buissons n'y pénètrent-ils pas facilement ; il n'est point rare qu'ils en respectent l'entrée alors même que sur la pente, à droite et à gauche, ils s'élèvent encore d'une centaine de mètres. On dirait une porte qui leur est interdite, et qui nous ouvre un monde nouveau, celui du véritable pays alpin, avec sa flore de plus en plus caractérisée, ses grands pâturages, ses chalets et ses troupeaux.

A cette hauteur, il y a, comme dans la plaine, un printemps, un été et un automne ; mais ces trois saisons se font en trois mois. Les plantes éclosent rapidement, et l'on ne distingue que deux floraisons : l'une suit la fonte des neiges, l'autre est en retard de quelques semai-

¹ Extrait des *Alpes suisses*. — Eugène Rambert était un botaniste remarquable ; c'est pour cela que son étude si poétique de la flore alpestre a un caractère d'exactitude qu'on rencontre rarement dans les descriptions des littérateurs.

nes. En s'élevant assez haut, on peut, au mois de juillet, les traverser toutes deux à quatre ou cinq cents mètres de distance verticale ; mais plusieurs des montagnes les plus renommées pour la beauté de leur végétation, Chamossaire, par exemple, dans les Alpes vaudoises, doivent être visitées au mois de juin. Si l'année est chaude, dès le commencement d'août l'herbe perd sa fraîcheur ; il ne reste plus que des fleurs attardées, et chaque plante se hâte de fructifier. La rapidité avec laquelle s'accomplit le cycle de la vie végétale est un des traits les plus saillants de cette flore. Il faut voir comment certaines espèces poussent au bord des champs de neige. Le sol est libre depuis un jour à peine ; il est imbibé d'eau glacée, et déjà de toute part pointent des bourgeons blancs et gonflés de sucs. De vingt-quatre en vingt-quatre heures, on en mesure les progrès. Parmi les plus précoces, se distinguent de charmantes auricules aux ombelles purpurines, surtout nombreuses et variées dans les chaînes orientales. Mais le prodige de cette floraison hâtive est la Soldanelle. Il en existe aussi deux espèces, avec des formes intermédiaires et douteuses, exactement comme pour le rhododendron. La plus grande, la Soldanelle des Alpes, est connue à peu près partout en Suisse ; l'autre, la Petite Soldanelle, habite surtout les montagnes d'Uri, de Glaris, des Grisons ; je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de stations plus occidentales que le Faulhorn. Toutes deux poussent quelques feuilles arrondies et fermes. Une fourmi guerrière pourrait se faire un bouclier de combat de celles de la Petite Soldanelle. De l'aisselle naît une tige qui porte des fleurs retombantes. La Soldanelle des Alpes en a jusqu'à quatre ; elles sont d'un lilas tendre, de la grosseur d'une cupule de gland, mais beaucoup plus évasées, et frangées jusqu'à la moitié de leur profondeur. La Petite Soldanelle n'en a ordinairement qu'une, plus étroite, plus allongée, avec des franges plus courtes. La couleur en est d'une délicatesse infinie : c'est une teinte rose bleuâtre, avec des reflets changeants et métalliques, et à l'intérieur un réseau de veines sanguines.

La Petite Soldanelle ne se replie pas, comme le fait la sensitive, au toucher d'un corps dur ; cependant ces franges, cette transparence de la corolle, cette couleur nuancée, chatoyante et qui joue avec la lumière, semblent trahir le mystère d'une organisation nerveuse qui dépasse en finesse tout ce que l'imagination peut rêver. S'il y a des plantes somnambules, la Petite Soldanelle doit l'être. La fermeté de ses feuilles nervées est celle d'une main légèrement crispée, et la fleur est si frêle qu'on dirait une âme suspendue entre la terre et le ciel et toujours prête à s'envoler : ce n'est qu'un souffle. Aussi combien de co-

rolles jonchent le sol dans ce creux que vient de quitter la neige, et où elles se balançaient par centaines ! Elles n'ont pas eu le temps de se faner ; mais elles n'ont plus eu la force de se soutenir, et elles sont tombées dans la fraîcheur de leur beauté.

Et cependant cet être fragile a soif de vivre. La Soldanelle n'attend pas, comme le prudent rhododendron, que les beaux jours aient succédé aux beaux jours. Des Alpes inférieures jusque sur les plus hautes cimes, elle suit la neige à la piste. Quand les frimas tardent à disparaître, l'impatience la prend, et si le sol réchauffé a quelque peu fondu le dessus du *névé*, de manière qu'il y ait un interstice par où se glisse le souffle du printemps, elle se hâte de pousser. Lorsque la croûte glacée est encore trop épaisse, l'imprudente fleurlette périt dans l'obscurité de sa prison ; mais si elle peut la percer du sommet de sa tige pointue, ce qui arrive souvent à la Soldanelle des Alpes, elle vient ouvrir au-dessus sa corolle tremblante, et triompher pendant quelques heures sur ce blanc tapis qui lui servira de linceul¹.

FUSTEL DE COULANGES

Né à Paris en 1830, mort à Paris en 1889.

Les grands historiens de la période romantique ont laissé des héritiers et la France compte, à l'heure actuelle, plusieurs écrivains d'histoire très remarquables. Fustel de Coulanges peut être considéré comme le chef de la nouvelle école qu'on pourrait appeler l'école scientifique. C'est l'historien le plus rigoureusement objectif que la France ait produit. Doué d'un esprit philosophique remarquable, il a l'art de faire comprendre les grands événements du passé, mais il ne substitue jamais ses vues personnelles à la réalité certaine, pour l'interprétation de laquelle il n'a recours qu'aux documents. Ses études ont la beauté que donnent la profondeur et la certitude ; bien qu'à première vue l'art y paraisse entièrement sacrifié à la science, elles ont une réelle valeur littéraire ; le style du célèbre historien a toutes les grandes qualités classiques : la clarté parfaite, la logique, la précision.

¹ Principaux ouvrages à lire d'Eugène Rambert : *Les Alpes suisses (1854-1875). Etudes littéraires.* — Sur Rambert, lire les études critiques suivantes : Henri Warnery, *Eugène Rambert* ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

Le christianisme et la fin du monde antique¹.

La victoire du christianisme marque la fin de la société antique. Avec la religion nouvelle s'achève cette transformation sociale que nous avons vue commencer six ou sept siècles avant elle.

Pour savoir combien les principes et les règles essentielles de la politique furent alors changés, il suffit de se rappeler que l'ancienne société avait été constituée par une vieille religion, dont le principal dogme était que chaque dieu protégeait exclusivement une famille ou une cité, et n'existait que pour elle. C'était le temps des dieux domestiques et des divinités poliades. Cette religion avait enfanté le droit : les relations entre les hommes, la propriété, l'héritage, la procédure, tout s'était trouvé réglé, non par les principes de l'équité naturelle, mais par les dogmes de cette religion et en vue des besoins de son culte. C'était elle aussi qui avait établi un gouvernement parmi les hommes : celui du père dans la famille, celui du roi ou du magistrat dans la cité. Tout était venu de la religion, c'est-à-dire de l'opinion que l'homme s'était faite de la divinité. Religion, droit, gouvernement s'étaient confondus et n'avaient été qu'une même chose sous trois aspects divers. Nous avons cherché à mettre en lumière ce régime social des anciens, où la religion était maîtresse absolue dans la vie privée et dans la vie publique : où l'Etat était une communauté religieuse, le roi un pontife, le magistrat un prêtre, la loi une formule sainte ; où le patriotisme était de la piété, l'exil une excommunication ; où la liberté individuelle était inconnue, où l'homme était asservi à l'Etat par son âme, par son corps, par ses biens ; où la haine était obligatoire contre l'étranger, où la notion du droit et du devoir, de la justice et de l'affection s'arrêtait aux limites de la cité ; où l'association humaine était nécessairement bornée dans une certaine circonférence autour d'un prytanée, et où l'on ne voyait pas la possibilité de fonder des sociétés plus grandes. Tels furent les traits caractéristiques des cités grecques et italiennes pendant la première période de leur histoire.

Mais peu à peu, nous l'avons vu, la société se modifia. Des change-

¹ Extrait de la *Cité antique*, remarquable enquête historique sur les institutions de l'antiquité, où les vues philosophiques les plus hautes s'appuient sur la plus rigoureuse recherche scientifique. On ne comprend bien l'antiquité qu'après avoir lu ce magnifique ouvrage. A comparer avec les études de l'historien allemand Mommsen.

ments s'accomplirent dans le gouvernement et dans le droit, en même temps que dans les croyances. Déjà, dans les cinq siècles qui précèdent le christianisme, l'alliance n'était plus aussi intime entre la religion d'une part, le droit et la politique de l'autre. Les efforts des classes opprimées, le renversement de la caste sacerdotale, le travail des philosophes, le progrès de la pensée avaient ébranlé les vieux principes de l'association humaine. On avait fait d'incessants efforts pour s'affranchir de l'empire de cette vieille religion, à laquelle l'homme ne pouvait plus croire ; le droit et la politique, comme la morale, s'étaient peu à peu dégagés de ses liens. Seulement, cette espèce de divorce venait de l'effacement de l'ancienne religion ; si le droit et la politique commençaient à être quelque peu indépendants, c'est que les hommes cessaient d'avoir des croyances ; si la société n'était plus gouvernée par la religion, cela tenait surtout à ce que la religion n'avait plus de force. Or, il vint un jour où le sentiment religieux reprit vie et vigueur, et où, sous la forme chrétienne, la croyance ressaisit l'empire de l'âme. N'allait-on pas voir alors reparaitre l'antique confusion du gouvernement et du sacerdoce, de la foi et de la loi ?

Avec le christianisme, non seulement le sentiment religieux fut ravivé, il prit encore une expression plus haute et moins matérielle. Tandis qu'autrefois on s'était fait des dieux de l'âme humaine ou des grandes forces physiques, on commença à concevoir Dieu comme véritablement étranger, par son essence, à la nature humaine d'une part, au monde de l'autre. Le divin fut décidément placé en dehors de la nature visible et au-dessus d'elle. Tandis qu'autrefois chaque homme s'était fait son dieu, et qu'il y en avait eu autant que de familles et de cités, Dieu apparut alors comme un être unique, immense, universel, seul animant les mondes, et seul devant remplir le besoin d'adoration qui est en l'homme. Au lieu qu'autrefois la religion, chez les peuples de la Grèce et de l'Italie, n'était guère autre chose qu'un ensemble de pratiques, une série de rites que l'on répétait sans y voir aucun sens, une suite de formules que souvent on ne comprenait plus, parce que la langue en avait vieilli, une tradition qui se transmettait d'âge en âge et ne tenait son caractère sacré que de son antiquité, au lieu de cela, la religion fut un ensemble de dogmes et un grand objet proposé à la foi. Elle ne fut plus extérieure ; elle siégea surtout dans la pensée de l'homme. Elle ne fut plus matière ; elle devint esprit. Le christianisme changea la nature et la forme de l'adoration : l'homme ne donna plus à Dieu l'aliment et le breuvage ; la prière ne fut plus une formule d'incantation ; elle fut un acte de foi et une humble demande. L'âme

fut dans une autre relation avec la divinité : la crainte des dieux fut remplacée par l'amour de Dieu.

Le christianisme apportait encore d'autres nouveautés. Il n'était la religion domestique d'aucune famille, la religion nationale d'aucune cité ni d'aucune race. Il n'appartenait ni à une caste, ni à une corporation. Dès son début, il appelait à lui l'humanité entière. Jésus-Christ disait à ses disciples : « Allez et instruisez *tous les peuples*. » Ce principe était si extraordinaire et si inattendu que les premiers disciples eurent un moment d'hésitation ; on peut voir dans les Actes des apôtres que plusieurs se refusèrent d'abord à propager la nouvelle doctrine en dehors du peuple chez qui elle avait pris naissance. Ces disciples pensaient, comme les anciens Juifs, que le Dieu des Juifs ne voulait pas être adoré par des étrangers ; comme les Romains et les Grecs des temps anciens, ils croyaient que chaque race avait son dieu, que propager le nom et le culte de ce dieu c'était se dessaisir d'un bien propre et d'un protecteur spécial, et qu'une telle propagande était à la fois contraire au devoir et à l'intérêt. Mais Pierre répliqua à ces disciples : « Dieu ne fait pas de différence entre les gentils et nous. » Saint Paul se plut à répéter ce grand principe en toute occasion et sous toute espèce de forme : « Dieu, dit-il, ouvre aux gentils les portes de la foi. Dieu n'est-il Dieu que des Juifs ? Non, certes, il l'est aussi des gentils... Les gentils sont appelés au même héritage que les Juifs. »

Il y avait en tout cela quelque chose de très nouveau. Car partout, dans le premier âge de l'humanité, on avait conçu la divinité comme s'attachant spécialement à une race. Les Juifs avaient cru au Dieu des Juifs, les Athéniens à la Pallas athénienne, les Romains au Jupiter capitolin. Le droit de pratiquer un culte avait été un privilège. L'étranger avait été repoussé des temples ; le non-Juif n'avait pas pu entrer dans le temple des Juifs ; le Lacédémonien n'avait pas eu le droit d'invoquer Pallas athénienne. Il est juste de dire que, dans les cinq siècles qui précédèrent le christianisme, tout ce qui pensait s'insurgeait déjà contre ces règles étroites.

La philosophie avait enseigné maintes fois, depuis Anaxagore, que le Dieu de l'univers recevait indistinctement les hommages de tous les hommes. La religion d'Eleusis avait admis les initiés de toutes les villes. Les cultes de Cybèle, de Sérapis et quelques autres avaient accepté indifféremment des adorateurs de toutes nations. Les Juifs avaient commencé à admettre l'étranger dans leur religion, les Grecs et les Romains l'avaient admis dans leurs cités. Le christianisme, venant après ces progrès de la pensée et des institutions, présenta à l'a-

doration de tous les hommes un Dieu unique, un Dieu universel, un Dieu qui était à tous, qui n'avait pas de peuple choisi, et qui ne distinguait ni les races, ni les familles, ni les Etats. Pour ce Dieu il n'y avait plus d'étrangers. L'étranger ne profanait plus le temple, ne souillait plus le sacrifice par sa seule présence. Le temple fut ouvert à quiconque crut en Dieu. Le sacerdoce cessa d'être héréditaire, parce que la religion n'était plus un patrimoine. Le culte ne fut plus tenu secret; les rites, les prières, les dogmes ne furent plus cachés; au contraire, il y eut désormais un enseignement religieux, qui ne se donna pas seulement mais qui s'offrit, qui se porta au-devant des plus éloignés, qui alla chercher les plus indifférents. L'esprit de propagande remplaça la loi d'exclusion. Cela eut de grandes conséquences, tant pour les relations entre les peuples que pour le gouvernement des Etats. Entre les peuples, la religion ne commanda plus la haine; elle ne fit plus un devoir au citoyen de détester l'étranger; il fut de son essence, au contraire, de lui enseigner qu'il avait envers l'étranger, envers l'ennemi, des devoirs de justice et même de bienveillance. Les barrières entre les peuples et les races furent ainsi abaissées; le *pomerium*¹ disparut; « Jésus-Christ, dit l'apôtre, a rompu la muraille de séparation et d'inimitié. » — « Il y a plusieurs membres, dit-il encore; mais tous ne font qu'un seul corps. Il n'y a ni gentil, ni Juif; ni circoncis, ni incirconcis; ni barbare, ni Scythe. Tout le genre humain est ordonné dans l'unité. » On enseigna même aux peuples qu'ils descendaient tous d'un même père commun. Avec l'unité de Dieu, l'unité de la race humaine apparut aux esprits; et ce fut dès lors une nécessité de la religion de défendre à l'homme de haïr les autres hommes.

Pour ce qui est du gouvernement de l'Etat, on peut dire que le christianisme l'a transformé dans son essence, précisément parce qu'il ne s'en est pas occupé. Dans les vieux âges, la religion et l'Etat ne faisaient qu'un; chaque peuple adorait son dieu, et chaque dieu gouvernait son peuple; le même code réglait les relations entre les hommes et les devoirs entre les dieux de la cité. La religion commandait alors à l'Etat, et lui désignait ses chefs par la voix du sort ou par celle des auspices; l'Etat, à son tour, intervenait dans le domaine de la conscience et punissait toute infraction aux rites et au culte de la cité. Au lieu de cela, Jésus-Christ enseigne que son empire n'est pas de ce monde. Il sépare la religion du gouvernement. La religion n'étant

¹ L'enceinte de la cité, et en particulier celle de Rome.

plus terrestre, ne se mêle plus que le moins qu'elle peut aux choses de la terre. Jésus-Christ ajoute : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est la première fois que l'on distinguait si nettement Dieu de l'Etat. Car César, à cette époque, était encore le grand pontife, le chef et le principal organe de la religion romaine ; il était le gardien et l'interprète des croyances ; il tenait dans ses mains le culte et le dogme. Sa personne même était sacrée et divine ; car c'était précisément un des traits de la politique des empereurs, que, voulant reprendre les attributs de la royauté antique, ils n'avaient garde d'oublier ce caractère divin que l'antiquité avait attaché aux rois-pontifes et aux prêtres-fondateurs. Mais voici que Jésus-Christ brise cette alliance que le paganisme et l'empire voulaient renouer ; il proclame que la religion n'est plus l'Etat, et qu'obéir à César n'est pas la même chose qu'obéir à Dieu.

Le christianisme achève de renverser les cultes locaux ; il éteint les prytanées, brise définitivement les divinités poliades. Il fait plus : il ne prend pas pour lui l'empire que ces cultes avaient exercé sur la société civile. Il professe qu'entre l'Etat et la religion il n'y a rien de commun ; il sépare ce que toute l'antiquité avait confondu. On peut d'ailleurs remarquer que, pendant trois siècles, la religion nouvelle vécut tout à fait en dehors de l'action de l'Etat ; elle sut se passer de sa protection et lutter même contre lui. Ces trois siècles établirent un abîme entre le domaine du gouvernement et le domaine de la religion. Et comme le souvenir de cette glorieuse époque n'a pas pu s'effacer, il s'en est suivi que cette distinction est devenue une vérité vulgaire et incontestable que les efforts mêmes d'une partie du clergé n'ont pas pu déraciner.

Ce principe fut fécond en grands résultats. D'une part, la politique fut définitivement affranchie des règles strictes que l'ancienne religion lui avait tracées. On put gouverner les hommes sans avoir à se plier à des usages sacrés, sans prendre avis des auspices ou des oracles, sans conformer tous les actes aux croyances et aux besoins du culte. La politique fut plus libre dans ses allures ; aucune autre autorité que celle de la loi morale ne la gêna plus. D'autre part, si l'Etat fut plus maître en certaines choses, son action fut aussi plus limitée. Toute une moitié de l'homme lui échappa. Le christianisme enseignait que l'homme n'appartenait plus à la société que par une partie de lui-même, qu'il était engagé à elle par son corps et par ses intérêts matériels, que, sujet d'un tyran, il devait se soumettre, que, citoyen d'une république, il devait donner sa vie pour elle, mais que, pour son âme, il était li-

hre et n'était engagé qu'à Dieu. Le stoïcisme avait déjà marqué cette séparation ; il avait rendu l'homme à lui-même, et avait fondé la liberté intérieure. Mais, de ce qui n'était que l'effort d'énergie d'une secte courageuse, le christianisme fit la règle universelle et inébranlable des générations suivantes ; de ce qui n'était que la consolation de quelques-uns, il fit le bien commun de l'humanité.

Si maintenant on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur l'omnipotence de l'Etat chez les anciens, si l'on songe à quel point la cité, au nom de son caractère sacré et de la religion qui était inhérente à elle, exerçait un empire absolu, on verra que ce principe nouveau a été la source d'où a pu venir la liberté de l'individu. Une fois que l'âme s'est trouvée affranchie, le plus difficile était fait, et la liberté est devenue possible dans l'ordre social. Les sentiments et les mœurs se sont alors transformés aussi bien que la politique. L'idée qu'on se faisait des devoirs du citoyen s'est affaiblie. Le devoir par excellence n'a plus consisté à donner son temps, ses forces et sa vie à l'Etat. La politique et la guerre n'ont plus été le tout de l'homme ; toutes les vertus n'ont plus été comprises dans le patriotisme ; car l'âme n'avait plus de patrie. L'homme a senti qu'il avait d'autres obligations que celles de vivre et de mourir pour la cité. Le christianisme a distingué les vertus privées des vertus publiques. En abaissant celles-ci, il a relevé celles-là ; il a mis Dieu, la famille, la personne humaine au-dessus de la patrie, le prochain au-dessus du concitoyen.

Le droit a aussi changé de nature. Chez toutes les nations anciennes, le droit avait été assujéti à la religion et avait reçu d'elle toutes ses règles. Chez les Perses et les Hindous, chez les Juifs, chez les Grecs, les Italiens et les Gaulois, la loi avait été contenue dans les livres sacrés ou dans la tradition religieuse. Aussi chaque religion avait-elle fait le droit à son image. Le christianisme est la première religion qui n'ait pas prétendu que le droit dépendit d'elle. Il s'occupa des devoirs des hommes, non de leurs relations d'intérêts. On ne le vit régler ni le droit de propriété, ni l'ordre des successions, ni les obligations, ni la procédure. Il se plaça en dehors du droit, comme en dehors de toute chose purement terrestre. Le droit fut donc indépendant ; il put prendre ses règles dans la nature, dans la conscience humaine, dans la puissante idée du juste qui est en nous. Il put se développer en toute liberté, se réformer et s'améliorer sans nul obstacle, suivre les progrès de la morale, se plier aux intérêts et aux besoins sociaux de chaque génération.

L'heureuse influence de l'idée nouvelle se reconnaît bien dans l'his-

toire du droit romain. Durant les quelques siècles qui précédèrent le triomphe du christianisme, le droit romain travaillait déjà à se dégager de la religion et à se rapprocher de l'équité et de la nature ; mais il ne procédait que par des détours et par des subtilités, qui l'énervaient et affaiblissaient son autorité morale. L'œuvre de régénération du droit, annoncée par la philosophie stoïcienne, poursuivie par les nobles efforts des jurisconsultes romains, ébauchée par les artifices et les ruses du Préteur, ne put réussir complètement qu'à la faveur de l'indépendance que la nouvelle religion laissait au droit. On put voir, à mesure que le christianisme conquérait la société, les codes romains admettre les règles nouvelles, non plus par des subterfuges, mais ouvertement et sans hésitation. Les pénates domestiques ayant été renversés et les foyers éteints, l'antique constitution de la famille disparut pour toujours, et avec elle les règles qui en avaient découlé. Le père perdit l'autorité absolue que son sacerdoce lui avait autrefois donnée, et ne conserva que celle que la nature même lui confère pour les besoins de l'enfant. La femme, que le vieux culte plaçait dans une position inférieure au mari, devint moralement son égale. Le droit de propriété fut transformé dans son essence ; les bornes sacrées des champs disparurent ; la propriété ne découla plus de la religion, mais du travail ; l'acquisition en fut rendue plus facile, et les formalités du vieux droit furent définitivement écartées.

Ainsi, par cela seul que la famille n'avait plus sa religion domestique, sa constitution et son droit furent transformés ; de même que, par cela seul que l'Etat n'avait plus sa religion officielle, les règles du gouvernement des hommes furent changées pour toujours.

La méthode historique ¹.

Lois, chartes, formules, chroniques et histoires, il faut avoir lu toutes ces catégories de documents sans en avoir omis une seule. Car aucune d'elles, prise isolément, ne donne une idée exacte de la société. Elles se complètent ou se rectifient l'une l'autre. Celui qui croirait connaître l'époque mérovingienne d'après ses lois seules ou ses chartes, commettrait une erreur aussi grave que celui qui ne la connaîtrait que par les récits de Grégoire de Tours. Il faut avoir étudié tout avec une

¹ Extrait de l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*. Dans cet ouvrage admirablement documenté, l'auteur a appliqué avec une rigueur absolue la méthode scientifique qu'il préconise ici. Il nous a donné de l'époque mérovingienne une étude unique dans son genre, d'une portée beaucoup plus grande que les récits d'Augustin Thierry. Voir page 274.

égale attention ; car l'historien doit être en état de dire en toute sûreté, non seulement quelles choses sont dans les textes, mais encore quelles choses n'y sont pas ; et c'est surtout cette seconde obligation qui le force à avoir tout étudié. Nous rencontrerons dans le cours de ces études plusieurs opinions modernes qui ne s'appuient pas sur les documents ; nous devons être en état d'affirmer qu'elles ne sont conformes à aucun texte, et pour cette raison nous ne nous croirons pas le droit d'y adhérer.

La lecture même des documents ne servirait à rien si on la faisait avec des idées préconçues ; et voilà le mal le plus ordinaire de notre époque. C'est particulièrement sur cette partie de l'histoire, c'est-à-dire sur les origines de la France, que les idées préconçues et les partis pris se sont donné carrière. Les anciens érudits voulaient y trouver les titres de la monarchie, Boulainvilliers y voulait voir ceux de la noblesse, et Montesquieu ceux de la liberté. Les amis du régime parlementaire ont cru très sérieusement y trouver un système d'assemblées nationales et presque toute la pratique du parlementarisme. D'autres ont voulu y voir les origines du jury moderne ou quelque chose de plus démocratique encore. C'est que l'on porte dans l'étude des faits les idées qu'on a en soi-même. Il y a surtout une idée qui, depuis cent cinquante ans, s'est insensiblement enracinée dans les esprits et a faussé l'histoire : c'est celle qui représente l'empire romain comme un despotisme pur et la vieille Germanie comme la pure liberté. De ces deux propositions, la première est à moitié inexacte, la seconde n'a jamais été démontrée. Toutes les deux ont pourtant la force d'axiomes et sont maîtresses des esprits. De là vient que l'érudition française ne parle guère de l'empire romain qu'avec une certaine répugnance, loue au contraire la Germanie, exalte et grossit l'invasion et suppose volontiers que le régime de l'Etat Franc a dû être fort libéral. L'érudition allemande a eu aussi ses préventions ; c'est le patriotisme allemand qui lui a donné sa marque. On sait que la devise des *Monumenta Germanie* est *Sanctus amor patrie dat animum*. La devise est belle, mais ce n'est peut-être pas celle qui convient à la science. Sans doute le sentiment qu'elle exprime n'est pas dangereux quand il ne s'agit que d'éditer d'anciens textes ; mais il le devient pour l'historien qui les interprète. Regardez les historiens allemands depuis un demi-siècle, et vous serez frappé de voir à quel point leurs théories historiques sont en parfait accord avec leur patriotisme. Vous serez alors amené à vous demander si leurs systèmes ont été engendrés par la lecture des textes, ou s'ils ne l'ont pas été plutôt par ce sentiment inné qui était anté-

rieur chez eux à la lecture des textes. Ainsi, pendant que les érudits français portaient surtout dans cette histoire leur esprit de parti, les Allemands y ont surtout porté leur amour de leur patrie et de leur race, ce qui vaut peut-être mieux moralement, mais ce qui altère autant la vérité. Le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science, il ne faut pas les confondre.

Quelques érudits commencent par se faire une opinion, soit qu'ils l'empruntent hâtivement à des ouvrages de seconde main, soit qu'ils la tirent de leur imagination ou de leur raisonnement, et ce n'est qu'après cela qu'ils lisent les textes. Ils risquent fort de ne pas les comprendre ou de les comprendre à faux. C'est qu'en effet entre le texte et l'esprit prévenu qui le lit il s'établit une sorte de conflit inavoué ; l'esprit se refuse à saisir ce qui est contraire à son idée ; et le résultat ordinaire de ce conflit n'est pas que l'esprit se rende à l'évidence du texte, mais plutôt que le texte cède, plie, s'accommode à l'opinion préconçue par l'esprit. Peut-être serait-il trop facile d'être érudit, si l'érudition ne présentait cette suprême difficulté d'exiger un esprit absolument indépendant et libre surtout à l'égard de soi-même. Mettre ses idées personnelles dans l'étude des textes, c'est la méthode subjective¹. On croit regarder un objet, et c'est sa propre idée que l'on regarde. On croit observer un fait, et ce fait prend tout de suite la couleur et le sens que l'esprit veut qu'il ait. On croit lire un texte, et les phrases de ce texte prennent une signification particulière suivant l'opinion antérieure qu'on s'en était faite. Cette méthode subjective est ce qui a jeté le plus de trouble dans l'histoire de l'époque mérovingienne. Elle a produit ces singulières divergences que l'on remarque entre des historiens également érudits, également sincères, mais diversement prévenus. C'est qu'il ne suffisait pas de lire les textes, il fallait les lire avant d'avoir arrêté sa conviction.

Plusieurs pensent pourtant qu'il est utile et bon pour l'historien d'avoir des préférences, des « idées maitresses », des conceptions supérieures. Cela, dit-on, donne à son œuvre plus de vie et plus de charme ; c'est le sel qui corrige l'insipidité des faits. Penser ainsi, c'est se tromper beaucoup sur la nature de l'histoire. Elle n'est pas un art, elle est une science pure². Elle ne consiste pas à raconter avec agré-

¹ Malheureusement la plupart des historiens ont adopté cette méthode et c'est pour cela qu'il y a si peu d'ouvrages historiques absolument sûrs.

² Cette assertion est trop absolue : l'art doit intervenir pour donner à l'exposé des faits le charme et l'intensité des choses vécues. Du reste, comme l'a fort bien dit Albert Sorel, un des bons historiens de l'époque actuelle, « l'histoire sera toujours un art, l'art de démêler les passions des hommes et de les peindre. »

ment ou à disserter avec profondeur. Elle consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien. Il se peut sans doute qu'une certaine philosophie se dégage de cette histoire scientifique; mais il faut qu'elle s'en dégage naturellement, d'elle-même, presque en dehors de la volonté de l'historien. Il n'a, lui, d'autre ambition que de bien voir les faits et de les comprendre avec exactitude. Ce n'est pas dans son imagination ou dans sa logique qu'il les cherche; il les cherche et les atteint par l'observation minutieuse des textes, comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites. Son unique habileté consiste à tirer des documents tout ce qu'ils contiennent et à n'y rien ajouter de ce qu'ils ne contiennent pas. Le meilleur des historiens est celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux ¹.

LAVISSE (ERNEST)

Né à Nouvion en Thiérache (Aisne) en 1842.

Comme tous les grands historiens français de l'école actuelle², Ernest Lavissee se rattache à Fustel de Coulanges par le respect scrupuleux du document; mais il y a dans ses belles études historiques plus de psychologie pénétrante et un art littéraire plus puissant. Ses travaux sur l'Allemagne sont tout à fait remarquables. Patriote convaincu, le grand professeur de l'Université de Paris est peut-être le maître le plus écouté de la jeunesse française; elle a vu en lui, après l'Année terrible, un des releveurs de la conscience nationale affaissée. Malgré son ardent patriotisme, Lavissee est un historien d'une impartialité complète. Le cœur encore saignant des défaites de la France, il a su rester juste envers l'Allemagne; jamais les nobles aspirations du patriote n'obscurcirent en lui la probité du savant.

¹ Principales œuvres à lire de Fustel de Coulanges: *La Cité antique* (1864); *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (1875-1888); *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (1885); *Questions historiques* (1892). — Critiques à lire: Lanson, *Histoire de la littérature française*; Paul Guiraud, *Fustel de Coulanges* (1897).

² Parmi ces derniers, il faut surtout citer Albert Sorel qui a écrit trois ouvrages de grande valeur: *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* (1875); *L'Europe et la Révolution française* (1885-1892); *Bonaparte et Hoche* (1896).

Comment s'est faite l'Allemagne¹.

Les morts vont vite, surtout les morts illustres. A la minute même où un personnage historique rend le dernier soupir, il est loin de nous, dans l'histoire.

Considérons, dans la profondeur du passé, où il a rejoint le cortège des ancêtres, Guillaume I^{er}, empereur et roi, roi de Prusse, empereur d'Allemagne. Que de choses dans ce double titre ! D'un côté, la vieille Allemagne, l'officine des nations qui a répandu sur le sol épuisé de l'empire romain le limon d'où sont sortis les peuples modernes ; de l'autre, la jeune Prusse, le dernier-né des êtres innombrables nés de l'Allemagne. Là, des siècles et des siècles, l'obscurité des origines qui se confondent avec celles de l'humanité sur les plateaux de l'Asie et au pied de la tour de Babel ; ici, la demi-douzaine de rois, pas même deux cents ans de sceptre et de couronne.

L'Allemagne est une manifestation de la nature ; elle est, parce qu'elle est. La Prusse est un produit de la raison et de la volonté ; elle est, parce qu'on l'a faite. L'Allemagne s'est définie par un mot vague : *Reich, deutsches Reich*, impossible à traduire en notre langue, car les mots *empire allemand* ne sont point une traduction. Il faudrait dire *règne allemand*, mais comme on dit *règne végétal* ou *règne animal* : le *règne allemand* est un des modes de la vie de l'humanité. La Prusse est un Etat, c'est-à-dire une chose établie suivant des règles : le mot vient de Rome qui est l'antique adversaire et l'antithèse de la Germanie.

Quelle variété dans la vie allemande d'autrefois, quelle végétation puissante, quelles forces, mais quel chaos ! L'Allemagne apparaît dans l'histoire, au neuvième siècle, sous l'aspect d'un peuple de peuples, avec ses grands-duchés qui se qualifient nations : Saxe, Bavière, Souabe, Franconie. Elle ne sait pas encore son nom. Conquise par le Franc Charlemagne, elle s'appelle France orientale. Aujourd'hui même, les peuples européens ne s'accordent pas sur la façon de la nommer. Nous disons *Allemagne* ; l'Angleterre dit *Germany* ; elle même dit *Deutschland*, terre des Teutons : c'est l'Italie qui l'a ainsi baptisée il y

¹ Extrait de *Trois empereurs d'Allemagne* (1888), ouvrage d'une impartialité rare, dans lequel Ernest Lavisse a atteint l'objectivité absolue qui fait les grands historiens. Le morceau qui suit est un magnifique tableau historique en même temps qu'un profond exposé philosophique de la formation de l'Allemagne. Aucun historien n'a aussi bien raconté en si peu de lignes le rôle de la Prusse et de ses rois.

a huit cents ans. Mais l'Allemagne étouffait dans les limites d'un terme géographique. Vers le milieu du dixième siècle, un de ses rois est allé chercher à Rome la couronne de Charlemagne et de Constantin : il s'intitule *César* et *imperator*. L'Allemagne s'appelle le Saint-Empire romain et, sous ce titre étrange, elle descend le cours des siècles jusqu'au jour où Napoléon, qui se réclame, lui aussi, de Charlemagne et de César, précipite l'empereur allemand, vaincu à Austerlitz, au rang de simple empereur d'Autriche.

Elle ne sait pas ses frontières. La draperie de son manteau impérial, soulevée par tous les vents, tantôt étendue, tantôt repliée, flotte au-dessus du Rhin, des Alpes et des fleuves slaves de l'orient d'Europe. Elle n'a point de dynastie fixe. La couronne passe d'une de ses nations à une autre ; en droit, elle n'est point même la propriété de l'Allemagne : pour être élu empereur, il suffit d'être chrétien et homme libre. Elle n'a point de capitale ; ne sachant au juste où elle finit, elle ne connaît pas son centre. Il y a un lieu consacré à l'élection des empereurs, un autre au couronnement, un troisième à la sépulture : une résidence pour la mort, mais non pour la vie ; car la vie allemande est partout, dans les nations, dans les cantons, dans toutes les parcelles. Point de Paris où siège le juge, le législateur et le chef de guerre, où affluent les idées, l'argent, les hommages, les services et la servilité. L'empereur est ambulante. Il va de palais en palais, de monastère en monastère, de ville impériale en ville impériale : ses logements sont préparés, étape par étape. Il promène avec lui sa justice : il faut courir après elle, mais l'Allemagne est lente, et son empereur chevauche toujours. Elle ne peut attendre son passage ; elle s'organise pour vivre par elle-même, sans plan préconçu, avec toutes les libertés et tous les hasards de l'improvisation. Elle s'émiette en groupes grands et petits, principautés dont le prince porte l'épée ou la crosse, villes de toute nature, communautés de paysans libres, domaines seigneuriaux, corporations d'artisans, de marchands, de professeurs et de soldats.

Son empereur est universel : elle est une collection d'atomes. Très vague est son existence nationale : intenses et précises sont ces milliers de vies. Peu ou point de droit public, matière solennelle à discussions de juristes pompeux : quantité de droits particuliers sortis des nécessités immédiates, trouvés par les intéressés, appliqués par eux, recouverts de formes poétiques et mystiques, mais faits pour la vie pratique et pour le réel. Entre ces droits, il y a la guerre, une guerre de tous les jours. Chacun des groupes a son droit ; entre lui et son voisin, il y a un droit aussi : celui du poing, le *Faustrecht*. C'est une mêlée univer-

selle, princes contre princes, laïques contre prêtres, chevaliers contre chevaliers et contre tout le monde, villes contre villes et contre féodaux, corporations contre corporations, homme contre homme. Dans ce prodigieux désordre, l'Allemagne ne périt pas. Elle est si pleine de forces qu'elle se répand au dehors, sur mer par la Hanse, qui est la grande puissance maritime du moyen âge, sur terre par la Hanse encore, et par ces milliers d'émigrants, missionnaires, chevaliers, marchands, soldats, qui refoulent les Slaves, exterminent de petites nations et font pénétrer dans les grandes, en Pologne, en Bohême et en Russie la culture allemande. Aucun gouvernement ne préside à ces mouvements : l'anarchique Allemagne projette en dehors tous ces éléments auxquels l'anarchie même laisse la vigueur de leur vie.

Cependant d'autres pays suivaient des voies différentes. En France et en Espagne, l'unité s'achève au XV^e siècle. Par elles, le Saint-Empire est menacé en Italie. Puis les Etats scandinaves se constituent. La Pologne et la Hongrie sont, par moments, des adversaires redoutables et le Turc inonde les frontières. L'Allemagne sent partout le contact de l'étranger et de l'ennemi. Au même temps, des idées nouvelles apportées par l'esprit de l'antiquité, pénètrent ce grand fouillis. Le droit romain ressuscite le *princeps* avec toutes ses ambitions, toutes ses compétences et tous ses pouvoirs. Peu à peu, quelques-uns des groupes allemands les plus vivaces s'étiolent : les villes dépérissent ; les petits nobles ne peuvent plus soutenir la lutte contre les grands. Le danger, qui vient du dehors, et cette décomposition intérieure font sentir un besoin de nouveauté. L'Allemagne de la fin du quinzième siècle est grosse de projets, de théories contradictoires et d'intentions sublimes ; mais comment trouver des règles acceptables pour cette masse confuse ? L'empire et l'empereur cherchent, tâtonnent. Ils n'avaient rien trouvé, quand l'Allemagne est impliquée par l'élection de Charles-Quint dans le duel séculaire des Bourbons et des Habsbourgs, et c'est alors que, des fondateurs de sa conscience, sort la Réforme, qui aurait pu faire l'unité, mais qui a déchiré le sein maternel par une blessure inguérissable.

C'est pitié de voir une nation si grande tomber si bas. A la fin du siècle de guerres qui a suivi la mort de Luther, elle a perdu tant de sang allemand versé par des mains allemandes ou étrangères, qu'elle ne tient plus debout. Son sol, foulé par toutes les armées de la chrétienté, semble frappé de stérilité. L'Europe (et l'Europe d'alors, c'est la France) lui a imposé une constitution. Elle a organisé, par les traités de Westphalie, l'impuissance du Saint-Empire. Pour nommer l'état politique de cette région, la langue politique n'a pas de mot : ce n'est

pas une république, ni une monarchie, ni une confédération. C'est un assemblage de républiques, de princes de toute taille et de toute qualité. L'empereur est le chef nominal, mais le personnage essentiel est le prince, et ce prince, qui a tué tout droit et toute liberté, tyran politique et religieux, affamé d'or, assoiffé de plaisirs, ivrogne, débauché, infatué d'orgueil, vendu à tout plus offrant, est une des plus vilaines apparitions qu'ait vu l'histoire, qui a vu tant de laideurs. L'Allemagne ne méritait pas cette indignité. Opprimée par tous ces jous, elle chercha un refuge dans des régions inaccessibles à ses tyrans. En toute liberté son génie s'épanouit par la philosophie, par la science et par l'art. Je ne sais pas si aucun autre pays a eu cette fortune singulière : c'est dans les productions de son génie cosmopolite que l'Allemagne a pris la conscience de son génie national. On disait autrefois que le monde était ainsi partagé : la mer aux Anglais, la terre aux Français, les nuages aux Allemands. Dans les nuages, l'Allemagne s'est condensée avant de retomber sur l'Europe en pluie de fer et de sang.

Parmi les principautés qui vivaient de la substance allemande, il en était une qui ne ressemblait pas aux autres : c'était la Prusse. Elle avait fait son apparition au dix-septième siècle, quand les Hohenzollern groupèrent sous leur domination des duchés rhénans, une principauté entre Elbe et Oder, un duché au-delà de la Vistule. Ces deux derniers pays étaient des terrains de combat : le Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder, avait été conquis au moyen âge sur des Slaves qui avaient été à peu près exterminés ; la Prusse avait été conquise sur les Prussiens, un petit peuple, qui avait été tout à fait détruit. Ainsi l'Etat brandebourgeois-prussien procédait de la conquête et de la destruction. Brandebourg est le nom germanisé d'une ville slave ; Prusse, le nom d'un peuple lithuanien. Ces origines lointaines sont des morts de peuples.

Un hasard ou plutôt une série de hasards réunit ces territoires sous le sceptre des Hohenzollern. C'était au temps des luttes politiques et religieuses issues de la Réforme. Sur les pays du Rhin, entre Elbe et Oder, sur la Vistule, la guerre sévit avec fureur pendant trente années. Les Hohenzollern furent piétinés par elle, sans défense, sans revanche possible. La description de la misère où les trouva la paix de Westphalie est invraisemblable. Du moins cette paix les laissa maîtres de trois tronçons, et même elle leur donna sur la route de l'Elbe au Rhin quelques territoires qui marquaient des étapes. Elle leur donna mieux encore : l'impuissance de l'Allemagne.

L'effroyable guerre, les affronts subis, les maux endurés, tous ces

souvenirs poussaient à l'action et commandaient l'effort continu : l'anarchie allemande laissait le champ libre. Nécessité d'agir, liberté d'agir, voilà les deux causes de la fortune prussienne.

De la foule des princes, les Hohenzollern se sont distingués par le titre royal, obtenu en 1800, après avoir été mérité. Par qui ? Par l'armée. Après la paix de Westphalie, le Hohenzollern Frédéric-Guillaume, tout ruiné qu'il fût, n'avait pas désarmé. Ses sujets se plaignaient, se lamentaient, lui citaient l'exemple des princes ses voisins et de l'empereur lui-même, qui déposaient casque et cuirasse, se mettaient à table et s'y assoupissaient. Il répondait : « Mon Etat est dans la balance, sur le point de monter très haut ou de descendre très bas, » ou bien encore : « Je veux me faire considérable. » Ils invoquaient les privilèges du pays, mais il répliquait : « La nécessité ne connaît pas de privilèges. » Il eut une armée, l'une des meilleures du temps. Il la mena contre Turenne et contre Wrangel, contre la France et contre la Suède, les deux vainqueurs de la guerre de Trente ans. Il envoya des régiments contre les Turcs. Comme lui, fit son fils Frédéric, le premier roi. Dans les batailles livrées aux infidèles et sur tous les points où se heurtaient les forces de la France et de l'Europe, pendant vingt années de guerre, en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, en Angleterre, il y a des Prussiens, et qui se battent bien, et qui rentrent au pays avec des *satisfecit* décernés par Guillaume III, par le prince Eugène et par Marlborough. Les Prussiens agissent en sous-ordre ; ils ne mènent pas la politique : ils la suivent, mais le caractère de la Prusse est déjà marqué : elle est un bon soldat. A l'appel de toutes les batailles, elle répond : Présente. Trouverait-on dans une autre histoire ce surnom de sergent donné au second roi de Prusse ? Trouverait-on dans une autre maison royale un prince qui n'a fait de folies que pour des grenadiers ? Et cette bizarrerie d'une avarice qui thésaurise des régiments ? A père avare, fils prodigue. Le fils du sergent est un capitaine, un des plus grands que le monde ait connus. Il dépense cette force en victoires inouïes, et la Prusse, qui avait vaincu les grandes puissances du monde, passe grande puissance en demeurant petit Etat. Si l'on compte le nombre des habitants et si l'on mesure le territoire, même après la conquête de la Silésie, même après la spoliation de la Pologne, qu'était la Prusse auprès de l'Autriche impériale et royale, si puissante encore dans le sud de l'Allemagne et en Italie et maîtresse des Pays-Bas belges, ou de la Russie, dont l'œil européen ne savait point sonder les profondeurs, de la France enfin, dont le roi, au dire du grand Frédéric, avait pouvoir de permettre ou de défendre aux rois

ses frères, l'usage des armes à feu ? Mais, peu importe le nombre des habitants et des kilomètres carrés ? — La Prusse était une armée.

Voulez-vous, autour d'un point central fixe, grouper l'histoire de la Prusse ? Prenez l'armée. L'Angleterre a son parlement, et la France, les conseils du roi : la Prusse, l'armée. Née dans les convulsions de la grande guerre européenne du dix-septième siècle, elle a été destinée à la guerre. C'est pour payer ses régiments que le grand électeur, Frédéric-Guillaume, a rendu l'impôt perpétuel. Ses agents financiers ont été ses commissaires des guerres. C'est de la sollicitude des princes pour l'armée qu'est sortie l'ingéniosité à trouver des bases meilleures pour l'impôt, à tirer tout le parti possible des ressources existantes, à créer des ressources nouvelles, à combler les vieilles ornières pour ouvrir des routes, à capter dans un sol misérable toutes les sources de la richesse, enfin cette habileté rare qui consiste à laisser au sujet exploité la liberté de mouvement nécessaire pour qu'il soit productif. Dans la Prusse du dix-huitième siècle, le despotisme éclairé, ce grand effort des princes avant la Révolution, a porté ses meilleurs fruits. Singulier contraste ! La Prusse de Frédéric, où la volonté du prince est partout présente et partout active, a des airs de pays libre.

De l'Allemagne, la Prusse n'a cure. Elle est la Prusse, c'est-à-dire un être qui a en lui-même sa raison de vivre. Après les victoires de Frédéric, le Prussien dit : *Ich bin Preusse*, aussi fièrement que le Romain disait : *Sum civis romanus*. De très haut, il regarde ses voisins des petites principautés endormies. Il se sent autre, meilleur, plus fort et plus grand. Mais l'Allemagne regarde la Prusse avec admiration. Frédéric méprise sa langue, sa science et sa philosophie. Il écrit en français, avec des Français vit son esprit. N'importe ! Elle lui sait gré d'avoir battu les Français, les Russes et cette Autriche qui la laisse croupir dans l'impuissance. Au moment où elle prend conscience de son génie dans le domaine de l'intelligence, elle salue les premières victoires de la force allemande, car elle a toujours admiré la force. Le premier des grands philosophes qui ont proposé au monde ces beaux systèmes hypothétiques et poétiques d'explication des choses, Leibniz a rêvé la grandeur et la puissance de l'Allemagne. Il a détesté la France. Il a fait, en même temps que de la métaphysique, de la politique. Il a écrit une théodicée et des brochures. Il a combattu avec la plume : il aurait, avec respect, baisé l'épée du grand Frédéric.

C'est que l'Allemagne a été, de tout temps, une terre de soldats. Elle a recruté les armées de l'empire romain avant de le renverser. Elle a été la grande mercenaire de Rome avant de succéder à Rome :

les rois germaniques, lieutenants de l'empereur qui se partagent l'empire, ressemblent aux émigrés turcs qui se distribuent le khalifat de Bagdad. L'Allemagne a bataillé pendant tout le moyen âge contre elle-même, contre nous, contre les Slaves, contre les Scandinaves. Dans les temps modernes, elle a été le théâtre des plus grandes guerres. La guerre est devenue une de ses industries : le métier militaire est organisé chez elle, avec ses degrés dans l'apprentissage, ses règles et ses diplômes. Elle travaille pour l'exportation. Il y a des soldats allemands au service de tous les princes, de toutes les factions, dans les deux camps français pendant nos guerres civiles du seizième siècle. Ils sont grossiers, violents, terribles, mais ils servent bien ; dans les plus épaisses fumées de l'ivresse, c'est Montluc qui en fait la remarque, ils retrouvent le mot d'ordre et le chemin du quartier. Au seizième siècle, au dix-septième encore, l'Allemagne est un marché où l'on s'approvisionne de soldats. On achetait des Allemands, comme aujourd'hui des chevaux. Cette vente de chair à canon était un des meilleurs revenus de maint prince ecclésiastique et laïque.

Si toutes ces forces avaient été mises au service de l'Allemagne, il y a longtemps qu'elle aurait été la maîtresse du monde. Comme elle aurait aimé sa grande armée nationale ! Car elle aimait tout ce qui était chose de guerre, les hautes murailles flanquées de tours, les fossés, les ponts-levis, les herses, les lances, les casques, les cuirasses, les chevaliers et les chevaux bardés de fer. Albert Dürer a construit les murailles de Nuremberg. Il a peint ou dessiné des hommes de guerre, auxquels il donne je ne sais quel caractère religieux de grandeur, une réalité puissante dans une atmosphère mystique, comme il sied à l'imagination de cette Allemagne qui a composé, avec des souvenirs de tueries, des épopées, — et mis tant de poésie douce et vaporeuse à côté de tant de brutalité dans ses chansons de soldats.

L'idéaliste Allemagne pouvait donc s'entendre avec la Prusse réaliste. L'entente se fit quand, vaincues l'une et l'autre, écrasées ensemble, elles se relevèrent d'un commun effort. 1813, c'est l'Allemagne apportant ses idées à la Prusse, qui donne ses bataillons. C'est Stein et Schleiermacher qui font pénétrer l'air et la liberté dans les hypocrisies du despotisme éclairé. C'est l'impératif catégorique de Kant ennoblissant jusqu'au sublime l'impératif militaire. C'est le *Sursum corda*, le « haut les cœurs », précédant le *Vorwärts*, le « En avant » de Blücher. C'est l'union de la force prussienne et de l'âme allemande, l'incarnation de cette âme dans cette force.

A cette date, celui qui devait s'appeler plus tard Guillaume I^{er},

roi de Prusse et empereur d'Allemagne, était officier dans l'armée prussienne. En 1814, (il avait dix-sept ans), il recevait en France le baptême du feu sous les yeux de son père, le roi de Prusse, et de l'empereur de Russie. Avant d'être à l'honneur, il avait été à la peine. Il avait entendu sa mère, la reine Louise, lui annoncer le désastre d'Iéna par ces simples mots coupés de larmes : « L'armée n'a pas répondu à l'attente du roi ». Il avait sangloté et prié au pied du lit de sa mère morte. Il avait connu toutes les humiliations du temps où, comme a dit Henri Heine, « Napoléon n'avait qu'à siffler pour que la Prusse n'existât plus. » Si jeune qu'il fût, il savoura la revanche. Il était dans le cortège des princes qui entrèrent à Paris triomphalement. L'état-major de son père était enragé de haine contre la France. Quels souvenirs que ceux de cette enfance et de cette première jeunesse ! Ils ont peuplé le demi-siècle de vie monotone où le prince entra, après que la diplomatie de l'Europe, réunie à Vienne en 1815, eut tiré le rideau sur le drame gigantesque.

Pendant l'Allemagne et la Prusse s'étaient de nouveau séparées, car la confédération germanique n'était pas une union. L'Allemagne méritait mieux. Elle avait décidément pris conscience d'elle-même. Elle avait célébré en prose et chanté en vers « la patrie de l'Allemand ». Son orgueil après la victoire dépassait les nues. Mais la Révolution et Napoléon n'avaient pas achevé en elle l'œuvre de destruction de son passé lamentable. La messe des lances n'avait pas assez duré. Sous les ruines vivaient encore des princes et des principautés : on les en tira, on les épousseta, on les rhabilla, on les restaura. Trente-sept Altesses ou Majestés (parmi les Majestés, il y en avait de bien petites), se partagèrent le territoire, et leurs représentants, solennels, gourmés et vides, composèrent la Diète sérénissime de la confédération.

Entre ce résultat et les efforts de tout un peuple, entre ces rêves grandioses et cette réalité mesquine, l'écart avait la profondeur d'un abîme. L'esprit allemand protesta comme il put. Pour faire taire l'opposition politique, ce fut assez de la police et de la justice des princes, qui exerçaient leur office sous l'œil méchant de la Sainte-Alliance. Peu à peu le silence se fit, mais dans les cœurs demeura l'aspiration vers l'unité et vers la liberté. L'Allemagne et la Prusse se ressemblaient en ceci qu'elles étaient toutes deux mécontentes. La Prusse ne se trouvait pas assez payée de ses services et de ses victoires. Au jour de la curée, elle était venue avec son âpre appétit. C'était une tradition, dans cet Etat fait de pièces et de morceaux, de vouloir à tout propos emporter quelque pièce et quelque morceau. En 1815, la Prusse avait

le droit d'être ambitieuse, car sa part était grande dans la victoire commune, mais elle n'eut qu'une tranche de la Saxe qu'elle convoitait tout entière, et demeura coupée en deux, les provinces du Rhin étant séparées du tronc par le Hanovre et la Hesse. A la diète de Francfort, elle était primée par l'Autriche, qui groupait autour d'elle la clientèle des petits Etats.

Si la Prusse mécontente l'avait voulu, elle eût fait dès lors et très rapidement la conquête morale de l'Allemagne mécontente ; mais son roi, Frédéric-Guillaume III, qu'il avait fallu hisser au rang des héros, était retombé dans sa médiocrité de nature. Plus qu'aucun autre prince, il avait menti à son peuple. Membre de la Sainte-Alliance, il en appliquait les préceptes. Il frappait comme démagogues des patriotes dont la voix passionnée avait soulevé la Prusse contre l'étranger. Après lui, son fils aîné, Frédéric-Guillaume IV, salué à son avènement en 1840 par de si belles espérances, s'endormait dans les plaisirs de la table et de l'érudition. Il faisait de l'histoire et de l'architecture. Il bâtissait à Potsdam des portiques de marbre sous le ciel gris, ornés de statues classiques auxquelles le passant a envie de jeter une fourrure. Il posait la première pierre pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Il restaurait le château des Teutoniques à Marienbourg. Ce souverain du plus moderne des Etats était un archéologue ; ce troisième successeur du plus pratique des rois, un romantique.

A ces princes qui trompèrent l'attente de l'Allemagne s'adressèrent l'ironie et les injures sanglantes des patriotes allemands. Et malgré tout, ils espéraient encore en la Prusse. La Prusse valait mieux que ses rois. Créée par eux, elle vivait. Dressée au travail, elle travaillait. Instruite dans les écoles hautes et petites que ses princes avaient fondées, — car les Hohenzollern n'ont dédaigné aucune force, pas même la force morale, — elle s'éclairait. Très vite, elle avait réparé dans la paix les maux de la guerre. Elle était le grand pays industriel de l'Allemagne. Elle avait institué le *Zollverein*, l'union douanière, qui supprimait les barrières entre les confédérés, et elle y avait englobé toute l'Allemagne, sauf l'Autriche. Berlin était devenu ainsi la capitale d'un empire commercial, prototype du futur empire. En même temps son Université, ouverte au lendemain d'Iéna, appelait des étudiants de toute l'Allemagne. Elle faisait briller jusqu'aux plus lointaines frontières la gloire de cette résidence des rois de Prusse, qu'on appelait la « ville de l'intelligence ». Toute l'espérance des libéraux et des « nationaux » était tournée vers le Nord. L'Allemagne pourtant essaya de faire elle-même sa destinée.

Au seul bruit de notre révolution de 1848, l'édifice de 1815 s'écroula. Chaque Etat eut sa révolution particulière, et l'Allemagne sa révolution générale. Berlin joua en mars 1848 une parodie de nos journées de février. Rien n'y manqua : manifestations préparatoires, conflit accidentel de la troupe et de la foule, cadavres, promenades de cadavres, barricades, garde nationale, triangle égalitaire, devise : *liberté, fraternité, égalité* ; pas même les mots : *propriété nationale*, écrits au frontispice des palais. L'émeute berlinoise était bien informée : on eût dit une révolution faite par des *reporters* arrivés de Paris. Comme Louis-Philippe, Frédéric-Guillaume IV céda. S'il n'est point parti comme le roi des Français, c'est que les Berlinoises, moins habitués que nos faubourgs à chasser les princes, ont oublié de le lui demander. Très misérable fut en ces conjectures la conduite de ce roi. Très médiocre était l'idée que l'Allemagne se faisait de lui. Pourtant quand elle eut envoyé à l'Assemblée nationale de Francfort ses députés élus par le suffrage universel, quand ceux-ci entreprirent de réaliser la chimère d'un empire allemand démocratique, c'est au roi de Prusse qu'ils offrirent la couronne. A cette manifestation théâtrale, celui-ci répondit par des phrases et refusa.

La réaction avait commencé. L'Autriche triomphait de la révolution avec l'aide des Cosaques ; il suffit au roi de Prusse de faire entrer son armée dans Berlin, pour que l'Assemblée nationale prussienne en sortit. Cependant, il n'avait pas refusé sans regrets la couronne du Saint-Empire. Dans cette révolution il y avait de l'archéologie, ce qui lui plaisait ; et en tout roi de Prusse, si endormi qu'il soit, veille l'ambition. Il essaya de reprendre en sous-œuvre une réforme de l'Allemagne à son profit. Il conclut une alliance avec quelques Etats allemands. Il convoqua un parlement à Erfurt et lui proposa une constitution faite par lui ; mais il avait laissé passer l'heure. Les troupes russes avaient fini leur besogne ; elles avaient « mis la Hongrie aux pieds de sa Majesté l'empereur ». L'Autriche, remise sur son séant, exigea que tout le monde se rassit. Elle invita les princes à renvoyer leurs représentants à Francfort. En septembre 1850, la vieille dame, comme on appelait la Diète, rouvrit son salon, où furent échangées de nouveau les niaiseries solennelles. La Prusse ne se présenta pas le premier jour. Elle faisait à la révolution des coquetteries attardées. Contre l'électeur de Hesse-Cassel, qui gouvernait son pays à la turque, elle prenait parti pour les Hessois. L'électeur, fugitif, alla en personne solliciter la Diète, qu'il savait compatissante aux faiblesses des princes ; mais ses sujets s'adressèrent au roi de Prusse. Des troupes autrichiennes et des troupes prussiennes

entrèrent en Hesse. La lutte semblait inévitable, quand la Prusse se déroba. Au congrès d'Olmütz, elle s'inclina si bas qu'il semblait que son échine prit ce jour-là pour jamais le pli de la soumission. L'Autriche eut soin de la montrer à l'Allemagne et au monde dans cette posture. A son de trompe, elle publia le coup de pied qu'elle avait donné.

Sans doute, mais par la fatalité de sa fortune, la Prusse avait été humiliée en même temps que l'Allemagne. Elle avait fait œuvre de réaction, mais aussi œuvre de révolution. Elle avait hésité : c'était quelque chose. Dans le sinistre où sombrèrent les espérances des libéraux et des unitaires, elle avait eu son naufrage. Libéraux et unitaires avaient à prendre la revanche de l'Allemagne révolutionnaire : il fallait à la Prusse sa revanche particulière. Des deux parts, on avait été vaincu et par le même ennemi. Une fois de plus, par la force des choses, malgré tout, l'Allemagne et la Prusse s'étaient rapprochées. La première sentait qu'elle ne pouvait rien sans la seconde. Déjà s'accréditait chez les patriotes l'idée que c'était folie de poursuivre à la fois la liberté et l'unité. L'unité d'abord, la liberté ensuite. Mais qui donc pourrait faire l'unité, sinon la Prusse ? Et comment pouvait-elle être faite ? Un inconnu, M. Otto de Bismarck, qui représentait la Prusse à la Diète de Francfort, le disait : par le fer et par le feu.

Depuis que l'Allemagne et la Prusse étaient rentrées sous le régime de 1815, les années s'écoulaient lentes et monotones. Dans les affaires européennes, la Confédération faisait ce que lui commandait l'Autriche ; la Prusse, ce que lui conseillait la Russie. A l'intérieur, calme plat.

Cependant, le prince Guillaume vieillissait en faisant l'exercice. Depuis 1814, il n'avait pas quitté le rang, si ce n'est pendant quelques mois d'exil, passés à Londres, où son frère l'avait envoyé en 1848, pour obéir à l'émeute qui détestait en ce vaillant homme le soldat. Chaque jour, il assistait à quelque parade. Il faisait manœuvrer des compagnies, des bataillons, des régiments, des brigades et des corps d'armée, avec la même attention sérieuse que s'il avait été devant l'ennemi. Ses pensées, ses conversations et ses lectures, tout son esprit s'appliquait aux choses militaires. Il n'était pas aveuglé par l'admiration, car il avait une intelligence perspicace. Il voyait le défaut principal de l'armée, l'insuffisance de la durée du service et de l'effectif. A la vérité, cette armée était à la taille de la Prusse, qui était encore médiocre ; mais la tradition des Hohenzollern est de porter une épée trop longue, comme au temps du roi sergent, où tout bon Prussien avait, pour une aune de drap, deux aunes de fer. Le prince arrêta un plan de réforme, qui allait à doubler exactement les forces militaires

de son pays. Devenu roi, il l'exécuta, en dépit de son parlement, au péril de sa couronne et de sa vie.

C'est pour cela qu'il y a aujourd'hui un empire d'Allemagne¹.

BRUNETIÈRE (FERDINAND)

Né à Toulon en 1849.

Depuis Taine, la critique française a compté un grand nombre de représentants remarquables². Brunetière est celui qui se rapproche le plus du grand maître, par l'érudition, la rigueur logique, la profondeur philosophique, l'autorité. Admirateur convaincu de la tradition classique, il a défendu la raison et l'objectivité en littérature, avec le courage impétueux, la probité hautaine et la raideur cassante d'un Boileau. Sa guerre au naturalisme restera à cet égard célèbre dans l'histoire littéraire : il a porté à Zola et à ses tristes disciples des coups dont ils ne se relèveront pas. Esprit systématique, comme Taine, Brunetière a le premier introduit la théorie évolutionniste dans la critique, montrant que les genres littéraires naissent les uns des autres, se développent, entrent en concurrence et meurent comme des organismes vivants. Cette théorie darwiniste, trop absolue du reste, appliquée à la littérature, renferme une idée féconde ; mais, comme celle de Taine, elle ne tient pas assez compte du génie lui-même, qui se développe et crée en dehors des lois rigoureuses dans lesquelles on veut l'enfermer. Excessif dans sa doctrine et dans sa méthode, Brunetière l'est aussi parfois dans ses jugements ; il a des partis-pris violents, d'injustes préjugés antilibéraux, une humeur combattive qui l'égare parfois. En revanche, c'est un esprit absolument indépendant, un littérateur très honnête, épris d'un haut idéal de noblesse intellectuelle et de moralité. Son œuvre considérable est la plus remarquable contribution à l'histoire littéraire qui ait paru dans ces vingt dernières années.

Le rôle de la littérature³.

La littérature n'est pas un amusement d'oisifs ou un divertissement de mandarins ; elle est à la fois un instrument d'investigation psycho-

¹ Principales œuvres à lire de Lavis : *Origine de la monarchie prussienne* (1875) ; *Etudes sur l'histoire de Prusse* (1879) ; *Essai sur l'Allemagne impériale* (1887) ; *La Jeunesse de Frédéric II* (1889) ; *Questions d'enseignement national* (1885). — Lire sur Lavis : de Vogüé, *Regards historiques et littéraires* (1890) ; René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui*.

² Parmi les aînés, il faut citer surtout : Edmond Schérer, F. Sarcey, J.-J. Weiss ; parmi les jeunes, M. Guyau, G. Larroumet, René Doumic, G. Deschamps.

³ Extrait des *Essais sur la littérature contemporaine*. C'est dans ce morceau que Brunetière a fait ressortir la profonde valeur des idées littéraires de Vinet. Les lignes qui suivent ne sont, pour ainsi dire, que le développement logique d'une des vues du grand penseur vaudois.

logique et un moyen de perfectionnement moral. En renouvelant les procédés de l'art, la manière même de composer ou d'écrire, nous pouvons dire, il faut dire qu'une grande œuvre n'accroît pas seulement le patrimoine héréditaire d'un grand peuple, elle en renouvelle encore et étend l'âme. Après le *Cid* et après *Polyeucte*, l'âme française était plus grande, elle s'était enrichie de tout ce qu'il y a de plus dans le *Polyeucte* de Corneille que dans Siméon Métaphraste, ou dans son *Cid* que dans celui du Romancero. Quand un grand écrivain, en rendant littéraire ce qui ne l'était pas avant lui — la jurisprudence ou la théologie — ajoute au domaine public une province de plus, c'est la littérature elle-même qui s'annexe ainsi par milliers les indifférents et les étrangers. Après les *Provinciales*, il ne fut plus permis, il ne fut plus possible aux théologiens de s'isoler avec leur science dans l'obscurité des écoles, et l'*Esprit des lois* a tiré les magistrats du silence de leur cabinet pour les mêler aux agitations de l'opinion publique. Et de conquête en conquête, lorsqu'une grande littérature, ayant passé ses frontières, est devenue plus que nationale, ce n'est pas seulement le prix du bien dire qu'elle a fait sentir aux hommes, c'est encore celui de l'institution sociale et de la civilisation. Après et depuis Voltaire, il s'est établi dans l'Europe entière une façon nouvelle de penser, dont on peut bien discuter si les inconvénients n'ont pas plus d'une fois balancé les avantages, mais dont on ne saurait méconnaître, en tout cas, que la douceur des mœurs, que la facilité des relations, que l'agrément de la vie commune aient singulièrement profité. En d'autres termes encore : écrire, ce n'est pas seulement rêver, ou sentir, ou penser, c'est agir ; et même, pour agir, il n'y a pas seulement besoin de le vouloir, dès qu'on écrit ; puisque, après tout, c'est la condition même de l'œuvre écrite qu'elle se détache de son auteur, et que, vivant d'une vie propre et indépendante, elle dure d'âge en âge pour être aux hommes un modèle qu'ils imitent, une conseillère qu'ils consultent et une institutrice qu'ils écoutent.

La critique objective¹.

Lorsque l'on fait soi-même profession ou métier de critique, s'il est toujours facile — et tentant quelquefois — d'opposer son opinion à celle de ses confrères, de louer le roman qu'ils condamnent, de blâmer

¹ Extrait des *Essais sur la littérature contemporaine*. Ce morceau, qui est l'antithèse d'un article fantaisiste de Lemaitre, établit, croyons-nous, irréfutablement la légitimité et la valeur doctrinale de la critique, qu'une certaine école affecte à tort de contester.

l'écrivain qu'ils admirent, il l'est déjà moins de se donner des airs de les juger eux-mêmes, et d'affecter ainsi sur eux je ne sais quelle espèce de supériorité. Cela sent, comme l'on dit, son pédant de collège. Mais ce qui est bien plus difficile encore, ce que l'on craint à bonne enseigne qui ne paraisse un peu outrecuidant, c'est de leur reprocher qu'ils entendent mal leur science ou leur art parce qu'ils l'entendent autrement que nous ; c'est d'oser le leur dire ; et c'est enfin de prétendre que leur manière de penser se soumette ou se convertisse à la nôtre... Il y faut cependant venir : d'abord pour ne pas être dupe — ce qui est la chose qu'on nous pardonne le moins, dans ce siècle d'américanisme — et puis parce que, dans ces sortes de querelles, comme on le verra tout à l'heure, les questions de personnes recouvrent des questions de principes. Née avant nous, et destinée à nous survivre, il y a longtemps qu'en effet la critique serait morte, si elle n'avait un objet, un rôle, une fonction extérieurs ou supérieurs à l'idée que s'en font M. Anatole France, M. Jules Lemaitre, M. Paul Desjardins¹, quelques autres encore que je pourrais citer — et moi-même....

C'est peut-être M. Anatole France, dans un article sur M. Jules Lemaitre, qui a le plus énergiquement revendiqué pour la critique le droit de n'être plus désormais que personnelle, impressionniste, et, comme on dit, *subjective*. « Il n'y a pas plus de critique objective qu'il n'y a d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse philosophie. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. C'est une de nos plus grandes misères. Que ne donnerions-nous pas pour voir, pendant une minute, le ciel et la terre avec l'œil à facettes d'une mouche, ou pour comprendre la nature avec le cerveau rude et simple d'un orang-outang ? Mais cela nous est bien défendu. Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. Ce que nous avons de mieux à faire, ce me semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-mêmes, chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire ». On ne saurait insinuer, en vérité, d'une façon plus habile, des choses plus « fallacieuses » ; brouiller plus adroitement ensemble des idées plus distinctes, ni surtout affirmer avec plus d'assurance qu'il n'y a rien d'assuré...

¹ Il est devenu depuis lors un des bons écrivains de l'école néo-chrétienne et s'est donné pour tâche ce qu'il appelle « la lutte pour l'action morale » ; son influence est assez grande sur une partie de la jeunesse française dégoûtée des excès du naturalisme. Lire de lui : *Le devoir présent* et d'Henry Béranger, sympathique écrivain du même groupe : *L'aristocratie intellectuelle* ; *La Proie*.

Que d'ailleurs cette manière d'entendre la critique ait de grands avantages, je n'en disconviens pas. Elle souffre, ou plutôt encore elle autorise toutes les complaisances et les contradictions. La « relativité » des impressions changeantes explique tout et répond à tout. En ne nous donnant pas ses opinions comme vraies, mais comme « siennes », la critique impressionniste se ménage le moyen d'en changer — et l'on sait qu'elle ne s'en fait point faute. Elle dispense, avec cela, d'étudier les livres dont on parle et les sujets dont ils traitent, ce qui est parfois un grand point de gagné..... Autre avantage encore de la critique impressionniste : elle nous dispense de conclure. *Quot capita, tot sensus*¹, comme disait le rudiment : puisque nous ne saurions jamais nous dégager de nous-mêmes, à quoi bon y tâcher ? quoi de plus inutile et de plus fatigant ? de plus fatigant si ce n'est pas sans doute une petite affaire que de se former sur la Révolution une opinion raisonnée ; de plus inutile, puisqu'enfin M. Paul Desjardins, M. Jules Lemaitre et M. Anatole France le pensent, et qu'en vain nous déguiserons-nous, nous n'exprimerons jamais que nos « préférences personnelles ».

Mais je voudrais qu'ils ne se fussent pas contentés de le penser et de le dire, je voudrais qu'ils eussent essayé de le prouver ; et c'est ce qu'ils ont oublié de faire. Des métaphores ne sont pas des raisons. Assurément, si nous avions « l'œil à facettes de la mouche », ou le « cerveau rude et simple de l'orang-outang », notre vision du monde serait autre, elle serait surtout moins complexe et moins contradictoire ; il ne paraît pas prouvé qu'elle fût aussi différente qu'on a l'air de le poser en principe, et nous savons, par exemple, que, chez beaucoup d'animaux, les sensations de forme et de couleur sont assez analogues aux nôtres. Mais ce qui est encore plus certain, c'est que nous ne sommes ni des « mouches », ni des « orangs-outangs » ; nous sommes hommes ; et nous le sommes surtout par le pouvoir que nous avons de sortir de nous-mêmes pour nous chercher, nous retrouver et nous reconnaître chez les autres. Impressionniste ou subjective, lorsqu'elle emprunte à la métaphysique des arguments dont elle ne prend seulement pas la peine de mesurer la portée, la critique ne fait pas attention que la valeur de ces arguments est purement métaphysique. Je veux dire qu'on peut bien disputer si la couleur est une qualité des objets colorés ou une pure sensation des yeux ; mais, sensation des yeux ou qualité des objets, c'est tout un pour nous, il n'importe ; et, dans l'un comme dans l'autre cas, les choses se passent de la même manière. Le

¹ Autant d'opinions que de têtes.

rouge est toujours du rouge, et le vert toujours du vert. Pareillement, ce qui est carré n'est point rond, ce qui est rond n'est pas carré. Quoique l'on puisse dire de la *relativité* de nos impressions, ou de la *subjectivité* de nos sensations, la capacité de ressentir les unes et d'éprouver les autres, semblable en chacun de nous, sinon toujours égale, et de même nature, sinon de même degré, fait un des caractères de l'espèce, pour ne pas dire une partie de la définition de l'homme. Laissons donc là les « mouches » ou les « oranges-outangs » : nous n'en avons que faire ; et on ne les met que pour brouiller. Ce qui est fallacieux, disons-le à notre tour, c'est d'abuser des mots pour donner le change sur le fond des choses. La duperie, s'il faut qu'il y en ait une, c'est de croire et d'enseigner que nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes, quand au contraire la vie ne s'emploie qu'à cela. Et la raison, sans doute, en paraîtra assez forte, si l'on se rend compte qu'il n'y aurait autrement ni société, ni langage, ni littérature, ni art.

On demande, il est vrai, d'où vient alors la difficulté de s'entendre ? et comment il se fait qu'en matière d'art ou de littérature, les opinions soient si diverses ? Car il semble au moins qu'elles le soient¹ ; et pour ne rien dire de nos contemporains, — qu'il est convenu que nous ne voyons pas d'assez loin, ni d'assez haut, — combien de jugements, combien divers, depuis trois ou quatre cents ans, les hommes n'ont-ils point porté sur un Corneille ou un Shakspeare ! sur un Cervantès ou sur un Rabelais ! sur un Raphaël ou sur un Michel-Ange ! De même qu'il n'y a point d'opinion extravagante ou absurde que n'ait soutenue quelque philosophe, de même il n'y en a pas de scandaleuse, ou d'attentatoire au génie, qui ne se puisse autoriser du nom de quelque critique. Les poètes ou les romanciers ne se sont pas d'ailleurs mieux traités entre eux : Ronsard a injurié Rabelais, et Corneille, on le sait, n'a jamais compris Racine : il lui a même préféré publiquement Bour-sault... Qu'est-ce à dire, sinon que nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une « prison perpétuelle » ? et, quelque effort que nous fassions pour en échapper, il nous fatigue mais il nous y ren-gage de plus belle.

C'est ce que je me permets de nier ; et nos critiques impressionnistes

¹ Elles ne le sont pas autant qu'on pourrait le croire. Comment expliquer l'énorme attraction qu'exercent encore les œuvres classiques sur une grande partie des lettrés français ? D'où provient la vente toujours considérable des œuvres de Lamartine ? N'est-ce pas qu'il y a dans les chefs-d'œuvre de tous les temps une large part de grandeur intellectuelle ou de beauté morale qui les rend durables en dépit des changements d'idées et de modes ? En littérature, tout n'est pas contingence et relativité, comme l'affirment les impressionnistes.

se croient ici trop originaux. Il n'est pas vrai que les opinions soient si diverses, ni les divisions si profondes. Entre mandarins vraiment lettrés, — c'est une phrase de M. Jules Lemaitre, — il est établi que tels écrivains, quels que soient d'ailleurs leurs défauts ou leurs manies, *existent* comme l'on dit, et valent la peine d'être regardés de près. » Voilà toujours un premier point : Racine existe, Voltaire aussi, j'entends l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire* ou de *Tancrède* ; Campistron n'existe pas, ni l'abbé Leblanc, ni M. de Jouy. En voici un second : c'est qu'il y a des degrés entre Campistron et Voltaire ; c'est qu'il y en a d'autres entre *Zaïre* et *Bajazet* ; c'est qu'il y en a partout, et qu'il n'est personne qui n'en tombe d'accord. On peut n'en pas convenir. On peut se moquer de ceux qui « donnent des rangs ». On ne peut pas ne pas mettre Victor Hugo au-dessus de M. Vacquerie ; Lamartine au-dessus de Madame Desbordes-Valmore ; Balzac au-dessus de Charles de Bernard ; — et ni M. France, ni M. Lemaitre, ni M. Desjardins ne l'ont eux-mêmes jamais essayé, ne l'essaieront jamais. Et, à ces deux points, enfin, j'en ajoute un troisième : « défauts » ou « manies », ce sont les mêmes choses que les uns aimeront dans Balzac ou dans Hugo, que les autres y aimeront moins, que les autres y critiqueront, mais que tous y reconnaîtront. Même lorsqu'il s'agit d'un écrivain contemporain, voyez plutôt ce que M. France, M. Lemaitre, M. Desjardins ont dit de l'auteur du *Rêve* ; toute la différence est dans ce qu'ils ont mêlé indûment d'eux-mêmes, de l'expression de leurs sympathies personnelles, à ce qu'ils ont cru devoir dire de M. Zola : il n'y a que les mots de changés.

Mais j'ai tort de dire « indûment ». Nous ne sommes pas capables de nous dépouiller si complètement de nous-mêmes qu'il ne se mêle rien, absolument rien, de notre personne dans nos jugements. Nous nous aimons trop pour cela ! En littérature comme en tout, nous allons à ceux qui nous flattent ou que nous croyons qui nous profiteront. Je veux faire la part plus large encore à nos impressionnistes. Le jugement littéraire est un rapport complexe de trois termes inégaux. Dans une œuvre littéraire, poème, drame ou roman, nous trouvons d'abord ce que nous y apportons de nous-mêmes, ce que nous y mettons de notre fond ; et, en ce sens, comme on l'a dit, nous en faisons la beauté. Les uns s'aiment mieux dans *Candide*, d'autres se préfèrent dans *Paul et Virginie*. Nous y trouverons ensuite ce que leurs admirateurs ou leurs critiques y ont mis, ce que le temps, lui tout seul, en son cours insensible, y a ajouté de qualités ou de défauts, qui n'étaient point pour les contemporains. Les contemporains n'ont point vu dans

l'*Ecole des femmes* ou dans *Tartufe* ce que nous y voyons ; et pour cause, car Molière n'y avait point songé. Ils n'ont pas vu non plus dans *Cléopâtre* ou dans *le Grand Cyrus* ce que nous y trouvons de longueurs, de langueurs et de fadeurs : c'est qu'ils pensaient moins vite, ils lisaient plus lentement, ils étaient plus polis. Mais ne faut-il pas enfin que nous retrouvions dans *Cléopâtre*, et dans *Tartufe*, et dans *Candide*, quelque chose aussi de ce que La Calprenède, et Molière, et Voltaire y ont mis ? Quels que nous soyons, pour provoquer en nous des impressions déterminées, ne faut-il pas qu'il y ait dans *Candide* ou dans *Tartufe* des qualités, qui les déterminent ou qui les provoquent ? Et ces qualités, quelles qu'elles soient elles-mêmes, n'est-il pas vrai qu'elles ne se retrouvent pas dans un roman du jeune Crébillon ou dans une comédie de Poisson ou de Montfleury ?

Il n'en faut pas davantage pour fonder la critique *objective*. Lorsque nous nous sommes rendu compte à nous-mêmes de la vraie nature de nos impressions, ce qui n'est pas toujours facile, et ce qui est toujours long ; lorsque nous avons fait, ce qui est bien plus difficile encore, la part du préjugé, celle de l'éducation, celle du temps, celle de l'exemple ou de l'autorité dans nos impressions, il reste une œuvre, un homme et une date. C'en est assez. On peut se proposer de déterminer cette date avec exactitude, et par là préciser en quel temps, à quel moment de l'histoire d'une littérature, dans quel milieu social, parmi quelles préoccupations l'homme a vécu et l'ouvrage a paru. On peut se proposer de dire quel fut cet homme, quelle espèce d'homme, triste ou gaie, basse ou noble, digne de haine ou d'admiration. Car les générations héritent, plus qu'elles ne le croient, de tout ce qui les a précédées¹. Nisard² aimait à dire que ce qu'il y a en tout temps de plus vivant dans le présent, c'est le passé. Et l'on peut se proposer, après l'avoir ainsi expliquée, de classer et de juger cette œuvre. C'est tout l'objet de la critique. Que voit-on là qui ne soit *objectif* ? qui ne soit, ou qui ne puisse être indépendant des goûts personnels, des sympathies particulières de celui qui se propose d'expliquer, de classer ou de juger ?....

Insisterai-je ici sur l'obligation de juger ? rappellerai-je quelle est comme impliquée dans l'étymologie même du nom de la critique ? ou montrerai-je que peu de juges, aujourd'hui même, le sont plus résolument que nos impressionnistes ? Les *Contemporains*, de M. Jules Lemaitre, ne sont qu'un recueil de jugements, — sur les hommes, il est

¹ C'est la théorie de Taine : comparer ceci avec le morceau cité page 413.

² Un des bons critiques du second empire, qui a malheureusement poussé jusqu'au fétichisme le plus intolérant le culte de la littérature classique.

vrai, plutôt que sur les œuvres, — et dont l'« impressionnisme », après tout, ne consiste guère que dans la malice ou la drôlerie des considérants qui les motivent. Mais qui donc a été plus sévère, ou plus dur — pour M. Georges Ohnet, par exemple, ou pour M. Emile Zola — que le sceptique, l'indulgent et souriant M. France ? « Extravagance », « platitude », « lourdeur », « méchantes rapsodies », « abominables pauvretés », M. France en perdit ce jour-là jusqu'au goût d'atticisme, — ou plutôt d'alexandrinisme, — dont il se pique d'habitude. Et ne pourrais-je pas citer des jugements de M. Desjardins, qui, pour être moins vifs, ne sont pas moins décisifs ? Que Dieu me garde, au moins, de les leur reprocher ! Il ne me déplait pas qu'on appelle une rapsodie par son nom, ni, que ce que l'on pense, on le dise. En littérature, comme ailleurs, tout n'en irait que mieux, si nous le faisions plus souvent et plus hardiment ! Mais quelle est cette affectation de prétendre ne pas « juger » quand en effet on juge ? de nous donner pour des « impressions » des jugements que l'on entend bien, dans le fond de son cœur, qui soient pris comme tels ? et, quand on fait une chose, de prétendre nous persuader qu'on en ferait une autre ?

A la vérité, je sais bien que, s'ils subissent, bon gré mal gré, l'obligation de juger, parce qu'elle est dans la nature des choses, nos impressionnistes se flattent, en revanche, d'échapper à la nécessité de classer. Classer, c'est, comme ils disent, donner des rangs, distribuer des prix, mettre Balzac au-dessus de Flaubert, ou une tragédie de Racine au-dessus d'un vaudeville de Labiche ; et cette occupation est justement à leurs yeux le comble même du ridicule. Ne leur parlez pas seulement de comparer entre eux les hommes et les œuvres ! Tous les plaisirs ne se valent-ils point ? j'entends ceux qu'on appelle esthétiques... Si je préfère *Valentine* à *la Cousine Bette*, à quel titre et de quel droit prétendra-t-on me faire changer ou renverser l'ordre de mes préférences ? Chacun de nous, à lui tout seul, n'est-il pas un petit univers ? La variété n'est-elle pas une condition même du plaisir ? car, de quoi ne se lasse-t-on point ? Qu'y a-t-il donc de plus barbare, ou de plus inhumain, — disent-ils, — que de vouloir ainsi passer, sur toutes les têtes, au nom d'un principe théorique et d'un idéal abstrait, le lourd niveau des mêmes définitions, des mêmes règles, ou des mêmes lois ?...

Contre ces théories, je ne saurais discuter les principes de la classification des genres : il y faudrait trop de place et trop de temps. Mais ce que je me contenterai de répondre à nos impressionnistes, c'est qu'ils n'ont peut-être assez réfléchi ni sur la nature de la classification, ni sur celle de la comparaison. Ne serait-il pas, en effet, bien extraor-

dinaire que, dans un siècle comme le nôtre, où la méthode comparative a presque tout renouvelé, la critique seule dût se l'interdire, pour ne pas s'exposer aux plaisanteries de quelques philologues ou de quelques anatomistes, lesquels ne vivent, dans leurs séminaires ou dans leurs laboratoires, que de « comparer » de vieux textes ou de vieux os entre eux ? Quoi, ce serait une besogne utile, intéressante et féconde, que de comparer le « calcaneum » ou le « naviculaire » des Lémuriens avec celui des Simiades, le mètre et les « assonances » de la chanson de *Roland* avec les « assonances » de la chanson d'*Aïol* ; et ce serait perdre son temps que de comparer la tragédie de Racine avec le drame de Shakspeare, ou le roman de Fielding avec celui de Balzac ? Mais la « relativité » des choses, qu'en fait-on donc ? Un homme n'est ni grand, ni petit, ni maigre, ni gras, ni beau, ni laid ; il est seulement *plus* laid ou *plus* beau, *plus* gras ou *plus* maigre, *plus* petit ou *plus* grand qu'un autre, que les autres, que la moyenne de sa race ou de son espèce. C'est ainsi qu'une œuvre d'art n'est ce qu'elle est, n'achève de l'être, ne l'est pleinement et décidément qu'autant qu'on la compare avec une autre. *Zaire* serait une belle tragédie si *Bajazet* n'existait pas, et nous lirions sans doute encore avec avidité le *Doyen de Kildirine* ou *Cleveland* si nous ne connaissions pas les romans de George Sand et de Balzac. Tous les progrès que la critique peut se flatter d'avoir accomplis dans ce siècle, c'est à ce genre de comparaison qu'elle les doit ; et il est possible, si l'on y tient, que cette manie de comparer soit un signe de lenteur ou d'étroitesse d'esprit ; mais, en attendant, je ne la recommande pas moins à tous ceux qui croiront devoir mettre la vérité au-dessus d'eux-mêmes et des intérêts de leur propre talent.

Quant au pouvoir, et, si je puis ainsi dire, quant à la vertu de la classification, tant de philosophes, tant de savants en ont si bien parlé que je ne sais trop lequel il faut que j'appelle à mon aide ici, d'un Hæckel ou d'un Agassiz, d'un Stuart Mill ou d'un Auguste Comte. J'y pourrais joindre aussi les Darwin et les Huxley. Le bel *Essai sur la classification*, d'Agassiz, est un livre dont on ne saurait trop conseiller la lecture à nos impressionnistes. Mais s'ils aiment mieux qu'on leur cite un Français, Auguste Comte n'a pas moins bien montré dans sa *Philosophie positive* que « dans tous les genres quelconques de composition intellectuelle, soit scientifique, soit littéraire, soit artistique », de même qu'en histoire naturelle, « une classification méthodique était non seulement l'indispensable résumé du système actuel de nos connaissances, mais encore le principal instrument logique de leur perfec-

tionnement ultérieur ». Et comment, en effet, dans la hiérarchie des genres, placerait-on la tragédie, par exemple, au-dessus du mélodrame, *Polyeucte* au-dessus de *La Tour de Nesle*, ou, dans le roman, le *Père Goriot* au-dessus des *Exploits de Rocambole*, sans en donner des raisons ? Comment en donnerait-on sans pénétrer plus avant dans la connaissance de l'histoire de l'évolution, de l'essence du genre ? Et comment, à mesure qu'on y pénétrerait, ces raisons elles-mêmes, de « subjectives » ou de personnelles, ne deviendraient-elles pas de plus en plus générales, et proprement « objectives » ? Après l'obligation de juger, la nécessité de classer nous apparaît ainsi comme étroitement inhérente à la notion même de la critique.

Ce n'est donc pas de classer ou de comparer qui est vieux et suranné, mais, au contraire, c'est de s'en abstenir ; et ce qui est arbitraire, ce n'est pas de « distribuer des prix », mais c'est de vouloir être le seul juge, le juge infaillible et le juge sans appel de ceux que l'on décerne. Ainsi procèdent « les gens du monde », à qui leur « goût » tient lieu de compétence et d'étude, et qu'on voit décider de la pièce ou du roman du jour sur la beauté des choses qu'ils trouvent eux-mêmes à en dire. Mais Boileau, Boileau lui-même se proposait déjà quelque chose de plus. Il savait bien que si son goût était bon, ce n'était pas comme sien, mais, au contraire, comme extérieur et supérieur au sien propre, et que l'objet de la critique est d'apprendre aux hommes à juger souvent contre leur propre goût. La morale et l'éducation même ne consistent-elles pas aussi, comme la critique, à substituer en nous d'autres motifs de jugement et d'action que ceux que nous suggèrent le « tempérament », l'instinct et la nature ? C'est une observation que je soumetts encore à nos impressionnistes. Si chacun de nous avait la prétention de ne rien concéder ni céder aux autres de lui-même, la vie ne serait pas tenable ; et, pareillement, si l'œuvre d'art n'était que l'expression de l'individualité de l'artiste, ce n'est pas seulement la critique, mais c'est l'art même qui y périrait.

Cependant, juger et classer ne sont qu'un commencement, et il faut enfin expliquer. Cette obligation de la critique ou cette fonction, si l'on veut, qui a jadis été pour Sainte-Beuve toute la critique, et qui doit en demeurer l'une des parties essentielles, dirai-je que la critique impressionniste ne s'y soumet pas plus qu'aux autres ? En réalité, elle n'explique point, elle constate ; et elle décrit, ou elle commente, mais elle ne « raconte » point. Je crains bien d'en savoir l'un au moins des motifs. C'est que si l'on voulait distinguer dans un livre ou dans un auteur ce qu'ils doivent l'un et l'autre à tous ceux qui les ont précédés,

et « causés », pour ainsi parler, on serait effrayé du peu d'originalité qu'il y a parmi les hommes. Nous ne faisons tous qu'un poème, qu'une pièce, qu'un roman, qu'un article ; et combien y mettons-nous de nous, qui soit à nous, qui soit de nous, qui ne soit que de nous et qu'à nous ? L'explication s'en trouve donc d'abord, ou du moins il faut qu'on la cherche partout ailleurs qu'en nous ; et trop heureux sont ceux alors dont l'originalité n'a pas comme fondu dans cette recherche même ! Autre preuve, s'il en faut encore une, de l'existence d'une critique objective. L'originalité d'un écrivain — de M. Zola, par exemple, ou de M. Henry Becque ¹ — ne se définit pas par rapport à lui-même, ce qui impliquerait contradiction ; elle ne se définit point par rapport à moi, qui ne suis sans doute pas plus original qu'eux, elle se définit par rapport aux auteurs dramatiques ou aux romanciers qui les ont eux-mêmes précédés, lesquels sont dans l'histoire, et elle se définit par rapport à ce qu'ils ont eux-mêmes fait des lois de leur genre, ce qui est également dans l'histoire.

Le fondement de la critique objective est donc, à vrai dire, le même que celui de l'histoire. Pas plus qu'il n'y a de doute possible ou d'hésitation permise sur le génie militaire de Napoléon ou sur le génie politique de Richelieu, pas plus il n'y en a sur l'unique originalité de la comédie de Molière ou de la tragédie de Racine ; et quiconque traitera de « polisson » l'auteur d'*Andromaque*, il fera comme ce naïf Lanfrey, quand il donnait des leçons de tactique rétrospective au vainqueur d'Austerlitz ; c'est lui-même qu'il aura jugé. Mais quiconque dira qu'on peut, si l'on veut, préférer la comédie de Regnard à celle de Molière, le *Distrait*, l'*Ecole des femmes* et les *Folies amoureuses* à *Tartufe*, ce sera bien pis encore, car ce sera comme s'il disait qu'il n'y a pas de raison de placer un être vivant au-dessous ou au-dessus d'un autre dans l'échelle animale ; et, avec le fondement de la critique objective, il renversera du même coup celui de l'histoire naturelle. Un genre littéraire n'est, en effet, supérieur à un autre, et, dans un même genre, drame, ode ou roman, une œuvre n'est plus voisine ou plus éloignée de la perfection de son genre, que pour des raisons analogues à celles qui élèvent, dans la hiérarchie des organismes, les vertébrés au-dessus des mollusques, par exemple, et, parmi les vertébrés, le chat ou le chien au-dessus de l'ornithorynque. Telle est la vraie manière d'entendre « la relativité de la connaissance » ; telle est la bonne ; telle est

¹ Après Dumas fils et Augier, le plus grand dramaturge contemporain, l'auteur des *Corbeaux*, une des comédies réalistes les plus puissantes, malgré son pessimisme amer.

la seule qui ne soit pas sophisme et logomachie pure. Eussions-nous « l'œil à facettes d'une mouche » ou « le cerveau rude et simple d'un orang-outang », les choses pourraient changer pour nous d'aspect ou de signification, mais non pas les rapports qui continueraient pour nous de les unir entre elles, ni le système quelconque, mais toujours lié, que ces rapports formeraient ensemble. Et, de là, puisque les lois ne sont pas autre chose que l'expression de ces rapports, il en résulte enfin que, de nier la possibilité de la critique objective, c'est nier la possibilité d'une science quelconque. S'il n'y a pas de critique objective, il n'y a pas non plus d'histoire naturelle, ni de chimie, ni de physique objectives. Ce qui ne veut pas dire que la critique soit une « science », mais qu'elle en tient pourtant, et qu'ayant, comme la science, un objet précis, elle peut emprunter à la « science » des méthodes, des procédés et des indications.

Le naturalisme¹.

Tel que l'a conçu M. Zola, tel qu'il le représente encore, et ses rares disciples avec lui, le naturalisme a fini sa journée.

Si nous lui devons d'ailleurs quelques services — dont nous ne voulons pas contester, mais dont il ne faut pas non plus exagérer l'importance — et si ses conseils, plutôt que ses exemples, ont ramené le roman contemporain à une observation plus précise de la réalité, ce n'aura pas été sa faute, et je lui disputerais jusqu'au droit de s'en vanter. Comme rien, dit-on, ne se perd dans la nature, rien aussi ne s'y crée. Le naturalisme contemporain n'étant qu'une application du positivisme au roman, d'autres, sans doute, l'auraient inventé, si ce n'avait pas été M. Zola. Mais lui, tout ce qu'il a fait, en n'en développant que les côtés les plus vulgaires, ça été bien plutôt d'en compromettre et non pas d'en aider la fortune. Ils nous auraient dégoûtés d'observer la nature, si l'on n'y rencontrait que des Quenu-Gradelle et des Rougon-Macquart. Et nous sommes heureux que l'on commence enfin de s'en apercevoir ; et nous aimons d'abord du symbolisme contemporain l'utile réaction qu'il est contre le naturalisme.

C'est qu'aussi bien toute esthétique naturaliste a nécessairement quelque chose d'étroit, d'incomplet et de mutilé. Elle réduit l'objet de l'art à l'imitation de la nature, et en le faisant, elle n'oublie qu'un point : c'est qu'il y a des arts qui ne sont pas d'imitation. Ni l'architecture n'imité, à proprement parler, les lignes de la nature, ni la

¹ Extrait des *Essais sur la littérature contemporaine* (1892).

musique, non plus, n'en imite les bruits. Où est « l'original » d'une cathédrale gothique ? et quelle scène de la vie privée a jamais servi de « modèle » à une symphonie ? L'architecture et la musique ont leur objet, leurs moyens et leurs lois en elles, pour ainsi dire, ou dans la convention primordiale dont elles ne sont que le développement, et ces lois, ces moyens ou cet objet n'ont rien de commun avec la production ou la traduction du réel¹.

Mais il suit de là que toute une partie de l'art est autre chose, et quelque chose de plus qu'une imitation de la nature. Il suit encore que, tout en nous séduisant par « l'imitation des choses dont nous n'admirons pas les originaux », la peinture et la poésie, sans méconnaître leurs conditions, peuvent se proposer de produire en nous des effets plus ou moins analogues à ceux de la musique et de l'architecture. Et il suit enfin que l'art, en général, peut corriger, rectifier, modifier, continuer, prolonger même ce qu'il imite. Si c'est un mérite à un portrait d'être ressemblant, qui ne sait que c'en est le moindre ? Et, sans doute, il n'importe guère à la valeur d'une tragédie que le sujet en soit authentique en son fond. Une esthétique purement naturaliste, outre qu'elle laisse tout une partie de l'art en dehors d'elle, ne tend donc à rien moins qu'à priver la peinture et la poésie même d'une partie de leurs moyens. L'imitation, qui n'épuise pas la réalité, qui ne l'égale même pas tout entière, dont le domaine est borné de toutes parts, ne saurait imposer à l'art les lois de sa propre étroitesse. Les symbolistes l'ont-ils bien vu ? Je n'oserais en répondre. Mais ils raisonnent comme s'ils le voyaient ; et il faut leur en savoir gré comme d'une preuve de perspicacité. Ce qu'ils ont encore mieux vu — ou senti — c'est qu'une esthétique naturaliste est encore et forcément plus superficielle qu'étroite. Ne pose-t-elle pas, en effet, ce principe, ou, si l'on veut, ce sous-entendu qu'il n'y a rien derrière la nature ? C'est ce qui n'est ni prouvé, ni probable. La nature n'est peut-être qu'un déguisement ou qu'un voile. Qui l'a jamais su ? qui le saura jamais ?... Ce qui, du moins, n'est pas douteux, c'est que rien n'est clair en nous ni en dehors de nous, et que nous sommes de toutes parts environnés d'ombres et de mystère. L'inconnaissable nous étreint : *in eo vivimus, movemur et sumus*². Si nous réussissons parfois à en saisir quelque chose, il est également certain que ce n'est pas en nous bornant à observer la nature ; mais nous y ajoutons, de notre propre fond à nous, les prin-

¹ On ne saurait mieux faire ressortir ce qu'il y a d'excessif dans la théorie naturaliste qui rapetisse tous les arts.

² En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.

cipes d'interprétation qu'elle ne contient pas. Et comment le pourrions-nous, s'il n'y avait certainement aussi quelque convenance, ou quelque correspondance, entre la nature et l'homme, des harmonies cachées, comme on disait jadis, un rapport secret du sensible et de l'intelligible.

Voilà l'origine et le fondement de tout le symbolisme. La nature a des dessous dont le plus habile naturaliste, n'ayant jamais saisi que les dehors, n'a donc aussi jamais représenté que la plus vaine apparence. Mais nous voulons pénétrer plus avant ; nous voulons déchirer le voile ; et nous voulons atteindre enfin l'essence dont les manifestations se jouent à la surface des choses¹.

DE VOGÜÉ (VICOMTE EUGÈNE-MELCHIOR)

Né à Nice en 1850.

Critique et essayiste, il a exercé une sérieuse action sur la pensée française ; le mouvement néo-chrétien qui se dessine actuellement en France lui est dû en grande partie. Son plus grand mérite comme critique est d'avoir *découvert* la littérature russe ; il a été pour la Russie ce que Voltaire avait été pour l'Angleterre, au XVIII^e siècle, et Madame de Staël pour l'Allemagne, au commencement de ce siècle-ci ; il a fait connaître aux Français les grands génies slaves contemporains², les Tourguenef, les Tolstoï, les Dostoïewsky, dont l'influence sur le génie français a été notable. Esprit élevé, penseur profond, cœur largement ouvert à la pitié la plus noble, Melchior de Vogüé est un des plus sympathiques écrivains de l'heure actuelle.

Le réalisme³.

Ces considérations étaient nécessaires pour déterminer l'inspiration morale qui peut seule faire pardonner au réalisme la dureté de ses pro-

¹ Principales œuvres à lire de Brunetière : *Histoire et littérature : Questions de critique : Nouvelles questions de critique : Le roman naturaliste : Etudes critiques sur la littérature française ; L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature française ; Les époques du théâtre français ; L'évolution de la poésie lyrique* (en tout 14 volumes, 1880-1894). — Critiques sur Brunetière : Georges Renard, *Les Princes de la jeune critique ; Critique de combat* (1897). Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui* ; A. Ricardou, *La critique littéraire* (1896) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893) ; *Nos critiques, Revue des Revues*, (1^{er} juillet 1897).

² Pour être juste, il faut ajouter que Mérimée avait déjà commencé à étudier sérieusement la littérature russe, dont il a traduit plusieurs œuvres marquantes.

³ Extrait de l'avant-propos du *Roman russe*. Dans ce qui précède, de Vogüé vient d'expliquer la disparition de l'esprit classique et le prodigieux développement scientifique de ce siècle, qui a produit indirectement le réalisme. L'auteur va maintenant exposer, en un langage très élevé, ses vues d'idéaliste chrétien.

cédés. Il répond à l'une de nos exigences quand il étudie la vie avec une précision rigoureuse, quand il démêle jusqu'aux plus petites racines de nos actions dans les fatalités qui les commandent ; mais il trompe notre plus sûr instinct, quand il ignore volontairement le mystère qui subsiste par delà les explications rationnelles, la quantité possible de divin. Je veux bien qu'il n'affirme rien du monde inconnu : du moins il doit toujours trembler sur le seuil de ce monde. Puisqu'il se pique d'observer les phénomènes sans suggérer des interprétations arbitraires, il doit accepter ce fait d'évidence, la fermentation latente de l'esprit évangélique dans le monde moderne. Plus qu'à toute autre forme d'art, le sentiment religieux lui est indispensable ; ce sentiment lui communique la charité dont il a besoin ; comme il ne recule pas devant les laideurs et les misères, il doit les rendre supportables par un perpétuel épanchement de pitié¹. Le réalisme devient odieux dès qu'il cesse d'être charitable. Et l'esprit de pitié, nous le verrons tout à l'heure, avorte et fait fausse route dans la littérature aussitôt qu'il s'éloigne de sa route unique.

Oh ! je sais bien qu'en assignant à l'art d'écrire un but moral, je vais faire sourire les adeptes de la doctrine en honneur : l'art pour l'art. J'avoue ne la comprendre pas, du moins dans le sens où on l'entend aujourd'hui. Certes, moralité et beauté sont synonymes en art ; un chant de Virgile vaut un chapitre de Tacite. Mais il ne faut pas confondre cette beauté spirituelle, qui naît d'une certaine illumination du regard chez l'artiste, avec l'habileté de main du prestidigitateur. Mes réserves portent sur cette confusion. Je ne croirai jamais que des hommes sérieux, soucieux de leur dignité et de l'estime publique, veuillent se réduire à l'emploi de gymnastes, d'amuseurs forains.

Ces délicats sont singuliers. Ils professent un beau mépris pour l'auteur bourgeois qui s'inquiète d'enseigner ou de consoler les hommes, et ils consentent à faire la roue devant la foule, à cette seule fin de lui faire admirer leur adresse ; ils se vantent de n'avoir rien à lui dire au lieu de s'en excuser. Comment concilier cette abdication avec la part de pontificat que les littérateurs de notre temps sont si empressés à réclamer ? Sans doute, chacun de nous cède quelquefois à la tentation d'écrire pour se divertir : que celui qui est sans péché jette la première pierre ! Mais il est inconcevable qu'on érige en doctrine ce qui doit rester une exception, un délassement momentané au devoir humain

¹ On ne peut mieux dire : c'est pour avoir méconnu cette vérité que le naturalisme français, très remarquable comme manifestation d'art, est si répugnant comme œuvre morale.

du poète. Si c'est là de la littérature, je demande pour l'autre un nom moins exposé aux usurpations ; sauf l'usage des plumes et de l'encre — on s'en sert aussi pour les exploits d'huissiers — notre noble profession n'a rien de commun avec ce commerce ; il est légitime à coup sûr, si l'on y apporte de la probité et de la décence, mais il ressemble à la littérature autant qu'une boutique de jouets à une bibliothèque. Je n'entends point ici déclasser tel ou tel genre, réputé léger : un roman, une comédie, peuvent être plus utiles aux hommes qu'un traité de théodicée. Je m'élève uniquement contre le parti pris de n'y mettre en aucun cas une intention morale. Heureusement, ceux-là mêmes qui défendent cette hérésie sont les premiers à la trahir, quand ils ont du cœur et du talent.

Pour résumer nos idées sur ce que devrait être le réalisme, je cherche une formule générale qui exprime à la fois sa méthode et son pouvoir de création. Je n'en trouve qu'une ; elle est bien vieille ; mais je n'en sais pas une meilleure, plus scientifique et qui serre de plus près le secret de toute création : « Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre ». — Voyez comme ce mot est juste et significatif, le limon ! Sans rien préjuger ni contredire dans le détail, il renferme tout ce que nous devinons des origines de la vie ; il montre ces premiers tressaillements de la matière humide où s'est lentement formée et perfectionnée la série des organismes. La formation par le limon, c'est tout ce que peut connaître la science expérimentale, le champ où son pouvoir de découverte est indéfini ; on y peut étudier la misère de l'animal humain, tout ce qu'il y a en lui de grossier, de fatal et de pourri. — Oui, mais il y a autre chose que la science expérimentale ; le limon ne suffit pas à accomplir le mystère de la vie, il n'est pas tout notre *moi* : ce grain de boue que nous sommes, qui nous est et nous sera de mieux en mieux connu, nous le sentons animé par un principe à jamais insaisissable pour nos instruments d'étude. Il faut compléter la formule pour nous rendre raison de la dualité de notre être ; aussi le texte ajoute : — « ... et il lui inspira un souffle de vie, et l'homme fut une âme vivante ». — Ce « souffle », puisé à la source de la vie universelle, c'est l'esprit, l'élément certain et impénétrable qui nous meut, qui nous enveloppe, qui déconcerte toutes nos explications, et sans lequel elles seront toujours insuffisantes. Le limon, voilà l'ordre des connaissances positives, ce qu'on tient de l'univers dans un laboratoire, de l'homme dans une clinique ; on y peut aller très loin, mais tant qu'on ne fait pas intervenir le « souffle », on ne crée pas une âme vivante, car la vie ne commence que là où nous cessons de comprendre.

Le créateur littéraire doit régler son opération sur ce modèle.

Tourguénef¹.

Il y a des riens, des couleurs, des bruits, qui demeurent longtemps dans l'œil ou dans l'oreille et finissent par descendre dans l'âme. Un soir d'été, dans un relai de Petite-Russie, on changeait mes chevaux. Je demandai à boire à la fille du maître de poste, une petite paysanne d'Ukraine qui portait le gracieux costume de sa province et jouait avec le vieux rouble d'argent retenu à son cou par un ruban ; elle alla chercher une carafe, l'écu d'argent roula autour du col de cristal ! ce fut un clair tintement, si doux et si sonore ! La fille, enchantée, se prit à rire et essaya de répéter le bruit pour son plaisir ; en m'éloignant, j'entendais encore cette gamme perlée qui mourait longuement, comme un trille de rossignol, seule dans le sommeil du soir russe, sur le pays muet.

Plus d'une fois, en relisant des pages de Tourguénef, je me suis rappelé le timbre de ce cristal caressé par le bijou d'argent. C'est bien là le son que rendait cette âme harmonieuse quand une pensée la touchait. Merveilleux instrument trop tôt brisé ! la terre russe nous l'a repris, lui qui était presque nôtre ; elle l'a retiré dans son silence profond ; les hivers qui viennent vont rouler sur lui leur lourd linceul de neige. Cette terre de Russie, rude, immense, avec sa glace qui scelle plus vite les tombes et sa neige qui les sépare du bruit des vivants, il semble qu'elle s'entende mieux que toute autre à abolir la mémoire des morts ; ce n'est pas à elle qu'il faudrait demander, comme dans l'épithaphe de la jeune Grecque, d'être plus légère aux cendres. Et pourtant Ivan Serguievitch se fût désespéré à l'idée de dormir ailleurs : il l'aimait tant, sa mère Russie ! Le talent de l'écrivain, dans ses meilleures productions, n'était que l'émanation directe de cette terre, une communication spontanée de la poésie des choses ; il n'est pas une page de son œuvre où l'on ne sente, suivant l'expression de Griboïédof, « la fumée de la patrie ». Aussi sa génération l'écouta longtemps de préférence à tous ses rivaux. Dans les lettres, comme en politique, un peuple suit d'instinct les hommes qu'il sent lui appartenir, qui sont faits de sa chair et de son génie, pétris de ses qualités et de ses défauts. Ivan Serguievitch personnifiait les qualités maîtresses du vrai peuple russe, la

¹ Extrait du *Roman russe*. Cet ouvrage, malgré l'exagération admirative de certains jugements sur les romanciers russes, est une très belle étude de critique. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur.

bonté naïve, la simplicité, la résignation. C'était, comme on dit vulgairement, une âme du bon Dieu ; ce cerveau puissant dominait un cœur d'enfant. Jamais je ne l'ai approché sans mieux comprendre le sens magnifique du mot évangélique sur les simples d'esprit, et comment cet état d'âme peut s'allier à la science, aux dons exquis de l'artiste. Le dévouement, la générosité du cœur et de la main, la fraternité, tout cela lui était naturel comme une fonction organique. Dans notre monde avisé et compliqué, où chacun est durement armé pour la lutte de la vie, il semblait tombé d'ailleurs de quelque tribu pastorale et fraternelle de l'Oural : grand enfant doux, distrait, suivant ses idées sous le ciel ainsi qu'un pâtre suit ses troupeaux dans la steppe...

Et maintenant, au moment de parler de son œuvre littéraire, l'envie me prend de jeter la plume. J'ai dit que cet homme était parfaitement bon ; pourquoi, grand Dieu ! ajouter d'autres éloges, et qu'est-ce que le surcroît des habiletés de l'esprit dont nous faisons tant d'état ? Mais ce cœur a cessé de battre : ceux qui l'ont connu sont rares, et ce sont des hommes ; ils vont vite oublier et mourir. Il faut bien montrer aux autres, à tous, ce que le cœur éteint a laissé de lui-même dans l'œuvre d'imagination...

Les Tourguénief vivaient en gentilshommes terriens dans leur bien du gouvernement d'Orel. Ce fut là qu'Ivan Serguievitch naquit, en 1818, et qu'il grandit en toute liberté et solitude. Ce pays d'Orel, si souvent et si complaisamment décrit par le romancier, est un bon pays. C'est encore la Grande-Russie, mais on sent que le ciel du sud n'est pas loin ; la nature du nord, jusque-là rude et extrême, y entre en contact avec le midi ; elle fait quelques efforts pour se modérer et sourire. La terre noire commence ; elle allonge à l'infini des plaines ses gras labours, changés l'été en mer de froment. Le chêne apparaît et donne un aspect plus robuste aux maigres lisières de bouleaux. A l'orient, du côté d'Eletz et des sources du Don, il y a des vallées charmantes, emplies la nuit de grands feux et de bruits de chevaux ; Orel est un des centres d'élevage, les petits paysans et leurs poulains vaguent tout l'été dans ces pâtis de marais. A l'occident, la Desna s'engage dans les vieilles forêts de Tchernigof ; la jolie rivière réfléchit les monastères de Briansk, et puis des pins et des trembles, tant que les siècles en ont pu mettre, pendant des lieues et des lieues, d'éternelles lieues russes. Sur le sol humide de ces forêts, le printemps jette une profusion d'herbes et de fleurs comme je n'en ai vu nulle part au monde. A peine la neige fondue au soleil des longues journées, cette riche terre entre en

amour, en folie ; la sève s'y précipite comme le sang dans de jeunes artères ; la vie triomphante éclate sous bois en couleurs, en parfums, en murmures ; cette ivresse de la nature étourdit l'homme ; le chasseur ou le bûcheron égarés dans ces halliers semblent si chétifs, si tristes !...

De loin en loin, dans les plaines cultivées, des « nids de seigneurs », des habitations toujours semblables ; un corps de bâtiment en bois ou en briques, élevé sur perron, surmonté d'un attique en zinc, flanqué d'une tourelle en clocheton ou, plus modestement, d'une aile en retour ; quelquefois, quand le « seigneur » est riche et peut réparer, toute cette bâtisse est d'un blanc de chaux éclatant sous les toits verts ; le plus souvent, les hypothèques de la banque de district rongent le seigneur et sa maison ; on s'en aperçoit aux lézardes, aux baillements des briques ou des revêtements de sapin, à la folle avoine qui poursuit l'ortie sur les marches du perron. Derrière la maison, une allée de tilleuls joint la grande route ; devant, un verger de cytises et de saules descend en pente douce vers l'étang, l'immuable étang aux eaux mortes, dans le creux du ravin ; on croirait qu'aucun vent n'a jamais ridé cette eau sous les joncs. Calme et muette comme l'existence de la famille qui végète là, elle subit la couleur du nuage qui passe, rose le matin, grise le jour ; il semble que si la maison disparaissait, ce vieux miroir figé en garderait l'image par habitude, et aussi les souvenirs, les pensées des enfants qui ont grandi sur ses bords. C'est pour cela peut-être que l'homme russe s'attache si fort à cet humble berceau ; quand, plus tard, il court le monde, et bien qu'il ait l'âme naturellement errante, quelque chose le tire toujours vers ce monotone horizon.

L'enfance de Tourguénief s'écoula dans un de ces « nids de seigneurs », qui serviront de cadres à presque tous ses romans. Il eut, suivant la mode d'alors, des gouverneurs français et allemands, de pauvres hères recrutés au hasard, qui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas, et qu'on gardait dans les familles nobles comme une domesticité d'apparat. La langue maternelle n'était pas en honneur ; ce fut avec un vieux valet de chambre que le petit garçon lut en cachette des vers russes pour la première fois. Heureusement pour lui, sa vraie éducation se fit sur la bruyère, avec ces chasseurs dont les récits sont devenus plus tard un chef-d'œuvre, sous la plume de l'écrivain. En courant les bois et les marais à la poursuite des gélinites, le poète faisait sa provision d'idées. Dans certaines imaginations d'enfants, tandis que la pensée sommeille encore, les impressions se déposent goutte à goutte, comme la

rosée durant la nuit ; vienne l'éveil à la lumière, le premier rayon de soleil fera luire ces diamants ¹.

FAGUET (EMILE)

Né à La Roche-sur-Yon en 1847.

C'est la critique la moins systématique de l'époque actuelle, bien qu'il ait beaucoup d'idées. A l'inverse de Brunetière, au lieu de considérer les genres et les ensembles, il n'a étudié que les individus, dont il a analysé les concepts intellectuels et les tendances morales avec une pénétration rare. Injuste envers les écrivains du XVIII^e siècle, dont il n'a pas compris le beau côté humanitaire, il a écrit sur notre siècle de très fortes études qui resteront pour la plupart.

Les idées littéraires de Chateaubriand.

Toute la critique et toute la poétique de Chateaubriand, comme aussi, à très peu près, toutes les inclinations de son esprit, se ramènent, en leur source, à sa répulsion à l'endroit du XVIII^e siècle. Il ne faut pas, sur certains détails, s'y tromper. Il loue Delille, et même Esménard ; il cite Jean-Baptiste Rousseau ; les *Réveries d'un promeneur solitaire* lui plaisent ; il cite Voltaire, et un peu malicieusement, à savoir toutes les fois que Voltaire se trouve exprimer une pensée favorable au christianisme ; il « admire le pinceau » de Bernardin de St-Pierre (tout en remarquant qu'il n'a pas d'esprit, ni non plus de caractère). Mais ce sont là louanges un peu convenues et qui ne sont pas données sans un certain air de négligence, ou procédés pour tirer à soi et ranger bon gré mal gré dans son camp les héros du jour, Quand il rencontre face à face et armé en guerre l'esprit même du XVIII^e siècle, il court sur lui comme à l'ennemi. Il est « antiphilosophie. »

M^{me} de Staël venait, dans son livre *De la Littérature*, d'exprimer à nouveau les idées chères à Condorcet sur le progrès indéfini du génie humain : « Vous n'ignorez pas, écrit Chateaubriand à Fontanes, que

¹ Principales œuvres à lire de Melchior de Vogüé : *Le Roman russe* (1886) ; *Souvenirs et visions* (1887) ; *Regards historiques et littéraires* (1892) ; *Spectacles contemporains* (1896). — Sur l'auteur, consulter : J. Lemaitre, *Les Contemporains* ; G. Pellissier, *Essais de littérature contemporaine*.

ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme M^{me} de Staël la *perfectibilité*. J'ai le malheur de croire, comme Pascal, que la religion chrétienne... Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri sous un grand nom, afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma *superstition antiphilosophique*. » Là-dessus il énumère tous les défauts et de pensée et de style de M^{me} de Staël, et il se demande : « D'où proviennent ces défauts ? — De votre philosophie. C'est la *partie éloquente* qui manque à votre ouvrage. Or, il n'y a point d'éloquence sans religion... Votre talent n'est qu'à demi développé ; la philosophie l'étouffe. Si vous demeurez dans vos opinions, vous ne parviendrez pas à la hauteur où vous pourriez atteindre... » Voilà le fond de la critique de Chateaubriand. L'esprit du XVIII^e siècle étouffe la partie éloquente, élevée et poétique de l'esprit humain. Le XVIII^e siècle n'a pas connu la grandeur et ne s'est pas douté de la poésie. Pour les retrouver, il n'y a qu'à ne pas faire ce qu'il a fait, et à croire ce qu'il n'a point cru... Je me permettrai d'ajouter ce qu'il pensait probablement sans le dire : le génie aidant. Prendre le XVIII^e siècle pour modèle à ne pas suivre, voilà une doctrine qui semble étroite et presque négative. Elle l'est infiniment moins qu'il ne paraît, qu'il ne paraissait aux hommes de 1800, qu'il ne paraissait à Chateaubriand lui-même, car elle va plus loin que lui-même ne voulait aller.

Remarquons bien, en effet, que cet abominable XVIII^e siècle « d'où nous vient tout le mal », à en croire Chateaubriand, n'est, au point de vue littéraire, que l'héritier, appauvri, si l'on veut, mais direct, du XVII^e siècle, et que celui-ci, quoiqu'il en ait, n'est rien autre que le fils illustre autant qu'ingrat de la Pléiade. Il y a eu un âge littéraire, en France, qui a duré deux cent cinquante ans, où l'on s'est avisé : d'*imiter les anciens*, de faire, par suite, une littérature *non nationale*, — *non religieuse*. Voilà dans ses grands traits tout l'esprit de la *littérature classique* en France de 1550 à 1800.

A ce point de vue, et à les prendre dans cet esprit général, la littérature du XVIII^e siècle est-elle moins religieuse, moins nationale, moins originale et sincère que celle du XVII^e siècle ? Nullement. Et celle du XVII^e siècle ouvre-t-elle des voies nouvelles, trouve-t-elle une inspiration générale qui lui soit propre, et que l'école de Ronsard n'ait point connue ? Pas davantage. Toute l'école classique, de Régnier à Chénier, et nonobstant des corrections, redressements et amendements de détail, remonte à Ronsard. Tout entière elle s'est abstenue de prendre pour sa matière et d'avoir pour souci l'histoire nationale, la religion nationale, le génie de la race dont elle était. Que cela ne l'ait

nullement empêchée de compter des hommes d'un génie merveilleux ; et, aussi, que dans cette communauté d'esprit général il y ait eu de très grandes inégalités du talent de l'un au génie de l'autre ; et encore, qu'il y ait eu même des exceptions à cette loi commune : on le sait bien. Mais ce n'est pas à présent la question. Ce qu'il s'agit de savoir, quand un novateur vient dire qu'il faut rompre avec la tradition du XVIII^e siècle, c'est si, du même coup, il ne rompt pas, même sans le savoir, avec toute la tradition classique depuis 1550, et avec Racine, sans s'en douter, tout autant qu'avec Voltaire, et avec Boileau, sans qu'il y tienne, tout autant qu'avec Ronsard. C'est précisément ce que faisait Chateaubriand, et disons-le tout de suite, c'est ce qu'il avait raison de faire.

En effet, voici ce qui était arrivé. La littérature classique française, née au XVI^e siècle de l'admiration, très légitime, des chefs-d'œuvre anciens, et du besoin d'échapper à la puérilité du moyen-âge, avait d'abord imité servilement, et dans sa forme plus qu'en son esprit, la littérature antique ; elle l'avait imitée plus tard avec intelligence et hardiesse et dans une mesure exquise d'adaptation avisée et judicieuse ; mais encore imitait-elle, et avec une timidité singulière à l'égard de ses propres forces, si bien que, tout autant par l'effet de sa timidité que par le prestige de sa perfection, elle avait conduit les esprits à cette idée qu'il faut imiter indéfiniment. Aussi les hommes du XVIII^e siècle imitent encore, mais ils n'imitent plus directement l'antiquité, ils imitent les *modèles* du grand siècle, qui eux-mêmes sont déjà des imitateurs. Ils font des imitations d'imitations. Quand on en est là, il est peut-être temps de s'arrêter. Il en est temps, parce que, l'art étant toujours un choix fait par l'artiste, selon son humeur, dans les traits multiples de l'objet qu'il veut peindre, le premier artiste, celui qui regardait le réel même, a déjà éliminé un certain nombre de parties de la réalité qui lui déplaisaient ; le second, qui fait son choix dans un premier choix, écarte encore une certaine quantité de réel, et le champ du vrai va se réduisant indéfiniment, jusque-là que le dernier venu des imitateurs n'imité plus qu'une pure abstraction ou une convention creuse. On n'était pas loin de cette excessive frugalité à la fin du XVIII^e siècle.

C'est contre quoi Chateaubriand protestait de tout son courage. Il demandait qu'on arrêtât l'imitation indéfinie, que la France eût une littérature à elle et non d'emprunt, que puisqu'elle n'était point païenne, elle n'eût pas une poésie mythologique ; que puisqu'elle était moderne, elle n'eût pas une littérature ancienne ; que puisqu'elle

existait, elle eût une littérature nationale. C'était réagir jusque par delà 1550¹.

LEMAITRE (JULES)

Né à Vennecy (Loiret), en 1853.

Il y a deux sortes de critiques : les critiques dogmatiques qui étudient les œuvres littéraires et les jugent au nom d'un certain idéal de raison et de moralité ; les critiques impressionnistes qui se bornent à définir les ouvrages littéraires et à expliquer les impressions qu'ils en reçoivent, sans autre critère que leur plaisir du moment. On classe généralement J. Lemaître parmi ces derniers. Certaines de ses œuvres pourraient faire croire qu'il n'est en effet qu'un jongleur d'idées, ondoyant et divers, s'amusant à conter les aventures de son moi à travers les livres, car il a même dit un jour que la critique ne peut pas exister comme doctrine. On aurait tort cependant de porter ce jugement. Malgré son impressionnisme apparent, son scepticisme superficiel, J. Lemaître est un critique tout à fait remarquable qui possède deux choses rarement unies : une énorme érudition et une facilité merveilleuse. Normalien nourri de la pure moelle classique, il a su se moderniser sans perdre ses qualités de mesure et de goût. Il a surtout étudié la littérature contemporaine : sur cette époque, ses études sont les plus belles qui existent actuellement. Mais il est apte à tout saisir et ce qui le caractérise par dessus tout, c'est sa merveilleuse intelligence, capable de passer avec une souplesse étonnante, du classique au romantisme, du naturalisme au symbolisme, de la littérature française aux littératures étrangères les plus variées. Il est certainement le critique français qui a compris le plus de choses, tout en restant bien français. Fantaisiste charmant, écrivain exquis, chez lequel s'allie la sentimentalité délicate et l'ironie subtile du fin lettré, il écrit une langue remarquable ; en cela, il l'emporte de beaucoup sur Brunetière dont le style est lourd parfois. Par ses qualités variées, il est bien le « prince de la jeune critique »².

Alphonse Daudet³.

La fortune littéraire de M. Alphonse Daudet est des plus éclatantes qu'on ait vues. C'est une séduction universelle. Ceux qui veulent des

¹ Principales œuvres à lire de Faguet : *Seizième siècle* ; *Dix-septième siècle* ; *Dix-huitième siècle* ; *Dix-neuvième siècle* ; *Politiques et moralistes du XIX^e siècle* ; *Notes sur le théâtre contemporain* (1885-1895). — Sur Faguet, consulter : René Doumic, *Ecrivains d'aujourd'hui* ; G. Pellissier, *Nos critiques* (Revue des Mondes, 1^{er} juillet 1897).

² Cette expression est de M. G. Renard, qui l'applique aux grands critiques contemporains. — Dernièrement, Lemaître a abordé le théâtre avec grand succès.

³ Extrait des *Contemporains* (2^{me} série). — Dans ce morceau, Jules Lemaître n'étudie que le conteur, le Daudet des *Lettres de mon moulin*, des *Contes du Lundi* et du *Petit-Chose* ; il ne parle pas du romancier proprement dit.

larmes et ceux qui veulent de l'esprit, les amoureux d'extraordinaire et les quêteurs de modernité, les simples, les raffinés, les femmes, les poètes, les naturalistes et les stylistes, M. Daudet traîne tous les cœurs après lui; car il a le charme, aussi indéfinissable dans une œuvre d'art que dans un visage féminin, et qui pourtant n'est pas un vain mot puisque de très grands écrivains ne l'ont pas. Le charme, c'est peut-être une certaine aisance heureuse, une fleur de naturel même dans le rare et le recherché; c'est, en tout cas, quelque chose d'incompatible avec des qualités trop laborieuses et trop voulues; ainsi le charme ne se rencontre guère chez les chefs d'école. On peut remarquer aussi que le charme ne va pas sans un cœur aisément ému et qui ne craint pas de le paraître (*Homo sum*, etc.¹). Il ne faut donc pas le demander à ceux qui font profession de ne peindre que des réalités plates ou brutales, ou qui affectent de n'être curieux que du monde extérieur et de la plastique des choses.

Ce charme, quel qu'il soit, est une des puissances de M. Alphonse Daudet. Ajoutez que son talent est en effet d'une composition assez riche pour que des esprits très divers y puissent trouver leur compte. Son originalité, c'est d'unir étroitement l'observation et la fantaisie, de dégager du vrai tout ce qu'il contient d'in vraisemblable et de surprenant, de contenter du même coup les lecteurs de M. Cherbuliez et les lecteurs de M. Zola, d'écrire des romans qui sont en même temps réalistes et romanesques, et qui ne semblent romanesques que parce qu'ils sont très sincèrement et très profondément réalistes...

Vérité, fantaisie, esprit, tendresse, gaieté, mélancolie, il entre donc beaucoup de choses dans le plus petit conte de M. Alphonse Daudet. C'est pour cela que son talent me paraît plus difficile à bien caractériser que celui de MM. de Goncourt ou de M. Emile Zola. Ils ont, eux, une faculté maîtresse qu'on distingue sans trop de peine et, dans l'exécution, des partis pris constants. On peut, de la nervosité de MM. de Goncourt et de leur passion de la modernité, déduire leur œuvre presque tout entière. Il ne serait pas non plus impossible de définir brièvement M. Zola: on le montrerait poète à sa façon, poète pessimiste et fataliste; on parlerait de sa morosité brutale et de sa lenteur puissante. Au besoin, on caractériserait MM. de Goncourt et M. Zola par leurs manies, par leurs excès, qui sont fort intéressants, mais qui ne sont pas minces et qui sautent aux yeux. Parlez-moi des grands artistes

¹ Allusion au vers de Tércence: Je suis homme et rien de ce qui est humain ne peut m'être étranger.

outranciers qui manquent décidément de goût par quelque côté et qui abondent follement dans leur sens ! Parlez-moi des monstres et des phénomènes ! Au moins on voit tout de suite ce qu'ils sont, et ils font la joie de la critique, hostile ou enthousiaste. Mais qui me donnera la vraie caractéristique de M. Daudet, de ce Latin harmonieux et équilibré qu'on prendrait presque pour un classique ? On trouve chez lui des nerfs, de la modernité, du « stylisme », de la vérité vraie, du pessimisme, de la férocité ; mais on y trouve aussi et au même degré la gaieté, le comique, la tendresse, le goût de pleurer. Ce qui distingue son talent, ce n'est donc pas la prédominance démesurée d'une qualité, d'un sentiment, d'un point de vue, d'une habitude : c'est plutôt un accord de qualités diverses ou opposées et, si je puis dire, un dosage secret dont il n'est pas trop commode de fixer la formule. « Si l'on examine les divers écrivains, dit Montesquieu ¹, on verra peut-être que les meilleurs et ceux qui ont plu davantage sont ceux qui ont excité dans l'âme plus de sensations en même temps. » Cette remarque peut s'appliquer sûrement à M. Alphonse Daudet ; mais il faut ajouter qu'une autre marque et plus particulière de son talent, c'est sans doute cette aisance avec laquelle il passe et nous fait passer d'une impression à l'autre et ébranle à la fois toutes les cordes de la lyre intérieure. Et c'est, je pense, de cette absence d'effort, de cette rapidité à sentir, de cette légèreté ailée que résulte la grâce ou le charme. Ainsi nous revenons après un long détour et sans nulle préméditation, au mot qui nous était naturellement venu en commençant l'examen des *Contes*. Pourtant le mot ne dit pas tout. Ce charme inné, irrésistible, fatal, s'unit chez notre écrivain à la plus scrupuleuse reproduction du réel.

C'est peut-être dans cette alliance que consiste, en dernière analyse, son originalité.

Maeterlinck ².

Je continue, je l'avoue, à subir le sortilège des petits drames de M. Maurice Maeterlinck. *La Mort de Tintagiles* ne m'a pas moins pris qu'*Alladine* ou *Intérieur*.

Vanité des préceptes d'esthétique ! On cite toujours le vénérable axiome d'Horace :

¹ *Essai sur le goût*. (Note de Lemaitre).

² Extrait des *Impressions de théâtre* (8^e série, 1895.) C'est un excellent modèle d'analyse ; il est difficile de donner en quelques pages une idée plus complète d'une pièce de théâtre et d'en rendre mieux les effets. Ce morceau a été publié dans *Les Débats* en 1893. — Maeterlinck est un des meilleurs écrivains belges de l'école symboliste actuelle.

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus...

Cela est vrai, et cela n'est pas vrai. Oui, souvent, ce qui est mis sous nos yeux nous frappe plus que ce qui nous est raconté; oui, l'action est d'ordinaire plus émouvante que le récit. Mais ce qui dépasse infiniment en pathétique l'action racontée ou vue, c'est l'action *devinée*. Victor Hugo a dit que rien n'est plus intéressant qu'un mur derrière lequel il se passe quelque chose. Ce mur tragique est dans tous les poèmes de M. Maeterlinck; et, quand ce n'est pas un mur, c'est une porte; et, quand ce n'est pas une porte, c'est une fenêtre voilée de rideaux...

Dans la *Mort de Tintagiles*, il y a deux portes. Et, la première fois, le petit prince est de ce côté-ci de la porte; et, la seconde fois, il est de l'autre côté. La *Mort de Tintagiles*, c'est simplement l'histoire de l'assassinat d'un enfant royal, — par des mains qu'on ne voit pas.

Un autre axiome d'art théâtral sur lequel on s'accorde assez, c'est que, plus le lieu de la scène, les événements antérieurs et le caractère, la vie passée, les mobiles et les intérêts des personnages nous seront connus, et plus nous nous intéresserons au drame. Or, non seulement le petit prince Tintagiles est étranglé par des mains invisibles, mais ceci se passe dans une île sans nom; et nous ne savons pas non plus le nom de la vieille reine qui a ordonné le meurtre de son petit-fils; et nous ne la voyons pas un instant, et nous ignorons pourquoi elle est à ce point défiante et cruelle, et ce qu'elle peut avoir à craindre de ce petit enfant autour duquel nous n'apercevons ni partisans, ni conspirateurs. Voici tous les renseignements que nous donne Ygraine, la sœur de Tintagiles, sur cette vieille femme mystérieuse: « Elle ne se montre pas... Elle vit là, toute seule, dans sa tour... Elle est très vieille; elle est la mère de notre mère et elle veut régner seule... Ses ordres s'exécutent sans qu'on sache comment... On dit qu'elle n'est pas belle et qu'elle devient énorme... » Et, ailleurs: « Elle est là sur notre âme comme la pierre d'un tombeau, et pas un n'ose étendre le bras... On ne sait pas sur quoi repose sa puissance... » Nous ignorons d'où vient Tintagiles; un navire est allé le chercher là où il était, par ordre de la vieille reine. Et, des deux sœurs de l'enfant, nous savons uniquement qu'elles s'appellent Ygraine et Bellengère, et que Ygraine est la plus courageuse, et que toutes deux ont de très beaux cheveux (comme en avaient Mélisande et Alladine) et qu'elles aiment bien leur petit frère, et qu'elles ont eu une jeunesse immobile et terrifiée: « Ma

sœur et moi, dit Ygraine, nous nous traînons ici depuis notre naissance, sans oser rien comprendre à tout ce qui se passe... Il régnait un tel silence qu'un fruit mûr qui tombait dans le parc appelait les visages aux fenêtres... » Et nous ne savons rien non plus du vieil écuyer Aglovale, sinon que c'est un très vieil écuyer, et qu'il a vu bien des choses, et sans doute des choses terribles, mais qu'il ne s'en souvient plus. Et le danger même qui menace le petit prince Tintagiles, nous ne l'apprenons que par des mots vagues et chuchotés, des paroles de servantes, que Bellençère, égarée dans les corridors de la tour, a surprises par une porte entr'ouverte...

Mais, d'abord, tout ce vague agrandit le drame, comme le crépuscule agrandit les formes dans la campagne. — L'aventure de Tintagiles devient représentative de tous les meurtres de jeunes princes royaux à travers l'histoire et la légende. Tintagiles fait songer à la fois aux petits-fils de la reine Athalie, à l'adolescent Britannicus, aux fils de Clotaire, aux enfants d'Edouard, à tous les petits princes qui gênaient une aïeule, une belle-mère, un oncle ou un frère, et qui furent silencieusement empoisonnés, ou étouffés entre deux matelas, ou poignardés entre deux portes. Et qu'avons-nous besoin d'être informés par le menu de la politique et du caractère de la vieille reine qui tue l'enfant Tintagiles ? Nous le connaissons bien, ce spectre absent, car c'est Athalie, c'est Tibère, c'est Gloucester, c'est Louis XI. Le pouvoir de la méchante aïeule, non seulement sur les corps mais sur les consciences, reste plus mystérieux par cet éloignement, et je sais gré à l'auteur de nous avoir en effet présenté cette puissance comme un mystère. Il faut bien que l'énormité et l'esprit de suite dans le crime en imposent même aux honnêtes gens, et que la volonté mauvaise ait, comme l'autre et plus que l'autre, son magnétisme ; car comment expliquerait-on le bonheur et la durée de certains tyrans ? Il parle très bien, le vieil écuyer Aglovale : « Vous allez essayer de vous défendre, dit-il à Ygraine... Nous avons essayé plus d'une fois... Ils ont tous essayé... Mais au dernier moment ils ont perdu la force... Vous aussi, vous verrez... La reine m'ordonnerait de monter jusqu'à elle ce soir même, je joindrais mes deux mains sans rien dire. et mes pieds fatigués graviraient l'escalier, sans lenteur et sans hâte, bien que je sache qu'on ne le descend pas les yeux ouverts... Je n'ai plus de courage contre elle... »

Secondement, tout ce vague se tourne en terreur. — Notez, d'ailleurs, que, si le lieu de la scène, le drame lui-même et les personnages sont aussi généralisés qu'il se puisse, en revanche, les moyens matériels sont toujours d'une extrême précision, d'un pittoresque naïf et fa-

milier de conte populaire. Ce sont inventions du même goût que la clef de Barbe-Bleue, par exemple, ou la pantoufle de vair¹ de Cendrillon. Après que les servantes de la reine, venant chercher Tintagiles pour le faire mourir, ont échoué une première fois, — car les deux sœurs et le vieil écuyer veillaient sur l'enfant, et la porte, entr'ouverte par des mains invisibles, s'est refermée sous leur poussée, — Ygraine et Bellen-gère ont mis leur petit frère entre elles deux, et l'ont lié de leurs chevelures pour qu'on ne puisse l'enlever pendant leur sommeil. Et alors les servantes rusées ont l'idée de couper avec des ciseaux les cheveux des deux sœurs, et elles emportent Tintagiles, dormant toujours, et serrant les tresses coupées dans ses petites mains.

Au tableau suivant, c'est bien simple. Il y a une grande porte de fer sous des voûtes très sombres. Ygraine a monté de longs, longs escaliers, et suivi de longues, longues galeries ; de temps en temps, elle découvrait sur une marche une boucle blonde (tels les cailloux blancs du Petit-Poucet), et cela lui indiquait son chemin. Elle arrive devant la porte de fer. Elle la tâte : « Oh ! elle est froide !... Elle est en fer uni, tout uni, et n'a pas de serrure... Par où s'ouvre-t-elle ? Je ne vois pas de gonds... » Puis, avec un grand cri : « Ah !... encore des boucles prises entre les battants !... Tintagiles ! Tintagiles !... » Alors, on entend frapper à petits coups de l'autre côté de la porte ; c'est l'enfant. « Sœur Ygraine, ouvre vite !... Elle est là !... Elle n'a pas pu me retenir... Je l'ai frappée... J'ai couru... Vite ! vite ! Elle arrive. » Mais Ygraine se brise les ongles contre les battants de fer. « N'aie pas peur, mon petit Tintagiles... C'est que je n'y vois pas... — Mais si, dit l'enfant, je vois bien ta lumière... Il fait clair près de toi, sœur Ygraine... Ici, je n'y vois plus... — Tu me vois ? Où est-ce que l'on voit ? Il n'y a pas de fente. — Si, si, il y en a une... ici, ici... Mais elle est si petite !... On ne peut pas y passer une aiguille... » Ygraine frappe la porte à grands coups, à l'aide de sa lampe d'argile, qui s'éteint et se brise. « Hélas ! dit l'enfant, je ne vois plus la petite fente claire. » Et en même temps il sent une main qui lui serre le cou. « Elle... elle me prend à la gorge... Oh ! oh ! sœur Ygraine, viens ici... — Débats-toi, défends-toi, déchire-la !... Je vais t'aider... embrasse-moi... au travers de la porte... ici... ici... — Ici... ici ? dit l'enfant d'une voix toujours plus faible. — C'est ici, c'est ici que je donne des baisers, tu l'entends ? Encore ! encore !... — J'en donne aussi... ici... sœur Ygraine !... Oh !... » Et l'on entend

¹ Le *vair* était une fourrure d'écureuil de même nom très employée au moyen âge pour doubler les chaussures. Certaines éditions des *Contes de Perrault* portent « pantoufle de *verre* », ce qui est absurde.

la chute d'un petit corps derrière la porte ; et cela est terrible, *parce qu'on n'a rien vu*, rien, ni l'enfant frissonnant de peur, ni *elle*, celle qui n'est même pas nommée, la méchante vieille dont la main centenaire est si lente à étrangler l'enfant qu'elle lui laisse le temps de coller sa bouche sur le battant de fer.

Renan¹.

Renan, qui aimait le poète de *la Légende des siècles* pour ce qu'il sentait, dans son génie, d'inconscient et de divin, a dit un jour que Victor Hugo avait été mis au monde « par un décret spécial et nominatif de l'Eternel ». Combien plus justement le pourrait-on dire de l'auteur des *Etudes d'histoire religieuse* et de *l'Histoire des origines du christianisme* ! Ne croirait-on pas, en effet, qu'une Providence ingénieuse et bienveillante a combiné les origines, dirigé l'éducation, gouverné la vie et, par des retouches successives, façonné le cerveau d'Ernest Renan, de sorte qu'il fût l'homme qui, pour la paix de nos âmes, réconcilierait — *res olim dissociabiles*, — l'esprit scientifique et le sentiment chrétien ?

Son cas est unique. Remarquez que presque tous les autres hommes de génie de ce siècle, dans les divers ordres de la production écrite, ont été élevés en dehors ou à côté du catholicisme, et que, si quelques-uns ont essayé de le connaître et de le comprendre, ils n'en ont pas senti la douceur secrète ni subi le sortilège intérieur ; ils n'ont jamais été dans l'état d'esprit d'un « croyant » proprement dit, et d'un croyant pieux. Renan est le seul, parmi ces très grands, qui ait commencé par quelque chose de plus profond que cette religiosité où se complaisaient les hommes de 1830 ; le seul qui soit né et qui ait été formé dans l'ombre même du sanctuaire, qui ait cru d'abord avec tendresse et larmes, qui ait été clerc tonsuré et qui ait porté la robe du prêtre. Evidemment, l'esprit scientifique, rencontrant dans cette âme sérieuse de jeune lévite les traces indélébiles de la foi perdue, mais non point haïe ni méprisée, et défendue contre le blasphème par la douceur et la sainteté du souvenir spirituel, devait y produire des combinaisons de sentiments jusqu'alors inouïes.

Si, comme Michelet, Renan n'avait pas été baptisé ; s'il avait passé,

¹ Extrait des *Impressions de théâtre* (7^{me} série, 1896). Cette étude est une des plus impartiales qui aient été écrites sur Renan. Elle répond victorieusement à quelques-uns des injustes reproches qu'on a faits au grand penseur breton ; elle explique très bien l'influence salutaire du renanisme sur une partie du public français.

comme M. Taine, par la discipline universitaire et normalienne, ou même si, comme tant d'autres, il avait reçu cette éducation superficiellement religieuse qui gêne si peu, et si la foi l'avait quitté d'elle-même et sans secousse au tournant de l'adolescence ; s'il n'avait pas été élevé dans un petit séminaire expressément pour être prêtre ; s'il n'avait pas vécu à Saint-Sulpice ; s'il n'avait pas été lévite par l'habit et par le cœur ; s'il était monté de la rue dans la salle du cours d'hébreu, et s'il avait apporté à l'étude de la philologie des langues sémitiques un esprit libre d'avance et vide de croyances religieuses, il est clair qu'il eût été un grand érudit, un grand écrivain, et peut-être même un philosophe plus rigoureux et plus consistant qu'il ne s'est montré ; il eût pu, si l'idée lui en était venue, traiter des origines du christianisme dans le même esprit que l'éminent Havet¹, avec plus de grâce seulement et plus de finesse ; il eût donc été un homme considérable, et l'on pourrait faire de lui cet éloge que, comme Bossuet, Montesquieu et Buffon ont fait rentrer la controverse théologique, la philosophie du droit et les sciences naturelles dans le domaine de la littérature, Renan y a introduit l'exégèse religieuse. Mais les mots qu'il eût assemblés n'auraient point ce charme magique ; il ne serait pas le berceur et l'enchanteur de nos âmes ; et je ne serais pas ému jusqu'au fond du cœur en parlant si mal de lui, encore que j'en parle de mon mieux.

C'est le bienfaiteur de nos esprits. Il en est beaucoup parmi nous qu'il a sauvés de l'impiété. Il nous a enseigné qu'on pouvait cesser de croire aux dogmes des religions positives sans pour cela couper son âme du passé. Il nous a appris à chérir quand même les mythes qui ont consolé et soutenu les hommes dans le cours des siècles ; il nous les a montrés vénérables par là, et aussi parce qu'ils furent des productions mystérieuses et spontanées du sentiment moral et de cette inquiétude qui ne saurait consentir au monde inexpliqué, et qui, si elle fut l'inventrice des religions, est aussi l'instigatrice de la science ; il nous a appris à aimer les vertus et les rêves que la religion de nos pères a suscités dans des millions et des millions de têtes et de cœurs ; à aimer les innombrables inconnus qui, dans le passé profond, ont fait ces rêves et pratiqué ces vertus. Grâce à lui, nous pouvons, sans abdiquer la raison ni nous mettre en dehors des conditions de la recherche scientifique, rester unis de cœur à nos aïeux chrétiens, respecter en nous-mêmes le souvenir de nos croyances et la survivance

¹ Ernest Havet, érudit français (1813-1890), auteur de l'ouvrage *Le Christ et ses origines* (1872), où il a cherché à établir le rôle de la philosophie grecque dans la formation du dogme chrétien.

de l'instinct religieux, et garder pour ainsi dire notre âme intacte avec toutes ses obscures puissances et tous ses besoins hérités.

Plusieurs n'ont pas vu cela. Renan a eu, certes, ce qu'on appelle une bonne presse¹. Pourtant, dans ce vaste concert de louanges, les unes subtiles et justes, les autres boursouffées et un peu niaises, mais dont la niaiserie était rachetée par la bonne volonté, quelques notes ont grincé. Je ne parle pas des insultes de certains journaux catholiques, inspirées par un sentiment respectable ; ni des injures dont la mémoire de Renan a été déchirée par une feuille israélite et mondaine : injures fort inattendues, car Renan devrait être sacré aux Juifs, nul n'ayant mieux parlé, ni plus magnifiquement, du génie propre et du rôle historique de leur race. Tout cela compte peu. Mais je vois avec chagrin que certains philologues ou médecins échauffés lui ont reproché de n'être pas un savant sérieux, tandis que les néo-évangélistes, oubliant que Renan est leur vrai père et qu'ils ne seraient pas sans lui, l'accusaient, fils ingrats, d'être un pur « négatif ». Et les uns et les autres, — pour des raisons, il est vrai, toutes contraires, — l'accablaient des noms de dilettante et de joueur de flûte.

Sur la question de savoir si Renan fut un philologue, un épigraphiste et un historien sérieux, mon incompetence s'en rapporte aux professeurs du Collège de France, aux membres de la Société asiatique et de l'Académie des Inscriptions, et notamment à M. Gaston Paris². Il serait bon aussi de se rappeler que les trente volumes qui composent l'œuvre de Renan représentent cinquante ans de travail, à raison de dix heures par jour. Il n'a jamais voulu être qu'un savant et n'a jamais aspiré qu'à la gloire un peu sévère qui récompense les beaux travaux d'érudition : le reste lui a été donné par surcroît. La grande originalité de sa destinée, c'est, étant né prêtre et devenu philologue, d'avoir élaboré, avec sa piété et sa philologie, de tels composés spirituels que le monde en a été surpris, que les frivoles mêmes et les simples en ont été confusément informés, et qu'ainsi, — chose inouïe, — cet homme de cabinet, ce bénédictin, ce docteur Faust a connu, outre la gloire, la popularité, je dis la popularité la plus retentissante, quelque chose en vérité comme celle des grandes étoiles de théâtre...

Je suis assuré, pour moi, qu'il fut un très bon hébraïsant, un très bon exégète et un très bon critique. Je l'ai entendu, au Collège de

¹ Cela veut dire ici qu'à sa mort les journaux ont dit du bien de lui.

² Grand savant français. C'est lui qui a le mieux étudié la littérature du moyen âge.

France, commenter les travaux de Reuss, de Graff, de Kuenen, de Welhausen. Serait-il téméraire d'affirmer que non seulement il avait l'air de les comprendre, mais qu'il lui arrivait de les corriger et même d'y ajouter ? Dans les chapitres de ses *Origines du christianisme* qui se rapportent à des événements ou à des états de civilisation que nous pouvons connaître par les écrivains grecs et latins, il est facile de voir qu'il fut un historien et un interprète des textes aussi exact et aussi scrupuleux que s'il n'avait pas eu de génie¹. Qu'il y ait dans ses livres d'histoire beaucoup de conjectures, cela est inévitable, en raison de la difficulté et de l'obscurité des sujets qu'il traitait ; qu'il s'y trouve des contradictions, — plus apparentes que réelles et qui se résolvent avec un peu de réflexion, — j'en conviens ; enfin qu'il ait mis dans ses récits beaucoup d'imagination, je le reconnais, et j'en suis ravi. Car cela veut dire qu'il a fait, dans d'autres conditions et avec des dons différents, ce qu'a fait Jules Michelet. Sans l'imagination, il peut y avoir d'utiles érudits, il n'y a pas de grand historien². Et la vie que l'historien communique au passé, quand elle ne contredit ni les inscriptions, ni les textes, est peut-être, d'ailleurs, un aussi bon témoignage de vérité que les textes et les inscriptions mêmes.

Comme philosophe aussi, Renan a été qualifié, par des esprits un peu stricts et maussades, de fantaisiste et de sceptique. Pourquoi ? Parce que la conception étroitement matérialiste de l'univers ne lui a point suffi, parce qu'il s'est délassé à écrire ses rêves dans ses *Dialogues* et ses *Drames*. En somme, on l'a traité de philosophe frivole, parce qu'il a espéré, — sans trop s'en faire accroire, du reste, — en la bonté du monde. Chose singulière : s'il était resté un pur positiviste, c'est-à-dire au fond un pur négateur à la façon de son illustre ami M. Taine, c'est alors que M. Homais³ l'aurait appelé un homme de foi. C'est ainsi : il paraîtrait moins sceptique, s'il n'avait confessé quelquefois le désir de croire à quelque chose en dehors des données de la science. Mais, d'autre part, des gens, qui pourtant n'acceptent eux-mêmes les dogmes d'aucune religion, lui imputent à crime de n'avoir eu que ce désir. Ces âmes suaves se plaignent qu'il nous ait desséchés par ses doutes. Je serais curieux de connaître le credo de ces apôtres pour qui Renan n'est

¹ Il est impossible d'exprimer plus finement ce qui constitue le mérite propre de Renan.

² Cela est parfaitement juste. Du reste on pourrait faire à presque tous les historiens le reproche qu'on a adressé à Renan, même à Fustel de Coulanges quelquefois, malgré la rigueur de sa méthode.

³ Un des personnages de Flaubert. Voir plus haut, page 319.

qu'un damnable pyrrhonien¹. Je n'ai pas le temps ni la place de dresser ici la liste de ses constantes affirmations métaphysiques². Mais croire que l'univers a un but, qui est de devenir de plus en plus conscient ; croire au progrès indéfini par la science ; affirmer — ou espérer avec ténacité (ce qui dans ces matières est tout un) — qu'une œuvre mystérieuse et bonne s'accomplit dans l'univers, que le juste et le bien seront un jour pleinement réalisés et, en attendant, y conformer notre vie, n'est-ce donc rien ? Et que pouvons-nous de plus ? Je ne rappellerai que ce cri du *Prêtre de Nemi* : « Impossible de sortir de ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité ! La vertu n'a pas besoin de la justice des hommes ; mais elle ne peut se passer d'un témoin céleste qui lui dise : « Courage ! courage ! » Mort que je vois venir, que j'appelle et que j'embrasse, je voudrais au moins que tu fusses utile à quelqu'un, à quelque chose, fût-ce à la distance des confins de l'infini... » Si je ne m'abuse, voilà des sentiments qui, s'ils sont sincères et profonds, peuvent servir d'assises fort suffisantes à une vie morale ; voilà de quoi édifier une existence d'honnête homme.

Ce qui a trompé, d'une part, les bedeaux³ de la science et, de l'autre, les entrepreneurs de notre rénovation morale, et, par surcroît, les gens du monde, c'est l'ironie de Renan, — et c'est la richesse même de sa complexion intellectuelle. Cette ironie n'a pourtant rien de diabolique, qu'elle soit volontaire ou involontaire, car les deux cas se présentent. Parfois, — et alors elle est involontaire, c'est nous qui la supposons et qui la saisissons dans des phrases où il ne l'avait point mise, — elle vient de ce que l'écrivain se trouve dans des conditions d'esprit et de sentiment auxquelles nous sommes peu accoutumés et que, par suite, nous sommes tentés de croire artificielles et feintes. Si Renan garde dans l'expression des idées les plus éloignées du christianisme l'onction chrétienne, le tour, le ton, le vocabulaire même, soit du mysticisme chrétien, soit de la politesse ecclésiastique, nous soupçonnons ces combinaisons d'être préméditées et nous y goûtons comme le ra-gôût d'un imperceptible et fuyant sacrilège. Point : c'est tout simplement l'ancien clerc de Saint-Sulpice qui a conservé l'imagination catholique. Ou bien s'il témoigne de son respect et de sa sympathie pour

¹ Sceptique. Le philosophe grec Pyrrhon professa au IV^e siècle avant Jésus-Christ le doute systématique ; de là le nom de *pyrrhonisme* donné à tout système philosophique dont le scepticisme fait le fond.

² Voir les extraits des pages 428 et suivantes de cet ouvrage.

³ Lemaitre veut dire ici les gens qui ont des sentiments de bedeaux : l'intolérance sectaire et l'étroitesse d'esprit.

les choses religieuses qui aident les hommes à vivre, qui leur présentent un idéal accommodé à la faiblesse de leur esprit, nous voulons y voir une raillerie secrète. Mais c'est nous qui manquons de respect : pourquoi le sien ne serait-il pas sincère ? Bref, l'ironie de Renan me paraît être, pour une bonne moitié, une invention des humanistes et des boulevardiers.

Dans d'autres occasions, cette ironie est volontaire et réfléchie. C'est quand il craint d'avoir trop affirmé des choses dont après tout nous ne pouvons être certains et dont nous pouvons seulement désirer qu'elles soient, tout en vivant comme si elles étaient. C'est ce scrupule qu'il a un jour exprimé avec une vivacité un peu osée, — *cum grano salis*, — en disant que « nous devons la vertu à l'Eternel, mais que nous avons le droit d'y joindre, comme reprise personnelle, l'ironie ». Cette ironie-là n'est donc qu'une forme de la probité philosophique. Ceux qui s'en scandalisent, ceux qui nous exhortent à croire, sans nous dire quoi, — sinon, précisément, ce que Renan a cru, — oublient trop que la foi du philosophe même spiritualiste et la foi du fidèle d'une religion révélée ne sont point de même nature... J'accorde que quelquefois, bien moins souvent qu'on ne se le figure, — car il faut considérer l'ensemble de son œuvre, — Renan a paru se plaire dans cette ironie, dans cette attitude en même temps espérante et railleuse devant le mystère du monde et que, s'il n'est peut-être pas le premier inventeur de cette attitude-là¹, il en a, mieux que personne, rendu les nuances et fait sentir la voluptueuse finesse. Mais que voulez-vous ? Même chez les meilleurs, l'esprit ne peut être toujours tendu à croire. Le droit à l'ironie a-t-il donc besoin d'être défendu ? Il est bien étrange que l'on conspu Renan pour avoir éprouvé et traduit çà et là un sentiment qui, continu chez certains autres grands écrivains, leur est devenu un titre de gloire.

La seconde cause d'erreur quand il s'agit de le juger, c'est, avouons-le, la richesse même de son tempérament intellectuel. Il y a chez lui, et quelquefois dans le même moment, un Breton qui rêve, un Gascon² qui raille, un ancien lévite qui prie, un philologue qui a de la méfiance. On ne peut vraiment pas attendre des livres tout simples d'un poète qui est un savant, d'un Breton qui est un Gascon, d'un philoso-

¹ C'est cela surtout que les ennemis de Renan ont voulu appeler le *renanisme*, mais il y a injustice à ne voir en lui que ce sentiment. Les extraits de ses œuvres que nous avons donnés plus haut montrent quelles grandes et nobles idées il a lancées dans le monde.

² Renan était à la fois Breton et Gascon d'origine.

phe qui a été séminariste. Si Renan nous semble à ce point compliqué, c'est que, les éléments dont se compose son génie total étant nombreux, divers et quelquefois contradictoires, il les laisse transparaître dans son œuvre avec une parfaite sincérité. En d'autres termes, s'il a paru, — quelquefois, — si ondoyant, si insaisissable, si déroutant et, finalement, si peu candide, c'est à force de candeur.

...Et puis il ne serait pas mauvais d'avoir lu son œuvre entière, y compris l'*Avenir de la science*, les *Etudes d'Histoire religieuse*, les *Essais de morale et de critique* et les *Questions contemporaines*. La plupart de ceux qui ont écrit sur Renan cette semaine ne semblent connaître de lui que l'*Abbesse de Jouarre*, les *Souvenirs* et les improvisations après dîner. D'aucuns ont vu en lui une sorte de Roger Bontemps de l'exégèse : ceux-là ignorent probablement son article sur la *Théologie de Béranger*¹. D'autres ont déploré qu'il manquât de patriotisme : je conseille à ceux-là la lecture des *Lettres à Strauss*. Et ainsi de suite. Et enfin, pour achever d'éclaircir la question du renanisme, outre les livres de Renan, il y a sa vie, qui fut celle d'un parfait honnête homme, d'un homme très courageux — et d'un bon homme.

Je m'arrête, il le faut bien, et pourtant je n'ai pas dit grand'chose de ce que je voulais, peut-être parce que j'avais ou me figurais avoir trop à dire. Je suis (selon ma faible capacité, bien entendu) trop pénétré de Renan, pour parler de lui avec lucidité. Nul esprit n'a si puissamment agi sur moi, et il n'en est pas un seul que j'aie autant aimé. J'aurais dû me contenter de dire cela une fois de plus, car je sens présentement combien les définitions que je viens de tenter sont demeurées inégales à leur objet².

Hippolyte Taine³.

Il est très grand. C'est peut-être le cerveau de ce siècle qui a emmagasiné le plus de faits et qui les a ordonnés avec le plus de rigueur. Chacune de ses « histoires », chacune de ses « descriptions » — description d'un homme, d'une littérature, d'un art, d'une société, d'une époque, d'un pays — ressemblent à des constructions massives et ser-

¹ Lire sur ce sujet l'intéressant article d'Eugène Rambert, dans ses *Etudes littéraires*, où Renan est jugé à un point de vue différent.

² Elles rendent au contraire parfaitement compte de la physionomie morale si complexe du grand écrivain français.

³ Extrait des *Contemporains* (6^e série, 1896). Ce portrait aurait besoin de quelques retouches ; tel qu'il est il fait néanmoins bien ressortir les grandes qualités littéraires et certains défauts de Taine. — Consulter encore sur Taine les opinions de grands écrivains de maintenant, dans la *Revue Blanche* du 15 août 1897.

rées. Sous les propositions qui s'enchaînent, les séries de faits se commandent — telles les assises successives d'un monument. Taine est un prodigieux bâtisseur de pyramides.

Nul n'a plus durement appliqué, ni à des objets plus divers, des théories plus étroitement déterministes. Mais, l'expérience du plus savant homme étant toujours fort restreinte, toute explication d'un ensemble un peu considérable de phénomènes, même suggérée par l'expérience, devient forcément création. L'esprit, au début, s'accommode aux parcelles de réalité qu'il a pu saisir ; mais, dès qu'il s'agit d'une réalité plus étendue, et de toute la réalité, c'est elle que nous accommodons à notre esprit ; c'est notre esprit qui complète les faits, et qui les pétrit, et qui suppose entre eux des relations afin de justifier des lois. Toute philosophie est poésie. Et c'est pourquoi nul n'a fait, plus souvent que Taine, autre chose que ce qu'il croyait faire ; nul n'a plus senti et imaginé, alors qu'il croyait uniquement percevoir, observer et classer.

La théorie qui est sensée former le support de l'*Histoire de la littérature anglaise* ne rend bien compte que des individus médiocres ; elle n'éclaircit par conséquent que ce qui nous intéresse le moins¹. Elle n'explique guère les grands écrivains. Tandis que Taine se travaille à voir en eux les produits du moment, du milieu et de la race, il nous les montre surtout comme des producteurs d'une certaine espèce de beauté où nous ne saurons jamais au juste ce qui revient à la race, au milieu et au moment. L'*Histoire de la littérature anglaise* est un livre splendide ; mais le meilleur en subsisterait, la théorie ôtée ou réduite à d'assez modestes truismes². Pareillement, « la faculté maîtresse » explique tout dans l'œuvre d'un artiste, excepté la beauté. La « faculté maîtresse » peut, en effet, se rencontrer aussi bien chez un galfâtre³ que chez un homme de génie.

En histoire aussi, Taine est souvent dupe. Sa conception déterministe donne inévitablement des résultats moroses, quels que soient le pays ou le temps qu'il étudie. Car il remonte toujours, par l'analyse, à des causes qui se confondent avec l'instinct animal. Et c'est ainsi qu'il a vu l'ancien régime et la Révolution également tristes et haïssables. Décomposés de la même façon, le moyen âge et l'antiquité lui eussent non moins sûrement paru hideux. La beauté même du siècle de Péri-

¹ Voir à la page 422 ce que nous disons à propos de Shakespeare.

² Mot dérivé de l'anglais, qui veut dire : vérité évidente.

³ Contraction de *galefretier* : propre à rien.

clès, si Taine avait pu dépouiller les archives athéniennes, n'eût pas résisté à cette opération. Toute la destinée de l'humanité se résume pour lui dans le sombre tableau que trace Thomas Graindorge pour l'instruction de son neveu. (Les petits lapins, les gros éléphants... vous vous rappelez ?) Il déforme les faits par cela seul qu'il les coordonne sans les connaître tous. Il est très peu évolutionniste, puisque sa mécanique prétend exclure le mystère et qu'il y a du mystère dans l'« évolution ». Il oublie le flottant, le vague, l'imprécision, la fuite et la transformation des choses. Il immobilise le réel pour l'observer : donc ce qu'il observe n'est déjà plus le réel. Assurément, les institutions jacobines et napoléoniennes sont artificielles et oppressives ; mais, en quatre-vingt-dix ans, n'ont-elles pu modifier le peuple qu'elles enserrant dans leurs cadres et lui faire une autre nature ? Saurions-nous revenir au régime de la décentralisation et des petites associations libres¹ ?

Peut-être y a-t-il un rapport secret entre les contrariétés de l'œuvre de Taine et les contrastes qu'on devine dans son caractère et dans son esprit. Ce logicien est un poète. Cet abstracteur a le style le plus concret qu'on puisse voir. Aucun écrivain ne s'est plus continûment exprimé par des métaphores, ni plus colorées, ni développées avec plus de minutie, ni plus exactes dans le dernier détail. Cela va communément jusqu'au symbole et à la parabole. Et ainsi l'on craint que, la justesse surprenante des images emportant pour lui la vérité du fond, ce positiviste si défiant ne se soit laissé quelquefois tromper par les mots.

Cet homme d'imagination violente et charnelle (vous vous rappelez ses études sur la Renaissance et sur la peinture flamande) a eu la vie d'un ascète et d'un bénédictin. Ce grand apôtre de l'observation directe a vécu très retiré, a peu communiqué, je crois, avec les hommes d'une autre classe que la sienne ; et ce grand amasseur de faits les a surtout cherchés dans les livres. Ce déterministe, qui regarde l'histoire comme un développement de faits inéluctables et qui a souvent goûté en artiste les manifestations de la force, s'est troublé, s'est fondu en compassion, dès qu'il a vu le sang et la souffrance d'un peu près. Il eût été indulgent à Scylla et à César : Robespierre et Napoléon l'ont trouvé inexorable. Cet ennemi de l'esprit classique a, dans son besoin d'unité, soumis le réel aux simplifications et aux généralisations les plus impérieuses. — Sa philosophie se retrouve, dramatisée, dans le

¹ Le grand reproche que lance Taine aux institutions napoléoniennes, c'est d'avoir fait de la France une sorte de caserne administrative où étouffent les citoyens.

roman naturaliste, et l'on sait que le roman naturaliste lui faisait horreur¹. Pour avoir trop vu dans l'histoire la bestialité humaine, il avait fini par avoir peur des hommes. Dans ses dernières années, sa sympathie était évidente pour des doctrines dont la sienne était la négation radicale, et pour les vertus mêmes que sa philosophie était le plus propre à décourager.

Cet homme d'une si intransigeante audace de pensée était devenu énergiquement « conservateur. » (Le fut-il pour les mêmes affreuses raisons que Hobbes ? On ne sait²). Et non seulement il refusa des obsèques civiles qui, seules, eussent été sincères, mais il ne se laissa point enterrer simplement selon le rite de sa religion natale, ce qui n'aurait eu, dans l'espèce, qu'une très faible signification : il demanda — ou accepta — des funérailles protestantes. Je n'ai jamais senti plus grande mélancolie intellectuelle qu'à cette mensongère cérémonie³.

Mais cela n'a point aboli son œuvre écrite. Hippolyte Taine fut un de nos maîtres. La période positiviste de notre littérature — celle qui commença vers 1855 et que nous voyons s'achever — garde très profondément son empreinte. On ne découvre des vérités neuves que par de grands partis pris qui entraînent tout autant d'erreurs. Qu'importe ? Les vérités restent. Taine est l'écrivain qui nous a fait le plus fortement sentir et comprendre l'animal et la machine qu'est toujours l'homme. Seulement, c'est là une vérité que nous avons assez vue, et des vérités un peu différentes sont en train de nous attirer davantage. Et, donc, il adviendra de Taine comme d'autres grands inventeurs ou rajeunisseurs d'idées : on l'abandonnera pendant trente ans, — pour lui revenir.

La tolérance⁴.

Messieurs les étudiants et chers camarades,

Je n'attendais pas le grand honneur qu'il vous a plu de me faire. Je l'ai accepté avec joie, avec reconnaissance et aussi, je vous assure,

¹ Il s'est en effet exprimé en termes très sévères sur le compte d'Emile Zola.

² On peut affirmer que non, quand on connaît sa vie si noble et si belle.

³ Ce jugement nous semble erroné. Certainement sa doctrine métaphysique est en contradiction avec la philosophie qui dérive du christianisme, mais justement à la fin de sa vie ses idées s'étaient modifiées sur ce point. Tous ceux qui l'ont approché disent qu'il était devenu protestant convaincu. Pourquoi mettre en doute la sincérité d'un homme qui toute sa vie a été la loyauté même, une sorte de saint positiviste comme Littré ? Lemaître est certainement injuste ici.

⁴ Discours prononcé au banquet de l'Association générale des étudiants de Paris, le 7 juin 1894. — Rarement Lemaître a été aussi bien inspiré que dans ce discours d'une si noble élévation de pensée.

avec modestie. C'est plus intimidant que vous ne croyez de parler devant les étudiants. Car vous avez aujourd'hui, en tant que groupe dans la nation, votre existence propre, et c'est une des bonnes actions de la République de vous y avoir aidés. On s'est avisé que, tous ensemble, vous représentez quelque chose de considérable et de prodigieusement intéressant : la France de demain. On vous honore, on se préoccupe de ce que vous pensez. Des hommes éminents vous tâtent le pouls de temps en temps, se penchent sur votre âme pour l'ausculter. Et des journaux donnent le bulletin de l'état d'âme de la jeunesse française, comme ils donneraient, sous une monarchie, le bulletin de la santé de l'héritier présomptif.

C'est pourquoi je suis très impressionné. Je me dis que les choses en sont au point qu'il n'est plus permis de prendre la parole ici sans remuer les plus hautes questions. Or, les gens qui lisent mal m'ont accusé de ne pas savoir ce que je pense, même quand il s'agit d'un vaudeville. Jugez quand il s'agit de problèmes religieux, philosophiques, historiques, sociaux. Et puis j'ai relu les allocutions des hommes illustres qui m'ont précédé sur cette chaire d'honneur, et que pourrais-je bien vous dire après eux ? Enfin, quand je saurais (et je le sais peut-être) ce que je pense sur les sujets les plus importants, j'aurais encore la crainte de ne pas m'y rencontrer pleinement avec vous tous et, d'aventure, de déplaire à une partie de mes hôtes, ce qui serait mal.

Mais cette crainte même va me servir. Je fais réflexion qu'elle est vaine, que je dois compter non seulement sur une sympathie dont vous m'avez donné la meilleure preuve en m'invitant à vous présider, mais sur quelque chose de plus extraordinaire encore : sur votre tolérance. Et ainsi je suis conduit à vous recommander cette vertu discrète et admirable. Célébrer la tolérance, oui, c'est depuis cent cinquante ans un lieu commun : mais soyez persuadés que ce lieu commun n'est jamais hors de propos. La tolérance est une vertu excessivement difficile. Elle est plus difficile pour quelques-uns que l'héroïsme. On parle de la tolérance comme d'un devoir qui ne fait plus question ; elle est inscrite dans le catéchisme républicain ; tout le monde se figure être tolérant. Personne, ou presque personne ne l'est, voilà la vérité. Prenez-y garde, notre premier mouvement, et même le second, est de haïr quiconque ne pense pas comme nous. La différence des opinions a amené dans le passé plus de massacres et peut amener encore plus de troubles et de malheurs que la contrariété des intérêts. Ce charmant Voltaire, à qui il faut beaucoup pardonner, définissait à merveille et chérissait la tolérance : mais il voulait faire mettre à la Bastille les

gens qui n'étaient pas de son avis. C'est pour des différences d'opinion bien plus que pour la conquête du pouvoir que les hommes de la Révolution se sont envoyés à l'échafaud, et cependant ils étaient d'accord sur les choses essentielles : l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité. Et aujourd'hui même... je suppose que vous avez tous assisté à une séance de la Chambre, ou simplement, que vous lisez les journaux ?

Vous lisez sans doute aussi les jeunes revues. Pratiquons, mes chers camarades, la tolérance en littérature. Que ceux qui ont de vingt à trente ans ne se hâtent pas trop de traiter d'imbéciles ou de malfaiteurs littéraires ceux qui en ont quarante ou un peu plus. Ils reconnaîtront un jour qu'ils exagéraient. L'an dernier, à cette même place, M. Emile Zola s'accusait, avec sa puissante bonhomie, d'avoir été autrefois un « sectaire ». Les jeunes gens doivent songer qu'ils seront probablement traités par leurs cadets comme ils traitent aujourd'hui leurs aînés : c'est presque une loi, une condition du progrès, chose oscillatoire, que les générations s'opposent entre elles en se succédant.

Mais nous aussi, les vieux, soyons tolérants pour les jeunes. Reconnaissons ce qu'il peut y avoir de générosité et de désintéressement dans leurs intransigeances. Craignons qu'une certaine paresse d'esprit ou la peur d'être dupes ne nous rende aveugles ou étroits. Oui, il est vrai que les jeunes gens découvrent des choses depuis longtemps découvertes ; que ce qui a paru le plus neuf dans l'anarchie littéraire des dix dernières années, cet idéalisme, ce symbolisme, ce mysticisme, cet évangélisme, et ce qu'on aime dans Tolstoï et Ibsen¹ et ce qu'on leur emprunte, tout cela ressemble fort à ce qu'on a vu chez nous il y a cinquante ou soixante ans² et que, par conséquent, les jeunes sont moins jeunes qu'ils ne disent. Oui, il est vrai que tout recommence. Mais il est vrai aussi que rien ne recommence de la même façon et que tout se renouvelle en recommençant. Confessons, nous, les aînés, que ce néo-romantisme des jeunes gens a peut-être bien élargi et attendri en nous le vieil esprit positiviste hérité de la littérature du second Empire et qui eut, voilà quinze ans, son expression suprême dans le naturalisme. Perdons l'habitude de considérer comme stupide et comme ennemi quiconque n'entend pas et ne ressent pas le beau tout à fait comme nous, ce beau que, depuis vingt-quatre siècles, les philosophes ne sont pas parvenus à définir proprement. Elargissons nos fronts

¹ Le plus grand dramaturge actuel de la Norvège.

² Lire sur ce sujet, dans *les Contemporains*, 6^e série (1896), une étude où Lemaître a très bien expliqué les influences exercées par la France sur les littératures du Nord et réciproquement.

comme Renan voulait élargir celui de Pallas-Athéné, pour qu'elle conquît divers genres de beauté. Cherchons ce qui nous rassemble. Si nous ne pouvons communier dans les vers et les proses des Revues blanches ou rouges, communions dans Hugo ou dans Racine, ou dans Shakespeare, ou dans Homère, ou dans Valmiki. Et, si Valmiki¹ n'est pas encore un bon terrain de conciliation, si nous ne pouvons décidément pas communier dans le même beau, communions dans le même amour de la beauté, dans les plaisirs que cet amour donne et dans les vertus qu'il inspire.

La tolérance serait aussi le salut en politique. Elle est la grâce des intelligences vraiment libres. Notez que souvent — outre des sentiments très bas — il y a, dans le fanatisme politique, une sorte d'archaïsme inconscient. Presque toujours l'intolérance est un legs du passé : elle s'exerce en vertu d'opinions qu'on a reçues et qu'on oublie de contrôler. Beaucoup de ces opinions sont de purs anachronismes. Le jacobinisme en est un ; l'anticléricalisme en est un autre. Nous continuons à être divisés parce que nos pères le furent jadis ; et cela, quand tout est changé, quand les causes historiques de ces divisions ont disparu. Et le triste de l'affaire, c'est qu'on est beaucoup plus intolérant pour défendre les opinions que l'on a héritées ou que l'on accepte comme le mot d'ordre d'un parti que pour soutenir celles qu'on a essayé de se faire tout seul : car alors on sait par expérience ce qui s'y mêle d'incertitude...

Ah ! messieurs, je vous en prie, affranchissez-vous du passé, — non point de ce qu'il y a, dans le passé, de beau, de glorieux, de pur et d'exemplaire pour tous, — mais des formes surannées qu'y ont prises les querelles de nos pères et de nos aïeux. Vous êtes pour cela dans des conditions excellentes : vous êtes tous nés sous la République. La forme du gouvernement n'est plus guère contestée ; un pape intelligent a interdit qu'elle le fût des catholiques eux-mêmes. Le temps est venu où les questions politiques ne doivent plus être que des questions françaises ou des questions sociales.

Ici encore, attachons-nous à ce qui nous réunit, songeons-y le plus possible, et tenons-nous en compte les uns aux autres. Si l'on diffère sur les moyens, il n'est pas difficile de s'accorder sur le but. Je ne vois personne qui réclame publiquement l'esclavage, l'inquisition, l'abus du pouvoir, ni l'oppression des faibles par les forts. De l'extrême droite à la gauche la plus avancée, quel est l'homme qui

¹ Poète hindou, auteur du *Ramayana*.

n'affirme souhaiter toute la liberté compatible avec les conditions d'existence de la société, et la diminution de l'injustice et de la souffrance dans le monde, dût-il lui en coûter de sérieux sacrifices personnels ? L'important, pour arriver à s'entendre, c'est de penser sincèrement tout cela, de n'être pas des hypocrites, d'être d'abord de braves gens, des hommes de bonne volonté. Ce qui prépare le mieux la solution des questions sociales, c'est en somme, pour chacun, son propre perfectionnement moral, c'est l'amour des autres : et la tolérance en est déjà un joli commencement. Apporter à la besogne politique de la bonté, même de la bonhomie, voilà ce qu'il faut. Je crois savoir que vous êtes de mon avis et que vous en avez assez des politiciens de l'ancien jeu, des Cléons sans bonté et sans grâce, sceptiques à la fois et sectaires, car l'un n'exclut pas toujours l'autre.

Enfin, mes chers camarades, je n'ai pas besoin de vous prêcher la tolérance religieuse, mais je vous la prêche tout de même. Car enfin nous avons vu retourner contre l'Eglise une petite partie du moins des procédés dont elle usa contre ses ennemis au temps où elle était toute puissante ; et il s'est rencontré, par-ci par-là, des bedeaux et des capucins de la libre pensée. Faites effort pour comprendre et pour supporter que d'autres hommes tiennent de leur hérédité, de leur tempérament, de leur éducation, ou de leurs réflexions et de leur vie même, une conception métaphysique du monde différente de la vôtre. Acceptez ce qui est encore principe de vertu pour des millions de créatures humaines et, je puis sans doute le dire pour un certain nombre d'entre vous, acceptez l'âme de vos mères et de vos sœurs.

Et, pour la troisième fois, j'ajouterai : cherchons ce qui nous met d'accord. Remarquez que les positivistes même et les athées peuvent s'entendre sans trop de peine, pour la grande œuvre commune, non seulement avec les spiritualistes, mais avec les fidèles les plus fervents des religions confessionnelles. De croire que cette vie n'est qu'une épreuve et un prélude, ou de croire qu'elle n'aura aucun prolongement ultraterrestre, il semble, à première vue, que deux morales opposées dussent s'en suivre : mais, dans la pratique, tout s'arrange. Si le christianisme commande aux pauvres, au nom de la vie future, la résignation, il ne commande pas moins, en vue de cette même vie future, aux riches comme aux pauvres, la charité. Et, pareillement, si la philosophie positiviste place sur terre le paradis (paradis douteux jusqu'à présent) et semble, par la négation métaphysique, laisser libre cours à tous les instincts, l'observation lui fait bientôt reconnaître que le bonheur de tous ne peut être procuré que par un peu du sacrifice volon-

